Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ANTI-LUCRECE,

POËME

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC,

Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

TOME PREMIER.

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LX.

Universitas BIBLIOTHECA

PA
6484
.P614
1760

Coll. spec.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE *DU MAINE.*

MADAME,

LA TRADUCTION *de l'Anti-Lucrece a droit de paroître sous les auspices de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *Je n'exposerai point les motifs qui m'autorisent à vous la presenter : ce détail n'aprendroit rien au Public. Il sçait que ce Poëme a été fait sous vos yeux, & qu'une Princesse, qui joint à l'élévation du génie l'étendue des connoissances, doit s'intéresser au sort d'un ouvrage regardé comme le monument immortel des connoissances & du génie de son Auteur. L'Anti-Lucrece ne seroit désavoué ni par Descartes ni par Virgile. Le goût ne s'y fait pas moins sentir que le raisonnement. Des vérités sublimes y sont développées avec art, avec méthode, avec élégance. Si pour connoître parfaitement le mérite d'un tel Ouvrage, il faut avoir tout ce qui rend capable de le produire, qui peut mieux que vous,* MADAME, *en sentir tout le prix ?*

Je ſerois peut-être en droit de m'étendre ici ſur tant de qualités dont l'aſſemblage releve en vous l'éclat d'un titre auguſte : mais ne craignez point que j'abuſe d'une occaſion ſi favorable. Ce n'eſt pas que j'apréhende que des louanges comme les miennes puiſſent allarmer votre modeſtie. Un pareil motif pouvoit arrêter les Fontenelles & d'autres grands hommes, dont la ſimple eſtime a de quoi flâter, & qui tous étonnés de vos lumiéres, ſe ſont diſputés la gloire de vous rendre un hommage, adreſſé moins à votre rang, qu'à vous-méme. Notre ſiécle a peu de génies ſuperieurs que la Cour de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *n'ait raſſemblés. Poëte & Philoſophe, M. de Polignac y trouvoit en méme-tems le Parnaſſe & le Lycée. Elle réunit tous les genres de talens. Aucun pour être admis auprès de vous, n'a beſoin de Mécene. Votre goût,* MADAME, *leur en ſert à tous. Ce goût ſi ſûr & qui ſoumet à ſon reſſort tant d'objets différens, ne dois-je pas le redouter en preſentant à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *la traduction d'un ouvrage rempli de beautés ? J'ai tâché de ne rien oublier pour la rendre digne de l'Auteur, du Public & de Vous. J'ai ſans ceſſe lutté contre l'Original, quoique je n'euſſe pas conçu l'eſpoir de l'égaler. Le véritable moyen de ne pas demeurer au-deſſous de ſoi-méme, c'eſt de prétendre quelquefois s'élever au-deſſus. Noble ambition ; elle produit des efforts preſque toujours heureux.*

Que les miens ſeroient mal récompenſés, ſi l'idée que cette traduction fera prendre de l'Anti-Lucrece, ne répondoit pas au mérite de l'ouvrage méme ! Il eſt vrai que ce mérite eſt prouvé par un ſuccès d'autant plus déciſif, que l'Anti-Lucrece en ſe montrant avoit à combattre un des plus grands ennemis, qu'un Livre pût redouter. C'eſt la réputation méme dont il jouiſſoit avant que de paroître. Tout ce qui s'offre à des yeux prévenus

doit craindre l'effet du préjugé, plus dangereux lorsqu'il est favorable, que lorsqu'il est contraire. La Renommée, en annonçant un ouvrage, lui fait contracter un engagement sur lequel il ne doit point espérer de grace. Objet inconnu des désirs, de l'impatience & quelquefois de l'admiration précoce du Lecteur, vient-il enfin à se montrer? Rarement égal à l'idée qu'on s'en formoit, il essuye autant de critiques, qu'il attire de regards: critiques toujours rigoureuses, parce que la curiosité lui demande compte d'un délai, que des beautés sans nombre rachetent à peine; & souvent injustes, parce que souvent, au lieu d'examiner cet ouvrage en lui-même, on le compare au portrait que l'imagination s'en étoit tracée. Ce n'est plus qu'une copie: il a dans l'esprit de chaque Lecteur un original, dont on veut qu'il représente tous les traits. Vous le sçavez, MADAME, *c'est dans cette disposition que le Public se trouvoit à l'égard du Poëme auquel vous vous intéressez. Jamais peut-être, aucun Livre n'eut d'avance un éclat pareil. Composé par un homme célébre, désiré par Newton, traduit en partie par deux Princes, confié par l'Auteur à un ami qui semble ne lui avoir survécu peu de tems, que pour donner à ce fruit de tant d'années le dégré de maturité qui lui manquoit encore: l'Anti-Lucrece a eu pour témoins de sa naissance & de ses progrès tous les amateurs des Lettres.*

A cet obstacle s'en joignoient de nouveaux, tirés de la nature même & de la forme de l'ouvrage. C'est un Poëme Latin sur des matiéres Philosophiques. Les principes de la Métaphysique la plus abstraite y servent de base aux loix de la plus sévére morale. On y défend avec force la Religion naturelle; on l'établit comme le fondement d'une révélation nécessaire; on prouve l'absurdité du Systéme qui favorise les passions Quel accueil un tel Ouvrage pouvoit-il espérer dans un siécle, où la

Langue de l'ancienne Rome est peu cultivée, où l'irreligion triomphe, où l'abus de l'esprit est apelé raison, où les bons mots sont devenus des décisions & les paradoxes des principes ? L'Anti-Lucrece a cependant réussi : c'est qu'il apartient aux grands hommes de fixer tous les suffrages & de vaincre tous les obstacles. Ils ne persuadent pas toujours ; mais ils enlevent toujours l'admiration.

En opposant aux Matérialistes la Méthaphysique de Descartes, l'Auteur adopte sa Physique, avec des changemens qui la rectifient. C'est, MADAME, *une nouvelle raison pour moi de presenter cet Ouvrage à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *On sçait quel est votre attachement pour le Cartésianisme. L'Histoire de la Philosophie moderne ne manquera pas de vous comparer à cette Reine Philosophe, qui fit l'honneur & l'étonnement du siécle passé. Descartes peut se glorifier de vous avoir toutes deux pour Disciples. Christine a vu ce grand homme ; vous l'avez retrouvé dans le Cardinal de Polignac.*

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'Objet de l'Ouvrage dont je presente aujourd'hui la traduction, est annoncé par le titre même qu'il porte. L'Auteur s'y propose de combattre le système irreligieux que *Lucrece* a dévelopé. Ce Poëte Romain, né dans un siécle & dans une ville où la corruption des mœurs donnoit une foule de partisans à la Philosophie d'*Epicure*, en adopta les principes avec une espéce de fanatisme. Trop éclairé pour ne pas mépriser les objets qu'adoroit le Vulgaire; mais n'ayant ni l'esprit assez juste, ni le cœur assez droit, pour se tenir dans le milieu qui sépare la superstition & l'impiété, il confondit avec les extravagances du Paganisme les dogmes sacrés de la Religion naturelle. Zèlé disciple d'Epicure, il ne se borna pas à suivre la doctrine de ce fameux Matérialiste. Malgré la difficulté du sujet, il fit un Poëme qui en renferme l'exposition & les détails: Poëme écrit avec art, semé d'images, quelquefois éloquent, toujours méthodique, plein de ces traits qui caractérisent le génie; mais où l'on trouve plus de force que de clarté dans le style, beaucoup de hardiesse & peu de solidité dans le raisonnement. Toutefois, si nous l'en croyons, c'est la nature, c'est la vérité même qui s'expriment par sa bouche. Au ton qu'il prend pour débiter ses dogmes, pour donner à la plûpart des phénoménes

une explication plus souvent ingénieuse, que véritable, on croit entendre, non l'interprète d'un Philosophe proposer une hypothèse qu'il adopte, mais le ministre d'une divinité prononcer des oracles. Que Lucrece parle avec orgueil, je n'en suis pas surpris; il étoit Poëte, & se prétendoit esprit fort. Mais qu'un homme qui professe hautement l'Athéïsme soit enthousiaste, c'est une inconséquence que le délire poëtique peut à peine excuser. Lucrece l'étoit à l'égard du système & de la personne d'Epicure. Panégyriste éternel & presque adorateur de son Maître, il lui prodigue par-tout les noms de Sage, de Génie sublime, de bienfaiteur des humains: il en fait l'apothéose: il semble ne vouloir renverser tous les autels de l'univers, que pour bâtir de leurs débris un temble à ce Grec fameux.

Lucrece n'est pas le seul qui le comble d'éloges. Tous les disciples d'Epicure avoient pour sa mémoire un respect profond. Tant que son Ecole subsista, le jour de sa naissance fut célébré comme un jour de fête; & depuis le renouvellement des Lettres, sa conduite & sa morale ont trouvé parmi les Modernes un grand nombre d'aprobateurs. *Volaterran*, *Philelphe*, *Laurent Valle*, *Saint Evremont*, *le Chevalier Temple*, une infinité d'autres que je pourrois nommer, ont signalé leur zèle en faveur de ce Philosophe. A tant de suffrages *Bayle* ajoute le sien, & prononce *qu'il n'y a plus que des ignorans ou des entêtés qui puissent juger mal d'Epicure.* On ne doit pas être étonné d'une telle décision. Cet Auteur vouloit, à quelque prix que ce fût, former une liste d'Athées vertueux. Il abuse même de l'autorité de *Gassendi*, pour apuyer son jugement. Gassendi se déclare, il est vrai, l'apologiste d'Epicure: dans un Livre composé pour le défendre, il en fait un modèle de toutes les vertus civiles. Mais il n'avoit ni

le même but, ni le même intérêt que Bayle. En faisant revivre la Physique corpusculaire, il a sçu la réformer. Vrai Philosophe, & digne de préparer la voye à *Descartes*, il admet un Créateur intelligent, un avenir, une loi naturelle. Au reste, il n'est pas ici question des mœurs d'Epicure : c'est un point de fait assez indifférent. Pourquoi sa conduite influeroit-elle sur l'idée que nous devons avoir de sa morale ? S'il fut tel qu'on le dépeint, ses partisans suivent moins son exemple que ses principes : principes dangereux, & qui sapent les fondemens de la société.

Lucrece partage les éloges prodigués à son Maître. Si les Matérialistes reconnoissent Epicure pour leur chef, ils regardent Lucrece comme leur Poëte. Charmés d'un Ouvrage où sont rassemblés les difficultés les plus spécieuses, que l'Athéïsme oppose à la Religion, ils en chérissent, ils en admirent l'Auteur. La pureté de sa diction les flâte moins, que l'audace avec laquelle il attaque & défie la providence. C'est, à les entendre, une ame noble, un esprit mâle & courageux. Ils aiment à s'élever avec lui dans cette région supérieure, d'où, plein d'une pitié dédaigneuse, il abaisse ses regards sur le reste des mortels. Quelques réfléxions sur le néant des grandeurs humaines, quelques maximes sévéres, & dès-lors inconséquentes, semées dans son Poëme, leur servent de prétexte pour ériger en ouvrage de morale ce Poëme, où l'obscénité régne, & qui ne respire que l'irreligion.

M. le Cardinal de Polignac ne pouvoit donc mieux employer ses talens, qu'à réfuter un Auteur si dangereux. Ce n'est pas que le système d'Epicure, & ceux des autres Matérialistes n'ayent été souvent combattus. *Fenelon*, *Mallebranche*, *Clarcke*, *Derrham*, *Abbadie*, *Cudwort* & d'autres grands hommes, ont avec suc-

cés consacré leurs plumes à la défense de la Religion naturelle. Mais la Poësie n'avoit point encore été vengée de l'outrage que lui fit Lucrece, en la prostituant à l'Athéïsme. Je ne donne pas en effet le titre de Poëme à quelques ouvrages dictatiques, * écrits en vers contre cette monstrueuse opinion. Pour la détruire avec éclat; pour dissiper les nuages dont un Poëte séducteur avoit obscurci la vérité, il falloit un Poëte qui pût entrer en lice avec lui & se servir des mêmes armes. Comme le cœur décide presque toujours, même dans ce qui est du ressort de l'esprit, en vain prétend-on nous persuader, si l'on ne sçait nous plaire. Malgré la beauté du vrai, malgré l'intérêt que nous avons à le connoître, il n'est que trop souvent forcé de se parer à nos yeux d'ornemens étrangers. Ces ornemens lui devenoient encore plus nécessaires, depuis que l'erreur qui n'en a pas le même besoin, puisqu'elle flâte nos passions, s'offroit armée par Lucrece de toutes les graces de la Poësie, de tous les artifices du style, de toutes les subtilités du raisonnement. On ne pouvoit réduire au silence cette voix enchantereſſe, qu'en opposant à ses sons mélodieux des sons qui ne le fussent pas moins. Ce n'étoit point assez d'exposer avec clarté les preuves de la véritable Doctrine, de les presenter avec méthode, d'en faire sentir tout le poids. Ces qualités suffisantes dans un ouvrage purement philosophique, devoient dans un Poëme être rélevées par l'harmonie des vers, la noblesse des idées, l'abondance des images; & tel est le mérite de l'Anti-Lucrece. Rival d'un des plus grands Poëtes de l'ancienne Rome, M. de Polignac avoit une imagination moins hardie, mais plus riante; un style moins nerveux, mais plus naturel; la même élévation,

* Tels sont les Poëmes Latins de *Palearius*, de *Scipion-Capitius*, & de quelques autres Modernes, &c.

le même goût, la même étendue d'esprit, & plus de connoissances. Plein de son sujet ; capable de le traiter avec autant d'art que de dignité, il a sçu joindre l'éloquence du langage à celle des raisons, répandre sur des questions abstraites toute la clarté qu'éxigent ces matiéres, & toutes les graces qu'elles peuvent souffrir ; enfin par un mêlange de peintures agréables, de sentimens nobles, de preuves décisives ; par les charmes d'un style toujours pur, souvent orné, quelquefois sublime, intéresser son Lecteur, lui plaire & le convaincre.

Pour bien juger de l'objet de cet Ouvrage, il faut donner à l'idée que le titre en presente toute l'étendue qu'elle peut avoir. En paroissant ne combattre qu'Epicure & Lucrece, l'Auteur attaque réellement tous les Matérialistes. Quoique distingués en plusieurs classes, suivant la différence aparente des systêmes qu'ils adoptent, tous les Athées ne sont en effet qu'un seul corps. Unis de principes & d'intérêts, ils soutiennent les mêmes erreurs ; ils nient les mêmes vérités. Tout homme qui méconnoit la Divinité, la Providence, la distinction de l'ame & du corps, celle du vice & de la vertu, quelque parti qu'il embrasse, quelques preuves qu'il allégue de ses sentimens, trouve sa réfutation dans un Poëme où sont démontrés ces principes fondamentaux de la Religion & des mœurs. Si l'Anti-Lucrece se bornoit à renverser l'hypothèse des atômes, à détruire les argumens qui sont propres aux Epicuriens, à faire sentir l'absurdité du Roman imaginé par leur Maître sur la naissance du monde & la production des hommes, l'Anti-Lucrece pourroit être un Poëme élégant ; ce ne seroit pas un ouvrage universellement utile. En admirant l'esprit de l'Auteur, je me plaindrois de l'étroite sphére dans laquelle il se seroit renfermé. J'aurois peine à me défendre de souscrire au jugement que j'en aiquel-

quefois entendu porter des Critiques superficiels, qui sur la foi d'un titre dont ils ne connoissoient pas l'étendue, l'accusoient d'avoir évoqué des Ombres, pour les combattre. Tout Lecteur capable de réfléchir, sentira la fausseté de cette imputation. M. de Polignac combat des ennemis réels. Ce n'est point contre un seul Athée ; c'est contre l'Athéïsme même qu'il a pris les armes. Le plan qu'il s'est fait embrasse toutes les grandes questions de Métaphysique & de Morale. Il rassemble dans son ouvrage les plus fortes preuves de ces précieuses vérités, que l'impie traite de chimères ou de problêmes. On y trouve au moins le germe des meilleurs raisonnemens épars dans les écrits les plus profonds. Outre les traits qu'il lance contre *Hobbes* & *Spinosa*, la plûpart des coups qui frapent directement Epicure, retombent sur ces Athées modernes: & lors même qu'il paroît n'attaquer que les hypothèses défendues par l'Ecole Epicurienne, il ne s'y borne pas en effet. Ses réponses sont fondées sur des principes généraux, qui prouvent que la matiére n'est point éternelle ; qu'incapable de se mouvoir & de se modifier, elle a nécessairement un principe ; que la pensée ne peut être un de ses attributs. En réfutant la doctrine de Lucrece sur la nature de notre ame, il éxamine l'essence de cet être, il en prouve l'immortalité. En un mot, il ne se contente pas de détruire l'édifice bâti par Epicure ; il en éleve un autre sur ses ruines : & si ce nouvel édifice est inébranlable, tous ceux que d'autres Matérialistes ont pu construire sont dès-lors renversés ; parce que deux systêmes contradictoires ne sont pas vrais en même-tems. La vérité est une ; on s'en écarte par mille voyes différentes ; mais une seule route y conduit.

Si donc ce nouveau défenseur de la Religion naturelle paroît n'avoir d'autre ennemi que Lucrece, c'est qu'il le regardoit, si j'ose ainsi par-

ler, comme le Champion de l'Athéïsme. Une étude aprofondie de tous les sistêmes irreligieux, soit anciens, soit modernes, lui découvroit le raport qu'ils ont avec celui d'Epicure. Ses réfléxions: ses entretiens avec Bayle; les efforts que faisoient plusieurs Ecrivains, pour établir la prétendue conformité de l'hypothèse Epicurienne & du Cartésianisme; tout, en un mot, l'avoit convaincu qu'une réfutation méthodique de Lucrece seroit digne d'un Poëte Philosophe. L'abregé que je vais faire de la doctrine d'Epicure, en la comparant à celle des autres Matérialistes, montrera combien le Cardinal de Polignac avoit raison de penser ainsi. A ces opinions j'oposerai le sistême dévelopé dans l'Anti-Lucrece. Parallèle important, curieux, & qui peut donner d'utiles éclaircissemens sur le fond de cet ouvrage. Il formera *la premiere Partie* de ce Discours: je renvoie à *la seconde* tout ce qui regarde la forme du Poëme, son style, son histoire depuis la mort de l'Auteur, & la traduction que j'en donne au Public.

PLAN de ce Discours.

PREMIERE PARTIE.

LE PRINCIPE fondamental du systême d'Epicure, c'est que rien n'a pû sortir du néant, & que rien ne peut y rentrer. Ce Philosophe n'admet dans l'univers que deux substances, toutes deux nécessaires, éternelles, infinies: *la Matiére & le Vuide*. Par le vuide, il entend un espace pénétrable à tous les corps; par la Matiére, un amas immense de corpuscules indivisibles quoiqu'étendus, simples quoique diversement figurés, qu'il apelle *Atomes*, & qu'il regarde comme les élémens de tous les Etres. Ces corpuscules se meuvent par eux-mêmes & de toute éternité. Une pesanteur qui leur est naturelle les précipite avec une vitesse infinie dans les abîmes du Vui-

ART. I. Précis du sysême d'Epicure.

de ; & leur chûte y produit leur mêlange. Ce mêlange seroit impossible, si les atômes tomboient en lignes parallèles : mais par une sorte de déclinaison qu'Epicure leur supose, ils décrivent des courbes, des angles qui se croisent ; & par conséquent ils doivent se rencontrer, s'entrechoquer & s'unir. La varieté de leurs figures diversifie ces chocs à l'infini. Il en résulte des combinaisons sans nombre, des tissus de toute espéce : & quoique pris séparément, les atômes n'ayent rien d'essentiel que la pesanteur & la figure ; entremêlés les uns aux autres, ils produisent des corps doués des qualités sensibles ; telles que la couleur, le son, l'odeur en un mot, de toutes ces modifications qui différencient les êtres matériels.

Si le concours de ces élémens éternels fait tout éclore, tout est détruit par leur séparation. Les atômes, par des métamorphoses continuelles, se remontrent successivement sous mille formes différentes. Ce sont les matériaux dont le *Hazard* a composé l'univers & tous les corps que l'univers rassemble. Principe aveugle, mais tout-puissant, il construit sans cesse des mondes innombrables. Celui que nous habitons a commencé : il doit finir : & comme il est formé des débris d'un autre monde, un autre naîtra de ses ruines. Le Vulgaire fait pour tout admirer, parce qu'il ne connoit rien, est frapé des merveilles que la Nature paroît offrir à ses yeux. La régularité des mouvemens célestes, l'éclat des Astres, le retour des Saisons, l'abondance & la varieté des productions de la terre le rempliſſent d'étonnement. L'accord qu'il croit découvrir entre tant de parties d'un même tout, lui fait regarder ce tout comme le chef-d'œuvre d'un Etre intelligent qui le conserve & le gouverne. » Erreur grossiére, vaine illusion, dit Epicure. » Aprenez, stupides adorateurs d'un chiméri-

» que pouvoir, aprenez que l'univers eſt un
» jeu de hazard. Reconnoiſſez dans les révolu-
» tions des Aſtres l'effet néceſſaire de l'enchaî-
» nement & du cours des atômes. Ces loix im-
» muables, que vous attribuez à la ſageſſe tou-
» te-puiſſante d'un Créateur, ſont le fruit d'une
» imagination ſuperſtitieuſe. Vous donnez aux
» Dieux les rênes du monde; vous les armez du
» tonnerre: préſomptueux eſclaves, vous croyez
» relever leur grandeur & la vôtre, en les éta-
» bliſſant vos maîtres. Mortels, connoiſſez
» mieux les droits & les attributs de la Divi-
» nité. Son eſſence eſt le bonheur ſuprême; &
» ce bonheur ne peut compâtir avec les ſoins
» qu'entraîne le gouvernement de l'univers. Ce
» monde que vous ſupoſez être l'Empire des
» Dieux, n'eſt pas même leur ſéjour. Ils habi-
» tent les eſpaces qui ſéparent les mondes diffé-
» rens: lieux tranquilles, que reſpectent les Aqui-
» lons; délicieuſes retraites où régne une paix
» éternelle. C'eſt-là que dans le ſein du repos,
» auſſi peu touchés de vos hommages, que de
» vos crimes: ignorant même s'ils ont ici-bas des
» autels, ils jouiſſent à jamais d'une oiſive
» félicité.

» Ils n'ont pas plus de part que vous à la for-
» mation de notre univers. C'eſt l'ouvrage du ha-
» zard; & voici comment il l'a produit. Lorſqu'un
» mouvement vague, mais continuel & rapide
» eut porté les atômes, dont ce monde eſt com-
» poſé, dans la partie de l'eſpace qu'il occupe,
» ils commencérent à s'entremêler; & ce con-
» cours en fit d'abord une maſſe, où ſe trou-
» voient confondus des élémens de toute gran-
» deur & de toute figure. Ce cahos dura peu;
» tout ſe débrouilla bien-tôt. Les plus peſans
» ſe précipitérent de toutes parts vers un point
» commun; tandis que les autres dégagés par
» cet affaiſſement, s'élevoient à proportion de

„ leur petiteſſe & de leur legereté. Les plus le-
„ gers ſe réunirent dans la plus haute région ; &
„ leur enchainement fit la voute céleſte. Divers
„ amas de corpuſcules moins déliés, mais tous
„ extrêmement ſubtils, s'arrêtérent dans les ré-
„ gions inférieures. Ces amas, d'abord infor-
„ mes, s'arrondirent inſenſiblement. On en vit
„ éclore le Soleil, la Lune, & tant d'aſtres,
„ dont l'éclat éblouit vos yeux. L'air remplit
„ l'eſpace qui les ſépare de nous. C'eſt un aſ-
„ ſemblage d'atômes diſtribués, ſelon leur dé-
„ gré de finеſſe en différentes couches, dont les
„ plus épaiſſes environnent la terre. Elle ſe for-
„ moit en même-tems que les autres corps ; &
„ c'eſt le réſultat de la partie la plus groſſiére
„ des élémens, de ceux que la peſanteur avoit
„ d'abord contraint de s'abaiſſer. La fermenta-
„ tion qui mêla tant d'atômes diverſement fi-
„ gurés, en fit une maſſe énorme, dont l'inté-
„ rieur eſt rempli de cavités auſſi profondes, que
„ les montagnes qui couvrent la ſurface ſont
„ élevées. Tant de rochers, de précipices, d'a-
„ bîmes ſemés de toutes parts ſur la terre, an-
„ noncent un arrangement irrégulier de corpuſ-
„ cules mûs par un principe aveugle. Parmi les
„ atômes groſſiers qui la forment, il s'en trou-
„ voit un grand nombre d'autres plus polis,
„ qu'ils avoient entraînés dans leur chûte. Ceux-
„ ci produiſirent l'Océan, les Fleuves, les Ruiſ-
„ ſeaux. Tandis que la ſurface de la terre acqué-
„ roit la ſolidité que nous lui voyons, les miné-
„ raux, les pierres, les foſſilles ſe formoient dans
„ ſes entrailles, ainſi que les germes de toutes
„ les eſpéces, ſoit de végétaux, ſoit d'animaux,
„ dont elle eſt peuplée. Ils y reſtérent enſévelis,
„ tant que les eaux la couvrirent. Mais lorſ-
„ qu'elles ſe furent retirées dans les immenſes
„ cavernes où le hazard avoit creuſé leur lit,
„ la chaleur du ſoleil dévelopa ces germes ſans

» nombre, & les fit éclore avec une prodigieuse
» viteſſe. Le même inſtant vit les collines & les
» plaines ſe revêtir de forêts, les rochers ſe cou-
» ronner de mouſſe ; l'émail des fleurs relever la
» verdure des prairies, les plantes s'élever ſans
» ordre, & tous les animaux ſortir confuſément
» du ſein de la terre. La nature fit alors ce qu'elle
» renouvelle chaque année ſur les bords du Nil.
» Après la retraite de ce fleuve, les champs qu'il
» vient d'inonder ſont couverts d'une multitude
» de petits animaux, ou plutôt d'embrions à
» peine ébauchés. Le ſpectacle que donnent ces
» fertiles campagnes, eſt l'image de celui que
» toute la face de la terre offrit dans l'origine du
» monde. En un moment elle fut peuplée d'êtres
» vivans éclos tous enſemble. Les inſectes & les
» Oiſeaux nâquirent d'abord. Les Hommes épars
» avec les Quadrupédes, les Loups mêlés avec
» les Agneaux, toutes les eſpéces confondues
» virent en même-tems le jour. Ces innombra-
» bles enfans de la terre couchés ſur le limon
» qui la couvroit, expoſés aux influences de
» l'air, aux rayons du ſoleil ; ſans connoiſſance,
» ſans force & preſque ſans mouvement, puiſé-
» rent dans des ſources communes une nourriture
» convenable à leur état. Des ruiſſeaux de lait
» portés par un cours naturel vers les lévres de
» ces animaux firent couler dans leurs veines
» une ſubſtance pure, ſimple & capable de con-
» tribuer à leur accroiſſement. »

Epicure ne balance donc pas à confondre l'eſpéce humaine avec tous les autres. L'homme, ſelon lui, n'eſt qu'une portion de matiére organiſée par le hazard. Nulle diſtinction, quant à l'eſſence, entre l'ame & le corps. Ces deux parties de nous-mêmes ne différent que par la délicateſſe plus ou moins grande de leur texture. Le corps eſt un aſſemblage d'atômes groſſiers : ceux dont l'ame eſt le réſultat, ſont plus ſubtils. Qua-

tre sortes d'élémens entrent dans sa composition. Des particules de sang, d'air & de feu, combinées dans un certain ordre avec une autre matiére encore plus fine & plus pure, forment cette substance capable de connoître & d'aimer. Elle se divise en deux portions, l'une sensitive, & l'autre intelligente. La premiére répandue dans tous les membres, n'est chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les sensations: c'est l'*ame* proprement dite. La seconde douée de la faculté de penser, a son siége dans le cœur, & de là préside à toutes les opérations de notre machine : Epicure lui donne le nom d'*esprit*. Mais cet esprit vrayement corporel est dans une entiére dépendance des sens. Seuls principes de nos connoissances, seuls juges de tous les objets, nos sens sont infaillibles. Leur raport est l'unique moyen que nous ayons de découvrir l'erreur & la vérité.

Quoique les sens soient les organes qui transmettent à l'ame l'impression des corps environnans, ces corps n'agissent pas immédiatement sur eux. Ils les frapent par l'entremise d'images qui détachées sans cesse de leur tissu, voltigent dans l'air, obéissent à ses impulsions différentes, & malgré cette agitation conservent la forme, & jusqu'aux moindres traits des corps dont elles émanent. Rien n'égale la finesse & la legéreté de ces images. C'est l'ombre, l'empreinte, l'écorce des objets. On en distingue quatre sortes. Les unes partent de la surface, les autres, du fond même des corps. Plusieurs se forment d'elles-mêmes dans le vague de l'air ; enfin, leur concours & leur mêlange en produit de nouvelles, plus ou moins bizarres, suivant la figure de celles qui se sont unies, & la maniére dont l'union s'est faite. Selon cette absurde théorie, nos sens ne sont que des espéces de réservoirs où les images des objets s'introduisent malgré nous. Le

coup qu'elles portent retentit jusqu'à l'ame, même pendant le sommeil, & fait naître un sentiment qu'elle partage avec la machine dont elle meut les organes.

Si le corps est doué, comme l'ame, de la faculté de sentir: l'ame est mortelle, comme le corps. La dissolution des liens qui les unissent, fait périr en même-tems l'un & l'autre; & les atômes qui les composoient se séparent, pour former de nouveaux assemblages. Telle est, dans ce système, la destinée de l'homme. Etre matériel & périssable, il sort des mains de la Nature, sans loix, sans maître, sans principe, sans devoirs, sans autre guide qu'un aveugle instinct. Le plaisir est son bien suprême & sa derniére fin. Tranquille sur l'avenir, inaccessible aux remords, sacrifiant tout à son repos, il doit jouir du present, braver la mort, & l'attendre avec une parfaite sécurité.

Quelle est donc l'origine de cette religion que l'homme reconnoît, de ces loix qu'il respecte, de cette société pour laquelle il croit être né? Ce sont, dit Epicure, des établissemens arbitraires, dont l'utilité commune fut le principe & l'objet. Nés libres, nous sommes les artisans de nos propres chaînes: & cet esclavage que désavoue la Nature, remonte cependant jusqu'à la naissance du monde. Les premiers hommes vécurent d'abord comme les animaux. Plongés dans les ténébres de l'ignorance, ne se connoissant eux-mêmes, fuyant la rencontre les uns des autres, ils parcouroient au gré de leur caprice les montagnes, les plaines, les forêts. La terre leur servoit de lit; le gland & les fruits sauvages étoient leur nourriture. Errans le jour à l'ombre des bois, ils se retiroient la nuit dans de profondes cavernes, dont les Lions & les Ours leur disputoient souvent la possession. Las enfin d'avoir sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces,

& contre la violence de leurs semblables, ils suivirent cet attrait naturel, qui porte les animaux d'une espéce à se réunir. De tous côtés, il se forma des sociétés plus ou moins nombreuses; & les Arts les plus nécessaires nâquirent en même-tems. Avec des branches d'arbres on construisit des cabanes; on se fit des vêtemens de la peau des animaux; on aprit à défricher la terre. Mais la discorde troubla bien-tôt ces républiques naissantes. Pouvoit-elle ne pas régner entre des hommes rassemblés par hazard, égaux, indépendans, fougueux, & dont les passions ne connoissoient encore aucune sorte de frein? Ce n'étoit que meurtres, qu'usurpations réciproques. La terre inondée de sang, alloit devenir un vaste desert. L'excès du désordre en produisit le remède. Les allarmes, les dangers, les malheurs domptérent la férocité des hommes. Une funeste expérience leur aprit que cette liberté, dont ils paroissoient jouir, étoit réellement détruite par l'abus qu'ils en faisoient; & qu'en voulant conserver leur droit sur tout, ils n'avoient en effet la propriété de rien. Ainsi, par un commun accord, ils renoncérent tous à leurs prétentions sur la part que chacun d'eux possedoit en particulier. Ce sacrifice réciproque qu'ils se firent d'un droit qu'ils tenoient de la Nature, fut la base d'une union durable, & le fondement de toutes les Loix établies depuis, pour maintenir l'ordre & le repos parmi les hommes. De-là cette distinction du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu. Les actions, toute indifférentes par elles-mêmes, furent permises ou proscrites, selon qu'elles parurent utiles ou nuisibles. Sans la loi positive, on pourroit assassiner son pere, verser par un pur caprice le sang de son bienfaiteur, de son ami. La Nature consent à ces sortes de plaisirs.

Quoique les diverses Sociétés dussent leur institution aux mêmes motifs, elles ne prirent pas

toutes en naissant la même forme. Un seul homme eut dans les unes assez d'adresse ou de force pour se rendre dépositaire de l'autorité suprême ; elle fut partagée dans les autres entre plusieurs. Mais dans toutes, la politique de ceux qui gouvernoient sçut affermir le pouvoir, en faisant subir aux peuples un nouveau joug : celui de la Religion. Les hommes sont crédules, ils chérissent la vie : l'idée de l'anéantissement fait frémir leur amour-propre ; le bruit du tonnerre les intimide ; enfin, la vue des merveilles de l'univers leur persuade qu'une cause invisible en fait jouer les ressorts. De telles dispositions furent mises à profit par les Législateurs, & sur ces fondemens communs, dit Epicure, ont vit le mensonge élever différens systêmes religieux. Ce sont, ajoute-t'il, en s'obstinant à confondre l'idolâtrie avec la Religion, ce sont des remparts, seuls capables de défendre le Trône & les Loix, contre des esclaves, qui, sans ces précautions, auroient souvent pû se souvenir qu'ils étoient nés libres. Ces Dieux tonnant sur la tête des coupables, ce Tartare ouvert sous leurs pieds en inspirant aux hommes une crainte plus forte que les passions mêmes, rendent ces passions plus timides. D'un autre côté, l'agréable perspective de ces tranquilles demeures, où la vertu doit trouver une récompense éternelle, adoucit à leurs yeux la contrainte que la Loi leur impose. Ces idées, dont se repait le vulgaire, lui font respecter des bornes dans lesquelles le retiendroit mal la vue de ses propres intérêts, qu'il n'est pas capable de connoître. Il faut le tromper, pour le rendre heureux. Mais *le Sage*, *le vrai Philosophe*, *qui s'élevant au-dessus des préjugés*, *s'est affranchi des vaines terreurs*, n'a pas besoin de pareils motifs. Il sçait que l'unique moyen de conserver son repos est de ne point attenter à celui des autres ; & sur ce principe, il observe en apa-

rence les loix & le culte de la société, *quoiqu'une étude aprofondie de la Nature l'éclaire sur l'origine de ces établissemens.* Etrange abus du nom de Sage ! C'est le prostituer que de le donner à des fourbes, qui se font un devoir d'affecter des sentimens qu'ils n'ont pas ; à des Sophistes, qui poussent l'inconséquence au point de méconnoître la vérité de la Religion, lors même qu'ils en sentent les avantages & la nécessité.

Que l'on me permette cette réfléxion. Je ne puis trop-tôt faire éclater toute l'horreur que m'inspire le Système absurde dont j'offre le précis. Je l'ai fait d'après l'idée générale que m'en ont donnée trois Lettres d'Epicure, le Poëme de Lucrece, & les Traités Philosophiques de *Ciceron.* Ces Ouvrages auroient pû me fournir les matériaux d'un exposé beaucoup plus étendu ; mais l'objet que je me propose n'éxigeoit pas que je parcourusse avec Gassendi toutes les branches de cette doctrine. Je n'ai parlé de la Physique d'Epicure que parce qu'elle est la base de sa Morale, & qu'il étoit essentiel de faire sentir toute l'horreur de cette Morale, dont tant d'Ecrivains ont fait un éloge pompeux. Quels principes de mœurs peut en effet nous donner un Philosophe, qui n'admet d'autre Divinité que le Hazard ; d'autres substances que la matiére & le vuide : qui regarde l'immortalité de l'ame comme une chimere ; la vertu comme un nom ; la volupté, comme l'unique bien auquel il nous soit permis d'aspirer ? En vain il parle de tempérance, de justice, d'amour de la patrie ; en vain il exhorte les hommes à réprimer leurs passions : plus ses préceptes sont beaux, moins ils sont conséquens. Les loix sur lesquelles se fondent le repos & le bonheur de la société, ne tirent leur force que de la Religion naturelle. M. de Polignac a démontré cette vérité dans son Poëme. Elle est si simple & si manifeste, que les incrédules l'ont

souvent reconnue. Il n'auroit pas même été néceſſaire d'en développer les preuves, ſi quelques Modernes ne s'étoient écarté ſur ce point du ſentiment général. *Cardan* & pluſieurs autres, ont prétendu que la ſocieté pouvoit ſe maintenir ſans le ſecours de la Religion. Etrange paradoxe, renouvellé depuis par un homme que l'abus de l'eſprit & de la raiſon a rendu célébre. Ce Sophiſte artificieux & profond, qui ſe faiſoit un jeu de changer les vérités en problêmes, & de revêtir les plus abſurdes opinions des couleurs de la vraiſemblance, *Bayle* employe tout ce qu'il a d'érudition & de ſagacité pour établir que la corruption des mœurs n'eſt pas une ſuite néceſſaire de l'Athéïſme, & qu'un peuple d'Athées peut vivre auſſi tranquille qu'une Nation religieuſe. Le célébre M. *Warburton* a renverſé ce ſyſtême dans ſon excellent Traité ſur la Miſſion de Moyſe. Si l'on joint à cette partie de ſon ouvrage le premier Livre de l'Anti-Lucrece, on aura une réfutation également éloquente & ſolide de cette dangereuſe erreur.

ART. II. Syſtêmes des autres Matérialiſtes comparés à celui d'Epicure.

MAIS pour combattre avec ſuccès la Morale d'Epicure, il ne ſuffit pas de montrer qu'elle a des ſuites funeſtes. Comme elle eſt une conſéquence néceſſaire de ſa Phyſique, il faut attaquer cette Phyſique même & la détruire. Préliminaire d'autant plus indiſpenſable, que la chûte du Syſtême Epicurien doit entrainer celle de tous les Syſtêmes enfantés par l'Athéïſme, ou qui tendent à l'établir. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'eſt point d'Athée qui ne doive reconnoître quelque branche eſſentielle, quelque point fondamental de ſon hypothèſe dans celle d'Epicure. Quelque variées que ſoient dans le détail les opinions des Matérialiſtes; elles ſont toutes les mêmes, & pour le fonds, & pour les conſéquences. La comparaiſon aprofondie de ces opinions

diverſes ſeroit un ouvrage également utile & curieux ; mais ce diſcours a des bornes qui ne me permettent que d'effleurer la matiére. Je dois m'en tenir à des généralités. Pour les dégager de tout embarras, je commence par établir quelques principes que je crois inconteſtables.

I. L'idée de Dieu preſente celle d'un Etre intelligent, éternel, unique, infini, doué de toutes les perfections, diſtingué de la matiére, Auteur & Conſervateur de l'univers.

II. On doit diſtinguer deux claſſes d'athées: l'une, de ceux qui diſent ſans équivoque & ſans détour : *Il n'y a point de Dieu :* l'autre, de ceux qui, ſans le prononcer en termes formels admettent, comme Epicure, des principes dont cette erreur eſt une conſéquence néceſſaire & directe.

III. Tous les athées ſont ou partiſans du Hazard, ou Fataliſtes. Mais le Hazard & la Fatalité ne différent preſque que de nom ; c'eſt en effet le même principe.

IV. C'eſt tomber dans une eſpéce d'athéïſme, que d'admettre une Divinité, ſans reconnoître ſa Providence.

Ces préliminaires une fois poſés, eſſayons de donner une idée nette & préciſe des Syſtêmes qui ſe raportent à celui d'Epicure, ſans nous arrêter à prouver cette conformité par de longues diſcuſſions. Pour la découvrir, il ſuffira de raprocher chaque hypothèſe du précis que j'ai fait de l'Epicuréïſme. Epargner au Lecteur une opération ſi ſimple & ſi facile, ce ſeroit entreprendre ſur ces droits.

Gaſſendi ne balance pas à taxer d'athéïſme tous les Philoſophes de l'Antiquité. C'eſt un jugement trop rigoureux, auquel je ne puis ſouſcrire, malgré le reſpect que j'ai pour ce grand homme, l'un des Modernes qui a le

mieux

mieux connu l'ancienne Philosophie. Il se fonde sur ce que tous les Anciens s'accordoient à soutenir l'éternité de la Matiére. Mais sa conséquence ne me paroît pas juste. Cette opinion, quoique fausse, peut entrer dans un système religieux. L'éternité de la Matiére ne supose pas nécessairement une éxistence indépendante de Dieu. Elle peut être considérée comme l'effet nécessaire d'une cause éternelle, dont la nature est d'agir & de produire sans cesse. Telle étoit certainement l'idée de *Pythagore* & de *Platon*, & peut-être aussi celle de plusieurs Philosophes de la Secte Ionique. Ils étoient donc bien éloignés de méconnoître une Puissance supérieure. J'en dis autant de ceux qui soutenoient la matiére non-seulement éternelle, mais incréée, s'ils admettoient en même-tems une Intelligence, principe de l'ordre & suprême arbitre de l'univers. J'avoue que ces derniers ne s'entendoient pas ; que supoſer un Etre incréé, qui ne dépend d'aucune cause ni pour l'éxistence, ni pour les attributs, & le soumettre aux loix d'une autre substance coéternelle, c'est se contredire. Bayle a prouvé qu'en soutenant l'éternité d'une matiére éxistante par elle-même, on doit nier la Providence. Mais les hommes ne raisonnent pas toujours conséquemment ; & c'est un bonheur en pareil cas. Pour être accusé de ne point reconnoître une Divinité, suffit-il de s'en former une idée fausse ? Les systêmes les plus absurdes des Philosophes religieux sont moins ridicules que la Théologie Grecque ou Romaine ; & sans doute, Gassendi ne traitoit point d'athéïsme la Religion de ces peuples. Les Philosophes anciens ne méritent donc pas tous le nom d'athées. Ne le donnons qu'à ceux qui soutenant l'éternité des corps, refusoient de croire en même-tems une Intelligence, ou la regardoient, non comme

un Etre réel, mais comme une modification de la Matiére.

Tel étoit *Anaximandre*, qui remplaça *Thalès* dans l'Ecole Ionique. Thalès en supposant que l'eau est le principe de tous les Etres, avoit admis une Intelligence coéxistante & supérieure: son successeur ne reconnut pour cause universelle qu'une Matiére inanimée, brute, informe, à laquelle il donnoit le nom vague d'infini, éternel, immuable; mais composé de parties mobiles & sujettes à des vicissitudes sans nombre: cet Infini, source de tous les Etres, est l'abyme où le replonge la dissolution de leurs élémens. De ce tout immense se forment des mondes innombrables & destructibles. Ces mondes étoient les seules Divinités d'Anaximandre. A cette opinion sur la nature des Dieux, il en joignoit une autre aussi singuliére sur l'origine de l'espéce humaine. Selon lui, les premiers hommes avoient d'abord été renfermés dans des poissons; & la terre ne les vit éclore, que lorsqu'ils eurent pris dans le sein de ces animaux un accroissement, qui les mit en état de pourvoir à leurs propres besoins.

Ce principe de tous les corps, que Thalès croyoit être l'eau, étoit l'air, selon *Anaximenes*, & le feu, suivant *Heraclite*. *Empedocles* distinguoit quatre élémens coéternels, dont le mélange formoit les Etres particuliers. Pour l'infini d'Anaximandre, c'est visiblement ce que les Péripatéticiens ont désigné depuis sous le nom de *Matiére premiére*.

On voit par-là ce qu'*Aristote*, Chef de cette nombreuse Ecole, entendoit par ce terme. Pour donner un précis de son systême, il faudroit parcourir ses *catégories*, expliquer ses *formes substantielles*, développer ses idées sur *la matiére*, *la forme*, & *la privation*, qu'il regardoit comme les trois principes des corps. Mais sans en-

trer dans un pareil détail, je crois pouvoir réduire l'essentiel de la doctrine à quatre points fondamentaux. I. En paroissant reconnoître un Dieu, Aristote soutenoit non-seulement l'éternité de la matiére, mais encore celle du monde. II. Selon ce Philosophe, un lien indissoluble unit l'Auteur & l'Ouvrage, quoique distingués l'un de l'autre. III. Les corps terrestres sont des composés d'air, de feu, de terre & d'eau; mais outre ces quatre élémens, Aristote supose une matiére plus pure, incorruptible, homogéne, sans pesanteur, dont le mouvement est toujours égal; & c'est de cette matiére qu'il forme les corps célestes. En conséquence, il distingue le monde en Sphéres ou Cieux différens. La suprême Intelligence gouverne le Ciel supérieur, immuable & parfait comme elle-même. Ce Ciel, que les Péripatéticiens nomment le premier mobile, est celui des étoiles fixes. Mais les soins de la Divinité ne s'étendent pas aux autres sphéres, dont chacune renferme une planéte. Ces spéres, où régnent le mal & le désordre, où la vicissitude exerce un empire absolu sur des corps périssables & sujets à des altérations sans nombre, sont soumises à des *formes intelligentes* subalternes. Ainsi renfermé dans la contemplation de soi-même & du plus parfait de ses ouvrages, Dieu ignore ce qui se passe ici-bas. Par conséquent point de Providence, point de vertu, point de bonheur après cette vie mortelle. Les avantages de l'esprit, la santé du corps & les faveurs de la fortune sont toute la félicité de l'homme. IV. Aristote distingue deux parties dans notre ame, l'intellect patient, & l'intellect agent. Le premier ne subsiste plus après la mort; c'est-à-dire, que l'ame n'est plus capaple de ressentir ni joie, ni douleur. Le second plus pur & plus parfait, dégagé des liens du corps, se rejoint à son principe, à l'ame du monde, qui n'est autre que Dieu même.

Straton de Lampſaque n'admettoit d'autre Divinité que la nature, & par le terme de Nature il déſignoit une matiére ſubſiſtante par elle-même, & douée d'une vie animale ; mais privée d'intelligence. Le monde, ſelon lui, n'eſt pas un ouvrage nouveau, produit par hazard ; c'eſt l'effet éternel & néceſſaire d'un mouvement eſſentiel à la matiére.

Les Philoſophes de la Secte Eléatique, *Xénophanes*, *Parmenides*, *Meliſſus* & *Zénon d'Elée*, ont prétendu que tous les Etres ne faiſoient qu'une ſubſtance, & que cette ſubſtance unique étoit Dieu même. Une gradation de conſéquences tirées d'un principe qu'ils croyoient inconteſtable, les conduiſit à cette abſurde opinion. » Rien ne peut être fait de rien, diſoient-ils. » Donc ce qui eſt, a toujours été ; ce qui a toujours été, eſt éternel ; l'éternel eſt infini, & » l'infini eſt unique, immobile, invariable. L'univers eſt donc un ſeul & même Etre. Rien ne » commence ; rien ne finit ; rien ne ſe meut dans » le monde. Tant de reproductions, de métamorphoſes qui ſemblent varier cette vaſte » ſcène, ne ſont que de vaines aparences. » Ce ſyſtême a beaucoup de raport avec la Phyſique des Stoïciens, dont je vais donner une courte analyſe.

Suivant *Zénon*, & ſes diſciples, tout eſt corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers ; l'un actif & l'autre paſſif. Mais ces principes ne ſont point diſtingués quant à l'eſſence : ils ne font qu'une même *nature*, qu'on apelle *Matiére*, lorſqu'on ſe la repreſente comme le ſujet de l'action ; & *Dieu*, lorſqu'on n'y conſidére que la raiſon & la puiſſance, qui donnent la forme aux Etres particuliers. En tant que Dieu, cette nature eſt une ſubſtance pure, ſimple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment *Ether*, ou le feu céleſte. En tant que

Matiére, c'eſt un compoſé d'élémens, dont les combinaiſons diverſes ont produit l'univers. Ainſi Dieu eſt l'ame du monde ; ou pour parler le langage de *Sénéque*, le monde eſt Dieu même ; il penſe, il a du ſentiment. Le feu céleſte répandu dans les différentes parties de ce vaſte aſſemblage, les pénétre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la Divinité. Il brille dans le Soleil & dans les aſtres ; il fait végéter les plantes ; il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu principe & conſervateur du monde le fera périr un jour. Un embraſement général en conſumera toutes les parties. » Alors, diſent les Stoïciens, la nature doit entrer dans un parfait repos ; & l'Etre ſouverain » rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de » ſes propres penſées, juſqu'à ce que tout ſe reproduiſe & reparoiſſe ſous l'ancienne forme. « En effet, ſuivant leur ſyſtême, l'univers doit renaître. C'eſt un corps qui meurt, pour revivre : c'eſt le Phénix des Poëtes. Nos ames ſont auſſi des particules du feu céleſte, & vont après la mort ſe replonger dans cet immenſe Océan. Ainſi quoiqu'elles ſurvivent à la diſſolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder comme immortelles dans le ſens propre ; puiſqu'aucune ne ſubſiſte alors en qualité d'individu diſtinct, & ſéparé de tout autre. On ſent aſſez que cette opinion ſur l'eſſence de l'ame exclut néceſſairement toute crainte des peines, tout eſpoir de récompenſe après cette vie, & dès-lors renverſe les fondemens de la Morale. D'ailleurs l'attente d'un avenir où la Juſtice ſuprême éxercera ſes droits, ne peut s'accorder avec deux autres principes univerſellement reçus chez les Stoïciens, & qui ſont comme la baſe de leur doctrine. Ils ſoutenoient, 1°. Que tout eſt ſoumis aux loix de la Fatalité ; que les événemens ſont liés entr'eux par une chaîne que le Deſtin a formée, & que rien ne peut ni dé-

ranger, ni rompre, en un mot, que l'homme n'eſt pas libre. 2°. Que les vices ne contribuent pas moins que les vertus, à la beauté de l'univers, & que de ces contraſtes réſulte un tout parfait. *O Jupiter, ô Tout*, s'écrioit un des Oracles du Portique, *vous ne pouvez vous paſſer de moi. Brillant de vertus, ou ſouillé de crimes, je ſuis également néceſſaire à la perfection de vos œuvres. Deſtinée ſuprême, ordonnez de mon ſort: je vous obéïs avec une aveugle ſoumiſſion.* Quelle foule de réfléxions doit preſenter au Lecteur l'alliage que les Stoïciens faiſoient de la plus auſtére Morale avec une Phyſique ſi peu religieuſe.

Avant eux *Hypocrate* avoit penſé que le feu, diſtribué dans toutes les parties de l'univers eſt la Divinité; que ce feu pur, ſubtil, immortel, voit tout, entend tout, connoit & le preſent & l'avenir. Si nous l'en croyons, notre ame n'eſt autre choſe que la chaleur naturelle répandue dans les membres du corps. *Dicéarque* en faiſoit une modification de la matiére, une qualité provenant de la diſpoſition du concert, du jeu de nos organes, & que détruit la diſſolution de cette machine. *Démocrite* qui ſupoſoit un nombre d'atômes animés & penſans, regardoit l'ame comme un compoſé de pareils corpuſcules, aſſez ſemblables aux Monades de *Leibnits*. Cet ancien Philoſophe eſt le prédéceſſeur d'Epicure. Il ſoutenoit avant lui la doctrine des atomes, inventée par *Leucippe*. Epicure n'a fait que développer ſes idées & les réduire en ſyſtême, avec quelques innovations, qui ne ſont pas toujours heureuſes. C'étoit en particulier mal entendre ſes intérêts, que de ſuprimer cette claſſe d'atômes intelligens, imaginée par Démocrite. Ce dernier avoit une étrange opinion ſur la Divinité. Il en prodiguoit le titre à ces images, qui ſelon lui, détachées des corps,

voltigent autour de nous & nous en transmettent l'impression, aux idées des objets ; enfin, à l'acte de notre entendement, par lequel nous les apercevons. Ainsi le Dieu de Démocrite n'avoit ni l'unité, ni l'immutabilité, qui constituent l'essence divine. En combattant cette opinion, Bayle avance qu'elle ne peut partir que d'un génie supérieur ; mais par une malignité condamnable, il donne la sublime hypothèse du Pere Malebranche sur les idées, comme un développement de celle de Démocrite. M. *l'Abbé d'Olivet* a fait sentir la fausseté de cette comparaison, dans l'excellent ouvrage qu'il a composé pour éclaircir celui de Cicéron sur la nature des Dieux.

Ce qui nous reste de la doctrine des Cyniques ne suffit pas pour en donner une idée nette. Nous sçavons seulement qu'ils regardoient le juste & l'injuste, comme une distinction arbitraire, & les loix comme le fruit du caprice des hommes. Quant aux Pyrrhoniens, leurs principes sont trop connus, pour que je m'arrête à les développer.

Sans faire une plus longue énumération des différens systêmes imaginés par les anciens sur l'essence de la Divinité, l'origine de l'univers, & la nature de notre ame, je crois pouvoir assurer qu'il n'est point de Philosophe, dont la doctrine sur ces importantes questions, soit à couvert de tout reproche. *Anaxagore* le premier des Grecs qui, suivant Cicéron, ait fait entrer l'idée d'une Intelligence immatérielle dans le systême philosophique, ne la regardoit pas comme principe de la matiére. Pour former le monde, cet Etre souverain n'avoit fait que débruoiller un cahos éternel comme lui. En aprofondissant les pensées de Pythagore & de Platon sur l'Etre suprême, ces pensées si nobles, si sublimes, on les trouve mêlées d'erreurs. Si le monde intelligible, existant de toute éternité dans l'idée de Dieu, est,

selon Pythagore, l'archetype du monde matériel, tiré par cet Etre tout-puissant du sein d'une matière informe ; ce Dieu suprême est en même-tems uni à son ouvrage par des liens indissolubles. C'est l'ame universelle, dont toutes les ames particulières ne sont que des écoulemens & des portions. Ces ames préexistantes aux corps qu'elles habitent, en parcourent plusieurs par des transmigrations successives, jusqu'à ce qu'elles se réunissent à leur tout. Dans le système de Platon, nos ames sont aussi des particules de celle du monde : elles ne s'en détachent que pour s'y rejoindre : & cette ame du monde est elle-même une émanation de la Divinité.

Il n'est point d'Epicuriens qui n'adoptassent de pareilles opinions quant aux conséquences morales. Cependant, je le répète, gardons-nous de taxer d'athéïsme les Auteurs de ces hypothèses, comme ont fait quelques Ecrivains Modernes, dont le but étoit peut-être d'enrichir de deux noms célèbres la liste des athées. Pythagore & Platon en admettant l'immortalité de l'ame, avoient sur cette matière des idées moins saines que le peuple ; mais n'accusons de leurs erreurs que la Raison humaine alors plongée dans les plus épaisses ténèbres. Les absurdités du Paganisme, les fixions des Poëtes ; les traditions populaires confondues ensemble formoient un cahos, où se perdoient les génies les plus éclairés. A peine pouvoient-ils à la faveur de quelques traits de lumière dispersés dans cet abîme, découvrir un petit nombre de vérités, dont ils n'apercevoient pas même l'accord. La révélation seule a pû dissiper ces nuages. Il falloit qu'un rayon émané du sein de la lumière même, portât le jour dans cette nuit profonde. En voyant des Auteurs Modernes former à l'aide du seul raisonnement un corps de Morale, on est tenté de croire que la raison suffit pour nous conduire à la vérité. Mais sans la révélation, ils seroient moins éclairés. C'est

elle qui les guide quelquefois, sans qu'ils le sçachent. * Plus on étudie les anciennes opinions, plus on sent la justesse de cette remarque, faite par plusieurs grands Hommes. Privés du secours de la révélation, les meilleurs Philosophes n'ont bâti que des systêmes défectueux : quel nom donner à ceux de tous les autres ?

Ils sont insoutenables ; & c'est aux yeux de tout homme sensé, le triomphe de la Réligion. De toutes les preuves dont le concours en démontre la certitude, une des plus frapantes, des plus à notre portée, c'est l'absurdité des hypothèses imaginées pour la combattre. Elles ont néanmoins trouvé des partisans ; nous ne devons pas en être surpris. Comme la dépravation des mœurs est une des principales sources de l'athéïsme, tout systême qui tend à délivrer les passions d'un joug qu'elles abhorrent, trouve en elles des défenseurs zèlés, qui sçavent en pallier les défauts, en dissimuler la foiblesse, & lui donner des dehors séduisans. Les hommes ne sont que trop souvent complices de ceux qui les trompent ; ils croyent volontiers ce qu'ils desirent. Je ne sçais quel charme fascine alors nos yeux ; & quand nos erreurs nous sont chéres, notre raison se tait ou ne parle qu'en leur faveur.

* M. le Cardinal de Polignac étoit convaincu de cette vérité. Persuadé que la Loi naturelle est insuffisante sans la révélation ; qu'être Philosophe sans être Chrétien, c'est s'arrêter au commencement de la route, prendre les fondemens de l'edifice pour l'édifice même, séparer en un mot deux choses essentiellement unies, il ne regardoit l'anti-Lucréce que comme le préliminaire d'un Poëme plus important, où il devoit recueillir & développer les preuves de la Religion Chrétienne. On ne peut trop regretter que ce projet qu'il annonce dans son neuvième Livre, n'ait point eu d'exécution. Ce n'est pas qu'une pareille cause ait besoin d'être défendue ; mais elle honore ses défenseurs. Nous eussions vû se déployer dans ce second Ouvrage toute l'éloquence de notre Poëte. La Religion Chrétienne offre à l'esprit les plus nobles idées ; elle est pour le cœur une source inépuisable de sentimens.

Ces hypothèses, quoiqu'absurdes, peuvent donc être l'objet d'un examen sérieux, puisqu'il s'agit de désabuser des hommes. Une seconde réflexion fera sentir encore davantage combien cet examen est utile & même nécessaire. Ceux qui se dégradent au point de méconnoître une Divinité, ont rarement un système fixe & développé. La plûpart libertins, sans être Philosophes entraînés par la fouge de l'âge & des passions, par l'amour de l'indépendance, par le torrent de l'exemple, ont embrassé ce parti sans réflexion & sans choix. Jamais ils ne considérent ni les motifs, ni les fondemens de leur opinion. Demandez-leur ce qu'ils substituent à cette Religion qu'ils mépriſent: des discours vagues sont leur unique réponse. Ils entendent dire que des hommes célébres ont nié l'existence de Dieu, & soutenu le Matérialisme par des systêmes méthodiques. C'en est assez pour eux. Disciples de ces Sages, dont le nom leur est à peine connu, ils se reposent sur leur autorité. » De grands Philo» sophes, répondent-ils, ont aprofondi cette » importante matiére : ils ont pris sur eux les » fraix d'une discussion pénible : nous voyons » par leurs yeux ; pleins de confiance en leurs lu» miéres, nous marchons sans éxamen dans les » routes qu'ils ont frayées. « Est-il un moyen plus simple de confondre ces crédules partisans de l'incrédulité, que d'exposer à leurs regards des Systêmes qu'ils adoptent sans les connoître. Surpris de l'absurdité de ces sentimens, ils les désavoueront sans doute : l'amour-propre méconnoît toujours ce qui le fait rougir. Ils prétendront que leurs idées sont plus raisonnables. Mais qu'ils essayent de réunir ces idées confuses, dont l'aveugle impression les a si long-tems déterminés ; que leur esprit articule enfin ces sons vagues, qui s'élevent du fond de leur cœur, quel sera le fruit de cette opération ? Juges de leur propre

ouvrage, qu'ils le comparent à celui de leurs maîtres ; ils en reconnoîtront la conformité. Leur Syſtême, quel qu'il ſoit, ſe réduira néceſſairement à l'un de ceux dont je viens de donner l'abregé, ou ſera peut-être un mélange de pluſieurs de ces opinions mal aſſorties. L'erreur eſt un Protée, qui ſe reproduit ſous mille formes différentes, mais toujours le même, malgré l'illuſion des métamorphoſes, ne peut échaper à des regards attentifs & pénétrans.

J'en apelle à l'expérience. Quels nouveaux Syſtêmes ont imaginé les défenſeurs modernes de l'athéïſme ? Vils plagiaires, copiſtes des Anciens, dont ils n'ont fait que déguiſer les ſentimens, ils en impoſent par la différence des termes à ce peuple d'eſprits forts, qui ſuit aveuglément leurs pas. L'opinion de *Coward* ſur la nature de l'ame, eſt celle de Dicéarque, que cet Anglois a renouvellée. *Hobbes* reconnoîtroit ſes principes dans le précis que j'ai fait de ceux d'Epicure ſur l'origine des Loix & de la Société. Cette même théorie eſt le fondement de la politique de *Machiavel*. Qu'eſt-ce que le *Spinoſiſme*, ſinon le Syſtême de Xénophanes & des Stoïciens mis dans un nouveau jour, & traité d'une maniére plus méthodique ? La Secte des *Immatérialiſtes* fait un mêlange des idées de Pytagore ſur le monde intelligible, avec le Pyrrhoniſme le plus outré. L'Angleterre a vû renaître ſous les auſpices d'un homme célébre l'infini d'Anaximandre. Enfin, le croiroit-on ? Le ridicule ſentiment de ce Philoſophe ſur l'origine de l'eſpéce humaine, a de nos jours oſé reparoître. Un Phyſicien moderne a ſoutenu, comme lui, que les hommes étoient ſortis des poiſſons. Et cette opinion, il ne la donne pas comme une de ces idées ſinguliéres que l'eſprit hazarde quelquefois en ſe jouant. C'eſt, à l'entendre, le fruit d'une méditation profonde, le réſultat

d'un grand nombre d'expériences faites sur les bords du Nil & sur les côtes de la mer Rouge. Je ne sçais si l'ouvrage de cet Auteur est imprimé : mais il forme un long Manuscrit, que j'ai eu quelque-tems entre les mains. Je ne parle ni de *Robert Flud*, ni de plusieurs autres Philosophes irreligieux ; leurs hypothèses se retrouvent toutes dans les Anciens, comme celle des Modernes que je viens de citer. Tant il est vrai qu'il n'y a point d'absurdité qui n'ait été dite & redite par des Philosophes !

En général, quelque parti que prennent les Athées, ils s'accordent tous à nier l'éxistence ou la providence de Dieu, la création de la matière, la spiritualité de l'ame & son immortalité. C'est donc les combattre tous à la fois, que de prouver contre Epicure que Dieu éxiste ; qu'il a créé la matière, qu'auteur du monde il le gouverne, que notre ame incorporelle par essence doit vivre à jamais. M. de Polignac établit ces vérités dans son ouvrage. On en jugera par le précis qui me reste à faire de sa doctrine.

ART. III. Préc. de la doctrine etablie dans l'Anti Lucrece.

ELLE a pour fondement la distinction de l'intelligence & de la matière : principe inconteſtable, qui nous éclaire à la fois sur la nature de l'homme & sur l'origine de l'univers. Tout ce qui éxiste est esprit ou corps. Les êtres de la première classe ont la pensée pour attribut essentiel : l'étendue est la qualité primitive de ceux de la seconde. Ces deux propriétés sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'elles s'excluent reciproquement, & ne peuvent se trouver réunies dans la même substance. De ce que la matière est incapable de penser, il suit que passive par essence elle ne peut ni se mouvoir, ni se donner aucune des modifications dont elle est susceptible. Elle a donc un moteur, une cause toute-puissante ; & ce moteur, cette cause est l'intelligence souveraine.

Ainſi la nature des corps fournit une démonſtration ſenſible de l'éxiſtence d'un Dieu. Mais cette importante vérité ſe trouve encore établie par d'autres preuves, toutes de genres différens. Telles ſont l'idée de cette Etre gravée dans notre eſprit; l'union de l'ame avec le corps; les merveilles de l'univers, enfin l'accord unanime de tous les hommes.

Ce principe infini, éternel, immuable, a tiré la matiére du néant, parce qu'il l'a voulu, & quand il l'a voulu. Le monde matériel eſt ſon ouvrage, & c'eſt la copie du monde intelligible, qui a toujours éxiſté dans ſes idées. Auteur de la Nature, il en a réglé le cours; établi des loix générales, auſſi ſages que conſtantes. Sa providence embraſſe l'univers, & veille ſur chaque être en particulier.

L'homme eſt le plus parfait de tous. Compoſé de deux ſubſtances étroitement unies malgré l'opoſition de leur nature, il tient par le corps aux objets ſenſibles, mais il peut s'élever par l'ame juſqu'à la Divinité dont il eſt l'image. Son corps eſt une machine ſçavamment organiſée. C'eſt l'aſſemblage d'une multitude de reſſorts, dont le concert & la délicateſſe forment un tout en même-tems parfait & deſtructible. Son ame eſt ſimple, dès-lors indiſſoluble, & par conſéquent immortelle. La liaiſon de ces deux parties de nous-mêmes produit entr'elles une correſpondance intime. Certains mouvemens excités dans le corps occaſionnent dans l'ame certaines penſées: telle ou telle penſée de la part de l'ame fait naître dans le corps tel ou tel mouvement. Une ſubſtance ſpirituelle ne peut agir, il eſt vrai, par elle-même ſur une portion de matiére: mais l'Etre ſouverain, dont la volonté les unit, eſt, ſi je l'oſe dire, le milieu qui tranſmet de l'un à l'autre ces expreſſions réciproques. Dieu eſt l'Agent univerſel: c'eſt lui qui meut le corps

à l'occasion des desirs de l'ame ; c'est lui qui fait répondre les pensées de l'ame aux mouvemens du corps. L'immortalité de l'ame est aussi généralement reconnue que l'éxistence de Dieu. Les hommes naissent tous avec le germe de ces deux vérités. *C'est*, pour me servir de l'expression d'un de nos meilleurs Evrivains, * *le dogme du Genre-humain & la foi de la Nature.*

Sur ces deux points roulent toutes les spéculations de la Métaphisique, & tous les préceptes de la Morale. En effet, l'Auteur de l'univers en est le souverain. Il a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables une loi qui ne nous impose des devoirs, que pour nous rendre heureux ; loi simple, pure, immuable, universelle, & dont tous les caractéres répondent aux attributs de son Auteur. Elle unit tous les peuples : elle fait de tous les hommes autant de freres : ils ne sont vraiment libres, que lorsqu'ils respectent les bornes qu'elle prescrit à leur liberté. Interprétes de cette loi primitive, les plus sages Législateurs n'ont fait que la développer. Leurs réglemens ne sont respectables, qu'autant qu'ils ont pour base ceux du droit naturel. La distinction du juste & de l'injuste n'est donc pas l'ouvrage des hommes. Elle a pour principe la nature des Etres, ou plûtôt celle de la divinité même. Dieu est la vérité, la justice, le bien par essence ; & cet amour du vrai, ces semences d'équité qui résident dans notre cœur, sont les titres précieux de notre origine : c'est l'empreinte de la main qui nous a tirés du néant.

Il est donc des vices & des vertus ; & par conséquent des peines & des récompenses après cette vie. En effet, les hommes étant libres, leurs actions doivent recevoir le prix qu'elles méritent. Elles ne le reçoivent presque jamais en ce monde, où l'on voit souvent les coupables prospérer,

* Histoire de Jovien, Tome I. pag. 369.

& les amis de la vertu gémir dans l'infortune. Le tems eſt un cahos ; mais l'ordre doit être rétabli dans l'éternité. La Juſtice ſuprême y punira le crime ; un bonheur ineffable y ſera le partage des juſtes.

Ce bonheur eſt la poſſeſſion de Dieu même. Le deſir d'être heureux eſt eſſentiel aux hommes. Leurs penſées, leurs actions tendent toutes à ce but. Ils ſe trompent ſouvent ſur la route, qui peut les y conduire. Les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs, les ſciences, le repos, ce fantôme qu'ils apellent la gloire, uſurpent leurs hommages, & les attirent par des charmes trompeurs. Biens chimériques, inſuffiſans, mêlés d'amertume, quelquefois empoiſonnés par les remords, & dont les moins frivoles n'ont comme les autres, que la durée d'un inſtant. Tous ſont indignes d'attacher une ame immortelle. Unique objet de nos contemplations & de nos deſirs, Dieu ſeul peut raſſaſier notre eſprit & notre cœur. Seul il peut fixer les regards & les vœux d'une ame née pour connoître & pour aimer. Il eſt le bien ſuprême, la derniere fin de l'homme : mais que l'homme n'eſpére pas y parvenir, s'il ne s'acquite de ce qu'il doit à ſon Créateur, de ce qu'il ſe doit à ſoi-même, de ce qu'il doit enfin à la Société.

Voilà quel eſt en abregé tout le ſyſtême de la Religion naturelle : ſyſtême dont les diverſes parties ſe ſoutiennent par leur accord, ſe prêtent un jour mutuel, & concourent à former un tout inébranlable. Cette Religion ne ſuffit pas ſans le Chriſtianiſme, mais elle ne fait avec lui qu'un même corps. Les vérités dont elle nous inſtruit, intimement liées à celles que Dieu nous a révélées, en ſont, pour ainſi dire, la baſe & le fondement. Sans elle tout n'eſt que chimére, qu'illuſion, que déſordre. Si notre ame n'eſt pas immortelle, nous ſommes les plus malheureux &

les plus mépriſables de tous les Etres. Jouets du menſonge, ennemis de nous-mêmes par un excès d'amour-propre, confondant les beſoins de nos paſſions avec ceux de la nature, environnés de maux réels, & dénués de véritables reſſources: vertueux ſans objet, ſans principe, ſans eſpoir; forcés de ſacrifier les plus doux penchans de nos cœurs à de chimériques devoirs, à de vains remords; rampant avec peine d'un objet à l'autre; amas monſtrueux de contradictions, nous trainons dans l'ignorance & la miſére quelques momens qui ſe perdent dans l'abime du paſſé. Vils mortels; quel eſt donc le fondement de l'orgueil qui vous enfle? Eſt-ce cette raiſon, que vous regardez comme votre apanage! Mais elle ne peut que vous égarer: elle n'enfante que des doutes ou des erreurs. Eſt-ce votre liberté? C'eſt le principe de vos maux & la ſource de vos déſordres. Ce ſont peut-être vos connoiſſances. Rarement utiles, ſouvent incertaines, & toujours achetées par l'étude, ſont-elles préférables à cet inſtinct qui conduit les animaux? Enfans de la nature, dociles à ces loix, guidés par ſa lumiére, ils ſuivent ſans écart la route qu'elle leur trace. Fruits d'un travail opiniâtre, vos arts ſont des preuves de vos beſoins. Vos générations s'écoulent comme les flots, & tant d'êtres inſenſibles triomphent de la durée des ſiécles. Déplorons notre deſtinée, je le répéte, ſi ce qui penſe en nous périt avec notre corps. Mais non: mon ame ſe ſent née pour vivre à jamais; & ce ſentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'eſt que le paſſage du néant à l'éternité. La terre eſt mon éxil, & la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce ſéjour heureux habite un Dieu, Pere & Légiſlateur des hommes. Sa Loi ſuprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il ſera l'éternelle récompenſe. Mes paſſions s'élevent, il eſt vrai contre le joug qu'elle leur impoſe: mais

quel droit auroient-elles de m'entraîner dans leur révolte ? Leurs intérêts ne sont pas les miens. Périsse à jamais cette affreuse Philosophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes, nous dégrade pour les affranchir.

Descartes est peut-être le premier des Modernes qui ait solidement démontré la distinction de l'ame & du corps. Ce grand homme, né pour éclairer les hommes, pour les instruire dans l'art de penser, ne dût qu'à lui-même ses sublimes découvertes. Dans un siécle où la raison gémissoit sous le joug de l'ignorance ; où le Péripatétisme éxerçoit sur les esprits un empire despotique ; où la nouveauté, ce titre aujourd'hui si favorable, suffisoit pour décider une opinion ; au milieu d'un peuple d'esclaves, il arbora l'étendart de la liberté. Avec ce courage, qui triomphe de tous les obstacles, il combattit des erreurs établies par une longue possession, & défendues par une foule de partisans opiniâtres. On le traita de rebelle ; on proscrivit sa doctrine ; on la peignit des couleurs les plus noires ; & ce nouveau Socrates trouva dans sa patrie des persécuteurs. Mais, supérieur aux préjugés par son génie, aux contradictions par sa constance, Descartes aimoit plus la Vérité, que les ames vulgaires n'aiment les objets sensibles. Digne du nom de Philosophe, il avoit pour elle cette passion vive & sincére, qui rend capable de tout sacrifier. Il continua de marcher dans la route qu'il s'étoit frayée. Par un doute raisonnable, il sçut s'élever à l'évidence ; & conduit par de profondes méditations, à quelques principes aussi simples que féconds, il en fit la base d'une Métaphisique solide, lumineuse & vraiment utile aux hommes, puisque la plus pure Morale en est une conséquence néceſſaire. C'est principalement sous ce point de vue, qu'il me paroît mériter nos hommages & notre reconnoissance. Il eut un génie

vaſte : grand Géométre, excellent Phyſicien, il connut la liaiſon de la Géométrie & de la Phyſique. En réduiſant le premier les courbes en équations, il mérita de partager avec les inventeurs des nouveaux calculs la gloire de ces admirables découvertes. Son œil éclairé perça les profondeurs de la Nature, en dévoila le mécaniſme, en découvrit quelques myſtéres. Auteur d'une méthode inconnue juſqu'à lui, il répandit parmi nous les germes de cet eſprit philoſophique, également aplicable à tous les genres d'études & de recherches, qui procéde toujours avec ordre, qui lie toutes les idées ; enfin, qui donne aux bons ouvrages modernes tant de préciſion & de clarté. Mais le plus noble uſage qu'il ait fait de ſes lumiéres, celui qui doit le mettre au nombre des bienfaiteurs des hommes, c'eſt de nous avoir apris à nous connoître ; c'eſt d'avoir établi d'une maniére inconteſtable la ſpiritualité de notre ame, cet attribut glorieux, le titre de notre grandeur, le fondement de nos devoirs & de nos eſpérances. En vain *Locke*, en ſoutenant que la matiére peut devenir peſante, & que l'eſprit ne penſe pas toujours, a prétendu détruire les bornes qui ſéparent à jamais ces deux ſubſtances. Son aſſertion dénuée de preuves, quoique reçue de nos jours avec cette faveur qu'ont parmi nous les opinions étrangéres, n'ébranlera jamais le principe ſur lequel eſt établie la Métaphyſique de Deſcartes.

C'eſt cette Métaphyſique, immortelle comme le nom de ſon Auteur, indépendante du ſort de ſes autres idées, que M. le Cardinal de Polignac dévelope dans l'Anti-Lucrece. Il a raſſemblé les preuves qui l'établiſſent, & réfuté les objections qui la combattent. Le ſecond Livre de ce Poëme forme avec les deux ſuivans un traité complet ſur l'eſſence de la matiére : celle de l'ame eſt aprofondie dans le cinquiéme & le ſixiéme. La

p'ûpart des raisonnemens qu'il employe ne sont pas nouveaux ; mais il les presente dans un nouveau jour. D'ailleurs, sont-ils moins solides, pour avoir été déja mis en œuvre ? Doivent-ils faire une moindre impression sur des esprits raisonnables ? Que de fictions brillantes perdent tout à nos yeux en cessant d'être nouvelles ! fleurs passageres, elles n'ont d'autre mérite qu'un éclat inutile, & quelquefois dangereux. Mais d'importantes vérités doivent-elles être assujetties à de pareilles loix ? Les passions ne rougissent point de recourir sans cesse aux mêmes armes : pourquoi la raison n'auroit-elle pas un droit qu'elles osent s'arroger ?

Dans le précis que j'ai fait de la doctrine de l'Anti-Lucrece, je n'ai rien dit du système de Physique embrassé par l'Auteur. C'est que je considére plutôt ce Poëme comme un ouvrage composé sur la Religion naturelle, que comme un morceau de Physique. On ne peut trop distinguer ces deux raports, sous lesquels l'Anti-Lucrece, se presente en même-tems. Sous le second, il n'est que curieux : il est vraiment utile sous le premier. Les principes adoptés par M. de Polignac sur la Religion & les mœurs ne dépendent nullement des explications qu'il donne aux Phénoménes que nous offre la Nature. Il soutient la Physique de Descartes : mais quelque Physique qu'il eût embrassée, quand il défendroit celle de *Newton*, ou de *Gassendi*, sa Métaphysique seroit toujours la même. Toujours inébranlable, elle se soutiendroit par sa propre force sans le secours de ces hypothèses. Cette remarque est importante : je l'ai faite pour répondre à quelques Censeurs injustes, qui confondant l'accessoire de l'Anti-Lucrece avec l'essentiel, imputent à l'Auteur de combatre un Système ancien, par un Système qu'ils supposent n'avoir plus aujourd'hui de partisans.

Ce n'eſt pas que la Phyſique de Deſcartes adoptée par Malebranche, ſoit digne du mépris qu'ils ont pour elle. *Quelle que ſoit la deſtinée des tourbillons*, dit un de nos plus habiles * Phyſiciens & de nos meilleurs Philoſophes, *c'eſt une belle idée qui mérite qu'on faſſe les plus grands efforts pour la maintenir.* C'eſt l'Ouvrage de l'art & du génie; c'eſt un magnifique ſpectacle offert à l'eſprit. Si la matiére ſubtile, où Deſcartes fait nager tous les corps, eſt ſujette à de grandes objections; ſi les Newtoniens ſe croyent fondés à la ſoutenir incompatible avec le mouvement; le vuide n'a-t'il pas auſſi ſes difficultés, peut-être plus inſurmontables? N'eſt-ce pas faire revivre les qualités occultes, que d'admettre pour principe univerſel une attraction inhérente de la matiére? La ſaine Métaphyſique combat cette étendue incorporelle ſupoſée par Huyghens & par Newton. Leurs partiſans ſe défendroient mal contre un Cartéſien qui leur imputeroit de regarder le vuide comme l'immenſité de Dieu, & par conſéquent comme Dieu même.

Mais de plus, quelle idée de l'univers nous donne une hypothèſe, qui le repreſente comme une immenſe ſolitude où ſont diſperſés quelques corps? Peut-on croire que le vuide réfléchiſſe les rayons; que la lumiére ſoit une émanation de la ſubſtance du Soleil? que des Cométes viennent de tems en tems s'incorporer à cet aſtre, pour réparer les pertes continuelles qu'il fait en nous éclairant? Ces difficultés & pluſieurs autres déterminérent M. de Polignac à ſe déclarer pour le Cartéſianiſme, quoiqu'il rendît un ſincére hommage au génie de Newton, à ſes découvertes, à ſes ſublimes ſpéculations. Non qu'il ſuivît pas à pas Deſcartes avec une ſuperſtitieuſe fidélité. Les tourbillons dont il ſoutient l'éxiſtence différent de ceux de ſon maitre: il adopte le Syſtême

* M. de Mairan, dans ſon Eloge de M. l'Abbé de Molére.

de Newton sur les couleurs ; celui de Boerhaave sur la nature du Feu. Mais alors même il se montre vraiment disciple de Descartes. C'est suivre l'esprit de ce grand homme, que d'abandonner ses idées lorsqu'elles se trouvent peu solides. Descartes, qui dans les matiéres de pur raisonnement ne connut d'autorité que celle des preuves, désavoueroit des partisans dont l'aveugle soumission regarderoit comme certain, ce qu'il n'a souvent donné que comme vraisemblable. Le destructeur des Autels d'Aristote, le vengeur des droits de la Raison contre la tyrannie des préjugés, a prétendu former non des esclaves, mais des hommes & des Philosophes.

Je crains que cette premiére partie ne paroisse trop longue à la plûpart des Lecteurs : mais l'importance du sujet doit me justifier à leurs yeux. Une pareille matiére ne pouvoit être traitée superficiellement. Je serai plus court dans la seconde partie, dont le premier article roulera sur la forme & le style de l'Anti-Lucréce.

SECONDE PARTIE.

ART. 1. De la forme & du style de l'Anti-Lucrece.

L'ANTI-LUCRECE est un Poëme didactique, composé de neuf Livres, qui renferment chacun l'éxamen d'un sujet particulier ; mais qui sont tous liés ensemble par le raport des matiéres, l'unité d'objet & l'Art de l'Auteur. C'est un corps formé de l'assemblage des parties, dont chacune prise séparément seroit elle-même un corps. Pour faire éxactement connoître la forme de cet ouvrage, il faudroit en tracer un plan détaillé ; mais je m'en crois dispensé par les Sommaires que j'ai mis à la tête des différens Livres. Ces Sommaires sont travaillés avec tout le soin dont je suis capable. J'expose dans chacun le sujet du Livre dont il est l'abregé : je montre la liaison de ce Livre avec les précédens, je tâche de faire sen-

tir celle qu'ônt entr'eux les Articles que j'ai crû devoir y distinguer. Enfin, je m'attache à mettre sous les yeux du Lecteur l'ordre que le Poëte a suivi dans ses idées, l'enchaînement des matiéres qu'il traite, & celui des preuves, sur lesquelles il fonde ses sentimens. Tous ces précis lûs de suite forment, à ce que je crois une analyse éxacte de l'Anti-Lucrece.

Cet enchaînement, cet ordre qui par d'heureuses transitions unit les membres d'un vaste tour, est la partie essentielle du style, dans quelque genre d'ouvrage que ce soit, mais principalement dans un ouvrage philosophique. Un philosophe doit sur-tout être clair. Il a besoin de soutenir par une méthode simple & naturelle l'attention des Lecteurs qui peu familiarisés pour la plûpart avec les idées précises, peu faits pour méditer, se rebutent dès qu'il leur en coute trop pour concevoir, & souvent même par une injustice dont l'amour-propre est la source, imputent à l'Ecrivain plus qu'au sujet les efforts qu'ils sont obligés de faire, & qu'ils ne font jamais qu'à regret. L'esprit est capable d'intérêt, comme le cœur; mais il faut plus d'art pour l'intéresser: il en faut plus pour imposer silence à l'imagination que pour la repaître: pour transporter l'ame dans cette région inaccessible aux sens, où la raison seule a droit de parler & d'entendre, que pour attacher les sens par des peintures agréables. Le vrai moyen d'y réüssir, c'est de mettre l'objet qu'on examine, à la portée du Lecteur; & c'est à quoi l'ordre qu'on observe peut beaucoup contribuer. L'ordre répand sur les matiéres les plus abstraites je ne sçais quel charme qui diminue leur sécheresse. Il en facilite l'intelligence; & dès-lors la difficulté d'une question, loin de nous dégoûter, en releve le prix à nos yeux; parce qu'il nous est flâteur de rencontrer des obstacles que nous pouvons espérer de vaincre. Quand on

ſçait marcher d'un pas égal, tirer d'un ſeul principe une foule de conſéquences, éviter les détours, écarter les diſcuſſions inutiles, tendre au but par le chemin le plus court; quelque route qu'on oſe frayer, on ne doit craindre ni de la commencer, ni de l'achever ſeul: on peut s'aſſurer d'être ſuivi juſqu'au terme.

Tel eſt dans tous les genres le mérite & l'effet d'une ordonnance réguliére. Un édifice dont toutes les parties ſont liées entr'elles, attire & fixe nos regards par la beauté de ſes proportions. Mais ſi la méthode eſt une qualité néceſſaire dans un ouvrage, elle n'eſt pas la ſeule d'où dépende la perfection du ſtyle. Il faut encore ſçavoir penſer; quelle étendue ce ſeul mot n'a-t'il pas? Les penſées, toujours juſtes & vraies, doivent, ſuivant la nature du ſujet, être ſimples ou nobles, fortes ou délicates. Sans s'écarter de ſon objet, l'Auteur doit s'élever aux vues générales; offrir dans une ſeule idée le germe de pluſieurs autres, en laiſſant au Lecteur le plaiſir de les développer; faire en un mot un heureux mêlange de réfléxions, d'images & de ſentimens.

Enfin, ce n'eſt pas aſſez de diſpoſer avec ordre, de penſer avec juſteſſe; il faut de plus ſçavoir écrire, & par ce terme j'entends l'expreſſion, le langage. Cette partie du ſtyle, ſi capable de relever le mérite des autres, a plus de difficulté qu'on ne penſe. Combien de qualités ne faut-il pas réunir, pour exceller dans l'art d'écrire? Il en eſt de générales, eſſentielles dans tous les genres. Quelque ſujet qu'on traite, le langage doit être ſimple ſans négligence; châtié ſans affectation; concis ſans obſcurité. On ne parle que pour être entendu: on n'écrit que pour communiquer aux autres ſes idées. Mais comment les tranſmetre ſans altération, ſi l'on ne s'attache à la propriété des termes? Cette propriété de termes, bien différente d'un puriſme ſuperſtitieux,

ſupoſe une étude aprofondie de la langue qu'on parle ; une connoiſſance éxacte de ſes régles, de ſes uſages ſouvent contraires aux régles, de ſes richeſſes & de ſes défauts ; l'art & la maniére de ſe l'aſſujettir, d'y trouver des beautés que le Vulgaire n'aperçoit pas. Et cette étude, cette connoiſſance, cet art annoncent un génie philoſophique, un goût exquis, des talens naturels, cultivés par la réfléxion. Il eſt vrai qu'une Langue ne fournit pas toujours des expreſſions qui répondent à nos penſées avec une juſteſſe parfaite, & pour ainſi dire, géométrique. Mais dans ces cas même elle a des reſſources pour quiconque ſçait les connoître & s'en ſervir. En choiſiſſant le terme qui s'éloigne le moins de l'idée qu'il s'agit de rendre, on le fait ſuivre ou précéder de quelqu'autre qui le modifie. De cet alliage réſulte une expreſſion compoſée, qui joint à la juſteſſe le mérite d'une combinaiſon fine & délicate.

L'élégance eſt encore une qualité dont tous les genres ſont ſuſceptibles. Le choix des termes y contribue beaucoup ; mais il ne ſuffit pas. Elle eſt ſur-tout produite par l'arrangement des mots, par le ſoin d'éviter les répétitions, les conſonances & mille autres petits défauts de détail, dont la multitude défigure le ſtyle. Sçachez lier enſemble vos phraſes, de maniére qu'elles s'annoncent & s'aménent à meſure qu'elles ſe ſuivent ; les entremêler & les aſſortir avec art ; leur donner un tour en même-tems libre & varié, votre ſtyle ſera nombreux, intéreſſant, agréable. Un mot bien placé forme quelquefois une image, ou fait naître un ſentiment. Que dirai-je de cette chaleur qui doit animer le ſtyle ? Elle eſt dans un écrit, ce qu'eſt le ſang dans un corps & le feu dans l'univers.

Mais outre ces qualités générales, il en eſt de particuliéres à chaque genre d'ouvrages. Les uns

uns nobles, grands, sublimes, demandent une magnificence d'expressions, une force, une énergie qui seroit déplacée dans les autres. L'éloquence, l'histoire, la poësie ont chacune leur ton; & ce ton est sujet à des variétés sans nombre. Le grand art est de proportionner la richesse, l'élévation, la vivacité de son stile à la matiére qu'on traite. Toujours facile & correct, il doit, selon la nature du sujet, être simple, orné, sublime ou touchant. C'est une onde pure, dont la différence du terrein fait tantôt un ruisseau, tantôt un rapide torrent, & quelquefois un fleuve majestueux. Cette idée des qualités nécessaires à la perfection du style, idée sur laquelle j'aurois dû peut-être moins insister pour plus d'une raison, fait assez sentir quel est le mérite d'un bon Ecrivain; mais en même-tems quelle est la difficulté de bien écrire. Pense-t'on qu'il soit beaucoup plus facile de bien juger d'un ouvrage? Cependant il n'est personne qui ne se croye en état de prononcer sur ce point. Quiconque écrit est sûr d'avoir autant de Juges que de Lecteurs: mais parmi ce grand nombre de juges, combien peu de connoisseurs véritables? Un trait hardi, une pensée brillante, une saillie legére, un paradoxe ingénieux enlévent presque tous les suffrages. La plûpart des hommes sont faits pour admirer ce qui les étonne. Il en est peu qui sentent le prix d'un ouvrage régulier, pur, harmonieux, dont le style soutenu, sans être monotone, ne paroît pas le fruit du travail. Cette simplicité, cette aisance qui régnent dans le tour d'un Ecrivain, lui font perdre bien des admirateurs. On croit que pour écrire de cette maniére, il suffit de prendre la plume; on jouit de ses efforts, sans imaginer qu'il ait eu des efforts à faire; on marche dans un terrein uni, sans penser à ce qu'il en a coûté pour l'aplanir. Au reste cette idée qu'on se forme d'un ouvrage est

la meilleure preuve de sa bonté. Comme l'art doit être l'imitateur de la nature, il ne réussit jamais mieux, que lorsqu'il sçait emprunter tous les traits, au point d'être méconnu lui-même.

Suivant ces régles, que j'ai la sincérité d'exposer contre mes propres intérêts, examinons le stile de l'Anti-Lucrece; il est en état d'en soutenir l'aplication. Ce n'est pas qu'il n'ait des défauts, tout ce qui sort de la main des hommes est nécessairement défectueux. Mais par combien de beautés ces taches legéres ne sont-elles pas effacées? Ces beautés sont différentes, parce que l'Anti-Lucrece traite d'un grand nombre de matiéres, que chacune a son stile, & que le Cardinal de Polignac a sçu prendre ce stile avec une facilité qui n'annonce pas moins de goût que de talent. En général la diction en est très-correcte. Il est peu d'ouvrages modernes, dont la latinité soit comparable à celle de ce Poëme. Des allusions fines, des tours heureux y découvrent un Auteur nourri de la lecture des meilleurs Ecrivains du siécle d'Auguste. Ses vers sont harmonieux, aisés, naturels. Aussi faciles que les vers d'Ovide, ils aprochent les uns de l'élégante simplicité de ceux d'Horace, les autres de la noblesse de ceux de Virgile.

En effet, quoique tous également purs, ils ne sont pas tous du même goût. L'Anti-Lucrece est un ouvrage où l'Auteur, souvent Poëte & Philosophe en même-tems se trouve quelquefois obligé de n'être que Philosophe. Les détails dans lesquels il entre, en traitant des questions de Métaphysique ou d'Astronomie, étoient peu susceptibles de graces & d'ornement. La précision, la clarté, la méthode sont les seules qualités du stile, qui conviennent à ces sortes de matiéres. On ne peut nier que M. de Polignac ne les porte au plus haut dégré. Il posséde l'art

de mettre des vérités abstraites dans tout leur jour, & de donner en quelque sorte un corps aux idées les plus métaphysiques. Malgré la gêne de la versification, & la difficulté de traiter dans une langue étrangére des sujets obscurs par eux-mêmes, il est si clair que la prose françoise ne pourroit l'être davantage. Son style est si naturel, qu'on seroit tenté de croire que les mots s'arrangeoient sous sa plume, & sans le moindre effort de sa part. La Justesse & la propriété des termes qu'il employe est surprenante. J'ai vu de sçavans Anatomistes s'étonner de la maniére dont il a sçu joindre l'élégance à la plus scrupuleuse éxactitude, dans la description qu'il fait du corps humain au septiéme Livre. D'habiles Astronomes donnent les mêmes éloges au huitiéme, où le sistême de l'Univers est dévelopé selon les principes de Descartes & de Copernic. Je pourrois citer encore d'autres morceaux, comme son explication de la pesanteur, sa théorie du feu, ses preuves de la divisibilité de la matiére à l'infini.

Mais quelle éloquence, quelle poësie, lorsque la nature de son sujet lui permet de prendre l'essor! Les fleurs semblent naître sous ses pas. Descriptions agréables, images riantes, comparaisons ingénieuses, sentimens nobles & touchans, idées sublimes, tout est prodigué dans son ouvrage. L'Anti-Lucrece pourroit fournir des éxemples de tous les genres de beautés. Quand le Cardinal de Polignac opose au portrait du Sage d'Epicure, celui d'un homme persuadé des grands principes de la Religion naturelle; quand il nous represente les ravages de l'amour-propre, les suites affreuses de l'Athéisme, l'origine de l'Idolâtrie, l'insuffisance & la vanité des plaisirs, des honneurs, de tous les biens dont notre cœur se repait ici-bas, on sent qu'il est pénétré de ce qu'il dit. C'est un Orateur, un Poëte, un Phi-

loſophe épris des charmes du vrai. Il peint avec grace ; il éléve l'eſprit ; il intéreſſe le cœur. Quoi de plus noble que ſon début, que les éloges qu'il fait de Deſcartes & de l'étude de la nature ? Quoi de plus poëtique que ſa deſcription des Caſcades de *Teverone* ? En s'attachant à montrer que les animaux ſont des automates, avec quel art nous fait-il paſſer devant les yeux les traits les plus ſinguliers de leur hiſtoire ? Ses tableaux ſont dignes de *la Fontaine* & d'*Oudry*. Quels agrémens ne répandent-ils pas ſur le ſixiéme Livre, dans lequel il raſſemble les preuves de ce paradoxe raiſonnable, avancé d'abord par *Gomez Pereira*, & preſque démontré depuis par Deſcartes. Sa deſcription d'une coquille, celle de la ſenſative & pluſieurs autres ſuffiroient pour me faire regretter qu'il n'ait laiſſé que quelques vers du neuviéme Livre, qui devoit rouler ſur les foſſiles, les minéraux, les plantes marines, en un mot, ſur tout ce que renferment les entrailles de la terre & le ſein de la mer. L'origine des riviéres eſt un ſujet qu'il eût relevé des plus brillantes couleurs de la Poëſie. Avec quel plaiſir l'aurions-nous ſuivi dans les grottes profondes, où la nature dérobe à nos yeux ſes plus grandes merveilles ! Quel champ n'offroit pas à ſon génie les découvertes qu'on fait ſi ſouvent de coquillages & de poiſſons pétrifiés dans les terres : Médailles inconteſtables du Déluge, ſuivant l'expreſſion de M. *de Fontenelle* ; cet ingénieux Philoſophe, qui a ſçu donner tant d'eſprit à la raiſon.

Il ſeroit encore à ſouhaiter pour un autre motif, que le Cardinal de Polignac eût mis la derniére main à ſon ouvrage. S'il en avoit eu le loiſir, il auroit ſans doute fait diſparoître une partie des défauts qu'on y remarque, & que je ne prétens pas diſſimuler. Le principal eſt une abondance qu'il n'a pas toujours renfermée dans

ſes juſtes bornes. Il ne laiſſe preſque rien à ſupléer au Lecteur ; il tombe dans des répétitions, il dévelope des raiſonnemens, dont il auroit pu ne preſenter que le principe. Ajoutons qu'en général ſes tours ne ſont pas aſſez variés ; que ſon ſtyle, avec beaucoup de graces, n'a peut-être pas aſſez de force; qu'il prodigue trop les comparaiſons. On pourroit ſur-tout en critiquer deux ou trois qui me paroiſſent peu juſtes, & qui certainement ne ſont pas nobles. Peut-être peuvent-elles ſe ſoutenir dans un Poëme latin ; mais je n'ai pas crû devoir les faire paſſer dans ma traduction. Au reſte, comme chaque Peintre a ſa maniére, chaque Ecrivain a ſon ſtyle. Ce qui me paroît diſtinguer celui de notre Poëte, c'eſt la fécondité, la nobleſſe, la clarté, l'élégance & l'harmonie. Avec plus de nerf & de feu, ce ſeroit un modèle achevé.

Si les hommes ſe peignent dans leurs ouvrages, quelle idée l'Anti-Lucrece ne doit-il pas nous donner de ſon Auteur! Je n'entreprendrai pas de le repreſenter tel qu'il fut. Trop jeune pour avoir pû le connoître, je ne jugerois de lui que par ſon Poëme & par les autres monumens qu'il nous a laiſſés de ſon génie. Je ſçais trop d'ailleurs ce qui me manque, pour oſer même aſpirer à l'honneur d'en faire le portrait. Les grands hommes apartiennent de droit aux grands Peintres. Le nom du Cardinal de Polignac eſt écrit dans les faſtes de l'Univers. La France, la Société, la Littérature ont pleuré ſa perte : & nos Académies dont il faiſoit un des principaux ornemens, ont eu la gloire de lui donner des Panégyriſtes dignes de lui. Deux célébres Ecrivains chargés de ſon éloge, par la place qu'ils y rempliſſoient alors, s'en ſont acquités avec un ſuccès brillant. M. de *Boze* a bien voulu permettre que celui qu'il a compoſé parût à la tête de ma traduction ; & cet éloge, qui preſente un fidèle

abregé de la vie de M. de Polignac, autorise mon silence sur une si belle Histoire.

Cependant je ne puis, sur-tout à l'occasion de l'Anti-Lucrece, m'empêcher de remarquer un trait qui caractérise à mes yeux cet homme illustre : c'est la grandeur de son sçavoir. Il avoit reçu de la nature une merveilleuse facilité. L'étendue, & si je l'ose dire, la souplesse de son génie, le rendoient propre aux différens genres d'études. Sans les confondre, il les embrassa tous. Mitridate parloit toutes les langues de l'Asie : Ne peut-on pas dire que le Cardinal de Polignac a sçu toutes celles du monde littéraire ? Il n'étoit étranger dans aucune des parties de ce vaste empire. Et quel progrès n'auroit-il pas fait dans les sciences, s'il n'eût été qu'Homme de lettres, puisque malgré le tumulte des affaires, les devoirs de la société, les distractions inséparables de son rang & des places qui lui furent confiées, il avoit acquis un fond de connoissances inépuisable ? Heureux qui peut faire de son esprit un si noble usage ! C'est l'employer utilement, que d'aimer à multiplier ses idées. Rien ne le retrecit, ne le dégrade davantage, que de se concentrer dans un seul genre, en mépriſant tous les autres. Ce goût exclusif annonce presque toujours un génie borné, faux, esclave des préjugés, incapable de vues générales, fait pour ramper autour d'un seul objet, pour s'apesantir sur de minces détails. Ceux qui pensent, quoique déterminés par des talens naturels, à cultiver telle ou telle science, ne se bornent pas à la sphére qu'ils ont choisie : ils connoissent, il parcourent les sphéres voisines. Citoyens d'une partin de l'univers, ils sont naturalisés dans les autres. Qu'on ne dise pas que les différens objets de nos études sont trop contraires, trop vastes, pour ne point se donner une exclusion mutuelle. Je sçai que prétendre mener de front toutes les Sciences, ce seroit se repaître d'un espoir chimé-

rique. Mais sans former un pareil projet, on peut joindre à l'étude aprofondie de quelqu'une les élémens de plusieurs autres. Malgré leur opposition aparente, elles ont un raport véritable, elle se soutiennent, s'éclairent réciproquement. Du point de vue dans lequel il se place, l'homme d'esprit aperçoit leur liaison. Il voit que celle dont il a fait choix n'est que la partie d'un tout, & que ce tout est un corps dont la moindre portion a droit d'attirer ses regards. Les Lettres forment réellement une République. Il est entre les esprits une société, comme il en est une entre les habitans d'un même pays. Le citoyen d'une ville où fleurit le commerce, peut sans sortir de sa patrie, jouir de toutes les productions, de toutes les richesses des climats les plus éloignés. Sa demeure est un centre, où tout vient aboutir. Que penseroit-on de lui, si renonçant aux avantages d'une si heureuse situation, las de cette abondance, de cette variété, qui préviennent ses besoins, il alloit se renfermer dans une isle deserte, aride, & qui séparée de tout, étrangére à l'univers, ne produiroit qu'une seule des choses nécessaires à la vie? Ayons la même idée d'un homme, qui ne cultivant qu'un seul genre d'études, proscrit tout le reste avec dédain. Quoi donc? ne peut-on être sensible aux attraits d'une science, sans méconnoître le prix de toutes les autres? C'est une des injustices de l'amour-propre: mais que cet amour-propre est aveugle! qu'il entend mal ses intérêts! Ces espéces d'enthousiastes qui ne font cas que de leur secte, pensent-ils que ceux qu'ils mépriſent, ayent pour eux beaucoup d'estime? N'est-il pas infiniment plus flateur de connoître assez toutes les sciences, pour en apercevoir l'utilité; pour s'intéresser aux progrès de ceux qui les cultivent; pour s'aproprier les fruits de leurs travaux; pour avoir le plaisir de les estimer? L'étude des hom-

mes & celle de la nature ouvrent deux ſcènes différentes, mais qui peuvent être contemplées par les mêmes yeux. Eléve de toutes les Muſes le Cardinal de Polignac pouvoit dire avec raiſon : L'Hiſtoire m'inſtruit ; la Poëſie me délaſſe ; » l'Antiquité me donne des préceptes & des mo» dèles ; la Phyſique & l'Aſtronomie m'offrent » un ſpectacle digne de nos regards. C'eſt pour » moi que Deſcartes médite ; que Paſchal penſe, » que Newton calcule ; que Malebranche cher» che la vérité ; que la Bruyére peint les mœurs ; » que Leibnits François, le Varron de notre ſiè» cle, porte aujourd'hui le flambeau dans la nuit » des tems. » En vain objecteroit-on que des connoiſſances ſi variées, au lieu d'éclairer l'eſprit, n'y jettent que le trouble & la confuſion. Elles produiſent cet effet ſur des hommes qui, plus avides de ſçavoir, que capables de réfléchir, entaſſent tout ſans choix & ſans ordre. C'eſt ſans doute un malheur pour eux, que de ſçavoir beaucoup ; parce qu'un eſprit faux, à force de s'éxercer ſur plus d'objets, devient incorrigible par l'habitude de mal juger. Mais les génies méthodiques, qui de bonne heure ſe ſont formé le goût & le jugement ſur des principes invariables, ne doivent pas craindre de trop embraſſer. Toutes leurs idées ſe placent & s'arrangent naturellement. L'Anti-Lucrece en fournit la preuve. L'Auteur y traite un grand nombre de matiéres différentes. Mais la propriété des termes dont il ſe ſert, & la clarté de ſon ſtyle montrent que la multitude de ſes connoiſſances ne nuiſoit pas à la juſteſſe de ſes idées.

ART. II. Hiſtoire de l'Anti-Lucrece depuis la mort de l'Auteur.

Ce Poëme, l'Ouvrage de l'eſprit & du ſçavoir, ſeroit peut-être encore enſéveli dans les ténébres ſi l'Auteur n'avoit pas eu un ami véritable. C'eſt à l'amitié que le Public doit la poſſeſſion de l'Anti-Lucrece. La conformité de caractére uniſſoit depuis long-tems au Cardinal de Polignac

un homme, qui joignoit aux avantages de la naiſſance, à la délicateſſe de l'eſprit, un mérite plus rare & plus réel aux yeux de quiconque ſent le prix des qualités du cœur. A ce portrait on reconnoît ſans peine M. l'Abbé de Rothelin; ce ſage, aimable & modeſte, né pour être l'exemple & les délices de la ſociété. M. de Polignac avoit plus d'une fois reconnu la ſolidité de ſon attachement pour lui, dans ces occaſions délicates qui effrayent les amitiés foibles & demaſquent les fauſſes. Perſuadé par de telles épreuves, que cet ami tendre & conſtant auroit pour ſa mémoire le même zèle que pour ſa perſonne, il lui remit ſon Poëme peu de jours avant ſa mort, en le laiſſant maître abſolu de la deſtinée de cet ouvrage. C'étoit lui donner une grande marque de confiance, mais en même-tems le charger d'un pénible fardeau. L'Anti-Lucrece n'étoit pas, à beaucoup près, dans l'état où Virgile laiſſa l'Enéïde. Travaillé par l'Auteur à pluſieurs repriſes; plein de différentes leçons entre leſquelles il ne paroiſſoit pas s'être déterminé; rempli de ces négligences, qui échapent toujours dans le feu de la compoſition; c'étoit un aſſemblage de piéces de raport dont la liaiſon, quoique réelle, ne ſe montroit pas au premier coup d'œil. Des additions ſans nombre, écrites ſur des feuilles volantes, formoient plus de trois mille Vers ſéparés du texte même. Une révision ſi difficile ne demandoit pas moins de ſagacité que de patience, de goût que de ſçavoir. Il falloit d'abord raſſembler les diverſes copies de cet ouvrage, la plûpart informes & toutes différentes; les comparer, ſoit entr'elles, ſoit avec l'Original remis par l'Auteur; choiſir entre les variantes; diſtribuer dans le corps du Poëme cette foule de morceaux détachés, dont la place n'étoit pas indiquée; tirer enſuite du tout enſemble un Manuſcrit complet. Sans une lecture réi-

terée, ou plutôt ſans une étude aprofondie de l'Anti-Lucrece, on ne pouvoit parvenir à cette derniére opération, qui n'étoit elle-même qu'un préliminaire. En effet, ce Poëme avoit d'avance une grande célébrité : l'Auteur étoit un homme illuſtre, dont la réputation établie par d'autres titres pouvoit être compromiſe. Et ce qu'il faut ſurtout remarquer, cet Auteur, malgré l'amour que les hommes ont pour leurs productions, avoit permis de le ſuprimer, comme s'il ſe fût défié du mérite ou du ſuccès de ſon ouvrage. Quels ſoins n'étoit donc pas obligé de ſe donner un homme zèlé pour l'honneur de ſon ami, & que le choix de cet ami rendoit l'arbitre de ce qui pouvoit augmenter ſa gloire, ou lui porter atteinte ? Ce n'étoit pas aſſez de s'attacher à la forme, au ſtyle, à la verſification du Poëme ; il devoit en examiner le fond, en diſcuter le raiſonnement & les principes ; enfin, à cauſe de la variété des ſujets qui s'y trouvent traités ou ſimplement effleures, ſe livrer à des recherches ſans nombre. Travail ingrat, long, pénible, obſcur, & dont un Auteur voudroit à peine ſe charger pour lui-même.

Mais eſt-il des obſtacles dont l'amitié ne triomphe ? Elle inſpire à ceux qu'elle anime ce courage qui rend capable d'un dévoûment. Elle a ſes Héros. Fait pour en être un, ſenſible à ſes douceurs & digne de les goûter, M. l'Abbé de Rothelin ſçavoit qu'en faiſant le bonheur de ceux qu'elle unit, elle leur impoſe des devoirs; & tout ce qu'il regardoit comme devoir fut toujours ſacré pour lui. D'ailleurs il étoit ſoutenu par l'importance de l'objet. Contribuer à la perfection d'un ouvrage où l'athéïſme eſt combattu, c'étoit ſervir la Religion & par conſéquent l'Humanité. Déterminé par des motifs ſi reſpectables, malgré le triſte état d'une ſan é qui s'affoibliſſoit de jour en jour, il entreprit la réviſion de l'Anti-Lu-

crece & l'acheva. Je n'entrerai pas dans le détail des soins qu'il a pris : ce détail seroit immense, & se peut aisément concevoir après la peinture que j'ai faite du désordre où se trouvoit le Poëme. A force de le lire & de le méditer, il en avoit tellement saisi le plan, les idées, le style, que l'esprit même de l'Auteur sembloit l'animer.

Mais comme la modestie est inséparable du mérite, plus on a de lumiéres, plus on se défie de son propre goût ; M. l'Abbé de Rothelin ne crut pas devoir se charger seul d'un travail qui demandoit des connoissances si variées, il se hâta d'associer à cet examen les Critiques les plus éclairés. Convaincu que le suffrage des véritables Connoisseurs répond de celui du Public, & souvent même le détermine, il offroit l'Anti-Lucrece aux regards de tous ceux dont l'aprobation peut flâter un amour-propre délicat. Je ne citerai pas tous les Sçavans qu'il a consultés ; cette Capitale renferme peu d'hommes illustres dans les différens genres de sciences ou de littérature, dont les noms ne fassent partie de cette liste. En les rassemblant plusieurs à la fois, il avoit formé des espéces de Tribunaux littéraires, dont chacun entendoit séparément la lecture du Poëme entier. Les uns devoient prononcer sur le style, les autres sur les choses mêmes. Admis à quelques-unes de ces conférences, j'ai souvent eu le plaisir d'observer la diversité des impressions que les mêmes objets font sur les esprits différens ; j'ai souvent eu celui de suivre avec peine une foule de remarques fines, de réfléxions judicieuses, que la dispute faisoit éclore avec rapidité. Mais ce qui me touchoit le plus, c'est l'inquiétude avec laquelle M. l'Abbé de Rothelin cherchoit à démêler le véritable sentiment de ses Auditeurs, & la satisfaction vive que lui causoient de sincéres aplaudissemens. On eût dit qu'il étoit l'Auteur du Poëme. En le voyant occupé sans ceſſe

de cet ouvrage, se livrer avec patience, avec ardeur, aux plus longues discussions; revenir à tout moment sur ses pas sans se rebuter; faire ses délices de toutes les fatigues inséparables d'une pareille entreprise, je jouissois d'un spectacle plein de charmes pour les cœurs sensibles. Le pouvoir de l'amitié paroissoit à mes yeux dans tout son jour; & je concevois alors que ce sentiment si désintéressé, si pur, est capable de la même vivacité que les passions; ou plutôt que c'est la passion des ames vertueuses.

M. l'Abbé de Rothelin recueilloit soigneusement tous les avis; il prenoit une note des différentes critiques, mais en se réservant le droit de les juger & la peine d'en faire usage. La plûpart de ceux qu'il consultoit se contentoient d'indiquer les défauts, sans entreprendre de les réformer. C'est sur lui que rouloit ce travail pénible. Il le partageoit avec quelques amis, charmés de lui donner cette marque de leur attachement. Celui de tous dont il a tiré le plus de secours, c'est un homme connu par son esprit & ses talens, mais dont l'esprit & les talens sont le moindre mérite, M. *le Beau*, Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris, & maintenant associé de l'Académie des Belles-Lettres. Ils travailloient de concert avec une assiduité qui mit enfin le Poëme en état de paroître. Tout étoit prêt; l'Anti-Lucrece pour se montrer n'attendoit que des circonstances plus heureuses. Mais une mort trop prompte, quoique depuis long-tems annoncée par une langueur incurable, en nous enlevant M. l'Abbé de Rothelin, l'a privé de presenter au Public l'ouvrage du Cardinal de Polignac. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'il ait eu à faire. Pour en diminuer l'amertume, il a confié par un acte autentique l'édition de l'Anti-Lucrece à cet ami zèlé, qui l'avoit secondé si parfaitement. Flatté d'une

telle marque de reconnoissance, M. le Beau se chargea de ce dépôt précieux, dans le dessein de n'en pas jouir long-tems seul. Des obstacles qu'il n'avoit pas prévus, l'ont empêché de satisfaire aussi tôt qu'il le desiroit son impatience & celle du Public. Enfin après les avoir surmontés, il a depuis environ quinze mois publié ce Poëme fameux, en l'accompagnant d'une Préface digne du Poëme & de lui. Elle est pleine de traits brillans, de pensées fines, d'heureuses expressions; mais elle ne fait pas moins l'éloge du cœur de l'Ecrivain que de son esprit. C'est là, que déclarant qu'il donne l'Anti-Lucrece sous les auspices de M. l'Abbé de Rothelin, il éléve à sa Mémoire un monument immortel. De quels traits nous peint-il cette douceur, cette égalité d'ame, cette politesse noble & vraye, ce goût des Lettres, cet amour de la Religion, cette vertu modeste & solide; en un mot, tant de qualités estimables dont l'assemblage formoit le caractére d'un homme si digne de nos regrets? Ce caractére fut le principe d'une conduite toujours uniforme, toujours réguliére, & du courage inaltérable avec lequel il attendit l'instant qui devoit terminer ses jours. Je l'ai vû pendant trois mois soutenir d'un œil ferme & tranquille les aproches d'une mort qui s'avançoit à pas lents. Quoique sensible, quoiqu'environné d'objets capables d'ébranler sa constance, il parut rompre sans efforts tous les liens qui l'attachoient à la terre, & nous montra ce que peut sur un Philosophe Chrétien l'espérance d'un avenir.

ART. III. De la traduction que je donne de ce Poëme.

Les Amis des lettres & de la vertu, les cœurs reconnoissans, tous ceux en un mot dont l'approbation peut me flatter, aplaudiront aux justes éloges que je donne à M. l'Abbé de Rothelin. Ils ne peuvent paroître déplacés à la tête d'un ouvrage dont nous lui sommes redevables, & d'une traduction que j'ai faite par attachement

pour lui. Après l'idée que je viens d'ébaucher de son caractére, ne serai-je pas taxé d'orgueil, si je dis qu'il m'honora de ses bontés ; qu'il me donna souvent des preuves d'une sincére & vive affection ? Je la dûs sans doute au desir que je marquois de cultiver les Lettres. C'étoit intéresser vivement un homme qui les aimoit avec ardeur, dont elles faisoient la plus chére occupation, & qui jaloux d'étendre leur empire, ne cherchoit qu'à leur acquérir de nouveaux sujets. Il sçut lever les obstacles qui m'empêchoient de suivre mon goût, & guida mes premiers pas dans une route, où les premiers pas décident de tous les autres. Epris des charmes & touché des avantages de l'étude, il étoit persuadé que les sciences font la gloire d'un Etat. Avec quel plaisir voyoit-il leurs intérêts confiés au zèle d'un Ministre éclairé, qui regarde le pouvoir de les protéger comme un de ses plus beaux droits ! Que ne peuvent-elles pas espérer de la paix qu'un Monarque bienfaisant & désintéressé vient de rendre à l'Europe ? Sous ce nouvel Auguste, secondé par un autre Mécene, elle fera renaître l'âge d'or de la Littérature.

M. l'Abbé de Rothelin, qui pour donner l'Anti-Lucrece au Public, attendoit le retour de cette paix, ne fut témoin que des victoires dont elle est le fruit précieux. Une mort prématurée l'a privé d'un spectacle dont ses yeux étoient dignes. J'avois, quelques mois avant qu'elle arrivât, commencé la traduction du Poëme. Dans ses derniers momens il me parut desirer que je la continuasse ; je le lui promis : en m'ouvrant la carriére des Lettres, il avoit acquis un droit sur mes premiers travaux. Cette promesse m'a soutenu contre les dégoûts & les difficultés inséparables d'un pareil ouvrage.

Sans prétendre les exagerer ici, je ne crains pas d'avancer qu'il est souvent plus facile de

composer que de traduire. Un Traducteur doit posséder & sa langue & celle de son Auteur. Il doit emprunter le génie d'un autre, saisir ses idées; se conformer à son goût; s'anéantir à tout moment, pour se reproduire sous une forme étrangére. D'ailleurs quels efforts n'a-t'on pas à faire pour affranchir une traduction de la contrainte propre en quelque sorte aux ouvrages de ce genre; pour la préserver de ce froid qui les fait languir si souvent; pour lui donner un tour noble, aisé, naturel; pour transporter enfin dans la copie toutes les beautés de l'original, sans en representer tous les traits! Concluons de ce détail que les grands Ecrivains sont les seuls qui puissent être bons traducteurs. Je dis plus: ils sont par un autre raison les seuls qui devroient entreprendre de traduire. En formant un tel projet, on se constituë par son propre choix l'Interprète d'un Auteur, & par conséquent on devient responsable envers lui de la maniére dont on le fait parler. Les Anciens, dont les ouvrages sont, pour ainsi dire, consacrés par l'admiration de plusieurs siécles, sont moins compromis entre les mains d'un traducteur médiocre. Quoique sous la forme qu'il leur a donnée, ils paroissent au-dessous de l'idée qu'on en avoit; leur gloire est en sûreté. Le Lecteur jugeant d'eux par l'opinion générale, impute à leur Interprête la plûpart des défauts qu'il y remarque. Mais quel risque un Moderne ne court-il point en pareil cas; le dégoût qu'inspire son traducteur retombe presque toujours sur lui. D'après une copie informe & qui le défigure, ses contemporains le jugent avec rigueur & sans apel. Un homme qui pense avec délicatesse ne peut donc s'examiner trop scrupuleusement, lorsqu'il ose former une entreprise, où la réputation d'un autre se trouve intéressée. Il se doit tout entier à son Auteur, & la moindre négligence de sa part bleſſe un engagement réel,

Ces considérations jointes à la longueur de l'Anti-Lucrece, à la diversité des matiéres qu'il traite, au peu d'espérance que j'avois de réussir, & sur-tout aux fréquentes révoltes de mon goût naturel, qui sans cesse entraîné vers d'autres objets protestoit contre ce genre de travail, m'ont presque fait renoncer à la traduction de ce Poëme. J'ai souvent été sur le point de l'abandonner. Mais chaque fois le souvenir de l'intérêt que prenoit à cet ouvrage un homme dont la mémoire m'est précieuse, de la promesse que je lui fis, & de la circonstance dans laquelle il l'éxigea, m'obligeoit à desavouer cette résolution. Je sentois ranimer mon ardeur, en me rapellant le courage infatigable qui le soutint dans le cours des travaux qu'il s'étoit imposés pour la révision du Poëme, & qui peut-être ont abregé ses jours. Voilà ce qui m'a conduit jusqu'au bout de cette pénible carriére, malgré les obstacles & les prétextes qui m'invitoient sans cesse à la quitter.

Je ne rends compte au Public de tous ces détails, que pour éviter les reproches de témérité que m'attireroit une pareille entreprise, si les motifs n'en étoient pas connus. Je sens trop combien cette traduction est imparfaite, combien elle répond peu à l'idée que je me forme d'un bon ouvrage en ce genre, pour oser dire ce qu'elle m'a coûté. Chaque Traducteur se fait un systême. Le mien est le fruit d'une expérience que des épreuves réïtérées m'ont fait acheter bien cher. Je ne l'exposerai pas ici; cette discussion me meneroit trop loin : mais en général deux principes qui me paroissent importans m'ont servi de régle.

Je suis convaincu d'abord qu'on ne doit pas traduire un ouvrage écrit dans une langue étrangére à l'Auteur, comme on en traduiroit un que l'Auteur auroit composé dans sa propre langue.

En effet, quoique les hommes puissent avoir les mêmes idées, elles s'offrent à leur esprit sous des formes différentes. Pour peu qu'elles soient nettes & précises, elles naissent accompagnées de termes qui les expriment; & cette expression, l'image, le corps d'une idée, varie suivant le caractére propre à chaque langue. Virgile pensoit en Latin. Un François qui le traduit doit par conséquent s'étudier à concilier les génies des deux langues, de façon que, sans choquer la sienne, il représente non-seulement les pensées de Virgile, mais encore le tour qu'elles avoient dans son esprit. Cet accord qu'on peut regarder comme une branche du *Costume*, est très-difficile. Mais le Cardinal de Polignac étoit François: il pensoit donc en François; ses idées s'offroient à lui revêtues d'expressions françoises. Ainsi quelque familiére que lui fût la langue de l'ancienne Rome, pour les rendre en latin aussi parfaitement qu'il a fait, il étoit obligé de les traduire. La vérité de cette remarque doit frapper encore davantage, si l'on se rapelle qu'il étoit homme du premier rang, qu'il vivoit dans le centre du langage le plus pur: que son Poëme roule sur des matiéres philosophiques qui faisoient le sujet de ses entretiens ordinaires, & que les anciens n'ont pas traitées: qu'il est plein d'expériences & de raisonnemens modernes. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans cet ouvrage des tours latins, qui se seront d'eux-mêmes offerts à son esprit. J'en citerois un grand nombre. Mais ce n'est que dans les morceaux de sentimens, ou dans les descriptions d'objets que présente la nature; parce que le cœur parle, & que la nature est décrite dans toutes les langues. Il étoit possible alors de trouver en même-tems des expressions & des phrases toutes latines. Ces exceptions ne détruisent pas la régle que je viens de proposer. Suivant ce principe, comment devoit

agir le traducteur de l'Anti-Lucrece ? Songer d'abord qu'il étoit moins question de traduire que de restituer, de tracer une copie que de faire revivre un original. En conséquence, se remplir des idées de son Auteur ; en démêler la forme naturelle à travers les dehors étrangers dont il les avoit revêtues ; épier, pour ainsi dire, l'instant de leur naissance, pour observer ce qu'elles étoient alors, & chercher ensuite à les exprimer d'une maniere que pût avouer un Ecrivain qui parloit bien sa langue.

La seconde régle que j'ai toujours eue devant les yeux, c'est qu'il faut conformer son style au sujet qu'on traite. Or l'Anti-Lucrece, je l'ai déja dit plusieurs fois, est tantôt un Poëme, tantôt un ouvrage purement philosophique. J'ai donc crû devoir, en traduisant les morceaux de Poësie, donner à ma prose le tour poëtique, semer des fleurs, chercher l'harmonie, la variété, la richesse des expressions, & sur-tout conserver les images qui sont l'essence de la Poesie. Mais dans l'examen des matiéres abstraites, j'ai simplement tâché de réunir la précision, la justesse & la propriété des termes. J'ai banni les images, lorsqu'elles usurpoient la place des idées. Enfin je ne me suis attaché qu'à rendre mon style pur, clair & naturel. C'est sur-tout cette derniére qualité qui me paroît faire le mérite d'une traduction. On exige qu'elle soit fidelle ; mais elle ne doit pas être littérale. Il faut que sans être libre, elle le paroisse ; & que le Lecteur puisse oublier qu'il a devant les yeux une copie.

Celle que je présente au Public a toute l'exactitude qu'a pû lui donner un travail assidu. Je ne me suis permis d'écart que dans une seule occasion, où je l'ai jugé nécessaire. Cet écart est si considérable que je crois devoir en avertir. Il regarde un morceau d'environ deux cens vers, qui fait partie du septiéme Livre. L'Auteur en

parlant de la propagation des différentes espéces, entre sur celle des animaux dans des détails physiques que le latin a pû conserver, parce qu'il est à la portée de moins de Lecteurs; mais qui me paroissent insoutenables dans notre langue. Je les ai suprimés sans balancer. Mais comme ils offrent une preuve éclatante de la Toute-puissance de Dieu, & qu'ils sont nécessairement liés au reste du Livre, je n'ai fait que donner à cet endroit une nouvelle forme. J'ai rejetté sur les végétaux tout ce qui regardoit les animaux; & ce changement ne diminue rien de la force des preuves dont l'Auteur se sert, & ne nuit point à la suite de son explication. Tout se trouve lié dans la traduction, comme dans le texte. Le Poëte y fait les mêmes raisonnemens, y répond aux mêmes difficultés.

En parlant des principes que j'ai peut-être mieux connus que suivis dans la composition de cet ouvrage, je ne dois pas me taire sur les secours qui l'ont mis en état de paroitre tel que je le donne aujourd'hui. Ce sont les conseils & les critiques de quelques amis, dont j'ai plus d'une fois éprouvé le goût & la sincérité. Ils ont eu la patience d'entendre la lecture de ma traduction entiére, dans des conférences qui se tenoient avec une régularité que je ne puis trop reconnoître. C'étoit chez un homme, qui sans aucun titre littéraire est vraiment homme de lettres, qui chérit la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin, & le fait revivre pour moi par l'affection dont il m'honore. Je suprime son nom par obéissance, quoique je puisse m'autoriser de l'exemple de *M. Duclos*, qui n'a pas eu pour sa modestie la même déférence, dans la Préface de l'Histoire de Louis XI. Que ne dois-je pas en particulier à l'amitié de M. l'Abbé *de la Bleterie* ? Que ne dois-je pas à celle de *M. Crévier* qui a bien voulu augmenter le nombre de mes obligations à son

égard, en interrompant, pour l'examen de mon ouvrage, des travaux dont nous recueillons tous les ans le fruit. J'ai tâché de mettre à profit de pareils secours : c'est au public à juger si j'ai réussi. Mais quel que soit le succès de la traduction que je lui présente, j'aurai du moins dégagé ma parole. Heureux d'avoir pû en remplissant un devoir que m'imposoient la reconnoissance & l'amitié, consacrer à la Religion les prémices de ma plume ! C'est un engagement dont je sens avec plaisir la force & l'étendue.

ELOGE
DE M. LE CARDINAL
DE POLIGNAC,
Par M. DE BOZE.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal, Prêtre du titre de Sainte Marie des Anges aux termes, Archevêque d'Auſch, & Commandeur des Ordres du Roi, nâquit au Puy en Velai, le 11 Octobre 1661, & fut le ſecond fils de Louis Armand, Vicomte de Polignac, & de Jacqueline du Roure ſa troiſiéme femme.

LA Maiſon de POLIGNAC eſt trop connue pour prétendre rien ajouter à l'idée qu'on en a : ſon origine ſe perd dans l'antiquité la plus reculée ; & la poſſeſſion immémoriale du lieu à qui elle a donné, ou dont elle a tiré ſon nom, rapelle celui d'*Auſtorones* que les Athéniens ſe donnoient eux-mêmes, comme étant les enfans & les maîtres de la terre qui les portoit.

LE jeune MELCHIOR, tendrement aimé d'un oncle qui l'avoit tenu ſur les fonts de baptême, & qui étoit Abbé de Montebourg, fut deſtiné à l'Egliſe ; & dès qu'il eut reçu au Puy une premiére teinture des Lettres, il vint à Paris faire ſes Humanités au Collége des Jeſuites.

IL ne ſe ſouvenoit pas d'y avoir jamais donné priſe ſur lui pour avoir manqué à aucun de ſes devoirs. Une fois ſeulement, (c'étoit un jour de compoſition,) voyant M. ſon frere & un autre de ſes amis, gémiſſant ſur le thême dont ils ne pouvoient venir à bout, il eſſaya de leur en faire paſſer un à chacun dans le tuyau d'une plume qu'il paroiſſoit leur prêter. LE Régent ſe douta de quelque choſe, les plumes lui furent aportées, il en tira les thêmes communiqués ; & les montrant à toute la claſſe, il promit d'en faire le lendemain une punition exemplaire : mais le ſoir même ayant eu la curioſité de lire

ces thêmes faits à la hâte, il les trouva si bons, si différens l'un de l'autre, & sur tout de celui de l'Abbé de POLIGNAC, qui étoit le meilleur des trois, que le lendemain il ne se fit pas beaucoup prier pour pardonner une faute, dont il auroit voulu que tous ses écoliers eussent été capables.

APRE's avoit fini sa Rhétorique aux Jésuites par des exercices brillans, M. l'Abbé de POLIGNAC passa au Collége d'Harcourt pour y faire sa Philosophie.

L'UNIVERSITE' étoit alors encore partagée entre Aristote & Descartes; les jeunes Professeurs panchoient vers le nouveau système, les autres se piquoient d'une inviolable fidélité pour l'ancien, il n'est pas étonnant que celui d'Harcourt fût de ce nombre; il y avoit près de trente ans qu'il jouissoit d'une grande réputation. Mais elle n'imposa point à son Disciple; il sentit la beauté & les avantages du système de Descartes dans les objections mêmes que l'on s'efforçoit de résoudre; & tout ce que lui apprirent les cahiers de son Professeur, ce fut à bien disputer contre lui; ce qui dans un sens est une assez bonne manière d'aprendre.

CEPENDANT le tems de soutenir des Thèses arriva, le Professeur souhaitoit que l'Abbé de POLIGNAC fit honneur à ses Leçons; celui-ci au contraire, offroit de défendre publiquement le système de Descartes, sans le secours d'aucun Président, & depuis long-tems il n'y avoit eu une affaire de cette importance au Pays Latin. On l'accommoda enfin; il fut décidé que l'Abbé de POLIGNAC soutiendroit les deux systêmes par deux Actes séparés, & en deux jours différens, mais que celui d'Aristote, comme le plus respectable, seroit soutenu le dernier, & fermeroit la barriére.

L'ABBE' DE POLIGNAC se rendit; il disposa lui-même dans l'ordre qui lui parut le plus naturel, les principes de Descartes, qui n'avoient encore jamais été rédigés en forme de Thèse; & s'immolant à celle que son Professeur avoit disposé en faveur d'Aristote, il enchanta tout son Auditoire dans la premiére, & les vieux Péripatéticiens sortirent très-contens de la seconde.

IL se distingua de même en Sorbonne; & il y achevoit son cours de Théologie, quand M. le Cardinal de Bouillon l'engagea à venir avec lui à Rome où il étoit obligé d'aller pour le Conclave où Alexandre VII. fut élu.

LE nouveau Pape donna des marques si particuliéres

de son estime à l'Abbé de POLIGNAC, que M. le Duc de Chaulnes, qui avoit été envoyé en même-tems pour pacifier les différends qui s'étoient élevés, & qui avoient été poussés si loin sous le Pontificat d'Innocent XI. fit agréer au Roi que l'Abbé de POLIGNAC entrât dans cette partie de la négociation qui regardoit les propositions du Clergé de 1682.

AINSI devenu Ministre à l'âge de 27 à 28 ans, son coup d'essai fut de discuter les Libertés de l'Eglise Gallicane, & les intérêts de la Cour de Rome, avec un Souverain Pontife qui en avoit fait toute son étude pendant plus de cinquante ans avant son élévation. Il eut l'honneur de l'entretenir plusieurs fois; & le Saint Pere qui goûtoit de plus en plus le caractére de son esprit, lui dit avec bonté dans une de leurs dernieres conférences : *Vous paroissez toujours être de mon avis, & à la fin c'est le vôtre qui l'emporte.* En effet, les principaux articles de l'accommodement ayant été comme réglés, M. le Duc de Chaulnes & M. le Cardinal de Bouillon jugérent à propos que l'Abbé de POLIGNAC repassât en France, pour en rendre lui-même compte au Roi.

LOUIS XIV. lui accorda une longue audience, au sortir de laquelle il dit : *Je viens d'entretenir un homme, & un jeune homme qui m'a toujours contredit, sans que j'aye pu m'en fâcher un moment.* Il retourna à Rome avec de nouvelles instructions, & l'affaire y fut, sinon terminée, du moins assoupie comme on le souhaitoit, avant la mort d'Alexandre VIII.

ALORS il rentra avec M. le Cardinal de Bouillon au Conclave où fut élu Innocent XII. & immédiatement après il revint à la Cour. Les agrémens qu'il y trouva ne purent l'y retenir; il leur préféra le séjour du Séminaire des Bons-Enfans, pour se livrer, suivant son goût, à l'étude des Belles-Lettres, des Sciences & de l'Histoire, en se formant aux devoirs de son état. Mais l'opinion que le Roi avoit de ses talens, ne lui permit pas de les consacrer uniquement à cet usage : il fut nommé Ambassadeur extraordinaire en Pologne, & obligé de s'y rendre presque *incognito*, & par mer, parce que la France étoit en guerre avec presque toutes les autres Puissances de l'Europe.

LE BATIMENT sur lequel on avoit embarqué ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, échoua aux côtes de Prusse, & tout y fut pillé. Pour lui il arriva heureusement : & semblable aux Héros qui n'avoient besoin d'aucun apareil pour se faire reconnoître, il fut ac-

cueilli par le Roi de Pologne avec une tendreſſe & des diſtinctions ſans exemple : ce Prince voulut qu'il logeât dans ſon propre Palais : bien-tôt il en fit ſon ami de tous les momens & de toutes les heures : & ce goût ſi facile à s'épuiſer dans le cœur des Souverains, ne finit que par la mort du grand Sobieſki.

La Pologne en proye aux diviſions qui ont coutume de l'agiter quand il faut qu'elle ſe choiſiſſe un Maître, ouvrit un vaſte champ aux vues de l'Abbé de Polignac. Il ſe flatta d'y réunir tous les ſuffrages en faveur d'un Prince que ſon mérite perſonnel rendoit digne de plus d'une couronne, & ce fut ſans doute ce qui contribua le plus à le tromper. Le ſuccès qu'il s'étoit promis, & qu'il avoit annoncé, s'évanouit entre ſes mains par une fatalité que ſa diſcrétion ne permettoit pas d'approfondir : & il en fut d'autant plus affligé, qu'il ignoroit avec le monde entier qu'il étoit dans les décrets de la Providence, que cet événement-là même en produiroit quelque jour un autre beaucoup plus avantageux à la France. Il revint donc accablé de ſon infortune comme d'une calamité publique : & retiré à ſon Abbaye de Bon-Port, il y paſſa trois années entières, envelopé dans ſa vertu, & n'ayant de commerce qu'avec les Muſes.

La véritable gloire d'un Ambaſſadeur ſe tire certainement du plein ſuccès de ſes négociations : mais ce ſuccès n'eſt pas toujours aiſé à démêler, & le plus ou moins de ſatisfaction qu'on lui marque à ſon retour n'eſt pas non plus une régle toujours exempte d'erreur. De nouveaux intérêts ſurvenus dans un court intervalle, éxigent quelquefois de plus grands ſacrifices : & le Public ne ſe trouve à portée d'en juger que, lorſqu'après des ſiécles entiers, le voile qui couvroit les myſtéres de l'Etat, ſe déchire & tombe, pour ainſi dire, de lui-même.

Il eſt une ſorte de preuve moins lente & moins équivoque de l'eſtime du Prince pour le Miniſtre qu'il a paru négliger ; c'eſt quand il ne l'oublie pas long-tems, quand il le rapelle de lui-même, qu'à ſon retour il le comble d'honneurs & de bienfaits, qu'il l'employe de nouveau dans des occaſions plus délicates, & pour des affaires encore plus importantes que celles dont il avoit d'abord chargé.

C'eſt ce qui arriva à M. l'Abbé de Polignac. Revenu de Pologne en 1698, il reparut à la Cour en 1702, avec cet éclat que la faveur elle-même ne donne, que lorſqu'elle ſuccéde à la diſgrace & qu'elle ſemble vouloir l'expier. Le Roi lui confera deux nouvelles Abbayes, il lui

fit avoir la nomination d'Angleterre au Chapeau de Cardinal ; & pour le mettre plus à la portée de faire valoir cette nomination, il l'envoya en qualité d'Auditeur de Rote à Rome, où il l'associa au Cardinal de la Tremoille dans un Ministére que la situation des affaires d'Italie rendoit extrêmement difficile.

Ce n'est pas tout : aux premiéres espérances que le Roi conçut de la Paix qu'il étoit determiné de donner à ses Peuples à quelque prix que ce pût être, il fit revenir M. l'Abbé de Polignac pour l'envoyer avec M. le Maréchal d'Uxelles à Gertruydemberg. Il lui sçut gré de la maniére dont il y avoit ouvert les conférences, & de la noblesse avec laquelle il les avoit rompues, & quand la victoire, qui s'étoit égarée sous des Drapeaux étrangers, eut fait naître par son retour de plus justes idées aux ennemis de la France, le Roi choisit encore M. l'Abbé de Polignac pour son Plénipotentiaire au Congrès d'Utrecht, où se conclut enfin le Traité qui rendit à la Nation sa premiére splendeur, & couvrit d'une nouvelle gloire les derniéres années du régne de Louis le Grand.

Ce fut pendant la tenue de ce Congrès que Clément XII, qui avoit connu très-particuliérement M. l'Abbé de Polignac pendant son séjour à Rome, le créa Cardinal *in petto* dans un Consistoire semi-public. Le Pape eut la délicatesse de ne le déclarer que huit grands mois après, pour lui laisser tout le tems de consommer le précieux ouvrage de la Paix, & ce fut par une délicatesse à peu près semblable, qu'avec l'agrément du Roi, M. l'Abbé de Polignac quitta la Hollande sans avoir mis sa derniére signature au Traité, parce que ce Traité achevoit de ruiner les espérances du Prince à qui il devoit sa nomination au Cardinalat, & à qui il ne pouvoit donner d'autres marques de son attachement & de sa reconnoissance.

A son retour, il fut encore comblé des graces du Roi, & des éloges de la Cour ; mais le Roi mourut, & à sa mort la Cour prit une face toute nouvelle. M. le Cardinal de Polignac n'eut plus de part aux affaires : sa retraite à Achin, suivit de près la signature du Traité de Londres, & dura jusqu'à la mort du Ministre qui l'avoit conclu. Celle du Pape Innocent XIII. qui arriva peu de tems après l'obligea d'aller au Conclave, où Benoît XIII. fut élû. Il contribua beaucoup à son exhaltation : & le Roi, qui étoit parvenu à sa majorité, honorant alors le Cardinal de Polignac de la même confiance que son Bisayeul, voulut qu'il restât à Rome en qualité de Ministre de France. On sçait que pendant huit années entiéres, il en a rempli les fonctions avec autant de dignité que d'intelligence, & avec une telle satisfaction des deux Cours, qu'en son absence le Roi le nomma à l'Archevêché d'Ausch, & à une place de Commandeur de ses Ordres : & que Benoît XIII. & Clément XII. son successeur, non

contens de l'employer dans les principales Congrégations, le consultoient sur leurs propres affaires, tandis qu'il traitoit auprès d'eux celles du Roi.

Tel fut l'homme d'Etat dans M. le Cardinal de Polignac: & si nous ne l'avons pas representé tout à la fois comme homme de Lettres, lui qui ne sépara jamais l'un de l'autre, c'est que ce rare assemblage, cet heureux mêlange qui a toujours fait la grandeur de son caractére & le charme de sa société, qui ne pouvoit sans quelque confusion passer à chaque instant dans le recit abregé de sa vie.

Il avoit joint à d'excellentes études une conception vive, & cette heureuse avidité de sçavoir, qui allant au-devant des principes, les saisit comme par instinct, les dévelope & les enchaîne dans l'ordre qu'ils doivent naturellement avoir pour être plus solides ou plus lumineux.

Son éloquence simple & naïve en aparence, trouvoit au besoin toutes les richesses de l'expression; & les graces de la personne ne contribuoient pas peu aux victoires de l'Esprit.

Nous avons déja vû un grand Pape se plaindre agréablement d'une espéce de séduction de sa part; un grand Roi avouer qu'il avoit pû le contredire sans lui déplaire: peu s'en fallut qu'en Pologne même, par le seul talent de la parole, il ne renversât les montagnes d'or & d'argent qu'on lui opposoit.

L'Academie Françoise en jugea ainsi; & elle n'hésita pas à le dire, quand au retour de Pologne & de l'Abbaye de Bon-port, elle choisit M. l'Abbé de Polignac, pour succéder au célébre Evêque de Meaux Bossuet, qu'elle venoit de perdre.

Son Discours de réception, quoiqu'assujetti comme les autres à la formule de certains Eloges consacrés que le tems fait vieillir, & que le nombre même affoiblit, brille d'ailleurs de tant de beautés, qu'on le met encore au rang des chef-d'œuvres, & qu'on le lit toujours avec un nouveau plaisir.

Mais ce n'étoit pas seulement sa Langue naturelle, qu'il parloit avec élégance & facilité; il possédoit de même la plûpart des langues vivantes, & en particulier celles des différentes Cours où il avoit été. Il sçavoit bien la Langue Grecque; & il avoit si heureusement cultivé la Latine, qu'il en auroit pû donner des préceptes comme Varron, & des exemples comme Ciceron: il n'en faudroit pas d'autre preuve que les Discours Latins qu'il a prononcés à Rome en différentes occasions, celui sur-tout qu'il prononça en prenant possession de sa place d'Auditeur de Rote.

C'etoit peu de tems après un tremblement de terre qui avoit fait entr'ouvrir le Dôme de Saint Pierre, &

jetté dans Rome une consternation générale : tout s'étoit réfugié dans les jardins ou dans les Places publiques ; Clément XI. seul prosterné au pied des Autels, demandoit tranquillement à Dieu de ne prendre que lui pour victime de sa colére ; & à peine eut-il achevé sa priére, que la terre se raffermit, & que le peuple se rassurant enfin, sembla moins occupé du danger qu'il avoit couru, que du dévouëment & de la piété du Saint Pere à qui il croyoit devoir sa conservation. M. l'Abbé de POLIGNAC peignit cet événement avec des couleurs si vives & si touchantes, qu'on eût dit qu'il se renouvelloit : on vit la consternation se répandre subitement, le calme y succéder peu à peu, & les transports de joïe, de reconnoissance, éclater comme dans le tems même où la chose s'étoit passée.

UN avantage singulier que M. le Cardinal de POLIGNAC a eu sur les Orateurs Latins des meilleurs siécles, c'est qu'il excelloit également dans la Poësie ; & ce n'est pas une réputation fondée, comme beaucoup d'autres, sur quelques Odes, sur quelques Elégies, quelques Epitres, & de moindres Piéces encore : elle est établie sur un des plus grands Poëmes qui ayent été entrepris depuis la naissance des Lettres, un Poëme de dix à douze mille Vers, où sont traitées les plus importantes matiéres de la Religion, de la Phisique & de la Morale ; où l'Auteur, égal à Lucrece pour la versification, mais bien supérieur pour la doctrine, après avoir déterminé contre le sentiment de ce Poëte, contre celui d'Epicure & de ses Sectateurs, en quoi consiste le souverain bien ; quelle est nature de l'Ame, soit dans les hommes, soit dans les animaux, ce que l'on doit penser des Atômes, du mouvement du Vuide, tire de l'éclaircissement même de ces questions sublimes, l'éxistence réelle & nécessaire d'un Dieu Créateur & Conservateur perpétuel de l'Univers.

LES plus grands Ouvrages doivent souvent leur naissance au hazard, & telle fut l'origine de celui-ci. En revenant de Pologne, M. l'Abbé de POLIGNAC s'étoit arrêté quelque-tems en Hollande, & y avoit fait connoissance avec le fameux Bayle, qui étant alors au fort de ses disputes contre les Ministres Jaquelot & Jurieu, ne parloit d'autre chose. M. l'Abbé de POLIGNAC prit cette occasion de lui demander ce qu'il pensoit sur certaines matiéres, & à laquelle des Sectes qui régnoient le plus en Hollande il s'étoit particuliérement attaché ? Bayle éluda la question par quelques Vers de Lucrece qui paroissoient n'y avoir qu'un raport éloigné. Pressé de nouveau, il se contenta de répondre qu'il étoit bon Protestant, ce qui ne signifioit pas davantage. Plus pressé encore, il répéta avec une sorte d'impatience : *Oui, Monsieur, je suis bon*

Protestant, & dans toute la force du mot : car au fond de mon ame, je proteste contre tout ce qui se dit & tout ce qui se fait : & cette déclaration singuliére fut encore accompagnée d'un passage de Lucrece plus étendu & plus énergique que le premier. M. l'Abbé de POLIGNAC frapé du ton & des circonstances, se remit à la lecture de Lucrece : il conçut que la réfutation de son sistême seroit utile à la Religion, à l'Humanité même, & il l'entreprit dans sa retraite.

QUAND il revint à la Cour, combien de fois ne lui fallut-il par redire à quoi il s'étoit occupé pendant son séjour à Bon-port ! Il lui échapa de parler de l'Anti-Lucrece : & quoi qu'il n'en parlât que comme d'une legére ébauche chacun vouloit voir ce Poëme, & le qualifioit d'avance de merveilleux & du divin. Il ne put se défendre d'en communiquer un peu plus, & un peu moins : le moins étoit pour les simples curieux, le plus étoit, ou pour des personnes d'un rang élevé, à qui il ne pouvoit rien refuser, ou pour des amis dont il espéroit recevoir de nouvelles lumiéres. L'indiscrétion ou l'infidélité multiplierent bien-tôt ces copies, & en les multipliant, elles les rendirent toujours défectueuses. Divers Journaux en publiérent des fragmens : le bruit se répandit que deux Princes infiniment respectables en avoient commencé la traduction : & on vit enfin un analyse sommaire de l'Ouvrage entier dans le second volume de la Bibliothéque des Rhéteurs du Pere le Jay.

MAIS si ces copies, toutes imparfaites qu'elles étoient, excitérent il y a trente ans l'admiration des Connoisseurs, quel accueil ne feront-ils point au véritable Anti-Lucrece que M. le Cardinal de POLIGNAC a comme refondu depuis ce tems là, & qu'il n'a cessé de revoir, de corriger ou d'embellir, jusques dans les derniers instans de sa vie ! Il y ajouta encore quelques Vers trois jours seulement avant sa mort, & il les dit : mais sa voix étoit déja si foible, qu'on n'osa les lui faire répéter, & on n'a retenu que celui par lequel il terminoit la comparaison de l'homme voluptueux, toujours agité, toujours inquiet au sein même des plaisirs, avec le malade qui dans le lit où il est retenu, cherche inutilement une place qui puisse le calmer :

Quæsivit strato requiem, ingemuitque negatâ.

Sa derniére attention, & ce n'est pas la moindre, a été de remettre son Ouvrage entre les mains d'un ami fidéle, d'un illustre Académicien, dont le zéle & la capacité sont si connus, que la République des Lettres en corps n'auroit pû faire un meilleur choix.

IL est rare sans doute de trouver l'Orateur & le Poëte aussi éminemment réunis dans la même personne, qu'ils l'étoient dans M. le Cardinal de POLIGNAC : mais c'est une espéce de prodige que d'y trouver en même-tems un Antiquaire consommé, & il l'étoit.

A DES suites nombreuses de Médailles de toutes les gran-

deurs & de tous les métaux, il avoit ajouté une superbe collection de Statues, de Bustes, Bas reliefs, & autres Monumens antiques, qui pour la plûpart étoient le fruit de ses découvertes. Il en fit une considérable pendant son dernier séjour à Rome. Il sçut qu'un particulier qui faisoit bâtir une Ferme entre Fraſcati & Grotta-Ferrata, s'étoit trouvé arrêté en creusant ses fondations, par des restes d'anciens murs fort épais, & qu'il étoit comme impossible de détruire. M. le Cardinal de POLIGNAC y alla : & s'étant bien orienté, il se persuada qu'il étoit sur l'emplacement même de la Maison de Campagne de Marius. Il fit fouiller, & la premiére chose que l'on découvrit, vérifia sa conjecture : car ce fut un fragment d'inscription du cinquiéme Consulat de Marius. On continua la fouille, & à l'ouverture du plus gros mur, se presenta un magnifique Sallon orné entr'autres de dix Statues de grandeur naturelle, du plus beau travail & du plus beau marbre, qui formoient ensemble l'histoire d'Achille reconnu par Ulisse à la Cour du Roi Lycomede. Ces Statues ne sont qu'une partie de son Recueil.

Ce fut aussi sous ses yeux que se fit la découverte du Palais des Césars dans les Jardins de la Vigne Farneſe sur le Mont Palatin. Il excita M. Bianchini à en faire la description, & il l'aida fort dans cet ouvrage qui n'a été publié que depuis quelques années. M. le Duc de Parme qui avoit ordonné les travaux, fit present à M. le Cardinal de POLIGNAC d'un des plus beaux morceaux qui furent trouvés : c'étoit un Bas-relief de quatorze figures, representant une fête d'Ariane & de Bacchus : il étoit enchassé dans la plus haute marche de l'Estrade sur laquelle se plaçoient les Empereurs, quand ils donnoient des audiences publiques. Il eut encore les prémices, c'est-à-dire, les plus belles Urnes du Caveau de Livie que l'on découvrit en 1730, & il connoissoit si parfaitement l'ancienne Rome, que si elle s'étoit tout-à-coup relevée sur ses ruines, il auroit pû y visiter les plus grands personnages de la République, sans guide comme sans interprête. Il disoit quelquefois qu'il n'auroit souhaité être le maître de cette capitale du monde, que pour détourner pendant une quinzaine de jours le cours ordinaire du Tibre depuis Pontemole jusqu'au Mont Testacio, & en retirer les Statues, les Trophées, & les autres Monumens qui y avoient été précipités dans le tems des Factions, des Guerres civiles, & de l'incursion des Barbares : & quoique ce ne fût qu'une idée, il avoit fait niveler le terrain des environs, & pris toutes les notions convenables à l'exécution de ce projet. Il auroit aussi voulu faire creuser les ruines du Temple de la Paix brulé sous l'empire de Commode, dans l'espérance d'y trouver le Chandelier, la Mer d'airain, & tous ces vases précieux que l'Empereur Tite y avoit déposés après son triomphe de la Judée.

On nous pardonnera de nous être un peu étendu sur des

objets qui sont particuliérement du ressort de cette Académie, ou depuis vingt-cinq ans M. le Cardinal DE POLIGNAC occupoit une place distinguée entre les Honoraires. En échange nous nous abstiendrons de parler des connoissances qu'il avoit acquises dans les différentes parties de la Physique & des Mathématiques, & qui lui avoient mérité une semblable place à l'Academie des Sciences : il y recevra, & c'est-là seulement qu'il peut recevoir à cet égard un tribut de louanges véritablement dignes de lui.

MAIS ce que les deux Académies célébreront toujours à l'envi, c'est son amour pour les exercices qui leur sont propres, son assiduité aux assemblées, la douceur de son commerce, & les charmes de sa conversation.

FAIT pour donner le ton, il sembloit toujours le prendre. Son génie aisé, & pour ainsi dire, maniable, se laissoit en quelque façon saisir, étendre, rétrécir au gré de ceux qui l'aprochoient : s'il se plaisoit quelquefois à disputer sur ce qui étoit susceptible de dispute, ce n'étoit jamais pour faire prévaloir son sentiment ; il ne vouloit y amener que par la force des raisons : & si l'universalité de ses connoissances le rendoit inférieur en certaines choses à ceux qui en avoient fait une étude particuliére, ils étoient eux-mêmes étonnés de le trouver toujours en état d'en parler sur le champ avec justesse, de leur faire des objections solides, & de leur fournir souvent de nouvelles preuves.

IL n'étoit ni jaloux, ni vindicatif, quoiqu'il fût tendre & reconnoissant à l'excès, les plus petits soins que demande la haine, lui auroient été à charge ; & il sembloit n'être fait que pour aimer & pour être aimé.

QUAND il alla à Anchin, il étoit en procès avec les Religieux de cette Abbaye, qui ne l'avoient jamais vû. A son aspect les inimitiés, les différends cessérent ; ils lui rendirent des respects qu'il n'exigeoit pas ; ils voulurent absolument se charger de toute la dépense de sa Maison : & M. le Cardinal DE POLIGNAC, touché d'un procédé si peu attendu, y répondit par une générosité dont il étoit seul capable : il leur abandonna les revenus de l'Abbaye à moitié moins qu'on ne lui en offroit d'ailleurs : pour les augmenter encore, il fit dessecher une prodigieuse étendue de marais qui devinrent aussi-tôt d'un grand raport, & tandis que des profits de la Manse Abbatiale ces Peres élevoient pour eux un édifice immense, il fit reconstruire à neuf une partie de leur Eglise, où dans sa derniére maladie il ordonna que son cœur seroit porté.

NOUS passons mille autres traits pour dire enfin qu'après une vie assez longue pour les hommes ordinaires, mais trop courte & pour lui & pour nous, il en a vû le terme fatal d'un œil tranquille, & que n'ayant d'autres craintes que celles qui sont inséparables de la Religion, il mourut le 20. Novembre dernier, âgé de quatre-vingt ans un mois & neuf jours.

SOMMAIRE

SOMMAIRE
DU LIVRE PREMIER.

EPICURE regarde la Volupté comme le souverain bien: & ce principe, conséquence nécessaire de sa physique, est la base de sa morale. Le premier Livre de l'Anti-Lucrece a pour objet de prouver que cette doctrine est également fausse & pernicieuse.

I. *L'Auteur expose d'abord le sujet de son Ouvrage: il invoque la Sagesse Divine, & conjure Quintius d'aporter à l'examen de cette cause toute l'impartialité qu'elle demande.*

II. *Il entre ensuite en matière, & prouve qu'un Philosophe qui nie la Providence, & place le souverain bien dans la Volupté, ouvre la porte à tous les désordres; que dès-lors tout ce qui plaît, est nécessairement permis, & que rien n'est capable de réprimer les passions. Les Epicuriens répondent que l'homme peut être contenu par la honte, le repentir, l'intérêt, la crainte des peines, & sur-tout par la raison. L'Auteur fait voir que de ces motifs les uns sont chimériques, les autres insuffisans. Il montre en particulier que dans l'hypothèse Epicurienne la Raison n'est qu'une chimére.*

III. *Il résulte de là que dans ce système il n'y a ni Vertus, ni Vérité. Le Poëte, en dévelopant ces deux conséquences, réfute, d'une part ce que disent quelques Apologistes d'Epicure, & prouve de l'autre, que le Pirrhonisme est une branche de la doctrine de ce Philosophe.*

IV. *Suit une courte exposition de l'hypothèse de Hobbes, que l'Auteur combat sommairement. De la supposition même de l'Ecrivain Anglois, il conclut la nécessité de la Religion, & compare aux avantages qu'elle procure à la société, les suites affreuses du système qui la proscrit.*

V. *Il va plus loin, & démontre premiérement, que l'homme cherche en vain son bonheur dans la Volupté. Secondement, que la Religion seule offre à notre cœur un objet digne de le fixer, & capable de le remplir. Il ajoute que le sacrifice des passions qu'elle éxige, n'est pas un véritable sacrifice; & que l'Athée, sans jouir du tems, risque tout pour l'éternité. Il finit en exhortant Quintius par la vue de son propre intérêt, à sortir de l'incertitude sur deux points aussi importans que le sont l'éxistence de Dieu & l'immortalité de l'ame.*

L'ANTI-LUCRÉCE.

LIVRE PREMIER.

JE forme un grand projet, Quintius : je vais parler de Dieu. Quel être dans l'Univers eſt comparable au Créateur, au Roi de l'Univers ? Quelle étude eſt plus digne de l'homme ? Mais ſi je conſulte mes forces, quoi de plus difficile ? L'ouvrage d'un mortel pourra-t'il embraſſer l'immenſité de l'Etre infini ? Etre par eſſence, Etre principe, que ſes œuvres preſentent & dérobent en même-tems à nos regards : objet qu'un mêlange de lumiére & d'obſcurité nous laiſſe entrevoir, comme on aperçoit le Soleil à travers les nuages.

De là cette contrariété de ſentimens qui partagent les hommes. Pluſieurs regardent le monde comme l'ouvrage d'une Intelligence : d'autres le ſoumettent aux loix d'une aveugle fatalité. Nous en voyons d'irréſolus, plutôt par intérêt que par raiſon, ne douter de l'éxiſtence d'un Dieu, ſuprême arbitre des humains, que parce qu'ils craignent ſa juſtice ; il s'en trouve enfin, qui ſéduits par le dogme flateur d'Epicure, abandonnent l'Univers au caprice du hazard, & tranquilles ſur l'avenir, foulent aux pieds toute eſpéce

de crainte : tant la voix des passions a d'empire sur des cœurs corrompus !

C'est contre les derniers, que je m'éléve : & pour détruire enfin les restes d'une Secte superbe, je me propose de confondre le Poëte célébre, que ces partisans d'une liberté chimérique se glorifient d'avoir pour maître ; je veux rapeler les Muses à la défense de la Vérité.

Mais, que dis-je, les Muses ? C'est vous seule que j'invoque, Sagesse toute-puissante, cause & souveraine de l'Univers, Raison éternelle, lumiére de l'esprit, loi du cœur. Inspirez-moi, soutenez mes pas dans cette longue & pénible carriére. Par vous l'immense assemblage des êtres forme un tout régulier : vous êtes le flambeau dont l'éclat peut seul dissiper les ténébres qui dérobent à nos yeux la nature. Née pour connoître & pour aimer le vrai, notre ame trouve en vous seule de quoi satisfaire des desirs que rien de faux, rien de fini ne peut épuiser. Donnez de la force à mes vers, & vengez vos propres droits.

Est-ce le torrent des plaisirs, Quintius, est-ce la fougue de la jeunesse, qui vous a précipité dans l'erreur ? ou seriez-vous entré par choix dans une route si dangereuse ? Seroit-ce par une prétenduë force d'esprit, que vous auriez secoué le joug ? Dédaignant de penser comme le peuple, vous êtes-vous déterminé volontairement à courir le risque affreux d'une éternité ? Mais quelle que soit la source de vos égaremens, cessez de vous y livrer. Modérez une ardeur dont les aveugles transports ferment vos yeux à la lumiére : rendez le calme à cette ame que troublent les passions ; servez-vous de votre jugement ; faites taire les préjugés ; & tenant la balance dans un parfait équilibre, donnez à une cause qui vous touche de si près, toute l'attention qu'elle mérite. Déterminé par l'évidence, embrassez alors le parti le plus conforme à la Raison : la voix de la Raison est celle de la Vérité.

Que ne puis-je répandre sur les routes sacrées que je vous ouvre, tous les agrémens qui embellissent celle où vous marchez ! Que ne puis-je arroser ce terrain aride, & changer ces buissons en bosquets délicieux ! Moins éloquent que votre Poëte, je n'ai ni sa force, ni ses charmes : mes chants n'ont pas l'harmonie des siens. C'est dans sa langue naturelle, qu'il a dévelopé les dogmes d'une séduisante Philosophie : moi, j'expose dans un langage étranger les principes de la sévére morale. Il a célébré dans ses Vers la Volupté, les Amours & les Graces : je consacre les miens à l'austére Vérité : les cordes de ma lyre ne rendent qu'un son grave & sérieux. Les fleurs naissent sous les pas de Lucrece ; la Nature lui prodigue tous ses tresors. A sa voix les Aquilons deviennent des Zéphirs, le Soleil brille d'une lumiére pure dans un Ciel sans nuages. Si vous jettez vos regards sur la Terre, elle vous offre des forêts qui la couvrent de leur ombre, des ruisseaux qui serpentent en murmurant, des vastes plaines où l'abondance coule avec les fleuves qui les arrosent. Les oiseaux charment à la fois les oreilles & les yeux ; de nombreux troupeaux bondissent dans de fertiles prairies, & le son de la musette animent les danses des Bergers. L'Univers est l'empire de Vénus ; Vénus rend la terre féconde : elle peuple les régions de l'air & les abimes de l'Océan.

C'est ainsi que les plus brillantes fleurs couronnent les bords de cette coupe enchantereſſe dans laquelle il vous offre un poison préparé par la main des Grecs. Ulysse sçut autrefois refuser les breuvages de l'artificieuse Circé. Si le triste sort des compagnons de ce héros vous effraye, vous que captivent les attraits séducteurs d'une sageſſe insensée, fuyez, à son éxemple, des charmes plus redoutables mille fois que ceux de la perfide Déeſſe. Rompez des liens dangereux, &

rendez-vous enfin à vous-même. Tout respire ici la Divinité : tout y retentit de ses louanges. Que la Poësie refuse d'embellir en mes mains un tel sujet : si mon stile est inférieur à celui de Lucrece, ma cause triomphera de la sienne. Vous aplaudirez vous-même à notre triomphe ; daignez seulement m'écouter.

II. Quel fut le projet d'Epicure, lorsqu'il imagina des Dieux sans pouvoir, & tels pour nous, que s'ils n'éxistoient pas ; lorsqu'il supposa des atomes éternels, & que faisant dépendre du mêlange fortuit de ces corpuscules la naissance, la forme, le sort & la durée de tous les êtres, il prononça que notre ame est mortelle ? Ce projet, il nous l'aprend lui-même sans détour, fut de rendre les hommes indépendans. Il les voyoit esclaves de la Religion, lever à peine leurs têtes apesanties sous le joug ; & frémissans au seul nom du Tartare, combattre leurs plus doux penchans, ou ne s'y livrer qu'avec une timide réserve ; malheureux dans le sein même des plaisirs, parce qu'ils n'offensoient qu'en tremblant des Dieux dont ils redoutoient la vengeance. Un état si cruel l'attendrit ; & plein de compassion pour des infortunés, il résolut de détruire le culte & jusqu'au nom de la Divinité. Bravant la foudre, il désarma Jupiter, il brisa les fléches d'Apollon, & d'une main victorieuse affranchissant l'Univers, il autorisa les hommes à tout oser ; heureux désormais, puisque la mort ne devoit plus leur inspirer d'horreur.

Il est vrai que permettre tout à tous, c'étoit professer ouvertement le crime. Epicure sentit ce qu'un tel sistême avoit d'odieux, & combien il étoit capable de décrier son Auteur. Aussi n'ôta-t'il pas en aparence aux passions toute espéce de frein. On dit même que prenant la Nature pour guide, il ne se livroit à la Volupté qu'avec rete-

rue ; non qu'il fût ennemi du vice, ou qu'il aimât la vertu ; le vice & la vertu n'étoient à ſes yeux que des chimères : mais il craignoit la douleur. Compagne inſéparable de l'excès, & ſuite preſque néceſſaire des plaiſirs, elle auroit pû flétrir ſon bonheur en altérant ſon repos. Il aprehendoit que la violence d'une paſſion furieuſe, que la crainte des ſuplices, que les remords vengeurs du crime, ne troublaſſent des jours conſacrés à la tranquillité.

Mais étoit-il le maître de régler à ſon gré des mouvemens que lui-même avoit rendus fougueux ? Non : il recouroit inutilement à des rênes rompues de ſes propres mains. Que dans une violente tempête le Pilote laiſſe échaper le gouvernail ; en vain il anime les matelots à plier les voiles, à lâcher les cordages ; le vaiſſeau qui n'a plus de route marquée, vole où l'emportent les vents & les flots. Une forte digue réſiſte à l'impétuoſité d'un torrent : rompez cette digue, l'eau ſe déborde & tout céde à ſa fureur. Epicure avoit donc conçû de vaines eſpérances : en dépouillant l'Etre ſuprême de ſon pouvoir, il a livré la terre à tous les vices. Les hommes qu'il prétendoit affranchir, n'ont fait que changer de maître. La Volupté prenant un libre eſſor, a uſurpé l'empire où la Raiſon régnoit avec la Divinité.

Eſt-il en effet une juſtice ? les mœurs ont-elles des régles, s'il n'éxiſte pas un Etre ſouverain qui par des loix équitables mette un frein aux paſſions des hommes ; qui les pénétrant de ſa lumiére, ou leur parlant par l'organe des Légiſlateurs, les éclaire ou les inſtruiſe, répande ſur les actions un jour qui en dévoile la nature, & leur attache un caractére invariable qui les diſtingue ? Le bien & le mal ſeront confondus ; l'opinion ſeule en décidera : toutes les actions des hommes conſidérées en elles-mêmes, ne mérite-

ront aux yeux d'un Philosophe, ni louange ni blâme. Nulle différence entre sauver son pere, ou lui plonger le poignard dans le sein. En vain consultera-t'on la Nature : aveugle dans vos principes, elle ne peut offrir à ses enfans que de sombres & fausses lueurs. Le crime commis dans les ténébres, & l'action vertueuse faite dans l'obscurité auront donc un mérite égal. Le nom les distinguera seul, & le caprice fixera le prix de l'un & de l'autre.

Quelles seront les conséquences de ces pernicieuses maximes ? Que ne produiront-elles pas dans un homme né féroce & d'un tempérament fougueux ? Si méprisant le Ciel & libre de toute crainte, un tel homme ne connoît de bonheur qu'à vivre dans l'abondance, à satisfaire tous ses desirs ; s'il est convaincu que chacun de nous doit rentrer dans le néant, que le hazard fait tout naître & tout périr, que les chagrins & la douleur sont les seuls maux redoutables aux mortels, s'abandonnant par sistême au gré de ses passions, de quoi ne sera-t'il pas capable ? Craignons tout de lui, dès qu'il croira pouvoir envélevir ses forfaits. Le vol, le meurtre, le poison, la calomnie ne lui couteront rien, pour peu que la violence de son caractére l'entraîne vers ces crimes, ou que la Volupté les lui commande. Malgré vos remontrances, à quelqu'excès que le porte son impétuosité naturelle, cet excès est la seule fin qu'il doive se proposer, est le terme unique où doivent tendre ses vœux. Et de bonne-foi, s'il n'y a point de Dieu, est-il un motif assez puissant pour le déterminer à se rendre misérable, en s'armant contre ses penchans, à renfermer au dedans de soi-même, sans espoir de récompense, les feux dont il est embrasé ?

Sera-ce la honte, ou les reproches de ce témoin clair-voyant qui veille au fond de nos cœurs ? Mais il ne se croit pas criminel : comment auroit-

il de la honte ? pourquoi se repentiroit-il ? Une sécurité que fondent vos principes est à l'épreuve du repentir ; il n'est fait que pour les coupables qui se regardent comme tels. On se livre sans scrupule à des excès qui sont les conséquences d'un système ; & quand on jouit sans scrupule, on doit être insensible aux remords. Le but de vos artificieuses leçons n'étoit-il pas d'imposer silence à la voix intérieure, d'effacer du cœur des hommes les traits sacrés de la loi naturelle ? Vous vouliez que la Volupté offrît à vos disciples des délices pures, des plaisirs inaltérables ; & sans de telles leçons l'inquiétude auroit pû les altérer. Il étoit à craindre que le souvenir importun d'une autre vie ne les empoisonnât. Si donc mon caractére est tel, que l'ardeur de commettre un forfait soit plus forte en moi que la honte ou la crainte ; & que rien désormais ne s'oposе à cette pente de mon cœur, non-seulement je puis enfreindre toutes les loix, mais je le dois ; pour moi le crime est un devoir, & le repentir un crime.

Peut-être croyez-vous qu'Aristippe mérite seul de tels reproches : mais Aristippe n'enseigna pas une doctrine plus dangereuse que la vôtre. Plus sincére que vous, il eut la bonne foi de professer ouvertement les horribles conséquences qui naissent en foule de vos principes & de ceux de Démocrite. En effet, lorsqu'une fois le plaisir sera mon unique objet & ma derniére fin, comme je ne puis le trouver dans tout ce qui combat ma passion, pourquoi ne m'abandonnerai-je pas aux vices les plus condamnés, dès qu'ils auront pour moi des attraits ? Si la fraude & la trahison, si ces coupables larcins que l'Amour soit à l'Hymen, si la violence & la fureur, si les transports de l'ivresse me plaisent, pourquoi me refuser à leurs charmes ? La Volupté me défend de résister à mon penchant : si mes desirs ne sont

remplis, je reſſens une vive douleur ; & tant qu'elle dure, je ne puis être heureux. Serai-je arrêté par la crainte des loix qui ſont l'ouvrage des hommes, par le ſoin d'une frivole réputation, par les regards ſévéres d'un cenſeur jaloux, par l'idée d'une maladie qui peut-être ne m'attaquera jamais ? Dans la ſaiſon des plaiſirs, à la fleur d'un âge fait pour les jeux, raprocherai-je par une triſte prévoyance les maux qu'une lente vieilleſſe m'offre à ſa ſuite ? Non, non ; je mettrai le feu à la ville où j'ai reçu la naiſſance, ſi j'aime à me repaître de cet affreux ſpectacle, l'éxemple de Néron prouve que les actions les plus inhumaines, ſont des jeux de la Volupté. Celui-là ſeul eſt coupable, celui-là ſeul mérite, nouvel Orphée, d'être déchiré par les Bacchantes, qui fait, ennemi de lui-même, une guerre éternelle à ſes ſens ; qui ſe livrant à d'auſtéres conſeils, ſouffre tout pour ſe dompter, pour combattre des penchans qu'il ne peut vaincre ſans ſe rendre malheureux.

Ne vous étonnez donc pas que vos diſciples ſe ſoient preſque tous réunis à l'infâme école de Cyrène. S'ils ſe révoltérent contre leur maître, ce fut par un excès de docilité. Pouvoient-ils, en adoptant vos principes, ſe renfermer dans les bornes que leur preſcrivoient vos diſcours ? Je ne leur conſeillois pas de faire mal, dites-vous, je voulois qu'ils fuſſent modérés ; qu'ils écartaſſent avec ſoin de leur eſprit tout ce qui feroit capable d'en troubler le calme. Vous leur recommandiez la modération ! les ames bien nées n'ont pas beſoin de vos conſeils ; mais les caractéres opoſés ne peuvent, ſans une violence continuelle, pratiquer la vertu. Or vous ordonnez indifféremment à tous de vivre heureux ; & l'homme vicieux ne peut l'être, en lutant contre ſon naturel, en s'efforçant de ſubjuguer ſon corps & ſon eſprit. Qu'il fuye donc tout ce qui pourroit le

contraindre & l'affliger ; qu'il se laisse entraîner par-tout où le plaisir s'offre à ses yeux : il se doit sans réserve à ses passions, s'il n'a rien à craindre après la mort, quelque chose qu'il leur accorde, rien à espérer, quelque chose qu'il leur refuse.

Souvent, répliquez-vous, la volupté même éxige que nous renoncions au plaisir : on se trouve bien quelquefois de s'être abstenu de ce qu'on desiroit. Vous dites vrai, mais vous combattez vos principes. *Le plaisir est le bonheur suprême ; la douleur est le plus grand des maux.* Voilà vos maximes ; vous en fites autrefois retentir les jardins que vous aviez consacrés à la Déesse de Cythére ; & vos éleves ne cessent de le répéter. Mais la privation, la perte de ce qu'on aime, ne cause-t'elle pas de la douleur ? Donc plutôt que d'en ressentir, il faut, à quelque prix que ce soit, posséder l'objet de ses vœux : l'honneur & l'équité s'y opposeroient en vain ; & la bride est lachée aux passions. Mais si, de votre aveu, c'est quelquefois un bien de s'abstenir, pourquoi m'apelez-vous malheureux, lorsque je m'abstiens par un motif de Religion ? Je suis plus heureux que vous. Si vous parvenez à vaincre vos desirs, cet avantage est pour vous un tourment ; si je triomphe des miens, cette victoire a pour moi des charmes. Aimez-vous mieux succomber, que de vaincre à ce prix ? Je m'en tiens à cet aveu, vous ouvrez la porte à tous les crimes, & les vices n'ont plus de frein.

Plus de frein ! vous écrierez-vous ! la crainte des suplices n'en est-elle pas un ? la vuë des peines qui tôt ou tard sont le prix du crime, suffit pour contenir les hommes. Et quoi, des hommes auxquels une Divinité vengeresse n'inspire plus d'effroi, seront intimidés par des objets moins terribles ! Je brave la foudre ; je méconnois la loi suprême : & je pourrois respecter des réglemens hu-

mains ! le regard d'un Juge me feroit pâlir ? Non, Lucrece ; ou si l'idée du suplice, si la crainte d'un moment de souffrances est un frein à mes desirs, vous m'avez trompé ; plus malheureux que jamais, je n'ai sous vos auspices secoué le joug de la Religion, que pour subir un joug plus rude & moins noble. Rebelle, sans cesser d'être esclave, censeur & tyran de moi-même, je retombe dans de nouveaux fers. Mon ame est en proïe à la douleur, est troublée par la crainte : je souffre, & ce qui me fait souffrir n'est pas digne de moi : je tremble, & le motif de mes frayeurs ne mérite que du mépris. Mortels, puissiez-vous jouir d'un sort plus heureux ! Si vous devez immoler la volupté, c'est à Dieu seul qu'apartient cette victime. Les biens périssables sont trop frivoles pour n'être pas égaux, si des biens de cette nature sont les seuls faits pour vous, quelle folie de renoncer au present pour l'avenir, de sacrifier la possession à l'espoir ! livrez-vous sans réserve à la passion qui régne aujourd'hui dans votre cœur. Mais s'il est un avenir sur lequel la raison vous permette de porter vos regards, vivez de façon qu'il soit plus avantageux pour vous que le present : que vos vues ne se bornent pas au vain échange d'un moment contre un autre ; il faut qu'une éternité soit le prix de quelques instans. Le Laboureur traceroit-il de pénibles sillons dans la terre, si la terre ne devoit lui rendre que ce qu'elle reçoit ? Il espére que le peu de grains qu'il y seme, lui fournira d'abondantes moissons, & que ses greniers s'affaisseront sous le poids de sa récolte.

Supoſé même que cette crainte servile eût sur les hommes l'empire que lui donne Epicure, peut-être seroit-elle capable d'en réprimer quelques-uns pour un tems : mais elle ne les rendroit jamais vertueux : jamais elle n'extirperoit le vice de leurs cœurs. Quelle différence entre l'amour

de la vertu & la crainte du suplice ou de l'infamie ! Ce n'est pas la peine du vice, c'est le vice même que déteste la vertu. Le sage refuseroit d'être heureux, s'il ne pouvoit le devenir qu'en devenant coupable. La seule volonté de commettre un crime est un crime à ses yeux : il voit avec une horreur égale & le projet & l'éxécution. Que sert en effet de conserver ses mains pures, si l'ame est corrompue ; si la source de tous les forfaits, la cupidité, régne souverainement dans le cœur.

D'ailleurs, combien d'actions vraiment condamnables, que vous-même proscrivez, & pour lesquelles cependant la société n'a point établi de peines ! Combien de fois se rend-on criminel, sans avoir de suplice à craindre, sans essuyer même la honte de comparoître devant le Juge ! Les loix ne puniſſent ni cet ingrat qui maltraite son bienfaiteur, ni ce jaloux ennemi de la vertu, qui frémit lorsqu'il la voit récompensée ; ni ce perfide qui viole ses engagemens, qui révéle un secret, qui donne un conseil pernicieux. L'avare, le menteur, l'infidèle dépositaire, l'ambitieux, le médisant bravent les regards de la justice humaine. On peut sans crainte d'être puni, souhaiter une famine, desirer la ruine de sa patrie, la mort de son pere, refuser son secours aux malheureux : on peut, insensible aux cris de la veuve & de l'orphelin, accabler les foibles soumis à son pouvoir, condamner un innocent, vendre la justice, la sacrifier au coupable objet d'un amour criminel ; & pour comble de noirceur, se parer des dehors d'une scrupuleuse probité. S'il n'est pas un Dieu vengeur, que de forfaits dans lesquels vos disciples, Epicure, pourront se plonger sans crainte comme sans remords ! Et pourquoi ne le feroient-ils pas ? Rien n'est sacré pour eux, que leur plaisir.

Si dans le nombre il s'en trouve un seul dont les desirs connoissent & respectent des bornes, &

qui capable de vaincre une passion violente, ne sacrifie pas les loix & le repos de la société au plaisir de se satisfaire, ce n'est point à votre doctrine, qu'il faut en sçavoir gré; elle ne recommande que la volupté; elle veut que les hommes obéïssent à leurs penchans. Nous devons la douceur de sa conduite à celle de son caractére auquel peu suffit, & que contentent des plaisirs tranquilles: caractére qui n'est pas le fruit de vos leçons, mais l'ouvrage du hazard, l'effet de la rencontre fortuite des atomes. Quel droit cette innocente brebis qui paît tranquillement l'herbe tendre sur le penchant d'une colline, quel droit a-t'elle de se préférer au loup, de lui reprocher sa rage & ses fureurs? Elle est douce; il est cruel, sanguinaire, vorace: tous deux sont également l'ouvrage de la Nature. Les caractéres paisibles ne m'inspirent donc point de terreur. Mais me répondrez vous de ces hommes nés vicieux, pour qui le crime a des délices, & qui sont emportés par une passion furieuse qu'irritent les obstacles; espéce de malades que dévore une fiévre brûlante, & dont la soif irritée par la patience, ne peut trouver que dans l'eau le remède à ses ardeurs.

Depuis que les charmes de Phédre, plus belle que sa sœur aux yeux de Thésée, ont enflamé le cœur de ce Prince, il ne peut goûter de repos, qu'il ne l'enléve, & ne rompe un hymen qui jusqu'à ce moment fatal avoit fait son bonheur. Malheureuse Ariane, en vain aurez-vous par un fil dirigé ses pas dans les détours obscurs du labyrinthe; en vain aurez-vous sauvé les jours d'un époux ingrat: ni la foi qu'il vous a jurée, ni la reconnoissance qu'il doit à de tels bienfaits, n'auront le pouvoir d'étouffer une flamme incestueuse. Cependant le Héros est en proïe à ses remords. Esclave d'une passion violente, aura-t'il assez de force pour s'armer en gémissant contre un amour plein de charmes? Non: ce n'est pas

en luttant contre ses desirs, c'est en leur cédant, qu'on apaise leur fureur. A ce prix le calme renaît, & ce calme est la volupté. Principes affreux, avant qu'Epicure vous eût réduit en système, vous entraînâtes Thésée dans le crime. Il brise les liens de l'hymen ; il viole les droits les plus sacrés. Perfide, il abandonne sur des bords inconnus Ariane mourante, & qui du rivage étend vers lui les bras inutilement.

Depuis que le sauvage Hypolyte s'est offert aux regards de Phédre, elle ne peut goûter de repos, qu'elle ne dompte ce cœur farouche, & ne triomphe de sa vertu. Tel est l'excès de la phrénésie qui transporte la malheureuse fille de Pasiphaé ! telle est la violence du feu qui la consume. Il faudra donc qu'elle meure, & qu'elle meure accablée de mépris : Oui : mais elle ne mourra pas sans vengeance : le vertueux Hippolyte sera la victime de sa fureur. De quelle foule de crimes un premier crime est-il la source ! que d'horreurs rassemblées dans un cœur corrompu par la volupté !

Né pour la guerre, Alexandre est brûlé de la soif des conquêtes. Il se croit malheureux, s'il ne subjugue l'Univers ; & l'Univers subjugué ne suffit pas à ses desirs. L'ambition de César remplit la terre de troubles & de carnage : feu rapide & destructeur qui dévora des Nations entiéres, & qu'un fleuve de sang éteignit à peine. Que de victimes immolées à la passion d'un seul homme ! Que de ruines, que de débris, que de morts furent les degrés qui portérent sur le trône le rival de Pompée & le tyran de ses Concitoyens ! Vous donc, ami de la Paix, vous qui détestant une gloire homicide, préférez la douceur du repos à des lauriers trempés dans le sang, proposez au Roi de Macédoine de rester dans sa capitale, occupé des soins paisibles du gouvernement, & devoir d'un œil tranquille les Perses & les Indiens partager l'empire de l'Asie. Proposez au vainqueur

des Gaules de s'arrêter sur les rives du Rubicon ; & de se réduire à mener dans Rome, au milieu d'un peuple d'égaux, une vie heureuse, mais privée. Ils vous répondront l'un & l'autre : vivez tranquille, puisque le repos vous charme : notre plaisir est de combattre ; notre bonheur est de vaincre.

Ne dites donc plus, Quintius : ma seule passion est d'observer en tout un juste milieu. J'aime trop mon repos, pour troubler celui des autres. Epris des charmes de l'étude, des chastes apas de la vertu, je les préfére aux délices des sens, & ne fais que suivre en ce point les traces du grand homme dont je me glorifie d'être l'éléve. En vous passant ici ce que je pourrois vous contester, les hommes, vous répondrai-je, n'ont pas tous le même goût. Le vôtre sera tel que vous le dites : celui d'un autre est différent. Chacun de nous n'est entraîné que par le sien : & si, pour être heureux, on doit s'y livrer sans remords, tout ce qui plaît devient permis. Parce que le hazard vous a fait naître modéré, votre cœur ne desire rien que d'honnête : il se tourne sans effort vers le bien. Mais je suis né fougueux ; une passion violente me pousse vers le crime ; & je dois céder à ses impressions, comme vous obéissez à celles de votre penchant : leur force est égale ; leurs droits sont les mêmes. En vain m'exhorterez-vous à la vertu. Vous écouterai-je tant que d'une part l'objet qui me plaît sera l'unique bien desirable pour moi ; & que de l'autre vous ne me proposerez rien de meilleur que la vie presente. L'expérience m'aprend que tout plaisir qui n'a pas de raport à mes desirs, n'en est pas un pour moi. Or, les desirs dépendent des tempéramens. Ils sont comme les plantes, qui ne peuvent croître que dans certaines terres & sous certains climats. Les principes de votre maitre me conduisent donc à suivre plutôt mes panchans, que ses leçons.

Pour dernière ressource vous ferez valoir l'empire de la raison. Plus puissante que la crainte des peines, elle sçait, direz-vous, en nous éclairant, modérer nos transports. Nous voulons que soumise à ses loix, réglée par ses conseils, la volupté redoute les excès : qu'elle sçache se maintenir dans un juste milieu, afin que souveraine de tous les hommes, elle fasse le bonheur de tous ; que tirés du néant pour y rentrer, ils puissent, pendant le peu de jours que la nature leur accorde, vivre heureux comme vivent tant de peuples sauvages sans culte & sans loi. Mais, Quintius, il s'agit bien de la raison, quand on parle de vils ouvrages du hazard. Le hazard est, selon vous, le pere de notre ame ; seul il en produit, il en dirige toutes les opérations. Que des êtres gouvernés par une loi fixe, par une régle invariable, ayent la raison pour guide & pour flambeau : mais ne l'attribuez pas à des êtres qui ne sont formés que par la combinaison fortuite des atomes. Fruits d'un caprice aveugle, enfans de la vicissitude, ils sont le jouet de l'un & de l'autre. Se croire une production du hazard, nier la loi naturelle & les principes innés, c'est se reconnoître essentiellement incapable de raison. Nos idées dans un tel système sont un pur effet du sort. S'il est aujourd'hui pour l'homme quelques vérités inconteſtables, quelques biens qu'il desire avec une ardeur vive & constante, ces objets de sa connoissance, ces objets de son amour ne sont tels, que parce qu'il est composé de tels & de tels atomes. Pour peu que les combinaisons dont il est le résultat eussent été différentes, ce qu'il traite de vérité seroit erreur à ses yeux ; il fuiroit ce qu'il aime ; il mépriseroit ce qu'il estime. Ne vous vantez donc plus d'opposer une digue à la volupté, puisque cette digue vous l'affoiblissez, vous la détruisez de vos propres mains.

Je sçais qu'il est aux extrémités de l'Orient

un peuple fameux, dont les Philosophes passent pour condamner le vice & pratiquer la vertu, sans admettre ni peines, ni récompenses. Mais en vain prétend-on que l'idée d'un avenir n'influe point sur la conduite & sur les réglemens de ces sévéres législateurs. Cette morale en aparence si désintéressée, cet amour de la vertu si pur & si conforme aux maximes Stoïciennes, supose, quoiqu'on en dise, une Religion quelconque; ne subsiste pas indépendamment de toute crainte & de toute espérance. Les Lettrés de la Chine reconnoissent du moins une loi éternelle, une loi souveraine, origine & modèle de ces idées du bien & du vrai, que la nature a gravées dans nos ames. Ils croyent l'Univers gouverné par une justice, une raison, un ordre immuable, que l'homme doit respecter, dont il ne s'écarte jamais sans se rendre coupable & malheureux. Pour vous, Epicure, quelle justice, quelle loi, quel ordre admettez-vous, qui n'ait pour principe le hazard ou une Intelligence que le hazard a formée? A vos yeux rien n'est réel, rien n'est vrai, que la volupté; système en conséquence duquel la volupté seule a le droit de donner des loix à notre ame, & d'imprimer aux différentes inclinations le caractére de vice ou de vertu: système qui faisant de la passion qui tyrannise chacun de nous, le Dieu de notre cœur, renouvelle en quelque sorte le Paganisme, peuple l'Univers de génies particuliers, mais de génies qui ne sont, comme nous, que des productions du sort. L'objet que nous aimons, est notre divinité: nos desirs sont nos loix, & nous devons d'autant moins leur résister, qu'ils sont plus ardens. Ces flots dont l'orgueil menace sans cesse le Batave, l'inonderoient, si l'art n'avoit oposé de fortes digues à leur fureur: que l'effort des vagues ébranle ces remparts & les détruise, les campagnes ne sont plus qu'une mer; tout disparoît englouti par

les ondes. Qu'oposerez-vous à la rapide impétuosité de cet immense torrent ? il faut céder à sa violence, & spectateur oisif de ses ravages, attendre pour les réparer, la retraite des eaux.

Mais je consens à l'usage que vous prétendez faire de la raison : je vous permets de la présenter à vos disciples comme la régle immuable de leur conduite & de leurs jugemens. Cessez donc alors, cessez de regarder le plaisir comme le terme & l'arbitre de nos actions. Un principe supérieur, principe inné, principe commun à tous les agens libres, aura seul le droit de diriger leurs pas. L'amour-propre dépouillé des titres & du pouvoir qu'il usurpoit, ne sera plus, à vos yeux comme aux miens, qu'un ennemi redoutable du bonheur des hommes, tyran dès qu'il n'est plus esclave ; mais qui sous le joug de la raison peut être un esclave utile. Quels secours la prudence & l'industrie ne tirent-elles pas du plus dangereux des élémens ? Le feu chasse un froid nuisible à nos corps : il nous rend le jour au milieu de la nuit ; il prépare nos alimens ; il tire le suc des plantes ; il calcine les pierres & les vitrifie ; il triomphe de la dureté du fer ; il met l'or en fusion. Mais que ses effets sont terribles, lorsqu'il est confié à des mains imprudentes ! C'est une flamme rapide qui vole, qui s'élance de toutes parts, & dont les vents redoublent la fureur, un torrent, un noir tourbillon qui porte dans son sein le trouble, l'horreur & la mort. Il embrase, il consume, il engloutit : les temples, les palais s'écroulent & disparoissent : la plus grande ville n'est plus qu'un monceau de cendres ; & le triste habitant verse des larmes sur les lieux où fut sa patrie. Tel est l'amour-propre : resserré dans des bornes étroites, il peut devenir un des liens de la société ; libre & laissé à toute sa fougue, il en est le fléau. Pere de tous nos vices, il rava-

ge l'Univers, il en fait un cahos. Si vous prétendez le subordonner aux loix de la raison, que devient votre système ? de plus qu'aprenez-vous aux hommes ? Rien dont n'ayent retenti mille fois l'Académie, le Portique & le Lycée. Si vous l'affranchissez du joug austére de la raison, dès-lors maîtresse absolue d'elle-même & de notre sort, la cupidité n'a plus de frein. Cette raison que vous qualifiez de régle de nos mœurs, de principe de toutes les vertus, n'est plus la souveraine, n'est pas même l'égale de la volupté : elle en est devenue l'esclave. Que votre système paroisse enfin ce qu'il est ; qu'il se dépouille de ces dehors qui le déguisent aux yeux du vulgaire.

III. Ils ont séduit même des Philosophes. Gassendi & quelques Modernes après lui se sont attachés à le justifier. Ils prétendent que le plaisir regardé par Epicure comme le bien suprême, est celui qui nait de la vertu. Partisans aveugles d'un imposteur, ils n'ont pas connu le poison caché sous un nom spécieux. En effet, qu'est-ce que la vertu ? qu'est-ce que la probité dans le sens de ce fameux Grec, qu'ils comblent d'éloges si peu mérités; que leurs écrits élévent jusqu'aux cieux. Est-ce l'amour de la régle ? Est-ce une constance invincible dans le bien; un attachement à ses devoirs assez fort pour triompher des menaces d'un tyran, des horreurs du trépas, & de la séduction des plaisirs ? Non: c'est la possession de ce qui plait sans douleur, sans crainte, sans inquiétude. Que l'orgueilleuse gravité de Caton se pare de cette vertu farouche, la vôtre, Epicure, la vôtre est riante, flatteuse, capable de se prêter à tout. Elle consiste à cueillir d'une main legére & circonspecte les fleurs de la volupté ; à jouir d'une vie molle & tranquille. Ce n'est pas l'honnêteté qui vous plait : si vous l'aimiez, votre morale seroit celle de Socrate, celle de Pitagore, celle, en un mot, de la Religion.

Mais tout ce qui flate vos desirs, tout ce qui vous offre un plaisir pur & sans mêlange, est permis à vos yeux. Vous ne placez donc pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. Elle est, selon vous, l'art d'écouter & de suivre en tout la voix de la nature, non celui d'en rectifier les penchans par les préceptes de la raison. Mais il n'est de vertu réelle, que lorsque la volonté soumise à l'empire de la raison arrête les mouvemens déréglés du cœur, calme le tumulte des passions, étouffe leur révolte & les subjugue. Victoire pénible, & souvent le prix des plus grands efforts. Mais plus elle coûte à l'homme, plus la vertu est grande, plus elle est sublime.

Sur quoi donc sont fondés les éloges que se prodigue Epicure? Si nous l'en croyons, il est le maitre & le bienfaiteur des mortels; par de sages préceptes, il leur a frayé la route du bonheur: le but de ses leçons étoit de régler leur conduite, de leur inspirer l'amour du devoir. Sous le titre imposant de réformateur de ses citoyens & d'ami de la Vertu, reconnoîtroit-on l'auteur de pernicieuses maximes qui renversent les bornes qu'elles semblent respecter? Après avoir rompu les liens sacrés qui retiennent les hommes, il les exhorte à ne point abuser de leur liberté: il les livre à toute la fougue des plaisirs, & leur prescrit de goûter les plaisirs avec réserve. Ce n'est pas le vice qu'Epicure déteste; ce sont les malheurs dont le vice est la source. Disons mieux, il l'aime; il en fait une loi; il recommande à ses éléves de s'y plonger, dès qu'ils le peuvent sans inquiétude & sans péril. Donner de tels préceptes, c'est lâcher les rênes à des coursiers furieux? c'est enflammer leur ardeur. La cupidité des hommes n'étoit-elle pas assez vive? Falloit-il donc s'attacher à redoubler ses feux? Falloit-il l'autoriser par des principes à fuir ce qu'elle déteste, à rechercher ce qu'elle

aime ? Vous craignez néanmoins ſes excès ; vous avez crû devoir opoſer des conſeils à la violence de ſes emportemens. Pourquoi donc, Epicure, pourquoi tentez-vous d'affoiblir, de détruire même, des motifs infiniment ſupérieurs à ceux que vous preſentez aux hommes ? Ils redoutent la colére du ciel ; la foudre les intimide ; ils tremblent à la ſeule idée des ſuplices éternels : & malgré de ſi juſtes terreurs, l'univers eſt inondé d'un déluge de crimes. Que ſeroit-ce s'ils ceſſoient de craindre un Dieu vengeur ? on ne verroit de toutes parts, que trahiſons, que meurtres, qu'horreurs, s'il reſtoit un mortel vertueux, il rougiroit d'être homme.

Si vous aviez tant de zèle pour la vertu, quels intérêts ont donc armé votre bras contre la Religion ? Elle vous a paru trop ſévére : elle l'eſt en effet, mais c'eſt aux yeux du vice que ſes loix proſcrivent, qu'effrayent ſes menaces. Qu'elle eſt douce au contraire, qu'elle eſt conſolante pour un ami de la vertu ! Traîtres, meurtriers, rebelles, enfans ingrats, peres dénaturés, voilà les hommes dont vous ſoutenez la cauſe, dont vous êtes le légiſlateur, à qui votre école ouvre un aſile. Eléves dignes de vous, troupe criminelle dont vous méritez d'être le chef, le héros & l'idole : vous avez droit à leur reconnoiſſance, à leurs hommages : ſoyez à jamais déteſté du reſte des mortels ; qu'ils ne voyent qu'un défenſeur du crime, qu'un Panégyriſte odieux des forfaits, dans le pere d'un ſyſtême ennemi des loix & des hommes. Ne penſez pas en effet que cette indigne terreur dont vous prétendez nous affranchir, affecte des ames vertueuſes. Pourquoi deſireroient-elles que les crimes fuſſent impunis ? Dans le ſein d'une paix profonde dont les douceurs ſont dès cette vie même le prix de l'innocence & les prémices d'une félicité parfaite, elles laiſſent aux coupables cette

crainte affreuſe, l'avant-coureur & le préſage des ſuplices éternels. Une conduite égale, des mœurs pures, la pratique conſtante des devoirs leur inſpire une juſte confiance pour l'avenir. Loin d'elles habitent le déſeſpoir & les remords : ce n'eſt pas pour elles, qu'eſt allumé le feu vengeur.

Ce ne ſont point ici de vaines déclamations, Quintius, ſi je ſoutiens que le but d'Epicure étoit d'anéantir tout ſentiment, toute idée de juſtice ; ſi je m'éléve avec force contre l'abus qu'il fait du nom ſacré de la vertu ; ſi je m'attache à flétrir pour jamais un ſyſtême qui favoriſe les paſſions, je n'impute rien à votre maître ! Je ne fais que dévoiler l'horreur d'une doctrine qui n'admet ni loi, ni légiſlateur, & ne donne à la raiſon d'autre principe, que des atômes réunis par l'aveugle main du hazard. Qu'eſt-ce que le droit naturel ? tout ce qui eſt conforme à une régle immuable. Que preſente l'idée de juſte ? tout ce que preſcrit une loi ſuprême. Donc rien de droit, ſi la régle n'eſt qu'une chimére ; rien de juſte, ſi la loi n'éxiſte pas, & dès-lors plus de raiſon, plus de vertu. Or point de régle ſans principe : point de loi ſans légiſlateur ; & quel ſera le principe, le légiſlateur de l'univers, ſi on en bannit la Divinité. Dans cette hypothèſe, la raiſon eſt un ouvrage du hazard ; la vertu n'a rien de réel ; elle eſt fauſſe, imaginaire & ſans objet. Epicure, paroiſſoit enfin tel que vous êtes : levez le maſque qui cachoit vos véritables traits.

Dévelopons une autre conſéquence de ſa doctrine. En proſcrivant toute juſtice, il anéantit toutes vérités. Si les principes qui réglent nos mœurs ne ſont point innées, les idées qui fondent nos jugemens le ſeront-elles ? Non, leur nature eſt la même. Cette raiſon qui nous fait agir, dont la voix parle à notre cœur, eſt en même-tems ce qui penſe, ce qui conçoit en nous. Elle eſt l'œil de notre eſprit. Sa vue claire & ra-

pide se porte sur les objets, les pénétre avec sagacité, les démêle avec précision, en juge sans se tromper jamais, parce que jamais elle ne décide sans éxamen. Capable de douter quand il le faut, elle sçait attendre dans le silence, que l'obscurité se dissipe. Dès que le jour brille, elle voit, prononce; & ce qu'elle prononce, est un oracle. Que seroit en effet l'évidence si ce qu'elle offre à la raison dans un point de vue net & distinct, étoit autre qu'il ne paroît? que seroit-elle sinon la source d'erreurs inévitables? Plongé dans les ténébres, ou séduit par l'éclat trompeur d'une fausse lumiére: inutilement possédé de l'amour du vrai, que l'ignorance ou le mensonge lui déroboient sans cesse, l'homme n'embrasseroit que des fantômes. La pénétration, la force, l'étenduë de son esprit, seroient des qualités vaines: ses idées, des chiméres; ses raisonnemens des sophismes, & ses discours des sons. Tout ce que la raison aperçoit distinctement & sans nuages est donc inconteſtable. Mais si vous ne donnez à la raison, si vous ne donnez à l'ame d'autre principe que la réunion fortuite des atômes, comment me prouverez-vous que ce qui vous paroît certain, l'est en effet? vous le voyez ainsi par hazard. Peut-être les atômes dont votre ame est le résultat, sont-ils combinés de maniére que tout ce qui se presente à ses yeux, s'y presente sous une forme qui le déguise; & telle est peut-être l'illusion, que plus l'image qu'elle aperçoit a de netteté, moins elle est conforme à l'objet même; que vos idées sont fausses à proportion de l'évidence qui les accompagne. Que de vérités deviennent en ce cas des problêmes! les différens raports des nombres sont-ils bien certains? le tout est-il plus grand que sa partie? Je pense, donc je suis; ce raisonnement est-il juste? Telles sont les incertitudes qui naissent en foule de votre système. Détruire

la loi de la raiſon, c'eſt en éteindre le flambeau : point de vérité, s'il n'y a point de juſtice. Vous êtes, ſans le vouloir, diſciple de Pyrrhon : vos principes ſont néceſſairement liés aux ſiens, & dès-lors les coups que vous lui portez, retombent ſur vous avec la même force.

IV. Le ſiécle dernier vit un Philoſophe célébre, adoptant cette partie du ſyſtême Epicurien, nier l'éxiſtence de la loi naturelle. La diſtinction du juſte & de l'injuſte eſt, ſelon lui, un établiſſement humain : c'eſt un rempart que la Politique ſçut opoſer aux ravages de l'amour-propre. Hobbes ſupoſe que les hommes n'avoient originairement aucun lien qui les unit ; que chacun d'eux né avec un droit égal à tout, raportoit tout à ſon intérêt ; & que de cette diſpoſition nâquit la diſcorde. La Terre, ajoûte-t'il, fut bien-tôt le théâtre des plus affreuſes diſſentions : elles auroient détruit ſes habitans, ſi l'inſtitution des loix n'en eût réprimé la violence. Quelques Sages propoſérent ces loix auſſi néceſſaires au repos des particuliers, qu'à la tranquillité publique, & le reſte des hommes les reçut par différens motifs. La vûe de l'intérêt général, & l'horreur du paſſé déterminérent les uns ; la crainte força les autres à s'y ſoumettre. Telle eſt, ſi nous conſultons Hobbes, l'origine de la Juſtice & de la Religion.

Ce qu'il faut conclure de ce ſyſtême, c'eſt que l'Auteur étoit ennemi déclaré de l'une & de l'autre : voilà tout ce qu'il prouve. Cependant je ne puis l'entendre ériger en principes de vaines ſupoſitions. L'origine qu'il donne à la Vertu la dégrade : elle eſt fauſſe & mépriſable, ſi elle doit ſa naiſſance à l'intérêt. Toutefois le croiroit-on ? cette hypothèſe qui ne tend qu'à renverſer la Religion, à détruire la Juſtice, en démontre la néceſſité. Hobbes avouë que ſans elles on eût

tenté vainement de rendre l'homme sociable. Profitons d'un tel aveu : c'est un hommage qu'il est forcé de leur rendre : c'est à mes yeux une victoire pour elles, un prélude, un gage de Triomphe. Il en résulte au moins que si elles étoient bannies de l'Univers, la société retomberoit dans le cahos.

Si l'ordre que je me suis prescrit le permettoit, je prouverois dès à present, qu'il est une loi gravée dans nos cœurs, & dont les caractéres ineffaçables offrent aux yeux de la raison un droit primitif, plus ancien que toutes les ordonnances humaines ; qu'il est une justice, une vérité dont la voix de la Nature est l'interpréte. Mais ce sujet me meneroit trop loin ; je dois le traiter ailleurs. Je dirai seulement, que si le bien & le mal n'éxistoient pas avant la naissance des loix, s'ils ne différent point essentiellement l'un de l'autre, le droit n'a rien de fondé, rien de juste. Les loix sont le fruit de l'aveugle caprice : elles sont des attentats contre la liberté de l'homme : se soumettre à la Justice, c'est subir le joug d'un Tyran. En ce cas elle n'est qu'arbitraire, & dès-lors la loi pouvoit ordonner ce qu'elle défend, & défendre ce qu'elle ordonne. Mais le principe du bien général, dont le Philosophe Anglois a fait la base de ses dangereuses dispositions, suffit pour le détruire. Hobbes n'a pas senti qu'en admettant ce principe, il se contrediſoit lui-même. En effet, si le bien général est le pere des loix ; avant les loix, il éxistoit donc un bien quelconque : tout n'est donc pas indifférent. Enfin, une derniére réfléxion achéve de mettre dans tout son jour l'absurdité de systême. Le juste & l'injuste originairement confondus, ne sont-ils distingués que depuis l'institution des loix ? dès-lors il est moins criminel de percer de sang froid le cœur d'un ami, que de manquer à sa parole, puisque le meurtre n'est un crime, que depuis que

les hommes, par un engagement volontaire, se sont soumis à la loi qui le défend.

Au reste, reconnoître avec Hobbes & ses partisans, la nécessité des loix, regarder leur institution, comme l'unique moyen de défendre l'homme contre l'homme, de préserver l'Univers des funestes effets de l'amour-propre; c'est prononcer hautement que la plus dangereuse ennemie de notre repos est la volupté: que source de tous nos crimes, elle est la cause fatale de tous nos malheurs. Or, quel a été jusqu'à present l'objet de mes vers? de vous prouver que le systême impie de Lucrece ouvre la porte aux plus noirs forfaits: que si l'on adoptoit ses principes, les passions desormais sans frein, bouleverseroient la face de la terre: que leur fougue, leur excès, leurs combats exciteroient dans le sein tumultueux de la société, des orages sans nombre, affreux orages, semblables à ces tempêtes qui troublent le calme des eaux, lorsqu'échapés de leurs cavernes, les vents furieux se disputent l'empire de l'Océan. Luttans les uns contre les autres, il parcourent d'un vol rapide la vaste étenduë, des Mers; ils soulévent les flots; il rassemblent les nuages: ils confondent les élémens: par-tout il portent la terreur, la foudre, la nuit & la mort. Tels sous l'Empire de la Volupté qui méconnoît, qui brave un Dieu vengeur, les vices dégagés de leurs chaînes tyranniseroient l'Univers.

Parlez de bonne-foi: si dans quelque partie de la terre, on découvroit une région sans loix, sans Magistrats, sans Chefs, libre, en un mot, comme seroit le monde, si le monde n'étoit pas l'ouvrage & l'Empire d'une Divinité; une région où la vertu n'espérât point de récompense, où le crime ne craignît point de suplice, où l'on ignorât même jusqu'aux noms de vice & de vertu; enfin, dont chaque habitant n'eût d'au-

tre Roi, d'autre Dieu que soi-même ; consentiriez-vous à vivre dans cette Contrée ; en feriez-vous votre Patrie ? Que les Spinosa, que les Epicures y fixent leur séjour : voilà cependant le genre de bonheur que le Philosophe Grec promet à l'Univers, en l'invitant à rompre les liens sacrés de la Religion ; voilà le present qu'il offre aux mortels, la paix dont il les flâte : fausse paix ; present funeste ; vain fantôme de bonheur. Est-ce donc là l'ouvrage de cette sagesse si vantée ; est-ce là ce génie presque divin, héros, de Lucrece, & favori de la renommée ; ce bienfaiteur des hommes, plus digne de leur reconnoissance que les destructeurs des monstres, les peres de la Médecine, des Arts & des Loix ? Rare bienfait, preuve éclatante d'un amour sincére pour les hommes, que de rassurer le vice contre la crainte des peines, & d'arracher à la vertu tout espoir de récompense.

Epicure est donc l'ennemi de la société : nul avantage réel n'est le fruit de sa doctrine. Les magnifiques promesses dont il repait l'avide crédulité de ses disciples, se réduisent à la pompeuse exagération d'un vain plaisir, que les hommes ne recherchent que trop d'eux-mêmes. Vous méprisez avec raison cet imposteur qui se vante de convertir tout en or ; vous plaignez la foule aveugle que l'espérance entraîne à sa suite, qui, prodigue par avarice, & se ruinant pour s'enrichir, verse ses trésors dans un feu qui ne lui rend que de la fumée. Ah ! Quintius, dans ce fourbe, dans ceux qui le suivent, reconnoissez Epicure & les partisans de sa doctrine. Aux attraits d'un frivole plaisir, ils sacrifient les véritables richesses de l'ame, la Religion, l'humanité, la justice, l'innocence, l'amour de la Patrie, tous les sentimens, toutes les vertus dont le germe précieux étoit dans leur cœur. Ignorent-ils donc qu'en achetant à ce prix une satis-

faction passagére, ils font peu pour eux, & rien pour les autres. Lucrece vous avertit sans cesse de n'être occupé que de vous, & de mépriser tout le reste ; conseils qu'Epicure donnoit lui-même à ses éleves. Il craignoit, ce Philosophe voluptueux, que les inquiétudes attachées aux fonctions civiles, ne troublassent le cours d'une vie trop peu durable, pour n'être pas un sommeil paisible. Se charger des intérêts d'autrui, c'étoit subir volontairement le joug ; l'administration des affaires publiques lui paroissoit un dur esclavage : ses yeux ne versoient point de larmes sur le sort d'un malheureux, sur la perte d'un ami : l'indifférence en avoit tari la source. Un homme plongé dans la molesse, paresseux par goût, fuyant au sein de l'oisiveté jusqu'à l'ombre du chagrin, incapable de rien desirer avec ardeur, de s'intéresser même aux auteurs de ses jours, concentré dans lui seul, & ne prenant à la société d'autre part que celle qui peut augmenter ou varier ses plaisirs, occupé sans cesse à défendre son repos contre tout ce qui sembleroit y donner atteinte, ne se livrant à rien, vivant pour soi, inutile en un mot, à sa famille, à sa Patrie, à l'Univers ; voilà le Sage d'Epicure. La réserve que prescrit votre maitre, s'etend même à la volupté. Il étoit si conséquent, si jaloux de cette liberté, sans laquelle il ne concevoit pas de véritable bonheur, qu'il ne se lassoit point de répéter à ses éleves, que les plaisirs comme les fleurs, peuvent blesser quelquefois, & qu'ils ont des épines pour la main qui les cueille avec trop de vivacité. Aussi le voyoit-on ennemi de toute espéce de lien ; préférer à la douceur d'un amour mutuel, de grossiéres passions, sans attachement, sans choix, sans durée. Telles sont les maximes d'une secte voluptueuse; qui s'arroge le titre d'Ecole de la sagesse.

Quelle différence entre ce faux sage & le vrai

Philosophe, qui respecte, qui chérit la Religion ? Homme & citoyen, loin de fuir le travail, de rejetter le fardeau des affaires publiques, de lutter contre des sentimens vertueux, il se consacre à sa Patrie, à sa famille, à ses amis, souvent même à des inconnus. Il partage la douleur de l'affligé ; mais ce n'est pas assez pour lui de mêler ses larmes à celles qu'il voit répandre, sa main libérale prodigue à l'indigent des secours réels ; son crédit, ses richesses sont le bien des malheureux. Liens sacrés, dont la Nature unit tous les hommes, vous êtes vraiment chers à son cœur ; vous faites sa gloire & sa félicité. Combat-il pour l'Etat, ou défend-il la cause d'un Citoyen ? c'est avec une inquiétude proportionnée à la grandeur de l'objet, mais qui n'altére pas la tranquillité dont il jouit intérieurement. Et pourroit-il ne pas goûter les charmes de la paix ? Ennemi sincére de l'injustice, il fut toujours fidèle à la voix de la raison : jamais il ne refusa de faire une action vertueuse. Il sçait ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'éxige de lui la société, dont tous les membres, selon la force & la nature des nœuds qui les unissent, ont l'un sur l'autre des droits plus ou moins étendus, mais toujours dignes de respect. N'en doutez pas, Quintius, la Religion a ses héros : mais les motifs dont elle les anime, ne sont pas l'espérance d'une gloire incertaine, l'amour des richesses, la soif des honneurs. De tels biens sont des maux réels ; ils portent le trouble dans le cœur lorsqu'on les desire, & ne le rempliſſent pas lorsqu'on les possède. Souvent ils précipitent vers le crime ; souvent ils en sont le fruit. Mais la Religion n'inspire rien que de juste. Ses loix sont celles de la plus sévére équité ; son régne est celui de la vertu. Jugez à present, lequel est plus ami des hommes, ou de ce Grec fameux qui n'eut d'autre loi, d'autre Dieu que

le plaisir, ou de celui qui adore la Divinité.

Cette ardeur avec laquelle chacun de nous se porte à ce qui lui est utile, n'a pour principe, ni l'habitude, ni le hazard, ni les préjugés de l'éducation ; moins encore la contrainte ou l'autorité. C'est, j'en apelle à vous-même, un sentiment essentiel à l'homme, & puisé dans la Nature. Ce sentiment est donc pour la Raison une loi souveraine ; c'est un arbitre intérieur qui doit régler notre choix, & qui ne jugeant point des objets par ce qu'ils ont d'agréable ou de rebutant, ne se décide que par leur utilité. Or, rien de plus utile à l'homme que la Religion ; rien de plus dangereux pour lui, que la doctrine d'Epicure. L'une est mere de la paix : de l'autre naîtroient les plus affreux desordres : ce sont deux points également démontrés. Puisse donc la Religion triompher à jamais ; qu'elle soit la régle de notre vie. Source précieuse du respect des enfans pour leurs peres, de l'obéissance des sujets, de la subordination entre les différens états, elle inspire aux Souverains pour leurs peuples une tendresse paternelle ; elle fait naître, elle fonde, elle consacre ces devoirs mutuels dont l'observation est l'apui du trône, & le gage de la tranquillité publique. Quiconque se regarde comme l'ouvrage d'une Divinité, sent qu'il fait partie d'un corps dont tous les membres sont liés entr'eux par des obligations réciproques ; & conséquemment ce qu'il doit aux autres, est à ses yeux le seul titre des prétentions qu'il a sur eux. Mais dans votre système l'équité n'est qu'un nom : le caprice est le Dieu de l'Univers ; on ne respecte ni sentimens, ni vertus, ni devoirs ; on traite la Religion de préjugé ; on est sourd à la voix de la Nature, à cette voix que l'homme ne peut cesser d'entendre sans cesser d'être homme. Raportant tout à soi, l'infracteur de la loi naturelle, au milieu d'une foule d'Etres semblables,

ſe regarde comme le ſeul Etre. Il s'établit centre de l'Univers ; il s'en fait le tyran : ſouverain imaginaire, il oſe s'arroger le droit de commander à tout : orgueilleuſe prétention, qui joint l'erreur au crime ; double attentat & contre la Raiſon & contre la Divinité. De là ſont émanées ces maximes infernales, que toujours prêt à s'accommoder aux circonſtances, le ſage n'eſt lié ni par le ſerment, ni par le devoir ; que tout eſt permis pour ſe frayer une route au Trône ; que l'offenſé ne doit jamais pardonner. Quels fruits naiſſent dans les Jardins d'Epicure ! quels excès ſont les conſéquences de ſon ſyſtême ! Dès qu'un courſier ne connoit plus de frein, il s'élance comme un trait, & franchit tous les obſtacles. Que le ſon d'une trompette, ou le ſifflement d'un fouet frape ſes oreilles ; ſon impétuoſité redouble, ſa courſe devient plus rapide ; il fuit plus vite que les vents, & fait voler autour de lui des nuages de pouſſiére. Si le Cavalier racourcit les rênes, c'en eſt fait ; il ne ſent ni les rênes, ni le Cavalier, ſa fougue l'emporte, juſqu'à ce qu'outré de fatigue, hors d'haleine, il s'abbate enfin, dompté par ſes propres fureurs. Tel eſt le ſort de l'Impie, dont le cœur eſclave d'une paſſion violente, s'eſt ſouſtrait au joug de la Religion. En vain, la Nature, organe de la Juſtice & fidèle interpréte de la vérité, lui parle intérieurement ; il eſt ſourd à ſa voix ; il mépriſe & ſes leçons & ſes reproches. Epuiſé par ſes excès mêmes, il tombe enfin, ayant à peine la force de pouſſer d'inutiles ſoupirs.

Puiſque l'Univers n'eſt ni le ſéjour, ni l'héritage d'un ſeul homme ; que tous ont également droit d'en jouir ; l'utilité publique eſt préférable au bien particulier, & le bonheur de tous à celui d'un ſeul. Ce principe lumineux régle nos déciſions dans ce qui regarde les autres. Jugeons-nous donc, comme nous jugeons nos pareils ;

que nos propres intérêts soient à nos yeux comme les intérêts d'autrui ; c'est une régle que la Nature prescrit, & qu'enseigne la raison. J'éxiste & je vis, rien ne m'est plus cher que moi-même ; je dois donc faire tous mes efforts pour me conserver la vie, & me la conserver heureuse. Si je le dois, ces efforts sont justes. Mais les autres vivent ; ils n'ont rien de plus cher qu'eux-mêmes ; ils doivent par conséquent, comme moi, travailler à leur conservation, à leur bonheur. Leur titre est égal au mien. Vous faites ce qu'ils font, quel droit auriez-vous de les condamner ? Tout homme équitable, s'il est juge dans sa propre cause, prononcera donc entre un autre & lui, comme feroit entre deux inconnus un arbitre intégre & judicieux. Cet Arbitre ne souffriroit pas que l'un des deux ravît à l'autre ou le jour, ou les biens. Il reconnoît donc que de telles actions ne lui sont pas permises à lui-même. Il sent qu'il n'est qu'une portion de l'univers, & que, comme le tout est plus grand que sa partie, la société a des droits plus étendus que les siens. Le même rayon l'éclaire à la fois sur ces deux vérités. C'est un point que je ne fais qu'effleurer ici.

Cessez donc, cessez Lucrece, d'imputer à la Religion le malheur des hommes. Elle reprime le vice par la crainte ; elle encourage la vertu par l'espoir : elle arme nos cœurs contre ces passions qui nous dégradent & nous aviliſſent. L'impiété seule est le principe de tous les maux. Ce fut, dites-vous, la Religion, qui par la main des Grecs, plongea le poignard dans le sein de la triste Iphigénie. Non, Lucrece, ce fut la superstition ; sur la foi d'un imposteur, elle leur fit croire que par cet affreux sacrifice, ils acheteroient la faveur des vents, & désarmeroient la vengeance de Diane. Mais, que dis-je, Iphigénie, conduite à la mort par les ordres inhumains d'un pere ambitieux, fut moins la victime de la

ſuperſtition que du crime d'Hélene. Cherchons dans la volupté la premiére cauſe de cet odieux ſacrilége. Oui, jamais un ſi noble ſang n'auroit ſouillé les autels, ſi la vuë d'une beauté coupable n'eût allumé dans le cœur de Pâris une flamme adultére; ſi violateur des droits de l'hoſpitalité, ce perfide amant, n'eût avec le criminel objet de ſes feux, porté dans ſa patrie le flambeau qui la conſuma.

V. Mais vous, éléve d'Epicure, vous, qui cherchant le bonheur ſous les enſeignes de la Volupté, croyez que la ſageſſe eſt l'art de s'affranchir de toute eſpéce de lien, de ne ſe prêter qu'à des impreſſions agréables, de rendre inacceſſible au chagrin un cœur ſans ceſſe avide de nouveaux plaiſirs; parlez de bonne foi, vos eſpérances ſont-elles parfaitement remplies? Ne formez-vous jamais de vœux, que le ſuccès ne couronne? Si tout répond à vos deſirs, vous êtes le ſeul homme heureux dans le monde. Mais cet avantage ſi précieux, vous ne le devez pas à vous-même. Il n'eſt le fruit ni de vos efforts, ni des principes de votre Maître. La Philoſophie n'a pas le droit de créer les événemens: elle ne ſçait qu'en jouir, ou les ſuporter. Elle ne donne pas des loix à la fortune; mais des leçons à notre eſprit. Si le ſort, au contraire, ne vous a préparé que des orages, je vois en vous le plus infortuné des mortels. Quel état que celui d'un homme qu'enchante la Volupté, qu'effraye la plus legére idée de chagrin, & qui fruſtré des plaiſirs qu'il aime, ne vit que pour être la proye de ces maux, dont la ſeule image le fait frémir! Incapable de réſiſter au moindre aſſaut, vous n'aurez pas la force de ſoutenir une diſgrace imprevuë. En vain ce cœur amolli par le luxe, & déja vaincu par les délices, implorera-t'il le ſecours de la conſtance. Elle n'habite que dans ces ames ſupérieures aux événemens, qui d'un œil tranquille en-

visageroient la chûte du monde. Renversé par des coups subits, vous n'aurez pas, en tombant, la consolation d'adorer la main qui vous les porte. De tous les hommes le plus malheureux, c'est celui dont la crainte empoisonne tous les momens; qui sans cesse épris des charmes d'un chimérique bonheur, n'a pas cherché dans le sein de la vraïe Philosophie un azile contre les maux. Voluptueux enfans de la molleſſe, voyez cette fleur qui vient de s'épanouir : de douces rosées humectent ses feuilles; une chaleur tempérée, l'anime : Zéphir entretient sa fraîcheur ; elle embellit le printems : elle relève l'éclat du jour le plus pur. Que le Ciel se couvre de nuages, que les noirs aquilons refroidiſſent l'air de la nuit; c'en est fait ; un trait mortel a frapé cette fleur naiſſante. Sa tige s'affaiſſe, ses graces s'effacent; elle se flétrit, elle tombe séche & décolorée.

Vous ne manquerez pas de répondre : mes vœux ont des bornes : je me contente de peu; ces honneurs, dont le faste en impose aux ames vulgaires, sont pour moi sans attraits ! je vois sans envie la grandeur & la magnificence des Rois ; les noirs soucis inséparables du trône en obscurciſſent à mes yeux l'éclat : je croirois trop acheter un triomphe au prix de mon repos. Mais la nature est une mere bienfaisante : elle prodigue à ses enfans de quoi satisfaire leurs besoins, de quoi combler leurs desirs. Je jouis de ses dons, je cueille avec empressement les fruits délicieux qu'elle m'offre : mon ame se livre sans remords à ces plaisirs purs & faciles qui coulent de son sein. L'éxemple d'autrui ne me touche point : je vois la plûpart des hommes, artisans de leurs propres malheurs, se forger tour à tour de chimériques objets de terreur & d'espérance : je les vois, je les plains; mais je ne les imite pas. Que l'illusion se joue du reste des mortels ; qu'un

aveugle courage leur faſſe affronter mille morts ; qu'ils ſe condamnent à des travaux ſans nombre ; qu'ils conſument en laborieuſes bagatelles un tems court & précieux. Pour moi, je connois le prix du tems, & mon bonheur eſt d'en jouir. Envelopé dans ma propre vertu, j'aime à vivre pour moi ſeul ; à paſſer dans les douceurs d'un innocent loiſir, des jours qui ne ſoient ni ſouillés par le crime, ni flétris par le chagrin.

Voilà vos diſcours : éxaminons-en la valeur. Je vous crois tel que vous le dites : votre bonheur ne s'eſt point encore démenti : mais quelle preuve avez-vous que jamais il ne ſe démente ? Vous avez évité bien des écueils : ce n'étoit pas ceux où vous deviez échouer. Peut-être vous reſte-t'il une vaſte étendue de mer à parcourir ; & dans ce long trajet que de gouffres, que de rochers ! De tous les états vous avez choiſi le moins ſujet aux revers : ce choix vous préſervera de quelques périls qui ſeront funeſtes à d'autres ; mais ne croyez pas échaper à ceux que le ſort vous réſerve. Sauvé d'un premier orage, vous périrez dans un ſecond. Mortels, n'eſpérons point ici de repos ſolide. Sur les flots d'une profonde mer, nous roulons tous enſemble expoſés à de communes tempêtes ; & chacun de nous eſt le jouet d'une tempête qui ne menace que lui ſeul.

Vous n'êtes, je le ſupoſe, ni de ces avares que brûle la ſoif de l'or, ni de ces lâches & perfides courtiſans qui rampent pour s'élever, ni de ces héros que l'amour de la gloire précipite au milieu des feux. Ainſi je ne crains pour vous, ni les dégoûts d'un noble eſclavage, ni les inquiétudes que produit une riche indigence ; & je crois votre bonheur à l'épreuve des atteintes que ces tourmens portent à celui de tant d'autres. Mais ce bonheur ſurvivroit-il à la perte de votre ſanté ? ſurvivroit-il à celle des agrémens qui pa-

rent votre jeuneſſe, à ce loiſir dont vous faites vos délices, à cette douce aiſance qui ſatisfait vos deſirs. De tels biens ont l'éclat & la durée des fleurs; le ſort étend ſur eux ſon empire. Si cette ame voluptueuſe, à qui la douleur eſt inconnue; qui s'endort dans une molle ſécurité, étoit tout-à-coup aſſaillie par tous les maux qu'entraînent l'incendie, la diſcorde, ou la guerre; ſi par les ordres d'un Tyran vos mains étoient chargées de chaînes; ſi un ami perfide abuſoit de votre confiance; ſi la mort arrachoit de vos bras des enfans chéris, une épouſe aimable; ſi le menſonge attaquoit votre innocence; ſi votre réputation ſe ſoutenoit à peine contre les traits de l'envie; quel ſeroit alors, quel ſeroit l'état de votre cœur? que vous ſerviroit de n'avoir jamais verſé de larmes? Donneriez-vous encore à la Nature le nom de Mere? ce ſeroit une marâtre, ſourde à vos gémiſſemens. Ces coups affreux vous perceroient le cœur; & le ſouvenir amer de vos plaiſirs paſſés empoiſonneroit une playe déja mortelle. Confus, inconſolable, vous ſuccomberiez enfin ſous le poids des maux & des regrets. Et quel ſeroit la meſure de ces regrets? quel en ſeroit le reméde? La ciguë ou le poignard. Ce ſont-là, je le ſçais, les reſſources de la Philoſophie d'Epicure. Mais quelle étrange reſſource, que de chercher dans la douleur un terme à la douleur! Tel fut le ſort de ce Roi, dont la molleſſe deshonora le trône de Belus. Au ſein d'une oiſiveté profonde, il avoit épuiſé tous les plaiſirs. Un revers le tira de cet aſſoupiſſement; mais incapable de ſoutenir les rigueurs de la fortune, Sardanaple fit dreſſer un bucher dans ſon palais, & ſe précipita dans les flammes avec tous ſes treſors. Bel exemple pour les diſciples d'Epicure; fin digne de terminer leur carriére!

Heureux, au contraire, heureux celui dont la Religion fonde l'eſpérance & régle la conduite!

Tout ce qui passe, est à ses yeux comme s'il n'étoit plus ; comme une illusion du sommeil. Il foule d'un pied tranquille & les biens & les maux; il mépriſe également les faveurs & les outrages de la fortune. Rien de fini n'est capable de l'ébranler : l'adversité ne peut abbatre ce cœur que les délices tentérent en vain d'amollir. Il vogue, avec les restes des hommes, emporté par le tourbillon général ; & comme chacun d'eux, il est le jouet d'un tourbillon particulier. Mais immobile au centre de l'agitation même, il conserve une paix inaltérable. Environné de gouffres & d'abimes, il semble être déja dans le port : il jouit de ce qu'il espére. L'avenir present à son esprit verse mille douceurs sur des souffrances dont le prix doit être une couronne immortelle. Connoissant ses véritables intérêts, il sacrifie le tems à l'éternité.

Ne le regardez pas toutefois comme un vil mercenaire qui ne s'abstient du mal que par la crainte des peines ou le desir des récompenses. Ces motifs ne sont pas les seuls principes de sa vertu : mais quand ils le seroient, on peut sans baſſesse se livrer à de tels sentimens. La nature inspire à l'homme une ardeur vive, constante, invincible pour sa propre félicité. Il ne peut souhaiter d'être, sans souhaiter d'être heureux. Oui, je l'avouerai sans peine : le souverain bien, c'est le plaisir ; mais le plaisir puisé dans sa véritable source, le plaisir pur, solide, immense, inaltérable. Quel sera l'objet de mes vœux, si ce n'est mon bonheur ? & que puis-je aimer, sinon ce que je crois m'y devoir conduire ? Le bonheur est le terme commun, auquel tendent tous les hommes par mille routes contraires. Vous y tendez, éleves d'Epicure, en fuyant la douleur, en cherchant le plaisir que promet la Volupté. Mais qu'est-ce que ce plaisir ? Un souffle, une ombre, une eau fugitive, un sable leger dont les flots

ſe jouent, un feu qui brille & s'éteint. L'inſtant qui le voit éclore, le voit diſparoître ; il eſt indigne d'un cœur qui n'aime que le vrai. Le ſage mépriſe les chimères dont l'éclat éblouit vos yeux ; & c'eſt en les mépriſant, c'eſt en s'élevant au-deſſus des biens que le tems moiſſonne, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, qu'il parvient au terme. Par ce mépris de tout ce qui l'environne, il ne prétend pas, Cynique orgueilleux, étonner le peuple & laiſſer un nom. Ce n'eſt pas un Stoïcien idolâtre de ſoi-même, qui des farouches vertus dont il ſe charge, ſe fait un droit à l'hommage des mortels. Dieu ſeul eſt l'objet des vertus du ſage ; Dieu ſeul eſt le prix qu'il veut mériter.

Chercheriez-vous une ſource d'eau pure dans un terrein marécageux, dans ces humides vallons que couvrent la fange & le bitume ? C'eſt dans le creux d'un rocher couronné de gazon, dans l'intérieur d'une verte colline, que ſont renfermées ces ondes limpides, qui n'attendent qu'une iſſue pour couler dans vos prairies. Cherchez donc en Dieu, le ſuprême bonheur ; ce bonheur inépuiſable, que le chagrin ne peut altérer, que le tems ne peut flétrir. Du ſein de la Divinité découle un fleuve de délices ; il inonde les poſſeſſeurs de ce bien immuable : & l'amour qu'inſpire un tel objet a des charmes dont vous n'avez pas même l'idée, voluptueux Mortels. Duſſiez-vous jouir cent ans de la plus brillante jeuneſſe, duſſiez-vous la paſſer toute entiére dans les ris & dans les jeux, vous ne pourriez atteindre à la félicité des Juſtes : vos ſiécles ne vaudroient pas leurs momens. Ce qu'ils aiment, ils le poſſédent & le poſſéderont toujours : plus ils l'aiment, plus ils en ſont aimés. Les fleurs qu'ils cueillent n'ont point d'épines : l'amertume ne corrompra jamais la pureté d'une ſource dans laquelle ils puiſeront éternellement. Ils jouiſſent

ſans dégoût ; ils aiment ſans remords, parce que les motifs qu'ils ont d'aimer croiſſent en même-tems que leur amour.

Si la mort, ſi cet objet de terreur pour tout ce qui reſpire, vous cauſe peu d'effroi, doutez-vous qu'ils ne l'attendent avec un courage ſupérieur au vôtre ? La mort eſt le point fatal où tout finit pour vous : elle ſera pour eux le premier inſtant d'une vie qui ne finira plus. Votre eſpérance eſt de mourir tout entier, de rentrer à jamais dans l'abime du néant. L'avenir offre à leurs yeux un point de vue plus flatteur ; la vertu récompenſée par une félicité ſans bornes. Idée conſolante, qui même ici-bas eſt une récompenſe anticipée, un gage précieux des biens qu'elle annonce : doux eſpoir qui leur fait goûter ſur la terre les prémices d'un bonheur éternel. Avouez-le donc, Quintius ; il eſt, dès cette vie même, des plaiſirs préférables à ceux que preſente la Nature. Sous le joug de la Religion l'homme eſt plus heureux, que ſous l'empire de la Volupté.

Mais quel doit être un jour votre ſort, ſi ce que je crois ſe trouve véritable ; s'il éxiſte, en effet, un Dieu vengeur que vous n'aurez pas connu ; diſons mieux, que votre cœur ſourd à la voix de l'Univers aura refuſé de connoître ? Cette idée me pénétre d'horreur : vous riſquez tout : quel que ſoit l'avenir qui nous attend, votre état eſt plus triſte que le mien. Si je me trompe, c'eſt une erreur dont je ne crains pas d'être puni ; nos deſtins ſeront les mêmes ; nous ſerons l'un & l'autre engloutis dans le néant. Mais vous, ſi votre ſyſtême eſt faux, vous ſerez malheureux à jamais. Peut-on s'aimer, & s'expoſer volontairement à un pareil danger ?

Mes diſcours vous ſemblent à peine intelligibles, ils vous rebutent. Pour une félicité qui vous paroît douteuſe rejetter des biens réels, des

biens à votre portée, & qui tels qu'il sont, vous suffisent; quels conseils! Quoi, dites-vous, l'idée d'un avenir chimérique m'empêcheroit de goûter le present! au frivole espoir d'une récompense incertaine, je sacrifierois des plaisirs dont le charme fait la douceur de ma vie! Non, non: ce seroit à chaque instant mourir dans les horheurs d'un suplice lent & cruel: ce seroit entrer tout vivant dans le tombeau. Je ne suis pas homme à me laisser éblouir par la peinture d'un bonheur dont je n'ai pas même l'idée. Le plus beau songe n'est qu'un songe.

Que vous ai-je donc proposé, Quintius? de rompre des chaînes, de secouer le joug odieux de ces passions, qui vous asservissent à ce que vous aimez. A quoi voudrois-je vous faire renoncer? à des plaisirs frivoles dont la jouissance vous a dégoûté mille fois. Oui, mille fois je vous ai vu chercher dans de nouvelles sources, un bonheur qui s'étoit refusé jusqu'alors à toute l'ardeur de vos vœux. De tant d'objets qui vous ont paru le mériter; un seul a-t'il rempli vos espérances, un seul a-t'il pû vous fixer? Que d'épreuves n'a pas faites, & ne fait pas sans cesse ce cœur toujours avide & jamais rassasié! Un malade accable de douleurs, roule ses membres languissans sur le lit qui le porte sans le soulager. Dans un changement continuel de situation, il cherche le repos qui le suit. Celle qui sembloit le lui promettre, lui devient insuportable. Las sans être desabusé, il léve en soupirant les yeux vers le Ciel: il s'agite, il s'épuise; & son impatience, sans diminuer ses maux, augmente son ennui. Triste, mais véritable image d'un voluptueux. L'erreur qui frustre ses desirs, les irrite & ne les guérit pas. C'est un hydropique, dont la soif brûlante cherche un remède dans l'eau, & n'y trouve qu'un feu qui la redouble. Vraiment opiniâtre, il confie une

onde fugitive à des vaſes qui ne peuvent la retenir. Au milieu de ces laborieuſes inutilités le torrent de ſes jours s'écoule ; & dénué de tout, il meurt ſans avoir vécu. L'amour eſt un tourment. Si vos deſirs ſont vifs, leur violence vous conſume : ſi vous deſirez ſans ardeur, vous jouiſſez ſans délices. Que dirai-je des chagrins dont le mêlange empoiſonne les plaiſirs ? mêlange que Lucrece eſt forcé de reconnoître, & qu'il a ſçû déplorer dans ſes vers avec tant de force & de vérité. Si vous craignez l'inquiétude, fuyez le plaiſir : leur ſource eſt commune ; ils ſont l'un & l'autre des rejettons de la même tige. La Volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. Ses préſens ne ſont que de trompeuſes amorces ; feux brillans, dont la perfide lueur nous égare. Semblables à ces vapeurs bitumineuſes qui s'enflamment pendant la nuit au-deſſus des étangs ; le voyageur, trompé par leur éclat, croit, en les ſuivant, trouver un azile, & tombe dans la fange d'un marais.

Ce n'eſt donc pas renoncer à des avantages réels ; c'eſt éviter des piéges dangereux, que d'obéïr aux loix de la religion : nul ſacrifice à faire pour pratiquer ſous ſes auſpices toutes les vertus dont elle eſt la ſource : en un mot pour être homme. Faut-il donc de ſi grands efforts pour le devenir ? Je vais plus loin : quand il ſeroit impoſſible de démontrer ces dogmes, que je crois inconteſtables, & que vous traitez de chimeres, n'eſt-il pas infiniment plus flateur, d'aſpirer à la poſſeſſion d'un bien immenſe, éternel, inaltérable, que de pourſuivre vainement une fauſſe image de bonheur ? Oui, Quintius, un Dieu dont la puiſſance & la bonté ſouveraine, mettent les hommes en droit de ne borner ni leurs eſpérances, ni leurs deſirs, eſt un objet plus conſolant pour leur cœur, une fin plus digne de leurs actions, que d'aveugles atômes errans

dans le vuide, que l'inconſtante & capricieuſe Volupté, dont les faveurs ont la durée d'un jour.

Ce qui coûte à la Nature, je le ſçais : mais quel eſt le bien que l'on n'achete pas ? vous ne jouiſſez ſouvent du plaiſir, qu'au prix de votre repos. Dieu vous eſt inconnu : mais de quelle conſéquence n'eſt-il pas pour vous de le connoître ? De quels intérêts s'agit-il ; de ceux de Dieu, ou des vôtres ? La réalité d'une vie future ne vous paroît pas clairement démontrée : mais vous paroît-il plus certain que notre ame ſoit un jour anéantie ? Si vous en êtes aſſuré, prouvez-le moi. Quand on attaque des idées généralement reçuës, on doit un compte de ſes motifs. Si vous n'avez que de l'incertitude, ſoyez donc moins tranquille ſur l'avenir. Vous ne craignez rien, & le doute a ſur votre eſprit toute l'autorité que l'évidence ſeule auroit droit d'éxercer : il vous détermine à nier ce que vous ne voyez pas clairement. Vous fermez les yeux aux rayons de l'aurore, parce qu'ils n'ont pas l'éclat de ceux du Soleil ; vous leur préférez d'épaiſſes ténébres. Elles vous plaiſent, je le ſçais ; elles ont pour vous des charmes. Mais quoi ! peut-on aimer à ſe perdre ? une ſécurité telle que la vôtre, eſt un aſſoupiſſement léthargique : c'eſt le ſommeil de la mort. Il faut, Quintius, vous arracher à ce repos funeſte ; il faut par une ſalutaire violence réveiller cette ame inſenſible : l'inquiéter, c'eſt lui rendre la vie. Ou mon ſentiment eſt véritable, ou le vôtre : point de milieu. Or dans les cas douteux, la raiſon nous ordonne d'embraſſer le parti le plus ſûr. Si le bruit ſe répandoit que des bringands infeſtent une fôret, ce bruit même vague, ne vous cauſeroit-il pas de l'inquiétude ? oſeriez-vous, avant que d'avoir éclairci le fait, traverſer ce bois ſans précaution ? Ah ! Quintius, l'avenir eſt un ſujet de terreur plus important. Puiſſent mes diſcours contribuer à

dissiper les nuages qui vous dérobent le vrai ! Mais en attendant qu'il se montre à vos yeux, reconnoissez avec moi, que le système qui proscrit la divinité se fonde uniquement sur des sophismes ; que les suites en sont affreuses ; enfin que les espérances de ceux dont un bonheur éternel est l'objet & la fin, sont également solides & consolantes.

SOMMAIRE
DU LIVRE SECOND.

I. *APrès avoir détruit dans le premier Livre la Morale des Epicuriens, l'Auteur combat leur Physique dans les suivans. Cette Physique est le pur matérialisme. Dans le sein d'un Vuide immense, nécessaire, immuable, Epicure place une multitude infinie d'Atômes éternels, & forme tous les êtres du concours fortuit de ces corpuscules indivisibles. Le second Livre de l'Anti-Lucrece débute par l'exposition de ce système.*

II. *Pour le réfuter avec ordre, le Poëte en attaque séparément les deux parties. Il commence par le Vuide, qui fait proprement le sujet de ce second Livre, & lui oppose d'abord des raisonnemens métaphysiques.*

1°. *Si le Vuide étoit réel, & qu'il eût toutes les propriétés que lui donnent les Epicuriens, il seroit Dieu.*

2°. *C'est une contradiction grossiére de le croire immense, & d'y supposer des points d'où partent les atômes, & des points vers lesquels ils tendent.*

3°. *S'il éxistoit, il auroit des parties, & conséquemment il seroit corps; mais au fond ce n'est qu'une chimére.*

4°. *Cette chimére doit son éxistence à l'imagination, qui confondant le vuide avec l'espace, se ré-*

preſente l'eſpace comme détaché de la matière ; quoiqu'il en ſoit inſéparable.

III. *L'Auteur paſſe enſuite à ce qu'on peut alléguer en faveur du vuide. Il répond en particulier aux objections de quelques Modernes, qui ſupoſent avec Gaſſendi l'éxiſtence du vuide ; mais en lui donnant Dieu pour Auteur. Il rétorque contr'eux l'argument que ſemble leur fournir l'hypothèſe de la deſtruction ſubite de tous les corps renfermés dans un lieu déterminé.*

IV. *Ce qui donne un grand nombre de partiſans au vuide, c'eſt qu'on le croit eſſentiel au mouvement des corps. L'Auteur combat cette idée. Il explique la nature du fluide dans lequel tout ſe meut, ſelon Deſcartes dont il adopte en ce point le ſyſtême ; & par des raiſons qu'il apuye des faits, il établit : Premiérement, que tout eſt plein dans l'univers. Secondement, que le plein, au lieu de nuire au mouvement, eſt ſeul capable de le tranſmettre & de le perpétuer.*

V. *De-là retombant ſur le vuide, il le combat une ſeconde fois, mais par un genre de preuves différent ; par des preuves tirées de la Phyſique. Il le dévelope en répondant à Newton, qui a crû devoir adopter cette partie du ſyſtême Epicurien. Il prouve que dans l'ypothèſe du vuide,*

1°. *Les planettes ne décriroient point d'orbite.*
2°. *La maſſe de chaque corps n'étant pas comprimée, ſeroit détruite par une prompte diſſolution.*
3°. *Les corps denſes n'auroient point de peſanteur.*
4°. *Enfin cette force qui, ſuivant Newton, attire les globes vers un centre, ne pourroit agir ſur eux, faute d'un milieu capable d'en tranſmettre l'impreſſion.*

VI. *A ces preuves indirectes de l'éxiſtence du Plein, il joint des argumens directs que lui fourniſſent diverſes expériences. Il montre que la fluidité des corps, leur tranſparence, leur molleſſe, & d'autres qualités du même genre, ne ſont point, comme le croit Epicure, des effets du Vuide, & finit en exhortant Quintius à reconnoître la fauſſeté de cette hypothèſe.*

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SECOND.

REndez juſtice à mes vuës, Quintius. Ce n'eſt pas pour troubler votre repos, que j'ai rapelé dans votre ame de ſalutaires frayeurs, qu'un Poëte trop éloquent avoit ſçu vous ravir par ſes charmes. Votre Bonheur eſt l'objet de mes offorts ; je gémiſſois de vous voir ſéduit par l'aparence, voler à votre perte ſur les ailes du plaiſir. Pour vous tirer du péril, il falloit vous arracher à cette dangereuſe ſécurité, que produiſent l'erreur & l'imprudence. Défiez-vous des dehors. Souvent l'aſpic eſt caché ſous les fleurs ; ſouvent d'une plante dont le goût déplait. On tire des ſucs bienfaiſans. Ici-bas tout ſubit les loix du tems & de la viciſſitude : liés l'un à l'autre, la douleur & le plaiſir forment une chaîne indiſſoluble. Dans la ſaiſon des frimats, le ſouffre glacé de l'Aquillon dépouille les arbres de leurs feuilles. Ils revivent au printems, couronnés de fleurs & de verdure. J'ai vû des vaiſſeaux pouſſés par de favorables Zéphirs, ſe jouer legérement ſur la ſurface des ondes : je les ai vû ſe briſer enſuite contre des rochers, & s'enſévelir dans un gouffre profond.

Au

Au reſte, je n'ai pas prétendu qu'une aveugle docilité vous ſoumît à des principes, dont l'évidence ne vous ſeroit pas encore démontrée. Je n'eus jamais pour objet, que d'empêcher qu'une doctrine qui flate les paſſions, ne s'emparât de votre eſprit, en ſéduiſant votre cœur; que vous ne fuſſiez prévenu par ſes attraits, avant que d'en avoir éxaminé les fondemens.

» L'Univers n'eſt point l'ouvrage d'une Divi» nité. Deux cauſes éternelles & ſubſiſtantes par » elles-mêmes, les Atômes & le Vuide ont pro» duit tous les Etres: « voilà le précis du ſyſtême d'Epicure. Selon lui, » le vuide eſt le lieu » des Atômes, & les Atômes ſont le principe des » corps. Sans le Vuide il n'y auroit point de » mouvement, parce que les corps déplacés n'au» roient pas de retraite. La réſiſtance ſeroit tou» jours égale à l'impulſion, & dès-lors la Na» ture reſteroit éternellement plongée dans un » ſtérile repos. Le Vuide remplit tout plus ou » moins; de cette différence réſulte celle qui ſe » trouve entre les différens corps. Les uns ſont » liquides ou rares; c'eſt que leur tiſſu offre au » vuide un grand nombre de cellules: les autres » ſont ſolides ou denſes; c'eſt qu'ils n'en ont » que très-peu. Sa durée n'a point de bornes; » ſon étendue point de limites: immenſe ſans » être corporel, immobile, immuable; il ſeroit » Dieu s'il joignoit l'intelligence à de tels attri» buts. Dans ſon ſein habite & ſe meut avec ra» pidité une multitude d'Atômes qui s'entrecho» quent de toutes parts; multitude infinie, mais » privée d'intelligence. Sans cela, comme le » vuide, elle auroit droit à nos hommages; elle » ſeroit Dieu comme lui.

» Epicure ſupoſe, en effet, ces corpuſcules » éternels; & dans l'idée que rien ne ſort du » néant, que rien n'y rentre, il prononce que » tout eſt formé par la réunion des Atômes; que

» tout eſt détruit par leur ſéparation. Comme » principes de tous les êtres, les atômes ſont ſim- » ples & ſolides: car, quel que ſoit le principe » des corps, il doit avoir l'unité pour eſſence. En » tant que ſimples, ils ſont indeſtructibles; car » la deſtruction d'un être, c'eſt ſa décompoſi- » tion; c'eſt la déſunion des parties dont il étoit » l'aſſemblage. Or les atômes ſont les parties du » corps; mais parties, dont chacune ne forme » point elle-même un tout: ou du moins, ſi » l'atôme eſt un tout, c'en eſt un ſans parties & » ſans vuide. Il eſt conſéquemment impénétra- » ble, & toute diviſion ceſſe dès qu'elle arrive » juſqu'à lui. On ne peut enfin concevoir rien » de ſi délié. Pour peu qu'on lui donnât de vo- » lume, il auroit des parties, & dès-lors il ne » ſeroit pas ſimple. Cette petiteſſe le rend im- » perceptible; & ce n'eſt que par leur réunion, » que ces corpuſcules parviennent à fraper nos » ſens.

» Tels ſont, ſi l'on en croit Epicure, les ger- » mes de la matiére: tel eſt le fond primitif de » tous les êtres, & le principe de leur reproduc- » tion. Ainſi, dans ce ſiſtême, les corps, enfans » du hazard, naiſſent & ſubſiſtent ſans le ſecours » d'une intelligence ſupérieure, juſqu'à ce qu'ils » perdent par la ſéparation des atômes; une for- » me qu'ils devoient à leur aſſemblage.

» Pour opérer ces effets merveilleux, les atô- » mes n'ont beſoin que de mouvement & de fi- » gures. Le mouvement leur fait parcourir le » vaſte empire du vuide: & dans cette immenſe » trajet, la variété de leurs figures produit en- » tr'eux une multitude de chocs diverſifiés à l'in- » fini; d'où réſultent des combinaiſons de toute » eſpéce. Vous avez vû ſouvent, lorſque le So- » leil dardoit ſes rayons par une étroite ouver- » ture, un tourbillon de pouſſiére ſe mouvoir » avec rapidité dans cette colomne lumineuſe:

» ſes molecules s'élévent & s'abaiſſent, s'appro-
» chent & ſe repouſſent tour-à-tour ; elles ſem-
» blent en voltigeant ſe jouer entr'elles, juſqu'à
» ce que l'agitation qui les ſoutenoit venant à
» s'affoiblir, leurs poids les entraîne vers la ter-
» re. Leur choc eſt une image de celui des cor-
» puſcules d'Epicure.

» La quantité d'atômes renfermés ſous chaque
» figure, eſt infinie ; celles des figures mêmes ne
» l'eſt pas. Il y a, par éxemple, une infinité
» d'atômes ronds, cubiques, triangulaires ; mais
» on compte à peine trois ou quatre mille figu-
» res. Quel qu'en ſoit le nombre, il n'importe ;
» l'eſſentiel eſt de remarquer qu'il eſt fini. On
» peut, ſous ce point de vue, comparer les atô-
» mes aux plantes. Diverſifiées ſuivant la ſaiſon,
» le terrain, le climat, elles peuplent les jar-
» dins, les prairies, les montagnes : elles cou-
» vrent la face de la terre. Mais quoique les in-
» dividus de chaque eſpéce ſoient innombrables,
» le nombre des eſpéces a des bornes. Peu de ſons
» forment tous les mots des langues connues ; ils
» ſuffiroient pour en compoſer une infinité de
» nouvelles. Avec un petit nombre de tons,
» l'inſtrument le plus ſimple rendra des airs de
» toute eſpéce. Que ne peuvent, en effet, les
» combinaiſons ! un éxemple auſſi frapant de
» leur fécondité, c'eſt celui que nous offre ce
» ſecret admirable, qui fait ſervir l'art à multi-
» plier les productions de l'eſprit. Le Compoſi-
» teur a ſous les yeux divers alphabets, diſtri-
» bués en autant de caſſetins ; ſa main legére,
» auſſi ſûre que rapide, ſaiſit les caractéres en
» voltigeant : elle les arrange & forme une plan-
» che dont le papier reçoit l'empreinte. De la
» même lettre ſouvent répétée, mais arrangée
» différemment, naiſſent des mots ſans nom-
» bre ; ainſi par mille & mille combinaiſons,
» par des enchaînemens variés à l'infini, peu de

» figures produisent une multitude innombrable
„ de corps.

„ Rien ne résulte du concours des atômes,
„ lorsqu'ils rejaillissent au premier choc, puisqu'au
„ lieu de s'unir, ils se repoussent mutuellement.

„ Cette antipathie des principes est la source de
„ l'invincible opposition que la Physique décou-
„ vre entre certains corps. Si ces corpuscules s'al-
„ lient dès qu'ils se touchent, un nouvel être,
„ fruit de leur amour, brille aussi-tôt dans l'U-
„ nivers. Mais entre la discorde & l'étroite al-
„ liance, il est un milieu, les atômes peuvent
„ ne s'unir qu'en partie; ils peuvent, en s'atta-
„ chant l'un à l'autre, laisser entr'eux plus ou
„ moins d'espace; & de ces différences résultent
„ diverses qualités des corps, la fluidité, la
„ mollesse, la pesanteur, & les attributs con-
„ traires. Les corps roides, & ceux dont la flé-
„ xibilité se prête à l'impression la plus foible,
„ sont composés d'atômes de même espéce; mais
„ le tissu des premiers est aussi serré que celui des
„ seconds l'est peu. Enfin, c'est à la figure même
„ de ces élémens, qu'Epicure attribue d'autres
„ qualités sensibles. Les corps acides, par exem-
„ ple, sont des amas de petits traits: l'assem-
„ blage d'atômes ronds & polis forment ceux dont
„ la douceur flâte le goût.

„ Mais par quelle espéce de mouvement les
„ atômes produisent-ils tant d'effets si variés? Par
„ un mouvement naturel. La pesanteur, qua-
„ lité qui fait partie de leur essence, les préci-
„ pite des régions supérieures. Ils descendent
„ tous d'un pas égal, mais rapide: parce que
„ la chûte des corps pesans ne peut être retar-
„ dée que par les obstacles qu'ils rencontrent,
„ & que nul obstacle ne se rencontre dans le
„ vuide. C'est dans cette descente que se fait leur
„ mélange; que ceux de différentes figures s'u-
„ nissent ou se repoussent. L'atôme repoussé, re-

» monte ; son poids le rechasse ; il se releve ; il » retombe : & cette alternative dure, tant qu'il » ne trouve point d'atôme avec lequel il puisse » s'allier. «

Ainsi se sont formés tous les êtres, ouvrages du hazard, & jouets d'une éternelle vicissitude. Astre du jour, flambeau de la nuit ; feux brillans, que je contemple, attachés à la voute céleste, globes immenses, qui roulant autour du Soleil dans de vastes orbites, réfléchissez à mes yeux une partie de son éclat ; telle est l'origine que vous donne l'Auteur d'un systême fameux. Telle est celle qu'il assigne aux élémens, à la terre, à toutes ses productions, aux animaux, aux hommes, aux Dieux mêmes. Je dis, aux Dieux : Epicure en reconnoît ; mais quels dieux ? sans pouvoir, sans bonté, sans justice, indifférens à tout ce qui se passe ici ; troupeau d'immortels ! Il soutient que nos ames sont de la même espéce, ont la même destinée que les corps, qu'elles naissent & périssent comme eux ; & que ni la matiére, ni le mouvement ne dépendent d'une cause puissante, qui doive intimider les hommes.

Aprofondissons, s'il est possible, de si grands mistéres ; dévelopons la nature de ces principes créateurs, dont l'éxistence, en cas qu'il soit nécessaire, anéantit la Divinité. Si ce qu'avance Epicure est véritable, point de crimes, point de Dieu qui les punisse ; si sa doctrine n'est que mensonge, il faut croire un Dieu, Quintius, & le craindre.

Mais avant que d'entrer en matiére, arrêtons-nous un moment à considérer la mauvaise foi d'Epicure, à l'égard de ces Dieux ausquels il feint de rendre hommage. Quelle honte pour des Athéniens ! Une illusion si grossiére devoit-elle leur en imposer ? Effrayé, sans doute, par l'éxil de Protagore & par le suplice de Socrate,

il n'osa proscrire ouvertement les objets du culte public. Mais pour détruire en effet ces Dieux qu'il reconnoissoit en aparence, il les rendit méprisables & ridicules. Loin de toutes les parties de l'Univers il les relégua dans je ne sçais quels espaces qu'il supposoit entre les Mondes différens ; & ne leur laissant aucun soin, aucune connoissance de ce qui peut intéresser les mortels, il leur permit d'y vivre heureux dans une inaction profonde ; d'y jouir, au sein de la mollesse, des tranquilles plaisirs d'une oisive éternité : inutiles, ou plutôt imaginaires habitans d'une chimérique région. Il parloit ainsi pour le peuple ; mais de peur que d'autres ne s'y trompassent, quelle foule de contradictions ne rassemble-t'il pas sur cette troupe de bannis ? Je lui passe ce sommeil létargique auquel il condamne des Divinités ; je ne l'arrêterai que sur un point. Les seuls principes, les seuls êtres qu'il admet dans l'Univers, ce sont le vuide & les atômes : tout se forme, tout se détruit par le concours & la séparation de ces corpuscules. Répondez, Epicure : vos Dieux sont-ils formés d'atômes ? Oui, sans doute. Ils ne sont donc pas immortels ? vous voilà forcé de reconnoître que votre dessein fut de substituer des chimères aux Dieux ; & quand vous leur donniez un corps que vous n'osiez apeler un corps, une forme image de la nôtre, des membres sans force & sans vigueur : lorsqu'au lieu de sang, vous faisiez couler dans leurs veines je ne sçais quelle vapeur divine, vous flatiez-vous d'abuser les hommes par de semblables fictions ? Mais quelle que fût l'idée qu'Epicure avoit de ses Dieux mêmes ; ou leurs ames sont de pures intelligences ; & dès-lors, pourquoi notre ame n'auroit-elle pas la même nature ? ou elles sont corporelles, & cependant assurées de vivre éternellement : notre ame même, en la supposant une portion de ma-

tiére, pourroit donc être immortelle. Vous voyez que le Philosophe Grec sçait mal déguiser le fond de sa doctrine ; & qu'il renverse de sa propre main les fondemens de son édifice.

II. Examinons à present le vuide : ce lieu des corps essentiel à leur mouvement, & qui seroit le berceau de la matiére, si la matiére n'étoit pas éternelle. Inaltérable, incorporel, infini, nécessaire ; ce vuide, Epicure, est Dieu, ou il n'est *Rien*. En effet, de tout ce qui constitue la Divinité, vous ne lui refusez que l'intelligence & le pouvoir ! mais pourquoi le priver de ces attributs ? Tout ce qui éxiste par soi-même est nécessairement ce qu'il est. Par conséquent soutenir que le vuide ne doit qu'à soi-même son éxistence, c'est prétendre qu'il est par soi-même immuable, éternel, illimité, par soi-même dénué d'intelligence & de force. Expliquez donc pourquoi une substance immortelle, invariable, infinie, ne peut à de si grandes propriétés, joindre l'intelligence & le pouvoir ? L'union de ces deux attributs avec les précédens répugne-t'elle à la nature de l'être par essence ?

Loin d'être incompatibles, ces différentes qualités ne peuvent être séparées. Sous quelque raport que j'envisage un être éxistant par soi-même, il doit offrir à mes yeux l'infini. C'est peu que son étendue, que sa durée le soient, si tout ne l'est en lui. Centre de toutes les perfections possibles, il doit les réunir, il doit posséder éminemment chacune d'elles : sa nature est d'être ; tout ce qui éxiste dans l'Univers, est lui ou dérive de lui. Quelle cause peut donc limiter son essence, & donner des bornes à ses attributs? Ne reconnoissez-vous pas dans l'homme un certain dégré de pouvoir & d'intelligence ? Cependant l'homme n'éxiste pas par lui-même : & vous prétendez qu'un être infini, un être nécessaire est

ſans intelligence & ſans pouvoir. Choiſiſſez: ſi le vuide éxiſte par ſoi-même, il eſt Dieu : ne peut-il être Dieu ? il n'eſt *Rien*, ou il eſt corps. Vous niez qu'il ſoit un corps ; donc il n'eſt *Rien*. Tout ce que vous dites du néant pourra s'appliquer au vuide : ſuprimez les atômes & laiſſez le vuide, il ne reſtera rien : faites de vos atômes ce qu'il vous plaira dans le vuide, vous en ferez la même choſe dans le néant. Le vuide n'eſt point créé ; je l'avoue, car le néant eſt néant par lui-même. Le vuide eſt immobile & pénétrable à tous les êtres ; ce qui n'eſt pas pourroit-il ſe mouvoir, ou s'opoſer au mouvement ? Il eſt immortel ; comment pourroit finir ce qui n'a jamais commencé ? il eſt immenſe ; on ne meſure point le néant.

Mais prêtons-nous pour un inſtant aux idées de Lucrece ; prenons le terme d'immenſe dans le même ſens que lui : ce ne ſera que pour lui montrer qu'il tombe dans des contradictions groſſiéres. Il ſoutient que les atômes précipités des parties ſupérieures du vuide traverſent rapidement ce gouffre ténébreux, & courent en chercher le fond ; quel eſt le fond d'un eſpace immenſe ? que repouſſés enſuite, ils retournent ſur leurs pas & regagnent le haut ; quel eſt le haut d'un eſpace immenſe ? Philoſophe inconſéquent, vous n'admettez dans le vuide ni centre, ni droite ni gauche : vous riez de ceux qui bornent l'Univers, qui lui donnent en quelque ſorte une enceinte ; & vous ſupoſez dans un eſpace immenſe des parties ſupérieures & des parties inférieures ! Ne prétendez plus que le vuide n'a ni fond ni ſommet ; vous qui le meſurez, vous qui diſtinguez en lui tant de différentes hauteurs. Ces traits ſont perçans, ce me ſemble ; mais dérobez-vous à celui que je vais lancer. Un atôme arrive à telle hauteur, précipité d'une diſtance infinie : arrêtez-le dans ſa route, & for-

sez-le de retourner sur ses pas. Quel tems lui faudra-t'il pour remonter au point d'où il est parti ? Jamais il n'y parviendra, dites-vous ; parce qu'aucun tems ne peut suffire pour traverser des espaces infinis. Il ne peut les traverser ! donc il ne les a jamais traversés : ou plutôt puisqu'il se trouvoit au point où vous l'avez arrêté, les espaces qu'il avoit parcourus n'étoient pas infinis.

De plus, ce vuide que renferment entr'eux des atômes écartés les uns des autres, est une partie de la totalité du vuide, comme l'air contenu dans un autre est une portion de l'Atmosphére. Cette partie se trouve réellement séparée de celles que renferment d'autres atômes. Le vuide est donc un assemblage de parties situées les unes hors des autres : par conséquent il est en tout semblable à la matiére ; & s'il existe, c'est un corps, puisque c'est être corps que d'avoir des parties. Si vous soutenez que le vuide n'en a point, ne soutenez donc plus que le vuide est l'espace. L'espace se divise : la Géométrie s'occupe à le mesurer, à distinguer ses parties, à les comparer ensemble; & par cette comparaison elle découvre les raports des différentes figures. C'est donc anéantir le vuide que de prétendre qu'il est sans parties. Si vous convenez qu'il en a, convenez donc aussi que séparées les unes des autres elles gardent entr'elles un ordre distinct. La portion dans laquelle nage le Soleil n'est pas celle qui renferme ou Saturne, ou Mars, ou la Terre. Ma droite & ma gauche ne répondent pas au même point. Chaque point a son poste marqué par une cause quelconque : le lieu même occupe par quelque raison un lieu certain & déterminé. Quelle est donc cette cause qui a sçu fixer la position de tant de parties, assigner à chacune d'elles une place qui lui fût propre, les distribuer en un mot de façon que telles ou telles se tou-

chaſſent, au lieu d'être ſéparées. Le même arrangement ſe trouve dans la matiére ; & je dois auſſi vous en demander la raiſon dans la ſuite.

Me répondrez-vous que les parties du vuide, quelle que ſoit leur ſituation, la doivent à leur nature ? Voyez, vous dirai-je alors, où vous conduit un tel principe : la ſituation n'eſt donc plus une qualité accidentelle des êtres ; vous en faites un attribut eſſentiel, immuable : les déplacer, ce ſeroit les anéantir. Paradoxe qui choque & la raiſon & l'expérience. Pour en démontrer la fauſſeté, je puis recourir à tous les corps ; je pourrai vous opoſer vos atômes ; quelques lieux qu'ils rempliſſent, ils ſont évidemment les mêmes. Or ſi aucune partie de matiére n'éxige telle ou telle ſituation par préférence, pourquoi les parties de l'eſpace occuperoient-elles néceſſairement une place plutôt qu'une autre ? Je ſçais que votre maître leur donne une immobilité qu'il refuſe à celles de la matiére. Suivant Epicure, l'eſpace eſt par lui-même tel qu'il eſt ; au lieu que les corps, aſſemblages fortuits d'atômes, doivent leur naiſſance au mouvement. Mais une telle différence, il ne l'établit point ; il la ſupoſe, & ce n'eſt pas la ſeule ſupoſition qu'il érige en principe. Quoiqu'il connût la valeur de pareils axiomes, il les avançoit hardiment : c'eſt qu'ils étoient eſſentiels à ſon ſyſtême ; & ce ſyſtême, en proſcrivant la Divinité, flâtoit trop ſes deſirs, pour qu'il ne ſaisît pas tout ce qui pouvoit en déguiſer la foibleſſe. Mais j'ai prouvé que l'eſpace n'avoit pas une éxiſtence néceſſaire, par la raiſon même qu'il n'eſt pas néceſſairement tout ce qu'il eſt. Aprenez-moi donc pourquoi ſes parties ont été dans l'origine diſpoſées, comme elles le ſont aujourd'hui ; pourquoi celle que touche ma droite ne répond point à ma gauche. Si l'univers n'a pas un Dieu pour auteur, cet effet n'a point de cauſe. L'eſpace n'en auroit pas

moins subsisté, quand l'ordre de ses parties eût été différent. Leur situation n'est qu'une mode : par-tout où vous admettez un mode, vous devez reconnoître un modérateur. Concluez donc avec moi que le vuide, s'il existe, est créé ; que c'est l'ouvrage d'une cause supérieure, d'un Etre tout-puissant.

Mais, me direz-vous, les élémens du nombre sont fixes & immuables : on ne peut ni retrancher, ni déplacer aucun d'eux : *sept* doit nécessairement se trouver entre *six* & *huit*. Les parties du tems ne sont-elles pas aussi distinguées les unes des autres par un ordre invariable, qui leur est essentiel ? Le present, le futur pouvoient-ils précéder le passé ? Telle est la nature du vuide. Son immobilité conserve à toutes ses parties leur situation primitive ; il est par essence arrangé, comme nous le voyons.

Je souscris à votre comparaison, Quintius. L'espace est en effet de la même nature que le nombre & le tems ; ce sont des modes ; de simples noms, plutôt que des êtres. Mais vous, que de propriétés n'attribuez-vous point à l'espace ? vous le distinguez de la matiére ; vous en faites une substance réelle, nécessaire, éternelle, immobile, dans le sein de laquelle sont plongés tous les corps, & dont ils parcourent l'étendue par toutes sortes de mouvemens. Que ne dites-vous la même chose, & du tems & du nombre ?

Qu'est-ce que le nombre ? un assemblage idéal, auquel nous donnons des parties indivisibles & disposées suivant un nombre fixe, afin d'avoir une régle sûre, pour connoître d'un coup d'œil le résultat de plusieurs unités, de plusieurs sommes ajoutées les unes aux autres. Mais comme cette méthode s'aplique sans exception à toutes sortes d'objets, réels ou possibles, on la réalise elle-même. Notre esprit se porte naturellement à regarder comme un être, la mesure commune de

tous les êtres. C'eſt auſſi parce que vous apercevez l'eſpace dans tous les corps, que votre imagination le détache de chacun d'eux, & s'en forme un être immenſe.

Le tems ſemble périr & renaître : ſa ſucceſſion rapide ouvre ſans ceſſe à de nouveaux regards des ſcènes nouvelles ; nous le voyons toujours le même, ne vieilliſſant jamais, faire tout éclore & ſurvivre à tout, détruire les monumens, anéantir les peuples, les villes, les empires. Pouvions-nous ne pas nous livrer à l'illuſion qui le réaliſe à nos yeux, qui le peignit à ceux de nos ancêtres ſous l'emblême de Saturne armé d'une faulx meurtrie, & devorant ſes propres enfans ? Toutefois, ſéparé des êtres mêmes, qu'eſt-il en effet, quoiqu'on le meſure, qu'on le partage en heures, en jours, en années, en ſiécle ? Le tems n'eſt rien : ce n'eſt pas la durée des êtres que nous diviſons ; ce ſont les êtres mêmes, en tant qu'ils durent, ſoit en mouvement, ſoit en repos. Quelle eſt donc la ſource de l'erreur ? c'eſt que chaque objet enviſagé ſéparément a ſa durée particuliére ; & que toutes ces durées priſes enſemble paroiſſent ſe confondre dans une maſſe commune. Cette maſſe devient un tout immenſe, que notre eſprit aime à ſe repreſenter, auquel il attribue une éxiſtence propre, indépendante, éternelle. Nous le voyons ſous l'image d'un fleuve, qui roule avec une impétuoſité toujours égale, & fertiliſe un côté de ſes bords, pendant qu'il mine l'autre inſenſiblement ; ſous celle d'une grande roue, qui tournant ſur elle-même éleve & précipite des grains de ſable attachés à ſa circonférence. Mais ſi le tems étoit un être réel, puiſque toutes ſes parties ne ſubſiſtent point enſemble ; qu'elles périſſent en naiſſant ; que tour à tour elles le chaſſent & ſe détruiſent, cet être ſortiroit donc ſans ceſſe du néant, & ſans ceſſe il y rentreroit ; théorie peu favorable à votre ſyſ-

tême, quand elle seroit aussi vraie, qu'elle est absurde. Tenez donc pour certain que le tems & le lieu ne sont précisément rien en eux-mêmes, qu'ils n'éxistent que dans nos idées ; objets fantastiques, fruits de l'imagination, que désavoue la nature. Si l'Univers n'étoit pas, il n'y auroit ni tems ni lieu. L'un est la durée de tout ce qui change ou périt, l'autre est la distance des corps. Or la durée des êtres, non plus que leur distance, ne forme point un être différent d'eux-mêmes.

Mais, repliquerez-vous, la place occupée par un corps n'est pas le corps même : je puis l'en chasser, elle demeurera toujours. Non, Quintius ; il est vrai qu'elle paroît demeurer, parce que les corps qui environnoient celui que vous avez déplacé n'ont pas, en même-tems que lui, changé de situation : mais son lieu proprement dit, qui n'est autre que son étendue, ne subsiste plus où ce corps a cessé d'être. Inséparables l'un de l'autre, ils ont été transportés à la fois. La pensée distingue souvent le lieu, d'avec le corps qui le remplit : c'est qu'alors elle s'arrête à considérer les corps environnans. Ainsi le lit d'un fleuve, ce sont les rives immobiles le long desquelles il roule ses eaux : un fourreau dans le langage commun, est le lieu d'une épée; un vase, celui d'une liqueur. C'est un terme que nous employons pour exprimer la situation d'un corps, & faire entendre que la place qu'il occupe n'est pas en même-tems remplie par un autre. Au reste, en vain demande-t'on si le lieu est le contour du corps même, ou la surface extérieure de ceux qui le touchent immédiatement, ou je ne sçais quel intervalle imaginaire auquel on ne peut donner de nom. Le lieu n'est autre que le corps lui-même, borné par sa propre figure.

Toutes les fois que vous séparez le vuide de la matière, cette opération en fait un corps ;

je pourrois même dire un corps solide, quoique vous le souteniez pénétrable & sans consistence. D'un nombre d'atômes pris à votre gré, composez un globe dont l'intérieur soit creux : pareil à ces globules que forme la pluye sur la surface de l'eau. La figure du vuide que renferme cette enceinte d'atômes est sphérique : on peut donc de tous les points tirer des lignes droites, aux points diamétralement opposés. Toutes ces lignes passeront par le centre ; & il en résultera des angles sans nombre. Ainsi vous mesurerez le vuide ; il vous offrira l'étendue suivant les trois dimensions ; & la figure de ses parties dépendra de la maniére dont les atômes seront arrangés autour d'elles ; comme l'aire d'un quarré est quarrée ; comme une liqueur versée dans un vase rond, en reçoit la forme. Le vuide sera donc un corps. En effet, de quelque côté, sous quelque face qu'on l'envisage, on le trouvera divisible & revêtu de toutes les propriétés des corps. Vous pourrez y décrire des cercles, des triangles ; y trouver le raport de la sphére avec le cylindre. Tout ce que les Eleves d'Euclide, Descartes, Leibnits & Bernouilli nous ont découvert de Théorêmes, tous ceux que démontra le Géometre de Syracuse, vous les vérifierez en opérant sur le vuide. Quelle foule de différentes figures un bloc de marbre ne renferme-t'il pas confondues à la fois ! pour se rendre visibles ; elles n'attendent que le ciseau d'un habile ouvrier, qui sache, en retranchant toute partie superflue, enlever le voile épais qui les dérobe à nos regards. Ainsi l'espace que vous soutenez vuide, rassemble dans son sein les figures de tous les êtres possibles ; elles se refusent aux sens ; mais l'esprit les découvre.

Je vais plus loin : si la matiére est divisible à l'infini, ce que j'espére prouver dans la suite, l'espace a la même proprieté. Dans l'espace, on

ne peut supposer de partie si petite, qui ne tienne à toutes les parties dont elle est environnée. Elle en touche une à sa droite, une à sa gauche, occupe entr'elles un point & les sépare. Par conséquent, à moins qu'on ne veuille les confondre, elle offre à chacune un côté différent: elle en présente d'autres aux parties qui sont au-dessus, à celles qui sont au-dessous. Elle a donc autant de faces, que l'on pourroit compter autour d'elle de particules. Mais ce qui vous étonnera davantage, combien vous figurez-vous de parties dans la plus petite de l'espace ? elle en contient d'innombrables. Imaginez un fil conduit du centre de la terre au firmament, à travers le Soleil. Supposez ce fil en mouvement, de maniére que son extrémité supérieure ne parcoure pas une étendue plus grande que celle d'un atôme; j'apelle atôme le point le plus imperceptible de l'espace: le mouvement se communique à toutes les parties du fil, dans toute sa longueur: mais la vîtesse de chacune d'elles n'est pas la même; les arcs qu'elles décrivent ne sont point égaux entr'eux. Plus ces parties sont voisines du centre de la terre, qui est aussi le centre de leur mouvement, moins elles ont de vîtesse. Au-dessous du soleil les arcs sont beaucoup plus petits qu'au-dessus; ils décroissent à mesure qu'ils s'aprochent du centre: enfin ils sont infiniment petits dans les régions inférieures de la terre. Cet atôme que parcourt le point le plus élevé du fil, a donc autant de parties, qu'il y a des différences proportionnelles dans la grandeur des arcs décrits depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Que sera-ce, si vous percez dans l'infini; si vous prolongez le fil autant que l'espace a, selon vous, d'étendue ? quelles seront les bornes, quel sera le terme de la division ? Qui pourra distinguer à présent la matiére & l'espace.

L'impénétrabilité, dites-vous, attribut essen-

tiel aux corps, n'eſt point une qualité du vuide. Je réponds que c'en eſt une, & qu'elle eſt préciſément la même dans le vuide que dans les corps. Vous avouez que les parties du vuide ne peuvent ſe confondre; qu'en ſe confondant elles ſe réduiroient à un ſeul point, & que dès-lors il n'en réſulteroit aucune étendue : elles ne peuvent donc ſe pénétrer réciproquement. Elles ſont pénétrées par les corps, il eſt vrai; mais les corps ſont pénétrés par le vuide : direz-vous que la matiére eſt pénétrable? Toute ſubſtance compoſée de parties diſtinctes, & qu'un ordre marqué ſépare les unes des autres, quelque pénétrable qu'elle ſoit à des êtres d'une autre eſpéce, eſt formée d'élémens impénétrables. Convenez donc que le vuide n'eſt rien, ou qu'il eſt corps.

Qu'eſt-ce que l'eſpace en effet? c'eſt la matiére même en tant que meſurable. Selon vos principes elle pourroit ſubſiſter, quand le vuide n'éxiſteroit pas, puiſque ce ſont deux natures differentes, & toutes deux néceſſaires. Mais la matiére ne peut ſubſiſter ſans eſpace : parce qu'elle eſt étendue par ſon eſſence, & que tout ce qui eſt étendu, occupe néceſſairement un eſpace. Ce n'eſt point au vuide que la matiére doit l'être; auſſi-bien que lui, compoſée de parties qui ne peuvent ſe pénétrer, elle poſſéde donc comme une de ſes proprietés eſſentielles, un eſpace indépendant du vuide, & qu'elle conſerveroit par ſa nature, quand le vuide n'éxiſteroit point. Or ſi, à cet eſpace inſéparable de la matiére, vous en joignez un autre ſous le nom de vuide, dès-lors il y aura deux eſpaces : il faut néceſſairement exclure l'un ou l'autre. L'un des deux vient après coup, c'eſt un être inutile & ſuperflu; être ſi peu réel à vos yeux, que vous regarderiez la matiére comme ſortie du néant, ſi elle tiroit ſon origine du vuide.

Voulez-vous par un éxemple connoître ce que c'eſt que le vuide ? Jettez les yeux ſur ce cadran vertical, où les heures ſont marquées par des lignes dont les intervalles ont été réglés par le compas. Vous voyez l'ombre de ſtile parcourir par une marche inſenſible cette muraille, que frape la lumiére opoſée. On croiroit qu'il ſort du fer je ne ſçais quoi d'obſcur & de noir, qui lui reſſemble. L'ombre cependant n'eſt rien : ce n'eſt que l'abſence de la lumiére, qui venant en ligne droite, eſt interceptée par le ſtile placé entr'elle & le cadran, & ne peut dès-lors éclairer les points de la muraille, auſquels le ſtile répond : d'où réſulte une petite éclipſe qui ſuit le progrès de la révolution diurne, & l'indique en le ſuivant.

III. Mais ſi l'eſpace n'eſt point un être diſtingué de la matiére, je ne vois plus, direz-vous, de régle pour meſurer les corps, pour déterminer avec certitude aucune grandeur. S'il n'eſt pas fixe & immobile, plus de modèle du vrai repos, avec lequel je puiſſe comparer le mouvement, & par ce moyen le connoître. Les lieux mêmes changeront continuellement de ſituation, & dès-lors rien de précis dans l'évaluation de leurs diſtances ; on ne pourra fixer ni le terme d'où s'éloignent les corps, ni celui vers lequel ils tendent. Vous croyez ce raiſonnement invincible : deux mots vont le réfuter. En vain tenteriez-vous d'aſſigner à tous les corps une grandeur abſolue ; ceux que nous croyons petits nous paroîtront grands, ſi nous les regardons au travers d'une ſimple lunette. Vûs dans un microſcope ils croiſſent prodigieuſement ; la ligne devient un pouce, ou même un pied, ſelon la groſſeur & la forme du verre. Souvent nous n'apercevons qu'une ſeule étoile, où le teleſcope nous en montre deux, écartées l'une

de l'autre par une distance sensible. L'éloignement avoit confondu les deux astres; il avoit anéanti l'intervalle qui les sépare. Tout dépend du point de vue; il dilate ou rétrecit l'espace, comme il étend ou resserre l'image des corps. Non, Quintius, l'espace n'offre point de mesure fixe que vous puissiez apliquer aux corps, pour connoitre leur étendue: on chercheroit en vain dans la matiére même une pareille mesure. La grandeur & la petitesse sont des qualités relatives. Ce n'est qu'en comparant un espace avec un espace, un corps avec un corps, que vous découvrirez & leur différence, & la mesure de chacun d'eux. Principe qui n'est pas moins vrai pour le mouvement. On peut déterminer avec précision les dégrés de viteſſe de plusieurs corps, sans qu'il y ait dans l'univers des points fixes & immobiles. C'est assez que l'esprit en supose, & que les corps environnans ne changent point de situation entr'eux, quoiqu'ils en changent tous ensemble. Un Pilote se promène dans son vaisseau en allant de la poupe à la prouë. Ses pas sont les mêmes & en aussi grand nombre, soit que le navire fende les eaux, pouſſé par des vents favorables, soit qu'il reste immobile, soit enfin qu'il tourne sur lui-même. Raportez les pas au vaisseau; ils sont tous d'une égale mesure; tous suivent également la ligne droite. Raportez-les à la mer, vous les trouverez tantôt droits, tantôt courbes; les uns seront directs, les autres rétrogrades. Nouvelles mesures, nouveaux calculs, si vous admettez le mouvement de la terre. Sans combiner néanmoins tant de raports, on peut aisément connoitre la nature de la ligne que décrit le Pilote. Quelle est donc la néceſſité de supoſer un espace immobile?

Vous sçavez à present ce que signifie le mot de vuide. Le vuide n'est que l'absence de tout corps; absence que notre imagination se repre-

ſente comme quelque choſe de réel, toutes les fois que contemplant, non les êtres, mais leurs modes, elle s'arrête à la ſeule idée de l'étendue, ſans conſidérer le corps dont cette étendue eſt une propriété. La même erreur nous fait réaliſer le nombre & le tems, ſimples modifications des êtres. Ainſi l'eſprit ſe figure un lieu commun à tous les corps, parce qu'il aperçoit diſtinctement, que la place occupée par un d'eux auroit pu l'être par un autre. C'eſt ce lieu également acceſſible à tout, qu'il ſe peint comme ſéparé de la matiére; comme immobile, pendant que tout ſe meut dans ſon ſein. L'Auteur de l'Univers ne pouvoit-il donc créer les corps, ſans créer auparavant un eſpace qui les reçût? Etoit-il aſtreint à commencer par leur préparer une enceinte capable de les contenir? Non, non, cette opération préliminaire, notre eſprit la ſupoſe, & c'eſt lui ſeul qui l'éxécute. La place des corps n'en différe pas plus que leur volume: eux-mêmes ſont leur propre lieu, l'eſpace n'eſt qu'un pur raport. Toute circonférence renferme un centre, toujours le même, & qui, quelque part qu'on la tranſporte, en occupe toujours le milieu. Mais ce centre, eſt-ce un être réel, un être fixe? c'eſt uniquement un point idéal, d'où l'on peut tirer des rayons à l'extrémité du cercle; & c'eſt de ſemblables points que vous compoſez un eſpace immobile, éternel: voilà quelles ſont les parties du vuide; chimériques parties d'un tout imaginaire. Oui, Quintius, ce vuide que vous adoptez, n'eſt qu'une fiction. Epicure ne croyoit pas qu'on pût former de rien aucun être: mais s'il refuſe de tirer les corps du néant, il les y place au moins, en les ſemant dans le vuide. Le mêler aux atômes, c'étoit ne leur mêler rien; c'étoit, ſans le vouloir, introduire le plein dans l'univers.

Quelques Phyſiciens s'opiniâtrent à diſtinguer

l'espace de la matiére, quoiqu'ils reconnoissent sincérement Dieu pour auteur de l'un & de l'autre. Comment n'ont-ils pas soupçonné le véritable dessein d'Epicure ? Ce Philosophe n'a soutenu le vuide, qu'afin d'établir un être auquel on ne pût assigner de cause ; & si les raisons qu'il allégue en prouvent l'éxistence, elles en prouvent en même-tems la nécessité. Entendons-le s'expliquer lui-même. Supposé, dit-il, que Dieu eût créé l'espace, Dieu pourroit en détruire une partie ; ce qui feroit un vuide dans le vuide, & le perceroit en quelque sorte. Mais la portion de l'espace que l'on regarde comme anéantie, ne l'est pas, puisque la distance entre les parties conservées est encore ce qu'elle étoit auparavant : donc l'espace reste toujours le même, & puisqu'il ne peut rentrer dans le néant, il n'a pu en être tiré. C'est ainsi, trompeur Epicure, qu'en paroissant ne soutenir que l'éxistence du vuide, vous avez principalement pour but de prouver qu'il est sans auteur ; & qu'en ne laissant rien à faire aux Dieux, vous les anéantissez. Ennemi mortel de l'Etre suprême, étiez-vous digne de compter au nombre de vos disciples l'ingénieux Gassendi, & tant d'autres modernes, adorateurs sincéres de la Divinité ?

Si Dieu vouloit, disent ces Philosophes, anéantir l'air renfermé dans une chambre, en la conservant telle qu'elle est, l'intérieur n'en seroit-il pas vuide ? Je réponds à leur question par une autre : Vous reconnoissez que Dieu est auteur du vuide comme de la matiére. Il peut donc le faire rentrer, comme elle, dans le néant. Qu'il le détruise ; que deviennent les murs de la chambre ? Tout ce qui doit arriver après la destruction de l'air, suivra celle du vuide. Si donc l'air qui sépare les quatre murs périt tout entier, sans être remplacé, l'espace n'est plus, quoique vous le supposiez encore subsistant : il a cessé d'être,

en même-tems que le corps dont il dépendoit; comme un nombre périt, dès que périssent les individus dont il est l'assemblage. Que restera-t'il donc entre les murs de la chambre? Rien; de même qu'il n'y resteroit rien, si Dieu anéantissoit le vuide que vous substituez à l'air. Les murs ne se toucheront point, reprend Locke; la distance qui régnoit entr'eux, les séparera toujours, puisque dans l'hypothèse ils restent sans altération. Mais Locke est convenu que l'espace peut être détruit. S'il ne reste point d'espace entre les murs, il n'y restera donc absolument rien. Vous direz sans doute que ce rien est le vuide. En ce cas, de votre propre aveu, le vuide n'est rien; ou s'il éxiste, c'est un être nécessaire. Par conséquent, ou Locke soutient que l'espace ne peut être détruit par la volonté Divine; & dès-lors partisan d'Epicure, il s'offre aux traits que le Philosophe Grec n'a pu repousser; ou il s'accorde avec nous sur ce point, il ne devoit pas nous faire une pareille objection.

IV. Ne croyez pas cependant que ce vain phantôme une fois banni de l'Univers, les corps s'en meuvent avec moins de facilité. Si vous parvenez à connoître les propriétés du fluide dans lequel ils nagent, le mécanisme du mouvement se dévelopera bien-tôt à vos yeux. En effet, tout liquide est composé de parties très-mobiles, & dont les différentes faces sont extrêmement polies. Aucun lien, ou presqu'aucun, n'unit ces parties entr'elles. Glissantes par leur nature, elles roulent rapidement les unes sur les autres, parce que leurs côtés sont lisses & arrondis. Une autre matière plus déliée que les liquides mêmes, en remplit éxactement tous les intervales. C'est l'éther, fluide, imperceptible, toujours agité, répandu par-tout. Je ne fais que vous nommer ici, vous recevrez dans la suite

mes hommages, ô vous dont mes Vers doivent parler tant de fois, matiére sans ceſſe agiſſante, inſtrument inviſible de toutes les opérations de la Nature. L'éther, en pénétrant tous les corps les rend plus fléxibles, plus maniables : & toujours prêts à obéïr au moindre choc. De là vient la ſoupleſſe & la mobilité de leurs parties. Un corps eſt-il déplacé ; dès qu'il quitte le lieu qu'il rempliſſoit, il en occupe un autre, & cette tranſpoſition ſe fait en un inſtant.

Vous demandez où ſe retire un corps pouſſé par un autre ; c'eſt dans la place qu'occupoit le corps voiſin, qu'il chaſſe à ſon tour : celui-ci ſe rejette ſur le ſuivant, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la place du premier ſe trouve enfin remplie. Lorſqu'une roue tourne avec rapidité autour d'un axe immobile, ou que l'on tire les cordes attachées à la roulette d'une poulie, ne voyez-vous pas que les parties ſe ſuccédent, ſans laiſſer entr'elles le moindre intervalle, que chacune eſt ſerrée de près & pourſuivie, pour ainſi dire, par celle qui la touche immédiatement ? C'eſt par une ſemblable circulation que le mouvement ſe perpétue dans les liquides. Quoique leurs particules n'ayent ni la même conſiſtance, ni le même enchaînement que celles des ſolides, qu'elles ne ſoient pas dans le même repos reſpectif, cependant il n'en eſt aucune qui n'ait une partie voiſine. Le mouvement paſſe ſans interruption de l'une à l'autre, & comme toutes ſont ébranlées à la fois, elles ne ceſſent de ſe toucher. Dans les ſolides, la ſituation des parties élémentaires eſt fixe & toujours la même ; elle varie dans les liquides : c'eſt la ſeule différence qui diſtingue ces deux eſpéces de corps.

Ouvrez la ſoupape qui retient une colomne d'eau dans un tuyau perpendiculaire fermé par le bas : qu'arrive-t'il ? l'eau tombe ſur le champ par ſon propre poids. A meſure qu'elle ſort de

la partie inférieure du tuyau, elle quitte d'autant la partie ſupérieure : c'eſt un cylindre liquide, qui deſcend tout d'une piéce. Mais la colomne d'air, qui touche immédiatement l'eau, ſoulevée par la liqueur qui l'oblige de lui céder la place, remonte ſur une ligne parallèle & va remplir l'eſpace que l'eau vient d'abandonner. Tout cela ſe fait ſans que ces deux fluides ceſſent de ſe toucher : ils ſe remplacent réciproquement. L'eau deſcend & l'air monte dans la même proportion.

Ainſi le liquide déplacé trouve toujours une retraite ; & le lieu qu'il vient de quitter ne reſte pas vuide un ſeul inſtant ; parce que les parties qui ſe touchoient avant le choc, recevant toutes enſemble une égale impreſſion, ne ceſſent point de former une chaîne. Pouſſez un bâton par une de ſes extrémités, il avance d'autant par l'autre. Cette corde que vous voyez s'étendre au loin, ſecouée par un bout, treſſaillira dans toute ſa longueur, en traçant une eſpéce de courbe. Ainſi toutes les piéces d'une Montre obéïſſent à l'action d'un ſeul reſſort, parce que toutes ſont étroitement unies & engrenées les unes dans les autres. Ce reſſort comprimé dans le tambour, l'ébranle par les efforts qu'il fait pour ſe rétablir, & l'oblige à tourner ſur ſes pivots. De ce mouvement réſulte le jeu de la machine entiére. Au reſte, ce que je viens de dire du corps même des fluides, doit s'apliquer aux parties qui les compoſent, aux élémens dont ils ſont formés.

Je ſçais qu'en adoptant les idées de Lucrece ſur la nature des principes de la matiére, on ne peut, ſans recourir au vuide, concevoir ni le mouvement des corps dans un fluide, ni l'action des particules de ce fluide les unes ſur les autres. Dans l'hypothèſe qu'il ſoutient, tous les corps ſont des aſſemblages de corpuſcules ſimples par eux-mêmes, incapables de diviſion, & re-

vêtus de figures indestructibles, quoique différentes. Ces atômes ne pouvant se rompre, ni même assujettir leurs figures à celle des places qu'il s'agit de remplir, ont besoin d'un espace pour se mouvoir. Ils laissent nécessairement entr'eux des interstices diversifiés, suivant la variété de leurs formes : interstices, qui, selon les partisans de ce système, ne renferment aucun corps. Qu'on donne, ajoutent-ils, à ces intervalles le nom de *Lieu*, le nom d'*Espace*, ou même celui de *Rien*, nous ne disputons pas sur les termes ; c'est assez pour nous qu'ils soient absolument vuides.

Faut-il s'étonner que d'un faux principe, il naisse une multitude de fausses conséquences ? C'est uniquement sur ce que les Epicuriens débitent de l'essence & des figures de leurs atômes, qu'est fondée leur hypothèse du vuide : mais cette théorie, je la rejette ; elle est à mes yeux l'ouvrage de l'artifice ; & vous en jugerez, comme moi, lorsque nous aurons examiné la nature des atômes & la formation des corps. En attendant, écoutez ce que c'est que la matiére céleste, & comment elle s'insinue dans l'intérieur des fluides. Ses particules ne sont pas simples, comme les élémens d'Epicure ; elles n'ont ni dureté, ni roideur : elles ne conservent pas toujours la même figure ou la même masse. Extrêmement déliées par elles-mêmes, & susceptibles d'une division sans bornes, elles sont en effet divisées presqu'à l'infini, par l'action du mouvement continuel qui les agite. Toujours prêtes à se rompre, toujours prêtes à se réünir, elles peuvent quoiqu'aucun vuide ne les pénétre, prendre toutes sortes de formes, en toutes sortes de lieux. Pénétrant tout, elles rempliſſent le moindre vuide ; ou plutôt elles empêchent qu'il n'y en ait dans l'univers.

Entre des boulets d'yvoire, dans un amas de grains

grains, ou de la limaille, on aperçoit de petits eſpaces, où la dureté des ſolides ne leur permet pas d'entrer. Verſez-y quelque liqueur que ce ſoit; elle y pénétrera ſans peine & remplira tous les vuides. Mais pourroit-elle s'inſinuer dans les angles que font entr'eux ces corpuſcules, ſi les élémens dont elle eſt compoſée, conſervoient toujours une forme ſphérique? Ils quittent cette forme, s'allongent & deviennent autant de traits; ils ſçavent en un mot, s'ajuſter à toutes ſortes de moules, auſſi fléxibles que la cire, qui reçoit l'empreinte du cachet avec lequel on la comprime. Ainſi, lorſque nos Sculpteurs, éleves & rivaux de la Gréce, veulent fondre des ſtatuës de bronze, ils en font le modèle en plâtre, l'enduiſent de cire & le couvrent d'une couche épaiſſe d'argile détrempée, en y laiſſant pluſieurs conduits, par leſquels ils verſent le métal mis en fuſion. La cire fuit, le métal coule après elle, & prend la forme d'Alcide.

Le vuide ne ſeroit donc pas plus favorable aux mouvemens, que l'eſt en effet la matiére ſubtile. Il ne réſiſteroit point, je l'avouë; mais combien peu réſiſte un fluide qui ſe prête à tous les interſtices, à toutes les figures & céde au premier choc? Ce qui eſt infiniment petit, doit être compté pour rien. Quoiqu'une pierre éprouve quelque réſiſtance de la part de l'eau, elle ne laiſſe pas d'enfoncer; parce que cette réſiſtance eſt moindre que ſon effort: l'air n'opoſe à la chûte de l'eau qu'un foible obſtacle, & la matiére ſubtile n'empêche pas l'air d'être agité, ni de tendre vers le bas.

Ne me dites pas que, ſi tout eſt plein, un pied cubique d'éther réſiſte autant qu'un pareil volume de plomb, d'or ou de marbre. Votre objection ſeroit ſans replique, ſi la réſiſtance étoit un attribut eſſentiel à la matiére. Mais détrompez-vous; ce n'eſt pas en vertu d'une qualité pro-

pre à tous les corps, & qui agiſſe à proportion de leur maſſe, que réſiſtent ceux dont nous parlons. Leur réſiſtance eſt l'effet de leur tiſſu. La matiére n'eſt que paſſive, & ne peut dès-lors s'opoſer par elle-même au mouvement. Des cauſes accidentelles l'en rendent capable. C'eſt quelquefois une direction contraire qu'elle aura reçuë; ſouvent ce ſont les différens mêlanges de ſes parties, mêlanges diverſifiés à l'infini, & de chacun deſquels réſulte une cohérence, qui combat plus ou moins l'effet du choc. En effet, il ne réſide point en elle de force active, qui puiſſe lutter contre une force étrangére. Suſceptible & de mouvement & de repos, elle n'eſt pas déterminée par ſa nature à l'un de ces états, plutôt qu'à l'autre.

Quelques corps ſont pénétrables, & d'autres ne le ſont pas : on en voit pluſieurs dérober à ceux qui les frapent, une partie de leur mouvement; il en eſt qui ne ſe bornent pas à le diminuer, mais qui l'abſorbent tout entier, & par là le détruiſent ſur le champ. Une telle diverſité d'effets, ne l'attribuons ni au nombre, ni à la nature des particules élémentaires de ces corps; mais à la configuration des particules, à leur enchaînement plus ou moins fort, à la différence de leur ſurface hériſſée, raboteuſe, ou polie. L'eau renferme plus de matiére, qu'un pareil volume de bois. Cependant, vous enfoncez le doigt dans l'eau; vous ne pouvez l'enfoncer dans le bois. L'intérieur des métaux devient acceſſible, lorſque la chaleur les a mis en fuſion : leur poids montre néanmoins ce qu'ils contiennent de matiére propre. Ainſi l'air eſt plus ſubtil que le mercure; la matiére éthérée l'eſt ſans comparaiſon plus que l'air; & les parcelles de cette matiére ne conſervent pas conſtamment le même volume : elles peuvent ſe briſer de plus en plus. Repreſentez-vous donc par-tout, des

fluides plongés les uns dans les autres, & coulant tous ensemble ; fluides plus ou moins déliés, mais dont le plus délié peut, au moindre choc, le devenir infiniment davantage.

Le plein peut donc retarder quelquefois la rapidité du mouvement ; il peut le détourner par une réfraction plus ou moins forte, quelquefois même en changer la direction, le diviser & le transporter d'un corps à un autre : mais il ne l'arrête pas absolument. Que dis-je ? il le conserve, il le dirige ; j'ajoûterai qu'il contribue à la formation & à la durée des corps, en liant étroitement leurs parties entr'elles, effets auſquels le vuide seroit un obstacle. Que les corps y nagent séparés les uns des autres, les particules qui composent chacun d'eux ne conserveront pas leur union. Bien-tôt rompant leurs chaînes & fuyant par des routes différentes, comme ces grains de poussiére que le vent disperse, elles reprendront leur premier état d'élément. Oui, Quintius, à moins que les corps ne soient pressés par des corps qui les environnent, ces liens qui unissent les corpuscules dont ils sont l'assemblage, n'auront pas assez de forces. Tout se désunira, s'écoulera, se dissipera. De ce que le vuide est banni de l'Univers, naît la dureté des corps. Ceux qui par l'étroite union de leurs parcelles, forment une masse solide, ne la forment ainsi, que parce qu'ils sont comprimées de toutes parts. L'Univers est un vase immense, absolument plein. C'est ce que démontrent une foule d'expériences. Joignez éxactement ensemble deux hémisphéres de marbre bien poli, en les faisant couler l'un sur l'autre, pour empêcher que l'air ne se glisse entre deux : essayez ensuite de les séparer, en tirant de bas en haut : quels que soient vos efforts, vous n'y parviendrez jamais. La matiére condensée qui les environne, les comprime fortement & les retient unis pas des chaînes indissolubles. De-

là vient auſſi la difficulté que les nageurs éprouvent à fendre l'eau, qui cédant avec peine, ſemble lutter contre leurs bras, & les fatigue par une continuelle réſiſtance : on diroit qu'elle craint la déſunion de ſes parties. Secouez une baguette d'oſier, vous la voyez ſe courber & décrire un arc : un ſiflement aigu frape en même-tems votre oreille. Cette baguette eſt donc repouſſée par l'air qui la preſſe de toutes parts. Ainſi lorſque le Tonnerre ébranle & fend les nuées, l'éclair prévient le bruit, parce que les vibrations de la matiére ignée ont plus de rapidité, que n'en peuvent avoir dans le plein les ondulations de l'air, qui nous aportent le ſon.

Enfin, pourquoi les rayons du Soleil ſouffrent-ils une legére réfraction qui les écarte de la ligne droite, ſelon laquelle ils tendent à ſe mouvoir ? Cette déclinaiſon eſt cauſée par l'obſtacle que leur fait l'immenſe Océan de matiére céleſte. Agité ſans ceſſe, & compoſé de molécules dont la figure, la grandeur, & par conſéquent la réſiſtance ſont différentes, il arrête les rayons dans leur cours : il force la lumiére de ſe rompre par un pli preſqu'imperceptible, & de quitter ſa premiére route. Seroit-elle ainſi détournée dans un milieu vuide, où rien ne s'opoſeroit à ſon paſſage ? En effet, les fluides quoiqu'ils ayent peu de conſiſtance, ne laiſſent pas de détourner, & même de retarder le corps qui les traverſe, à cauſe du cercle que leurs parties ſont obligées de faire, pour prendre la place les unes des autres. Ce leger écart, ce retardement, ne ſeroient produits ni par le vuide, ni même par une matiére qui ne rempliroit pas éxactement l'eſpace ; au moindre effort on la verroit céder, & s'entr'ouvrir ſans réſiſter. Tout eſt donc plein ; & dans ce plein les corps nagent ſans contrainte ; dans le vuide, au contraire, ils ſe détruiroient bien-tôt par la déſunion de leurs parties : ils ne

pourroient ni recevoir, ni communiquer le mouvement.

V. C'EST POURQUOI je ne puis comprendre que Newton, ce génie sublime, ait regardé le vuide comme nécessaire aux mouvemens célestes. D'un côté, les révolutions réguliéres & constantes des astres ne lui parurent pas se concilier avec un fluide, dont il supposoit la résistance invincible : de l'autre, il vouloit assujettir les cométes aux loix communes de la pesanteur ; & suivant ces loix déterminer l'espéce de courbe qu'elles décrivent, en coupant les orbites planetaires. Plein de ces idées, il crut devoir suprimer la matiére céleste & faire rouler dans le vuide tous les globes forcés par une attraction mutuelle à tourner autour d'un centre commun. Rendons justice à ce grand homme. De tous les Philosophes, Newton a le mieux assorti les loix du mouvement à la nature des corps : sa main sçavante a pesé toutes les parties de l'Univers dans une juste balance : nous l'avons vû décompenser un rayon du Soleil ; & par une analyse sçavante découvrir à l'aide du prisme les sept couleurs primitives. Osons néanmoins, quoiqu'il adopte le vuide, répéter que le vuide n'est qu'une chimére. Comment a-t'il pû s'en repaître ? Comment a-t'il conçu que des corps formés de tant de parties, pourroient y rouler ; qu'ils pourroient en y roulant, conserver leur masse dans son intégrité ? Je ne parle ni des différentes espéces d'attraction qu'il est contraint de supposer, ni même de la gravitation, phénoméne inexplicable, si le mouvement ne se transmet par le contact ; si les corps ébranlés ne conservent pas, autant qu'il est en eux, la direction que leur impriment ceux qui les frapent. J'éxaminerai ces questions dans la suite. Cependant l'amour de la vérité me presse : je crains que cette branche

du syſtême Epicurien, relevée de nos jours par Gaſſendi, ne reprennent ſous de nouveaux auſpices une nouvelle vigueur, qu'elle ne refleuriſſe à l'ombre d'un grand nom. Qu'il me ſoit donc permis d'opoſer la Phyſique à l'autorité.

Tout corps mû circulairement s'éloigne du centre de ſa révolution, lorſqu'il ne rencontre point d'obſtacles : s'il en rencontre, il fait pour les vaincre, des efforts continuels. Apliquons ce principe aux ſphéres céleſtes. Elles ne ceſſent de tourner, ſoit autour de leur axe, ſoit autour d'un centre immobile. Si donc le vuide les environne, elles doivent s'échaper promptement de leur orbite : elles s'éloigneront en ligne droite, & de leur centre, & de la route qu'elles ont commencée. Voyez cette pierre, au ſortir d'une fronde traverſer les airs : plus rapide que les vents, elle frape le but dans un clin d'œil. Le mouvement de rotation donne au coup qu'elle porte plus de force, & une direction plus ſûre. Mais elle s'échaperoit dès le premier tour, ſi le fond de la fronde ne la retenoit. Ainſi les corps céleſtes fuiront par des routes où le rien ne peut leur faire obſtacle ; & conſervant toute leur rapidité, ils traverſeront l'empire du vuide ; juſqu'à ce que par hazard ils rencontrent quelque corps qui les arrête, ou qu'ils atteignent les bornes de l'Univers.

Ajoûtons que la maſſe de chaque corps ſe détruira bien-tôt. Par la violence de ſa rotation, il ébranlera lui-même toutes ſes parties, & les diſperſera dans les vaſtes ſolitudes du vuide, comme une rouë fait voler le ſable, en tournant ſur ſon eſſieu. L'atmoſphére dont il eſt environné, ſe réduira d'abord en atômes imperceptibles ; enſuiſe ſa ſurface ; enfin les parties mêmes les plus voiſines du centre. Le ſoleil, prodigue de ſes feux, lancera des rayons qui ne ſe répareront point, & les planétes verront tarir

la source de leur lumiére. Les corps denses n'auront aucune pesanteur ; que dis-je : ils seront plus legers, ils s'éloigneront du centre avec plus de vitesse que les corps rares, puisqu'ils auront plus de mouvement qu'eux. Vous me répondrez que la force centripete les retient : mais qu'entendez-vous par ce terme ? Quand ma main fait tourner rapidement une fronde, ce n'est pas la force contripete, c'est la fronde qui retient la pierre. Je conçois sans peine une cause agissante par impulsion ; mais je ne puis concevoir des forces occultes, dont la puissance en quelque sorte magique, est supérieure à celle des forces centrifuges, & si supérieure, que la gravitation s'accroît à mesure que les corps aprochent du centre. La Physique rentreroit-elle aujourd'hui dans le sein des ténébres, dont l'avoit autrefois envelopée le Précepteur d'Alexandre ? Ce Philosophe qui donnoit si souvent des noms pour des causes, croyoit résoudre par un mot les plus difficiles problêmes.

Cette force émanée du centre, qui sans cesse y pousse les corps, & dont le pouvoir s'étend aux extrémités du monde, doit nécessairement agir dans un milieu, qui liant toutes les parties entr'elles, soumette à son action tout ce que renferme la vaste circonférence de l'Univers. Ce milieu ne peut être qu'une matiére répanduë partout. Vous donc qui ne reconnoissez pas un tel fluide, placez au centre de chaque sphére une intelligence qui combatte contre les forces centrifuges ; ou plutôt, qui triomphant de leurs efforts, retienne les corps célestes par des freins qu'ils ne puissent rompre, les arrête dans leur suite, raméne ceux qui se seront échapés, & les contraigne de rouler dans de vastes ellipses. Toute courbe est un assemblage de tangentes infiniment petites, que le corps s'efforce à chaque instant de suivre. Cette intelligence fera donc à

chaque instant rentrer les globes dans la courbe, dont ils tendent à s'écarter : par intervalles elle les tiendra moins assujettis, & sçaura leur lâcher à propos les rênes : gouvernant les corps celestes, comme un enfant conduit un cerf-volant, qu'il abandonne à l'inconstance des airs, & dont il régle le vol avec une longue ficelle ; ou comme on voit dans les places publiques des joueurs de marionnettes faire agir tous les membres de ces grotesques figures, à l'aide d'un grand nombre de fils.

De combien de ressorts doit pareillement dépendre un systême tel que celui de Newton, qui ne craint pas de varier les loix, suivant la différence des cas qu'il doit résoudre. Ce défaut de simplicité peut seul montrer évidemment combien ses idées sont chimériques. En effet, si l'attraction est une qualité nécessaire & inhérente à la matiére ; si c'est un attribut dont elle ne puisse être privée sans rentrer dans le néant, cette force que possédent également toutes ses parties, doit être la même dans toutes, doit agir dans toutes avec une parfaite uniformité. Le genre ne peut avoir de propriété que ses espéces ne partagent. Tous les corps attireront donc ; tous seront attirés de la même maniére : & la Nature, invariable dans ses opérations, suivra constamment les mêmes loix. Mais du sein tumultueux d'une République où régne la discorde, il ne sortit jamais tant de loix contraires que votre doctrine en rassemble, illustre Newton. Chaque fois que dans le vaste océan de l'Univers s'offre à vos yeux quelque nouveau Phénoméne, chaque fois vous êtes obligé de changer de route, & d'imaginer de nouvelles espéces d'attractions. L'attraction qui meut les planétes dans le vuide n'est pas la même que celle de l'aiman ; celle des corps électriques différe de l'une & de l'autre. Ainsi, peu d'accord

avec vous-même, vous flottez au gré de tous les vents ; ainſi vos pas errans ſe croiſent dans des détours ſans nombre. Votre ſyſtême n'a rien de ſuivi, rien de général, rien en un mot qui ſoit également aplicable à tout : & ne peut-on pas le comparer avec aſſez de juſteſſe à ces inſtrumens ſtériles & groſſiers, dont un ſeul air épuiſe les organes ? Montés d'une façon, ils ne donnent jamais que le même ; pour en tirer un ſecond, il faut les remonter, & renouveler ce changement dans l'intérieur de la machine, toutes les fois qu'on veut changer de ton.

Laiſſez donc, Quintius, les Partiſans de l'attraction ſe repaître de leur chimére, & concevoir, s'ils peuvent, des forces agiſſantes, ſans un milieu qui en communique l'impreſſion. Pour vous, reconnoiſſez que la tendance des corps vers un centre, eſt produite par l'effort d'une matiére qui les y pouſſe, en même-tems qu'elle s'en éloigne. Renoncez à ce vuide dans lequel ni le mouvement, ni l'Univers même ne pourroient ſubſiſter. Epicure prétend que les atômes s'y meuvent. En réfutant cette partie de ſon ſyſtême, j'expliquerai la cauſe de la peſanteur. Je vous ai repreſenté la matiére ſubtile dans une agitation continuelle, & cédant à la plus foible impulſion, ſans diminuer le mouvement des corps qui l'ébranlent. Ces propriétés du fluide éthéré ſeront dévelopées dans le livre où je dois parler des corps céleſtes & de leurs révolutions. J'y renvoye auſſi ce qui concerne les Cométes : vous y verrez comment & pourquoi ces Aſtres étrangers entrent quelquefois dans notre tourbillon.

VI. Toutes les parties de ce vaſte Univers ſe compriment donc réciproquement ; & cette preſſion qu'éprouvent les corps, eſt l'unique cauſe de pluſieurs effets qui nous ſurprennent. Le vin ſe tient ſuſpendu dans une bouteille ren-

verſée ; il refuſe de ſortir d'un tonneau percé vers le bas, ſi l'air introduit par le haut ne le force de deſcendre : n'en cherchez point d'autre raiſon. Par-là vous expliquerez encore un Phénoméne beaucoup plus étonnant. Il arrive dans quelques mers, que des vents opoſés forment un rapide tourbillon, qui ſaiſiſſant de toutes parts un nuage, l'envelope, arrête ſa marche, & le fixe ſur la partie des ondes au-deſſus de laquelle il paſſoit. Tout ce qui ſe trouve d'air entre deux, eſt pompé dans un inſtant. Du ſein de la mer s'éléve alors une colomne liquide, dont la tête va ſe perdre dans les Cieux. Ce fleuve perpendiculaire ſe proméne ſur les flots agités, & menace d'un naufrage preſqu'inévitable les vaiſſeaux qui ſe rencontrent ſur ſa route. Il n'eſt pour eux qu'une reſſource. C'eſt d'entr'ouvrir cette colomne, & d'y faire entrer promptement de l'air. Le canal étant rompu, les eaux ceſſent de s'élever, & la maſſe énorme s'écroule avec un horrible fraças.

De-là vient auſſi que malgré tous vos efforts vous ne parviendrez jamais à comprimer l'eau, du moins d'une maniére ſenſible. Rempliſſez-en une boule de plomb, & frapez deſſus à coups redoublés : vous verrez cette boule invulnérable réſiſter au marteau le plus lourd, le repouſſer même, & le forcer de rebondir ſans effet. Si vous continuez de fraper avec violence, l'eau ſortira comme une roſée : elle s'échapera par les pores imperceptibles du plomb, plutôt que de ſe comprimer, plutôt que de perdre, en ſe reſſerrant, la moindre partie de ſon volume. S'il ſe trouve dans l'eau un auſſi grand nombre de vuides que vous le ſupoſez, ce ſont autant d'aſiles, où ſes particules pourroient ſe réfugier. Pourquoi ne le font-elles pas ? vous direz peut-être que la différence de leur configuration les en empêche. En ce cas, de tels eſpaces ſont inu-

tiles ; ils sont incapables de favoriser le mouvement, puisqu'ils refusent une entrée libre aux parcelles de l'eau.

Il n'en est pas ainsi des particules de l'air. Elles souffrent qu'on les comprime ; elles sçavent s'accumuler, s'affaisser, jusqu'à ce qu'enfin mises en action par l'étincelle la plus legére, elles s'écartent avec violence, force leur prison, rompent leurs chaînes, & que déchirant par un effort subit tout ce qui s'opposoit à leur passage, elles se fassent jour avec un bruit horrible. Tel du fond de ses entrailles brûlantes, l'Etna vomit des nuées de souffre, des flots de cendre, & des tourbillons de fumée. Le Ciel est obscurci par les noires vapeurs qu'exhalent ses profondes cavernes. Souvent de nouveaux abîmes se creusent dans son vaste sein, & de ces gouffres affreux s'élancent des torrens de flammes.

Une différence si sensible, l'attribuerez-vous aux vuides plus nombreux dans l'air, que dans l'eau ? Ce qui la produit, c'est la différente quantité de matiére subtile dont ces deux fluides sont pénétrés. Le second en renferme moins que le premier : & de-là vient qu'il a plus de consistence, qu'il résiste davantage. Quelle force n'a pas la poudre enflammée ? du creux de machines formidables elle lance des globes d'un poids énorme : sous leurs coups les tours se renversent, les murs tombent, la terre ébranlée tremble & fait entendre au loin d'horribles mugissemens. Mais si l'atmosphére est percée par un si grand nombre de vuides, pourquoi le passage d'un corps y cause-t'il tant de fracas ? Ces grains de poudre devroient traverser en silence des espaces libres, la flamme devroit perdre toute sa force ; & se dissipant sans effet, répandre dans les vuides de l'air une vaine fumée. D'où vient donc une si terrible explosion ? C'est que le feu dégage les particules d'air enchaînées

dans le salpêtre, qu'il rompt leurs liens ; & que l'air devenu libre ne peut se dilater, qu'il n'écarte par le même effort tout ce qui l'environne.

Pour lors il arrive dans l'air, dont toutes les parties ont le tissu extrêmement souple, ce qu'on voit arriver dans un arc prêt à décocher une fléche. La corde en raprochant les deux extrémités de l'arc, force la partie convéxe d'ouvrir ses pores, & la partie concave de resserrer les siens. La matiére subtile entre dans les pores élargis ; mais sans trouver d'issue. Elle agit donc contre les fibres qui lui refusent passage, & tâche, autant qu'il est en elle, de les dilater. Mais la corde s'opose à ses efforts. La corde est-elle lâchée ? les obstacles cessent : l'arc en liberté s'étend, se redresse ; la corde se rétablit avec force & chasse en même-tems la fléche, qui fuit soudain, & fend les airs d'un vol rapide. C'est ainsi que l'arquebuse à vent tire presque sans bruit ; c'est ainsi qu'elle lance des balles sans le secours de la poudre. Toutes les balles d'air comprimées dans cette canne de fer, sont autant d'arcs prêts à partir.

Vous prétendez aussi que la transparence de certains corps, le peu de consistence de quelques-uns, la fluidité de plusieurs autres sont les effets du grand nombre de vuides qui se trouvent entre les atômes, dont l'union forme ces divers assemblages. Si votre explication étoit véritable, les corps transparens, les corps mols, les corps liquides seroient tous plus legers que les corps opaques, que ceux dont la masse est dense & solide. Le Mercure, corps fluide, fournit une preuve du contraire. Sa mobilité ne le céde point à celle de l'eau : il s'éléve, comme elle dans les airs, lorsqu'il est échauffé : réduit en vapeur, il s'insinue dans les pores ; & sa fumée pleine d'esprits volatils, pénétre dans l'intérieur des plus petits corpuscules : seulement, il ne mouille

pas, comme l'eau, & ne s'attache pas, comme elle, à tout ce qui le touche. Le mercure est néanmoins plus pesant qu'un grand nombre de corps durs & compactes. L'or devroit par la même raison surpasser en dureté les pierres & tous les métaux, comme il les surpasse en pesanteur. Cependant vous sçavez combien il est ductile & malléable. La glace nage sur l'eau; la partie solide d'un métail est plus legere que celles qui sont mises en fusion; ne voyons-nous par la cire soutenuë par l'eau? elle devroit se précipiter dans tous les fluides, si la transparence étoit un effet du grand nombre de vuides. L'huile plus opaque que l'eau, la pierre-ponce, le liége ne doivent pas surnager dans votre systême. Enfin le plus précieux des fossiles, le diamant que produisent ces riches contrées qu'échauffe de plus près l'astre du jour, le diamant ne seroit pas à la fois dur & transparent. La transparence qui dans vos principes, est une suite du grand nombre de vuides, exclut nécessairement la dureté que fait naître, selon vous, leur petit nombre.

Il est plus naturel de regarder les corps qui donnent un passage libre à la lumiére, comme tissus en forme de treillage, & composés d'un grand nombre de réseaux, apliqués par couche les uns sur les autres. Si ce sont des fluides, ils ressemblent à ces toiles fines & déliées que fabriquent quelques insectes. Si ce sont des corps durs, tels que le cristal, je les compare à ces grilles qui ferment nos jardins, sans nous en dérober la vuë. Une partie de la lumiére passe entre les barreaux: ils en arrêtent & réfléchissent une partie. Une portion de ces grilles est donc éclairée, pendant que l'autre nous permet de voir les objets qui sont au-delà, comme si rien n'étoit entre deux; cependant la matiére subtile remplit tous les intervalles. Cette idée que je vous donne du tissu des corps diaphanes, peut

fournir l'explication d'un phénoméne d'optique. Si du rivage vous regardez en vous panchant l'eau de la mer, ſon peu de profondeur vous laiſſera voir le fond de ſon lit, & des cailloux luiſans mêlés avec des coquillages; c'eſt qu'une partie des rayons lumineux traverſe ce plan liquide. Conſidérez la plaine mer du haut d'un rocher; vous apercevrez une immenſe étenduë de lumiére, dont vos yeux ſeront éblouis: c'eſt que l'image du Soleil ſe peint ſur la ſurface des eaux, qui dans leur agitation continuelle réfléchiſſent une grande partie de leurs rayons.

D'ailleurs nous voyons le verre & les métaux mêmes, malgré leur dureté naturelle, mis en fuſion par le feu: effet qu'on doit attribuer, non, comme vous faites, à l'introduction de vuide dans l'intérieur des corps, mais à celle d'un corps étranger, qui s'inſinuant dans leurs pores, rompt les liens inviſibles de leurs parties; en ſorte que du mêlange de deux matiéres il ſe forme un tout liquide. Le feu pénétre en effet dans les interſtices du verre & des métaux: ſes traits volatils ſe gliſſent entre les gouffres, ſéparent les ſels, agiſſent avec force ſur les molecules détachées, & les diviſent en mille maniéres. Souvent même l'action du feu n'eſt pas ſuffiſante. Pour diſſoudre le fer, on ajoute le nître & l'alun, dont les pointes aiguës ouvrent ce métail, & ſe font jour au travers de ſon tiſſu. On dit auſſi que le diamant, dont la dureté triomphe & du fer & du feu, ſe liquefie, lorſqu'à côté d'une émeraude on l'expoſe aux rayons du Soleil réunis au foyer d'un miroir ardent.

Bien plus: un corps ne ſe rarefie jamais, que parce qu'il reçoit dans ſon ſein des corpuſcules étrangers; dont la fuite lui rend ſa premiére denſité. Comme l'eau ſe glace, dès que tout ce qu'elle contient de feu s'évapore, elle s'échauffe, au point de chaſſer une partie de

l'air qui la pénétre, lorſqu'il ſe joint un grand nombre de particules ignées à celles qui la rendoient déja fluide. Mais une propriété ſurprenante de cette liqueur, c'eſt qu'elle ne diſſout jamais qu'une certaine quantité du même ſel. Raſſaſiée, pour ainſi dire, elle laiſſe tomber le reſte au fond du vaſe : ce qui ne l'empêche pas de diſſoudre d'autres matiéres, & de ſe teindre de diverſes couleurs. Remarquons auſſi qu'il eſt pour elle un certain dégré de chaleur, au-delà duquel le feu le plus vif ne la porteroit pas. Je ſuis donc bien éloigné de ne pas reconnoître dans l'eau pluſieurs pores de ſtructure différente : ſeulement je nie qu'ils ſoient vuides ; je les ſoutiens remplis d'air & de matiére ſubtile, dont les parcelles ne s'échapent pas même toujours à l'arrivée de nouveaux corpuſcules. Nous voyons en effet les ſels que l'eau diſſout, en augmenter le volume : le bois occupe plus d'eſpace, lorſque l'eau en a pénétré toutes les fibres. Qu'elle s'évapore, il ſe reſſerre, ſe féche & ſe fend même quelquefois. Tant il s'en faut qu'on doive attribuer au vuide l'augmentation du volume des corps, & que creux au-dedans, ils ſe dilatent par l'accroiſſement du rien qui s'y trouve.

Rejettez donc ſincérement ce vuide immenſe, dans lequel vous placiez l'univers ; ce vuide que vous ſupoſiez éternel & ſans auteur, afin qu'il y eût un Etre indépendant de la Divinité, & que du moins le lieu des corps, le berceau de la matiére ne fût pas l'ouvrage du Créateur. Ce grand eſpace eſt une chimére : ces petits vuides que vous imaginez dans l'intérieur des corps, ſont de pures fictions. Sur quels fondemens, trompé par une fauſſe idée de la nature, éleviez-vous l'édifice du monde ? vous le voyez. Quintius : bâtir dans le vuide, c'étoit bâtir dans le néant.

SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIÉME.

I. *UN début où le Poëte relève l'étude des merveilles de la Nature eſt ſuivi de l'expoſition du ſujet qu'il doit traiter dans ce Livre, qui roule tout entier ſur les atômes. Si dans le ſyſtéme d'Epicure le vuide eſt le lieu des corps, les atômes en ſont les principes. Ce Philoſophe ſoutient qu'ils éxiſtent par eux-mémes : que leur multitude eſt infinie, qu'ils ſont indiviſibles & dès-lors incapables de ſe détruire ; que la peſanteur eſt un attribut de leur eſſence ; enfin, que le mouvement qu'elle leur imprime les réunit, & forme par cette réunion tous les étres. L'Auteur combat ſéparément ces cinq aſſertions : il détruit les trois premiéres dans ce Livre, & renvoye au quatriéme la réfutation des deux autres.*

II. *Premiérement, le atômes n'éxiſtent point par eux-mémes. Trois raiſons le prouvent.*

Ils ne ſont point doués de toutes les perfections poſſibles.

Chacun d'eux pris ſéparément, pourroit ne pas être.

L'éxiſtence du vuide, eſt, ſelon Epicure, indépendante des atômes, & dès-lors il ne doit pas les regarder comme néceſſaires, puiſqu'il peut concevoir un étre réel, ſans les ſupoſer éxiſtans.

III. *Secondement, les atômes ne ſont pas innombrables, l'Auteur le montre par pluſieurs raiſonnemens.*

Le vuide dans lequel ils nagent, a plus d'étenduë qu'ils n'en occupent.

On peut, sans détruire l'univers, augmenter ou diminuer le nombre de ces corpuscules.

Ce n'est que considérés tous ensemble, qu'ils composent cette somme qu'Epicure croit infinie : mais aucune somme ne peut être infinie, parce que toutes sont des amas de parties, & que tout amas commençant par l'unité, doit avoir un terme.

Les supposer innombrables, & les distribuer, comme fait Epicure, en différentes classes dont le nombre est limité, c'est se contredire grossiérement. Le Poëte met dans tout son jour l'absurdité de cette inconséquence.

IV. *Troisiémement, les atômes ne sont point indivisibles ;*

Parce qu'ils sont figurés ;

Parce qu'ils ont des parties ;

En un mot, parce qu'ils sont pure matiére ; & que la matiére est par essence divisible même à l'infini. L'Auteur après avoir démontré cette derniére vérité par tous les argumens qui concourent à l'établir, répond aux objections des Epicuriens : il définit la matiére, en dévelope la nature, & conclud que les atômes pouvant se diviser, sont destructibles comme tous les corps.

V. *Cette question le conduit à parler du systéme de Spinosa, qu'il expose & réfute en peu de mots.*

VI. *De ce que les atômes sont des résultans de parties, l'Auteur infére qu'ils n'ont point cette solidité qu'Epicure leur attribue, & que dès-lors leur composition est l'ouvrage d'une cause étrangére ; conséquence qui résulte aussi de ce que leurs figures, loin d'être nécessaires, sont de simples modifications. Il explique à ce sujet la nature des*

modifications & celle des propriétés, en marque la différence, & fait une parallele de l'hypothèse d'Anaxagore avec celle d'Epicure.

VII. *L'essence des corps, qui, nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt que l'autre, fournit une preuve invincible de la création de la matiére, & de l'éxistence d'une Divinité. L'Auteur termine le troisiéme Livre en dévelopant cette preuve.*

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE TROISIÉME.

Heureux celui dont le génie s'élevant au-dessus des sens, vole, guidé par la Raison, à la découverte des véritables principes, & perce le sombre voile qui dérobe aux mortels les mystéres de la Nature. La faveur équivoque des Rois, les faux biens que distribue l'inconstante fortune, les malheureux plaisirs dont repaît la Volupté, rien ne peut faire impression sur ce cœur qu'enflamme l'amour du vrai. Quelle est l'indifférence des hommes ! Ils s'arrêtent à considérer le cours d'un ruisseau : couchés sur le gazon, à l'ombre d'un épais feuillage, ils le voyent rouler en murmurant une onde pure ; la fraîcheur de ses eaux, l'émail des fleurs qui couronnent son lit, la verdure de ses bords, tout enchante leurs yeux. Peu sçavent goûter un plaisir plus flâteur, celui de remonter à la source même de ces eaux, d'en seconder l'origine, de pénétrer jusqu'aux réservoirs intarissables qui les produisent. Ainsi nous arrêtons presque toujours nos regards aux dehors de la matiére. Le spectacle qu'elle presente nous ravit, sans attirer notre curiosité. Contens d'admirer sa forme & sa magnificence extérieu-

re, nous effleurons à peine l'écorce des objets. Pénétrons au-delà : osons nous frayer une route jusqu'au sanctuaire de la Nature. Qu'il est beau de méditer sur les principes des Etres, de contempler leur essence ! C'est-là que le Sage est porté par un noble essor, le reste est le frivole amusement du vulgaire. Que la Poësie célébre à jamais le grand Pythagore, l'illustre Platon, ces génies sublimes dont l'étude eut pour objet eux-mêmes, leur Auteur & l'origine de l'univers. Plus touchés de l'attrait des sciences, que des charmes de leur patrie, supérieurs aux préjugés de l'éducation, ils allérent se former loin de la Gréce, à l'école des peuples que la Raison éclaira les premiers. Ils parcoururent l'Egypte & les côtes de Syrie, pour converser avec des sages vieillards, pour étudier les monumens de la sçavante Antiquité. Utiles voyageurs qui, raportant à leurs citoyens, non des laines teintes de pourpre, non de l'or & des pierreries, mais de précieuses vérités, les enrichirent par un commerce jusqu'alors inconnu.

C'est dans cet esprit, Quintius, que je m'offre à vous servir de guide. Je me fais un plaisir de suivre avec vous la nature dans ses retraites les moins accessibles, de porter le flambeau devant vous, de rassurer vos pas chancelans. Vous aurez à franchir de rudes montagnes, des roches escarpées, des abîmes profonds. Mais ne vous rebutez pas, songez quel est le terme d'une route si pénible. Je tâcherai d'en charmer l'ennui par la douceur de mes vers : puissent-ils en avoir assez pour vous soulager, en diminuant la sécheresse du sujet ! Ainsi dans les bois, sous un sombre feuillage, le Rossignol remplit les airs de sons mélodieux, tandis que sa compagne échauffe les fruits naissans de leurs amours. Perché sur un arbre, ou voltigeant auprès d'elle, il l'enchante jour & nuit par la tendresse de ses

accens. Du fond de son nid elle l'écoute avec transport. Les charmes de l'harmonie soutiennent sa constance : elle sent à peine le dégoût de l'assiduité.

Les atômes sont la seconde partie du système que vous éxaminez avec moi. Voyons si cette hypothèse est mieux apuyée que celle du vuide ; je ne puis le croire, lorsque je vois les contradictions où tombe Epicure. Peu d'accord avec lui-même, il se perce quelquefois de ses propres armes, comme si l'ivresse de l'erreur eût troublé sa raison.

Il veut que les atômes soient innombrables, & qu'ils nagent dans un vuide sans bornes. Deux principes qu'il osoit substituer à la Divinité, devoient l'un & l'autre être infinis. Quelle main auroit pu renfermer dans les limites d'un nombre, des corpuscules éternels & nécessaires ? D'ailleurs c'est de leur rencontre, de leurs combinaisons fortuites, que naissent les différens corps dans le système d'Epicure. Ses atômes sont les élémens de tous les êtres. Or s'ils n'étoient pas innombrables, ils n'eussent point été propres à se reunir ; jamais le hazard n'en auroit pû former aucun corps. Ils ne rempliroient en ce cas qu'une petite partie de l'étenduë ; & dès-lors épars dans les immenses solitudes du vuide, sans qu'il éxistât rien qui fût capable de les rassembler, ils seroient en vain les matériaux du monde, qui ne pouvoit résulter que de leur assemblage. La supposition d'un espace infini entraînoit donc l'infinité des atômes. Toutefois en les y plaçant, il falloit ne les pas gêner ; on eût empêché par-là ce mouvement si nécessaire à leur union. Trop entassés en effet, & n'étant de plus ébranlés par aucun moteur, ils restoient oisifs à jamais : leur multitude éternellement stérile étoit plongée dans une profonde léthargie. Il a donc fallu les supposer en même-tems innombrables, voisins les

uns des autres, sans se toucher, & mûs par une pesanteur qui leur fût propre, parce que de tous les mouvemens c'est celui qui paroît le plus naturel.

Ce sistême est plus ingénieux que solide, dénué de fondement, il ne peut soutenir un examen attentif. Edifice construit avec un art, mais qu'un souffle peut renverser; il a le brillant & le faux de ces magnifiques spectacles que donne la perspective. Elle vous offre des statues de marbre sous de superbes portiques, des tours, des arcs de triomphe : vous voyez une flotte nombreuse prête à faire voile; des rochers s'élévent du fond de la mer, & ses rivages recourbés dans le lointain blanchissent de l'écume des flots : d'épaisses forêts ombragent de vertes collines : vos yeux parcourent l'Empire des morts, ils découvrent les abîmes du Tartare, & le paisible séjour de l'Elisée. Cherchez au fond du théâtre, cette foule d'objets qui forment à vos regards une scène si variée; vous trouvez des peintures grossiéres sur des simples toiles, & le moindre dérangement détruit toute la machine. Ayez la même idée de l'hypothèse d'Epicure. C'est une chimére éblouissante que le jour dissipe : vous le reconnoîtrez lorsqu'une discussion sérieuse vous aura convaincu que la matiére n'est pas composée d'élémens innombrables, éxistans par eux-mêmes, indivisibles, immortels, que le mouvement n'est point propre à ces prétendus atômes; enfin que celui qu'on leur supose seroit incapable de les réunir.

II. Rapelez-vous d'abord ce que j'ai dit en éxaminant la question du vuide, qu'aucun être ne peut éxister par lui-même, sans réunir toutes les perfections. Qu'une seule lui manque, c'est une preuve qu'il reconnoît une cause supérieure. Un être incréé n'a point de bornes : pourroit-il

ne pas posséder éminemment toutes les qualités que possédent des êtres créés ? Vos Dieux qu'Epicure condamne à traîner dans des retraites inconnuës une vie molle & languissante ; ces Dieux formés, comme tous les corps, par un amas fortuit de corpuscules, n'éxistent point par eux-mêmes ; heureux néanmoins, si je vous en crois, ils jouissent à jamais, dans leur éxil, d'une oisiveté voluptueuse : & cet atôme qui éxiste par soi-même ne peut être heureux ! L'homme par la force de son corps, par la vigueur de son esprit, est capable de tout entreprendre ; cependant l'homme n'est pas un être nécessaire : si l'atôme subsiste par essence, pourquoi n'a-t'il aucun pouvoir ? Vous avez puisé dans l'école de vos Maîtres, une fausse idée de la nature. Une substance qui ne tient son éternelle durée que de ses propres forces, qui éxiste parce qu'elle ne peut pas ne point éxister, quelque nom qu'on lui donne, possède nécessairement la plénitude de l'être, la plénitude de pouvoir. C'est la Divinité même : vous vous faites, sans y penser, un Dieu d'un atôme. Epicure ne soutient les atômes innombrables, que parce qu'il les supose sans auteur ; mais s'ils sont sans auteur ; pourquoi n'ont-ils d'infini que le nombre ? Pourquoi ne leur donne-t'il pas une connoissance, un pouvoir sans bornes ? Pourquoi ne fait-il pas de chacun d'eux une divinité ? Des corpuscules dont la nature est d'être, méritent mieux cet auguste nom, que des Dieux formés par le hazard. Cependant les atômes d'Epicure sont privés de force, de sentiment, d'intelligence ; une raison parfaite, une félicité suprême est le partage de ses Dieux. Avare & prodigue, il refuse tout à des substances éternelles ; il accorde tout à des êtres fortuits : quelle contradiction !

Reconnoissez, Quintius, qu'un perfide conducteur abusoit de votre crédulité : rougissez

d'avoir prostitué l'attribut essentiel de la nature divine à des objets si mépriſables. Avez-vous donc pû croire qu'une mince pouſſiére ; que de viles molécules, aveugle jouet du hazard, éxiſtaſſent par elles-mêmes ? Mais tout ce qui ſubſiſte par ſa propre nature, eſt tellement néceſſaire, qu'on ne peut détacher de ſon idée celle de l'éxiſtence, c'eſt ce qu'on ne dira pas des atômes ; faut-il vous le prouver ? Cet atôme qui fait aujourd'hui partie de mon être, pouvoit éxiſter ſans moi ; mais je pouvois éxiſter ſans lui. Il a pu, ſéparé des autres, errer éternellement dans le vuide ; il le pourroit encore. Puis donc qu'il eſt inutile à l'Univers, ſupoſons qu'il ne ſoit pas : la Nature ſera-t'elle anéantie ? Non, ſans doute. Il n'eſt donc pas néceſſaire que cet atôme éxiſte, & le vuide ſuffit pour le remplacer. Mais ſi je puis en ſuprimer un ſeul, j'en ſuprimerai deux, je les ſuprimerai tous : tous enſemble ne poſſédent quant à leur eſſence rien de plus, que le moindre d'entr'eux conſidéré ſéparément. Les atômes ne forment donc pas un tout éxiſtant par ſoi-même, ſi l'éxiſtence n'eſt pas un attribut propre à chacun d'eux.

De plus, quiconque admet un vuide ſans bornes, & le regarde comme une ſubſtance éternelle, n'a pas beſoin, pour ſe former l'idée d'un être, que les atômes éxiſtent. Il conçoit un infini diſtingué de toute matiére. Ainſi loin de prouver la néceſſité de la matiére, il eſt forcé de convenir qu'elle auroit pu ne pas éxiſter. Elle eſt dans ſes principes un être accidentel. Pourquoi donc la croit-il néceſſaire, & même infinie ? Elle n'a pas plus de droit à ce ſecond titre, qu'au premier. Je vais le prouver, & malgré les ſophiſmes de Lucrece, malgré les nuages que ſon artificieuſe poëſie répand ſur ces objets, faire luire à vos yeux la vérité.

III.

III. Selon vous, le nombre des atômes est infini, mais le vuide est plus grand que tous les atômes pris ensemble. Comment concevez-vous cet infini borné, qui manque de son attribut essentiel ? Je le vois, vous avez crû qu'il étoit possible que de deux infinis, l'un fût plus petit que l'autre; mais de ce que le moindre peut croître, ne s'ensuit-il pas qu'il a des bornes? & le plus grand ne lui sert-il pas de limites? Or l'étendue de la matiére n'égale point celle du vuide; puisque la matiére, au lieu de remplir le vuide, y nage librement. Les portions de l'espace qu'elle n'occupe pas, les intervalles qui se trouvent entre ses parties, sont pour elle autant de bornes, sont autant de preuves qu'elle pourroit croître. Si je prétendois que l'océan est un bassin immense, pour me réfuter il suffiroit de me montrer le rivage. Je réfuterai de même l'infinité de la matiére, en vous montrant des parties de l'espace, qu'aucun corps ne remplit. Considérez combien se nuisent ces deux êtres que vous croyez unis par les liens les plus intimes. Voyez ces deux infinis jumeaux s'enlever reciproquement la moitié de l'empire, où vous les faisiez régner, & le détruire en le partageant. Il faut vous déterminer pour l'un ou pour l'autre; choisissez : mais si vous suprimez les atômes, tout retombe dans le néant; si vous rejettez le vuide, les atômes faute d'espace, ne pourront se mouvoir.

On peut, direz-vous, tirer deux lignes, toutes deux infinies, mais dont l'une parte du centre de la terre, & l'autre de la surface; quoique sans bornes elles seront d'une grandeur différente. Vaine subtilité, Quintius. Ces deux lignes sont égales par le bout qui se perd dans l'infini: mais il est un point où chacune d'elles commence, & ce point n'est pas le même pour les deux: par-là elles sont inégales, & consé-

quemment bornées. D'ailleurs, votre matiére n'eſt nulle part ſans bornes, puiſqu'elle eſt plongée dans un vuide qui déborde de tous côtés.

L'Auteur de cette hypothèſe ne s'entend pas lui-même, lorſqu'il nous donne pour innombrables des atômes, dont le nombre croîtroit au-delà du double, ſans remplir le vuide. J'en pourrois ajouter, je ne dis pas cent mille; le vuide ſeroit fini, ſi cent mille atômes de plus ſuffiſoient pour le remplir; mais des millions de millions. Le globe que nous habitons pourroit devenir plus ſolide, l'air plus denſe; il pourroit ſe placer un corps dans chaque partie de l'eſpace. Rien n'empêche en effet qu'un point vuide ne ſe rempliſſe. Convenez donc que la matiére pourroit croître à l'infini par la multiplication des atômes. Si elle peut croître, elle eſt finie.

Mais elle peut auſſi décroître, même à l'infini, ſans que l'univers ſoit réduit au néant. Ce qu'elle perd alors, eſt regagné par le vuide; & dans vos principes, le vuide peut auſſi-bien remplacer les corps, que les corps le remplacent. Suprimez donc un atôme, vous le pouvez, voilà cette ſomme que vous prétendiez immenſe, diminuée d'autant: que ſera-ce, ſi vous en ôtez un plus grand nombre? Ainſi, ſelon vous, l'infini peut croître ou diminuer. Pourſuivez, Poëte téméraire: dites que l'éternité peut durer plus ou moins. Quels paradoxes? J'ai honte de les réfuter. Il n'eſt point d'addition qui puiſſe augmenter un être infini, point de ſouſtraction qui puiſſe le diminuer.

De plus, comme chaque atôme eſt limité, quel que fût le nombre de ces corpuſcules, jamais leur réunion ne formeroit un tout infini. Aucun nombre ne peut l'être, parce que tous ſont des amas d'unités. C'eſt le ſort d'un aſſemblage quelconque, d'avoir de part & d'autre le néant pour bornes: ce qui commence par un,

doit avoir un terme. C'eſt donc une abſurdité de prétendre que l'infini ſoit un réſultat de parties, & de ſupoſer un nombre incapable d'accroiſſement. En effet, ou l'on peut ajouter à la ſomme totale, & dès-lors elle étoit limitée, ou l'on ne peut l'augmenter; la puiſſance du nombre eſt en ce cas épuiſée; il a conſéquemment des bornes: ce qui ſeroit en même-tems être & n'être pas infini. Avouez donc que nul compoſé de nombres n'eſt innombrable, que toute étendue doit pouvoir ſe meſurer.

Nous diſons, il eſt vrai, dans le langage commun, que le nombre eſt infini, parce qu'il peut toujours croître, & qu'il n'eſt point de ſomme à laquelle on ne puiſſe ajouter. Mais ce langage eſt impropre. Outre que le nombre, comme je l'ai déja prouvé, n'eſt qu'un mode, une ſimple opération de l'eſprit; n'eſt-ce pas aſſez qu'on puiſſe ajouter à quelque ſomme que ce ſoit, pour n'en point reconnoître d'infinie? Puis donc qu'il eſt évident que tout ce qui ſe nombre eſt fini, & qu'on peut nombrer les parties d'un tout quelconque, il en réſulte que nul aſſemblage de parties n'eſt ſans limites. Conſéquence d'où j'en tire deux autres: l'une, que la matiére, amas de corpuſcules, a des bornes fixes; l'autre, que tout infini eſt un, ſimple, incapable ſoit d'accroiſſement, ſoit de diminution; parce que ce n'eſt point un compoſé de parties dont le nombre puiſſe croître ou diminuer.

Nouvel argument qui détruit l'infinité de la matiére; elle n'eſt pas immenſe. Je ne veux pour le démontrer, que votre diſtribution des atômes en différentes claſſes, diſtinguées par la différence des figures. De cette diſtribution il ſuit, même dans vos principes, que l'immenſité ne peut être un de leurs attributs. La preuve en eſt ſimple. Quiconque ſupoſe un eſpace immenſe ne doit apeller immenſe que ce qui peut le rem-

Universitas
BIBLIOTHECA

plir ; comme on ne donne le nom d'Eternel, qu'à ce qui subsiste de tout tems. Il faudra donc qu'une classe d'atômes que vous croirez immense, occupe seule le vuide entier ; tout ce qu'elle ne peut atteindre lui servira de bornes. Parlez ; est-ce l'espéce des cubes, est-ce celle des cônes, qui seule remplit toute l'étendue ? Mais où seroit la place des globules ? Que deviendroient les pyramides, les cylindres, & tant d'autres espéces ? Leur assignerez-vous des demeures au-delà du vuide ? Aucune de ces classes n'en occupe donc seule l'immensité. Donc, aucune n'est immense, & dès-lors n'est infinie. Elles se bornent toutes réciproquement. Mais ce qui n'occupe qu'une étendue limitée, n'est point un assemblage d'êtres innombrables. Chaque classe ne renferme donc pas une infinité d'atômes. Or de votre aveu le nombre des classes est fini ; vous ne reconnoissez en effet qu'un certain nombre de figures. C'est donc pour vous une nécessité de convenir que la matiére a des bornes, puisque des portions finies à tous égards ne peuvent jamais former un tout infini. Mais la partie de l'espace qui reste vuide, est infinie, comme celle où vous faites nager la matiére. Vous ne pourrez donc le remplir tout entier, sans multiplier les atômes à l'infini par une nouvelle création. Quelle proportion entre l'espace & le volume de matiére que vous y placez ! Je contemple un de ses immenses réservoirs que le Germain consacre à Bacchus dans des grottes souterraines : un homme arrive, & croit le remplir, en y versant une mesure de vin ?

Mais pourquoi, supposant le nombre des atômes infini, bornez-vous celui des figures qui les distinguent ? Je sçais ce qui vous a réduit à soutenir en même-tems deux propositions si contraires. Les êtres dont le monde est peuplé ne forment pas une infinité d'espéces ; la fécondité de

chaque espéce a même des bornes, & jamais on n'en vit éclore de nouvelle. Il est donc une puissance qui par des loix immuables régle le cours vague, le mouvement indéterminé des élémens de la matiére, & réprime leur aveugle rapidité. Vous sentiez comme nous la justesse d'une telle conclusion, mais sans vouloir reconnoître avec nous que cette puissance est l'être intelligent. Il n'a dans votre système aucune part à la formation de l'Univers. Plutôt que de l'admettre, vous avez pris le parti de diminuer le pouvoir des atômes, & d'en composer un nombre fixe de légions, mais de légions qui ne reconnussent point de chef. Par-là vous vous ménagiez une réponse aux objections que fournit l'état actuel de la Nature. Elle ne produit point de Géans, de Centaures, de monstres tels que Briarée, Gérion, Argus & Scylla: le plus grand des animaux terrestres est l'Eléphant; les espéces se perpétuent toujours les mêmes: par-tout les enfans naissent semblables à leurs peres. Si vos corpuscules sont innombrables, quelle peut être la raison d'une si stérile uniformité? Vous avez crû la donner, en répondant que la quantité d'atômes renfermés dans chaque classe est infinie, mais que le nombre des classes est limité.

Vaine défaite: Si les atômes sont sans auteur, sans loix, sans souverain, quelle cause plus puissante que la matiére a réduit à ce petit nombre de classes une multitude infinie d'élémens éternels? Il faut me l'aprendre ou convenir que votre réponse est une assertion sans preuve. Au lieu de conformer votre système aux opérations de la nature, vous prétendez, je le vois, asservir la Nature à vos idées. Mais tous vos efforts ne vous dégageront pas du labyrinthe. En effet, si chaque classe renfermoit un nombre infini d'atômes, du moins les êtres de chaque espéce seroient innombrables. Les plantes, les animaux,

les pierres & les hommes naîtroient en foule & confondus enſembles: toute ſorte de terre produiroit toute ſorte de fruits. La mer ne ſuffiroit pas aux poiſſons, l'air aux oiſeaux. Les loix de la propagation, au lieu d'être ſemblables pour toutes les eſpéces, varieroient même dans chacune, à l'infini. L'accroiſſement de tous les animaux ne ſeroit plus le fruit tardif du nombre des années: quelques-uns, enfans de la Nature, ſortiroient tout-à-coup de ſes mains, remplis de vigueur & parfaitement formés; les atômes qui les compoſent s'étant réunis d'eux-mêmes en un inſtant. C'eſt ainſi que dans votre ſyſtême nâquirent les premiers de chaque eſpéce: & pourquoi ce qui s'eſt fait autrefois ne ſe répéteroit-il pas? Les fruits s'offriroient avec profuſion, ſans être portés par des arbres; les blés croîtroient ſans terre & ſans ſemence; la moiſſon n'auroit point de tems fixe, & des forêts immenſes s'éleveroient du ſein de la mer. De nouveaux ſoleils brilleroient chaque jour: chaque nuit ſeroit éclairée par de nouvelles conſtellations. Des cométes ſans nombre ſe feroient remarquer par la variété de leur chevelure; on les verroit ſubitement répandre dans les cieux une lueur étrangére, diſparoître avec la même viteſſe, & ſe replonger dans les abîmes du vuide. Le concours d'élémens innombrables doit en effet produire des corps ſans nombre; leur fécondité pourroit-elle avoir des bornes? L'infini n'en connoît aucunes.

Quelle multitude de combinaiſons vous offre le jeu des échecs! Sur une table diviſée toute entiére en quarrés noirs & blancs, ſe livre à vos yeux une eſpéce de combat. Des deux côtés les fantaſſins forment une premiére ligne, au centre de la ſeconde eſt placé le Roi: des tours s'élevent ſur les deux extrêmités. Chaque combattant a ſa marche particuliére: tout ſe mêle, on pénétre dans les rangs ennemis; le carnage

eſt grand de part & d'autre, & la victoire indéciſe, juſqu'à ce qu'un des deux Rois ſoit forcé de ſe rendre. Mais avant que d'être terminé par cette iſſue, combien de fois le combat ne change-t'il pas, & ne peut-il pas changer de face ? Que de mouvemens divers dans les deux armées ; que de manœuvres, que d'évolutions différentes ? La mer roule moins de flots, les forêts ont moins de feuilles. Que ſeroit-ce ſi les échecs de part & d'autre étoient innombrables ; pourroit-on ſupoſer fini le nombre de leurs combinaiſons ?

Vous ne gagnerez rien à repliquer que la Nature, avare pour le monde que nous habitons, en a peuplé des millions d'autres avec une libéralité ſans bornes. Quand il ſeroit vrai que ces mondes éxiſtaſſent, comment prouveriez-vous qu'ils ſeroient remplis des mêmes eſpéces que celui-ci ? Du concours de tant d'atômes, ne pourroit-il réſulter de nouvelles figures, des corps tout différens de ceux que nous connoiſſons, des êtres dont nous n'aurions pas même l'idée ? Les combinaiſons poſſibles de vos corpuſcules ſont infiniment plus nombreuſes que ces corpuſcules eux-mêmes : quel doit être le nombre des corps, qu'une telle diverſité de mêlanges eſt capable de produire ? Qui pourroit arrêter un infini ſi puiſſant ? Livré à ſon inépuiſable fécondité ; ſuſceptible de tous les enchaînemens que le hazard peut former, il ne feroit pas quelquefois éclore de nouvelles eſpéces ; il ne changeroit jamais la forme des anciennes ! Puis donc que dans la production des êtres la Nature eſt aſſujettie de tout tems à des régles fixes, que le nombre des eſpéces détermine leur forme invariable ; il faut que la quantité des atômes ne ſoit pas infinie, qu'ils ayent un frein, qu'ils obéiſſent à des loix.

Au reſte, ſi deux êtres ſont de la même eſ-

pèce, leur conformité n'eſt pas uniquement produite, comme vous pourriez le croire, par la reſſemblance de leurs parties élémentaires : elle dépend auſſi de la combinaiſon de ces parties, de l'ordre qu'elles gardent entr'elles. Que les mêmes principes ſoient différemment arrangés ? il en réſultera des corps d'une forme toute différente. Cette précieuſe argile que les ſeuls habitans de la Chine & du Japon ſçurent long-tems compoſer, en devenant ſous la main du potier auſſi blanche que la neige, prend toutes les formes qu'il veut lui donner. C'eſt tantôt un vaſe, tantôt la figure d'un bonze : elle offre à nos yeux les monſtrueuſes divinités des Iſles orientales, leurs animaux divers, & toutes les productions de l'Inde. Cet aliment, que la digeſtion transforme en notre propre ſubſtance ſe convertiroit en celle d'un aigle ou d'un lion, ſi l'aigle ou le lion s'en étoient nourris. La même roſée fait croître l'herbe des champs, épanouir les fleurs de nos jardins, & mûrir nos moiſſons. La matiére eſt le véritable Protée, dont celui de la Fable n'étoit que l'emblême, ce Dieu que des métamorphoſes ſubites déroboient aux regards des mortels. Sanglier terrible, redoutable ſerpent, rocher immobile, flamme dévorante, il prenoit ſucceſſivement mille & mille formes, juſqu'à ce qu'en reſſerrant par des liens ce corps toujours prêt d'échaper, on le contraignit enfin à ſe remontrer ſous ſes véritables traits. S'il étoit donc vrai que le nombre des atômes fût illimité, ces corpuſcules, ſuſceptibles dès-lors d'une multitude infinie d'enchaînemens & de liaiſons, pourroient, quelque peu variées que fuſſent leurs différentes figures, produire, je ne dis pas une ſeule eſpéce, mais des eſpéces ſans nombre, d'êtres innombrables & diverſifiés à l'infini. Vous verriez alors une infinité de claſſes, & dans chaque claſſe une infinité

d'individus. La terre seroit peuplée d'animaux d'une grandeur énorme, ou d'un aspect effroyable, de Cyclopes, de Harpies, de Gorgones, de tous les monstres que créa l'imagination des Poëtes. Entremêlez avec art des carreaux seulement de deux couleurs, ils produiront une variété de figures presqu'incroyable.

L'homme ne peut rien qu'à force de travail: son art est le fruit lent & pénible de la raison & de l'expérience; les mystéres de la composition des corps échapent à ses recherches. Cependant, rival de la Nature, il sçait du mêlange d'un petit nombre des principes qui lui sont connus, former de nouveaux mixtes, & créer, si je l'ose dire, des espéces nouvelles. Il compose à l'aide du feu des parfums précieux & d'excellens spécifiques. Le verre, la poudre, les phosphores sont l'ouvrage de ses mains. Inventeur de la greffe, il fait adopter aux arbres des fruits étrangers; en forçant deux espéces d'animaux à contracter entr'elles des alliances qui dégradent la plus noble, il en fait naître une troisiéme, dont la production ne sembloit pas entrer dans le plan de la nature. Et ce que l'homme exécute, ce que peut un foible émule de la souveraine puissance, le hazard, cet architecte de l'univers, ce créateur de tous les êtres, ne le fait pas avec les fonds inépuisables dont il dispose à son gré? Ce hazard n'est donc pas si puissant, ni si riche que vous le supposez. Les atômes ont un frein, ils sont renfermés dans des bornes étroites. Mais il n'est point de bornes, point de loix pour des êtres nécessaires; les atômes n'éxistent donc pas par eux-mêmes; ils ont une cause, & cette cause est Dieu même; c'est en vain qu'Epicure voudroit le nier.

Mais un nombre limitié d'atômes semé dans un vuide infini, chercheroit inutilement à se réunir. Si quelques vaisseaux sans Pilote erroient

disperſés par les vents ſur la vaſte étendue des mers, croyez-vous que le hazard parvint à les raſſembler, qu'ils puſſent jamais former une flotte & voguer enſemble? Leur diſtance n'eſt rien aux prix de celle qui ſéparera dans l'eſpace une quantité finie d'atômes. Quelle comparaiſon entre les plaines de l'océan, quoiqu'elles s'étendent d'un pole de la terre à l'autre, & l'immenſité d'un vuide ſans bornes ? Vos corpuſcules épars dans les abîmes du vague ne pourront jamais ſe rallier. Il leur faudroit une éternité pour traverſer des eſpaces infinis. Que les membres de votre monde ont entr'eux peu de liaiſon!

Je ſçais ce que vous prétendez oposer à mes raiſons. Si la matiére eſt bornée de toutes parts, que deviendra, me direz-vous, une fléche tirée du point où commencent ces bornes ? Votre demande, Quintius, eſt une ſuite de vos préjugés ſur le vuide. Au-delà de la matiére eſt le néant: tirerez-vous une fléche dans le néant ? Le néant n'occupe point d'eſpace. Elle s'arrêtera donc, & l'arc aura fait d'inutiles efforts pour la chaſſer hors des limites, qu'il eſt impoſſible de franchir. Point de lieu ſans corps, & ſans lieu point de mouvement. Ainſi faute d'eſpace, n'ayant plus de mouvement propre, votre fléche, comme un oiſeau qui perdroit tout-à-coup ſes ailes, au lieu d'aller en avant, ſuivra le cours de l'éther, qui la forcera de prendre une route vers laquelle ſon vol n'avoit pas été dirigé.

IV. J'AI démontré que les atômes n'éxiſtent pas par eux-mêmes, & ne ſont pas innombrables: votre maître ne leur avoit donné ces deux attributs, que pour les ſubſtituer à la Divinité qu'il vouloit bannir de l'univers. C'eſt auſſi dans cette vuë qu'il les ſupoſe indeſtructibles. Il falloit que des corpuſcules, chargés des fonctions de l'Être ſuprême, portaſſent quelqu'un des traits

qui le caractériſent, que ne pouvant offrir toutes ſes perfections, ils euſſent au moins ſon éternelle durée. Mais comme Epicure ſçavoit qu'un corps ne ſe détruit que par la déſunion des élémens qui le compoſent, pour être en droit de ſoutenir ſes atômes immortels, il en a fait des êtres ſimples, ſolides, indiviſibles.

Tout ſe réduit donc à prouver qu'ils peuvent ſe diviſer : la preuve en eſt facile ; elle réſulte de vos propres idées. Vous croyez ces atômes figurés : un corps figuré peut-il être ſans parties ? Supoſez-les quarrées, ovales, triangulaires : faites-en des globules, des cylindres ou des croiſſans ; que la ſurface des uns ſoit polie, celle des autres inégale, hériſſée, raboteuſe : diſtribuez-leur enfin toutes les figures que vous croirez les plus propres à multiplier, à faciliter leurs liaiſons ; faites-en de tiſſus de toute eſpéce ; diſpoſez d'eux à votre gré, vous en êtes le créateur ; c'eſt vous qui les mettez en œuvre. Mais ne les ſoutenez pas infiniment petits ; ne me dites point que ſimples par leur nature & principes de tous les êtres, ils n'ont eux-mêmes ni principes, ni parties ; & que dès-lors indiſſolubles, ils ſont par conſéquent indeſtructibles. Tout ce qui eſt figuré peut ſe rompre : tant qu'il reſte un angle, une pointe, une courbure, on a toujours quelque choſe à retrancher.

Quelle eſt l'alternative où je vous vois ; ne donnerez-vous aucune figure à vos atômes ? c'eſt leur ôter tout moyen de ſe lier entr'eux, & par-là de former des corps. Les ſupoſerez-vous capables de s'attacher & de s'unir enſemble ? figurés dès-lors, ils ſont, comme tout le reſte, des amas de parties. Ne dites pas que chaque corps a ſa baſe, ſon principe fondamental ; & que cette baſe, quoique matérielle, eſt quelque choſe de ſimple, d'éternel, de ſolide & d'inaltérable. Il ne vous eſt plus permis de joindre des attributs qui ſe dé-

truisent : vous n'êtes pas en droit de supposer vos atômes indivisibles en même-tems & divisibles.

Je vais plus loin : vous ne pourriez ni sans erreur, ni sans inconséquence, dépouiller de toute figure ces corpuscules que vous regardez comme les principes des êtres ; mais en cet état même ils auroient encore des parties. En effet, vous les supposeriez toujours propres à s'unir entr'eux. Or deux atômes ne s'uniroient pas tout entiers ; ce seroit se confondre, & n'être plus qu'un : mille & dix mille en ce cas ne pourroient former la moindre masse ; la matière seroit pénétrable, elle pourroit se réduire à un seul atôme. S'ils se joignent, ce n'est donc qu'en partie, & dès-lors ils ne sont pas simples. Ainsi la matière a toujours des parties : l'en dépouiller ce seroit détruire son essence, & la replonger dans le néant. L'esprit est simple & vraiment un ; mais pour le corps, il ne peut cesser d'être étendu ; la moindre de ses portions, en même-tems qu'elle est partie d'un tout, est un tout divisible en parties sans nombre.

Pour former un corps, vous commencez, je le suppose, par unir ensemble trois atômes. Je vois les collatéraux toucher celui du centre par deux côtés différens. Ajoutez-en quatre nouveaux qui répondent à quatre autres points : voilà six côtés distincts dans l'atôme du milieu. Si ce n'est pas un cube, ceux qui lui tiennent laissent encore des vuides, que d'autres peuvent remplir. Ce corpuscule a donc autant de parties, que l'on compte autour de lui d'atômes qui le touchent. Ces parties ont un centre commun, composé lui-même d'une infinité de particules, toutes divisibles à l'infini : jamais vous ne trouverez le terme de ses fractions sans nombre ; & si par impossible vous y parveniez enfin, vous auriez une substance qui ne seroit pas étendue ; qui n'auroit ni centre ni parties ; une matière

qui ne seroit plus matiére. Des objets si petits se dérobent, même à votre imagination ; elle ne peut suivre des subdivisions qui se perdent dans l'infini. Mais considérez quelle étonnante surface une petite lame d'or acquiert sous le marteau ; quels prodigieux amas de fumée s'élevent d'une paille humide, où l'on met le feu ; combien il faut peu de couleur pour teindre une grande quantité d'eau, peu de souffre enflammé pour communiquer au vin un goût désagréable. Les corpuscules grossiers sont les seuls qui frapent nos sens ; & quel qu'en soit le nombre, il n'est pas comparable à la quantité de ceux que leur petitesse nous rend imperceptibles.

Deux lignes, dont l'une est perpendiculaire à l'horison, & l'autre horisontale, se touchent en un seul point, que la premiére devienne oblique ; sans toucher la seconde en deux points, elle la couvre un peu plus qu'elle ne faisoit, & dans ce plus je vois différens degrés, suivant l'inclinaison de cet oblique. Voilà donc un point plus ou moins couvert, selon que l'angle formé par les deux lignes est plus ou moins obtus. Considérons-les à present comme parallèles, en supposant que l'une plus longue d'un seul point que l'autre, ne déborde pas plus à droite qu'à gauche : voilà deux moitiés d'atômes bien distinctes. Nouvelle preuve : une pyramide a quatre faces qui se terminent à un seul point ; ce point a donc quatre parties. Si le sommet est un atôme, la ligne qui suit sera composée de deux, la troisiéme de trois, & ainsi des autres. Un seul atôme est donc posé sur deux, & deux le sont sur trois, mais sans les couvrir entiérement, puisque la ligne inférieure croît toujours proportionnellement jusqu'à la base.

Pourquoi trouvez-vous la diagonale d'un carré incommensurable avec un de ses côtés ?

Si toutes les lignes de ce carré ſont formées d'atômes, je ne vois point de raiſon qui vous empêche de déterminer le raport de la ligne droite avec l'oblique. Leurs parties ſont égales ſelon vous ; ainſi la plus grande des deux eſt celle qui renferme plus de parties ; il ne s'agit que de compter le nombre excédent, & ce calcul me paroît aiſé. Cependant vos efforts ſont inutiles ; il faut donc que vous admettiez l'inégalité des atômes. Ce qui produit cette propriété de la diagonale, eſt peut-être auſſi ce qui rend impoſſible la quadrature du cercle : problême fameux dont la ſolution échapera toujours à la ſagacité des Géométres. La Géométrie n'a point de vérité qui ne combatte votre ſyſtême. Un cercle renferme une infinité de cercles concentriques : or le plus voiſin du centre eſt compoſé d'autant de parties, que celui dont l'orbite embraſſe de tous les autres. En effet, les circonférences de tous les cercles placés entre deux, plus petites à meſure qu'elles s'aprochent du centre, gardent entr'elles une juſte proportion, qui fait éxactement quadrer les eſpaces moindres avec les plus grands. C'eſt la grandeur des particules qui décroît. Ce n'eſt pas leur nombre. Que dis-je ? Le centre n'eſt pas un point ſimple, unique, indiviſible. La partie de ce point qui regarde un côté de la circonférence, n'eſt pas celle qui répond au côté opoſé ; il a donc autant de particules qu'il s'en trouve dans la circonférence qui l'environne, quoique chacune ſoit proportionnellement plus petite. Le centre eſt lui-même un cercle qui contient des cercles ſans nombre.

Ne croyez donc pas qu'il y ait jamais un terme où la matiére puiſſe ceſſer d'être diviſible. Elle l'eſt à l'infini, comme le poids, le tems, le mouvement. Point de partie de mouvement qui ne ſoit mouvement, point de portion de

tems qui ne soit tems, de poids qui ne soit poids ; de même point de partie d'un corps, qui ne soit corps. Nous supposons quelquefois dans une étendue quelconque un point indivisible ; c'est qu'alors nous avons besoin d'un centre fixe, & ce point nous en sert. Ainsi le Géométre envisage une ligne sans largeur, une surface sans profondeur, quoiqu'il sçache qu'un corps est par sa nature étendu suivant les trois dimensions, & que sans toutes les trois ensemble, il ne peut être corps.

Vous me direz qu'une sphére posée sur un plan horisontal ne le touche qu'en un point, & que ce point est indivisible. Je sçais qu'on le démontre, mais c'est en supposant une sphére & un plan composés de véritables atômes. La Géometrie séparant, comme elle fait, l'idée de l'étendue de celle du corps, peut admettre de tels corpuscules ; ils sont inconnus à la Physique, qui considére sans abstraction la nature même du corps. Ce point de contact est aux yeux du Physicien une partie réelle d'un solide ; partie semblable en tout à celles dont j'ai prouvé la divisibilité. Il touche en effet, outre la surface du plan, tous les points contigus de la sphére dont il est une portion. C'est donc un tout divisible à l'infini, quoique de ses particules on puisse ne considérer que celle qui touche le plan.

De cette divisibilité des atômes, il résulte qu'ils peuvent se détruire. Un corps se détruit dès qu'il se décompose, dès que les parties dont il est l'assemblage se séparent & se désunissent. Et ne me dites pas qu'un atôme ne contenant aucun vuide, sa parfaite solidité le rend impénétrable à tout ce qui pourroit en causer la dissolution. Tous ces corps qui périssent à nos yeux, ne renferment point de vuide. D'ailleurs si l'atôme n'est indissoluble, que parce qu'il est parfait-

ment solide, ce n'est donc pas sa simplicité, c'est sa dureté naturelle, qui le conserve : mais ce dernier attribut ne peut pas même le défendre contre la mort. En effet, lorsque deux de ces corpuscules s'uniſſent, les points par lesquels ils se touchent ne laiſſent aucun vuide entr'eux ; cependant de votre aveu ils peuvent être séparés l'un de l'autre. Les atômes ne sont donc point indestructibles ; & comme tout être qui finit a commencé, vous en devez conclure qu'ils n'existent pas de toute éternité. Tout ce qui peut se détruire, est un assemblage qui n'a pas toujours été, qui ne seroit point encore, s'il n'avoit une cause quelconque. Puis donc que telle est la nature & la destinée de vos atômes, reconnoissez qu'ils ont un Auteur.

N'allez pas me répondre que si la matiére est divisible à l'infini, tous les corps sont d'une grandeur égale ; que des masses composées toutes d'une infinité de parties ne doivent point être différentes, ce seroit d'un principe inconteſtable tirer une fausse conséquence. Quoiqu'il n'y ait aucun corps qui ne puisse décroître de moitié, ces moitiés ne sont pas égales, mais plus grandes ou plus petites, selon la mesure du corps même. La différence qui étoit entre les touts, se trouve toujours entre les parties : une demi-toise est plus grande qu'un demi-pied, dans la même proportion que la toise étoit plus grande que le pied.

Mais de quel front Epicure oseroit-il me faire cette objection ? ne range-t'il pas sous chaque classe une infinité d'atômes ? Je lui dirai donc à plus juste titre : Chacune de vos classes contient autant d'atômes que toutes ensemble ; le nombre qui exprime une seule espéce, égale celui qui les exprime toutes : ainsi le tout n'est pas plus grand que sa partie. Voilà, Quintius, voilà les absurdités qui dérivent de ses supositions.

Quand on veut bien les admettre, a-t'on droit de s'élever sous de vains prétextes contre des principes dont la certitude est démontrée? Ce n'est pas en parties égales, comme le seroient vos corpuscules imaginaires, que les corps se divisent; c'est en parties qui décroissent proportionnellement; & ces molécules, quoique divisibles à l'infini, n'étant pas actuellement divisées, forment par leur réunion un tout renfermé dans de certaines bornes. Ainsi la matière n'est infinie dans aucun corps. Déterminez à votre gré un volume égal pour toutes les parties des corps, vous en trouverez peu dans une petite masse, & beaucoup dans une grande, quoique vous ne puissiez choisir une portion si petite, qui ne soit elle-même un composé de particules. L'infini n'est donc pas ce qui peut décroître de plus en plus en se divisant; mais ce qui de toutes parts est illimité. L'immense & l'infini ne différent que de nom; ils ont en effet les mêmes propriétés. Or la matière, telle que nous la définissons, peut décroître à l'infini; mais elle n'est pas immense. Qu'est-elle donc? Un amas d'êtres susceptibles d'une division sans bornes, & dont chacun pris séparément a ses limites. Or je l'ai prouvé, d'un assemblage de portions finies, il ne résultera jamais un tout infini.

Mais il faut, me direz-vous, que tout être soit simple, soit un: c'est ce qu'on ne dira pas de tout ce qui peut se diviser. Donc il y a des atômes, des corpuscules vraiment indivisibles: ils sont les principes de tous les corps; sans eux, aucun corps ne seroit composé de parties proprement dites, parce que nulle partie ne seroit vraiment une: paradoxe insoutenable. Il en est des corps comme des nombres; ils ont l'unité pour principe, ils sont des amas d'unités. Ainsi la matière peut n'être pas simple elle-

même ; mais au moins eſt-elle un amas de parties qui le ſont toutes. Il faut donc reconnoître que les élémens qui la compoſent ſont indiviſibles.

On ne peut rien de mieux, Quintius ; je crois entendre Epicure lui-même, & ce Romain dont les vers artificieux n'ont ſéduit que trop de Lecteurs. Cependant cet édifice que vous élevez avec tant d'art, un ſouffle va le détruire. Tout être eſt un, je le ſçais ; mais tout être ne l'eſt pas dans le même ſens. Ce titre apartient véritablement à des ſubſtances ſimples & ſans parties : c'eſt l'attribut de la Divinité, de ce principe intelligent que vous ſerez bien-tôt forcé d'admettre ; c'eſt celui de notre ame, l'image de Dieu même. Mais ne faites pas d'une qualité propre à l'eſprit ſeul, une propriété de la matiére. Vous verrez dans la ſuite combien ces deux ſubſtances différent l'une de l'autre. Il n'eſt pas plus poſſible que le corps ſoit un, qu'il ne l'eſt que l'eſprit ſoit diviſible. Tous les êtres forment deux claſſes diſtinctes. Ceux qui ne ſont point étendus, qui n'ont point de parties, ſimples par leur nature, ſont vraiment uns : dites le contraire de ceux dont l'étendue fait l'eſſence ; compoſés de parties, comment ſeroient-ils ſimples, uns, indiviſibles ? Tel eſt l'intervalle immenſe qui ſépare la matiére & l'unité. La matiére n'a donc point de parties que l'on puiſſe apeler proprement une, quoique l'on donne ce nom à tous les corps, parce que les parties dont chacune d'eux eſt l'aſſemblage, forment par leur réunion une maſſe à part. C'eſt dans ce ſens que je dis une pierre, un homme, une maiſon ; que j'apelle une, toute portion de matiére ſéparée des autres, revêtue d'une figure qui la diſtingue.

Cette unité même que nous regardons comme le principe du nombre, n'eſt pas l'unité proprement dite ; notre eſprit la partage ſouvent, il

peut la subdiviſer à l'infini. Sans cette opération jamais on ne feroit trois parties égales du nombre *ſept*, ni de celui de *cent*. Mais ce n'eſt pas l'eſprit ſeul qui diviſe la matiére, comme le nombre. Cette diviſion s'opére réellement ſur chacun de ſes points. Toutes les lignes d'une ſurface quelconque peuvent ſe partager également : elles ne le pourroient pas, ſi chacune étoit, comme vous le ſupoſez, une chaîne de points indiviſibles. Jamais en ce cas, les lignes formées par un nombre impair, n'auroient deux moitiés égales. De tels points ſont par conſéquent imaginaires ; & la matiére n'eſt pas compoſée d'atômes.

V. C'est une vérité que reconnoiſſoit cet impie trop fameux dans le ſiécle paſſé, qui s'apropriant une partie des dogmes Chinois & des principes abſurdes de Straton, a formé de leur mêlange avec ſes propres erreurs un ſyſtême monſtrueux : ſyſtême que je dois réfuter dans un Poëme, où mon objet n'eſt pas de combattre le ſeul Epicure. Créateur d'un Dieu compoſé de tout ce qui eſt, Spinoſa confond l'architecte avec l'édifice, & diviniſe l'univers pour en bannir la Divinité. Sous cette forme nouvelle, rapellée des enfers, l'irreligion fiére de ſes nouvelles armes, a levé contre le Ciel un front audacieux. De l'amas des êtres cet athée fabrique un Dieu dont le corps eſt tous les corps, l'ame toutes les ames, & l'éternité toutes les parties du tems. C'eſt le Dieu pan des anciens ; non ce Satire couronné de pin, l'amant de Syrinx, le protecteur des troupeaux & l'effroi des Bergers ; mais cette Divinité qu'on adoroit comme le ſymbole de l'univers. Selon Spinoſa tout eſt Dieu : Dieu eſt le ſeul Etre & tous les Etres à la fois. Mais comme une ſubſtance néceſſaire eſt néceſſairement infinie, & que l'infinité ne fut jamais l'attribut de tout ce qui peut ſe nombrer ; Spi-

nôsa, sans s'effrayer du paradoxe, proscrit hardiment le nombre, & prononce que la matière n'est pas un assemblage de parties, mais un tout simple, indivisible, un atôme immense. L'insensé! qui ne rougit pas de se confondre, de confondre Dieu même, avec ce que la nature engendre de plus vil; qui sourd à la voix du sentiment, ne voulut reconnoître en lui rien de propre, lors même qu'il ne pouvoit se cacher qu'il sçavoit ce que d'autres ignoroient: lors même qu'il s'affligeoit, pendant que d'autres étoient dans la joie. Etrange Divinité, qu'un être divisible à l'infini! Il n'est pas divisé ce corps immense, s'écrie Spinosa, quoique ses membres aparens changent entr'eux de situation: en effet, ce qui divise & ce qui paroît divisé, n'est qu'un. Quoi, Spinosa, cette épée qui porte un coup mortel & ce malheureux qui le reçoit, sont le même être? Vous ne distinguez pas le loup d'avec le pasteur, le fils d'avec son pere, les vivans d'avec les morts!

Le même être peut successivement se revêtir de modifications différentes; mais il n'en peut avoir en même-tems de contraires. Un corps simple n'est pas à la fois rond & quarré; s'il est en partie quarré, rond en partie, dès-lors il n'est plus *un*, on ne doit plus le regarder comme simple, comme indivisible. Je sçais qu'une seule espéce comprend plusieurs individus; mais soutenir *un*, soutenir atôme un être qui renferme tous les êtres; un amas de substances, non-seulement distinctes & séparées, mais opposées sous tant de faces, dont l'une exclut par sa nature les qualités essentielles à l'autre; enfin, admettre un tout sans parties, c'est ce qu'on ne peut faire sans absurdité.

Il n'est pas moins absurde, répond Spinosa, d'admettre deux substances dont l'une ait des bornes étroites, & l'autre n'en connoisse aucune,

Dès qu'on les distingue, qu'on leur attribue séparément l'existence, la seconde ne mérite pas les titres d'immense & d'infinie qu'on lui donne, puisqu'elle ne posséde point la plénitude de l'être, dont la premiére lui dérobe une partie. Ce raisonnement seroit juste, si je prétendois qu'elle subsistent toutes deux par elles-mêmes : l'univers alors partageroit la souveraine puissance avec la Divinité ; il seroit Dieu, quoique Dieu d'un moindre rang. Mais si la substance bornée, doit comme je le soutiens, à la substance infinie tout ce qu'elle est ; momentanée, dépendante, créée de rien, & toujours prête à rentrer dans le néant, peut-elle borner un être qui subsiste par ses propres forces, & dont l'éxistence est nécessaire ? son union n'ajouteroit rien à cet être : séparée de lui, elle ne le prive de rien : elle est à son égard, non la partie d'un tout, mais l'effet d'une cause. Distinction qui seule renverse les nouveaux remparts de l'artificieuse impiété.

VI. Je reviens à vous, Epicure. Les atômes ont des parties : vous êtes forcé d'en convenir ; mais ces différentes parties quel lien a pû les unir ensemble ? Quelle puissance en exclud le vuide ? Pour composer un corps, vous rassemblez des atômes : il faut de même pour former un atôme, en joindre les élémens ; & comme ces élémens ont chacun leur figure particuliére ; cette multiplicité des figures les forcera de laisser entr'eux un grand nombre d'intervalles. Il n'en résultera donc rien de solide ; vos atômes seront divisibles, & dès-lors périssables. En effet, tout être qui se divise est sujet à changer de forme ; par conséquent à se décomposer : & se décomposer c'est périr. Il n'est point de liaison par elle-même durable, sur-tout si le mouvement est, comme vous le prétendez, essentiel à la matiére : le mouvement est la source de la multiplicité.

Si tant de parties dont chacune est un corps, se trouvent arrangées de façon qu'il ne reste point de vuide entr'elles, & que de leur enchaînement naissent un atôme solide, ou du moins qui le paroisse, cet art merveilleux décele une main sçavante : il annonce un ouvrier intelligent dont l'objet fut de donner la même base à tous les corps, & qui pour remplir cet objet, à sçu rassembler ces élémens épars, choisir entre les combinaisons sans nombre dont ils étoient susceptibles, & former leurs tissus faits à son gré des molécules indissolubles.

En effet, de toutes les parties dont l'amas compose un atôme quarré, il n'en est aucune qui dût par sa nature être nécessairement placée dans cet assemblage : elle seroit aussi-bien entrée dans tout autre, elle y eût indifféremment occupé telle ou telle place, en un mot elle pouvoit être une portion quelconque d'un atôme, quel qu'il fût. Pourquoi donc est-elle attachée précisément à celui-ci ? Pourquoi dans ce tout dont elle fait partie, répond-elle à ce point, plûtôt qu'à cet autre ? m'en donnerez-vous une raison plausible ? vous le pouvez sans admettre une intelligence, qui distribuant à son gré telles parties à tel atôme, ait fabriqué selon ses desseins les élémens des corps, & fait l'univers ce qu'il est. Tel un peintre en mosaïque, lorsqu'il veut du mêlange de pierres colorées, former des tableaux ineffaçables, choisit avec soin celles dont la couleur ou la figure lui semblent propres à representer les images qu'il doit rendre ; il les arrange, les enfonce legérement dans une matiére préparée pour les recevoir, & les serre entre ses mains, pour en faire un tout solide & durable.

Les atômes ne différent donc en rien des corps Ce sont des amas des parties : ils sont par conséquent formés comme tous les corps, par un

assemblage d'atômes, composés eux-mêmes de particules. Vous n'en trouverez aucun de vraiment simple, aucun qui ne soit le résultat d'atômes plus petits, qui n'ait un principe, qui ne porte l'empreinte de l'art. Voyez une troupe d'enfans ramasser en se jouant de la neige, en faire les uns des pelotons qu'ils se jettent entr'eux, les autres une masse, qui bien-tôt entre leurs mains acquiert de la consistence. Ils la roulent sur la terre à plusieurs reprises : elle grossit par ces frottemens réïtérés : ce n'est plus un monceau, c'est une montagne : ils figurent à leur gré cet amas informe ; il devient un temple, une forteresse, un colosse. C'est ainsi que par la réünion des atômes le tems & le mouvement produisent tous les corps. Ainsi se forment les atômes eux-mêmes & leurs différentes parties. Ces parties s'accumulent insensiblement : il en résulte une masse terminée par un périmétre quelconque, qui la figure, en même-tems qu'il en borne l'étendue.

Enfin les atômes ont selon vous des figures, qui propres à chacun d'eux les distinguent en différentes classes : & vous en dites, sans doute, autant de parties dont j'ai prouvé qu'ils étoient l'assemblage. Mais pourquoi cette propriété ? pourquoi cette différence ? Quelle main les a sçû façonner, a creusé les uns, aiguisé les autres ? Quelles limes en les frottant leur a donné cette surface unie ? D'où naît en un mot une si grande variété dans leur forme. Ce n'est pas sans quelque cause qu'ils sont différens ou semblables.

On doit, me répondez-vous, les regarder comme tels de toute éternité par leur nature ; ce sont des corps primitifs ; qui ne tiennent leur forme que d'eux-mêmes, & qui, vû l'infinité de leur nombre, ne peuvent être tous d'un même genre, a oir tous la même figure. Non, Quintius ; des corps composés de corpuscules plus anciens qu'eux, ne sont point des êtres primitifs,

c'eſt le cas où ſe trouvent vos atômes ; je l'ai fait voir en démontrant qu'ils ont des parties. Or les reconnoître compoſés, c'eſt convenir qu'ils ont été créés. Donc s'ils poſſédent toutes les qualités que vous leurs attribuez, ils les doivent à une cauſe quelconque. C'eſt le hazard, ou Dieu qui les a faits. Mais le hazard n'a rien produit, ne peut rien produire. Ces élémens des corps ont par conſéquent Dieu pour principe ; la Divinité ſe montre à vos yeux ; rendez hommage à la ſageſſe toute-puiſſante d'un Créateur.

Les atômes ne pourroient avoir pour attribut eſſentiel, que ce qui ſeroit propre à la matiére. Par conſéquent ſi les corps ont par eux-mêmes une figure déterminée, cette figure étoit néceſſaire, étoit la ſeule dont ils puſſent ſe revêtir. Un atôme eſt quarré, parce qu'il n'a pû être rond. Mais rien n'empêche qu'un atôme ne ſoit rond : vous en ſupoſez une infinité de cette forme. Ne regardez donc aucune figure, comme eſſentielle au corps ; il eſt également ſuſceptible de toutes. Si ſa nature étoit d'être quarré, rien ne ſeroit rond : rien ne ſeroit quarré, ſi la rondeur apartenoit à l'eſſence de la matiere. Cependant combien ne comptez-vous pas d'atômes ronds : combien de quarrés ? Ainſi prétendre que ces corpuſcules ſont de toute éternité par eux-mêmes ronds ou quarrés, ou revêtus de quelqu'autre figure, ce ſeroit tomber dans une inconſéquence groſſiére ; ce ſeroit en montrant des François & des Ethiopens, des Géants & des Pygmées, ſoutenir que les hommes ſont par eux-mêmes blancs ou noirs, grands ou petits.

Vous connoiſſez, ſans doute, la nature des modifications. Elles ne ſont point partie de l'eſſence des êtres : ils peuvent ſubſiſter ſans elles, comme avec elles. Donnez à la cire telle forme qu'il vous plaira, c'eſt toujours de la cire. Vous voyez un morceau de glace ; c'eſt de l'eau, cette

neige

neige qui blanchit nos campagnes, c'eſt de l'eau: du fond d'un vaſe mis ſur le feu, s'éleve dans les airs une fumée brulante; c'eſt encore de l'eau: vous découvrez ce fluide ſous mille formes différentes. Si telle ou telle modification étoit propre à la nature d'un corps, rien ne ſeroit capable de l'en dépouiller, & nulle autre ne pourroit la remplacer. Mais ſi la ſeule tranſpoſition des parties d'un corps, ſi l'accroiſſement ou la diminution de leur nombre fait diſparoître ces qualités, elles ne ſont donc pas néceſſaires. Or vous voyez que le frottement ſuffit pour changer la figure des corps. Donc toute modification, toute figure eſt accidentelle à la matiére.

Le Philoſophe dont vous adoptez les erreurs avoit parfaitement compris cette vérité; il en convient même quelquefois, forcé ſans doute par l'évidence. Pourquoi donc s'oublie-t'il au point d'attribuer à ſes atômes des grandeurs & des figures éternelles, ſans égard à ce qu'il ſçait de la nature des modifications? Que penſer d'une telle inconſéquence; vous voyez quelle tache honteuſe c'eſt pour votre maître, & quelle confiance méritent les diſcours d'un homme ſi peu d'accord avec lui-même. S'agit-il des atômes? De ſimples modifications, à l'entendre, ſont des propriétés: ce ne ſont plus que des accidens, lorſqu'il parle des corps mixtes. Mais la différence des noms ne change rien au fond des choſes. N'ai-je pas demontré que les atômes étoient mixtes, comme tous les corps? on ne peut conſéquemment reconnoître rien d'eſſentiel aux atômes, qui ne le ſoit en même-tems tous les mixtes; qui ne ſoit tellement propre à la matiére, qu'elle ne puiſſe éxiſter ſans cet attribut. Toute qualité qu'elle peut perdre, ſans ceſſer d'être, n'apartient pas à ſa nature: c'eſt une modification, un accident. Le corps ne peut ſubſiſter, ſans être figuré, parce qu'il eſt fini:

donc une figure quelconque eſt eſſentielle au corps. Mais il peut ſubſiſter ſans telle figure en particulier. Donc cette figure particuliére ne tient pas à ſon eſſence ; elle n'eſt qu'accidentelle. De même il occupe néceſſairement une place quelconque ; mais il peut être, ſans remplir telle ou telle place. C'eſt aſſez qu'il ſoit quelque part.

Epicure n'a donné qu'un foible eſſor à ſon génie, diſtribuant, comme il fait, ſi peu de figures à ſes atômes. Avec une imagination auſſi féconde, pourquoi n'en ſupoſoit-il pas davantage ? Pourquoi rejette-t'il avec dédain *l'homæomerie* d'Anaxagore ? Cette fiction moins hardie que la ſienne, ſembloit très-propre à ſeconder ſes vues. Dans ce ſyſtême, le cahos eſt un amas informe d'élémens déja tout formés, & dont chacun a ſa ſtructure & ſon organiſation. Mis en mouvement, ils ſe débrouillent. Ceux d'une eſpéce vont chercher dans la foule les parcelles homogénes, les démêlent & s'uniſſent avec elles, ſans jamais s'attacher à d'autres. Toutes les parties d'un œil, toutes celles d'une fleur ſe joignent enſemble, l'argent s'incorpore avec l'argent : les particules du feu s'allient toutes entr'elles. C'étoit pour Epicure une grandeavance, qu'un fond ainſi compoſé. Mais Epicure étoit trop ennemi de la Divinité, pour adopter une hypothèſe qui paroit en ſupoſer l'éxiſtence. Il ſentit qu'on ne regarderoit jamais comme incréés des corps qui porteroient évidemment l'empreinte d'un ſi grand travail, & dont la fabrique annonceroit une cauſe intelligente. Ainſi retranchant à ſes atômes tout ce qui pouvoit indiquer trop d'art & de deſſein, il les produiſit ſous des dehors plus ſimples, revêtus des figures les moins compoſées, & s'en raporta pleinement au hazard de tout ce que pourroit faire éclore le concours de ces corpuſcules ainſi figurés. Mais pour être ſi ſobre & ſi réſervé dans ſes fictions,

il n'en debite pas moins une absurdité. C'est une inconséquence aussi grande de donner à des atômes qu'on supose éxistans par eux-mêmes, une figure à peine ébauchée, que de les revêtir de la forme la plus parfaite. La main de l'ouvrier est aussi nécessaire pour fabriquer les instrumens grossiers du labourage, qu'elle le fut pour forger ou ce bouclier d'Achille, sur lequel Vulcain avoit sculpté les pénibles travaux de la guerre, & les douces occupations de la paix, ou cette fameuse Egide trempée dans les eaux du Stix, & qui representoit entre deux Sphinx, l'effroyable tête de Meduse environnée de serpens.

VII. REGARDEZ donc comme un principe certain, que toute modification est accidentelle & destructible. Or la matiére, & par ce nom vous entendrez à votre choix la masse totale ou ses différentes parties, la matiére n'a jamais pû subsister sans modifications. Ce n'est pas que par sa nature elle éxige telle ou telle modification en particulier. Si elle en possédoit ainsi quelqu'une, rien ne l'en dépouilleroit ; mais il lui faut une modification quelconque. Parmi les différentes qualités de cette espéce dont elle peut se revêtir, il en est qui la modifient dès son origine, & qu'elle conserve toujours ; il en est de passagéres, qu'on peut aisément lui faire perdre & lui rendre avec la même facilité. Les unes ne lui apartiennent pas plus que les autres : elle n'en posséde aucune par essence, conséquemment elle les a toutes reçues. Et comme en effet la matiére ne peut un seul moment subsister informe, j'en conclus qu'elle n'est pas par elle-même, & que la cause de ses modifications est aussi celle de son éxistence. L'éternité n'est point l'attribut d'un être variable par sa nature ; cet être a néceſſairement pour principe, celui qui préside à ses changemens. La matiére susceptiF 2

ble tant de modifications différentes, & dès-lors sujette à des vicissitudes sans nombre, n'est donc pas éternelle; & par une seconde conséquence, elle doit avoir été tirée du néant. Elle ne s'est pas donné l'Etre, & toutefois elle éxiste. Il est donc pour elle un premier instant, où la main d'un Créateur la fit sortir du néant.

Mais ce Créateur de la matiére n'est pas lui-même un substance matérielle. S'il étoit, comme tous les corps, un composé de parties que le tems & le mouvement eussent rassemblées, le mouvement l'auroit précédé. Cet assemblage supposeroit d'ailleurs la préexistence d'une cause qui en eût à son gré, mû, figuré, disposé les différentes portions. Ce ne seroit pas alors l'auteur de la matiére, mais cet être plus ancien, qu'il faudroit regarder comme éternel, comme éxistant par lui-même. Or de votre aveu le principe des corps a nécessairement ces deux attributs: reconnoissez donc aussi qu'il est incorporel. Le Créateur, l'arbitre souverain de la matiére, Dieu n'est pas une portion de matiére; il n'a point de corps.

Vous me direz que rien ne peut être fait de rien: c'étoit le principe d'Epicure; c'est celui de Lucrece: fidèle écho de son maître, il ne cesse de le répéter. Mais qu'entendent-ils par-là l'un & l'autre? Que la terre, les astres, l'océan sont des amas de particules réunies; que tous les végétaux naissent de semences propres à chaque espéce, que tous les animaux doivent le jour à des peres formés avant eux? J'en tombe d'accord. Ce n'est pas là le point de la question: il s'agit d'examiner d'où la totalité des êtres, d'où cette matiére dont les corps particuliers sont tous des portions, est tirée, J'ai prouvé qu'elle ne subsistoit pas par elle-même; donc elle n'éxiste point de toute éternité; dont elle est produite par un être préexistant & d'un ordre supé-

rieur. Et quand nous la disons faite de rien, c'est parce qu'elle a réellement été faite.

Pourquoi vous obstinez-vous à chercher le principe des êtres dans les êtres mêmes; la simplicité dans des corps, une forme invariable dans des mixtes qui se décomposent sans cesse, un point indivisible & primitif dans un assemblage où rien n'est simple. Il éxiste sans doute un être nécessaire, éternel, immense, simple, immuable, infini, cause de tous les êtres. Mais quel est-il, si ce n'est Dieu ? Cherchez en lui l'origine de l'univers.

Nous marchons, Quintius, dans une route difficile & rebutante; nous traversons d'arides deserts, où les yeux ne rencontrent que des buissons. Je vous en ai prévenu; je ne vous ai point caché les désagrémens de la carrière que vous deviez parcourir. Arrêtons-nous ici pour prendre quelque repos. Le repos est un plaisir : en interrompant une marche pénible, il redonne pour la continuer les forces nécessaires.

SOMMAIRE
DU LIVRE QUATRIÉME.

CE Livre traite du mouvement, & le but de l'Auteur est de substituer à la fausse théorie qu'en donne Epicure des principes tirés d'une plus saine Physique.

I. *Après avoir décrit le chimérique triomphe de Lucrece sur la Religion, & fait une courte récapitulation des erreurs déja réfutées, il explique l'hypothèse Epicurienne sur le mouvement des atômes. Elle se reduit à deux points.* 1°. *Epicure donne pour cause à la chute de ses corpuscules dans le vuide une pesanteur qu'il soutient leur être naturelle.* 2°. *Comme ils ne pourroient se mêler ensemble, s'ils tomboient en lignes parallèles, ce Philosophe imagine une déclinaison, qui leur faisant décrire des lignes obliques, les met à portée de s'entrechoquer & de s'unir. L'Auteur combat séparément ces deux propositions, en commençant par la derniére.*

II. *Il démontre que cette déclinaison est en même-tems chimérique, incompatible avec la pesanteur, & contraire au but qu'Epicure s'est proposé. Il réfute l'argument que ce Philosophe a prétendu tirer de la liberté de l'homme, pour établir cette espéce de mouvement, & prouve que le systéme Epicurien, en paroissant abandonner l'Univers au hazard, le soumet à l'empire de la fatalité. Cette hypothèse de la déclinaison des atômes étoit une correction faite par Epicure à l'ancien systéme : Gassendi crut en devoir faire une autre. Pour pro-*

duire entre les atômes de fréquentes liaisons, il supoſa la viteſſe de ces corpuſcules inégale. L'Auteur fait voir le peu de ſolidité de cette opinion. Il attaque enſuite cette peſanteur même qu'Epicure croit eſſentielle aux atômes, & prouve, 1°. que ſi elle étoit le mobile des atômes & le principe de la formation des corps, l'Univers ne ſeroit pas tel que nous le voyons; 2°. qu'il lui étoit impoſſible d'agir dans le vuide; 3°. enfin, que loin d'être inhérente aux corps, elle n'eſt qu'une ſimple modification produite par une cauſe étrangére.

III. *Cette cauſe qui précipite les corps ſans qu'ils ayent par eux-mêmes aucun poids, eſt, ſuivant l'Auteur, l'action de la matiére ſubtile ſur chacun d'eux. Il expoſe à ce ſujet le ſyſtéme des tourbillons qu'il adopte à quelques changemens près; & ſelon cette hypothèſe il explique un grand nombre de phénoménes, entr'autres la peſanteur ſpécifique des corps, la ſuſpenſion du mercure dans un tube, l'élevation des liqueurs dans le ſyphon, celle des vapeurs dans l'air, de la ſéve dans les végétaux, & les révolutions des Planétes autour du Soleil.*

IV. *Après avoir établi que la peſanteur eſt l'effet de l'impulſion, l'Auteur combat le principe Newtonien de la gravitation réciproque, & ſuivant une méthode employée déja contre le vuide, il opoſe à ce principe deux genres de preuves, les unes métaphiſiques, les autres phyſiques. Il fait voir qu'on doit attribuer à l'impulſion tous les phénoménes cités par les Newtoniens comme des exemples de l'attraction, & termine ce morceau par un éloge de Deſcartes, dont il compare la doctrine avec celle du Philoſophe Anglois.*

V. *Le Poëte ne ſe contente pas d'avoir détruit le mouvement attribué par Epicure à ſes atômes,*

il en attaque toutes les conséquences. Ce Philosophe suppose que les corpuscules qui ne sont pas d'une figure propre à s'unir entr'eux, rejailliſſent après le choc. L'Auteur montre, 1°. que ſi cette réflexion étoit véritable, il n'y auroit point de fluides dans le monde Epicurien : 2°. qu'elle eſt fauſſe : parce que la nature des atômes d'une part, & de l'autre celle du milieu dans lequel ils ſont ſuppoſés ſe mouvoir, eſt incompatible avec l'Elaſticité, ſeule capable de produire la réflexion des corps.

VI. *Spinoſa ſuppoſe, comme Epicure, le mouvement éternel & néceſſaire : mais au lieu d'en faire, comme l'ancien Philoſophe, une qualité propre aux différentes parties de la matière conſidérée ſéparément, il l'attribue à la maſſe entière, au tout que forment par leur aſſemblage les êtres particuliers. La réfutation de cette hypothèſe termine le quatriéme Livre de l'Anti-Lucrece. L'Auteur prouve que le mouvement & les repos ſont de ſimples modes ; que le corps indifférent par lui-même à l'un ou à l'autre, a beſoin d'être déterminé par une cauſe ſupérieure, & que cette cauſe doit être une ſubſtance immatérielle.*

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE QUATRIÉME.

UN Voyageur qui par des chemins rudes & tortueux veut atteindre le sommet d'une montagne, las au milieu de sa route s'assied sur un rocher, reprend haleine & se repose. Il contemple ces roches escarpées, ces hauteurs inaccessibles dont sa constance vient de triompher, & porte des regards satisfaits sur toutes les traces de ses pas. Un moment après il se leve, il part, & ne songeant qu'à gagner la cime, il poursuit sa marche avec plus de courage. Comme lui, nous aprochons du terme de notre course : animés comme lui par l'espérance, volons à ce terme, & franchissons avec une nouvelle ardeur l'intervalle qui nous en sépare.

A mesure que nous avançons, la lumiére naissante dissipe insensiblement les ténébres, & ce Poëte dont les brillans sophismes vous avoient ébloui, ne vous paroît plus le même. Avec quelle pompe cet ennemi de la Divinité, fier d'une victoire chimérique, étaloit-il ses atômes imaginaires ! avec quel faste célébroit-il la gloire du vuide ! Déja vainqueur orgueilleux, la tête

ceinte d'une double couronne, pour avoir arraché l'univers à l'empire des Dieux, & séduit les hommes par les charmes d'une artificieuse poësie, Lucrece portoit au temple d'Epicure des trophées immortels. La Religion suivoit, triste & chargée de chaînes : victime prête à tomber sous le couteau sacrilége d'une troupe profane : autour d'elle marchoient en versant des larmes quelques amis de la Vertu. Une jeunesse folâtre faisoit par des danses & des ris mocqueurs éclater les transports d'une joye criminelle, & semoit du myrthe & des roses sur les pas de son chef. Des Nymphes portoient dans des corbeilles les présens de Bacchus & les fleurs consacrées à la Déesse de Cythère. Pour vous désormais éclairé par la raison, vous sçavez que toute cette pompe n'est qu'un vain fantôme : vous avez vu, Quintius, avec une surprise mêlée de honte & de mépris ces fragiles trophées disparoître comme l'ombre, & l'illusion n'a pu résister à la verité.

Comment ce système si bizarre, si contraire au vrai, s'est-il accrédité parmi les hommes ? Quels prestiges ont couvert leurs esprits de ténébres assez sombres pour éteindre la lumiére naturelle, pour éclipser même le flambeau de la vérité ? Quel enchanteur a pu leur faire abandonner des temples élevés par leurs ancêtres ? La voix d'Orphée eut moins d'empire sur les lions de la Thrace ; les accords d'Arion n'attirérent pas avec la même force les Dauphins du fond de la mer : les pierres ne furent pas plus sensibles aux cadences de la lyre harmonieuse qui bâtit les murs de Thèbes. Cet enchanteur est le plaisir. Ses perfides attraits séduisent les sens, & rendent le mensonge aimable.

Accordez-moi, dit Epicure, un espace pénétrable à tous les corps ; immense, & qui toutefois ait des parties supérieures & des parties in-

férieures ; qui éxiſte par ſoi-même, du reſte ſemblable au néant. Accordez-moi une quantité de matiére, infinie comme le vuide, mais qui ne puiſſe le remplir : des atômes en même-tems homogénes & différens : ſimples, quoique diſtingués par toutes ſortes de figures, étendus ſans êtres diviſibles, ayant des parties & ſans parties. Ajoutez qu'un tout n'eſt pas plus grand qu'une portion de lui-même ; donnez-moi des modifications qui ne ſoient pas accidentelles ; je vais créer le monde ſans le ſecours d'une Divinité. Peut-être le pourriez-vous : mais vous paſſer ces monſtrueuſes contradictions, ce ſeroit le comble de l'extravagance.

Au reſte, ce n'eſt pas aſſez de la matiére pour former des corps, il faut de plus que le mouvement uniſſe les atômes. Quelle idée aurez-vous de Lucrece, ſi ſur ce point comme ſur les autres, avec toute ſa préſomption, il ne débite que des chiméres. Dévelopons cette fauſſe théorie du mouvement. Quoique très-facile à réfuter, c'eſt néanmoins la principale partie du ſyſtême d'Epicure. Ici nous le voyons embraſſer par choix une erreur groſſiére. Il vouloit trouver dans les atômes mêmes le principe naturel de leur mouvement ; il ſentoit d'ailleurs que pour faciliter dans le vuide la rencontre de ces corpuſcules, & multiplier leurs liaiſons, ce mouvement devoit être auſſi diverſifié que leur forme. Longtems indécis, après un mûr examen, il crut avoir trouvé le dénouement : la peſanteur lui parut ſeule capable de remplir toutes ſes vues : il en fit une propriété de la matiére, un attribut inſéparable des corps, une partie de leur eſſence.

Mais lorſque Démocrite expliquoit autrefois la même doctrine enſeignée d'abord par Leucippe, ſi Moſchus de Sidon n'en eſt pas le véritable auteur, on dût lui répondre qu'un pareil mouvement, loin d'occaſionner le choc & la réflexion

des atômes, ne seroit pas même propre à les mêler ensemble. Ils suivroient éternellement des lignes parallèles, sans que jamais les premiers attendissent ceux qui tomberoient au second rang; & dès-lors il leur seroit impossible de s'unir. Démocrite qui rioit de tout, avoit peut-être ri de cette objection; mais il ne l'avoit pas réfutée: que pouvoit-il en effet oposer à l'évidence? Tous les corps qu'entraîne leur pesanteur décrivent un perpendiculaire, à moins que quelque obstacle ne combatte cette direction; mais quels sont les obstacles dans un vuide que l'on supose parfait; lorsque la pluye traverse une atmosphere tranquille, la goutte d'eau qui tombe la première n'arrête pas celles qui sont au-dessus; elle ne peut les choquer ni les réfléchir: vous ne voyez point les parties collatérales, qui descendent en même-tems des nuages, se frapper ou se joindre les unes aux autres. Epicure avoit trop de pénétration pour ne pas sentir cette difficulté: il prétendit la résoudre en prononçant que ses atômes déclinent de la perpendiculaire, & qu'ils descendent selon des lignes obliques. Par cette déclinaison il crut mettre le hazard à portée de tout éxécuter; & se flattant que tout iroit selon ses desirs, plus ingénieux que Démocrite, il livra ses corpuscules ainsi détournés à la pesanteur qu'il supposoit leur être naturelle.

II. Je ne prétends pas lui reprocher un défaut dont il convient de bonne-foi, & qu'il s'efforce même de corriger: il n'est pas responsable de l'erreur d'autrui. Je me bornerai donc à combattre la supposition par laquelle il a voulu réformer l'ancien système, & je ferai voir qu'elle est non-seulement fausse, mais inutile. En effet, ou les atômes déclinant tous ensemble, suivent d'un pas égal la même direction, & les lignes

qu'ils décrivent ſont parallèles : en ce cas Epicure ne gagne rien : il retombe dans l'embarras même qu'il croyoit éviter, puiſque ces corpuſcules iront toujours ſéparément comme dans l'hypothèſe de Démocrite, & ne ſe toucheront jamais : ou pluſieurs deſcendent obliquement, tandis que d'autres tombent en ligne perpendiculaire, & pour lors la diverſité qui régne entre leur forme ſe retrouve dans leur direction. Chacun aura ſon département, & les atômes ſeront partagés en deux claſſes. Mais leur nature eſt ſemblable, ils ſont tous ſans auteur ; vous regardez leur chûte comme l'effet d'un mouvement qui leur eſt propre ; comment cette chûte peut-elle n'être pas la même ? Des corps homogénes, également mobiles par eſſence, & qui ne ſont ébranlés par aucun moteur, ne doivent pas ſe mouvoir d'une maniére différente.

Si les chimères que vous débitez, Epicure, étoient preſentées par la Religion, avec quel mépris les recevriéz-vous ? Vous l'accuſez fauſſement de nous rendre malheureux ; vous l'accuſeriez ſans injuſtice d'être la ſource de nos erreurs. Eſt-ce ainſi que vous variez à votre gré l'eſſence de vos atômes ? Mais que dis-je ? vous oſâtes donner pluſieurs figures à des élémens indiviſibles ; pourquoi n'auriez-vous pas auſſi diverſifié leurs mouvemens ? Vous pouviez même être plus libéral à leur égard. Il vous étoit auſſi facile, auſſi permis de les ſupoſer tournans ſur leur axe, de leur faire tracer des ſpirales, des volutes, des ellipſes, décrire en un mot, toutes les courbes, toutes les figures poſſibles, d'en former des réſeaux, des tiſſus de toute eſpéce, que de les incliner un peu. La nature dont vous arrachez l'empire à la Divinité, reſpecte vos ordres, obéït, eſclave, ſoumiſe à vos moindres deſirs. Vous voulez donner des loix à l'univers ; mais vous ne ſçavez pas les donner. Uſurpateur de la fou-

veraineté, connoiſſez mieux quels en ſont les droits. Vous uſez à peine ſur ce point de la puiſſance ſuprême. Tout-puiſſant, devez-vous craindre de paſſer les bornes de votre pouvoir ? Vos atômes, l'objet le plus cher de vos ſoins, ont reçu de vous des figures avec épargne : vous leur accordez le mouvement avec une épargne encore plus grande. Vous aviez cependant beſoin de le varier à l'infini. Pour mettre ces corpuſcules à portée de s'entrechoquer, & par-là de s'unir, il leur falloit une multitude de directions toutes différentes & même contraires, dont le hazard pût ſe ſervir à ſon gré. Qu'eſt-ce que vos atômes en effet, ſans cette contrarieté de mouvement, ſeule capable de les mêler entr'eux ? C'eſt une armée nombreuſe compoſée de divers bataillons, & prête à combatre. Mais une armée, quelle que ſoit ſa diſpoſition, ſa force, ſon ardeur, ne peut livrer de combat, ſi dans ſa marche elle ne rencontre point d'ennemis. Un ruiſſeau qui ne trouve point d'obſtacles à ſon cours, ne peut s'arrêter.

Vous me direz qu'il n'étoit pas en votre pouvoir de diverſifier ainſi le mouvement ; que des corpuſcules dont la nature eſt ſemblable, & qui tombent d'eux-mêmes dans le vuide, ne pouvoient pas y prendre d'eux-mêmes des chemins opoſés. Non ſans doute, ils ne le pouvoient pas ; mais pourquoi ont-ils pû ſuivre les uns la perpendiculaire, les autres une route oblique ? Je ne vois pas moins de raiſon, ſi vous n'en reconnoiſſez d'autre que votre volonté, pour imprimer à vos atômes un mouvement varié, que pour donner une légere pente à leur cours. Cette fiction, ſans être plus abſurde, eût mieux ſecondé vos projets : elle vous facilitoit la création de l'univers. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que votre ſyſtême renferme des contrariétés groſſiéres ? L'erreur eſt aveugle ; elle ſe

tend des piéges sans les apercevoir. Vous soûtenez que les atômes ne doivent qu'à la pesanteur le mouvement qui leur fait traverser l'empire immense du vuide : vous avouez en même-tems qu'un corps suit la perpendiculaire, à moins que les corps placés au-dessous ne le forcent de s'en écarter : toutefois, qui le croiroit ? oubliant vos propres principes, vous donnez une pente à des atômes dont la chute n'est point causée par une impulsion étrangére ; qui tombent sans rencontrer d'obstacles ! Et vous trouvez des adorateurs, Philosophe inconséquent ! Vous avez des disciples qui vous regardent comme l'oracle de la nature & l'interpréte de la vérité ! Où tendent ces troupes confuses de corpuscules ? D'où naît cette différence dans leur direction ? est-ce l'effet de leur choix ? est-ce le vuide qui les détourne, ou quelque vent échapé des cavernes d'Eole ? Les attributs dont il répugne qu'un être éxistant par lui-même soit privé, sont les seuls qui fassent partie de son essence, je l'ai démontré, lorsqu'il s'agissoit de la figure des atômes. Par conséquent si vous faites décrire à quelques-uns d'entr'eux une perpendiculaire, ils doivent tous prendre la même route : si vous en détournez quelques-uns, il faut les détourner tous. Puis donc que chaque atôme peut, selon vous, suivre indifféremment l'une & l'autre direction, vous avouez qu'aucune des deux ne lui est essentielle. Regarder l'une ou l'autre comme nécessaire, c'est une erreur : soutenir qu'elles le sont toutes deux, c'est une absurdité.

D'ailleurs, nous disons qu'un corps se meut obliquement, lorsque le point dont il part n'est pas vis-à-vis de nous ; quoique dans le vrai ce corps décrive une ligne droite. Je regarde le côté d'un carré : tout ce qui vient à moi sur des lignes parallèles à ce côté me paroît droit : qu'un corps enfile la diagonale, il va droit ;

cependant comme je ne suis plus vis-à-vis, je dirai qu'il marche sur une ligne oblique. Tout change si mon œil se porte à l'extrêmité de la diagonale. Elle devient droite pour lors, & les côtés du quarré cessent de l'être à leur tour. Ainsi le plan de l'écliptique & celui de l'équateur sont réciproquement inclinés l'un à l'autre. Toute la différence donc entre ces lignes obliques auxquelles vous vous félicitez d'avoir eû recours, & les lignes droites, c'est qu'elles ne sont pas considérées du même point. Mais dans l'abîme d'un vuide sans bornes, dans des espaces immenses, montrez-moi le point d'où descendent les atômes, montrez-moi leur terme: de quel côté, sous quel regard pourrons-nous dire que leur chûte est oblique plutôt que droite, qu'elle est droite plutôt qu'oblique ? Que votre système est mal concerté ! Vous lui donnez pour fondemens des principes qui le détruisent.

Les atômes, direz-vous, partent de points infiniment éloignés & sont précipités par la pesanteur vers le centre de la terre. Vous regardez donc l'infini comme un cercle dont la terre est le centre. J'ai fait voir combien cette idée est fausse, combien même elle est absurde : mais soit: elle ne favorise en rien vos prétentions. En effet, de toutes les lignes qu'on peut tirer de la circonférence au centre, la plus courte est, sans contredit, la perpendiculaire : une ligne qui seroit oblique s'en éloigneroit absolument. Si donc vous supposez divergens des atômes, qui traversent depuis une éternité des espaces immenses, vous leur faites décrire, au lieu d'un rayon la corde d'un arc. Rebelles à la pesanteur, écartés par leur déclinaison de la route qui conduit au centre, ils iront se perdre au loin sans retour. Etrange contrariété ! vous les éloignez du terme où vous leur commandez de tendre: c'est

par vous qu'eſt combattue l'éxécution de vos ordres. Eſt-ce ainſi que vous corrigez l'erreur de Démocrite ? vous couvrez une faute par une faute plus grande, & vous vous trompez deux fois inutilement.

Les preuves que vous tirez de la liberté de l'homme pour établir le mouvement chimérique ſont encore plus abſurdes. Raiſonnement d'une nouvelle eſpéce ! l'homme eſt libre, dites-vous ; il fait ce qu'il veut : ce qu'il ne veut pas, c'eſt volontairement qu'il le rejette : donc les atômes ſuivent une ligne oblique ; point de liberté ſans cette divergence. Mais cette divergence eſt une chimére ; je l'ai démontré : ſi je vous en paſſois la ſupoſition, jamais la liberté ne lui devroit l'origine. Supoſons donc que les atômes ſe meuvent obliquement ; que doit-il en réſulter ? L'homme, dites-vous, ſera libre. Quel lien unit ces deux propoſitions ? Je ne vois rien qui me perſuade que l'une ſoit la ſuite de l'autre : que dis-je ; je vois le contraire. Si c'eſt par un effet de leur nature, par leur propre force & ſans cauſe que les atômes s'éloignent de la perpendiculaire, ils s'en éloignent par une néceſſité abſolue ; & dès-lors plus de liberté. S'ils prennent par choix une route oblique, s'ils jouiſſent en la ſuivant d'une parfaite indépendance qui ſe communique aux corps formés par leur concours ; en ce cas l'homme n'aura pas ſeul ce noble attribut, qui néanmoins, de votre aveu même, eſt l'apanage de l'eſprit. Au lieu de ſuivre la pente de ſon lit, l'eau malgré ſon poids, s'arrêtera ſuſpendue tout-à-coup ſur le penchant d'une colline. Le feu ſe jouera quelquefois innocemment ſur le chaume, & ne conſumera que les bois qui lui ſeront odieux. Cette pierre depuis pluſieurs ſiécles immobile au faîte d'une tour, ſe précipitera d'elle-même en bas ; ſi par hazard elle s'ennuye d'être placée ſi haut. Si le

Soleil veut, le Soleil ne se levera pas : la Lune ne dissipera les ombres de la nuit, que quand elle voudra bien favoriser les mortels. Tout ce que vous voyez dans le monde, ne le regardez plus comme l'effet du hazard, du mouvement & de l'essence des êtres. Tout dépend de leur volonté, de leur caprice, s'il est vrai que la nature libérale sans choix ait prodigué sans distinction l'excellente qualité que possédent les hommes ; si la liberté n'est pas un privilége de notre espéce.

Mais lorsque vous l'accordez indifféremment à tous les corps ennemis de la gloire des hommes, pourquoi prétendez-vous les en priver ? Si je conçois bien les principes de votre affreuse doctrine, quelque chose que fasse un homme, quoiqu'il se croye le maître de ne pas faire ce qu'il fait, cette action s'opére par la seule force de la matiére, & par des mouvemens qu'il ne connoît pas même, loin d'en disposer. Tout ce qui nous arrive ne peut pas ne point arriver, parce que, quelle que soit la direction des atômes, ces corpuscules, unique cause de nos mouvemens, comme de ceux des astres & de tous les corps terrestres, ne sont pas libres dans leur cours. Par conséquent l'inévitable destin est l'arbitre de notre sort ; ce destin créateur de l'univers, à qui les Poëtes accordoient autant de puissance sur les Dieux & sur Jupiter même, que Jupiter & les Dieux en avoient sur les foibles mortels. Cette fatalité vous est en horreur, & toutefois vous l'établissez en soutenant qu'une aveugle déclinaison de la matiére a tout produit en donnant pour cause de tout des atômes précipités par une pesanteur qui leur est propre.

L'empire du destin ne se bornera pas même à l'homme seul ; il n'y aura point d'êtres, point d'événemens qui ne lui soient assujettis : ce qui détruit le hazard, votre divinité souveraine,

le pere des Dieux, le maître des humains. Que lui reste-t'il, si tout est nécessaire ? & tout doit l'être dans vos principes, puisqu'en effet ces atômes que vous prétendez se mouvoir d'eux-mêmes, ne se meuvent pas librement. Envain vous representez-vous leur union, comme le fruit imprévû d'une rencontre soudaine, d'un concours fortuit, dans lequel ils s'entrechoquent avec des forces égales. Ces corpuscules ont en eux-mêmes une cause secrette de leurs liaisons. Tout ce qui leur arrive dans leur chûte, ne peut pas ne point être, parce qu'un atôme qui tombe en tel tems, avec tel dégré de viteſſe, doit rencontrer préciſément à tel point celui qui descend dans le même-tems, avec un dégré de viteſſe égal; & que la séparation de part & d'autre est, selon leur forme, impoſſible, ou néceſſaire. Or tout réſultat est de la même nature que les élémens qui le composent : ainſi par une conſéquence évidente de votre principe, la deſtinée régne ſouverainement ſur tous les êtres; le hazard est banni de l'univers, & l'homme n'a point de liberté, s'il n'est qu'un composé d'atômes. Mais la volonté n'est pas eſclave. Reine d'elle-même & connoiſſant ſes propres droits, elle brave les loix tiranniques du deſtin. Un tel attribut n'annonce-t'il pas que l'être qui le poſſéde est diſtingué de la matiére & ſupérieur à vos atômes ? J'inſiſterai davantage ſur ce point, en éxaminant la nature de l'ame. Il me ſuffit à preſent de vous avoir démontré, que le mouvement attribué par Epicure à ſes corpuſcules, est incapable de produire aucun corps; parce que, quelles que puiſſent être les lignes qu'il leur fait décrire, qu'elles ſoient obliques ou perpendiculaires, paralléles ou divergentes, jamais il ne ruinera ces élémens. Leur déclinaiſon même établie ne rendroit donc pas votre ſiſtême meilleur.

Il est, direz-vous, un moyen de faire naître

entr'eux une multitude d'enchaînemens diversifiés à l'infini ; c'est de supposer avec Gassendi leur vitesse inégale. Cette seule hypothèse réforme le système de Démocrite & d'Epicure : elle doit produire parmi les atômes des liaisons fréquentes & nombreuses. La seule inégalité du mouvement peut faire en effet, qu'un atôme dont la vitesse est supérieure, atteigne celui qui le précédoit & lui donne des liens ; que ceux-ci soient entraînés par d'autres ou les entraînent. Pourquoi cette heureuse idée ne s'offrit-elle pas d'abord à Démocrite ? Epicure n'eût pas été contraint de varier, par une supposition qui lui fait peu d'honneur, la marche de ses atômes, d'imaginer une divergence contraire à la nature du mouvement qu'il leur attribuoit. Voyez des chiens animés par les sons des corps de chasse & par les cris des piqueurs, suivre dans les détours d'une forêt immense les traces d'un cerf qui ne peut se dérober à la finesse de leur odorat : avec la même ardeur, ils n'ont pas tous la même vitesse : quelques-uns plus legers devancent les autres, terrassent l'animal & le déchirent ; le reste de la meute s'avance à pas inégaux. Que du haut des airs un Milan fonde sur une Colombe ; en vain elle fuit en s'abbatant vers la terre : plus vîte qu'elle, il atteint cette proye timide, la saisit & l'enléve. Ainsi quelques atômes, quoique devancés par d'autres, peuvent, dites-vous, les joindre, parce qu'ils ont plus de vîtesse, & s'unir avec eux.

La solution imaginée par Gassendi n'est qu'une défaite. Quel secours peut en tirer Epicure, qui soutient que les atômes sont des êtres nécessaires, qu'ils se meuvent par eux-mêmes, & diffèrent uniquement par leur forme ? Qu'un seul d'entr'eux tombe avec plus de vitesse ou de lenteur que les autres, on ne pourra plus dire que leur nature est semblable. D'où vient cette

nouvelle différence ! Quelle main a donné des ailes à ceux donc la chûte eſt plus rapide ? Je puis, dites-vous, les ſupoſer plus ou moins peſans. Vous les aviez ainſi ſupoſé revêtus de différentes figures ; hypothèſe inſoutenable ſi les atômes éxiſtent par eux-mêmes ; & ce que vous ajoutez ici ne choque pas moins la raiſon. En effet, la peſanteur de tous les corps doit être proportionnelle à leur maſſe. La maſſe des atômes n'eſt donc pas la même, ſi leur peſanteur eſt inégale : & comme ils ſont compoſés de parties, l'atôme plus peſant en a reçu davantage ; elles ſont moins nombreuſes dans l'atôme plus leger. La Nature avare pour les uns de ce qu'elle prodiguoit aux autres, leur aura fait un partage inégal de la matiére. Si vos corpuſcules ont une cauſe, je conviendrai qu'ils ſont ſuſceptibles de cette variété : nous la trouvons dans tous les corps qui s'offrent à nos yeux. Mais elle répugne, s'ils ſont ſans auteur.

Je vais plus loin : ſi les atômes tomboient dans le vuide ; quand on ſupoſeroit leur peſanteur inégale ; ils arriveroient tous au même point dans le même inſtant. Enfermez une pierre & une plume dans un tube, & pompez l'air intérieur, vous verrez la pierre & la plume deſcendre en même-tems d'un pas égal. La différence de leur viteſſe dans l'air libre eſt cauſée par l'air même qu'elles ſont obligées de fendre ; & qui fait une réſiſtance plus forte & plus longue à la chûte de la plume, qu'à celle de la pierre. Mais dans le vuide rien ne peut s'opoſer à la deſcente des corps ; il ne ceſſe point d'être pénétrable, tant que les atômes y tombent déſunis. D'ailleurs, s'ils parcourent de toute éternité des eſpaces immenſes, ils doivent tous deſcendre à la fois & ſur la même ligne. Quelle cauſe pourroit arrêter dans le vuide ceux qui tomberoient les derniers ? Le lieu qu'ils quittent

eſt peut-être plus éloigné que celui dont les premiers ſont partis. Ils ont peut-être été précipités plus tard du haut de l'eſpace. Mais qui peut ſans indignation voir apliquer à un eſpace immenſe, à une durée infinie des meſures qui ne conviennent qu'à des êtres finis, & qui marquent leurs bornes ? qui peut entendre parler de lieux voiſins ou diſtans du centre ? ce centre, qui peut le concevoir ? nouveau Dédale, vous errez dans un labyrinthe, ouvrage de vos mains : il eſt impraticable pour vous-même : ſes routes n'ont point d'iſſue. Vous dites, & c'eſt avec raiſon, qu'un eſpace illimité n'a point de centre. Cependant pour former des maſſes telles que la terre, vous dirigez la chûte de vos atômes vers un centre où ils ſe réuniſſent : le vuide a un centre, & n'en a point : accordez-vous, s'il eſt poſſible, avec vous-même.

D'ailleurs que j'adopte pour un moment vos idées ſur la figure, la peſanteur, la maſſe & la viteſſe des atômes : que je ſupoſe avec vous qu'ils tendent tous les uns après les autre vers un point commun, centre de leur mouvement, & ſiége de leur repos : ces corpuſcules ainſi modifiés, ainſi dirigés, ne formeroient pas le monde tel que nous le voyons. En effet, où placerez-vous ce point de réunion ? Dans le milieu de la terre, ſans doute ; elle eſt, ſelon vous, le centre & pour ainſi dire, le noyau de l'univers : c'eſt autour d'elle que s'affaiſſe & s'accumule tout ce qu'il y a de plus maſſif & de plus groſſier dans la matiére. Du haut de l'eſpace tous les atômes accourent donc de toutes parts vers ce point unique : ceux ſur-tout dont la ſurface eſt hériſſée, rude, raboteuſe ; ſorte d'élémens qui dans votre ſyſtême forment par leur union les métaux, les pierres & le ſable. Les globules, autre eſpéce dont l'aſſemblage compoſe les fluides, s'y rendent pareillement en

foule ; & ce concours ne peut jamais finir, parce que la cause du mouvement qui les y pousse agit sans cesse sur eux ; & que leur multitude est immense. Ils s'accumulent donc éternellement les uns sur les autres, précipités par les efforts continuels de la pesanteur. La terre auroit dû s'accroître à l'infini par cet amas prodigieux, & porter sa circonférence au-delà des astres. Pourquoi s'est-elle renfermée dans des bornes étroites ? Pourquoi a-t'elle souffert que le Soleil & les globes célestes ayent été, loin d'elle, formés comme elle le fut ? Tous ces corps supposent de grands amas d'élémens. Pourquoi la Lune est-elle un assemblage d'atômes semblables à ceux qui composent la terre ? Pourquoi Saturne avec son brillant cortége, Jupiter & sa nombreuse cour, Mars, Mercure & les Cométes, ces astres qui se montrent rarement à nos regards, sont-ils le fruit de la liaison de pareils corpuscules ? L'univers a donc autant de centres que l'on y compte d'étoiles. Quel partage a souffert cette force attractive, pour être commune à tant de points dans l'immensité du vuide ? Que de chimères vous forgez à plaisir ! Point de pesanteur, où il n'y a point de centre ; point de centre sans tourbillon ; & le tourbillon lui-même suppose un fluide. Par conséquent, si la pesanteur étoit le principe de la chûte des atômes, ils devroient pour former différens amas, être distribués dans plusieurs tourbillons, & tendre dès-lors vers plusieurs centres : distribution impossible dans le vuide.

En effet, la pesanteur des atômes & leur direction vers un centre exigent la préexistence d'un fluide, dont toutes les parties sans cesse agitées, se meuvent en tout sens. Mais comme dans votre système toute substance est un composé d'atômes, la formation d'aucun corps n'a dû précéder le mouvement de ces corpuscules.

Autrement ils ne seroient plus le principe de tous les êtres. Par conséquent, supposé qu'ils tombent dans le vuide, ils ne peuvent ni trouver, ni même chercher un centre. D'ailleurs, j'ai fait voir en parlant de l'infini, que dans un espace sans bornes il n'est point de terme d'où ses atômes puissent partir; point de terme où ils puissent arriver; que l'on n'y distingue ni parties supérieures, ni parties inférieures. De ce principe, que je rapelle ici, pour ne vous pas laisser perdre de vue des vérités déja démontrées, il résulte que la pesanteur est bannie du vuide, & que les atômes, quelle que soit leur nature, ne peuvent ni s'élever ni descendre. En conséquence ils doivent renoncer à la pesanteur; mais sans elle point de mouvement: elle est la seule force motrice que vous reconnoissiez dans l'univers. Concluez que les atômes sont dans l'impossibilité de se mouvoir, ou que du moins s'ils se meuvent ils ne se réuniront jamais. Que pensez-vous à present du systême de Lucrece? Ses principes sont démontrés faux; & quand ils seroient véritables, les conséquences qu'il en tire ne pourroient subsister.

Séduit par le charme des objets que nous presente un imposteur, nous lui prodiguons souvent avec une aveugle facilité nos aplaudissemens. D'habiles joueurs de gobelets font briller aux yeux du peuple une multitude de prestiges & de fausses merveilles. La soupleſſe & l'agilité de leurs doigts en imposent aux regards les plus attentifs: des gestes éblouissans & rapides, beaucoup de paroles, leur baguette, tout conspire à cacher leur fraude; une pierre entre leurs mains devient un oiseau. Le spectateur ignorant s'étonne & les admire: il en fera peu de cas, s'il vient à connoître le fond de leur art. Ainsi le Poëte trompeur qui sçut fasciner vos yeux, doit être l'objet de vos mépris lorsque vous aurez pleinement

nement démêlé ſes artifices. En effet, vous ne ſçavez pas encore ce que c'eſt que la peſanteur. Perſuadé qu'elle eſt une propriété de la matiére, vous la ſupoſez inhérente à tous les corps ; & par une fauſſe conſéquence de ce faux principe, ce que vous croyez apercevoir dans les mixtes, vous l'apliquez à leurs élémens. Je vois, dites-vous, la plûpart des corps ſe précipiter vers la terre : placés ſur la ſurface, ils tendent ſans ceſſe vers le centre, & font pour y parvenir des efforts continuels. Donc tous les corps peſent par eux-mêmes ; ils ſont entraînés vers un centre par un poids qui leur eſt propre. Ainſi raiſonne quiconque défére plus au témoignage des yeux qu'aux lumiéres de l'eſprit. Mais ſi les ſens ſont la ſeule régle de vos déciſions, à la vûe de quelques corps qui s'élevent dans l'air, la legéreté devroit auſſi vous paroître un attribut de la matiére. Le feu n'eſt-il pas leger ſelon vous ? N'en dites-vous pas autant de ces fantômes, qui détachés des corps, ſi l'on en croit Epicure, voltigent continuellement autour de nous, & peignent pendant le jour à nos yeux, pendant la nuit à notre imagination, la figure & la couleur des objets, dont ils ſont, pour ainſi dire, l'écorce & la forme ? Vous regardez ſans doute auſſi comme legers ces amas inſenſibles d'atômes odorans qu'exhalent les aromates, les parfums, la myrrhe & ces ſucs précieux qui coulent des arbres dans les plaines de l'heureuſe Arabie. Enfin, ce qui s'éleve & deſcend à la fois, doit, ſelon vos principes, être à la fois peſant & leger. Telle eſt par conſéquent la lumiére que le Soleil prodigue à toutes les parties de ce vaſte tourbillon ; telle eſt la lueur que répandent au ſein de la nuit ces météores, qui le repreſentent quelquefois à nos yeux ; telle eſt enfin celle des flambeaux, qui ſemblent ramener le jour dans nos demeures. Les rayons du So-

leil ſont, à vous entendre, un écoulement inſenſible & continuel de la ſubſtance même : ce ſont des ruiſſeaux de flammes qui coulent d'une ſource inépuiſable. Vous ne doutez pas que cette force, dont la puiſſante activité leur fait traverſer avec tant de viteſſe des eſpaces immenſes, ne leur ſoit naturelle. Si le mouvement n'a d'autre cauſe qu'une peſanteur inhérente à la matiére, c'eſt donc la peſanteur qui porte les rayons juſqu'à nous. Conſidérez néanmoins combien leur mouvement eſt contraire à celui qu'elle devroit produire : la peſanteur pouſſe les corps de la circonférence au centre, & la lumiére tend du centre à la circonférence. Mais ceſſez de regarder aucun corps comme peſant ou leger par ſoi-même. L'expérience & la raiſon démontrent de concert, que ces deux qualités ne ſont ni l'une ni l'autre propres à la matiére.

Mobile par ſa nature, elle ne peut ſe donner elle-même le mouvement. Indifférente à remplir telle ou telle partie de l'eſpace, de quelque côté qu'on la pouſſe, elle s'y porte. Elle ne deſire pas plus le mouvement que le repos : toujours propre à ces deux états, elle ne préfére jamais l'un à l'autre. En effet, tout ce qui, ſans ceſſer d'être le même, peut ou reſter immobile, ou recevoir tous les mouvemens & ſuivre toutes les directions poſſibles, n'a pas le droit de ſe choiſir une modification plutôt que l'autre, mais conſerve celle qu'il a reçuë. La faculté de ſe mouvoir ſupoſe un certain degré de diſcernement & de raiſon ; qualités que vous n'accordez pas ſans doute à des portions de matiére, à des corpuſcules aveugles & ſans intelligence. Ainſi le mouvement des corps annonce une cauſe motrice : ſans quelque cauſe, aucun être ne peut ſortir de ſon premier état. Quelle eſt celle de la chute des atômes dans le vuide ? rien ne trouble leur repos ; ils n'ont point de corps autour

d'eux qui les ébranle, point de corps au-dessus d'eux qui les presse. Quelque part qu'ils se trouvent, & qu'elle qu'y puisse être leur situation, il faut nécessairement qu'ils restent & dans la même place & dans le même état.

III. Mais tout est plein dans l'Univers ; & c'est à ce plein que nous devons attribuer la chute des corps. En effet, notre atmosphére est pénétrée d'un fluide beaucoup plus subtil, qui mû sans cesse & toujours divisible, est en quelque sorte de l'air même.

Soyez à jamais célébrée ; merveilleuse substance, c'est-d'œuvre, instrument d'une industrie souveraine. Invisible comme la main qui vous employe, vous échapez aux sens, & ne vous montrez qu'à l'esprit. Vous êtes la partie la plus déliée des élémens, la fleur de la matiére, le sang répandu dans toutes les veines de ce corps immense. Produite autrefois par le mouvement, c'est vous qui le faites naître aujourd'hui. Distribuée dans toutes les parties du vaste Univers, vous en êtes la vie, vous en êtes l'ame. Sans vous la Nature n'auroit aucune beauté. Les portions de notre globle se séparant les unes des autres, iroient se perdre au loin dans les airs. C'est vous qui par une force invincible les comprimez, les enchaînez de toutes parts ; & lorsque les corps placés sur la terre s'élevent en quittant sa surface, vous les rabbatez aussi-tôt, vous les rendez à leur centre. Il vous doivent leur poids ; vous êtes la cause de la pesanteur.

La matiére éthérée forme en effet un rapide tourbillon autour de la terre. Par la force d'une continuelle impulsion elle ébranle cette lourde masse, l'entraîne dans son cours, & tandis qu'elle l'oblige à tourner à la fois autour du Soleil & sur son axe ; assujettie comme nous, à

ces deux révolutions, elle tourne en même-tems que notre globe.

Ce n'eſt pas toutefois à ce mouvement, que j'attribue la peſanteur. S'il en étoit la cauſe, tous les corps tomberoient parallèlement les uns aux autres, parce que le tourbillon terreſtre a le même axe que la terre, & qu'il en preſſe tous les cercles par des cercles parallèles. Ainſi dans les tropiques la chute des corps, au lieu d'être dirigée vers le centre du globe, tendroit vers celui des tropiques; à quelque point qu'ils tombaſſent, ce point feroit partie d'une ligne, qui formeroit avec l'axe un angle droit. Or le contraire arrive, nous le ſçavons : la peſanteur a donc un autre principe.

Nous entrons, Quintius, dans le ſanctuaire de la Nature; notre œil ſonde des profondeurs peut-être impénétrables. Cette tendance au centre, commune à tous les corps, eſt un phénoméne dont la cauſe ſe dérobe à nos recherches. Eſſayons de la démêler : ſi mon explication ne vous paroît pas convaincante, vous conviendrez au moins que la matiére à qui j'attribuë cet effet, eſt capable d'agir avec plus d'art, eſt infiniment plus ſûre dans ſes opérations, que vos atômes.

Concevez d'abord que cet océan de matiére ſubtile qui circule autour de la terre, ſe diviſe en une infinité de pyramides, dont les baſes ſe terminent à la circonférence, & les ſommets ſe réüniſſent au centre du tourbillon. Elles ſont toutes dans un équilibre parfait, parce que la quantité de matiére étant égale dans toutes, toutes ont une force centrifuge égale. Si l'une d'entr'elles devient plus foible, les autres prennent auſſi-tôt le deſſus, & l'abaiſſent, juſqu'à ce que l'égalité des forces ait rétabli l'équilibre. Or, dès qu'un corps grave entre dans une de ces pyramides, autant il a de maſſe, autant il lui

fait perdre de sa force centrifuge. L'arrangement & la forme des particules dont ce corps est composé l'empêchent de fuir le centre avec la même rapidité que la matière céleste. Ainsi la pyramide, où cette masse grossière est placée, s'abaisse : les pyramides voisines refluent sur elle & la poussent en bas, parce qu'elles ont plus de force centrifuge. Celle-ci, contrainte de s'abbatre, presse vivement le corps, en précipite la chute par des coups redoublés, & le pousse vers son sommet, dont la pointe touche le centre de la terre.

Si la partie du fluide éthéré qui tourbillonne autour de la terre, n'éprouvoit pas une égale pression dans tous ses points, elle s'écouleroit par l'endroit où cette pression seroit moindre, & porteroit notre globe dans un des tourbillons voisins. Mais comme elle est également pressée de toutes parts, elle prend la forme d'une sphére, ou du moins une forme aprochante. Or, toutes les fois qu'un volume sphérique est ainsi comprimé dans tous les points de sa circonférence, l'impression de la force qui agit de tous côtés sur ce sphéroïde, se porte tout entiére au centre par tous les rayons. La chute d'un corps grave est donc nécessairement dirigée vers le centre de la terre; qui est celui de la pression. C'est vers ce point que la pyramide dans laquelle il se trouve, poussée par les autres, le chasse & le précipite à son tour.

Ainsi, lorsqu'une pierre fend d'un vol rapide les flots de l'air, le fluide éthéré fait effort contr'elle de toute sa hauteur. Il répond par un coup si rude au coup qu'elle lui porte, qu'il la rejette vers la terre. Votre bras en lançant cette masse l'avoit forcée de s'élever; elle retombe, non par une pesanteur, ou par un mouvement qui soit propre à sa nature, non par cet amour chimérique d'un centre, qu'imaginent quelques

Philosophes ; mais parce qu'elle obéit à l'impression de la matiére céleste qui la repousse avec force.

Pour avoir une juste idée de la pesanteur, telle que je l'explique, jettez les jeux sur l'eau : ce fluide vous en offre une image sensible. Il fait effort contre le fond du vase qui le contient, & se divise en colomnes égales qui se soutiennent toutes dans un parfait équilibre : ce qui rend sa surface parfaitement unie. Faites enfoncer du liége dans l'eau ; jettez-y du bois ; le bois remonte à peine en nageant avec effort ; le liége se relève sur le champ. C'est que l'eau est poussée vers le fond avec plus de force, que l'un ou l'autre de ces corps. Dès qu'ils y sont plongés, l'équilibre cesse, & la colomne dans laquelle ils se trouvent perd de sa force, autant que la pesanteur du volume d'eau déplacé surpasse celle ou du liége ou du bois. Les colomnes voisines l'emportent par conséquent sur elle, la forcent de céder & la soulévent ; celle-ci monte en poussant ces corps qui l'affoiblissent, & les rejette enfin dans l'air.

De là vient qu'un solide plongé dans l'eau perd toujours autant de son poids, que pése un pareil volume du fluide, parce qu'il est soutenu à proportion. C'est ce qu'éprouvent les Matelots, soit en levant l'ancre, soit en retirant du fond de la mer la charge d'un vaisseau submergé. La masse soulevée par l'eau monte d'abord facilement : mais aussi-tôt qu'elle est arrivée dans l'air, qui lui rend toute sa pesanteur, le poids s'en fait sentir, & toute la troupe hors d'haleine redouble ses efforts, pour faire à force de bras tourner le cabestan.

Ce que je viens de dire peut s'apliquer au tourbillon qui environne la terre. Tout s'y passe de même : il ne s'agit que d'en regarder la circonférence comme le fond, & d'y substituer des

pyramides aux colomnes. Vous verrez les corps par la même raiſon qu'ils s'élevent dans l'eau, tomber dans l'éther, & le même ébranlement les pouſſer dans l'un de ces fluides vers le Ciel, dans l'autre les précipiter vers la terre.

Je n'y vois qu'une différence; c'eſt que quelques corps ſe plongent dans l'eau ſans retour, & reſtent attachés au fond, parce qu'ils peſent plus qu'un pareil volume de ce liquide: au lieu que la matiére ſubtile ayant plus de force centriſuge que tous les corps terreſtres, aucun d'eux ne peut par quelqu'effort que ce ſoit s'élever à la circonférence du tourbillon. Chaſſés vers la ſurface de la terre, ils retombent tous, & leur viteſſe croît à meſure qu'ils en aprochent. Car la matiére céleſte preſſe vivement leur chute. Ses coups ſe ſuccédent avec rapidité: elle les chaſſe en fuyant, & les pourſuit ſans relâche.

Qu'un corps ſoit ſuſpendu, il gravite plus ou moins, ſelon qu'il renferme plus ou moins de particules éthérées. Cette différence de peſanteur dans les corps terreſtres n'eſt donc pas, comme vous le penſiez, l'effet de petits vuides ſemés entre leurs parties, & dont le nombre plus ou moins grand, rende ces corps plus ou moins rares. Elle vient de la proportion qui s'y trouve entre la matiére propre & la matiére céleſte: tout ce qu'ils ont de l'une les pouſſe vers le centre de la terre; tout ce qu'ils contiennent de l'autre les fait tendre vers le Ciel. Auſſi voyons-nous les feuilles, la paille & les plumes voltiger long-tems avant leur chute. A peine ces corps ſont-ils repouſſés avec aſſez de force, pour être en état de fendre l'air au-deſſus duquel ils nagent, foible jouet du ſouffle le plus leger. Mais les corps denſes n'ont que des pores très-étroits. Ils renferment peu de cavités intérieures, & par conſéquent, ils donnent à l'éther plus de priſe ſur eux. L'éther contraint de lutter con-

tre leur réſiſtance, recueille pour en triompher toutes ſes forces, les preſſe avec vigueur, & les terraſſe enfin par la continuité de ſon impulſion. De là vient qu'une maſſe d'or eſt plus peſante qu'une pareille maſſe de fer; que le fer péſe plus que la pierre; la pierre plus que les os, les os plus que la plûpart des liqueurs, & qu'enfin les différentes liqueurs différent entr'elles pour le poids.

L'action de la matiére ſubtile ſur les corps eſt donc la véritable cauſe de leur peſanteur ſpécifique. Cette matiére par une continuelle preſſion retient toutes les parties de la terre accumulées autour de leur centre, & par la ſupériorité de ſa force centrifuge, pouſſe vers ce centre tous les corps. Elle aplique l'atmoſphére contre la ſuperficie de notre globe, & le fait tourner ſur lui-même, ſuſpendu dans ce fluide. En comprimant l'air, elle lui donne aſſez de poids pour contenir dans leur lit les eaux de l'Océan, malgré la courbure de cet immenſe baſſin.

De là vient que toutes les parties du globe tendent à ſe réunir en un ſeul point, & que ſi quelqu'une s'écarte, elle eſt repouſſée ſur le champ avec plus ou moins de force, ſelon ſa denſité. Deux corps voiſins, dont chacun éprouve une preſſion différente, ſe balancent réciproquement; & l'un monte pendant que l'autre s'abaiſſe; non que le premier ſoit leger par ſoi-même, ou que le ſecond ait une peſanteur qui lui ſoit propre, mais parce que la force qui les pouſſe vers le centre eſt inégale. Ces deux corps ſont comme les branches d'une balance, qui ſe ſoutiennent à la même hauteur, tant qu'on n'ajoute rien au poids de l'une ou de l'autre. Si vous ſurchargez le baſſin de la droite, il deſcend auſſi-tôt; & tirant la chaîne qui le retient, il fait monter à proportion l'autre baſſin: ces deux mouvemens contraires ſont la même cauſe. Quelque ſoit la peſanteur d'un corps, il devient le-

ger dans le voisinage d'un autre plus pesant. Le poids plus fort détruit le moindre. Vous sçavez combien pese le bois, avec quelle impétuosité se renverse un chêne que déracine un vent furieux, ou qui tombe sous les coups de la coignée. Jettez cependant ce tronc dans une riviére ; à peine est-il enfoncé, qu'il se reléve & surnage. C'est que le bois est plus pesant que l'air, mais qu'il l'est moins que l'eau.

En effet, l'air est leger, si vous le comparez à presque tous les corps : considéré en lui-même il est pesant. Avec quelle force sa pression secondée par le jeu de la pompe, ne tire-t'elle pas l'eau du fond d'un puits ? Le mercure même, dont la pesanteur ne le céde qu'à celle de l'or, est soutenu par l'air. Vous voyez ce métal fluide, lorsqu'on le verse dans un barométre, ne s'abbaisser qu'avec lenteur, & balancer, pour ainsi dire, à descendre. Il reste même en grande partie suspendu malgré son poids, & plus ou moins élevé dans la principale branche, par la régularité de ses variations, il annonce celle des vents, l'aproche de la pluye, & le retour d'un tems plus serein. C'est que l'air extérieur comprime la petite branche du barométre, & que le haut de la grande éxactement fermé, ne renferme point d'air qui puisse abbaisser le mercure. Je plonge un syphon dans une liqueur, à peine en ai-je tiré l'air, que la liqueur s'éléve & gagne le haut de la premiére branche ; elle tombe ensuite dans la branche parallèle, remonte & redescend tour à tour dans les autres, parcourt enfin tous les plis & les replis de ce *méandre* tortueux. La pression de l'air sur la liqueur, est la cause d'un mouvement en aparence si composé, mais simple en effet. Faites tremper dans un vase à demi plein d'eau, l'extrémité d'un morceau d'étoffe : l'eau devenue legére le mouille tout entier, & se filtrant au

travers, gagne le bord du vase, d'où elle distille enfin goutte à goutte.

L'air est donc pesant ou leger, à proportion de la pesanteur ou de la legéreté des corps qui le touchent : & quoique l'impression de la matiére éthérée se fasse moins sentir à ce fluide qu'à tout autre, cependant l'eau réduite en vapeurs prend le dessus & le force de descendre. C'est ainsi que monte insensiblement vers le Ciel, cette humide fumée qu'on voit le soir & le matin sortir en abondance du fond des prairies, des lacs, des fleuves, & sur-tout du sein de la mer. L'eau plus rarefiée donne en cet état moins de prise que l'air, aux coups de la matiére subtile ; elle le déplace donc ; & s'élevant au-dessus, elle gagne par degrés la région supérieure où ses particules désunies nagent en liberté. Le barométre nous avertit alors que la pesanteur de l'air est augmentée, parce que ce fluide pressant le mercure avec plus de force, l'abbaisse dans une des branches de l'instrument, & le fait monter à proportion dans l'autre. Mais la chaleur du Soleil en se fortifiant, continue de rarefier les particules aqueuses. Il s'en éléve sans cesse de la surface de la terre ; & comme elles s'arrêtent toutes à la même hauteur, parce que le froid qui régne au-dessus les empêche de monter davantage, bien-tôt leur multitude est si grande, qu'elles ne peuvent demeurer plus long-tems séparées. Elles se réunissent donc, & forment des molécules plus denses qu'un pareil volume d'air. Leur poids les fait alors retomber : l'air remonte en même-tems qu'elles descendent ; mais l'abbaissement du mercure dans la principale branche du barométre précéde toujours la chute de la pluye, parce que l'action de l'air extérieur sur la branche opposée n'est plus la même. Si l'eau s'éléve quelquefois au-dessous de l'air, le mercure peut acquérir la même legéreté. Les parti-

cules de ce métal divisées par le feu, deviennent plus déliées que celles de l'air, & se subtilisent même, au point que leur évaporation échape à nos regards.

C'est à cette action de la chaleur sur les fluides que les végétaux doivent leur accroissement. Lorsqu'au retour du printems les campagnes défigurées par l'hyver se changent en agréables jardins, & que les forêts sont prêtes à se revêtir d'un tendre feuillage, la séve monte de l'extrêmité des racines dans la tige des arbres qui commencent à revivre. En effet, cet amas de sucs que la rigueur du froid avoit épaissis dans le sein de la terre, n'est pas plutôt mis en mouvement par les rayons du Soleil, qu'il s'en détache des exhalaisons de sels & de soufre dissous dans l'eau qui leur sert de véhicule. Ces vapeurs humectent intérieurement la terre & la rendent féconde. La séve ainsi volatilisée s'éléve en particules imperceptibles, & rencontrant les canaux par lesquels la plante reçoit sa nourriture, elle entre dans ces fibres éparses, & les remplit de sucs bienfaisans. De petites valvules semées dans ces vaisseaux capillaires s'ouvrent pour lui donner un libre passage; & mettent en se fermant un obstacle insurmontable à son retour. Cependant la chaleur dénoue les germes des branches nouvelles, que l'année précédente avoit insensiblement formées. Déja les sucs préparés à l'abri de l'écorce se font jour au travers, & l'extrêmité luisante des boutons, laisse entrevoir les feuilles & les fleurs entrelassées dans un ordre merveilleux. Pour les pousser au-dehors dans les premiers jours, c'est peut-être assez de la séve que renferme l'intérieur de l'arbre; reste précieux de l'automne qu'ont épargné les frimats. Mais sans le secours de suc plus récens, ces productions ébauchées ne peuvent se conserver & croître dans la suite. En même-tems donc, & de la

même maniére que la liqueur contenue dans la tige en gagne le haut, il en survient une nouvelle qui s'éléve du sein de la terre. Ainsi les tuyaux de l'arbre sont arrosés sans interruption par un fluide, dont toutes les parties se touchent & se soulevent. A mesure que la saison s'avance, il devient plus abondant ; & sa fermentation augmente. En effet, les pluyes du printems se joignent à celles de l'hyver, & déja le Soleil élevé sur l'horison fait sentir toute la force de ses traits. Ils échauffent la surface de la terre, & répandent dans l'air une chaleur tempérée. Ainsi la séve inonde alors les racines qui s'allongent & s'étendent de toutes parts. Ses ruisseaux forment en se réunissant un fleuve qui pénétre dans l'intérieur du tronc, arrose le bois sous l'écorce encore tendre, remplit tous les canaux d'une rosée féconde, & porte dans les réservoirs de la moëlle des alimens qui l'entretiennent. Il dépose les sucs qu'il charie, se charge de ceux qu'il rencontre, se mêle avec l'ancien *ferment*, circule & s'insinue par-tout, ajoutant par-tout de nouvelles parties, de nouvelles couches aux anciennes. Bien-tôt il croît au point que l'intérieur de la tige ne peut plus le contenir. Alors il entre dans toutes les cavités où résident les radicules des branches ; fait éclore des rameaux souvent doubles, quelquefois triples, porte enfin une liqueur nourrissante dans les cellules où sont renfermés les fruits naissans & les graines qui doivent les reproduire un jour. Les fruits grossissent, lorsque cette fleur passagére qui les annonce est tombée : ils reçoivent insensiblement la forme & le goût qui leur est propre, & les feuilles en se dévelopant couvrent les fruits de leur ombrage. Ainsi par la seule élévation d'une liqueur chargée de sucs nourriciers, & sortie du sein d'une terre féconde, on a vû naître d'abord, se former ensuite peu-à-peu,

croître enfin dans toutes ſes parties, cet arbre, qui placé ſur la cime d'une montagne, frape tous les yeux par ſa hauteur, & qui portant ſa tête touffue dans la région des vents, épuiſe par une forêt de racines la terre qui le nourrit.

Conſidérez de même avec quelle impétuoſité s'élancent vers le Ciel des eaux conduites du faite d'une colline dans un jardin. L'ouverture des tuyaux leur donne à peine un libre cours, & déja s'éléve à vos yeux une gerbe liquide : repouſſée par l'air, elle retombe ſur elle-même, ſe diviſe en mille criſtaux, & forme une pluye argentine, qui frape avec un doux murmure la ſurface tranſparente du baſſin. Ces eaux s'élévent par l'effet de la même impulſion qui les précipite de leur ſource, & la ſeule pente du conduit, de peſantes qu'elles étoient, les a rendu legéres. C'eſt auſſi ce qu'éprouve une pierre, jettée par un coup de vent du ſommet d'une montagne, dont le pied touche celui d'une autre ſituée vis-à-vis. Cette pierre roulant avec toute l'impétuoſité que lui donnent & ſon poids & la violence du coup qu'elle a reçû, frape en un inſtant le bas du vallon. Mais au lieu d'y reſter immobile, devenue legére à proportion de ſa peſanteur, elle rebondit avec force, & remonte ſur la hauteur opoſée : elle s'y ſoutient juſqu'à ce que ſon mouvement s'épuiſe. Luttant pour lors en vain contre la pente eſcarpée du côteau dont la roideur accélére ſa chûte, elle retombe pour ne plus ſe relever.

Obſervez enfin ce qui ſe paſſe dans le Ciel. Nous voyons des planétes, corps ſolides & ſemblables à la terre, nager dans un eſpace où rien en aparence ne les ſoutient, & décrire conſtamment les ellipſes, comme ſi de telles maſſes, contre les loix de la nature, étoient ſans peſanteur. C'eſt qu'en effet chacun de ces globes eſt, comme la terre, environné d'un tourbillon,

& par conséquent ne peut demeurer immobile. Ils roulent dans les orbites où les a placé l'Auteur de l'Univers, sans jamais changer une route sur laquelle ils n'ont à craindre ni la rencontre, ni le choc de corps étrangers. Le Soleil est le centre de leurs révolutions, & la partie de l'éther qui coule au-dessus d'eux ne cesse de les pousser vers ce centre avec toute la force que lui donne la rapidité de son mouvement. Mais comme la portion du même fluide qui se trouve entr'eux & le Soleil, les soutient, & que d'ailleurs ils ont acquis un certain degré de force centrifuge par la continuité de leur rotation, l'équilibre que produisent ces efforts contraires, conserve à chaque orbite un diamètre toujours le même. Mécanisme admirable qu'Epicure n'a point aperçu : disons mieux, qu'il ne voulut pas apercevoir ; il craignoit d'y reconnoître des traces trop visibles de la Divinité. Mais si ce combat entre des forces égales retient les différens globes dans leurs orbites, & semble leur ôter toute pesanteur, il ne produit pas le même effet sur les corps, qui placés dans le tourbillon particulier de chaque planète, roulent avec elle autour du centre de son mouvement. Le fluide qui les environne s'oppose à leur fuite, les repousse, & par sa pression les empêche de s'éloigner du globe auquel ils appartiennent. Ainsi que ces corps soient détachés de la masse par quelque force étrangére, ils sont sur le champ contraints de s'y rejoindre : ce qui fait que cette masse conserve toujours la même grosseur.

C'est donc un principe enseigné par la raison & démontré par l'expérience, qu'aucun corps ne pese par lui-même, quoiqu'on attribue un poids réel à la plûpart, comme si la pesanteur étoit propre à la matière.

Combien de qualités en effet, attachées par le vulgaire à la nature des corps, & traitées

d'attributs essentiels, qui ne sont peut-être que de simples accidens, de pures modifications produites par une cause étrangére? Vous croyez l'eau fluide d'elle-même & par essence: voyez-en de glacée. C'est, me direz-vous, le froid qui la convertit en glaces. Elle ne coule, vous répondrai-je, que parce qu'elle est rendue liquide par la chaleur. Que le Scythe soit notre juge, le Scythe qui né sous un climat rigoureux marche pendant près de dix mois sur le sol d'une mer glacée : ou prenons pour arbitre l'habitant à peine connu des terres magellaniques. L'eau, répondront-ils l'un & l'autre, est un cristal fusible, une pierre transparente que la moindre fermentation peut dissoudre, mais qui naturellement dure, ne devient fluide que par un effet de la chaleur. Ils en ont la même idée que nous avons des gommes, de la poix, de la cire; elle est enfin à leurs yeux ce qu'elle seroit aux vôtres, si le Soleil disparoissoit pendant trois ans, & que les fleuves, les lacs, les fontaines, les mers fussent plongés dans une nuit continuelle. Chacun juge de la nature d'une chose, par ce qu'il en aperçoit communément, & regarde comme propres à cette substance les dehors sous lesquels il a coutume de la voir. Or des deux états dont l'eau se montre susceptible, aucun ne lui est propre. Elle coule agitée par des particules de feu : l'évaporation de ces particules la convertit en glace. Ainsi le même corps est tantôt un solide, & tantôt une liqueur. Quoi de plus dur que le fer? cependant une masse de fer est mise en fusion par le feu. Quoi de plus volatil que le feu? Il resteroit néanmoins captif & sans action dans l'intérieur d'un caillou, il y seroit éternellement ignoré, si les coups de l'acier n'ouvroient la prison qui le renferme. Libre alors il s'élance, saisit des parcelles du métal, les liquefie & les pousse au loin sous la forme d'étincelles. En un

mot il n'eſt point de corps fluides qui ne puiſſent ceſſer de l'être, point de corps durs qui ne puiſſent être mis en fuſion. De même toutes les maſſes que vous croyez peſantes peuvent devenir legéres. Nulle peſanteur réelle dans les corps; nulle tendance propre vers le centre : tout ce qu'ils ſemblent avoir de poids eſt produit par l'impulſion, eſt l'effet d'une preſſion étrangére. Mais dans le vuide rien ne peut fraper & précipiter vos atômes. J'en conclus que des corpuſcules qui ne gravitent point par eux-mêmes, n'étant ébranlés par aucun moteur, doivent reſter à jamais immobiles.

IV. PLEINE de confiance en ſes calculs, l'Ecole Newtonienne a proſcrit l'impulſion & livré l'Univers aux preſtiges de la magie. Le Soleil attire les Planétes, & réciproquement eſt attiré par ces aſtres. Sa groſſeur & l'avantage qu'il a d'être leur centre, lui donnent ſur eux une grande ſupériorité. Cependant il ne peut les entraîner, parce qu'ils ont à ſuivre la ligne droite, une tendance que le Moteur ſuprême leur a donnée dès l'origine, & que d'ailleurs agiſſant les uns ſur les autres par une attraction mutuelle, tous font effort pour s'éloigner du centre. Du combat de ces forces contraires réſulte un mouvement compoſé, qui leur fait décrire des ellipſes conformes à la régle de Kepler. Ce ſyſtême eſt ingénieux ; les calculs en ſont juſtes ; ils déterminent les orbites des Planétes, & s'accordent avec les révolutions ; mais le principe qui lui ſert de fondement nous paroît une chimére.

Je demande d'abord aux Newtoniens ce qu'ils entendent par ce terme d'attraction. C'eſt, me répondent-ils, une force par laquelle un corps en repos agit ſur un corps éloigné, l'ébranle & le contraint à ſe raprocher, quoiqu'il n'y ait point

de milieu qui établiſſe une communication entr'eux. Ainſi l'attraction eſt une vertu occulte & réciproque. J'ai démontré que le corps indifférent pour ſa nature, ſoit au repos ſoit au mouvement ne peut ſe mouvoir, s'il n'eſt gouverné par une intelligence, qui veuille le faire paſſer de l'un de ces états à l'autre; qui de plus ait la faculté de choiſir parmi ce nombre infini de lignes que peut décrire un corps, la ligne qu'elle lui fera ſuivre à l'excluſion des autres; qui puiſſe enfin ſe déterminer entre la lenteur & la viteſſe. Un être qui penſe eſt ſeul capable de tant de choix, & tous ſont des préliminaires eſſentiels à la production du mouvement. Le corps ne penſe point: il eſt donc par lui-même immobile.

Mais ſupoſé que l'intelligence ait imprimé le mouvement, il ne paſſera point d'un corps à l'autre, s'ils ne ſont joints par une continuité de matiére ſolide & fluide par laquelle ſe communique une impreſſion que le contact peut ſeul tranſmettre. Rien n'eſt mû ſans être pouſſé: rien n'eſt pouſſé ſans qu'on le touche. Il faudroit donc que deux corps qui s'attireroient réciproquement, ſe tinſſent par des liens mutuels. C'eſt ainſi que des courſiers fougueux emportent un char & volent dans la carriére. Ainſi ſur la mer le mât fait avancer le vaiſſeau: les antennes font mouvoir le mât, & les voiles communiquent aux antennes le mouvement qu'elles reçoivent du vent qui les enfle.

D'ailleurs, ne donner à des corps dénués d'intelligence d'autre principe de leur nouveau mouvement qu'une attraction réciproque, c'eſt reconnoître qu'un corps ne peut ſe mouvoir par ſes propres forces, & qu'incapable du moindre effort, il reſteroit ſans ceſſe dans le même état, s'il n'en étoit tiré par une eſpéce de violence. Mais d'où viendra cette violence? d'un corps

pareillement ſans force, parce qu'il eſt pareillement ſans intelligence ? Aucun être ne peut communiquer ce qu'il n'a point. Ces deux corps ſeront par conſéquent plongés dans un éternel repos.

A des raiſonnemens ſi ſimples & ſi vrais, que répondent les Newtoniens ? L'attraction, diſent-ils, eſt une propriété de la matiére, une loi fondamentale de la Nature. C'eſt donc une loi de la nature, une propriété de la matiére, que l'impoſſible ſe faſſe. Principe admirable, régle digne de Philoſophes qui ſe donnent pour les réformateurs de la Phyſique ! Le repos devient la cauſe du mouvement ; l'indigence eſt la mere des richeſſes. Que les Mécaniciens ſe taiſent aujourd'hui ; qu'ils ne cherchent plus dans les vents, dans les eaux, dans la ſuſpenſion des poids, dans les bras des hommes, dans la vigueur des animaux un ſecours capable d'augmenter les forces de l'impulſion. Ils s'épuiſent à multiplier les moyens de faire paſſer le mouvement d'un corps dans les autres : ils employent les leviers, les roües, les cordes, les poulies, les reſſorts ; ils s'attachent à diminuer, à combattre le frottement. Artiſtes ignorans & groſſiers, ils avoient crû juſqu'à preſent, & nous le croyions avec eux, que leurs opérations imitoient celles de la nature : c'eſt, diſions-nous, par le même mécaniſme qui diſtribue le ſang à toutes les parties du corps, que les vaiſſeaux voguent ſur la mer, que le laboureur trace des ſillons, que la meule briſe les grains, que les édifices s'élevent, que l'eau monte dans les airs. Qu'ils ceſſent de nous vanter d'inutiles travaux. Sans ce pénible apareil, ſans cette foule d'inſtrumens & de machines, l'attraction toute puiſſante produit dans le vuide tous les merveilles de l'univers ; quoique néant elle eſt la cauſe de tout.

Il n'eſt point, dit-on, de phénoméne qui ne s'accorde avec l'attraction. Je le veux croire ; mais quels ſont ceux qui ne s'accordent pas avec l'impulſion ? De ces deux forces nous ne concevons pas la premiére : la ſeconde ſe manifeſte de tous côtés à nos regards : la terre, les mers, l'atmoſphére qui nous environne offrent par-tout une chaîne de mouvemens produits par le contact : la nature ſeroit-elle donc inconſtante & bizarre ? Agiroit-elle loin de nous autrement qu'elle n'agit dans notre ſphére ? Employeroit-elle pour le même effet deux cauſes oposées lorſqu'une ſeule ſuffit ?

Nous avons auſſi ſous les yeux, réplique un Newtonien, des éxemples d'attraction. Deux gouttes d'huile qui ne ſont ſéparées que par un petit intervalle, ſe mêlent ſur le champ. Deux plaques de verre inclinées l'une à l'autre, ſont-elles plongées dans l'huile par les extrêmités qui ne ſe touchent pas, on voit cette liqueur monter auſſi-tôt vers celles qui ſe touchent. L'eau demeure ſuſpenduë dans un tube capillaire. Le fer, malgré ſa peſanteur, eſt enlevé par l'aiman, des paillettes d'or ou de cuivre le ſont par un corps électrique. L'électricité même eſt tranſmiſe par un fil, à de très grandes diſtances. La féve pourroit-elle au retour du printems monter dans la tige des arbres ; pourroit-elle, malgré les efforts de la peſanteur & contre les droits du centre, ſe porter aux extrémités des branches, pour s'y changer en fleurs, en feuilles, en fruits propres à chaque eſpéce ; ſi les racines, ſi les fibres ne l'attiroient ſecrettement du ſein de la terre ? C'eſt par la même raiſon, que l'eau ſe filtre au travers d'un morceau de drap, dont le bout eſt plongé dans le vaſe qui la contient.

En nous opoſant tous ces faits, on établit pour principe le point conteſté : on les ſoutient produits par l'attraction. Leur cauſe eſt toute

différente. Chaque corps a son atmosphère : elle est composée de particules insensibles que l'évaporation en détache, & qu'elle répand plus ou moins dans l'air ; qui les arrête & les repousse à proportion qu'il est lui-même comprimé. Si ces parcelles rencontrent en voltigeant quelque corpuscule qui n'ait pas assez de masse pour leur résister, elles s'en saisissent ; & par la seule force de l'impulsion le précipitent vers le centre de leur mouvement. Par-là j'expliquerai la suspension d'un fluide dans des tuyaux capillaires. Celle des gouttes de pluye aux feuilles des arbres est un effet de la même cause : c'est par la pression d'une atmosphére environnante, que ces perles liquides se défendent contre la pesanteur. Pourquoi voyez-vous l'huile qui se trouve entre deux plaques de verre, gagner, quoiqu'avec lenteur, le sommet de l'angle qu'elles forment en se joignant ? C'est que le partie de sa surface comprise entre ces deux verres, est beaucoup moins comprimée que les autres. Deux gouttes d'huile se jettent l'une à l'autre des chaînes qui les réunissent : c'est que l'écoulement de leurs particules chasse l'air de l'espace qui les séparoit, & donne par-là plus de force à la colomne supérieure, dont la pression tend à les rapprocher. L'aiman offre encore des preuves sensibles de l'impulsion ; seule, elle peut rendre raison de la puissance que cette pierre minérale éxerce sur le fer. Presentez-lui de la limaille ; vous voyez ces molécules muës tout à coup s'agiter en tourbillon, & former des cercles dont l'aiman est le centre. Cette agitation ne prouve-t'elle pas l'éxistence d'un fluide magnétique ? ne rend-elle pas visibles, & le cours de ce fluide, & les deux pôles sur lesquels il tourne ? Une masse de fer, trois fois plus lourde, paroît s'appliquer d'elle-même à votre aiman, & malgré son poids y reste suspenduë. C'est l'atmosphére

magnétique qui retient cette masse, en l'environnant. Les autres Phénoménes que vous alléguez ne vous sont pas plus favorables ; je les ai d'avance expliqués. Votre système n'est donc qu'une ingénieuse chimére.

Je ne suis point auteur d'un système, s'écrie Newton. J'avouë qu'il n'est point auteur : il n'a fait que lier ensemble d'anciennes hypothèses. Il tient d'Aristote cette qualité occulte qu'il regarde comme le mobile universel, & ces aveugles sentimens qu'il prête aux corps : il doit le vuide à Epicure. De ces fictions empruntées des Grecs, il a sçu, par une espéce de prodige, former un tout qui lui apartient : & c'est en leur faveur qu'il se déclare l'ennemi de Descartes ; d'un Philosophe qui vouloit que tout obéît aux loix de la mécanique, que tout fût l'effet d'une impulsion produite par une intelligence. Descartes a laissé quelque chose à réformer : j'en conviens sans peine : un même homme n'a pas le droit de tout voir : le tems nous instruit : un siécle corrige celui qui le précéde, & d'éxactes recherches produisent de nouvelles découvertes. Le soleil a ses taches ; il est quelquefois éclipsé par la lune, souvent couvert par de sombres nuages ; en est-il moins le pere du jour ? n'est-il pas toujours le Soleil ? Les partisans de Newton affectent de mépriser Descartes ; & le système qu'ils substituent à ses principes, a pour base une chimére. Ce défaut de la nouvelle hypothèse n'est pas racheté par la sublime Géométrie que l'Auteur y répand avec profusion. La Géométrie sçait en effet décrire la maniére dont agissent des corps, mais ses recherches ne s'étendent pas jusqu'à leur nature. L'algébre en partant d'une supposition absurde, peut donner des calculs aussi justes, que si l'hypothèse étoit véritable. Mais la Physique, sans se borner aux effets, remonte à leurs causes : elle nous fait contem-

pler les phénoménes dans leur source. Ne séparons point ces deux sciences : elles sont sœurs : toutes deux doivent de concert unir leurs travaux & leurs lumiéres. Réünies, elles embrassent la nature entiére ; l'une sans l'autre est insuffisante. Quelques Philosophes ont prétendu que le mouvement des astres est l'effet du hazard ; ou d'un amour que ces corps ont les uns pour les autres. La crédule antiquité leur donna pour conducteur des Dieux qui en régloient le cours selon des traits faits entr'eux. Ptolemée accumulant à grands frais sphéres sur sphéres, embarrassoit le Ciel par une multitude d'épicycles. Je pourrois adopter quelqu'une de ces chiméres ; je pourrois même en imaginer de plus bizarres, & calculer avec justesse d'après de si fausses supositions. Telle étoit la face de la Physique, lorsqu'ennemi des obscures fictions Descartes vint y répandre le jour, & chassa les phantômes qui en usurpoient l'empire. Génie sublime, il fit en même-tems refleurir la Géométrie, & c'est en la prenant pour guide, qu'il s'est ouvert une route au sanctuaire auguste de la Vérité. Il a prétendu que le Ciel est rempli de tourbillons toujours agités, qui tendent à s'éloigner de leur centre, & repoussent les planétes vers le Soleil, sans que les planétes puissent obéir à cette impression, parce qu'elles sont elles-mêmes emportées par le cours rapide d'un fleuve centrifuge. Cette hypothèse ne renferme rien que ne confirment les propriétés du mouvement circulaire, connus par l'expérience ; qui ne soit conforme aux loix de l'équilibre, que l'on ne puisse aisément concevoir ; rien en un mot qui répugne. Dirai-je la même chose de vous, illustre Newton, quand vous établissez pour principe une force chimérique dans un vuide imaginaire ? Calculez, mesurez, réformez ce qui mérite de l'être. Qui le peut mieux que vous ? Décou-

vrez de nouvelles vérités : vous ſerez aplaudi, nous vous comblerons avec joïe de juſtes éloges. Examinez quelle eſt la nourriture des globules de l'éther : s'ils peuvent, en ſuivant la régle de Kepler, décrire une ellipſe autour du Soleil, & former des tourbillons particuliers dans le tourbillon général. Nous vous écoutons avec étonnement, avec tranſport. Mais n'entreprenez pas de faire revivre la magie. Dieu ſeul peut imprimer le mouvement à la matiére. Incapable de ſe mouvoir par elle-même, elle obéït aux loix de l'intelligence.

V. Raſſemblons à preſent ſous un même point de vuë, Quintius, toutes les erreurs que je crois avoir juſqu'ici réfutées : ce précis mettra dans un nouveau jour la fauſſeté des principes adoptés par Lucrece. Epicure imagine des atômes dont l'éxiſtence eſt impoſſible ; il les ſoutient innombrables, & ſupoſé qu'ils éxiſtaſſent, leur nombre auroit néceſſairement des bornes : il les revêt de propriétés chimériques ; il leur donne enfin un mouvement qui répugne à leur nature, telle qu'il la repreſente. Que répondez-vous, éloquent Lucrece ? Je vois vos corpuſcules immobiles dans le vuide. Que d'élémens ! mais qu'ils ſont oiſifs & ſtériles ! Quelle létargie les retient dans l'inaction ? Les eſpaces ſont ouverts. Le vuide ne fait point d'obſtacle. Vous y retrouvez ce ſommeil, cette *inertie* de la matiére, que vous regardiez comme une ſuite du plein. Mais ſi les charmes de la Poëſie purent autrefois attirer les arbres du ſommet des montagnes, s'ils forçoient la Lune à deſcendre du Ciel, vous pourrez faire tomber vos atômes ſans le ſecours de la peſanteur. Ordonnez-leur de ſe mouvoir, pour en former le ſoleil, les aſtres & le globe terreſtre, l'atmoſphére & l'océan, les forêts & les montagnes, les plantes & les animaux. Mais

vous commandez envain. Vos atômes sont immobiles & le seront éternellement.

Alcide combattant l'hydre de Lerne, opposoit à cet assemblage de monstres sa redoutable massuë. Mais à peine abbatoit-il une tête, que du sang même il en sortoit une autre, armée de dents menaçantes. La victoire fut long-tems incertaine : cette massuë souvent meurtriére, ne portoit que des coups inutiles. Le Héros intrépide s'arma d'un nouveau courage contre cet ennemi toujours renaissant. Il porta le feu dans ses playes fécondes, & détruisit enfin ce monstre qui sembloit se survivre à lui-même. Ainsi quoique l'irreligion ne cesse de provoquer au combat l'Etre suprême, & de soulever contre lui de nouveaux serpens, le céleste flambeau de la raison suffira pour la réduire en cendres.

J'ai fait voir l'impossibilité du mouvement de vos corpuscules. Je vais prouver qu'en le supposant véritable il ne produiroit pas ce que vous en attendez. Epicure soutient que des atômes qui dans leur chûte en frapent d'autres, avec lesquels ils ne peuvent s'unir, rebondissent aussitôt & se relevent. Si ce principe étoit vrai, on auroit droit d'en conclure que rien de fluide n'a pû se former dans l'univers. En effet, c'est de globubles dont la surface est parfaitement polie, que vous composez toute espéce de liqueur : & ce n'est pas sans quelque fondement. La fluidité d'un tout, est une suite de la mobilité de ses parties : il devient solide dès qu'elles ont perdu le mouvement qui les agitoit, & cette agitation, elles ne peuvent la conserver, si elles ne sont coulantes, lisses, arrondies. Mais aussi pour que ces molécules forment une masse, il faut qu'elles se tiennent, qu'elles roulent ensemble, unies par des liens mutuels. Sans cette union, jamais il n'en résultera des corps semblables à la matiére subtile, à cet air que nous respirons,

dirons, à l'océan ; tel enfin que ces amas d'eaux, épars sur la surface & dans l'intérieur de notre globe. Or comment cette multitude de globules, disperſés dans l'immenſité du vuide, ont-ils pû ſe joindre & former ces divers aſſemblages ? Ils ne ſont pas armés de pointes & de crochets : ils n'ont aucun de ces liens réciproques que vous donnez à ceux des atômes, dont l'union produiſit les corps rudes, ou les corps denſes. La ſurface des globules eſt unie : par quelque point qu'on veuille les ſaiſir, ils s'échapent : ils n'ont de priſe ſur rien, & n'en donnent aucune ſur eux. Telle eſt la propriété de cette eſpéce de figure. Par conſéquent tout globule qui tomboit ſur un autre, a dû rejaillir après le coup, & regagner les régions ſupérieures du vuide. Ainſi nulle alliance entre les atômes de cette claſſe ; plus ils ſe raſſemblent, moins ils ſont propres à s'incorporer, & dès-lors point de fluide dans l'univers. Vous me direz que ſi les globules ne s'uniſſent pas d'abord, la peſanteur qui leur eſt naturelle les fait retomber après le choc, les dirige vers un centre commun, & parvient à les raſſembler. Mais cette réponſe déja réfutée tant de fois eſt une défaite, que vous n'êtes plus le maître de m'opoſer. Nous n'éxaminons pas ici le corps dans ſon état actuel ; nous conſidérons les principes dont il eſt le réſultat, & le mouvement qui dans l'origine a dû les réunir. J'ai prouvé que la peſanteur eſt bannie du vuide ; & je prouve ici que dans l'hypothèſe épicurienne, il n'eſt point de mouvement qui puiſſe lier entr'eux les globules ; parce que ſi par eux-mêmes & ſans moteur, ils errent dans un vuide immenſe, ils doivent auſſi-tôt qu'ils ſe touchent, ſe repouſſer de part & d'autre.

Mais cette réfléxion des atômes dans le vuide eſt une chimére. Epicure ne l'a ſoutenuë, que par une de ces mépriſes où l'ont jetté l'igno-

rance & la méthode de soumettre tout au rapport des sens : méthode indigne d'un Philosophe, & qui le précipite d'erreur en erreur. Une balle de paume qu'un bras vigoureux pousse avec une raquette bien tenduë, est réfléchie par la muraille qu'elle frape avec roideur, & se reléve dès qu'elle a touché la terre. Pourquoi ? c'est que le mur & le pavé résistent, n'ayant reçû qu'une très-petite partie du mouvement ; qu'ils aplatissent un peu la balle qu'un tissu fléxible rend élastique, & la repoussent par la solidité de leur masse. Que cette balle tombe dans les filets, elle ne rebondira point, parce qu'ils absorbent le mouvement. Une balle de plomb ne rejaillit pas non plus lorsqu'elle frape une pierre : elle s'aplatit, parce qu'elle est trop molle ; & la force du coup, en ébranlant ses particules, en charge la situation. Par la raison opposée une balle de fer se réfléchit à peine : elle est trop roide & trop dure. Ainsi pour qu'un corps éprouve cette répulsion qui le force à retourner sur ses pas, ou si l'angle d'incidente est oblique, à rejaillir obliquement en sens contraire, il doit être en même-tems dur & fléxible. C'est ce mêlange dans sa composition, qui le rend propre à s'amolir un peu dans le choc.

De ces principes inconteſtables il résulte que vos corpuscules ne peuvent revenir sur eux-mêmes. En supposant avec vous que dans le vuide un atôme peut atteindre & fraper l'atôme qui le devance, comment celui-ci résisteroit-il à ce choc ? il n'a sur le premier aucun avantage : leur force est égale, leur masse semblable, la route qu'ils suivent est la même. S'il étoit en repos, il céderoit sans résistance ; à plus forte raison, puisqu'il tombe déja, n'en peut-il opposer aucune. Qu'arrivera-t'il donc suivant les loix du mouvement ? Ou ces deux atômes seront propres à se lier ensemble, & dès-lors ils ne feront

plus qu'un même corps : ou faute de pouvoir s'unir, ils continueront après le choc de tomber séparément. Telle on voit la grêle se précipiter du sein des nuages, & fraper les campagnes.

De plus, il n'est pas ici question de force élastique qui repousse un de ces atômes, & puisse en changer la direction. Vous leur donnez à tous une roideur infléxible, une parfaite dureté. Supposé donc qu'ils se touchent, ils seront incapables de se réfléchir. Mais dans l'hypothèse de Descartes la répulsion des corps & les autres effets de l'élasticité s'expliquent aisément. Un balon rebondit en touchant la terre : une branche d'arbre courbée par force se relève aussi-tôt qu'on la rend à elle-même : une lame d'acier que vous pliez en cercles concentriques, lutte contre cet état de contrainte, & dès qu'elle sera libre elle reprendra brusquement sa forme ordinaire. Lorsque le sauvage Indien décoche une fléche, la corde se déplie, & l'arc, en se redressant, la force encore à s'étendre. Pour chasser une balle de l'arquebuse à vent, il faut comprimer l'air & lui permettre ensuite de se débander. Enfin la poudre, cette composition terrible & qui devroit toujours étonner les hommes, si les hommes sçavoient être étonnés de ce qui frape communément leurs yeux, la poudre prend feu tout-à-coup ; & dès que l'étincelle a dégagé les particules d'air qu'elle renfermoit, ce mêlange de charbon, de nitre & de souffre, plus puissant que la foudre, brise les rochers, renverse les remparts. Quelle est la cause de tous ces phénoménes ? L'action du fluide éthéré sur les différens corps qui nous les offrent. Cette matiére dans laquelle ils nagent, les pénétre dès qu'ils commencent à se dilater, entre dans leurs pores, agite leurs parties, & leur communique par cette agitation une prodigieuse rapidité. Mais vous n'admettez point de matiére subtile dans le

vuide. Ainſi dans le vuide point de force élaſtique qui puiſſe obliger les atômes à retourner ſur leurs pas.

En prouvant, comme j'ai fait, que ſans la peſanteur vos corpuſcules ſont à jamais plongés dans un repos létargique, & que même avec le ſecours de cette qualité, qui leur manque, ils ſeroient incapables de rien produire; je crois avoir frapé les fondemens du ſiſtême de Lucrece. Plus de mouvement eſſentiel à la matiére, plus de liaiſons fortuites d'atômes: ces chiméres ſont détruites: & votre Poëte ſe montre auſſi peu Philoſophe, lorſqu'il prétend mettre en jeu les principes des corps, que lorſqu'il entreprit de leur donner l'être. Qu'il ſe retire donc muet & confus, juſqu'à ce que je le rapelle au combat. Mais l'irreligion ne ſe croit pas vaincuë par la défaite d'un de ſes partiſans, l'artificieuſe volupté lui fait reprendre les armes ſous les auſpices d'un nouveau défenſeur; chaſſée d'un fort, elle va ſe réfugier dans un autre; comme un guerrier qui voit ſes remparts détruits, ſes foſſés comblés & l'ennemi dans l'intérieur des murailles, s'enferme dans la citadelle, en fortifie les dehors, & de là, porte aux aſſiégeans ſes derniers coups. Mais quelqu'azile que choiſiſſe l'ennemi de la Divinité, je l'y pourſuivrai ſans relâche, & je renverſerai ſes nouveaux retranchemens.

VI. Xenophanes & Spinoſa cherchent le principe du mouvement, non pas, comme Epicure, dans les parties de la matiére ſéparées les unes des autres, mais dans la ſomme de ces parties, dans la maſſe que forme leur aſſemblage. Renoncer pour ce ſiſtême à celui de votre maître, ce ſeroit, Quintius, changer d'erreur. Il eſt abſurde; & tout concourt à le détruire. Je vous l'ai dit pluſieurs fois, le corps ne peut être mû que par l'impulſion: également propre à ſuivre toutes les directions imaginables, il ne peut

par lui-même en choisir une seule. Concluez de là que s'il n'est mis en mouvement par une cause quelconque, il doit rester immobile à jamais.

Je conviens, direz-vous, que chaque corps a besoin d'être poussé pour se mouvoir : mais peut-être faut-il supposer dans l'univers une propagation éternelle du mouvement. Transmis d'une portion de matière à l'autre, il peut circuler dans ce vaste tout, & s'y perpétuer de façon, qu'il n'ait jamais commencé ; que jamais il ne finisse. Avec quelle facilité, Quintius, vous dérobez-vous à la lumiére ! avec quelle promptitude oubliez-vous mes principes ! Vous ne pouvez admettre ces impulsions successives & continuelles, sans concevoir que chaque corps a reçu le coup qu'il porte. Ainsi le mouvement doit par essence être transmis : il est produit par un moteur, comme un fils issu d'un pere. Puis donc qu'il se trouve dans la matiére, il a dû lui être imprimé par quelque cause, & cette cause n'est pas un corps brut & grossier, parce qu'un corps brut & grossier ne peut faire de choix. Supposerez-vous une portion de matiére séparée de la masse, & qui supérieure aux autres, puisse leur communiquer une impression qu'elle n'aura pas reçuë ? Mais, je le répéte, point de mouvement qui ne soit transmis, qui n'ait un auteur. Pourquoi celui que vous attribuez à cette partie de matiére n'en auroit-il pas ? De quelque attribut que vous le prétendiez revêtir, ce sera toujours un corps dénué de raison, semblable en tout à ceux qui, de votre propre aveu, ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Toute partie de matiére est matiére ; donc aucune ne peut s'élever au-delà des forces d'une substance matérielle ; aucune n'a droit d'imprimer le mouvement, si elle ne l'a reçu de l'être qui peut seul le produire : Etre d'un ordre supérieur, incorporel & doüé d'intelligence.

Nous voyons le Soleil tourner sur son axe d'occident en orient : susceptible par sa nature de toute autre direction, est-ce par choix qu'il se détermine en faveur de celle-ci ? Est-ce une loi de la matiére qui l'assujettit à la suivre ? Si vous croyez le soleil capable de choix, la superstition grecque se félicitera de trouver encore un partisan. Si vous alléguez une loi de la matiére, il faut en conséquence que tous les corps qui sont mûs tendent toujours vers l'orient, jamais vers le nord ou le midi. Mais le mouvement, vous le voyez comme moi, se porte vers toutes les parties du monde. La matiére n'est donc pas en droit de lui prescrire une direction. Et comme il ne peut subsister sans en avoir une quelconque, concevez qu'il a pour véritable auteur l'être qui le modifie.

D'ailleurs on ne doit regarder comme éternel aucun composé de parties, qu'une production successive remplace les unes par les autres. La nature d'un tout ne différe point de celles de ses portions ; il n'en est que l'effet, que le résultat. Ainsi pour que le mouvement fût éternel, comme vous le pensez, il faudroit que tout ce qui se meut dans l'univers, se mût de toute éternité. Mais combien de corps voyons-nous sortir du repos : chaque jour, chaque instant fait éclore une multitude de mouvemens passagers. Le genre humain peut se renouveler sans cesse par une suite de générations : cependant vous croyez qu'il a commencé ; pourquoi ? c'est précisément parce qu'il a besoin d'être ainsi renouvelé : que tout pere est fils d'un pere, reconnoît quelqu'un plus ancien que lui, & dès-lors n'a pas existé de tout tems. Les semences sont produites par les arbres ; les arbres proviennent des semences : aucune espéce de végétaux n'est donc éternelle. Le jour & la nuit ont aussi commencé, puisqu'ils se succédent. En effet, qui des deux auroit donné

naissance à l'autre ? Enfin, ne regardez pas le tems comme éternel : c'est, j'en ai déja fait la remarque, un amas de parties qui naissent & se détruisent. Le printems, l'été, l'automne, l'hiver se suivent dans un ordre invariable, & leur retour, en formant l'année, démontre que l'univers & le tems n'ont pas toujours été. Entre des parties qui se succédent, il n'en est point qui ne vienne après une autre. Aucune saison n'est donc éternelle ; il n'y en auroit point eu, si la volonté d'un Arbitre souverain n'avoit réglé le rang de ces différentes parties, dont aucune n'étoit nécessairement la première.

Pourquoi, me direz-vous, les corps n'auroient-ils pas reçu de la nature le droit de se mouvoir ? Que le mouvement soit un de leurs attributs essentiels, dès-lors il n'en faut plus chercher la cause hors d'eux-mêmes ; ils n'ont plus besoin d'impulsion. Ce raisonnement, Quintius, vous l'avez déja fait sur la figure de vos atômes : vous prétendiez que leur forme n'étoit pas l'ouvrage d'une intelligence ; vous voudriez à present qu'ils pussent se passer d'un moteur. Ainsi ma réponse est la même : je n'employerai contre une supposition déja réfutée, que les armes qui l'ont détruite. Si l'on doit reconnoître un mouvement essentiel aux corps & propre à la matière, je demande lequel c'est ; quelle en est la quantité, la direction ; s'il est lent, ou rapide ; si la ligne qu'il fait décrire au corps est droite, ou circulaire. Toutes les espéces de mouvemens ne peuvent en effet se trouver ensemble. Il faut choisir ; mais décider pour une espéce, c'est proscrire toutes les autres ; car rien ne peut remplacer ce qui tient à la substance d'un être. Cependant il n'est aucune espéce de mouvement dont le corps ne soit susceptible. Pourquoi donc indifférent par lui-même à toutes, en aura-t'il par lui-même une plutôt que les autres ? D'ail-

leurs, si tel ou tel mouvement fait partie de son essence, il ne peut le varier : tout attribut est immuable. Or nous voyons le mouvement varier à l'infini : il n'est donc point essentiel à la matière.

Je sçais ce que vous allez me répondre. De ce qu'un corps est toujours figuré, quoiqu'aucune figure en particulier ne lui soit propre, vous conclurez sans doute que sans être fixé par sa nature à telle ou telle façon de se mouvoir, il a toujours un mouvement quelconque : mouvement que peuvent modifier des causes étrangéres. Une roue tourne, direz-vous, en tout sens sur son axe, lorsqu'elle est libre ; mais quelquefois elle n'y peut tourner qu'en un certain sens ; lorsque, par exemple, elle est obligée de suivre le cours de l'eau. Vous ne voyez donc pas, Quintius, où conduit cette réponse. Si elle est juste, plus de repos pour le corps ; ils ne peuvent subsister sans mouvement, comme ils ne le peuvent sans figure. Paradoxe que vous n'oseriez soutenir. Un corps est nécessairement figuré, puisqu'il a des bornes : mais il ne se meut pas nécessairement : il peut rester immobile, sans cesser d'être corps. Qu'il se meuve, ou qu'il soit en repos, c'est toujours la même portion de matière, c'est toujours un composé des mêmes parties. Ne pensiez-vous pas que vos atômes s'arrêteroient dans le centre où les précipitoit cette pesanteur dont Epicure faisoit un de leurs attributs ? Vous avez donc conçu qu'ils seroient alors en repos, que leur mouvement n'étoit pas éternel : & néanmoins vous ne les croyez pas anéantis.

J'ajouterai que des corps également pressés de toutes parts ne peuvent se mouvoir. Si vous redoutiez le plein, c'est qu'une profonde létargie devoit, selon vous, en être la suite ; mais cette immobilité n'entraînoit pas la destruction de la matière. Enfin, si deux corps, avec une

L'ANTI-LUCRECE,

POËME

SUR LA

RELIGION NATURELLE,

COMPOSÉ

PAR M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC,

Traduit par M. DE BOUGAINVILLE, de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

TOME SECOND.

A BRUXELLES,

Chez FRANÇOIS FOPPENS, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LX.

masse & des forces égales se frapent en sens contraire, le repos succéde de part & d'autre à leur choc. Puis donc que les corps se meuvent souvent, mais ne se meuvent pas toujours, concluons que ni le mouvement, ni le repos ne leur sont essentiels, & dès-lors regardons ces deux états, comme de simples modifications qui ne changent rien à la nature de l'être corporel. Un homme est toujours homme, soit qu'il repose couché sur le gazon, soit qu'il presse les flancs poudreux d'un coursier plus vite que les vents. Ce zéphir dont le souffle agite à peine les feuilles, & cet aquilon qui ravage les forêts, qui couvre l'océan des débris de nos vaisseaux, sont le même air plus ou moins agité. Suivez * l'Anio dans son cours. D'abord paisible, il coule avec lenteur depuis les montagnes des Sabins, jusqu'au pied du Château de ** Tibur. Là, tout-à-coup la terre se dérobe sous lui : son lit cesse de le soutenir : il tombe avec un horrible fracas dans un abîme, d'où ses flots écumeux forment, en rejaillissant, un nuage peint de brillantes couleurs de l'Iris. Précipités dans de nouveaux gouffres, ils s'y brisent contre des rochers, roulent avec furie dans un labyrinte tortueux de cavernes inaccessibles à la lumiére, & font retentir le vallon de leurs mugissemens. Ce fleuve reparoît ensuite : on le voit sur le panchant d'une riante colline se diviser en cent ruisseaux. A peine a-t'il touché le vallon que ses eaux dispersées se rassemblent, & d'un pas tranquille reprennent le cours à travers les campagnes de Lactium. Ces mouvemens opposés ne le changent pas : il est toujours le même, & quand il se précipite avec l'impétuosité d'un torrent, & quand il rejaillit : toujours le même lorsqu'il se perd dans les cavernes qui l'engloutissent ; lorsque ses eaux en sortent par différen-

* Le Teverone. ** Tivoli.

tes issuës ; lorsqu'enfin elles coulent avec un doux murmure entre des bords plus paisibles. Un corps en repos conserve sa situation, il en change lorsqu'il se meut ; voilà toute la différence. Si ce changement est considérable en peu de tems, le mouvement sera prompt ; ce changement est-il petit en beaucoup de tems, le corps se meut avec lenteur. Sa marche reçoit encore d'autres qualifications, qui dépendent ou de la route qu'il prend, ou de la figure qu'il décrit en changeant de place. Ainsi une situation constamment la même, c'est le repos ; changement continué de situation, c'est le mouvement.

Mais que cette situation varie, ou ne varie pas, elle est comme la figure, une simple mode, une de ces qualités accidentelles que les corps peuvent acquérir & perdre tour-à-tour. Deux sortes de figures dont la matiére est également susceptible. L'une est terminée par des lignes droites, l'autre par des courbes. De même deux formes de positions, l'une fixe, l'autre changeante. Toutes deux conviennent également au corps. Incapable de se donner la premiére, à l'exclusion de la seconde, de modifier, ou de quitter celle des deux dans laquelle il se trouve, il y reste tant qu'il n'en est pas tiré par une force étrangére. Le corps ne peut subsister sans une figure déterminée ; mais il n'en éxige aucune par préférence : il ne peut non plus se passer d'une situation quelconque ; mais qu'il la conserve, ou qu'il en change, c'est toujours le même corps. Puis donc que le mouvement est une des deux espéces de situations, & que comme tel il n'apartient point à l'essence des corps, n'en cherchons pas en eux le principe. Il est étranger à la matiére ; elle en seroit éternellement privée sans l'action d'un Etre supérieur.

Fin du premier Tome.

L'ANTI-LUCRÉCE.

LIVRE CINQUIÉME.

JE ſuis perſuadé, Quintius, que vous aimez la vérité : je vous crois équitable & ſincére. Vous n'êtes pas de ceux qui regrettant les ſonges que leur offroit un ſommeil impoſteur, s'affligent de revoir le jour lorſque les premiers rayons de l'aurore les arrachent à leur aſſoupiſſement, & diſſipent les ombres dont ils aimoient à ſe repaître. L'illuſion a pour eux des charmes ; ils frémiſſent du retour de la lumiére, qui fait à des menſonges aimables ſuccéder des triſtes & fâcheuſes réalités. Si cependant vaincu par la force de mes raiſons, vous gémiſſiez de vous voir privé d'une erreur qui vous fût encore chére, j'admirerois ce que peuvent les dangereux conſeils de la volupté. Je me flâte en effet d'avoir renverſé tout ce qu'une Secte ennemie de l'Etre ſuprême regardoit comme l'inébranlable fondement de ſa doctrine. J'ai détruit ce vuide infini, ces atômes éternels, ce mouvement qu'on ſupoſoit faire partie de leur eſſence. La ſeule lumiére naturelle a diſſipé ces brillantes fictions.

La volupté n'a donc plus d'armes : ſes traits

impuissans ne blesseront déformais que des aveugles volontaires ; que ces amis de l'erreur, qui cherchent à s'envelopper d'épaisses ténébres & ne marchent que pour s'éloigner de la route du vrai. Lucrece peut continuer de se plaire dans les Jardins d'Epicure : mais qu'il les habite seul ; qu'il y vive sans honneur au sein de la mollesse ; qu'il y cueille du myrte, & ces fleurs que le favori de Vénus, le jeune Adonis, a teintes de son sang. Il peut même fixer son séjour sur l'Hélicon : qu'errant à loisir sur ces collines dont Apollon & Bacchus partagent l'empire, il écoute avec transport le vieux Silene, dans les fumées d'un nectar délicieux, couché mollement au fond d'une grotte, chanter d'une voix tremblante, par quel coup de hazard les atomes dispersés dans le vuide ont formé l'Univers ; & qu'une leçon si digne de ce maître voluptueux se termine par les jeux folâtres des Satyres & des Dryades. Qu'ensuite s'oubliant lui-même, Lucrece invoque ces Dieux qu'il s'efforce de détruire ; qu'il peigne les amours de Mars, & les feux qui consument de jeunes cœurs ; qu'aux soins insensés du vulgaire inquiet, aux fureurs de la guerre, il oposse le bonheur d'une oisive liberté, la paisible indifférence d'un esprit indépendant, les charmes de la vie pastorale & la douceur des plaisirs champêtres. Qu'il nous dise comment les corpuscules qui nous environnent font sur nos sens des impressions différentes ; comment la violence de l'aquillon souléve les flots agités ; comment des vapeurs sorties du sein de la Terre produisent dans un Ciel obscurci de nuages les éclairs & la foudre. Qu'il nous represente les premiers mortels épars dans les forêts, coulant sous les loix de la Nature des jours innocens & tranquilles, obligés ensuite de bâtir des cabanes, & de fendre les guérets. Qu'il offre à nos regards l'affreuse peinture de la contagion qui

SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIÉME.

I. *LA Nature de l'Ame est le sujet du cinquiéme Livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les Livres précédens. L'Auteur porte ensuite son jugement de Lucrece, qu'il represente comme aussi bon Poëte, que mauvais Philosophe : après ces préliminaires il entre en matiére.*

II. *Par un détail assez étendu de nos connoissances, de nos découvertes, de ce que nous sommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'Univers des êtres intelligens, & que l'intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps.*

III. *Ces êtres intelligens sont simples, sans parties, & dès-lors immatériels, indissolubles, immortels. L'Auteur le démontre par des argumens tirés de l'essence même de la matiére. Il définit cette substance, en éxamine les propriétés, & fait voir que ses différentes modifications, capables uniquement de varier la forme des corps, ne peuvent produire ni l'ame ni la moindre opération de l'ame. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu, il reprend la question de la spiritualité de l'ame qu'il établit par de nouvelles preuves.*

IV. *Il répond ensuite aux objections des Epicuriens. De l'impression que semble faire sur l'ame tout ce qui affecte le corps, ces Philosophes concluent que l'ame & le corps sont d'une même nature Le Poëte demontre qu'on en doit seulement inférer l'u-*

nion de ces deux substances. Il détaille les loix & les suites de cette union, & prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes sensations & de les comparer ensemble, est un *& simple.*

V. LOCKE *prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiére, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser: il croit que l'intelligence & l'étenduë peuvent être deux propriétés du corps. Le Poëte réfute cette objection, d'autant plus séduisante, que paroissant fondée sur un modeste aveu de notre ignorance, elle est l'abus d'une vérité, que tout Philosophe se fait gloire de reconnoître.*

VI. *La Liberté de l'homme qu'il établit ensuite, lui fournit une nouvelle preuve de la spiritualité de l'ame.*

VII. *Enfin, après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce Livre, il le termine en développant une conséquence importante de l'union de l'ame avec le corps: c'est l'éxistence d'un Etre suprême, Auteur & Souverain de l'Univers.*

dépeupla les murs d'Athènes. Lucrece m'enchante lorsqu'il traite de pareils sujets : sa main sçait y répandre toutes les beautés d'une éloquente Poësie. Favori d'Apollon, il a droit aux lauriers qui croissent sur le Parnasse : je serai le premier à ceindre son front d'une couronne immortelle ; mais que content du nom glorieux de Poëte, il n'aspire pas à celui de Sage. Devoit-il s'ériger en maître, en réformateur des humains ? Perfide Siréne, il abuse des charmes de sa voix pour séduire la crédule ignorance.

C'est le sort des hommes de se tromper. Un Pilote mille fois échapé du naufrage, qui mille fois a triomphé des écueils, des gouffres, des tempêtes, & dont le vaisseau respecté par les flots a parcouru toutes les Mers, périt à l'entrée du Port, à la vûe de sa Patrie. Ainsi que des Philosophes qu'un noble desir de pénétrer les mystéres de la Nature fait marcher dans cette pénible carriére, s'égarent quelquefois près du terme de leur route ; que fatigués de recherches & de travaux, ils ferment enfin les yeux à la vérité, dont le flambeau les avoit guidés jusqu'alors, je le vois sans étonnement. Mais quelle doit être votre surprise, en comparant ce que fait Lucrece avec ce qu'il annonce ! Il devoit porter le jour au sein des plus épaisses ténébres, ouvrir les sources de la vérité, affranchir les mortels d'un joug odieux : & nous le voyons par l'impuissance de ses efforts rendre hommage à cette Religion qu'il vouloit anéantir. Tous les traits que lance contre le Ciel ce nouveau Briarée, retombent sur sa tête. En vain il se donne pour le libérateur du genre-humain ; il n'est que le panégyriste d'Epicure & de la volupté. Qu'il ne vous promette plus de trouver dans les atômes imaginaires la cause du mouvement ; vous connoissez à quoi se réduisent ses magnifiques paroles. Aussi présomptueux que Lucrece,

Spinosa soutenoit avec confiance que la force motrice est un attribut de la matiére ; vous sçavez quel cas mérite ce systême : nos premiers coups ont suffi pour le détruire. Puis donc que le principe du mouvement ne réside pas dans la matiére, cherchons ce principe dans une autre source.

II. Il éxiste des intelligences. L'homme sçait qu'il pense ; il nie le faux, il affirme ce qu'il croit véritable : les sens lui transmettent-ils quelques objets, il les conçoit, les juge, les compare entr'eux, en remarque la différence, ou l'accord. D'après ses observations, il se forme au-dedans de lui-même des archetypes, des images intelligibles, modèles toujours subsistans auxquels il raporte tout, pour juger de tout avec justesse. Ce n'est pas ici le lieu d'éxaminer si les principes de nos connoissances sont innés, ou si l'ame ne les doit qu'à ses propres opérations. Dans quelque source qu'ils soient puisés, on ne peut douter de leur éxistence : & c'est tout ce qu'éxige la question presente. Souvent partagé par des raisons contraires, l'esprit demeure en suspens : il flotte dans l'incertitude, parce qu'il n'a qu'une connoissance imparfaite : souvent aussi ce qu'il sçait le conduit à la découverte de ce qu'il ignore. Il infére l'un de l'autre, en suivant le fil d'une progression méthodique, & capable de méditer, il distingue une conclusion juste de celle qui ne le seroit pas ; éxamine le raport de ses idées ; réfléchit sur l'ordre qu'il doit leur donner. Par ces efforts redoublés, il parvient à comprendre un objet, à l'embrasser tout entier : & se repliant sur lui-même, il considére tous les pas qui l'ont conduit à ce terme. S'il ignore quelque chose il sçait au moins qu'il l'ignore ; lorsqu'il doute, il sent qu'il doute ; qu'il nie, lorsqu'il nie ; & quand il atteint au vrai, il est assuré qu'il l'a saisi.

Faut-il vous presenter ici le tableau des connoissances humaines ; vous détailler tout ce que l'homme est capable d'éxécuter ? Ingénieux Physicien, il voit que tous les corps sont des assemblages d'élémens, & remonte à leur premiére origine. Habile Astronome, il mesure la vaste étendue des Cieux, la circonférence des globes qui roulent dans le tourbillon solaire, & l'orbite que la terre y décrit. Il suit l'ombre que jette ce corps opaque, en arrêtant les rayons du Soleil ; il prédit combien de fois dans l'espace de mille ans, de mille siécles, la Lune doit être obscurcie par cette ombre, & dans quel point du Ciel, à quelle heure de la nuit elle le fera chaque fois. Par des calculs aussi sûrs, il détermine à quelle partie de notre globe la Lune doit cacher le Soleil, dans quel instant elle doit intercepter le jour, & quelle portion du disque solaire elle obscurcira pour lors à nos yeux. Les Satellites de Jupiter ont aussi leurs éclipses : ces planétes, par leurs fréquentes conjonctions, semblent se venger les unes des autres, en se dérobant tour à tour le flambeau qui leur est commun. De tant de révolutions diverses, aucune n'échape aux regards de l'homme : infaillible devin, il prévoit tous ces phénoménes, les annonce, & consigne ses prédictions dans des fastes plus sûrs que ceux des oracles. Enfin cet habitant de la terre, du point qu'il occupe sur ce globe, en détermine la grandeur & la forme : par de sçavantes combinaisons il découvre la véritable position des rivages, des Villes, des Royaumes : son compas mesure l'immense intervalle qui sépare l'Océan atlantique des mers orientales. Ce n'est qu'en raportant ses observations à des points fixes, qu'il peut évaluer avec une telle justesse la distance réciproque de tant de lieux distribués sur la surface de ces deux hémisphéres. Mais il n'éxiste aucun point fixe dans

le vaſte eſpace que parcourt le Soleil : l'homme en ſupoſe, & la force de ſon génie ſuplée à ce que la Nature n'a pas fait.

Hardi navigateur, il confie ſans crainte un frêle navire aux caprices de la mer. Son courage ne redoute ni les périls de la nuit ſur des côtes lointaines, ni le choc furieux des vents déchaînés. Guidé par la bouſſole, & ſondant la profondeur des eaux, il fait le tour de l'Univers. Il va chercher l'or des contrées occidentales, & les perles de l'Orient : il brave les chaleurs du Midi, affronte les glaces du Nord, & ſe frayant des routes nouvelles, il tente la découverte des golfes, de promontoires, de pays inconnus. Un fragile bois le porte, des voiles legéres lui ſoumettent les vents, ſon art eſt toute ſa reſſource.

Initié par l'étude dans tous les arts, il les perfectionne, il en invente de nouveaux. Il décompoſe les mixtes, tire le ſel, le ſouffre, le ſable, les liqueurs qu'ils renferment, en déſunit ou rejoint à ſon gré les principes ; & fabriquant des corps artificiels, imite, ſouvent même réforme l'ouvrage de la Nature. Nouveau Promethée, mais ſans craindre le ſort de celui des Grecs, il dérobe impunément le feu céleſte ; il raſſemble au foyer d'un verre les rayons du Soleil réunis par la réfraction ; & forçant, ſi je l'oſe dire, l'aſtre du jour à deſcendre ſur la terre, avec ces flammes adroitement ſurpriſes il embraſe les chênes, il liquefie les métaux. Pour ſeconde les efforts de ſes yeux, il fabrique ſelon les loix d'une ſçavante théorie des inſtrumens dont l'utile concours, en donnant plus d'étendue à l'image d'un objet, l'éclaircit & le raproche. A l'aide du microſcope, il pénétre même dans l'intérieur des corps, en démêle les parties imperceptibles, & contemple avec ſurpriſe les merveilles de leur compoſition. Que di-

rai-je de la parole & de l'écriture, de ce double lien qui unit toutes les nations & tous les siécles ? Pour faire connoître mes pensées, je puis les confier au son : pour les rendre immortelles, je puis les marquer par des figures, les presenter sous des traits distincts, & tracer une image de mon ame. Par-là je m'entretiens avec les peuples de l'autre continent, avec les générations les plus reculées. Homme de tous les tems, citoyen de tous les lieux, je me fais également entendre par-tout.

De la sphére des objets sensibles, l'esprit s'éléve à des sublimes contemplations. Il médite sur le principe de l'éxistence des êtres, sur leur fin, sur les loix qu'ils suivent, & découvre le rapport des effets avec leurs causes. Plein d'une noble confiance, il interroge la nature, en sonde les mystéres, & pénétre cet abîme inaccessible aux sens. Quelle est la grandeur & l'importance de la question qui nous occupe ! Nous éxaminons si l'Univers est l'ouvrage d'un Créateur, ou s'il n'a d'autre cause que soi-même. A l'étude des vérités spéculatives, l'homme joint celle des vérités de pratique. Législateur & Philosophe, il établit des régles de conduite, il cherche en quoi consiste le bonheur, & propose les moyens d'atteindre à ce but. S'il sçait discerner le vrai d'avec le faux, il connoît aussi la différence du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu, de l'utile & de l'agréable ; il distingue ce qui nuit & ce qui déplait. Il aprouve & condamne, desire & craint, se livre à la haine, à l'amour, à l'amitié. Capable de revenir sur ses pas, de se soumettre à sa propre censure, & ses opinions & ses volontés, il peut remarquer ses erreurs, apercevoir ses fautes & se corriger.

Enfin supérieur à la portion de matiére qui lui fut associée, l'esprit fait jouer à son gré tous les ressorts de cette merveilleuse machine. Il or-

donne, & sur le champ les pieds & les mains obéïssent ; dociles à ses moindres desirs, les yeux se tournent vers l'objet qu'il veut apercevoir ; tous les muscles, tous les organes se mettent en action. Je parle, je me proméne, je remue le bras, & c'est par ma volonté seule, sans le concours d'aucune impulsion extérieure, que s'opérent ces mouvemens, qui se communiquent ensuite à d'autres corps. En marchant je frape les parties d'air qui m'environnent, & ce coup elles le transmettent aux parties voisines, qui par une circulation rapide viennent remplir la place que j'ai quittée. Si vous sonnez de la trompette, l'air ébranlé par l'effort de vos poumons s'agitent autour de vous, & quelquefois même revient sur ses pas, réfléchi par les hauteurs voisines. Un seul homme avec des cordes & des poulies, que dis-je, sans autre secours que celui d'une roue, d'un levier, souléve des poids énormes : à l'aide de ces machines, il porte à la voute d'un temple une pierre tirée du fond d'une carriére. Des animaux dont la force surpasse la sienne, respectent le joug qu'il leur impose. Secondé de leurs efforts, il dompte la rapidité du Rhône ; il fait remonter ce fleuve aux plus lourds bâtimens. Tant il est vrai que l'homme par la seule opération de l'esprit qui l'anime, semble & produire & en diriger le mouvement.

L'esprit en est donc le véritable auteur, seul il a droit de l'imprimer à la matiére, par elle-même incapable de se mouvoir ; & quand il l'imprime, ce n'est pas comme un agent passif qui communique ce qu'il a reçû, mais comme principe. Nous ignorons presque toujours quels sont en nous les organes & les loix du mouvement ; & cette connoissance ne nous est pas néceſſaire. Car il suffit pour être mû, de le vouloir, instruit ou non du mécanisme que produit cet effet. Aussi peut-on dou-

ter ſi cette puiſſance qu'éxerce ſur le corps une ame tirée, comme lui, du néant, apartient à cette ame, ou ne doit pas plutôt s'attribuer à l'action d'un Etre ſupérieur, qui joignant à la connoiſſance de la matiére celle des reſſorts ſecrets du mouvement, ſe prête à tous nos deſirs, & faſſe en nous ce que nous paroiſſons faire nous-mêmes. Mais que vous regardiez comme une production de notre ame ce mouvement dont elle tient les rênes, ou que vous le croyiez émané d'une cauſe plus parfaite, toujours eſt-il certain qu'il a pour principe une ſubſtance penſante. Pour le produire, il faut être capable de vouloir; & pour vouloir, il faut penſer. Reconnoiſſez donc que la faculté de mouvoir les corps eſt un attribut propre à ce qui penſe; qu'il y a des êtres penſans; & que comme une intelligence finie préſide aux mouvemens du corps humain, ceux du vaſte corps de l'Univers ſont aſſujettis aux loix d'une Intelligence infinie, dont la Sageſſe toute-puiſſante diſpoſe de tout à ſon gré. Ainſi la cauſe motrice de la matiére s'offre clairement à vos yeux, cauſe ſupérieure à la matiére, Dieu, qui l'a faite de rien, & qui la gouverne.

III. Je croirois vous avoir ſuffiſamment prouvé cette vérité: ſi je ne vous ſoupçonnois d'être encore perſuadé que tout ce qui éxiſte eſt matiére, & conſéquemment que l'ame eſt un corps, un aſſemblage de parties. Ce préjugé me reſte donc à combattre. Mais devroit-il encore avoir quelque empire ſur vous? Les êtres matériels privés de mouvement par eux-mêmes ne peuvent le communiquer s'ils ne l'ont reçû; j'ai démontré ce point, & c'en eſt aſſez pour établir une opoſition eſſentielle entre la nature du corps & celle de l'intelligence, qui ſeule capable d'agir ſur la matiére, ne lui tranſmet pas le mouve-

ment, mais le produit en elle, le fait naître par sa volonté seule, en est non le canal, mais la source & la cause primitive.

Sous quelque face en effet que vous considériez la matière, elle ne vous offre jamais que des parties privées de raison, & dont les propriétés se réduisent à l'étendue, la situation, la figure. De votre aveu même, ce principe est inconteſtable. Si la pensée étoit un attribut de cette substance, tout ce qui est corps auroit la faculté de vouloir & de connoître. Un arbre, une pierre, jouiroient de cet avantage; on ne pourroit le refuser à vos atômes, lors même qu'ils errent désunis dans le vuide: loin d'être, comme vous le prétendiez, d'aveugles élémens, ces corpuscules seroient tous des intelligences, parce que toute portion de matière est matière. Ainsi je vois dans un corps autant d'ames qu'il a de parties, & autant d'ames immortelles; puisqu'un atôme est, selon vous, indestructible, & que la connoissance ajoutée à tout ce qu'il possède d'attributs ne le rendroit pas sujet à la mort. Un atôme pourroit être éternellement heureux, ou malheureux. Partisan d'Epicure, vous frémiriez de voir son système triompher, s'il vous falloit en conséquence reconnoître dans votre corps, non pas une ame, mais une infinité d'ames à jamais subsistantes. Que ce système répondroit mal aux espérances, aux desirs d'un homme qui n'envisage point de destinée plus affreuse que celle de n'être pas anéanti, de survivre éternellement à la dissolution de ses organes!

Mais si les atômes connoissent & veulent par essence, chacun d'eux également propre au bien & au mal, peut suivre à son gré le vice ou la vertu; peut se former par un choix libre des mœurs personnelles. Que dis-je? toutes les parties d'un atôme auront chacune leur conduite particulière: coupables, ou vertueuses, elles recevront

cevront chacune le prix qu'elles méritent ; la Juſtice ſuprême leur diſtribuera des récompenſes ou des peines. Voilà pourquoi Lucrece en attribuant à ſes corpuſcules l'immortalité, leur refuſe l'intelligence. Démocrite avoit été plus libéral. Il en ſupoſoit quelques-uns doüés de la faculté de penſer : eſpéce d'atômes plus favoriſés de la Nature, & qui ſupérieurs aux autres, étoient à leur égard ce que ſont les Nobles de certaines contrées, à l'égard des Habitans de la campagne, qui nés pour l'eſclavage, tremblent ſous le joug rigoureux de ces maîtres deſpotiques. Une telle opinion remplit d'effroi la ſecte qui ſoutient que notre ame eſt mortelle, ou plutôt qui le ſouhaite ; & cette nombreuſe école, quoique formée par Démocrite, proſcrivit ſon ſentiment avec indignation. Quoi de plus abſurde en effet, que de partager en deux claſſes des atômes dont la nature eſt ſemblable, de donner aux uns une propriété qu'on refuſe aux autres ? C'étoit une diſtinction dénuée de fondement & même de vraiſemblance.

Mais voyons ſi ce que lui ſubſtituë le Poëte Epicurien eſt plus raiſonnable. Selon lui, la matiére eſt par eſſence privée de ſentiment. Tous les atômes ont la même nature ; ils ſont tous également principes des corps, incapables de connoître & d'agir. Mais que le hazard réuniſſe certains atômes dans un certain ordre, ils produiſent une ame. Lucrece ne dit pas préciſément quels ils ſont, ni quel eſt cet ordre ; ſeulement il croit en général que de la quinteſſence du ſang, de l'air, & du feu ſubtiliſé, il peut réſulter un être capable de penſer, quoique corporel ; & que cet être périt enfin par la déſunion des élémens dont il eſt l'aſſemblage.

La ſeule combinaiſon de quelques corpuſcules produira donc une ame. Mais quel changement cette combinaiſon qui n'eſt qu'un ſimple mode,

peut-elle opérer sur leur nature, pour faire sortir une ame du sein de la matiére ? Une ame, c'est-à-dire, un être en état d'ordonner, de méditer, de mouvoir les corps, une puissance intelligente capable de juger & d'agir. Car prévoir, réfléchir, imprimer le mouvement, préférer, suivre, fuir, attaquer, résister, c'est agir. La combinaison de quelques élémens ne leur ajoute rien d'essentiel. Sont-ils séparés ; elle les rassemble ; étoient-ils déja réunis, elle les range dans un ordre qu'ils n'avoient pas. Mais que fait un tel changement ? Il donne une situation nouvelle à chacune de ces parties, une figure nouvelle au tout que forme leur assemblage. Si l'ame n'a point d'autre origine, l'ame est donc une situation, ou une figure. Cet être revêtu de tant de propriétés, sera produit, comme le sont un cube, une pyramide, un cylindre ; & par conséquent telle ou telle situation, telle ou telle figure donneront à la matiére, par elle-même dénuée d'intelligence, ce qu'une autre situation, une autre figure ne pourroient lui donner. Si le hazard place certaines particules à droite, elles auront dès-lors le privilége de vouloir & de connoître : elles devront à l'espéce de liaison qui les unit, au lieu qu'elles occupent une faculté supérieure à leur nature ; & le contact aura le droit d'altérer l'essence des êtres, d'en changer les attributs. Que ce sentiment est absurde ! qu'il est même contraire à vos principes. Vous prétendez que rien ne peut être fait de rien, & vous tirez des ames du néant : tant vous prêtez de force aux modifications.

C'est ainsi, je l'avouë, que les corps peuvent devenir transparens, rares, denses, fluides ; qu'ils peuvent acquérir ou la mollesse, ou la dureté, suivant les différentes combinaisons de leurs élémens. Ces qualités sont toutes l'effet de la situation des parties : elles n'influent point sur le

fonds même des corps. La main qui façonne le chanvre en fait à son gré un cable, ou une voile. Sous ces deux formes, cette plante conserve toujours la même nature. Le cable soutient des poids énormes; la voile reçoit l'impulsion des vents : fonctions différentes, il est vrai, mais qui ne sont ni contraires l'une à l'autre, ni supérieures aux forces de la matiére : elle est passive dans ces deux états. Le fer, selon la figure que l'artisan lui donne, perce les corps, les coupe, ou les écrase. Un verre dont la surface est polie, laisse aux rayons du soleil un libre passage : réduit en poudre, il les réfléchit; cette poudre plongée dans l'eau redevient transparente. L'or est mis en fusion par un feu violent : le froid lui rend sa dureté : dissous par des sels nageans dans un liquide, il s'évapore en particules volatiles. Enfin, cette nourriture, qui se distribuë dans tous les membres de notre corps, y prend une multitude de formes différentes, par le seul changement qui se fait dans la liaison, dans la figure de ses parties : mais la matiére y demeure toujours la même, parce que de toutes les modifications que lui donne le mouvement, aucune ne l'éleve au-dessus de sa nature.

Elle est même incapable d'en recevoir aucune qui ne soit corporelle & destructible, qui ne résulte nécessairement de ses propriétés, enfin dont l'idée puisse se détacher de celle du corps. Telle est la nature des modes, que l'esprit n'en conçoive jamais un seul, sans concevoir en même-tems l'être auquel il apartient. Qu'est-ce qu'un mode en effet? sinon l'être lui-même revêtu de telle ou telle qualité. L'idée de mouvement ou de repos me represente toujours un corps, qui dans un instant déterminé change de situation, ou conserve celle qu'il a. Si je pense à quelque figure que ce soit, je n'aperçois

qu'un corps terminé par certaines bornes, dont le périmettre est droit ou courbe, dont la largeur, la longueur & la profondeur sont égales ou différentes. Ce sont toutes ces variétés qui produisent celles des figures.

Ainsi tout ce que peuvent occasionner le mouvement ou le repos, soit d'un corps, soit des particules qui le composent ; tout ce qui résulte du changement, ou de la durée d'une situation, d'une figure, doit être matériel, puisqu'il n'affecte que la matiére & qu'il naît de la matiére seule. Par-là, je vois se former & se détruire des corps de toute espéce. Les corps durs sont des amas d'élémens, ou cubiques & liés étroitement sans que rien les sépare, ou collés ensemble par une sorte de mastic, ou qui posés les uns sur les autres, forment un assemblage dont les couches supérieures compriment celles qui sont au-dessous. Ainsi resserrés, ils conservent entr'eux la même situation, jusqu'à ce que quelque liqueur, ou le feu, venant à s'insinuer dans leur tissu, les désunisse ; désunis, ils se dérangent, & pour lors on voit les corps durs s'amollir, quelquefois même se liquefier. Les parties de tout fluide sont des globules qui cédent sans résistance, & se rompent sans effort ; qui mûs sans cesse en tourbillon, se polissent de plus en plus par le mouvement ; enfin, qui vû leur forme, ne peuvent, quoiqu'ils se touchent, s'unir entr'eux. Pour les corps mous, c'est une espéce mixte qui tient le milieu entre les deux premiéres. Leur tissu réunit les deux sortes d'élémens, qui séparés, rendent un corps ou dur ou fluide. Les cubes ou les globules s'y trouvent entremêlés avec ordre, & cette alternative forme un tout à la fois résistant & fléxible, où le repos combat & tempére le mouvement.

Ces principes une fois établis, je rendrai raison de tous les phénoménes que vous offre la

matiére, en combinant les modifications dont elle eſt ſuſceptible, la figure, la maſſe, la ſituation, le mouvement & le repos. Je vois le feu conſumer les corps ſecs, réduire le bois en cendre, calciner les pierres, vitrifier les cailloux, fondre les métaux, durcir l'argile en la deſſéchant & tirer du fond des êtres leurs principes les plus intimes. En conſumant les corps huileux, il les enflâme & répand autour une lueur éclatante; il fait ſeulement rougir d'autres corps, & nous en connoiſſons même auſquels il ne communique qu'une chaleur que la lumiére ne manifeſte point à nos yeux. L'eau diminuë l'ardeur du feu: il s'élance bruſquement au choc du fer & d'un caillou: mêlez enſemble certaines liqueurs froides, vous en voyez ſortir une flamme pétillante, qu'environne une épaiſſe fumée. Enfin, précipité par un coup de foudre, le feu dans le même inſtant éblouit nos yeux, fend les nuages, tombe ſur la terre, voltige & s'inſinuë par-tout. Son activité n'eſt pas moindre que ſa viteſſe; par un prodige à peine croyable, il a ſouvent fondu la lame d'une épée, ſans offenſer le fourreau. Tous ces effets, & pluſieurs autres, qu'il ſeroit trop long de déduire ici, je les explique ſans peine, dès que je ſçais qu'on doit regarder le feu, comme un amas de pyramides ou de cônes, ſans ceſſe agités, toujours en mouvement. Où ne s'inſinuent pas ces traits perçans! Quel eſt le corps dont ils n'ébranlent, ne rompent, ne déſuniſſent, ou ne faſſent évaporer les différentes parties, ſelon qu'ils les trouvent diſpoſées? Sont-elles en repos & fortement comprimées? ils n'y pénétrent qu'avec peine; ſont-elles ſéparées les unes des autres? ils les traverſent ſans preſque s'arrêter. Ils communiquent facilement leur propre agitation aux plus legéres. Retenus dans les corps ſulphureux, ils s'y amaſſent, & bien-tôt par leurs efforts ils en déſu-

niſſent les molécules, les détachent & les enlévent. On voit alors ces traits de feu voltiger de toutes parts : c'eſt que l'épaiſſe fumée qui s'exhale, porté dans ſon ſein une multitude de parcelles combuſtibles, qu'ils lui dérobent ſans ceſſe, & qu'ils emportent en s'éloignant. Ils éclairent en même-tems : c'eſt que la rapidité de leurs vibrations ébranle la matiére lumineuſe mêlée avec l'éther. Les rayons de cette matiére frapent auſſi-tôt la ſurface des corps qui les réfléchit ; & tranſmis au fond de notre œil après diverſes réfractions, ils y peignent, comme ſur une toile, l'image des objets ; nous apercevons alors les formes & les couleurs.

Si le feu ne trouve point dans les corps de parties de ſouffre qu'il puiſſe enflammer, il n'en agit pas moins, mais il agit en ſilence & dans les ténébres. S'il ne reſte qu'un petit nombre de ces parcelles ſulphureuſes, il rend une lueur foible & qui dure à peine un inſtant. Car il ne peut cauſer en nous une vive ſenſation de lumiére, à moins qu'il n'ébranle un rayon qui vienne directement fraper notre œil. Toutes les fois qu'il ne fait que ſerpenter dans les corps la chaleur qu'il leur communique eſt ſans éclat. Ils ſe refroidiſſent, lorſque le feu qui les échauffoit eſt paſſé dans l'air, ou qu'il s'eſt tellement embarraſſé dans leurs différentes parties, qu'il y demeure captif & ſans activité. C'eſt alors que l'eau peut le dégager & lui rendre ſon ardeur.

Répandu dans tout l'Univers, le feu circule ſans ceſſe autour de nous ; & s'il ne ſe meut pas toujours, il eſt toujours prêt à ſe mouvoir. De-là vient que pour le manifeſter à nos yeux, il ne faut que le choc de deux corps ſolides : au premier coup il ſe montre, & jette au loin des étincelles brillantes, en ſaiſiſſant les particules que la pierre a détachées du métal. Deux li-

queurs mêlées ensemble fermentent, s'enflamment & se dissipent en fumée : c'est qu'elles renfermoient des sels & des souffres hétérogénes, dont le conflit a suffi pour mettre en mouvement le feu qui résidoit en elle. Le feu réside aussi dans les entrailles de la terre : il y affine l'or & les autres métaux, & la chaleur dont il remplit les mines, rarefie l'air renfermé dans ces profondes cavernes. Si la chute de quelques rochers, en fermant l'issuë, empêche cet air de s'exhaler dans l'air libre, les efforts qu'il fait pour rompre ses liens, produisent alors ces tremblemens de terre si terribles. C'est ainsi que se forme le tonnerre dans la région supérieure de l'atmosphére. Un nuage, composé de vapeurs & d'exhalaisons bitumineuses, contient de plus un grand nombre de particules de feu, séparées d'abord les unes des autres. Mais le froid vient-il à condenser l'air, elles se rassemblent aussitôt vers le centre : alors elles s'agitent, roulent sur elles-mêmes, échauffent le bitume, le bitume s'enflamme, la flamme dilate l'air, qui rompt avec un bruit terrible les barriéres glacées que le froid oppose à son impétuosité. Le Ciel retentit, le trait part, & traçant un sillon tortueux, porte soudain un coup rapide. C'est cette activité du feu, dont les effets sont si multipliés, depuis que les hommes, non contens d'avoir abusé du fer, ont emprunté pour se détruire le secours de ce redoutable élément. Un art meurtrier imite aujourd'hui la foudre, & produit des volcans dont la fureur fait trembler la terre, & renverse les plus forts remparts.

Il n'est donc pas étonnant que l'air entretienne & redouble la violence des flammes, au point qu'une étincelle suffit quelquefois pour embraser d'immenses forêts. Comme ce fluide est rempli de particules ignées qui nagent oisives & dispersées dans son sein ; tout ce qui s'en trouve à

portée de celles dont l'agitation a commencé l'incendie, s'y joignent en foule ; & tant qu'il reste quelque matiére combustible, cet ébranlement se transmet à d'autres par une communication suivie. Ce n'est qu'après avoir consumé tous les souffres, qu'elles cessent de luire. Voilà pourquoi les vents irritent la fureur des flammes, & qu'ils en étendent si loin les ravages. Pour empêcher qu'elles ne se rallentissent dans les forges, on employe d'énormes soufflets. Les flots d'air qu'ils versent dans ces ardentes fournaises, y conservent l'activité du feu, en augmentant le nombre & l'agitation des particules ignées. C'est ainsi que l'air puisé par nos poumons anime le sang & le remplit de feux éthérés. Le liquide dans lequel ils nagent les tempére en les séparant, & porte avec eux dans tous les membres une chaleur bienfaisante. La région du cerveau est sans cesse abreuvée par de douces vapeurs : les plus subtiles & les plus pures arrosent ces tablettes molles, où se tracent & se conservent les différentes images ; le reste se distribuë dans les nerfs & dans les organes de nos sens.

Voilà tout ce que peut la matiére par la diversité de figures & de mouvemens dont elle est susceptible. Dans toutes ces opérations, je vois des corps changer fréquemment de situation & de forme ; mais d'aucun de ces changemens je ne vois éclore ni l'ame, ni ses propriétés. Non, Quintius, je ne puis même sans indignation vous entendre assurer que l'ame est, comme le cerveau, l'assemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence par leur nature : cette idée me révolte ; elle révolte la raison. En effet, si l'ame est un membre du corps humain, elle le nourrit donc en même-tems que tous les membres, & se nourrit comme eux. Le même aliment par une métamorphose subite en devient

une partie réelle, comme il devient une portion du corps. Ainsi les particules de pain, que la digestion a mêlées avec le sang, demeureront pure matiére, si le hazard les porte vers les extrémités du corps; mais s'il les place au milieu de la poitrine, qui, selon vous, est le sanctuaire de notre ame, alors capable de penser, elles raisonneront sur l'origine du monde, sur leur essence, leur destinée, leur bonheur: elles dicteront des loix pleines de justice, elles gouverneront l'Univers. La position leur donnera une propriété que leur refuse la Nature. Une portion de matiére pourra transmettre à celle qui la touche un attribut dont elle-même est privée, & recevra de l'autre à son tour ce que l'autre n'a point. Quelle absurdité! c'est donc là cette sagesse si vantée de votre sçavante école?

Vous direz peut-être que ce ne sont pas les atômes, mais le corps résultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, & que cet avantage il le doit à sa finesse, à la rapidité de son mouvement. Mais un corps est-il autre chose que les principes mêmes qui le forment? La combinaison qui lie ces principes entr'eux, que leur donne-t'elle de nouveau, si ce n'est cet ordre même, cet arrangement, ces liens réciproques? En s'unissant ils composent un tout, & ce tout a dans l'intérieur un tissu quelconque, à l'extérieur une figure déterminée. La figure & le tissu sont, de votre aveu, les seules qualités qui distinguent un corps d'avec un autre. Seules elles produisent toutes les différences que nous remarquons dans les êtres matériels; différences purement relatives, & qui ne changent point la nature de ces êtres. L'intérieur en est plus ou moins serré, plus ou moins lâche; la forme de leur surface aproche plus ou moins du cercle ou du quarré. Les corps n'ont point de variétés qui ne se réduisent toutes à celles-là. Quel tissu

formera l'ame ? Pour qu'une portion de matiére ait la faculté de connoître, suffira-t'il qu'elle soit composée des atômes les plus déliés ? mais quoi de plus délié qu'un seul atôme ? Cependant un atôme, selon vous, ne pense point. Ajoutez un mouvement rapide ; mais quoi de plus rapide que le feu, l'éther, la lumiére ? Ni le feu, ni l'éther, ni la lumiére ne pensent. Direz-vous que ce n'est point à son tissu, mais à sa figure, qu'un corps doit l'intelligence ? C'est votre derniére ressource ; où ne fuit pas l'erreur pour se soustraire au jour ? mais le jour la poursuit partout. D'invincibles raisons démontrent que l'ame ne doit point son éxistence à la figure de la matiére.

Si cette opinion étoit véritable, l'ame ne réfulteroit pas indistinctement de toutes sortes de figures. Le feu n'est point figuré comme l'eau ; les molécules qui composent la masse terrestre ont une forme que n'ont pas celles de l'air : l'ame auroit donc aussi la sienne propre. Une seule à l'exclusion de tout autre formeroit l'être intelligent. Et comme les divers élémens peuvent être representés par différentes figures ; le feu par une multitude de pyramides, la terre par des amas de corpuscules grossiers, l'air par des balons minces & déliés, l'eau par des globules ; on pourroit aussi, selon vous, désigner par des figures distinctives la volonté de l'ame, sa connoissance, ses sentimens, ses pensées les plus secrétes. Parlez, Quintius, quelle est la figure qui distingue le doute de la persuasion ? Quelle est celle qui caractérise la jalousie, l'ambition, l'espérance ou la crainte ? Répondez : d'où vient ce silence ? Quoi ! les paroles vous manquent ; & les figures sont toutes devant vos yeux ? Pourquoi donc aucune ne se presente-t'elle à vous, pour exprimer la moindre affection de votre ame ? Rien de visible, rien de corporel ne peut

être l'image de ce que vous sentez intérieurement ; & de toutes les idées que fournit la matiére, aucune n'a de raport avec l'esprit.

Je vais plus loin : supposez, je le veux, que la matiére n'éxiste pas : osez, disciple de Pyrrhon, soutenir contre le témoignage de vos sens, que l'étendue corporelle est une chimére ; que les corps ne sont que des ombres, de vaines images. Dans cette hypothèse même, je vous forcerois de reconnoître des substances intelligentes. En effet, vous seriez toujours sûr de la réalité de votre ame. La partie de vous qui conçoit est vous-même. Cette voix intérieure : *je pense, donc je suis*, vous assuroit de votre éxistence, dans le tems où vous ignoriez celle des corps, où nulle image n'affectoit vos sens. Vous avez connu la douleur dès la premiére fois que vous l'avez sentie ; & cependant votre ame n'en découvroit pas alors la cause. Novice, captive, privée de toute communication avec les êtres environnans, elle vivoit encore dans une solitude profonde ; elle n'avoit aucune idée de la matiére ; or, si l'on peut connoître l'ame, sans connoître la matiére, il est évident que l'ame n'est rien de matériel.

Quelle conformité trouvez-vous d'ailleurs entre ses fonctions & les qualités du corps ? Vous m'objecterez que la vision est produite en nous par la matiére ; que les couleurs résident dans la lumiére même ; que nous apercevons les unes ou les autres, suivant que les corps absorbent ou réfléchissent certains rayons ; & que c'est l'impression de ces rayons sur la retine, qui grave dans nos yeux les traces de différens objets dont la figure s'y peint ; comme elle se peint dans un miroir. Je crois cette théorie véritable ; tout ce que vous attribuerez à la lumiére, aux couleurs, est purement corporel. L'odeur, le goût, la chaleur & le son ne nous affectent aussi, que parce

que des corpuſcules trop déliés, pour être aperçus, agiſſent ſur nos ſens. Pour produire ces diverſes ſenſations, il ne faut qu'un mouvement, un choc, une ſituation, des traits inviſibles. Ces traits frapent l'extrêmité des nerfs, dont le treſſaillíſſement fait paſſer le coup au cerveau.

Mais ce n'eſt en conſéquence ni d'un choc, ni d'une ſituation, ni d'une figure, que notre ame perçoit intérieurement les objets que la vûe, que l'ouie, que les autres ſens lui tranſmettent, qu'elle éxamine ces objets, & juge de leur nature. Elle n'eſt pas bornée d'ailleurs à ces ſortes de perceptions : combien ne puiſe-t'elle pas en elle-même d'affections, de penſées qui ne ſont nullement relatives à des êtres matériels ? Vous ne prétendrez pas en effet que les idées du bien & du vrai ſont rondes, triangulaires, ou cylindriques ; vous ne mettrez au nombre ni des mouvemens divers, ni des différentes ſituations, l'amour de la vertu, le deſir de la liberté. Pouvez-vous dire d'une figure qu'elle eſt ignorante ou ſçavante, juſte ou injuſte, fidèle ou perfide, ſage ou téméraire, modeſte ou ſuperbe ? Pouvez-vous le penſer d'une ſituation, ou d'un mouvement ? Il n'eſt, vous le voyez, aucun raport entre ces trois modes & de telles qualités. Cependant ces trois modes ſont les ſeuls qu'ait la ſubſtance étendue ; ſeuls ils produiſent cette variété que nous apercevons entre les corps. Des parties de matiére ébranlées ſe meuvent ; & de leur mouvement réſulte entre elles un certain ordre, qui donne au tout formé par leur aſſemblage, une certaine figure. Si l'ame étoit donc un mode, une dépendance de la matiére, elle ſeroit un mouvement, une ſituation, une figure : on ne pourroit la connoître, ſans penſer auſſi-tôt à l'une de ſes modifications, & réciproquement l'idée de cette modification ra-

pelleroit toujours celle de l'ame. Or ces deux idées n'ont entr'elles aucune liaiſon : vous le ſentez comme moi. Reconnoiſſez donc avec moi que l'ame & le corps ſont deux ſubſtances diſtinctes, dont la premiére eſt infiniment au-deſſus de la ſeconde.

Vous en faut-il de nouvelles preuves ? La nature de la matiére, telle que je l'ai dévelopée ci-deſſus, en fournit une invincible. Néceſſairement modifiée, elle ne poſſéde par eſſence aucune eſpéce de modifications, puiſqu'elle les doit toutes au mouvement, qu'elle n'a pû ni faire naître, ni ſe donner ; mais que lui communique l'action d'une cauſe étrangére. Cette cauſe, & le choix qu'elle a fait d'une ſorte d'impulſion plutôt que d'une autre, a dû précéder le mouvement & tout ce qu'il a produit, précéder par conſéquent toutes les ſituations, toutes les figures, tous les modes. Et comme la matiére n'a pû ſubſiſter un ſeul inſtant, ſans avoir une certaine forme, ſans être diſpoſée dans un ordre quelconque, lors même que tous les élémens rouloient confondus dans un ſombre cahos, il en réſulte que la cauſe motrice a précédé la matiére, & quelle différe autant de toute eſpéce de corps, qu'un principe eſt diſtingué de ſon effet. Or cette cauſe eſt l'être intelligent : je crois l'avoir démontré.

L'Intelligence qui gouverne l'Univers eſt infiniment ſupérieure à celle que des liens paſſagers attachent à notre corps. Un intervalle immenſe les ſépare : l'une eſt éternelle : la toute-puiſſance, la grandeur, la majeſté ſuprême en ſont les attributs : l'autre tirée du néant, foible, dépendante, eſt renfermée dans d'étroites limites. Cependant la connoiſſance de notre ame peut nous élever à celle de la Divinité, dont elle eſt l'image. Contemplez le Soleil, cet aſtre ſuſpendu dans le Firmament, chargé dès l'origine

du monde d'éclairer tous les globes, dans la vaſte circonférence du tourbillon qui l'environne. Il brille ſans jamais s'épuiſer : c'eſt une ſource intariſſable, d'où coulent de toutes parts des torrens de lumiére. Toutefois le moindre flambeau, cette lampe qui répand à peine autour de vous une lueur pâle & tremblante, offre en quelque ſorte l'image du Soleil. Ainſi ce ruiſſeau qui ſerpente dans la prairie, & dont le murmure ſemble reprocher aux cailloux qu'il lave, l'obſtacle qu'ils mettent à ſon cours, ce ruiſſeau vous repreſente en petit un grand fleuve : ainſi ce fleuve qui roule dans un lit large & profond, au travers des campagnes que ſes eaux fertiliſent, eſt une image, quoique foible, de l'océan, de cet immenſe baſſin, dont la profondeur ne connoît point de bornes, dont l'étendue embraſſe toute la terre, & qui voit de toutes les contrées, ſe perdre dans ſon ſein la multitude innombrable des riviéres, ſans que les tributs qu'elles lui portent, ajoûtent rien à ſes richeſſes.

IV. PEUT-ÊTRE croirez-vous détruire par des raiſonnemens tirés de l'expérience, cette diſtinction que j'établis entre l'ame & le corps. „ Les deux parties de nous-mêmes ſont, direz-„ vous, unies par des liens ſi étroits, qu'il eſt „ impoſſible de n'en pas confondre la nature. „ L'ame ne connoît rien que par l'entremiſe des „ ſens : qu'ils ſoient altérés par une fiévre brû-„ lante, que le ſommeil les aſſoupiſſe, l'eſprit „ ſe trouble, il erre confuſément d'objets en ob-„ jets, ſouvent même on le voit tomber tout-„ à-coup, frapé par une maladie ſubite. Il croît „ avec le corps ; informe & brut dans les an-„ nées de l'enfance, il ſe façonne & ſe déve-„ lope par des dégrés inſenſibles. Sa jeuneſſe a „ l'éclat & la durée d'une fleur ; & s'il porte

„ quelques fruits dans un âge plus mûr, bien-
„ tôt la vieilleſſe l'affoiblit, le glace, en flétrit
„ les reſtes languiſſans. Combien d'hommes naiſ-
„ ſent privés de raiſon, ou la perdent par ac-
„ cident! Ils en manquent, parce que les par-
„ ties de leur cerveau n'ont pas eu d'abord un
„ certain ordre, ou qu'elles ont depuis ceſſé de
„ l'avoir. Combien d'autres ſont dégradés au
„ point de devenir ſemblables à des bêtes féro-
„ ces? La morſure d'un chien furieux infecte la
„ maſſe du ſang, & fait couler dans les veines
„ un cruel poiſon: c'en eſt aſſez pour abrutir
„ un homme: quelle différence faut-il mettre
„ alors entre cet homme & le chien qui l'a bleſſé?
„ Ce ſont deux animaux que tourmente une
„ aveugle frénéſie: tous deux ont la même fureur
„ de mordre: leur rage eſt égale, leurs tranſports
„ ſont les mêmes.„

A ces objections, Quintius, je reconnois votre méthode ordinaire. Frapé des aparences que preſentent quelques faits mal expliqués, vous croyez, en me les opoſant, affoiblir le poids de mes raiſons. Mais un Philoſophe qui veut aprofondir la Nature, & pénétrer le fond même des êtres, doit-il s'arrêter à l'écorce? Le moindre vent ſuffira-t'il pour le détourner de la route du vrai? Ceſſez d'être ébloui par ces argumens de Lucrece, & conſidérez-en la juſte valeur. Ils prouvent ce que perſonne ne conteſte, l'union de l'ame avec le corps; mais que la nature de l'ame & du corps ſoit la même; c'eſt ce qu'ils ne démontrent nullement. Ce muſicien rival d'Orphée, dont les doigts voltigent ſur une lyre harmonieuſe, en ſçavent animer les cordes, & charment vos oreilles par une agréable mélodie; ce muſicien eſt ſi dépendant de ſa lyre, que ſans elle il ne peut faire entendre aucun ſon. Qu'elle ſoit briſée par quelque chûte, que les cordes trop lâches ou trop ten-

dues ne soient pas montées sur le ton ; qu'il en manque une seule ; enfin que l'intérieur soit rempli de corps étrangers qui le rendent moins sonore ; le musicien, malgré toute sa science, ne tire point de sons, ou n'en tire que de vicieux. Attribuerez-vous à cette lyre la connoissance de la musique ? L'instrument & le joueur seront-ils à vos yeux la même chose ? Telle est l'union des deux parties de nous-mêmes : je n'y vois qu'une différence ; c'est que l'ame attachée constamment au même corps, ne peut, tant que dure cette vie, le quitter & le reprendre à son gré. Tout le reste est égal de part & d'autre.

En effet, l'instrument & le musicien ont chacun quelque chose de propre. La jointure des côtés de la lyre forme une espéce de voute, qui fait naître sous les coups de l'archet un leger frémissement ; cette voute renferme un écho artificiel : la grosseur des cordes n'est pas la même : & cette différence concourt avec leur position, à produire divers tressaillemens, d'où résultent les sons graves & les sons aigus. Par cette forme, par cet arrangement de ses parties, la lyre seconde le musicien ; mais il a de son côté des qualités indépendantes de l'instrument. Il doit à l'étude la faculté de jouer avec mesure : c'est en lui que réside la science de l'harmonie ; les principes de son art l'instruisent des accords & des dissonances ; & les cordes ne rendent point de sons agréables, que ses doigts ne leur ayent en quelque sorte transmis. Ainsi nous devons à tous les deux cette mélodie, dont la douceur nous charme ; à l'instrument, parce qu'il est capable de rendre des sons harmonieux, & plus encore au musicien, parce qu'il sçait les tirer, & donner de l'ame à des cordes muettes par elles-mêmes. Disons la même chose des deux substances dont l'homme est composé. L'ame agit sur la portion de matiére qui lui est

unie, & son action est secondée par les ressorts de cette machine. Ce n'est pas de l'ame que le corps a reçu sa forme. Pourvû de tous les organes qui lui sont nécessaires, & fabriqué selon les loix d'une sçavante mécanique, il vit, comme un arbre végéte, par un mouvement naturel : le sang circule, & porte dans tous les membres un suc qui les nourrit. Mais de son côté l'ame a des fonctions indépendantes du corps. Combien d'opérations diverses ne fait-elle pas sur les nombres : elle les compare entr'eux, les multiplie, les divise à l'infini : les nombres n'ont point de corps, ils ne se presentent pas aux sens. Quoique finie par sa nature, elle perce d'un vol rapide l'éternel, l'infini, l'immense : elle n'ose en sonder la profondeur, en parcourir l'étenduë. Ces objets ne sont ni corporels, ni sensibles. Vous mêmes, toutes les fois que votre esprit se repaît de ce vuide chimérique, ne sortez-vous pas, sans y penser, du monde matériel ? C'est reconnoître malgré vous & contre vos propres principes, la spiritualité de l'ame. Enfin l'ame médite sur les objets que les sens lui transmettent : elle fait abstraction des individus, pour en considérer les espéces générales : elle sent quelle est la différence de la cause & de l'effet, de l'être & de la modification, du terme & des moyens. Elle distingue d'avec le corps la connoissance même du corps, connoissance qui ne réside qu'en elle seule. Je crois en avoir dit assez, pour démontrer que, si le corps a ses fonctions purement mécaniques, & qui ne dépendent point de l'ame, il en est aussi de propres à l'ame, & qui n'empruntent rien du corps. En convenant donc que nous devons à nos sens plusieurs de nos connoissances, je soutiendrai qu'un grand nombre d'autres apartiennent à l'esprit seul, parce que les objets n'en sont representés par aucune image

ſenſible. Quelle priſe peut avoir un organe corporel ſur des ſubſtances ou des idées qui n'ont point de corps ? Nos ſens ſont frapés par la forme, la maſſe, la couleur des objets ; ils perçoivent le ſon, l'odeur, le goût, la dureté, la chaleur, l'humidité, la rudeſſe des corps, & les qualités contraires : mais quelle différence entre ces modifications de la matiére, & tout ce que je viens de raporter ? Les ſens ne ſont donc pas les ſeuls inſtrumens de nos connoiſſances.

Mais il eſt une eſpéce d'affection mixte, à laquelle l'eſprit & les ſens ont part à la fois. C'eſt par éxemple l'homme entier qui voit, qui entend, qui goûte, qui ſe proméne : le corps & l'ame concourent à ces diverſes opérations ; mais dans ce concours la machine obéït à l'intelligence, comme un inſtrument au muſicien qui le touche. La ſenſation eſt en même-tems le fruit & la preuve de leur alliance : nulle ſenſation ſans l'ame, & l'ame ſans le corps, ne ſentiroit pas. En vain nos organes tranſmettroient-ils au-dedans de nous-mêmes tout ce qu'ont ſaiſi les ſens, s'il n'y réſidoit pas un être capable de percevoir ce qu'ils tranſmettent. Ces organes ſont dépourvûs de ſentiment, & communiquent les impreſſions étrangéres, comme un miroir rend l'image des objets, comme le creux des rochers envoye le ſon. Les yeux ne voyent point ; c'eſt cet être qui voit, & ſecondé par les yeux, dont lui-même dirige à ſon gré le mouvement & l'opération : les chants, les diſcours, frapent l'oreille ; mais ce n'eſt pas l'oreille, c'eſt lui qui les entend. L'être qui juge des objets de la vuë, de ceux de l'oüie, eſt le ſeul qui peut voir, le ſeul qui peut entendre. Ainſi lorſque la goutte ou la pierre nous font ſentir leurs cruelles atteintes, ce ne ſont ni les pieds ni les reins qui ſouffrent ; c'eſt l'ame unie à ces membres malades. Un homme à qui l'on a coupé la

jambe, raporte le mal que ſes nerfs endurent au pied qu'il n'a plus ; il croit éprouver dans cette partie du corps qui lui manque l'eſpéce de douleur qu'il reſſentoit, avant que de l'avoir perduë. Profondément recueilli, vous méditez en ſilence ſur l'origine de l'univers : ſi dans cet inſtant je vous touche avec un fer chaud, ſi je vous pique ſeulement avec la pointe d'une aiguille, la douleur vuus arrachera ſur le champ à vos méditations ; tiré hors de vous-même vous ne ſerez plus occupé que d'elle, parce que l'être qui penſe en vous eſt le même être qui ſent. Le navigateur dans une tempête eſt frapé tout à la fois de mille ſenſations, de mille penſées différentes. Il voit d'un coup d'œil le Ciel couvert de ténébres, les éclairs s'élancer du ſein des nuages, les flots écumans s'amonceler autour de lui, d'humides montagnes s'élever, & ſon vaiſſeau rouler au milieu des noirs abîmes. Le ſifflement des aquillons, le mugiſſement de la mer en fureur, le bruit du tonnerre, les cris confus de l'équipage retentiſſent en même-tems à ſes oreilles : une amertume affreuſe ſe répand ſur ſes lévres ; ſon odorat eſt bleſſé par les vapeurs infectes qu'exhale la ſentine ; ſes membres ſont tranſis de froid ; l'image effrayante de la mort trouble ſon eſprit. Cependant il ne perd pas toute eſpérance : il cherche des yeux quelque débris du vaiſſeau, quelque planche échapée du naufrage, unique & foible reſſource dans ſon malheur : il implore le ſecours du Ciel ; il tâche de le fléchir par ſes vœux ; il demande la terre à cris redoublés ; il déteſte la mer & ſes caprices. Voyez quelle foule d'impreſſions, partagées entre les différentes parties du corps, agiſſent au même inſtant ſur l'être ſimple qui l'anime.

Je dis que l'ame eſt ſimple. Un être qu'agitent à la fois tant de mouvemens opoſés, un être qui craint & deſire, qui peut éprouver en

même-tems la douleur & la joïe, qui sent & compare ses différentes sensations, est simple & vraiment *un* : d'où je conclus qu'il n'est pas composé de parties. Sil en avoit, quelque délié qu'on le supoſât, chaque parcelle uniquement occupée de sa fonction seroit incapable de remplir celle de la particule voisine, & ne la connoîtroit pas même : elle ne pourroit comparer deux sensations : elle voudroit ce qu'une autre refuse : elle nieroit ce qu'affirme sa compagne. En effet, chacune seroit libre & jouiroit pleinement de ses droits. Les parties de l'œil n'ont pas toutes la même destination : si le cristallin raproche les rayons, l'humeur vitrée les éloigne : les différentes parties de l'ame auroient de même à remplir des ministéres opoſés ; faisant toutes sérarément un usage égal de leur liberté. L'ame seroit une république, ou tranquile & réglée, comme l'est un essein d'abeilles, un peuple de fourmis qui se partagent entr'elles les divers travaux ; ou déchirée par des séditions, par des guerres intestines. Toutes les fonctions de cette populace pensante seroient alors confondues. Il faudroit pour y rétablir la paix, qu'une de ces particules supérieures aux autres, quoique d'une même espéce, régnât sur toutes avec une puissance despotique, & pût les contraindre à vivre dans une parfaite intelligence : mais de ces particules, laquelle sera Reine ? Outre qu'elle me paroîtroit peu différente de ces ames, dont vous reprochiez la supoſition à Démocrite, elle seroit composée de parties, comme le reste des atômes dont le corps est l'assemblage. De ces parties, laquelle est, selon vous, destinée pour le Trône ? Quelle portion de l'atôme Roi sera Reine ? Quelle portion de l'ame sera véritablement l'ame ? Qu'il est aisé, Quintius, de supoſer ; mais qu'il est difficile de prouver ce qu'on supoſe ! Comprenez par-là, que l'être

qui veut & conçoit eſt *un* & ſimple. Puis donc qu'aucune partie de matiére n'eſt *une*, ſimple, indiviſible ; il n'en eſt aucune qui puiſſe, ou ſeule, ou jointe à d'autres, s'élever par quelque hazard que ce ſoit à la nature de l'ame.

Regardez donc comme une vérité manifeſte, à laquelle les ſens mêmes rendent témoignage, que l'ame eſt incorporelle & ſans parties. Au lieu de ſupoſer en nous un principe de cette nature, Lucrece unit à notre corps deux ſubſtances diſtinguées du corps même, quoique corporelles ; l'une répanduë dans tous les membres, comme une eſpéce de vapeur, n'eſt ſelon lui, chargée que de leur imprimer le mouvement, & de recevoir les ſenſations : l'autre intelligente, & ſupérieure à la premiére, réſide au centre du corps ; & délà préſide à toutes les opérations de cette machine, ou fait jouer à ſon gré tous les reſſorts. Après tout ce que j'ai dit, vous devez ſentir quelle eſt la fauſſeté de cette opinion : vous ſçavez auſſi ce qu'il faut répondre au ſentiment de quelques autres Philoſophes, aux yeux de qui notre ame n'eſt que la proportion des organes du corps, & leur harmonie réſultante du concert & de l'union des fibres qui les compoſent. Sans cette harmonie, je l'avoue, le corps ſe décompoſe & ſe détruit ; mais quoique néceſſaire à la vie de l'homme, loin d'être ſon ame, ce n'eſt qu'une ſimple modification, qui n'agit point, ne veut point, ne peut jamais penſer. L'ame eſt un être ſimple, uni à un corps diviſible, mais capable de vivre éloigné de toute attention de matiére.

A l'aide de ces principes, vous concevrez ſans peine pourquoi notre ame aſſociée à un corps fragile & périſſable, ſemble en partager l'altération, & paroît affectée en même-tems que lui, quoiqu'elle le ſoit d'une maniére différente. On en trouve la raiſon dans la loi qui ſert de

baſe à leur alliance. Cette loi fondamentale, c'eſt qu'un certain mouvement excité dans le corps devienne pour notre ame l'occaſion d'une certaine penſée, & que réciproquement telle ou telle penſée de la part de l'ame faſſe naître dans le corps tel ou tel mouvement. L'union de deux corps qui ſeroient liés au point que l'un fût toujours mû par le mouvement de l'autre, vous paroîtroit entiére & parfaite. Vous auriez la même idée de celle de deux ames, ſi tout ce qu'apercevroit la premiére, étoit auſſi-tôt aperçu par la ſeconde. La liaiſon de l'ame & du corps n'eſt pas moins étroite. Malgré la contrariété de leur nature, contrariété que la Toute-puiſſance étoit ſeule capable de vaincre, regardez ces deux êtres, comme tellement unis, du moins pour un tems, que certaines idées répondent dans la ſubſtance ſpirituelle, à certains mouvemens produits dans la maſſe terreſtre.

Ne ſoyez donc pas étonné que l'eſprit ſemble n'être plus le même, dès que les fonctions de certains organes ſont dérangées par la maladie, ſuſpendues par le ſommeil, ou troublées par quelque cauſe que ce ſoit. Il paroît ſur-tout altéré, lorſque le déſordre tombe ſur le cerveau, dans lequel ſe gravent des objets divers : & d'où les eſprits animaux ſe diſtribuent dans tous les nerfs. Les différentes images ne pénétrent plus alors juſqu'à l'ame, ou n'y pénétrent que défigurées, confuſes, ſouvent contraires aux objets mêmes ; & de-là naiſſent la fureur, la ſtupidité, le délire. En effet, tant que notre ame languit dans la priſon du corps, elle eſt ſoumiſe aux loix de l'alliance qui les unit l'un à l'autre. Elle reſſent de la douleur, ou du plaiſir, ſelon la nature des impreſſions que les êtres environnans font ſur ce corps, expoſés de toutes parts à leurs coups, mais auſſi peu ſenſible par lui-même,

que la pierre ou le métal. Enfin le souffle céleste dont il étoit animé se dissipe ; ses mouvemens s'arrêtent ; la mort glace le sang qui portoit dans tous ses membres la nourriture & la vie. Alors rompant ses liens, l'ame se dégage de cette masse grossiére. Libre, immortelle, inaltérable, elle lui survit à jamais, parce que toute substance indivisible & sans parties est par elle-même indissoluble, & ne peut être détruite par aucune force naturelle.

L'ame ne croit donc pas dans les enfans, à mesure que les organes se dévelopent. Dès son origine elle est tout ce qu'elle peut être. Il est vrai qu'elle donne à peine alors quelque preuve de son éxistence, qu'elle paroît même ensévelie dans une profonde léthargie. Mais que feroit-elle, encore novice dans un corps qui n'est qu'ébauché ? Les images qui doivent agir sur elle, ne sont point encore rassemblées dans le cerveau : les objets extérieurs ne lui ont pas encore fourni cet amas nécessaire d'idées, qui ne se forme qu'avec l'âge. Toutefois elle laisse échaper dès-lors quelques signes de sentiment, par les cris, par le soûrire, par les pleurs de l'enfance. Dès que le corps sera perfectionné par les années, que les fibres du cerveau auront acquis un certain dégré de consistance, que l'impression réïtérée des différens objets en aura laissé des traces dans la mémoire, on verra de quoi l'ame est capable avec de tels secours. Elle ne peut rien sans eux ; que peut un soldat sans armes, un Général sans armée, un Peintre sans pinceau ? Mais comme le corps n'est destiné qu'à subsister un petit nombre d'années, il se dégrade à mesure qu'il vieillit. C'est une frêle machine que l'âge & les fatigues altérent insensiblement. Le sang épaissi coule avec plus de lenteur, la lymphe se congéle, les fibres se durcissent, les nerfs se détendent, le ressort du cœur, la fléxi-

bilité des muscles ne sont plus les mêmes : les esprits animaux partent avec moins d'activité du cerveau, les pieds & les mains tremblent, la respiration devient entrecoupée, les yeux se couvrent de nuages, les oreilles se ferment aux sons, la voix se casse, les forces manquent, les cheveux blanchissent, la peau se ride & se flétrit. Le corps épuisé n'est plus alors que ce qu'il étoit dans le berceau. Sa vieillesse est une seconde enfance ; & l'ame n'agissant plus que sur des ressorts affoiblis, participe à cet état de foiblesse qu'elle-même n'éprouve pas. Mais si privée par sa nature de toute communication avec les objets extérieurs & sensibles, elle ne peut sans le secours des organes corporels, en recevoir l'impression, elle n'a pas besoin de ces organes pour se connoître, pour connoître ce qui doit la rendre heureuse, pour craindre le mal & desirer le bien.

V. Vous allez sans doute me répondre que la matiére ne m'est pas assez connue, que je n'embrasse pas assez toute l'étendue de sa puissance, pour être en état d'en fixer les bornes, de décider ce qu'elle peut, ou ce qu'elle ne peut pas acquérir. » L'homme, direz-vous, s'ignore lui-» même. Réduit à ramper avec lenteur, avec » incertitude, d'un objet à l'autre, il sonde d'une » main timide tout ce qui l'environne, il craint » de se heurter à chaque pas dans les ténébres, » ou dans la sombre lueur du faux jour qui le » guide. Par quel excès de présomption oseroit-» il se flâter de découvrir les principes fonda-» mentaux de tous les êtres, d'en pénétrer l'es-» sence, d'en contempler la nature ? Descartes » & ses disciples regardent l'étendue comme seule » propre à la matiéte : peut-être l'intelligence » est-elle une de ses propriétés. L'homme ne se-» roit plus alors, ainsi qu'ils le supposent, un

» être

» être double, un composé de deux substances.
» Ce qui fait l'essence de la matière n'est vrai-
» semblablement ni l'étenduë ni la faculté de
» penser. C'est quelqu'attribut plus intime, an-
» térieur à ces deux qualités, principe de l'une
» & de l'autre, source dont elles dérivent,
» comme deux branches sortent d'une même tige.
» Si ce sentiment que Spinosa soutient est véri-
» table, on doit renoncer à la distinction de
» l'ame & de la matière, quoique l'étenduë soit
» une propriété différente de la pensée. La lu-
» mière & le son différent en effet, & sont néan-
» moins des modifications du même corps. La
» couleur & la figure, quoique distinctes, peu-
» vent se trouver réünies. Un globe est en mê-
» me-tems noir & rond. Pourquoi donc l'intel-
» ligence ne seroit-elle pas une qualité de la ma-
» tière, qualité plus excellente que l'étenduë,
» & dont la perfection dépendroit de celle des
» organes destinée à la servir ? «

Je ne puis assez m'étonner, Quintius, de cette affreuse mélancolie, de ce mépris dénaturé de soi-même, de cette fureur pour la mort, qui porte des hommes à desirer de périr tout entiers. Ce n'est pas assez pour eux que leur corps se détruise, ils soupirent pour l'anéantissement : ils poussent l'extravagance jusqu'à craindre que leur ame ne survive à cette masse grossiére dont elle meut les ressorts, & n'échape aux horreurs du trépas. Ils veulent qu'elle s'évapore comme une legére fumée qui se dissipe dans les airs. Ah! Quintius, banissez de votre cœur un si horrible desir. Mais comme un reste d'anciens préjugés peut encore élever des nuages dans votre esprit, il faut que j'achéve d'arracher le voile qui vous dérobe la vérité. Je vais rapeller en peu de mots quelques principes dévelopés ailleurs.

Toute qualité propre à l'essence d'un être lui

apartient si intimement, que, sans elle, il ne peut éxister, ni même s'offrir à l'esprit. Cette régle est l'unique moyen de découvrir la nature des différentes substances; on ne peut s'en écarter, sans confondre toutes les idées, tous les êtres; sans ôter aux raisonnemens toute justesse, sans rendre le langage inutile, impropre, inintelligible. Tout ce qui n'est que mode peut au contraire être ou n'être pas joint à la substance qu'il modifie: sans elle il n'éxiste pas; mais elle peut éxister sans lui. L'idée de l'être est indépendante de celle des modifications; mais jamais on ne conçoit les modifications, sans concevoir l'être même. La pensée ne se represente point de figure, de mouvement, de combinaison, qu'elle n'aperçoive aussi-tôt un corps figuré, un corps mû, des molécules arrangées dans un certain ordre. Quelquefois, je le sçais, elle détache un mode de la substance dont il dépend; mais cette abstraction ne détruit pas, n'obscurcit pas même l'idée de l'être, elle ne fait que la suspendre & la mettre à l'écart.

Il ne s'agit plus, me direz-vous, que de sçavoir si l'étenduë est une propriété, ou simplement une modification de la matiére. Je n'imaginois pas, Quintius, que ce fût encore une question pour vous. Quoi qu'il en soit, consultez la régle que je viens d'établir: elle lévera tous vos doutes. Il n'est point d'abstraction qui puisse jamais séparer l'idée de l'étenduë, de celle du corps; je crois l'avoir démontré. L'étenduë n'est donc pas un simple mode de la matiére; elle apartient à son essence; c'est un attribut inséparable & primitif, qui précéde & produit tous les autres. Par conséquent, si l'on doit regarder l'ame comme une qualité de la matiére, l'ame est une modification, une qualité de l'étenduë, & dès-lors en rapelle nécessairement l'idée,

comme une branche presente celle de sa tige. Mais interrogez tous les hommes, un seul osera-t'il vous répondre qu'il aperçoit quelque chose d'étendu, lorqu'il parcourt les différentes fonctions de son ame, & qu'il en étudie la nature & l'ordre? J'éxamine, en quoi consistent la perception & le jugement, qu'elle est la valeur d'une preuve, par quel charme elle peut, en domptant les esprits, les faire consentir à la violence qu'ils éprouvent: toutes les réfléxions je les fais sans penser à l'étenduë. Que je considére l'opoſition qui régne entre le doute & la certitude, entre l'erreur & la vérité; que je définisse ce que c'est qu'ignorer ou connoître, affirmer ou nier; que je m'aplique à démêler ces nuances imperceptibles qui distinguent & les probabilités & les degrés de croyance; tous ces objets ne presenteront à mon esprit rien de divisible.

Si des opérations de l'intellect, je passe à ce qui est du ressort de la volonté, ce nouveau point de vûë ne me remet pas la matiére devant les yeux. Lorsque j'éxamine pourquoi notre ame s'aime d'un amour si vif & si constant, se préfére à tout, raporte tout à soi; pourquoi le bonheur est l'unique objet de nos desirs: enfin, ce que c'est qu'être heureux, ou se croire tel, aucune trace de l'étenduë ne frape mes regards. La jalousie, la vanité, l'ambition régnent sur la terre: l'un aspire au pouvoir suprême; l'autre ennemi du joug veut le secouer, ou ne le porte qu'en murmurant: celui-là regarde le mépris, l'oprobre, l'oubli, comme des maux pires que la mort: à ses yeux, ce n'est pas vivre que de vivre sans nom; il se repaît du chimérique projet de donner au sien une frivole immortalité: je vois des hommes assez opiniâtres pour ne vouloir jamais se repentir: j'en vois d'assez orgueilleux pour n'estimer que leurs propres idées: d'assez aveugles pour préférer à la

voix de l'amitié, le langage de la flâterie ; d'assez scélérats, pour se faire une habitude, un jeu du mensonge, de la calomnie, des plus noirs forfaits. Quand je considére avec Héraclyte l'humanité sous cet affreux regard ; quand j'éxamine la nature de ces déréglemens, & celles des passions qui les produisent, je n'y découvre rien qui me rapelle l'idée du corps ou de ses modifications. Nos erreurs mêmes, & nos vices, annoncent la prééminence de notre ame : vous le voyez, Quintius, elle n'est pas un mode de la matiére, puisqu'en étudiant ses opérations diverses, on n'aperçoit rien de corporel. L'essence de la matiére n'est donc pas de pouvoir être en même-tems étenduë & pesante. Laissons cet étrange paradoxe à de prétendus Philosophes, ennemis de Dieu & des hommes : on ne doit pas regarder l'étenduë & la pensée comme deux modifications qui puissent, ainsi que la lumiére & le son, la couleur & la figure, se réünir dans le même être ; comme deux branches qui sortent d'une tige commune. Ce sont les attributs primitifs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, dont l'une est toujours passive, & l'autre toujours agissante ; dont l'une a des parties & l'autre est simple, indivisible, indissoluble.

Je sçais que nous n'avons pas une connoissance parfaite de la nature du corps. Il est dans cette étude des mystéres impénétrables, & qui se refusent à toute la sagacité de notre esprit. Cet esprit, dont l'orgueilleuse foiblesse aspire à tout comprendre, est trop borné pour embrasser l'innombrable multitude d'effets, que produisent toutes les combinaisons possibles des parties de la matiére : envelopés d'épaisses ténébres, nous faisons souvent de vains efforts pour en percer l'obscurité. Mais si toutes les propriétés d'un être ne se dévoilent pas à nos regards, du

moins nous eſt-il donné de ſçavoir quels ſont les attributs dont il eſt eſſentiellement privé. Peut-être la nature des molécules ignées doit-elle échaper à toutes nos recherches; mais il eſt certain que leur forme différe de celle des parties élémentaires de l'eau, & que de cette différence ſeule réſultent toutes les qualités qui diſtinguent ces deux fluides. Le Phyſicien n'a pas encore découvert toutes les merveilles de l'aimant; mais il ſçait que l'aimant n'eſt pas un animal: que ce n'eſt point par amour qu'il attire le fer. Sans avoir encore décidé pourquoi l'aiguille émantée décline du pole Septentrional vers l'Occident, & par une legére inflexion ſe tourne enſuite vers l'Orient, il peut aſſurer que cette déclinaiſon n'eſt pas l'effet des vents, mais celui d'une matiére ſubtile qui coule dans l'univers. Le Géométre ne trouvera jamais la quadrature du cercle, mais il ſçait que le cercle eſt différent du quarré; il connoît toutes les conſéquences de cette double configuration. C'eſt ainſi que nous diſtinguons l'ame d'avec la matiére, quoique les propriétés de l'une & de l'autre ne nous ſoient pas toutes parfaitement connuës.

VI. D'AILLEURS, un attribut important met entre ces deux êtres une prodigieuſe différence, c'eſt la liberté. Chacun avouë que ſans connoiſſance ni ſentiment de leur état, les corps ſoumis à des loix invariables ſont emportés par le mouvement qui leur eſt imprimé d'ailleurs; mais chacun connoît le pouvoir qu'il a d'agir, de faire, ſoit une action, ſoit une autre. Tout annonce que nous ſommes libres. Délibérer, prendre conſeil, ſe déterminer enfin après de mûres réfléxions, employer les menaces, les avis, les priéres; ſe repentir en ſecret parce qu'on ſe ſent coupable, & s'excuſer publiquement, parce qu'on

craint de le paroître, remplir des devoirs, se livrer à des soins, établir des loix, condamner & punir le vice, louer & récompenser la vertu, c'est faire autant d'actes de liberté, c'est en donner autant de preuves. Nos entreprises, nos projets, nos efforts, tout en un mot décéle ce sentiment intérieur qui nous persuade que notre volonté n'est pas esclave, & que nos pareils jouissent de la même indépendance. Les hommes s'accordent tous à cet égard, & leur unanimité sur ce point ne peut être une erreur commune; c'est un rayon de lumiére émané du sein de la Nature. Si l'homme avoit des chaînes, si les ordres tyranniques d'une cause étrangére nécessitoient ses actions, comme la force qui tire un corps de son repos, en détermine le mouvement, que feroit toute notre conduite, sinon un tissu de démarches inutiles, insensées? De quelle utilité seroient ces réglemens destinés à maintenir l'ordre dans les sociétés, ces soins que prend une sage Philosophie d'inspirer aux Citoyens l'amour de leur patrie, d'enflammer les cœurs d'un zèle ardent pour le bien public? chaque Nation seroit ce qu'est un grand fleuve: ce n'est ni par des leçons, ni par des priéres; mais par de fortes digues qu'on en dompte l'impétueuse fureur. En vain même ces digues prétendent-elles souvent captiver ses flots indociles, & les contraindre à couler dans un lit qui les resserre: d'un cours rapide ils franchissent leurs bords, inondent les plaines, & changent en marécages les campagnes voisines. Au lieu de former la jeunesse par l'étude des sciences, il faudroit en se bornant à réprimer sa fougue, l'abandonner aux mains de la Nature. Elle végéteroit, comme végéte un tendre arbrisseau dont les branches sont étenduës en espalier: il doit son accroissement à la bonté du terroir, à la chaleur du Soleil, & sans autre secours que celui d'une main

qui le décharge d'une partie de ſes feuilles, grace aux douces influences d'un climat favorable, il produit, ſans le ſçavoir, des fruits délicieux.

De quel uſage, de quel prix ſeroit la raiſon ſans la liberté ? Que nous ſerviroit de connoître le bien & le mal, s'il n'étoit pas en notre pouvoir de ſuivre l'un & d'éviter l'autre ? L'intelligence ſeroit en nous une qualité vaine : notre ame languiroit réduite à l'inaction. Qu'un homme environné de dangers ſente que ſa conſervation dépend de ſon courage, il méditera ſur le parti qu'il doit prendre, il cherchera dans la ſagacité de ſon eſprit des reſſources contre le péril qui le menace : mais ſi l'inévitable fatalité l'entraîne & le précipite, c'eſt en vain, qu'en luttant contre le ſort, il prétend échaper à ſes coups : malheureux à proportion de ce qu'il a de prudence, puiſqu'incapable de changer ſa deſtinée, il croit trouver en lui un remède à des maux dont tous ſes efforts ne le garantiront jamais. Une prévoyance impuiſſante eſt inutile à l'homme. Sans la liberté, point de vertu, point de gloire véritable : la ſageſſe des Philoſophes, la valeur des Héros, les qualités qui rendent un Roi digne du Trône, ne méritent pas plus d'éloges que la jeuneſſe & la beauté ; loin de nous ſervir, la raiſon fait notre malheur ; c'eſt un fardeau qui nous accable.

Si l'homme n'eſt pas libre, s'il n'a pas le pouvoir d'agir comme il veut, & l'eſpérance d'obtenir un jour par ſes actions une vie plus heureuſe, plaignons ſa deſtinée. Qu'il ceſſe de s'attribuer la préférence ſur les animaux, ſur les êtres les plus inſenſibles. Enfans de la Nature, les animaux ſuivent ſes loix par un aveugle inſtinct. Les foſſiles, les pierres, les végétaux, plus durables que nous, ſe forment & ſe conſervent ſans connoiſſance ni d'eux-mêmes, ni de ce qui

leur est propre, sans inquiétude, sans desirs ; & l'homme privé de liberté, sembleroit n'avoir reçû la raison, que pour voir empoisonner, par de continuelles allarmes, le cours rapide d'une vie laborieuse.

Lucrece, en soutenant que nos ames sont mortelles, ne leur a pas disputé le privilége d'être libres. Forcé par le sentiment intérieur, il reconnoit que nous jouissons de cette prérogative, le véritable titre de notre supériorité sur tous les êtres ; il en cherche même le principe, & croit le trouver dans la déclinaison imaginaire de ses atômes. Ridicule explication dont j'ai mis l'absurdité dans tout son jour. Mais comme la liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matiére, j'ai peine à concevoir qu'il n'ait pas été frapé de la grossiére contradiction dans laquelle il tomboit, en supposant notre ame libre & matérielle. Ce qui me paroit encore plus étrange, c'est que ce Poëte lui refuse l'immortalité qu'il accorde à des Dieux composés, aussi-bien qu'elle, de pure matiére, & dont la forme n'avoit sur la nôtre que l'avantage d'être plus déliée. Ne pouvoit-il donc soutenir l'idée de se survivre à lui-même ? Mais regarder comme libre un être qui doit, après une durée si courte, rentrer dans le néant, c'est lui faire trop d'honneur. L'ame est le plus vil de tous les êtres, si les bornes étroites de cette vie passagére en renferment l'éxistence : si elle meurt dès que le sang cesse de couler dans les veines. Une médaille d'Alexandre est infiniment au-dessus de sa personne. Ce conquérant a, comme une flamme rapide, effrayé l'Univers, & comme elle il a disparu, laissant des cendres & un nom. Mais son image lui survit : sans se détruire, elle passe de mains en mains, & triomphe des siécles.

VII. Vous succombez enfin sous le poids de tant de raisons : je m'en félicite, je vous en

félicité vous-même : c'eſt avoir vaincu, que de connoître la vérité. Je ſens néanmoins qu'il vous paroît difficile d'expliquer l'union de l'ame avec le corps. Comment, direz-vous, eſt-il poſſible qu'une pure intelligence anime & meuve une portion de matiére ? Quelle chaîne peut lier enſemble deux ſubſtances dont la nature eſt ſi différente ? Si cette chaîne eſt corporelle, elle n'a point de priſe ſur l'ame ; & ſi elle ne l'eſt pas, elle n'en peut avoir ſur le corps. C'eſt ici que votre aplication doit redoubler, Quintius : ouvrez les yeux, & reconnoiſſez dans cette union qui vous étonne, la Toute-puiſſance du Créateur. En dévoilant à vos regards la nature de votre ame, je n'ai pas prétendu les repaître d'un vain ſpectacle : je voulois vous offrir une preuve éclatante de la Divinité. Tout ce qui précéde peut ſe réduire à trois points. J'ai d'abord établi que l'intelligence eſt le principe du mouvement. J'ai fait voir enſuite que notre ame n'eſt pas un compoſé de parties, & que dès-lors indiſſoluble par ſa nature, elle doit vivre à jamais. J'ai fini par montrer que l'homme eſt libre, que ſes actions, loin d'être un enchaînement néceſſaire de combinaiſons, aſſujetties aux loix d'un deſtin chimérique, émanent d'une volonté capable de choix, arbitre de ſes propres déterminations. D'où j'ai conclu que notre ame, tant que dure ſon alliance avec le corps, peut mériter des récompenſes ou des peines, & qu'il eſt après cette vie mortelle, une éternité pour les juſtes & pour les coupables. Or ces trois vérités ne ſont pas les ſeules conſéquences de mes principes. Il en réſulte une quatriéme plus eſſentielle encore. Vous avez déja dû l'entrevoir, je n'ai fait que l'effleurer d'abord : il eſt tems de l'aprofondir & de la développer.

Mon ame ſe voit chargée de gouverner une machine dont elle ne connoît ni le jeu ni la com-

position. Cependant elle en dispose, l'ébranle ; en fait agir à son gré les ressorts. De ce qu'elle la meut, il résulte qu'elle a droit de commander au mouvement ; mais de ce qu'elle la meut, sans sçavoir comment se produisent & s'éxécutent des mouvemens qui naissent à ses ordres, je conclus qu'elle est secondée par une cause supérieure, qui connoit ce que j'ignore, & dont la volonté toujours conforme à la mienne, peut donner à mon corps l'impression que je desire. Quel est l'homme, qui contraint de parler sur le champ, s'arrête à considérer de quelle maniére il doit pousser au-dehors l'air que ses poumons lui fournissent, afin que cet air qui sortoit sans rendre aucuns sons, puisse retentir : comment pour articuler ces sons, il doit disposer sa langue, cet organe industrieux, l'artisan de la parole qu'il forme & modifie par ses inflexions, & que les dents, le palais & les lévres concourent à perfectionner ? Jamais on ne romproit le silence, s'il falloit, avant que de proférer un seul mot, méditer sur tant d'opérations différentes.

Je veux courir, je cours ; & quand je cours, mon corps se meut tout autrement, que lorsque je veux marcher d'un pas ordinaire. Mais ce qui produit cette différence, m'est inconnu. C'est un mystére que nous ne pénétrerons jamais. En vain chercherois-je à découvrir quelle est la façon de respirer nécessaire alors ; quelle quantité d'air mes poumons doivent chasser à la fois, par quels canaux, de quelles cellules, avec quelle force il doit sortir. La machine qui m'est soumise ignore ce que j'ordonne, & moi je ne sçais pas comment elle éxécute mes ordres. Tout aveugle néanmoins qu'est l'empire que j'éxerce sur elle, il est absolu. Prêts à répondre au moindre de mes desirs, ses organes s'acquitent de leurs fonctions avec une prompte obéïssance. Mon es-

prit se plonge-t'il dans la méditation, les objets qu'il veut contempler se presentent aussi-tôt; le monde entier se dévelope à mon imagination. D'un coup d'œil je parcours le ciel, la terre, la mer, toutes les nations & tous les tems. Telle, si l'on en croit le vulgaire, une magicienne fait entendre sa voix au sein des enfers. Evoqués par la force de ses enchantemens, les Mânes sortent de leurs ténébreuses demeures, & viennent en foule se ranger autour d'elle. Mais lorsque l'Univers entier paroît s'offrir à mes regards, je ne sçais ni quelle puissance réside en moi, fait subitement éclore tant d'images, ni comment elle le produit, ni dans quelle partie de mon cerveau ces images se forment. Ma vie ne suffiroit pas pour peindre, ou même pour parcourir des yeux cette foule innombrable d'objets, que je puis en peu de tems apercevoir intérieurement.

Ce que j'ai dit de moi, Quintius, vous pouvez le dire de vous. Votre ame ignorante, comme la mienne, a la même puissance; vous éprouvez de la part de vos organes la même soumission que je trouve dans les miens. Vous êtes donc secondé, comme moi, par une cause supérieure, qui connoissant & vos desirs & le mécanisme de votre corps, fait en vous ce que vous êtes incapable de faire, secourt votre foiblesse, & donne à vos ordres, par eux-mêmes impuissans, l'efficacité qui leur manque. Lorsque vous dansez au milieu d'une assemblée nombreuse, vos pieds & vos bras voltigent en cadence: ils suivent avec une rapide justesse la mesure de l'instrument qui le guide: c'est votre ame qui régle, qui combine tant de pas si souples & si variés: c'est elle qui trace cette multitude de figures que votre corps décrit avec tant d'agilité. Vous ignorez néanmois ce qui produit en vous des mouvemens si réguliers. Ce

jeu frivole renferme une foule de merveilles que vous ne connoissez pas. J'en tire une conséquence naturelle : c'est que vous disposez d'un corps, dont une Divinité tient pour vous les rênes.

Il faut donc que nous soyons tous assujettis aux loix d'un Etre intelligent, qui joigne à la connoissance de nos plus secrettes pensées un empire souverain sur nos organes, qui ébranlent au premier cri de notre volonté, ceux que rien n'altére, afin que les opérations de notre corps répondent sur le champ aux vœux de notre ame. C'est à nous de desirer, à lui d'agir. Mais si les mouvemens subordonnés à notre ame, ne peuvent être produits sans le secours d'une Divinité toute-puissante ; combien ce secours est-il nécessaire pour tous ceux qui s'éxécutent dans notre corps, sans que nous y pensions, souvent même, malgré nous, & qui cependant ont un principe, & tendent vers une fin ? C'est à cette Divinité, Quintius, que vous devez attribuer l'alliance de l'ame avec le corps. Le Tout-Puissant pouvoit seul triompher de l'opposition de ces deux êtres. Auteur de cette union, Il l'a fondée sur des loix immuables : il a fait de l'homme un composé de deux substances, afin que l'ame, par elle-même capable de connoître la vérité, pût avec le concours des sens percevoir les objets corporels, & s'élever par ces deux routes à la contemplation de son Auteur, du Principe & du Maître de l'Univers. En effet, peut-on se connoître & refuser de rendre hommage à la Divinité ? Si ce corps périssable est soumis aux ordres d'une intelligence bornée, quelle doit être l'Intelligence dont le pouvoir a tout créé, dont la Sagesse gouverne tout ! Une machine aussi petite, aussi fragile que la nôtre, ne peut être muë sans dessein ; & les mouvemens d'une machine aussi grande que le monde, n'auront d'autres loix que les caprices du hazard ? Laissons cet absurde sentiment aux disciples grossiers d'Epicure.

SOMMAIRE
DU LIVRE SIXIÉME.

Malgré l'excellence des preuves que l'Auteur employe pour établir la ſpiritualité de notre ame, il auroit pu laiſſer quelques nuages ſur cette importante vérité, s'il n'avoit pas éxaminé la queſtion de l'ame des bêtes, dont les Matérialiſtes prétendent tirer un argument déciſif. Il falloit leur ôter cette reſſource, ou plutôt ce prétexte; & c'eſt l'objet du ſixiéme Livre. En voici l'abregé.

I. *Après avoir rapelé en peu de mots le ſujet & le réſultat du Livre précédent, le Poëte ſe propoſe à lui-même l'objection des incrédules, & preſente dans toute ſa force le Syllogiſme auquel on peut la réduire.* Les bêtes, *diſent-ils*, ont une ame ſemblable à celle de l'homme: les éxemples d'induſtrie, d'adreſſe, de prévoyance que donnent les renards, les Caſtors, & les Hyrondelles, les Fourmis, les Abeilles, & tant d'autres eſpéces, ſont des preuves évidentes de l'éxiſtence de cette ame. Or il n'eſt pas douteux qu'elle ne ſoit matérielle & deſtructible. Donc celle de l'homme l'eſt auſſi.

II. *En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'ayent aucune penſée, l'Auteur répond qu'il eſt poſſible, & même très-vraiſemblable, qu'elles agiſſent ſans connoiſſance; qu'ainſi la réalité de cette ame des bêtes, étant une queſtion de fait, pour le moins douteuſe, tandis qu'il eſt certain que l'homme penſe, c'eſt une abſurdité d'objecter contre un fait incon-*

teſtable un fait qui ne l'eſt pas, d'où il conclud que tout être qui penſe étant incorporel, la comparaiſon de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme : Ou les bêtes penſent, ou elles ne penſent point : ſi elles penſent, leur ame eſt ſpirituelle : ſi elles ne penſent point, on ne peut en rien inférer contre l'homme, qui penſe certainement.

III. *Cette réponſe, quoique ſimple & générale, détruit l'objection des Matérialiſtes. Mais l'Auteur va plus loin. Perſuadé que le ſentiment qui refuſe l'intelligence aux animaux, eſt de tous les ſiſtémes le plus conforme à la raiſon, il s'attache à le prouver en mourant :*

1°. *Que ſi les brutes ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, à l'aiman, à preſque tous les êtres.*

2°. *Qu'on peut avec Deſcartes, regarder les animaux comme de ſimples automates, dont toutes les actions, même les plus ſinguliéres, ſont produites par le jeu d'organes fabriquées avec un art merveilleux.*

IV. *Mais quoique purement mécaniques de la part des animaux, ces opérations ont pour cauſe une intelligence ; & cette intelligence eſt celle même qui produit en nous les actions ſpontanées, & tant de mouvemens involontaires, excités dans notre machine ſans le concours de notre ame. Différentes ſortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur eſt étranger. Une des principales, & que l'Auteur dévelope avec ſoin, c'eſt la contrariété manifeſte que nous offre la conduite de ces êtres, qui ſont inférieurs aux hommes ſous certains regards, paroiſſent en d'autres points infiniment au-deſſus d'eux : d'où il ſuit que s'ils avoient une intelligence qui leur fût propre, elle ſeroit en même-tems moindre &*

plus parfaite que notre ame. Le Poëte met cette contradiction dans tout son jour, en raportant d'une part plusieurs exemples frapans de la stupidité des animaux; & de l'autre, des traits singuliers de connoissance, d'art & de génie, qu'on remarque en eux. Il résulte aussi dans cet article les opinions de quelques Philosophes, dont les uns ont crû qu'on pouvoit, en séparant les sensations d'avec l'intelligence, attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'ame; les autres ont imaginé des ames plus ou moins parfaites, dont ils forment différentes classes.

V. *Il attaque dans le cinquiéme article cet instinct imaginaire, par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'est un mot vuide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence; & que si cette intelligence est supoſée réſider dans le corps des animaux, on doit en conclure, 1°. qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous: 2°. que les regarder comme destinés à nos plaisirs, ou même à nos besoins, s'est s'arroger sur eux une domination injuste, tyrannique & criminelle. A ces raisons il en joint plusieurs autres, qui toutes concourent à faire voir que le sistême de Descartes sur les animaux, est, sinon démontré, du moins très-vraisemblable, & très-conforme à l'idée que le raisonnement & la vuë des merveilles de l'univers nous donne de la toute-puissance de Dieu. Quoique l'Auteur laisse entrevoir son panchant pour cette hypothèse, il ne force pas Quintius à l'embrasser. Il se contente de l'exhorter à ne point prendre de parti sur un problême peut-être insoluble, & sur-tout à tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme.*

VI. *Toutefois, ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux. Ce sont des preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance d'un*

Créateur. Le Poëte dévelope cette vérité, en faisant un détail curieux de la structure des animaux, dont il parcourt les différentes espéces. Ce Livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus Philosophes, qui, regardant les opérations des brutes, comme des témoignages de génie, ne rougissent pas d'attribuer au hazard la création de ces êtres & celle de l'univers.

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SIXIÉME.

I. AVant que d'enſemencer un champ qui n'a point encore reçu de culture, le Laboureur commence par le défricher. Il en arrache les épines, il en dompte la dureté par d'opiniâtres efforts. Ainſi pour empêcher que l'erreur, en ſe reproduiſant n'étouffe dans votre eſprit les ſemences du vrai, je la combats dans ſon principe : je veux en extirper la racine ; en détruire juſqu'au germe. Juſqu'ici vous aviez méconnu la nature ; d'infidèles mains en avoient à vos yeux défiguré les véritables traits. Offenſée des titres que vos Maîtres lui prodiguent ; elle reclame hautement ce Souverain, cet Auteur ſuprême dont une fauſſe Philoſophie prétend lui faire ſecouer le joug. En la connoiſſant mieux, vous rendrez avec elle hommage à la Divinité.

C'eſt pour vous y forcer, que je me ſuis attaché, Quintius, à vous donner une juſte idée de votre ame. J'ai voulu vous montrer dans vous-même un être diſtingué du corps, ſupérieur à la matiére ; & de cet être dont le ſentiment intérieur vous prouvoit l'exiſtence, élever vos regards à la contemplation de l'intelligence ſou-

veraine. J'en ai conclu la néceſſité d'un agent univerſel, qui ſeul principe & légiſlateur de l'univers, pût diſpoſer de la matiére, par elle-même incapable de ſe mouvoir & de ſe modifier. Vous ne devez plus enfin révoquer en doute l'excellence de votre ame. Je l'ai vangée des attentats d'un Poëte téméraire, qui vouloit dégrader l'image de la Divinité. Outré de ce qui fait notre gloire, il ne conſentoit pas à l'immortalité d'une partie de ſoi-même : mais l'homme ſouhaite inutilement de périr tout entier ; ſa deſtinée eſt de vivre.

Cependant vous balancez encore à vous rendre. Mes raiſonnemens ont à combattre dans votre eſprit l'impreſſion que fait ſur vous la vuë des animaux. Vous les regardez, peut-être avec raiſon, comme des ſubſtances uniquement compoſées de matiére, & que détruit à jamais la diſſolution de leurs parties. Vous m'objectez donc que ces êtres matériels & périſſables ont une ame à peine différente de la nôtre, & qui peut, ſinon s'élever à la découverte des vérités ſublimes, connoître du moins tout ce qui convient au corps dont elle meut les organes, tout ce qui eſt propre à le défendre, à le conſerver, à le nourrir. » Les animaux, dites-vous, ont de la » mémoire & du ſentiment : ils voyent, ils en» tendent ; capables de diſtinguer les objets par » l'odorat, le tact & le goût, ils peuvent, ſui» vant qu'ils en ſont frapés, y tendre, ou les » fuir : pour arriver à leur but, ils ſçavent em» ployer la ruſe : inſtruits des remédes conve» nables à leurs maladies, ils choiſiſſent dans » un grand nombre de plantes le ſpécifique au» quel en eſt attachée la guériſon. Le plaiſir & » la douleur, l'affliction & la joïe, l'eſpérance » & la crainte agiſſent ſur eux, comme ſur » nous. De l'amitié, de l'amour, on les voit » paſſer aux tranſports de la colére, à ceux de

» la haine, & susceptibles de toutes sortes de » desirs se livrer à ce qui les charme avec cette » vive ardeur qu'inspirent les passions. Nés li- » bres, ils se meuvent volontairement. Soumis, » & pour ainsi dire, humanisés par l'homme, ils » aiment les carresses, ils redoutent les châtimens, » ils obéïssent même aux menaces.

» De-là vient qu'on a de tout tems attribué » certains vices à quelques-uns ; certaines vertus » à d'autres, comme leur caractére distinctif. » De-là cette opinion, que les animaux ont en » plusieurs points servi de maîtres & de modèles » à l'homme. Nous aprîmes à chasser, en voyant » le Chien suivre d'un pas sûr les traces de sa » proye, ou la découvrir avec sagacité dans » l'épaisseur des forêts. Que de traits frapans » offre la conduite de ce merveilleux animal ! à Fidèle, prudent, intrépide, il veille à la » sûreté de nos demeures ; il conduit, il gar- » de un troupeau nombreux, il fait rentrer les » Brebis dans leurs parcs ; il en défend l'abord » aux ravisseurs. Quelle inquiétude, quels regrets » ne montre-t'il pas, lorsqu'il a perdu son maî- » tre ! quelle joïe quand il l'a retrouvé ! Plein » de reconnoissance, il s'expose, pour le tirer » du péril aux coups d'un assassin ; & si ses cou- » rageux efforts ne peuvent sauver ce maître si » cher, il le venge : son acharnement, ses mor- » sures dénoncent le meurtrier. Peut-être aussi » le Renard nous aura-t'il apris à dresser des piè- » ges, à fouiller les entrailles de la terre, à per- » cer les montagnes ; peut-être devons-nous à » l'imitation de quelqu'une de ses manœuvres, » la découverte des métaux. Et la guerre elle- » même, cet art funeste & déplorable, tant de » féroces animaux ne l'auroient que trop ensei- » gnée aux hommes, si les hommes instruits » par leur propre fureur, n'eussent pas été d'eux- » mêmes altérés du sang de leurs semblables. Le

» Lion se jette sur sa proïe, César envahit le
» sceptre de l'univers. Avec des vuës différentes,
» tous deux usurpateurs, ils usent de la même
» violence, l'animal pour assouvir sa faim san-
» guinaire, le Héros pour orner du diadême son
» front ambitieux. A quoi ne forme-t'on pas le
» docile Eléphant ? Est-il rien que le Singe ne
» sçache copier avec graces ? Les ruses du Chat,
„ les danses de l'ours, le soin que prend un Hi-
„ bou de nourrir les animaux qu'il destine à sa
„ subsistance, après les avoir mis hors d'état
„ d'échaper, ne sont-ce pas autant de preuves
„ d'intelligence ? Avant nous le Castor sçavoit
„ enfoncer des pieux au fond d'une riviére, bâ-
„ tir sur pilotis, opoſer des digues à la violence
„ des eaux. C'est lui qui le premier a lié des
„ piéces de bois avec du ciment. L'homme est
„ devenu navigateur, en voyant cet animal
„ creuser le tronc d'un arbre, y laisser une bran-
„ che pour s'en servir comme d'un gouvernail,
„ & confier à cette espéce de barque ses petits
„ encore trop foibles pour nager. L'Hirondelle,
„ dont le retour annonce celui du printems,
„ nous a donné les premiéres leçons d'architec-
„ ture, par la maniére admirable dont elle fa-
„ brique son nid. Le Rossignol, que les frimats
„ chassent aussi tous les ans de nos contrées, par
„ la douceur de ses accords a formé notre voix
„ à des cadences harmonieuses. Enfin, c'est ce
„ filet que tend l'Araignée dans les angles de
„ nos murs pour enchaîner sa proye, qui nous
„ a fait naître l'idée de surprendre les oiseaux
„ & les poissons par un lac trompeur. Cet animal
„ rusé nous a montré l'art d'ourdir des toiles &
„ de fabriquer des étoffes, lorsque nous l'avons
„ vu attacher à nos lambris les extrémités de ses
„ rézeaux, & sans les secours d'aucun instrument
„ étranger, serrer les fils de sa trame, en les
„ raprochant.

„ Combien d'autres exemples ne pourroit-on
„ pas alléguer ici ! L'infatigable Fourmi travaille
„ tout l'été pour remplir ſes magaſins, de ce qui
„ doit pendant l'hyver aſſurer ſa ſubſiſtance : mo-
„ dèle parfait du citoyen, ſa conduite eſt une
„ leçon pour ces hommes, dont la coupable mol-
„ leſſe prétend aux avantages de la ſociété, ſans
„ en partager les travaux. Voyez avec quelle
„ legéreté l'Abeille voltigeant ſur la ſurface hu-
„ mide des fleurs, en tire une gomme parfumée ;
„ pompe la ſéve qui s'y porte du ſein de la terre,
„ & leur enléve ces petits liquides & tranſpa-
„ rens, qui répandent un ſi vif éclat ſur le
„ bord de leurs calices. Voyez avec quelle ar-
„ deur elle recueille les brillantes larmes de l'au-
„ rore, échauffées par la douce chaleur des pre-
„ miers rayons du ſoleil. Chargée de ſerpolet
„ & de Thim, elle revole enſuite vers la ruche,
„ & fiére du ſuccès de la courſe, elle y dépoſe
„ une moiſſon qu'elle n'a pas faite pour elle ſeule.
„ Pour la renfermer, elle bâtit avec une cire
„ qui s'étend à ſon gré, des cellules hexagones
„ qui s'apliquant les unes aux autres, forment
„ un échiquier dont les caſes ſont ſéparées par des
„ cloiſons. On prendroit cet ouvrage digne du
„ génie de Dédale, pour le chef-d'œuvre d'un
„ habile Architecte conſommé dans la ſcience
„ d'Euclide, & qu'une longue étude inſtruiſit à
„ fond de tous les arts. Telle eſt la proportion,
„ la juſteſſe qui régne dans toutes les parties de
„ l'édifice : tant les alvéoles ſont clairs & tranſ-
„ parens ; tant il brille de deſſein & d'adreſſe
„ dans leur merveilleuſe ſtructure. L'Abeille pré-
„ voyante y fait avec ſoin de grandes proviſions
„ de miel : elle vivra de ce nectar, fruit de ſes
„ travaux, lorſque les frimats auront dépouillé
„ la terre, & que toute la nature languira ſans
„ ame & ſans vie. Que ſera-ce ſi vous portez
„ un œil attentif ſur ce qui ſe paſſe de plus ſe-

„ cret dans l'intérieur de la ruche ? Que vous
„ découvrirez d'objets dignes d'admiration ! On
„ y travaille avec ardeur pour le bien de la so-
„ ciété ; une vive tendresse en unit les membres ;
„ un même esprit les anime. Les Abeilles ont des
„ mœurs, des loix, un chef. Chacune d'elles
„ fait partie d'une république, a son départe-
„ ment, ses fonctions à remplir. L'art militaire
„ a pour elle des charmes. Sensibles à la gloire
„ qui l'accompagne, & peu touchées de ses dan-
„ gers, elles s'arment pour la défense de leur
„ patrie. Souvent de nombreuses colonies en
„ sortent, pour fonder au loin de nouvelles
„ villes, pour étendre les loix, le nom & les
„ usages de sa nation. Que peut faire de plus
„ grand, de plus beau toute la sagesse des hom-
„ mes ? „

„ Jadis vivoit un Milan le plus hardi de son
„ espéce. D'abord il n'avoit fait la guerre qu'à
„ de foibles Colombes : mais la destinée l'ape-
„ loit à de plus grands exploits. Il dédaigna bien-
„ tôt une proye fugitive ; & las de vaincre sans
„ gloire, il chercha des ennemis plus dignes de
„ son courage. Un aigle traversoit les airs ; il
„ le voit, il l'attaque & le harcelle en lui portant
„ des coups redoublés. Peu touché de l'attentat
„ d'un vil sujet, le roi des oiseaux ne s'en aper-
„ çoit pas même, & continue sa route. A son
„ retour le téméraire Milan revient à la charge ;
„ il lui arrache une plume ; & fier de cette dé-
„ pouille, il la porte dans son bec comme un
„ trophée. Souffrir une pareille insulte, c'eût
„ été pousser la patience trop loin. L'Aigle irrité
„ le saisit, & par un reste de bonté, lui faisant
„ grace de la vie, le laisse sans plume sur un
„ rocher. Que fera-t'il en cet état ? Il rougit
„ de survivre à sa défaite : cependant sa coura-
„ geuse fierté ne le quitte pas encore. Nud,
„ transi de froid, se défendant à peine contre la

„ faim, il ſonge à ſe venger. Cet eſpoir anime „ & repaît ſa colére ; nourri de vermiſſeaux, il „ attend avec impatience que ſes forces & ſes „ plumes renaiſſent. Ce jour arrive enfin. Il „ prend l'eſſor, plein du projet d'employer con- „ tre un ennemi trop redoutable, ſinon la force, „ au moins l'artifice : l'artifice eſt la reſſource „ du courage vaincu. Un pont de bois, miné „ par le choc des eaux & par les années s'offre „ à ſes regards, & dans le milieu il aperçoit „ une ouverture. Ce lieu lui paroît propre à „ ſervir de piége : il le choiſit pour le théâtre & „ l'inſtrument de ſa vengeance. D'abord il paſſe „ par cette ouverture une partie du corps, & „ l'ayant reconnu ſuffiſante, il eſſaye de la tra- „ verſer doucement : il recommence enſuite, en „ s'y plongeant d'un vol rapide. Après s'en être „ aſſuré par des épreuves réitérées, il s'éléve „ dans les Cieux & va chercher ſon vainqueur : „ il le découvre, & d'un air inſultant va droit „ à ſa rencontre. L'Aigle indigné fond ſur lui, „ prêt à dépouiller une ſeconde fois ce rebelle, „ ou même à lui donner la mort. Le traître fuit „ & ſe ſauve vers le pont ; à peine en a-t'il tra- „ verſé l'ouverture, que l'Aigle avec une impé- „ tuoſité, que redoublent la fureur & l'eſpéran- „ ce, ſe précipite dans cette gorge trop étroite „ pour lui, s'y embarraſſe, & malgré les vains „ efforts de ſes ailes, ſe trouve arrêté par le mi- „ lieu du corps. Le Milan accourt auſſi-tôt, lui „ arrache toutes ſes plumes, & content d'avoir uſé „ de répréſailles, il ſe retire ſatisfait & vengé. „

A cette foule d'éxemples que vous m'opoſez, Quintius, je vais en ajouter un autre encore plus frapant. Ce ſera, je le ſçais, vous fournir des armes contre moi : mais je ne prétens pas, en attaquant la cauſe des animaux, diſſimuler, ni même affoiblir rien de ce qui peut leur être favorable. Ecoutez un fait que vous

ignorez peut-être ; & qui doit relever à vos yeux l'espace des quadrupedes. J'ai vu dans ces contrées, où le rapide * Danastris prend sa source, pour arroser les vastes pleines des Daces ; dans la fertile Ukraine, terre à present inculte, mais où régna l'abondance, tant qu'elle eut les belliqueux Cosaques pour habitans ; j'ai vu rangées en bataille des troupes nombreuses d'animaux sauvages, ennemis irréconciliables, quoique d'une même espéce, & distingués seulement par la couleur. Les uns sont fauves, les autres noirs. En Pologne on les apelle Baubaques ; c'est une sorte de Renards, mais ils ne vivent que des productions de la terre. Ils se contentent de moissonner de vertes campagnes, d'amasser dans leurs retraites souterraines des provisions de fourages ; & c'est la possession de ces cavernes, ou de ces prairies que fait l'unique sujet de leurs querelles. Ainsi les peuples que sépare le large & profond canal du Rhin, se disputent par de sanglantes guerres l'empire de ses bords. D'un côté l'Allemagne rassemble toutes ses forces, la France opose de l'autre tout le poids de sa puissance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire, & qu'une aveugle passion de vaincre s'empare de ces féroces animaux, la terre du sombre creux de ses cavernes vomit un peuple de combattans furieux. Leur frémissement annonce l'ardeur qui les anime. Ils se répandent d'abord dans la plaine divisés par pelotons & sans ordre, mais bientôt on les voit former, sous un chef, différens bataillons. Les deux armées tracent leur camp dans la prairie, dont la conquête est l'objet de leur ambition, & chacune se range sur une ligne oposée. De part & d'autre vous verriez les mêmes transports : le combat est précédé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le signal. Animés

* Le Nieſter.

més par ces sons effrayans, ils se livrent à leur impétueuse fureur. Tout se choque, tout se mêle en un instant : les coups se confondent : la couleur montre à chacun l'ennemi sur lequel doivent tomber les siens, & la terre rougit inondée de sang. L'espérance & la crainte passent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruses, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t'elle pas aux yeux des spectateurs ? Enfin la victoire se déclare : les vaincus prennent la fuite, & vont chercher loin de là des pâturages plus sûrs. L'armée victorieuse, sans les poursuivre, s'empare aussi-tôt des cavernes abandonnées, & se borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait subir à leurs prisonniers des peines d'une espéce singuliére. Ils ne se contentent pas de les renfermer dans des fosses profondes, & de les condamner aux rigueurs d'une prison qui ne finit qu'avec leur vie. Lorsque les premiers frimats annoncent le retour de l'hyver, ils menent dans la prairie ces esclaves, uniquement conservés pour le transport des provisions, les obligent de se renverser, & de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échape, les chargent ensuite, tirent par la queue ces chariots animés, & labourent toute la route avec le dos ensanglanté de ces malheureux.

Je vois, avec le même étonnement que vous l'ardeur dont les animaux paroissent tous enflammés pour la propagation de leur espéce, & les marques de tendresse qu'ils donnent à leurs petits. De la part des meres, quels soins pour les nourrir ! quel courage pour les défendre ! Elles craignent tout pour eux, & rien pour elles-mêmes : il n'est point alors de danger qu'elles ne bravent, d'ennemi qu'elles n'attaquent. L'amour maternel leur donne des forces ; une valeur hé-

roïque anime leurs transports. Vous ajoutez, Quintius, qu'il ne faut pas regarder les animaux comme muets : » Chacun d'eux a, dites-vous, » son langage, quoique nous ignorions & les » paroles qu'ils articulent, & les pensées que » ces paroles expriment. En effet, pourquoi le » chant des Oiseaux, ou le sifflement des Serpens; » pourquoi le henniſſement du Cheval, pour- » quoi ces hurlemens affreux dont retentiſſent » nos bois : le cri d'une Oye, le gémiſſement » d'une Hyene, le murmure plaintif d'une Tour- » terelle, le bruit d'une Cigale, pourquoi tous » ces ſons diverſifiés ſelon les eſpéces, mais les » mêmes pour chacune dans toutes les contrées » de la terre, ne ſignifieroient-ils rien ? Dès » qu'on entend rugir un Lion ; dès qu'on le voit » ouvrir ſa gueule enſanglantée, battre ſes flancs, » dreſſer ſa criniére, & lancer d'un œil enflam- » mé des regards étincelans, on connoît ce que » médite ce redoutable animal. Nous entendons » un Bœuf mugir, un Chien aboyer : le ſon de » l'un & de l'autre n'eſt pas toujours le même, » n'a gas toujours la même force : il varie ſelon » la variété des ſentimens dont il n'eſt que l'ex- » preſſion. Quelle différence entre le cri que » jette une Poule, lorſqu'à la vue d'un avide » Milan, elle rapelle ſaiſie d'effroi ſous ſes aîles » une foule de petits diſperſés, & celui qu'elle » fait, lorſqu'ayant découvert un monceau de » grains, elles le raſſemble ; & pleine de joye, » les invite à ce feſtin délicieux ! Quand les Bre- » bis averties par la chûte du jour de quitter de » fertiles pâturages, portent leurs mammelles à » des petits dont la ſoif attend leur retour, les » Agneaux ne répondent-ils pas à leurs voix ? » Chacun reconnoît ſa mere & la ſalue de loin, » ſans jamais ſe tromper ; ils accourent & puiſent » à longs traits avec un avide reconnoiſſance ce » lait abondant, qui fait leur nourriture.

„ Les troupeaux, les volatiles, les bêtes féro-
„ ces, enfin presque toutes les espéces d'animaux
„ ont donc un langage propre: & qui proportionné dès l'origine à leurs besoins, est le lien
„ d'un commerce sensible entre tous ceux du
„ même genre. Donc ils sont doués de connoissance & de sentiment; & cette connoissance,
„ ce sentiment s'étendent à tout ce qui peut intéresser leur conservation & celle de leurs petits. Donc ils ont une ame qui n'est pas plus
„ au-dessous de la nôtre; que le rouge pâle est
„ inférieur au vermillon, le cuivre à l'or, la
„ pierre au diamant, l'herbe que foulent nos
„ pieds à ces ormes dont le feuillage épais nous
„ offre une ombre agréable, la foible lueur de
„ la lune à l'éclat du soleil. Le plus ou le moins
„ ne fait pas une différence essentielle, & les
„ animaux nous ressemblent trop pour être d'une
„ nature contraire à la nôtre. Cette mousse qui
„ naît sur une écorce étrangére, a ses racines
„ & sa tige, porte ses feuilles & son fruit, com-
„ me le chêne le plus élevé. Ce ruisseau qui
„ coule à peine sur un sable fin, & dont le moin-
„ dre caillou rompt souvent le cours, porte ses
„ eaux à la mer comme le fleuve des Amazo-
„ nes; ce fleuve, qui se précipitant des plus hau-
„ tes montagnes de l'univers, roule dans un lit
„ immense à travers cent Royaumes, & qui
„ grossi par la fonte de neiges & par une foule
„ de rivières, semble être l'océan même dans
„ lequel il se jette. C'est donc en vain que le
„ Philosophe s'obstine à défendre la réalité des
„ substances immatérielles dont il n'eut jamais
„ une idée nette, puisque nous sommes envi-
„ ronnés d'êtres, dont les ames sont de pure ma-
„ tiére. Notre intelligence l'emporte, il est vrai
„ sur celle des animaux; mais cet avantage qui
„ nous reléve si fort à nos yeux; & que l'or-
„ gueil qualifie du nom superbe de raison, n'a

„ d'autre cauſe qu'un enchaînement plus heu-
„ reux des principes de notre corps. Le Re-
„ nard paroît avoir plus d'eſprit, plus d'adreſſe
„ que les autres animaux : il n'eſt pas d'un ordre
„ différent. L'homme a de même ſur le Re-
„ nard une ſupériorité viſible, parce qu'il eſt
„ pétri d'une matiére plus déliée ; mais cette
„ matiére eſt auſſi de l'argile. Il a des organes
„ mieux fabriqués, une forme plus parfaite ; ſa
„ nature eſt la même ; & cette reſſemblance pour
„ le fond le met au niveau de tous les ani-
„ maux. "

Tel eſt votre langage, Quintius : tel eſt celui du vulgaire & de quelques prétendus Philoſophes. Ne croyez pas toutefois ce ſentiment inconteſtable. Daignez l'aprofondir, & le ſoumettre aux loix de la ſeine Philoſophie.

II. Vous prétendez que les actions des animaux émanent d'une intelligence qui réſide en eux ; mais cette concluſion n'eſt apuyée que ſur des indices extérieurs & peu sûrs. Arrêtés par une écorce impénétrable, mes yeux aperçoivent le dehors de ces actions merveilleuſes ; ils n'en découvrent ni la nature, ni le principe ſecret. Si je contemplois le fond de ces êtres, ſi je connoiſſois leurs penſées, comme je connois les miennes ; la certitude que j'ai de ma propre raiſon ne me permettroit pas de révoquer en doute celle des animaux. Je leur accorderois avec vous une ame peut-être inférieure, mais ſemblable à celle de l'homme, & qui n'en ſeroit éloignée que par une diſtance ſuſceptible de dégrés. J'irois plus loin : par une conſéquence naturelle j'apliquerois à cette ame toutes les propriétés de la nôtre ; je la ſoutiendrois incorporelle, ſimple, immortelle. Que penſez-vous en effet avoir prouvé, par cette foule d'exemples dont vous m'accablez ? Qu'un être qui penſe eſt

corporel ? Non, Quintius, ni ces exemples, ni tous vos raisonnemens n'ébranleront jamais les preuves, qui démontrent qu'une substance intelligente est immatérielle, & par conséquent inaccessible à la mort. Si donc il résulte de vos discours que les animaux sont capables de penser, il en résulte qu'on doit reconnoître en eux, quelque chose d'incorporel, qui plus ou moins parfait que nos ames, est au fond de la même espéce, a, comme elles, l'immortalité pour attribut. Mais vous n'établissez pas ce que vous desiriez ardemment d'établir; vous ne prouvez point que nos ames doivent entrer dans le néant, qu'elles soient de viles modifications de la matiére, des figures accidentelles & destructibles, dans lesquelles un certain degré de mouvement fasse éclore la connoissance, ou l'amour. J'ai renversé ce système; & ce que vous alléguez ici, ne contribuera pas à le relever.

En effet, le défaut de votre raisonnement consiste en ce que vous posez avec confiance, comme indubitables, deux principes, dont aucune lumiére naturelle ne découvre ni la vérité, ni l'union : que les bêtes ont une ame, qui connoît & desire; & que cette ame est mortelle. Admettez l'un ou l'autre; j'y consens : mais vous ne pouvez les admettre tous deux ensemble. Que dis-je! vous ne seriez pas en état de réduire au silence un Philosophe qui s'obstineroit à vous contester ces deux points. L'animal périt tout entier, dites-vous; je le crois; mais si disciple de Pythagore, ou des Gymnosophistes, je soutenois avec eux que les ames des bêtes passent successivement d'un corps dans un autre, ou qu'elles sont mises en réserve jusqu'à ce qu'elles rentrent dans celui dont elles ont déja fait mouvoir les organes, comment pourriez-vous me convaincre d'erreur? Quel argument la subtilité de votre esprit vous fourniroit-elle contre

moi ? Vous échoueriez à cet écueil, comme fit autrefois Lucrece.

L'autre point sur lequel vous insistez avec tant de force, n'est pas mieux connu ; quoique regardé comme évident par le vulgaire. Vous prétendez que les bêtes ont une ame : peut-être en ont-elles une ; je ne le nierai pas ; la raison ne permet de nier que ce qu'elle démontre faux : mais peut-être aussi n'en ont-elles point. Je la vois, dites-vous : vous voyez des actions ; mais vous ne découvrez pas l'agent même ; ce n'est point aux yeux, c'est à la raison qu'il apartient de pénétrer jusqu'à cet agent qui se cache à nos regards. Vos yeux souvent vous montrent comme rond, ce qui réellement est carré : souvent ils prêtent aux objets des couleurs que les objets n'ont point. Ils se tracent des figures dans les nuages : ils aperçoivent quelquefois deux soleils dans les cieux : ils voyent dans l'air des montagnes bleuâtres ; l'eau de la mer leur paroît tantôt verte & tantôt azurée. Défiez-vous donc de ces infidèles témoins. Il s'agit d'éxaminer ce que sont en elles-mêmes les actions des animaux. Sont-ce des mouvemens mécaniques, imprimés à leurs corps par un principe étranger, qui fasse jouer à son gré les ressorts de ces machines ; comme seroient dans une nuit profonde, pendant le sommeil du pilote & des matelots, les mouvemens d'un navire que le vent seul feroit voguer, en enflant les voiles ? Sont-ce des opérations volontaires produites en eux, ainsi que dans nous, par une cause intérieurement agissante ; comme est celle qui dirige ce vaisseau, lorsque le Pilote veille, & que les matelots éxécutent ses ordres ? C'est de cette maniére que chacun de nous sçait qu'il est mû, parce que chacun de nous sçait qu'il conçoit, & qu'il a du sentiment. Du haut d'une falaise nous découvrons en pleine mer deux bâ-

timens : ils vont d'un pas égal & de front ; à cette distance, leur structure semble être uniforme : ils paroissent se mouvoir de la même façon : toutefois le mouvement de l'un est l'effet de son propre mécanisme ; l'autre doit le sien à l'action d'une cause étrangére. Cette différence, que le raport de nos yeux ne nous faisoit pas même soupçonner, devient sensible à l'aproche de ces deux navires. Nous voyons alors que le premier avance à force de rames, & que le second est pousſé par les vents. Tout ce qui paroit cause ne l'est donc pas toujours : & la raison, loin de s'asservir aux sens, a droit de les juger.

L'homme & l'animal peuvent donc avoir des causes motrices dont la nature soit différente, quoiqu'elle paroisse la même : ce qui suffit pour obliger le sage à suspendre son jugement. En effet, l'homme est connu, l'animal ne l'est pas encore. Les actions des bêtes sont visibles ; mais le principe de leurs actions se dérobe à notre sagacité. Vous conjecturez que ce principe est la crainte, ou le desir, parce qu'elles donnent des signes extérieurs de desir, ou de crainte ; & vous l'affirmez avec confiance, sans daigner aprofondir une matiére si difficile, sans imaginer même que ce soit une question. Mais ce n'est pas une simple conjecture, ce ne sont pas des signes équivoques, qui vous font soupçonner que ces passions éxercent leur empire sur le cœur de l'homme. Votre propre expérience vous en instruit. Vous sçavez donc mieux ce qui se passe en vous, je connois mieux ce qui se passe en moi, que nous ne sçavons l'un & l'autre ce qui se passe dans un cheval, ou dans un chat. Jugez par conséquent de vous-même par ce que vous sçavez de vous-même, & non par l'éxemple d'un animal auquel vous ne rougissez pas de vous comparer. Quelle honteuse méthode

pour un homme, & pour un Philosophe ! Le Philosophe procéde de ce qu'il connoît à ce qu'il ignore. Par quel caprice aimez-vous à juger de ce que vous connoissez, par ce qui vous est inconnu ? Etrange dialectique ! Est-ce dans le sein des ténébres qu'il faut chercher la lumiére ?

III. Je pourrois me borner à cette réponse, elle détruit votre objection. Toutefois comme les sens vous déterminent, & que d'ailleurs un préjugé presque général donne au système que vous suivez une foule de partisans, je veux vous opposer Descartes & tous les grands hommes qui se font gloire d'être ses disciples. Peut-être reviendrez-vous à douter de ce qui vous paroissoit évident, si les actions les plus merveilleuses des animaux peuvent, comme je le crois, s'expliquer facilement par le seul jeu de leurs organes, & sans admettre l'opération d'une ame qui leur soit attachée. Mais comme les éxemples ont plus d'autorité sur votre esprit que la raison même, je vais avant que d'entrer dans cet éxamen, en opposer d'autres à ceux que vous avez accumulés contre moi.

Voyez cette plante qu'on nomme Sensitive. Ne semble-t'elle pas fuir notre aproche, & se dérober à la main qui la touche, comme si cette main devoit lui porter un coup mortel. Elle va même, si vous insistez, jusqu'à raprocher de sa tige toutes ses branches, avec une aparence de tristesse, jusqu'à tomber précipitamment la tête panchée vers la terre. Cessez de la poursuivre ; vous la verrez alors se relever ; épanouir une seconde fois ses feuilles, & reverdir avec un air de sérénité. Attribuerez-vous à cette plante des sensations de plaisir, ou de douleur ? lui donnerez-vous une ame comme la nôtre ? Vous ne reconnoissez en elle que des organes fabriqués d'une maniére admirable, & disposés avec un

art qui porte le caractére d'un excellent ouvrier. Elle doit toute sa beauté, toute sa vigueur, à la séve qui coule dans ses vaisseaux : mais ils sont tels que le moindre coup qui leur est porté par la pluye, par une main, par une baguette, arrête le cours de ce suc nourricier, & l'oblige à refluer dans les racines. La plante alors desséchée se resserre : vous voyez ses fibres tressaillir, & ses feuilles se replier. De là vient qu'elle paroit s'affaisser, prendre la fuite, emprunter en un mot les dehors de la timide pudeur.

Vous avez observé sans doute entre les feuilles de la vigne, & celles du Lierre, des fils assez longs dont ces arbrisseaux se servent pour s'élever, en s'attachant à des apuis étrangers. Sans ce secours qui remédie à la foiblesse de leurs branches, on les verroit ramper l'un & l'autre, & leur tronc incapable de se soutenir, ne croitroit que pour être foulé. Si donc il se trouve auprès d'eux un mur, un arbre, une colomne, ils y tendent ; ils avancent pour les saisir, ces espéces de doigts qu'ils ont reçus de la Nature ; ils embrassent ces apuis, sans jamais s'en détacher : & bien-tôt ils en égalent la hauteur. La Vigne, le Lierre ont-ils donc une ame ? Cependant ces merveilles ne s'opérent pas sans connoissance, ni sans dessein. Ces mains, ces bras ont été sans doute accordés par une Intelligence à des fragiles arbrisseaux, dont la tige par elle-même trop foible avoit besoin de ce secours. Pourquoi ne pas croire aussi que les plantes sont animées ? En effet, un grand nombre de légumes, comme les Féves, la Courge, le Pois-chiche, & cette autre espéce de Pois que les modernes Lucules payent si cher, font la même chose que la Vigne. Ils font plus ; lorsque rien autour d'eux ne leur presente un apui, ils se prêtent un soutien mutuel, en entrelassant leurs branches minces & délées, de la maniére la

plus propre à leur donner de la consistance. Telles on voit les Brebis pour se garantir des traits embrasés d'un soleil brulant, s'amasser en troupes, se mettre à l'abri l'une de l'autre, & chercher, chacune dans l'ombre que fait sa compagne, un azyle contre la chaleur.

Semez des Oublons autour d'un Orme : vous les verrez d'abord s'élever sur des lignes parallèles : mais bien-tôt leurs tiges s'inclinent, & se panchent vers cet arbre pour y trouver un soutien. L'obliquité de leurs mouvemens les en raproche, & toutes parviennent enfin à le toucher. Elles l'ont à peine saisi, qu'elles commencent à former autour du tronc une espéce de volute, une chaîne spirale qui l'envelope insensiblement. De-là elles gagnent chaque branche, qui voit en peu de tems naitre autour d'elle de semblables liens. L'Orme se couvre de feuilles qu'il n'a point poussées, & dont la multitude dérobe la vue des srennes. Une telle manœuvre dans cette plante ne vous paroît-elle pas digne d'admiration ? Il est une espéce de Chêne, qui pour croître & se conserver a besoin en même-tems d'une nourriture forte, & d'un air libre : ses racines se détournent des terrains maigres, sablonneux, arides, & vont au-delà puiser une séve plus abondante. Sa tige s'éleve promptement ; est-il confondu dans une forêt avec des arbres de différentes espéces, il se hâte de porter sa tête au-dessus d'eux, pour jouir en liberté de l'air dont ces dangereux voisins lui déroberoient une partie.

Cet art, que les anciens remarquoient dans les opérations de la Nature, leur fit penser que l'Univers étoit gouverné par une multitude de génies distribués dans sa vaste étendue, & chargés de mouvoir & de conserver tous les êtres. L'empire du ciel échut à Jupiter : Vulcain fut le Dieu des flammes : Cybèle eut la terre en partage : Amphitrite & Neptune régnérent sur l'o-

céan : Pluton, & la triple Hecaté sur les entrailles de la terre. Cérès présidoit aux moissons, Bacchus aux vendanges. De folâtres Napées se jouérent dans les prairies ; les eaux furent peuplées de Nymphes, les forêts de Satyres & de Faunes. Tous les arbres furent habités par des Dryades. Enfin, ravis de l'ordre merveilleux qui brille dans l'arrangement & les révolutions des astres, les hommes attachérent à chacun de ces corps une Divinité, qu'ils supposoient en régler le cours. Le Soleil, ce flambeau, cette ame de la nature, devint à leurs yeux un Dieu conducteur d'un char & de coursiers immortels.

Quelques observateurs regardérent aussi comme animée, cette pierre merveilleuse, dont la force attire le fer, & le tient suspendu ; frapés de ce phénoméne, ils crurent découvrir en elle du sentiment & de l'amour. Peut-on voir en effet sans surprise un corps aussi dur, aussi pesant qu'une masse de fer, courir en quelque sorte avec ardeur, s'attacher à l'aiman, & devenu lui-même un nouvel aiman, éxercer sur d'autres morceaux de fer une semblable puissance? Cependant toutes les propriétés de cette pierre n'étoient pas découvertes alors. On ignoroit qu'elle se tint, comme la terre, dans la direction des deux pôles du monde, qu'elle eût elle-même ses poles, qu'une aiguille, en s'y frottant, devint propre à marquer les différens points du Ciel ; qu'elle pût servir de guide au Pilote sur l'immense océan, & le consoler de l'absence des astres. Que dirai-je de l'Ambre, dont la force attractive agit sur des corpuscules, comme celle de l'aiman sur des corps ? Vous citerai-je ces gouttes d'eau, qui voisines l'une de l'autre, tendent à se réunir ? ces gouttes d'huile qui montent d'elles-mêmes entre deux plans inclinés, & dont la viteſſe s'accroit à proportion qu'elles aprochent du sommet de l'angle ?

Si vous raisonnez conséquemment à vos principes, tant de signes d'intelligence, que semblent donner des êtres de toute espéce, doivent vous faire conclure que les plantes, les minéraux, les fossiles sont animés comme les bêtes. Ces signes sont moins caractérisés : ils annoncent une ame inférieure : mais le plus ou le moins n'est pas une différence essentielle : vous m'avez opposé cette maxime ; elle trouve ici son application. A la vue de quelques aparences communes, vous faites presque marcher les animaux de pair avec nous ; malgré notre supériorité réelle en tout le reste ; certaines opérations dont les plantes sont capables, & les marques extérieures de sentiment que je trouve en elles, m'autoriseront de même à les croire semblables aux animaux, quoique je les place dans un dégré plus bas. Si vous prétendez que l'ame humaine ne l'emporte sur celle des bêtes, que par la finesse & la perfection des organes dont elle dispose, je ferai le même raisonnement sur les bêtes comparées aux plantes. Je pourrois défendre le sistême que vous attaquez, avec les armes que vous employez à le combattre.

Ne me dites pas que les arbres ne marchent point, qu'ils n'ont aucun organe de sensation. Les végétaux que j'ai cités paroissent étendre leurs branches où il leur plaît, & pousser à dessein leurs racines dans les terrains où la séve est meilleure & plus abondante. Ils ne parlent pas ; mais peut-être ont-ils le tact, l'odorat & le goût ; car ils font ce que vous croyez ne pouvoir être fait sans le ministére de ces sens. Quand ils en seroient privés, que pourroit-on en conclure ? Tous les animaux ne jouissent pas de tous les sens. Ce ver, qui se creuse dans les entrailles de la terre une obscure retraite, y vit aveugle & sourd. L'océan est bordé de coquillages, dont

la figure aproche beaucoup de celle d'un couteau : ces animaux ne changent jamais de place : le seul mouvement qu'ils ayent, c'eſt qu'ils s'enfoncent dans le ſable, quand l'eau de la mer ſe retire, & qu'à ſon retour ils s'élevent inſenſiblement.

D'ailleurs, combien de bêtes paroiſſent moins animées que cette plante ſi ſenſible, qui fuit notre aproche, que cette aiguille, qui toujours dirigée vers le pôle ne s'en écarte jamais que par une légere déclinaiſon ? Oui, Quintius, ſi quelquefois il ſe trouve des hommes dépourvus des ſens, & qui paroiſſent avoir moins d'eſprit que certains animaux, je pourrois auſſi vous citer des animaux plus inſenſibles que les plantes. Cependant la nature de tous eſt ſemblable. Si les Aigles ont une ame, vous ne pouvez en refuſer une à l'Huitre même.

Je ſçais, & vous le ſçavez comme moi, que l'impreſſion de certains corpuſcules agités d'une certaine maniére, eſt l'unique cauſe de tout ce que l'Aiman, de tout ce que les plantes les plus ſinguliéres nous offrent de merveilleux. Pour produire ces effets, une ame n'eſt pas néceſſaire ; il ne faut que du mouvement & des organes. Mais pourquoi ne ſeroit-il pas permis d'attribuer à de pareilles cauſes les actions des animaux ? Il coule ſans ceſſe des deux pôles du monde une matiére rapide & ſubtile, qui pénétre les pores de l'Aiman, l'environne, en fait le centre d'un tourbillon toujours agité. Comme cette matiére trouve dans le fer des routes aſſez ſemblables, elle le pénétre auſſi, l'attache à l'Aiman, & lui communique les mêmes propriétés, en formant autour un ſemblable tourbillon. Si je frotte contre ce fer une aiguille d'acier, j'en ouvre les pores au fluide magnétique, qui lui fait prendre auſſi-tôt ſa propre direction, & l'aſſujettit en même-tems à toutes les variations

qu'il éprouve dans ſon cours. Deux autres fluides, la ſéve & la matiére ſubtile opérent toutes les merveilles que nous admirons dans les plantes qui naiſſent avec le beſoin d'un apui. La ſéve agit ſeule dans celles qui ne peuvent s'attacher qu'aux ſoutiens qu'elles trouvent à leur portée. Elle étend, humecte, entretient dans leur ſoupleſſe les fils qui croiſſent entre les feuilles de ces plantes, & que la Nature a, par une ſage prévoyance, rendu propres à s'unir fortement aux corps qu'ils touchent. Lorſque ce ſuc vient à ſe tarir, ils ſe deſſéchent & ſe courbent: s'ils ne rencontrent rien qu'ils puiſſent ſaiſir, on les voit ſe replier ſur eux-mêmes, ou s'entrelaſſer les uns aux autres. Mais pour celles de ces plantes, dont la tête en s'inclinant ſe raproche de ſon apui, c'eſt à l'action de la matiére ſubtile ſur leur tige, qu'elles doivent cette proprieté. Elles obéiſſent à l'impreſſion de ce fluide, non par le choix d'une intelligence qui les anime, mais parce que leur forme & leur organiſation les y obligent, comme la nature du fer & la diſpoſition de ſes parties concourent avec le fluide magnétique à le rendre capable de s'attacher à l'Aiman.

Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui prétendroit que ce morceau de fer eſt emporté par la violence de l'amour, ou par le deſir de dérober à l'Aiman un pouvoir qu'il envie? Quelle idée auriez-vous de moi, ſi je vous diſois que lorſque l'eau d'un fleuve ſe briſe avec un murmure affreux des rochers, & frape ſes bords, c'eſt parce qu'ils l'empêchent de pénétrer dans des lieux qu'elle arroſeroit avec plaiſir; ſi je penſois que le long circuit qu'elle prend, elle le prend à deſſein de ſe frayer une route qu'elle trouveroit fermée, en s'obſtinant à couler en ligne droite, & qu'elle ſonge à regagner par la rapidité le tems que la longueur du chemin

lui fait perdre : si j'ajoutois que cette eau ne bout sur des charbons ardens, que parce qu'une violente aversion la soulève contre le feu, que parce qu'elle aime mieux se dissiper en fumée, que d'être soumise à un ennemi irréconciliable ? enfin si de ce que les flammes ne peuvent s'entretenir sans aliment, je concluois qu'une fureur avide, une faim insatiable est la cause de leur voracité ? Vous me regarderiez, Quintius, comme un insensé, qui méconnoîtroit le prix de cette connoissance, de ces sentimens qu'il prodigueroit à des êtres inanimés. En voyant la mer inonder les terres par un flux périodique, refluer ensuite dans des tems marqués, & laisser ses rivages couverts d'un limon impur, souvent même par la violence de ses vagues, disperser nos vaisseaux, ou les briser contre les écueils ; dira-t'on qu'elle médite la destruction du continent, qu'elle veut tirer vengeance de la témérité des navigateurs, & que c'est pour rendre ses eaux plus pures qu'elle en rejette toutes les immondices sur le rivage ? Vous ne pourriez entendre de sang froid de pareilles absurdités. Tous ces effets, répéteriez-vous, s'opérent par des mouvemens corporels, dont il est aisé de découvrir l'origine. Je le sçai, Quintius : & c'est une vérité que personne ne conteste. Mais pourquoi tout ce qui paroît annoncer dans les animaux un dessein réfléchi, ne seroit-il pas aussi produit par des mouvemens corporels ?

Je vais le prouver en commençant par les animaux les plus mépriſables. Les Huîtres rampent à peine au fond de la mer, s'attachent aux rochers, se nourrissent de mousse, ouvrent & referment leur écaille, perpétuent leur espéce. Ne puis-je pas les regarder comme des machines que leur fabrique rend propres à ce petit nombre d'opérations ? Que je leur supose seulement des ressorts capables de les mouvoir, & des esprits

animaux en certaine quantité ; c'en est assez pour me mettre en droit d'attribuer tout ce qu'elles font au seul mouvement de ces corpuscules. Ce mouvement les poussera vers la nourriture qui leur est propre, sans aucune faim de leur part, c'est-à-dire, sans connoissance & sans desir des alimens : ils n'éprouveront pas plus cette sensation, que l'arbre dont les racines se détournent d'une mauvaise terre pour en chercher une meilleure. Le mâle & la femelle se conviendront l'un à l'autre, comme deux vignes s'unissent par des liens mutuels. L'effet de ces alliances sera différent ; mais leur cause & la maniére dont elles se forment seront les mêmes. N'est-il pas constant qu'un palmier ne porte point de fruit, s'il n'est voisin d'un autre ? Ne convient-on pas aujourd'hui que presque toutes les espéces d'arbres se divisent en deux sexes, dont l'union est essentielle à leur fécondité ? Des ruisseaux d'une matiére active & déliée, passant d'un canal dans un autre, feront mouvoir un coquillage, comme le fluide magnétique ébranle le fer, mais d'une maniére plus parfaite, parce qu'il entre dans l'organisation d'un coquillage plus d'art & de travail, que dans la fabrique d'un morceau de fer. Cet animal sera même susceptible d'un grand nombre de mouvemens divers : une girouette posée sur la hune d'un mât obéït à toutes les impressions des vents. Ne voyons-nous pas les roues d'un moulin, que l'eau fait tourner, quoiqu'ébranlées par le même mobile, se mouvoir différemment, selon la différence de leur position.

Les animaux, qui semblent avoir le plus d'intelligence, n'agissent que par un semblable méchanisme. Leurs actions nous paroissent, il est vrai, plus merveilleuses ; mais cette supériorité n'est due qu'à la perfection de leur machine. Pourquoi ce chien poursuit-il un liévre, un cerf,

un chevreuil ? Il sort de tous les animaux des exhalaisons trop déliées pour nos yeux, mais sensibles à un odorat fin. Elles se répanden au loin dans l'air, à peu de distance de la terre, & s'arrêtent aussi sur les herbes que ces animaux ont foulées dans les différentes routes qu'ils ont prises. Nous n'en recevrons pas l'impression, tout animal indifféremment ne la reçoit pas ; elles ne frapent que celui qui est né pour la chasse, & dont les narines ont un tissu propre à leur donner entrée. Ainsi, qu'un Cerf parcoure les forêts, ou que fatigué de ses courses il se repose au milieu des buissons, les corpuscules qu'il exhale forment une longue trace qui marque sa route, ou décéle sa retraite. Ces espéces d'atômes s'insinuent dans les nerfs du Chien ; & les ébranlent violemment : ses yeux étincellent alors ; le sang gonfle son cœur ; ses poumons jettent avec force une grande quantité d'air. De là cet aboyement continuel, & ce feu qui pétille dans tous ses membres : de là cette ardeur impétueuse avec laquelle il fond sur sa proye. La trop grande vivacité qui l'emporte, lui fait-elle perdre cette chaîne de corpuscules, ou l'animal qu'il poursuit l'a-t'il rompue lui-même, en revenant sur ses pas, on le voit alors s'arrêter tout court, son incertitude le rend muet : il erre à droite & à gauche, paroît inquiet, indécis, donne tous les signes de la plus vive agitation. Dès qu'il a retrouvé la trace, il aboye de nouveau, son feu se ranime, sa viteſſe redouble ; & bien-tôt à sa voix toute la troupe se rallie.

Ce n'est pas par les narines, mais par les yeux que quelques chiens reçoivent l'impression : c'est l'image & non l'odeur de la proye, qui les attire. Dès que le rayon de lumiére que réfléchit cet objet, a passé de leur retine jusqu'au fond de l'œil, il donne aux nerfs une secousse dont la violence ébranle ces ressorts du mouve-

ment. Les esprits animaux coulent alors avec plus de viteſſe ; & comme les canaux qui leur ſervent de lit : ſont diſperſés par tout le corps, il n'a point de muſcle que ne gonfle ce fluide actif. Les fibres ſoulevées forment des arcs qui les racourciſſent. Les os mêmes auſquels ces fibres ſont attachées en ſuivent l'ébranlement, & le corps entier contraint d'abord de ſe tourner vers le point dont émane une impreſſion ſi vive, s'y porte bien-tôt par une courſe rapide. Comment ne s'y porteroit-il pas ? Les rayons de lumiére qui cauſent cette agitation dans toute la machine de l'animal, partent ſans ceſſe de ce point & ſans ceſſe y retournent. Il fond ſur l'objet dont ils lui tranſmettent l'image, comme un poids s'aproche de la main, qui tire la corde à laquelle il eſt attaché.

Il n'eſt pas plus difficile d'expliquer par un ſimple mécaniſme la fuite du Cerf, que la courſe du Chien qui le pourſuit. Dès que les aboyemens de l'un ont fait retentir les airs, toute la machine de l'autre ébranlée par le ſon s'émeut ſoudain, & ſort du repos, où l'avoit plongée le ſommeil. La peau de l'animal ſauvage ſe dreſſe, ſes nerfs tremblent, les eſprits animaux précipités du cerveau agitent ſes membre ébranlés, & les forcent à s'éloigner. Les organes dont cette machine eſt compoſée ſont tels, & telle en eſt la diſpoſition, que le bruit & le ſon menaçant font ſur elle une impreſſion vive, quoiqu'elle ne connoiſſe ni ces menaces, ni le péril qui l'environne : ils la mettent en fuite, comme le feu diſſipe l'eau, comme l'aproche d'une main fait reculer les branches de la Senſitive. Les animaux, en ſe dérobant au danger, font voir par leur fuite même que les ſignes de crainte qu'ils nous donnent, dépendent uniquement de leur organiſation, & que cette terreur, dont ils ont tous les dehors, n'a rien de réel. Toutes ſortes

de ſons en effet, toutes ſortes d'images ne les troublent pas également. Chacun paroît ne redouter que l'ennemi de ſon eſpéce. Le Chien inſpire de la frayeur au Cerf & au Dain; la Perdrix craint l'Épervier; la Poule tremble à la vue du Milan, la Brebis s'allarme à l'aproche du Loup; le Poiſſon cherche une retraite dans les joncs qui bordent ſa demeure, dès qu'il aperçoit le Brochet, ce redoutable fléau des timides habitans de l'onde. On ne voit, dans les animaux aucune crainte de ceux qui ne peuvent leur nuire.

En admettant ces principes, vous concevrez ſans peine pourquoi les bêtes ſuivent, ou fuyent certains objets. Cette différence dépend de la ſtructure de leurs corps. Elles s'éloignent dès qu'elles ſont frapées par quelques choſe dont la nature ne s'accorde point avec leurs organes; elles ſuivent tout ce qui ſe trouve avoir avec elles un raport de convenance. Deux cordes d'un inſtrument ſont-elles tendues à l'uniſſon, l'archet qui touche l'une fait treſſaillir l'autre; ſeule de toutes celles qui n'ont point été frapées elle raiſonne, & le ſon qu'elle rend eſt une conſonance. Trouvez le ton d'un verre, & que votre voix parvienne à le prendre, vous voyez auſſi-tôt ſe caſſer ce verre, qu'un bruit plus fort n'auroit pas même ébranlé. Ces éxemples vous font connoître ce que peuvent ſur les corps des animaux l'odeur, le ſon, les différentes figures. Vous comprenez par-là comment la faim & la ſoif agiſſent ſur eux. Lorſqu'ils paroiſſent en reſſentir les cruelles atteintes, ce n'eſt pas qu'ils ayent un deſir réel des alimens capables d'aſſouvir l'une ou l'autre; ils ſont excités par une irritation d'eſtomach, dont l'aiguillon en piquant leurs nerfs, ne ceſſe de les pouſſer vers tout ce qui peut l'apaiſer.

S'il n'eſt pas démontré que leurs actions ſoient

purement mécaniques ; c'eſt aſſez qu'elles le puiſſent être, pour m'autoriſer à ſoutenir qu'elles n'émanent pas néceſſairement d'une intelligence qui réſide en eux. Qu'on ne leur attribue donc aucune crainte, aucun amour, quoique des ſignes trompeurs ſemblent perſuader qu'ils ſont ſuſceptibles de ces impreſſions. La crainte eſt un ſoulévement de l'ame à la vue des malheurs dont elle ſe croit menacée : un animal vivant craindroit-il la mort ? Il n'en a point d'idée ; & l'on ne peut ni craindre ni deſirer ce qu'on ne connoît pas. Une fléche chaſſée par un arc ne s'en éloigne ni par haine, ni par frayeur : elle bleſſe un homme ſans être ſon ennemi. Telles ſont, malgré de vaines aparences, les actions des bêtes : elles fuyent, elles ſaiſiſſent leur proye, parce qu'il leur eſt impoſſible de faire autrement. Au retour de la chaſſe du Loup, apelez de petits chiens à qui cet animal eſt inconnu, dès qu'ils ſont auprès de vous ils aboyent. Rentrez après avoir careſſé une Chienne, que les feux de l'amour conſument, vous les voyez accourir avec une vivacité qui éclate dans leurs yeux, dans leurs cris, dans tous leurs mouvemens : ne ſont-ce pas là des effets d'un ſimple mécaniſme ?

„ Voici, me direz-vous, des preuves d'une
„ connoiſſance réelle. Qu'un Liévre traverſe une
„ route, le Chien, pour l'arrêter, coupe par le
„ chemin le plus court. Peut-on douter qu'il
„ n'ait prévu le deſſein du Liévre, puiſqu'il ſonge
„ à le prévenir ? Malgré l'obſcurité de la nuit,
„ ce Chien arrive à la porte de ſon maître, &
„ la reconnoît. S'il la trouve fermée, il aboye
„ d'un ton gémiſſant : va & vient aux environs ;
„ enfin immobile auprès de cette porte, il at-
„ tend la tête baiſſée, qu'une main officieuſe
„ daigne l'ouvrir. Au premier bruit il témoigne
„ ſa joye par le mouvement de ſa queue, &

„ lorſqu'il eſt rentré, ce ſont des tranſports, des „ ſauts de toute eſpéce : comment méconnoître „ ici l'eſpérance, la crainte, la penſée, le ſen- „ timent ? „ J'ai vû ce fait, Quintius ; je l'ai vû plus d'une fois, & toujours avec ſurpriſe. Mais il n'a rien de plus ſingulier que beaucoup d'autres ; il eſt moins étonnant que les combats des Baubaques, & l'eſpéce de ſervice auquel ils condamnent leurs priſonniers. J'avouerai donc qu'on voit briller dans les animaux des traits de raiſon, des témoignages nombreux de deſſein & d'adreſſe. Auſſi ſuis-je bien éloigné de prétendre qu'ils ne ſoient pas gouvernés par une intelligence ; mais quelle eſt cette intelligence ? où réſide-t'elle ? c'eſt ce que le Philoſophe doit éxaminer.

IV. Elle eſt préciſément la même, que celle dont la puiſſance ſouveraine aſſujettit notre machine aux ordres de notre ame. Combien d'actions paroiſſent émaner de l'homme ſeul, & dont l'homme n'eſt pas toutefois le ſeul auteur ? Telles ſont, Quintius, toutes celles que nous apellons l'un & l'autre ſpontanées. Auſſi promptes que ſes deſirs, elles y répondent avec une préciſion admirable ; mais je l'ai déja dit, il en pénétre ſi peu les reſſorts, que jamais elles ne ſe feroient ſi la connoiſſance de ce qui les produit devoit en précéder la production. L'homme ne contribue donc aux actions de ce genre que par ſa volonté, l'Agent véritable eſt l'Etre ſupérieur, qui ſçait & peut tout. Or pourquoi cette cauſe intelligente, qui fait naître en nous de pareils mouvemens ; lorſque nous le demandons, n'agiroit-elle pas de même ſur les animaux, ſans qu'il réſide en eux, comme en nous, une volonté dont elle daigne ſeconder les deſirs ?

Mais nos actions ſpontanées ne ſont pas les ſeules que je puiſſe alléguer ici. Il en eſt d'une eſpéce encore moins dépendante de notre ame,

auſquelles ſon opération n'a viſiblement aucune part, & qui néanmoins ont une fin, y tendent, partent d'un principe éclairé. Tous les hommes, quelques groſſiers qu'ils ſoient, marchent-ils dans un chemin gliſſant, eſcarpé, raboteux; ils ne ſe ſentent pas plutôt chanceler, qu'on les voit tendre la jambe, avancer le bras, mettre leurs corps en équilibre, ſans ſçavoir ni ce qu'ils font alors, ni pourquoi, ni comment ils le font. Ces membres qu'ils étendent ſont toutefois autant de léviers. Leurs mouvemens ſuivent les loix de la mécanique, quoiqu'ils n'ayent pas la moindre idée de cette ſcience. Si quelque corps menace mes yeux, ma tête auſſi-tôt ſe retire, ma main s'y porte naturellement pour l'écarter, avant même que mon ame s'en ſoit aperçue, avant qu'elle ſonge à garantir du péril cet organe ſi délicat. Nos paupiéres s'ouvrent & ſe ferment d'elles-mêmes. Quelquefois tandis que nous ſommes enſévelis dans le ſommeil, ou profondément abſorbés dans la méditation, notre langue articule des paroles qui n'ont aucun raport à l'objet de nos penſées. Je ne dis rien de cette eſpéce ſinguliére de ſommeil, pendant lequel l'ame étant dans une ſorte de létargie, & comme ſéparée du corps, la machine maîtreſſe d'elle même, ſe livre à une multitude de mouvemens déréglés, parle, combat, ſe proméne, oſe paſſer à la nage des fleuves qui ſeroient pour elles une barriére, ſi ſes pas étoient alors guidés par l'ame, que la vûe du péril arrêteroient ſur leurs bords.

Si toutes les fonctions dont notre eſpéce eſt capable ſe réduiſoient à de pareils mouvemens, accorderiez-vous une ame aux hommes? Il eſt dont poſſible que les bêtes agiſſent ſans deſſein; quoique des ordres auſſi ſages qu'efficaces préſident à leurs actions, & qu'une cauſe intelligente en ſoit le principe & l'arbitre. Ces mer-

veilles que les végétaux offrent à notre admiration, ne vous font pas soupçonner en eux la moindre connoissance, le moindre desir de ce qui leur est utile. Un automate ébranlé par une impulsion legére éxécutera tout ce que vous croyez inséparable du sentiment & de la pensée, pourvû que vous en supposiez les ressorts assujettis aux loix d'une intelligence suprême. Dans ses gestes, dans ses yeux, sur son front, vous verrez se succéder les aparences de toutes les passions dont une ame résidente intérieurement seroit agitée, de la haine, de la fureur, de la jalousie, de l'amour. L'homme n'a point à craindre qu'on puisse retorquer contre lui cet argument, & conclure de ces éxemples qu'il n'a point d'ame qui lui soit propre. Pour détruire une objection si frivole, il suffiroit d'en apeller à ce témoignage intérieur que chacun de nous se rend de l'éxistence de son ame. Est-il quelqu'un qui puisse avoir de bonne-foi le moindre doute sur ce point ?

Si un être capable de choisir & de méditer, qui connût & ses propres forces & leur usage, résidoit dans les animaux, ils ne seroient pas toujours bornés à la même méthode. Une altération insensible changeroit les mœurs qu'ils tiennent de leur nature, on verroit ces mœurs sujettes à toutes les variations que produisent la réfléxion, l'expérience & la liberté. En effet, tous les hommes ne portent point un habit semblable; ils ne prennent pas la même nourriture, ils n'ont pas la même langue. La maniére de combattre, de construire des maisons, de naviguer, de cultiver la terre, n'est point uniforme dans toutes les contrées du monde; la même Jurisprudence ne régne pas par-tout. Nous connoissons des peuples sauvages pour qui la chair humaine est un mets délicieux : il en est, qui toujours errans, parcourent dans des cha-

riots les bois & les plaines, qui ne connoiſſent ni les charmes, ni les avantages de la ſociété. Quelle différence entre nos mœurs & celles des habitans de la Zône glacée! Dans ces froides régions, où pénétrent à peine les traits languiſſans de l'aſtre du jour, où ſa lumiére abſente des mois entiers, n'eſt remplacée que par la foible lueur de la lune que réfléchit une neige éternelle, nos voyageurs ont découvert un peuple de Pigmées que l'antiquité n'a point connu. Peu différens des bêtes dont la peau les couvre, ils conduiſent ſur une mer immobile des chars d'oſier attelés de rênes : d'un pied ſec ils traverſent les lacs & les fleuves enchaînés par la main de l'hyver : ils ſe creuſent dans la terre de ſombres retraites contre le froid, & n'ont d'autre boiſſon, que l'huile des baleines. Enfin dans la même nation, dans la même ville, combien ne voit-on pas d'arts, de travaux, d'uſages, de goûts différens! Mais telle eſt la conſtance des animaux; que chaque eſpéce ſuit, ſans ſe démentir jamais, la conduite qui lui eſt particuliére. Le miel des Abeilles de Sarmatie n'eſt pas autrement façonné que celui dont les Abeilles de l'Attique couvrent le mont Hymette. La fureur des Loups Afriquains contre les Agneaux eſt la même que celle des Loups Perſans & de ceux d'Italie. Le Renard Indien ne connoît point d'autres ruſes que le François. Par-tout également vorace, le Brochet dépeuple toutes les rivières : dans toutes les parties de l'Océan, le Réquin fait le tour des vaiſſeaux, en ouvrant une gueule armée d'un triple rang de dents aigues, prêtes à déchirer le matelot qui nage ſans l'apercevoir. Tout vautour prend des Oiſeaux; toute Araignée ſe repait de Mouches, tend ſes filets dans les angles de nos murs, choiſit pour ſéjour de ſombres réduits. Eſt-il un Fourmi-lion qui ne creuſe ſa foſſe ſur la route de ſa proye : un Lapin qui ne ſe cache dans des retraites

retraites souterraines, qui n'aime le serpolet & l'odeur de la bruyére? On trouve par-tout les Sangliers sous l'arbre qui porte le gland. Les Hyrondelles n'ont qu'une même méthode pour la construction de leur nid: toutes délayent la glaise avec des gouttes d'eau qu'elles ont puisées dans les riviéres, & mêlent à des pailles un limon humide: toutes passent leurs jours à la chasse des Moucherons. Le Rossignol chante partout le même air; air mélodieux qui fait les délices du Printems, & dont les plaintes harmonieuses d'Orphée, ni la voix de Calliope, ni la lyre d'Apollon n'égalérent jamais la douceur.

Cette uniformité de conduite dans les animaux fournit souvent des scènes agréables. On peut en faire avec succès l'épreuve sur une Poule, en lui donnant à couver des œufs de Canne. Elle adoptera sans le moindre soupçon ces petits supposés; mais à peine ont-ils vû le jour, qu'ils font éclater leur inclination pour un élément qu'ils ne connoissent pas encore: le desir de nager coule déja dans leurs veines avec le sang. Aussi-tôt donc qu'un étang s'offre à leurs yeux avides, une passion qui décéle leur origine, une confiance héréditaire les emporte au milieu des eaux, à travers les joncs dont la rive est bordée. Cependant cette fausse mere crie, s'agite, se tourmente: elle les avertit du risque qu'ils courent: elle veut les retenir, & défendre à ces jeunes téméraires l'abord des eaux qui lui paroissent si dangereuses. Vaines remontrances, inutiles efforts. La troupe indocile se précipite à ses yeux dans des périls pleins de charmes. Tremblante alors, pénétrée de frayeur & d'inquiétude, hors d'elle-même, elle court le long des bords de l'étang, les suit des yeux, les rapelle, & ne cesse de les accabler de reproches avec toute la colére que peut inspirer le mépris de l'autorité maternelle. Car elle se croit leur

mere, & ne connoît de sûreté qu'à vivre comme ont toujours vécu les animaux de son espéce. Effrayée d'un usage étranger qu'elle ignore, elle ne voit pas que cette troupe legére nage impunément sur la surface des ondes.

Les actions mêmes qui sont naturelles aux animaux, ils les font souvent avec si peu d'intelligence, qu'on y découvre plutôt leur stupidité, que ce génie dont vous croyez apercevoir en eux des traces si frapantes. Tous les Chiens, par exemple, ne manquent jamais de faire trois tours avant de se coucher : sans doute ils prétendent en foulant leur lit l'aplanir, afin de reposer plus commodément : du moins telle paroît être leur idée. Cependant ils feront la même chose sur la pierre, sur le marbre le plus dur. Un chat gratte la terre dans un jardin, pour dérober à la vûe ce qu'il y laisse ; si c'est votre parquet qu'il salit, l'inutilité de ce soin ne l'empêchera pas de le prendre. Un cheval est piqué par la pointe d'une épée : ne croyez pas qu'il se retire ; ils fond à corps perdu sur le fer, & va au-devant des blessures. Si l'écurie par hazard est en feu, il y demeure avec une constance stupide. En vain la porte est ouverte ; quelque chose qu'on fasse, il ne sort point, il se laisse étouffer par les flammes & par la fumée. Que dirai-je des Papillons, de ces aveugles insectes qui ne connoissent tous qu'un seul genre de mort ; celui de se précipiter dans un flambeau, dont la lueur funeste a pour eux des attraits ? S'en éloignent-ils une fois presque consumés par les flammes, ils s'y rejettent avec une impétuosité qui porte l'aparence de la joye. Les corps de leurs pareils étendus sur les bords de ce flambeau, loin de les effrayer, les attirent jusqu'à ce qu'ils périssent comme eux. La voix d'un Perroquet imite la voix humaine, & sa langue articule éxactement des sons de toutes espéces; pour-

quoi une longue habitude ne lui peut-elle aprendre le sens des paroles qu'il profére ? Il interroge, il répond mal à propos, sans sçavoir ce qu'il dit. C'est un babillard dont le vain caquet n'exprime aucune pensée. Ainsi les tymbales rendent des sons fort justes ; ainsi les cloches suspenduës au faîte de nos Temples, rempliſſent les airs de cadences mesurées.

Je n'ajoûterai plus qu'une réfléxion. Tous les animaux se livrent avec ardeur aux transports de l'amour : l'Empire de Vénus s'étend généralement sur tous. Quel est le but de cette passion ? N'est-ce pas la propagation de chaque espéce ? Tout animal cherche de l'eau pour étancher la soif qui le tourmente, des alimens pour apaiſer sa faim. Quel est l'objet de cette recherche ? N'est-ce pas de réparer les forces d'un corps languiſſant, qu'épuise sans ceſſe une diſſipation insensible, & de former un sang nouveau qui soutienne ses membres abbatus ? Parlez de bonne foi : est-ce dans cette vûe, & dans celle de perpétuer son espéce, que ce jeune Taureau bondit autour d'une Géniſſe dans un fertile pâturage ? Pensez-vous que cette herbe dont il se repaît, il la rumine dans l'intention de prolonger sa vie pendant une longue suite d'années ; qu'il se nourriſſe pour empêcher que la liqueur qui coule dans ses veines, ne perde sa fluidité, & que ses membres affoiblis par l'épaiſſiſſement de ce qui les animoit ne tombent sans force & sans vigueur. Vous êtes trop sensé pour soutenir de pareilles abſurdités. Ce seroit supoſer les bêtes capables d'idées réfléchies que n'a pas même un enfant, inſtruit dès qu'il a vû le jour, à succer les mammelles qui le nourriſſent. Une intelligence étrangére a donc tracé cette route que suivent, sans la connoître, les animaux, les enfans, & dans bien des occaſions, les hommes d'un âge plus avancé.

» Il eſt, me direz-vous, permis de ſéparer les » ſenſations de l'Intelligence. La raiſon eſt l'a- » panage de l'homme, & ſon attribut diſtinc- » tif. En la refuſant aux animaux, on peut » leur accorder les facultés de l'ame moins rele- » vées; c'eſt-à-dire, une paſſion naturelle & vi- » ve pour certains objets, une connoiſſance bor- » née à ce qui leur convient, & la force d'évi- » ter ce qui leur eſt contraire. Pourquoi même » ne pas ſupoſer dans l'Univers des ames de » toute eſpéce, ſupérieures les unes aux autres? » Nous aurons reçu la plus excellente: celles » d'un moindre rang feront le partage des bêtes; » dans cette ſeconde claſſe on pourra diſtinguer » en différens degrés, depuis l'ame de l'Abeil- » le & du Chien, juſqu'à celle des animaux les » plus ſtupides. «

Je ne veux en dépouiller aucun: accordez-leur une ame à votre gré, pourvû cependant que la moindre de toutes ſoit incorporelle, ſimple, indeſtructible. Qu'eſt-ce qu'une ſenſation, ſi ce n'eſt l'ame, qui par l'entremiſe d'un corps parvient à la connoiſſance des objets corporels? J'ai prouvé que ſeule de tous les êtres elle a le droit de penſer, de vouloir, & d'imprimer le mouvement; que la matiére renfermée dans des limites qu'elle eſt incapable de franchir, ne peut jamais uſurper les qualités propres à cette ſubſtance. Toute ame eſt ame, ſoit qu'elle atteigne les plus ſublimes objets, ſoit qu'elle ſe borne aux moins relevés. Son eſſence eſt toujours la même, quelle que puiſſe être la nature de ſes opérations. En effet, l'ame agit de mille façons diverſes; & de cette variété naît la différence des noms qu'elle reçoit. Nous lui donnons celui de *ſenſation*, lorſque par l'entremiſe de certains organes, elle connoît les êtres matériels, dont l'impreſſion agit ſur les membres qui lui ſont aſſociés. On la nomme *imagination*, en tant qu'elle

se repaît d'images gravées dans les fibres du cerveau ; *mémoire*, toutes les fois que faisant la revûe des tresors que renferme ce dépôt précieux, elle parcourt des objets dont les traces se conservent inaltérables. C'est l'*intellect*, lorsqu'à l'aide des organes corporels, ou s'élevant même par son propre essor au-dessus de tout objet de cette nature, elle s'aplique à des opérations propres à son essence, médite sur des êtres intellectuels, éxamine deux idées, les compare, forme la chaîne d'un raisonnement, & contemple avec sagacité ce qu'elle ignore dans ce qu'elle connoît. C'est la *volonté*, lorsqu'elle desire d'être unie à ce qui lui paroît avantageux, d'être séparée de ce qui s'offre à ses regards sous l'aparence du mal. Enfin, selon la diversité de ce qui l'affecte, on l'apelle *espérance*, *crainte*, *colére*, *amour*, *joye*, *tristesse*, tous sentimens qui sont des modifications différentes d'un même être.

En attribuant aux animaux, je ne dis pas toutes, mais une seule de ces propriétés, vous leur accordez une ame semblable, quoiqu'inférieure à celle de l'homme, une ame en quelque sorte roturiére, pendant que la nôtre jouit des droits de la noblesse, parce qu'elle peut s'élever davantage, ou qu'elle agit sur des membres dont la structure est plus parfaite. Ce n'est point d'une partie de l'ame, c'est d'une partie de ses opérations que vous privez les animaux. Peut-être aussi ne devez-vous accuser que l'insuffisance de leurs organes, qui capables d'effets médiocres se refusent à des fonctions relevées. L'homme sera donc une bête plus parfaite : la bête sera réciproquement un homme d'une espéce moins noble. Ainsi lorsque par un parallèle si honteux, vous prétendez nous réduire à la condition des animaux, ne vous y trompez pas ; ce n'est point l'espéce humaine que vous rabaissez, vous élevez celle qui rampe, qui nage &

qui vole. Votre libéralité, Quintius, accorde aux êtres de ce genre une ame incorporelle & sans parties: dès-lors immortelle, tenant à l'éxistence par des racines inébranlables, & que la volonté seule du Créateur peut rendre au néant. C'est admettre les animaux à la participation de nos biens: mais ce n'est pas changer notre destinée. L'homme conservera toujours ses droits. En un mot, choisissez: les bêtes auront une ame, ou n'en auront point; mais si vous leur donnez une ame, elle ne peut se détruire par le vice de sa nature. Tout être agissant par la détermination d'une volonté propre, est de soi-même immortel, parce qu'il est sans partie.

Lors donc que vous accordez les sensations aux brutes, prenez garde de leur faire un don plus grand que vous ne pensez. De tout ce qui prouve que l'Ours, que le Loup, que le Tigre connoissent, & aiment leur proye, qu'ils entrent réellement en fureur, que c'est avec réfléxion, & de leur propre gré qu'ils s'attachent à certains objets, & font certains efforts; que le but de l'Abeille & de la Fourmi, lorsqu'elles amassent pendant l'Eté tant de provisions, est de se préserver de la famine dont l'hiver les menace, il ne suit pas seulement que ces animaux ont des sens parfaits; il en résulte qu'ils possédent la raison même; qu'une prudence consommée régle leurs démarches; que les moyens les plus convenables à la fin qu'ils se proposent, leur sont connus; en un mot, que l'avenir n'a pas pour eux ces voiles qui le dérobent à nos regards.

En effet, si c'est par vengeance, ou par colére, que l'Abeille, véritablement jalouse de conserver son miel, me pique dès que j'en aproche, elle sçait donc que je viens dans l'intention de lui ravir ce fruit de ses travaux; qu'en me blessant avec le trait qu'elle porte, elle me forcera de m'éloigner, par la vive douleur qui

suivra cette blessure ; enfin qu'elle est armée de ce dard redoutable : que de connoissances elle unit à la fois, & d'où peut-elle les avoir reçues ? Si le petit d'un oiseau, dès le premier essai qu'il fait de ses aîles, forme le dessein de parcourir un élément qu'il ne connoit pas, il sent donc qu'il peut voler ; que s'il ne vole point, il ne pourra trouver un apui dans l'air ; qu'il n'en trouvera pas assez, s'il se contente de faire agir une seule de ses aîles ; mais que s'il les meut toutes deux, son corps doit se soutenir en équilibre. Dans quelle source ce jeune novice a-t'il puisé ces idées du mouvement ? Des bêtes de charge qui n'ont jamais aperçu de fleuve, & dont le pied n'en a point encore éprouvé la mobilité, conduites sur le bord d'une riviére, n'osent entrer dans le bâteau qui doit les transporter. Si leur conducteur veut les y forcer, elles résistent, se cabrent, immobiles sur la rive, détournent la tête en frémissant : domptées enfin par la multitude des coups, elles hazardent un pied timide : on diroit qu'elles se défient de ces planches fragiles & de ce fol sans consistance, qu'instruites de la nature des fluides, elles sçavent que l'eau ne peut soutenir de corps trop pesant & qu'elle donne la mort aux animaux en les privant de l'air. Tombent-elles dans le fleuve, elles nagent ; car tout quadrupéde nage de lui-même : elles fendent les eaux sans effroi : cependant elles n'ont point eu de maîtres qui leur ait apris à mouvoir leurs pieds avec mesure au milieu des ondes. Qui peut indiquer à ces animaux un péril nouveau pour eux ? Qui peut leur avoir suggéré les moyens de s'en garantir ?

Un chien qui traverse une plaine est-il au milieu de sa course arrêté tout-à-coup par un fossé, de dessus le bord il en considére la profondeur : il paroît méditer avec attention sur cet obstacle, il le mesure des yeux, Desespérant de passer

de l'autre côté du premier coup, il recule, & laisse autant d'espace qu'il en faut pour qu'il puisse, en s'élançant avec impétuosité, sauter au-delà. D'où sçait-il que la secousse augmente les forces? D'où sçait-il quelle est la juste proportion de cette secousse, avec la largeur du vuide qu'il doit franchir? Parmi les quadrupédes, chaque femelle dans le tems marqué pour mettre bas, sçait se délivrer elle-même avec une adresse merveilleuse. Elle léche son fruit, tortille & coupe le cordon qui lui portoit la nourriture, lorsqu'il étoit renfermé dans son sein. Cette précaution empêche que le sang ne s'échape de ce corps délicat, par les mêmes canaux qui l'y conduisoient auparavant, & qui sont alors tout ouverts. Est-il une femme assez instruite par la nature pour hazarder d'elle-même une opération si nécessaire?

Nous voyons certains oiseaux chassés tous les ans de l'Afrique par l'excès de la chaleur, revenir dans nos Contrées, dont le froid les oblige ensuite à s'éloigner. Au premier voyage qu'ils ont fait, connoissoient-ils les différens climats de la terre? Nés au milieu de nous, sçavoient-ils qu'il est au-delà de la Méditerranée des régions que le soleil échauffe de plus près, où le Nord ne souffle point ses frimats? Quel signal les rassemble en troupes aux aproches de l'automne? Ceux de ces oiseaux, qui vivent dans l'intérieur de nos maisons, ne jouissent plus de la liberté: les petits, qu'ils nous donnent, ne l'ont jamais connuë. Cependant tous s'agitent dans leurs cages vers le tems fixé pour le départ. Qu'est-ce qui les porte à fatiguer ainsi leurs barreaux avec les ongles, le bec, les aîles: à chercher les moyens de fuir, à s'irriter, du moins en aparence, contre leurs fers? Quelquefois il arrive qu'un vent de midi trop violent ferme aux oiseaux de passage la route de l'air, ou qu'un

froid prématuré les prévient & les arrête. Alors ils s'attroupent, & se précipitent dans les étangs pour y passer six mois sans respirer. Pourquoi prennent-ils ce parti ? Pourquoi dans la fange de ces retraites inaccessibles à l'air & au jour, font-ils une tréve avec la vie ? Sont-ils donc assurés que le printems les ranimera, qu'ils retrouveront alors un mouvement auquel ils paroissent renoncer ?

Au fond d'une cabane vit renfermée depuis sa naissance une jeune Perdrix qui ne connoit encore que son berceau & les alimens qui la nourrissent : dans la cabane voisine est élevé de même l'époux qu'on lui doit donner. On les accouple au retour du printems. La Perdrix paroît d'abord surprise à l'aspect de son semblable : interdite, tremblante, elle redoute son aproche. Insensiblement elle s'accoutume à le voir : elle ose même reconnoître de plus près ce nouvel hôte, & reçoit avec plaisir le témoignage de son amour. Bien-tôt l'alliance est conclue, & lorsque l'hymen a rempli leurs desirs, elle connoit qu'elle porte dans son sein une nombreuse famille, & qu'il faut préparer un nid pour ses œufs. Elle ramasse des feuilles avec son bec, les plie, les arrange, en forme une corbeille ovale, & bâtit un berceau dont la grandeur est proportionnée au nombre & à la grosseur des œufs qu'il doit contenir. On diroit que cette mere prévoyante sçait d'avance qu'elle en sera la quantité. Si ce nid étoit moins mollet, ses œufs pourroient s'y briser, lorsqu'elle les y déposera : plus petit, il les mettroit en risque de tomber en glissant l'un sur l'autre. Quand elle a déposé le dernier sur le duvet qui en tapisse l'intérieur, elle y entre avec circonspection, & sans presque s'apuyer, retire ses griffes, qui pourroient blesser ses petits, & s'abbat dessus. Alors elle ne cesse de les couver pour leur communiquer une douce

chaleur, jusqu'au moment où ils doivent éclore. Ce moment venu, lorsque déja formé ils s'aprêtent à sortir de la prison qui les renferme, elle seconde leurs efforts. Cette écaille que leur bec encore trop foible attaque inutilement, elle la casse. Comment ne la pas croire instruite de leurs desirs, sur-tout si l'on observe qu'elle ne touche pas aux œufs qui se trouvent vuides? Ses petits en cet état ne peuvent encore se défendre contre le froid. Aussi continue-t'elle à les échauffer. Elle les accoutume insensiblement aux impressions de l'air, à l'éclat du jour, & donne à cette troupe délicate une nourriture legére.

Vous admirez toutes ces opérations, Quintius: je les admire comme vous; mais je m'éléve au-delà. Le principe qui les produit me paroît encore plus admirable. Quel maître en effet a instruit cette mere, qui l'est pour la premiére fois? D'où sçait-elle ce qui peut favoriser la naissance de ses petits? Par quels soins, en quel tems ils doivent prendre leur forme au sein de l'œuf fragile qui les renferme? Pourquoi il faut échauffer ces œufs? Comment a-t'elle apris que cette chaleur féconde réside en elle; que ses petits une fois éclos ne se nourriront pas comme ceux d'une Tourterelle, ou d'une Colombe; qu'elle doit se conformer en tout aux usages des Perdrix? Quelles leçons a-t'elle reçûes sur les devoirs d'une mere tendre? Tout ce qu'elle a fait ne s'est pas éxécuté sans intelligence, sans dessein. Mais placer dans la Perdrix même cette intelligence, c'est la supposer capable d'inventer; & sçachant ce qu'elle n'a point apris, c'est vouloir qu'elle ait le don de deviner.

V. „ TOUT cela se fait par instinct, me di„ rez-vous; c'est l'instinct qui guide les ani„ maux dans leurs actions, sans qu'ils sçachent

», pourquoi, ni comment ils doivent agir. »
Mais s'il ne faut que des mots pour vous satisfaire, je vous dirai de même que l'agitation qui produit le flux & le reflux de la mer est l'effet d'un instinct. Je vous demande des choses, & vous ne m'offrez que des noms, laissez-les à l'ignorant & stupide vulgaire ; ils sont bannis de l'empire de la Raison. Si dans certains cas elle permet d'employer des expressions peu éxactes, dont la pauvreté de la langue rend l'usage nécessaire, ce n'est pas lorsqu'il s'agit de remonter aux principes, d'éxaminer les causes primitives. On doit alors ne se servir que de termes qui puissent rendre la pensée avec précision.

Que signifie ce mot vague que vous m'alléguez comme une réponse ? L'instinct est-il une intelligence, ou n'en est-il pas une ? S'il n'en est pas une, les animaux sont des machines parfaites, mais rien de plus. S'il en est une, réside-t'elle dans le corps de l'animal, où lui est-elle étrangére ? Médecin de ses propres maux, un Chien cherche les plantes propres à le guérir. Ce qu'il fait s'opére avec une merveilleuse justesse ; & Galien ne seroit pas capable d'un choix plus sage ; puisque l'herbe que prend cet animal est la seule qui puisse le soulager. C'est donc une intelligence, une ame éclairée par la raison même, qui le conduit vers la plante salutaire. Mais quelle est cette ame ? Osez-vous dire que ce soit celle du Chien ? Surchargé d'humeurs, comment a-t'il apris qu'il devoit se purger ? qu'il le seroit par le suc d'une certaine plante : que la vertu de ce simple résidoit dans ses feuilles & non dans sa racine ; qu'il n'en devoit prendre enfin que telle ou telle quantité ? Mais il a, je le veux, toutes ces connoissances dont il n'acquit jamais une seule : comment choisira-t'il dans un si grand nombre de plantes celle qui lui convient ? La démêlera-t'il par l'odo-

rat, par la couleur, par la figure? Jamais il ne l'a ni vûe ni sentie. Cependant l'animal y va droit sans prendre le change; il ne desire, ne cherche, ne saisit qu'elle. Podalyre, Hippocrates n'avoient pas un pareil discernement. Ce sçavoir qui les rendit célébres, ils le dûrent à l'opiniâtreté de leurs travaux, à l'expérience, à l'étude aprofondie de nos maux, & de l'art de les guérir; à peine le Dieu d'Epidaure, à qui, selon la Fable, Apollon avoit communiqué sa sçience avec la vie, auroit-il pû se vanter d'avoir un coup d'œil si juste.

Reconnoître dans les animaux cet instinct parfait que la Nature nous a refusé, c'est élever au-dessus de l'homme, je ne dis pas seulement ce chien instruit de tant de secrets utiles, cette perdrix si sçavante en naissant, mais tout oiseau, tout poisson, toute espéce de brute; c'est en faire des demi-Dieux. Si vous en avez cette idée, ne poursuivez donc plus & sur terre & sur mer ce peuple innocent & timide. De quel droit employez-vous contre lui la force & la ruse? Pourquoi mettre au nombre des jeux champêtres ce genre de guerre injuste, lâche, inhumain? Pourquoi dévorer les animaux avec un plaisir barbare? Vous accusez le loup d'être féroce; & plus cruel que le loup même, vous égorgez sans scrupule de tendres agneaux; ingrat, vous massacrez ces bœufs qui cultivent vos terres: pour prix de leurs services, leurs cadavres sont étalés devant la porte de vos maisons! Cessez de vous repaître du sang de ces malheureux: c'est le sang de vos freres. Eléves d'Epicure refuserez-vous ce titre aux animaux? Invariablement attachés à vos maximes, ils les suivent avec une ardeur, avec une docilité, capables de servir d'exemple à tout le troupeau de votre maître. Ils n'ont en effet ni l'idée d'un créateur, ni celle d'un avenir. La crainte des enfers ne trouble point

leur repos : sans religion, sans inquiétude, ils fuyent la douleur, ils se livrent aux charmes de la volupté. Bornés aux alimens, aux plaisirs qui leurs sont propres, jamais ils ne portent leurs vœux au-delà de leurs besoins. Enfans de la Nature ! Sages vraiment heureux, dignes ornemens de l'Ecole Epicurienne !

Mais ces intelligences presque divines, qui, selon vous, n'agissent que par inspiration, vous les outragez d'une manière atroce, en les soutenant corporelles, en les condamnant à mourir comme tous les corps. J'ai prouvé qu'un être qui connoît & qui desire est indivisible, dès-lors indissoluble, & par conséquent immortel. Quel dégré d'évidence n'acquiert pas cette vérité, lorsqu'il s'agit d'un être capable, non de conjecturer, mais de prévoir avec certitude, d'un être infaillible dans toutes ses démarches, & qui d'un pas assuré tend au bonheur, évite les maux qui le menacent. Ce ne sont point des ames, ce sont des génies qui résident dans les brutes. Dites donc, avec Pythagore ; dites avec les Philosophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les ames de leurs ancêtres ; dites avec les anciens habitans des contrées qu'arrose le Nil, qu'une seule intelligence anime successivement plusieurs corps ; que d'un animal elle passe dans un autre, & que toujours la même, elle ne fait que changer de demeure, comme nous changeons d'habits. Vêtus hier d'une étoffe de laine, nous le sommes aujourd'hui d'un tissu d'or & de soïe.

En effet, quoique chimérique, cette opinion n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'ame, elle ne peut même être détruite par les seules armes de la raison. Mais imaginer une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, sans admettre une Divinité ; supposer dans les bêtes un instinct qui n'ait d'autre source que la

matiére, c'eſt embraſſer des erreurs abſurdes. Ou refuſez aux animaux le ſentiment, la volonté, la connoiſſance ; ou ſi vous leur accordez ces avantages avec le vulgaire, donnez-leur donc une ame immatérielle, comme eſt la nôtre. Une ame qui reſſemble à celle de l'homme ne peut être corporelle. L'inſtinct eſt donc une chimére, ſi par ce nom vous n'entendez une intelligence, ou réſidente dans les brutes & capable de raiſonner, de prévoir, de diſcerner le bien d'avec le mal, de conſerver une vive image des objets dont elle aura reçu l'impreſſion ; ou ſupérieure aux animaux, & qui gouvernant ces corps aveugles ſans leur être attachée, rempliſſe à leur égard les fonctions d'une ame intérieurement agiſſante. Tout ce qui éxiſte dans le monde eſt intelligence ou matiére, ou dépend de l'une de ces deux ſubſtances, & jamais unemode de la premiére n'en peut devenir un de la ſeconde ; elles ſont eſſentiellement ſéparées par un intervalle infini.

Vous pouvez donc traiter les animaux d'êtres purement matériels ; mais dès-lors privés de connoiſſance, d'amour, de tous les attributs de l'ame, ce ne ſeront plus que des machines conſtruites avec un art merveilleux. De ſimples machines, vous récriez-vous, ſeroient-elles capables de tant d'effets ſupérieurs à la plûpart des opérations de notre ame ? C'eſt un problême pour vous, Quintius, qui ne donnez au monde d'autre cauſe quele vuide & les atômes : mais nous qui le regardons comme l'ouvrage de la Divinité, nous aſſurons avec confiance, que toutes ces merveilles ont pour Auteur un agent ſuprême, & que les brutes ſont gouvernées par l'intelligence qui tient les rênes de l'Univers. En conſtruiſant ces automates, en les rendant par le nombre & la délicateſſe de leurs organes propres à tant de fonctions qui nous étonnent,

elle a voulu sans doute, offrir à nos yeux des monumens toujours visibles de sa puissance. C'est donc en vain qu'on cherche dans les brutes mêmes cette intelligence qui préside à leurs actions. Une machine annonce du raisonnement, de l'art ; du dessein dans l'ouvrier qui l'a faite, & non pas dans elle-même. Vous voyez tourner ensemble les meules d'un moulin qui se meut au gré d'un fleuve ou du vent. Les grains s'y broyent à mesure qu'ils tombent, & de leurs particules les plus fines précipitées par des tamis impénétrables aux plus grossiéres, se forme un amas de farine pure & déliée. Voilà certainement des traces d'intelligence : prétendrez-vous qu'elle réside dans la machine même ? On vous répondroit que tous ces effets sont produits par la seule action de l'air ou de l'eau. Le mécanisme d'une Pendule m'offre une image de celui de l'univers. Une piéce unique en est le mobile. Elle fait tourner un grand nombre de rouës, dont le balancier réglé le mouvement ; & par la révolution d'une aiguille, elle marque le cours rapide du tems, partage les jours en intervalles égaux, indique les heures & les divise. A la vuë de ce chef-d'œuvre de l'art, je donnerai de grands éloges au génie de l'inventeur, à l'adresse de l'ouvrier : mais je ne chercherai ni cette adresse, ni ce génie dans l'ouvrage même : quoiqu'une si merveilleuse découverte soit l'objet de mon admiration, & qu'en tirant le cordon de la Pendule, j'aprenne l'heure par sa réponse.

L'homme est plongé dans une épaisse obscurité. Ses yeux bornés à l'écorce des objets, les aperçoivent à peine au travers d'un sombre voile : ses productions sont le fruit pénible & lent du travail & de la constance. Pour assujettir à l'art la matiére indocile, pour lui faire adopter différentes formes, il est forcé de la remanier sans

ceſſe, de dompter pas mille inſtrumens l'opiniâtreté de ſes refus. Cependant l'homme parvient à tracer avec juſteſſe le cours des aſtres, à preſenter un image fidèle de l'univers. Et nous croirons que le Créateur, le Souverain, l'Arbitre tout-puiſſant de la Nature n'a pû donner à certains corps une organiſation, qui les rendît ſuſceptibles d'un grand nombre de mouvemens, produits par le ſeul cours des eſprits animaux? Ce fluide imperceptible en circulant, ne peut-il pas faire couler dans leur ſang un feu pur & ſubtil, qui entretienne ces corps dans la ſoupleſſe néceſſaire à leurs fonctions; qui conſerve aux diverſes parties leur ſituation, leur forme, leur uſage? Tout ce mécaniſme, pour s'éxécuter, aura-t'il beſoin d'une intelligence particuliére à l'animal? N'eſt-ce pas aſſez qu'il porte le caractére & l'empreinte de l'intelligence ſouveraine; qu'auteur de cette machine, Dieu même en meuve les reſſorts? Oui, Quintius, les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. Ceſſez d'être ſourd à leur voix: de concert avec toute la nature, les corps organiſés publient la puiſſance & la ſageſſe de ce principe intelligent, qui ſeul éternel a créé le monde & le gouverne.

Mais, dites-vous, que font dans les animaux les organes des ſens, ſi le ſentiment leur manque? Préciſément ce que ces organes font en nous: avant que notre ame ait découvert les objets extérieurs, par l'avis que lui donne le mouvement des fibres du cerveau, ou pour parler plus juſte, que lui donne Dieu lui-même, en conſéquence de ce mouvement. Le corps de l'homme & celui de l'animal ſont des machines capables toutes deux d'être muës par les objets étrangers, c'eſt-à-dire, à l'occaſion de ces objets, par l'action de Dieu même, leur unique moteur. La ſeule différence entr'elles, c'eſt que notre ma-

chine eſt ſouvent ébranlée par l'entremiſe & avec la participation de notre ame : que celle des bêtes l'eſt toujours ſans ame. Je me borne au ſeul éxemple de la viſion. Les rayons de lumiére qui portent l'image des objets arrivent droit à la prunelle, d'abord reçus par la cornée, ils pénétrent enſuite l'humeur aqueuſe, puis le Criſtallin, dont la convéxité les rend moins divergens. De là ces rayons ſe raſſemblent dans le fond de l'œil, & peignent ſur la rétine, comme ſur un carton noir, les couleurs & les figures. Leur impreſſion ébranle les fils déliés du nerf optique; & cet ébranlement fait paſſer l'image juſqu'au cerveau. Juſques-là je n'ai rien décrit que la ſimple machine ne puiſſe éxécuter en nous, comme dans les brutes. Quoique tout s'y paſſe dans un ordre merveilleux, tout s'y paſſe ſans le concours de notre ame. Accordons aux animaux cette partie de la viſion de laquelle réſulteront en eux divers mouvemens. Que l'autre partie ſoit réſervée aux hommes qui ont la faculté de percevoir ces images ; de les juger, & de conſidérer ſous toutes ſortes de points de vuë, les objets qu'elles repreſentent : ces opérations plus relevées ſont du reſſort d'un être incorporel.

J'ai dévelopé toutes les raiſons qui fondent le doute des Philoſophes ſur la réalité de l'ame des bêtes. Dans une matiére obſcure le doute eſt l'effet d'une prudence éclairée qui craint de ſe tromper. Si mon explication n'eſt pas véritable, elle le peut être, & c'en eſt aſſez, je le répéte, pour faire de cette queſtion un problême difficile : je dirois preſque inſoluble. Or toute conſéquence tirée d'un principe incértain : eſt elle-même incertaine. Tout ce que vous prétendiez inférer de cette ame des bêtes, contre les propriétés de la nôtre, ne conclud donc rien. Toutefois s'il vous faut un ſentiment fixe ſur ce point, choiſiſſez entre le ſyſtême de Pythagore

toujours floriſſant malgré ſa vieilleſſe, & l'opinion de Deſcartes plus ſuivie de nos jours que celle de l'ancien Philoſophe. Donnez aux bêtes une ame incorporelle, ou prononcez nettement qu'elles n'en ont point. Il ne vous eſt pas permis de prendre entre deux routes ſi contraires ce milieu qui peut-être vous plairoit davantage. Le ſeul parti qui reſte à votre choix, c'eſt de ne ſuivre aucune des deux, & de chercher à connoître notre ame, uniquement par elle-même, en laiſſant les animaux dans la nuit épaiſſe qui dérobe leur nature à nos yeux.

Vous croyez, je le ſupoſe, que le flux & le reflux de la mer ſont cauſés par la preſſion de la lune. Si quelqu'un en combattant cette idée vous alléguoit pour raiſon, que le même Phénoméne a lieu dans cette planéte, vous lui demanderiez quelle preuve il a que la lune ait une mer, & que cette mer ait de pareils mouvemens. La lune, vous diroit-il, eſt une terre ſemblable à celle que nous habitons; quoique placée dans un autre point du ciel, tout ce qui ſe voit dans la nôtre doit être cenſé ſe trouver dans celle-là. Vous repliqueriez que ces deux globes peuvent être fort différens; & vous ſeriez en droit de le repliquer, parce que leur reſſemblance n'eſt pas encore parfaitement établie: vous ajouteriez néanmoins que s'il ſe trouve dans la lune un océan ſujet à ces agitations périodiques, il les doit à la preſſion de notre terre. Pourquoi donc vouloir étudier l'homme dans les animaux, puiſque leur nature eſt moins connuë que celle de l'homme, & qu'il eſt démontré que s'ils ont une ame ſemblable à la nôtre, elle eſt incorporelle: que s'ils en ſont privés, cette privation ne nous intéreſſe pas? Leur état ne peut influer ſur le nôtre, ni dès-lors affoiblir les preuves ſur leſquels ſe fonde la ſpiritualité de l'ame. Le ſentiment qui l'établit & qui ren-

ferme la matiére dans ſes limites, eſt apuyé ſur d'inébranlables colomnes.

VI. Ce n'eſt pas toutefois pour nous donner un ſpectacle inutile, que les animaux ſont devant nos yeux. Ils nous démontrent une importante vérité ; c'eſt que tels qu'ils ſoient, ils ont pour auteur un Dieu qui les conſerve, pour moteur un Dieu qui les gouverne. Que je fixe en effet mes regards ſur un animal, je remarque en lui deux genres d'actions ; les unes ſont propres à l'eſpéce dont il fait partie ; les autres lui ſont communes avec ceux des eſpéces différentes. Si ſon corps m'offre les organes particuliers deſtinés à ces opérations particuliéres, & des membres communs chargés des fonctions communes, puis-je méconnoître dans ce mécaniſme les traces d'une ſouveraine Intelligence ? Or telle eſt ſa ſtructure ; telle eſt celle de tous les animaux. Tous ont une tête, un goſier, des viſcéres, des nerfs, des veines ; dans tous circule un fluide dont le mouvement a pour principe celui du cœur ; tous peuvent concourir à la propagation de leur eſpéce. Mais comme diſperſés dans les airs, ſur la terre, au fond des eaux, ils ont des inclinations auſſi variées que leur forme, des façons de vivre auſſi différentes que les lieux qu'ils habitent, on remarque dans ceux de chaque eſpéce des membres propres à ces uſages divers.

Parcourez d'un coup d'œil cette prodigieuſe multitude d'oiſeaux. La nourriture convenable à chacun eſt éparſe loin de ſa demeure, dans les campagnes, dans les eaux, dans les vaſtes ſolitudes de l'air. Pour être en état de la chercher avec moins de fatigue, ils ont deux aîles également legéres : ils ont de chaque côté des muſcles dont le jeu donne aux plumes, aux aîles, à tout le corps une agitation réglée ; ils

ont enfin une queuë fléxible, eſpéce de gouvernail qui dirige leurs mouvemens. Pluſieurs pour qui les grains & les autres productions de la terre n'ont aucun attrait, ne vivent que de rapines. Ceux de cette eſpéce portent des ongles crochus, un bec armé de faulx tranchantes, des ſerres vigoureuſes, un poitrail endurci aux combats. Il en eſt d'autres qui ne doivent chaſſer que la nuit, parce que c'eſt la nuit ſeulement, que leur proye ſort de ſa retraite. Ceux-ci ne peuvent ſoutenir l'éclat du ſoleil. Accablés, tant qu'il luit, d'un ſommeil profond, ils ne quittent point les cavernes, dont l'obſcurité les défend contre les traits de la lumiére. Aveugles durant le jour, ils ont pendant la nuit les yeux perçans, afin de pouvoir au milieu des ténébres découvrir ce qu'ils cherchent. A peine ont-ils la force de ſe ſoutenir en marchant; leurs ailes ſont foibles, parce que dans le tems qu'ils volent ils n'ont point d'ennemis à redouter dans les airs. Ceux des oiſeaux, que nous voyons nager ont les pattes étenduës, plattes, garnies d'une membrane qui joint enſemble tous leurs doigts, & dont ils ſe ſervent comme d'une rame pour avancer en repouſſant l'eau. On obſerve dans les plongeons, eſpéce d'Amphibies, un trou ovale par lequel leur ſang entre dans l'aorte, ſans toucher aux poumons. Ainſi ce fluide ne paſſe dans ces animaux que par le ventricule droit du cœur, tant qu'ils demeurent ſous les eaux, ils vivent ſans reſpirer, comme vivent les enfans dans le ſein de leurs meres.

Tous les oiſeaux aquatiques ont de plus été pourvûs par la nature d'une liqueur graſſe & viſqueuſe. Ils s'en ſervent de tems en tems pour luſtrer leurs plumes plantées dans un duvet épais afin de ſe rendre impénétrables à l'eau, dont l'humidité pourroit leur cauſer un froid dangereux. Quelques-uns, ſans ſçavoir nager, ne

vivent que de leur pêche. Voyez quelle eſt la hauteur de leur corps, la longueur démeſurée de leurs jambes, de leur bec & de leur col. En effet, comme ils ſe promènent dans les marais, dans les vallons humides & ſur le bord des riviéres, il falloit qu'ils ne fuſſent point en riſque de ſe noyer, & qu'ils puſſent ſaiſir aiſément leur proye cachée ſous la ſurface des eaux. Pour ceux qui ſçavent nager, ils conſtruiſent leur nid entre les joncs qui bordent le rivage. Les autres eſpéces d'oiſeaux font leur nid à terre, ou ſur des branches; à terre, ſi leurs petits peuvent marcher dès qu'ils ſont éclos; ſur des branches, ſi leurs petits naiſſent incapables de faire d'abord uſage de leurs membres. Captifs dans ces berceaux ſuſpendus, ils ſemblent par de plaintifs accens, expoſer leurs beſoins. Les peres excités par ces cris, leur portent avec une tendre aſſiduité des alimens déja preſque digérés; & c'eſt pour cela que dans leur goſier ſe trouve une eſpéce de poche, qui leur ſert de réſerve.

Si je jette les yeux ſur les animaux aquatiques, je remarque la même variété. L'eſpéce des poiſſons vit autrement que celle des coquillages, leur nourriture n'eſt pas la même; & quoiqu'également citoyens des ondes, ils habitent dans ce vaſte empire des contrées différentes. Les uns ſont répandus au fond de la mer, dans d'immenſes cavernes, dans des vallons inacceſſibles: les autres s'attachent aux rochers, & ſe diſperſent dans le ſable, ſur ſes bords toujours blanchis par les flots. Mais ce que vous devez ſur-tout remarquer, Quintius, c'eſt que tout poiſſon porte dans ſa poitrine une veſſie qui s'enfle au gré de l'animal, & qui le rendant plus leger, lui donne le moyen de ſe tranſporter par-tout, d'avancer obliquement, de tourner ſur lui-même, de plonger & de s'élever, de ſe mouvoir en un mot dans tous les ſens. Ainſi la premiére fois

que s'essaye un jeune nageur, avant que d'enfoncer un pied timide aux sein des eaux, il suspend à ses épaules des calebaces, dont l'intérieur rempli d'air, donne à ce corps novice un équilibre qu'il ne sçait pas encore se procurer. Les poissons ne tirent pas un moindre avantage de leurs ouies. Ce sont des espéces de poumons placés à la partie inférieure de la tête, & dont une infinité de filets membraneux, pliés & repliés mille fois composent le tissu. Une double lame osseuse les couvre : par la continuité de ses inflexions, elle facilite la respiration de l'animal, & le met en état de tirer de l'eau tout ce que l'eau renferme de particules d'air.

Dois-je m'engager dans une foule de détails qui semblent croître à mesure qu'on le parcourt ? Remarquerai-je toutes les variétés qu'offrent à mes yeux les innombrables habitans des ondes ? Combien n'en trouverois-je pas dans les animaux terrestres, même en me bornant aux seuls quadrupedes ? L'organisation de leurs différentes espéces est aussi diversifiée que leur façon de vivre. Ceux qui se nourrissent d'herbages & de plantes, ont des dents : les unes antérieures & tranchantes coupent l'herbe : les autres placées au-dedans, en forme de meule, la broyent & en tirent le suc. Pour ceux qui vivent de sang, leur gueule est armée de faulx ; ils ont des griffes énormes & pointues, qui leur servent à déchirer leur proye. Le Sanglier, dont la nourriture se borne aux racines & aux oignons des plantes, fillonne la terre la plus dure, avec un musle qui l'est encore davantage, & passe les nuits entiéres à labourer les forêts. Pendant le jour, voluptueusement couché dans la fange, il y jouit d'une odeur qui n'est agréable qu'à lui seul. Les armes données aux bêtes pour leur défense, ne sont pas moins variées : je ne prétens pas les détailler toutes ; mais considérez

quelle eſt la force de l'aiguillon que portent de foibles inſectes ; combien on voit d'animaux armés de cornes, toutes différentes, ſelon l'eſpéce. Pluſieurs ont la corne du pied d'une ſeule piéce ; d'autres l'ont fenduë : elle leur ſert, non-ſeulement à marcher, mais à repouſſer l'ennemi. Jettez les yeux ſur ce Porc-épic, dont le corps eſt un carquois, ſur les boucliers du Crocodile, ſur les épées & dards que portent quelques poiſſons. Le Chameau, né ſous un Ciel brûlant, eſt deſtiné par la nature à ſuivre dans des vaſtes ſolitudes les caravanes des Arabes & des Ethiopiens. Il paſſe ſes jours à porter des charges peſantes au milieu des contrées arides, dans des plaines de ſable, que n'arroſent ni fleuves ni lacs ; où jamais les eaux du Ciel ne ſupléent à la ſéchereſſe de la terre. Si la grandeur de ſa taille, ſa force, ſa docilité répondent à cette pénible deſtination, la ſtructure d'un de ſes principaux organes, achéve de l'y rendre propre. Son eſtomac renferme de grandes poches : eſpéce de réſervoirs capables de retenir l'eau que l'animal puiſe dans le peu de ſources qu'il rencontre, & de la diſtribuer à ſes membres épuiſés, toutes les fois qu'il eſt preſſé par la ſoif. Ainſi cet arbuſte, dont la tige élevée croît & verdit ſur le tuf, entre les cailloux & les ronces, le chardon, qui ne tire pas de ſa racine une ſéve aſſez abondante, fait éclore de ſa tige même des feuilles où ſe raſſemble & ſéjourne la roſée qui tombe du Ciel au retour de l'aurore. De ces vaſes elle coule dans le corps languiſſant de la plante, & la rafraîchit par une douce humidité. Voilà ce que n'ont pû produire ni le concours fortuit, ni l'aveugle liaiſon de vos atômes, ni cette force chimérique que vous attribuez au mouvement de la matiére.

En effet, ce deſſein que vous admirez dans les foibles productions de l'art, par quelle hi-

zarrerie prétendez-vous le méconnoître dans l'œuvre de la Nature. Une machine, dont l'inimitable compoſition ſurpaſſe infiniment tout ce que peuvent l'adreſſe & les efforts des Mortels, eſt, à vous entendre, fabriquée par la main capricieuſe du hazard ! Vous avancez, ſans rougir, que ce corps ſi parfait n'eſt créé pour aucune fin : que ſes membres n'ont point été deſtinés aux fonctions qu'ils rempliſſent : que les hommes ont vû, parce qu'un aveugle concours de corpuſcules leur a fait trouver des yeux capables de voir. Mais quand vous ſoutenez cette abſurde ſyſtême ; quand pour l'établir, vous me dites que la formation de ces membres divers a précédé la connoiſſance de leurs uſages, parlez-vous de bonne-foi, Quintius ? Votre argument démontre que ces organes n'ont pas été fabriqués par la main des hommes : mais peut-on en conclure qu'ils ne ſont pas l'ouvrage d'une Intelligence ? Ces étables qui défendent les troupeaux contre la fureur des loups & les injures de l'air n'ont point été bâties par le ſoin des animaux qu'elles renferment. Elles l'ont été par les hommes qui les deſtinoient à ce double uſage. Vous penſez que le nid d'une Hirondelle, que celui d'une perdrix ne ſe conſtruiſoient pas ſans deſſein. Fier de ces éxemples, vous ſouteniez avec confiance que les brutes avoient une ame ſemblable à la nôtre : & contraire à vous-même, vous croirez que les membres de l'Hirondelle, que ceux de la Perdrix, infiniment ſupérieurs à leurs ouvrages, ſont une production du hazard ! Dites donc que ce pont ſur lequel vous traverſez une large riviére, n'a pas été bâti à deſſein ; mais que les pierres toutes taillées ſont d'elles-mêmes, tout-à-coup ſorties des carriéres ; que d'elles-mêmes elles ſe ſont élevées ſur des pilotis naturellement enfoncés dans le ſein de la terre ; que formant des arcades par de

de fortuites combinaisons, elles ont par hazard frayé dans les airs un chemin assuré, & forcé le fleuve à couler sous le joug, & joint ces deux bords par un lien durable. Dites aussi que cette flotte nombreuse ne fut jamais construite sur le rivage de la mer. Du haut des montagnes une forêt sera descendue sur la côte: les bois se seront joints d'eux-mêmes, sans avoir été mis en œuvre: le fer qui unit entr'elles les planches de chaque vaisseau, n'aura été ni forgé, ni battu sur l'enclume: les cordages n'auront point été filés; & les voiles, sans avoir été tissues, se seront de leur propre mouvement attachées à des mats rencontrés par hazard.

Mais pourquoi m'arrrêter à combattre de pareilles absurdités? Un homme capable de les soutenir, auroit-il encore quelqu'étincelle de raison? Renoncez donc à de vaines chimères; cessez de méconnoître dans l'organisation des animaux, une intelligence, que vous ne rougissez pas d'attribuer à leurs moindres actions. Soit que vous leur supposiez une ame, soit que vous les regardiez comme de simples automates, admirez-en la structure, & rendez hommage à leur Créateur.

SOMMAIRE
DU LIVRE SEPTIÉME.

CE Livre roule sur une des plus grandes questions de la Physique, sur le principe du renouvellement des différentes espéces. Cette reproduction qui les conserve inaltérables, fournit une preuve trop forte de la sagesse toute puissante du Créateur, pour ne pas mériter d'être aprofondie dans un Ouvrage consacré tout en entier à mettre dans un nouveau jour l'éxistence & les attributs de la Divinité.

I. *Après avoir montré l'importance du sujet qu'il va traiter, & sa liaison avec ceux des Livres précédens, le Poëte annonce qu'il regarde la propagation de chaque espéce d'animaux ou de végétaux, comme le dévelopement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus.*

II. *C'est en quelque sorte prouver une hypothèse que de détruire toutes celles qui lui sont opposées. L'Auteur, avant que d'exposer les preuves directes de la sienne, réfute les sentimens contraires. Il expose d'abord, & renverse la ridicule opinion des Epicuriens sur l'origine de l'espéce humaine, & de toutes celles qui peuplent l'Univers. Il passe ensuite aux formes substantielles d'Aristote, dont il fait voir l'absurdité. Il prouve enfin contre Epicure & les autres Matérialistes, que les germes d'où sortent les animaux & les*

semences qui produisent les plantes, ne sont l'effet, ni du hazard, ni des combinaisons de la matière ni des loix du mouvement, que ces principes d'un nouvel être ne sont point un extrait des différentes parties de l'être déja formé; qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui ne l'est point.

III. *L'organisation des plantes & des animaux est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. Pour le montrer, l'Auteur examine la structure du corps humain: il ne se contente pas d'une description séche des parties dont cette sçavante machine est l'assemblage, il en considére les fonctions, l'ordre, le raport naturel; il se plaît à faire sentir la beauté de ce mécanisme, qui presente un spectacle si digne de l'admiration d'un Philosophe.*

IV. *L'art ne brille pas moins dans la structure de tous les animaux. Il est sur-tout visible dans la formation de l'œuf des insectes qui doivent passer par diverses métamorphoses, du Ver à soye, par éxemple, dont le Poëte fait une élégante peinture. Il insiste sur la constante uniformité qui régne dans chaque espéce, soit d'animaux, soit de végétaux.*

V. *Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui respire ou vegéte est soumise à des loix immuables. L'auteur éxamine à quelle cause on la peut attribuer, & fait voir qu'il faut en conclure:*

1°. *Que les individus de chaque espéce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire sans cesse de pareils.*

2°. *Que ces principes primitifs ſont des germes invariables renfermés originairement dans un ſeul.*

3°. *Que ce premier germe, dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpéce, a pour cauſe un Etre prévoyant, unique, tout-puiſſant, éternel.*

4°. *Que la tranſmiſſion de ces germes, auſquels eſt attachée la conſervation des différentes eſpéces, ſe fait dans chacune, de mâles en mâles.*

VI. *Toute l'eſpéce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'eſt une concluſion réſultante de tout ce qui précéde & que fortifie la fameuſe expérience d'Hartſoeker. Le Poëte la cite, en dévelope toutes les conſéquences, & répond à diverſes objections.*

VII. *On pourroit repliquer, 1°. que des corpuſcules auſſi fragiles, auſſi ſujets à s'altérer, que le ſont des germes imperceptibles, ne peuvent ſubſiſter & ſe défendre pendant des ſiécles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent ſans ceſſe. 2. Que l'exiſtence de tant d'êtres concentrés dans un corps ſi petit, eſt inconcevable. L'Auteur qui ſe propoſe ces difficultés en donne la ſolution.*

VIII. *Le huitiéme & dernier Article traite preſque tout entier de la propagation des végétaux. Le Poëte fait voir que la terre, la chaleur, les pluyes, les roſées contribuënt à leur accroiſſement, mais ne peuvent les produire : qu'il n'eſt aucune plante ſans ſemence ; qu'au fond de chaque graine réſident des graines ſans nombre, renfermées les*

unes dans les autres, & dont la moinare contient un rejetton déja formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne & du froment, lance quelques traits contre les Philosophes qui croyent que la corruption de la matiére engendre les insectes, & termine ce Livre, en presentant l'abregé du sistême qu'il vient d'établir.

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE SEPTIÉME.

I. JE vous ai montré, Quintius, par des preuves sans nombre, qu'il est un Auteur de l'Univers ; que la liaison fortuite des atômes n'a pû former aucun corps, & que ni l'éxistence, ni le mouvement ne sont essentiels à la matiére. Nous avons ensuite considéré la nature de notre ame, & parcouru les différentes espéces d'animaux dont le monde est peuplé. Dans leur sçavante composition, supérieure à celle des autres corps, nos yeux ont reconnu l'empraînte d'une intelligence toute-puissante. Ainsi tous les êtres insensibles, ainsi tous ceux qui respirent annoncent qu'ils ont un Dieu pour pere. Mais il reste une preuve plus éclatante de cette vérité. Etudiez à fond le principe du renouvellement de ces êtres divers : éxaminez comment les hommes, les animaux, les plantes, en un mot tous les corps organisés, perpétuent leur espéce ; par quel moyen, en se détruisant, ils laissent une postérité qui les remplace : reproduction qui fait que la naissance & la mort se combattent éternellement, & que la succession d'objets toujours nouveaux entretient un spectacle uniforme sur

la scène de l'univers. Tels on voit les fleuves rouler sans interruption dans leur lit, toujours les mêmes, quoique sans cesse renouvellés: un écoulement continuel précipite leurs eaux fugitives dans les abîmes de la mer. Aussi rapide dans leurs cours, nos générations se suivent & disparoissent. Membres périssables d'un corps immortel, les êtres particuliers tombent en foule sous les coups de cette faulx meurtriére, qui moissonne sans distinction tous les âges : mais le tout qu'ils forment par leur réunion subsiste malgré ses pertes ; & cette perpétuelle durée, chaque espéce la doit à l'inépuisable fécondité d'un germe unique. Dans ce germe précieux, chef-d'œuvre de sa puissance, le Créateur a sçû par un art infini, renfermer la suite innombrable des races futures, que sa main développe successivement.

II. Quel est sur cette merveilleuse propagation le sistême d'Epicure ? J'entends Lucrece en relever la beauté. Né pour éclairer les humains, son Héros, si je l'en crois, a pénétré jusqu'aux sources de la Nature & rompu le voile qui la déroboit à nos regards. Nous lui devons la découverte de l'origine & de l'essence des êtres : ce génie lumineux les expose dans le plus beau jour à nos yeux étonnés. Soupçonneroit-on que ces magnifiques éloges sont prodigués à la plus absurde des fictions ? Les premiers Grecs débitoient que la chaleur avoit fait éclore d'un humide limon le redoutable serpent que le fils de Latone perça de ses fléches. Digne héritier de ces peres de la Fable, Epicure osoit avancer qu'après l'écoulement des eaux dont la terre avoit d'abord été couverte, sa surface fut long-tems un marais immense, qu'échaufférent par degrés les rayons du Soleil ; & que ce fond devenu tout-à-coup fertile, produisit les différentes espéces d'êtres vivans qui peuplent l'univers. Les in-

sectes en sortirent les premiers : leur organisation fut un jeu pour le hazard. Ensuite nâquirent les oiseaux, les reptiles, les quadrupédes, les hommes mêmes, supérieurs au reste des animaux par l'attribut glorieux de la raison. Les espéces aujourd'hui subsistantes ne sont pas les seules que la terre ait engendrées pour lors : il en parut une infinité d'autres dont nous n'avons pas l'idée : que ne produisit point le hazard ! mais nées stériles, & bien-tôt éteintes par le défaut de rejettons, elles périrent comme des plantes dont la racine est coupée. Leur dissolution suivit de près l'instant qui les vit éclore. Il ne subsista que celles dont les individus avoient reçu fortuitement, avec le desir naturel de se reproduire des organes propres à la propagation.

Dans quel état & de quelle taille étoient ces premiers hommes qui sortirent ainsi du sein de la terre ? Ils étoient, dit Epicure, ce que nous sommes en naissant, foibles & petits : c'est une loi générale pour les êtres de toute espéce. D'où tiroient-ils leur subsistance ? La question est pressante : elle auroit pû déconcerter une imagination moins féconde ou moins hardie. Mais Epicure sçait y répondre ; avec un front comme le sien, on n'est jamais réduit au silence. Nouvel Alexandre, il coupe le nœud sans hésiter. « Nul » embarras, nous dit-il, pour la nourriture des » hommes ; le hazard y avoit pourvû. Des sources abondantes d'un lait délicieux sorties du » sein de la terre, rouloient sur des lits de glaise » & de limon. Ces ruisseaux portés par un cours » naturel vers les lévres de cette multitude naissante, firent couler dans leurs veines une douce » liqueur, & les nourrirent mieux que n'auroit » fait la mere la plus tendre. C'est ainsi que les » premiers hommes, épars entre les agneaux & » les pacifiques ayeux des lions & des ours, puisérent la vie dans un limon échauffé par les » rayons du soleil. «

Mais si je dois admettre de pareilles chimères, qu'il me soit donc permis d'adopter toutes les fables dont se repaissoit la frivole Gréce ; de croire que les restes d'un déluge ont produit des Serpens ; que nous devons à des pierres jettées par Deucalion le renouvellement de notre espéce ; que des dents du Dragon de Cadmus semées dans la campagne, sortit une foule de guerriers pleins de force & de courage ; que des Géants, enfans de la terre, ont tenté d'escalader le Ciel. Pourquoi ne pas croire aussi que des œufs de Fourmis repeuplérent la Ville d'Eaque, dont la fureur de Junon avoit exterminé les habitans ; que Minerve est sortie toute armée de la tête de Jupiter ; que l'Isle de Cypre reçut Vénus produite avec tous ses charmes par l'écume des flots : que dans les champs de l'Arabie, le Phénix renaissant de ses propres cendres, se compose de nard & de myrrhe un nid, son cercueil & son berceau ; enfin que l'amour insensé d'un Sculpteur pour l'ouvrage de ses mains anima le marbre insensible ? Ennemis dans tout le reste, la superstition & l'impiété s'accordent en un point : toutes deux pour leur défense ont recours à des fables ridicules, & toutes deux les proposent à leurs partisans, comme de respectables vérités.

C'est en effet ici que je peux, incrédule Quintius, en apeler à vous-même. Vous croyez un homme qui vous débite tant de mensonges ; & par un doute bizarre, vous balancez à recevoir de ma bouche tant de dogmes inconteſtables ! Quels monstres n'enfante point l'imagination déréglée d'un Poëte irreligieux ! En prétendant bannir de l'univers une Divinité dont l'univers annonce la puissance, il ne rougit pas d'organiser le corps de la terre sur le modèle de ceux dont est peuplée sa surface : d'en tirer les hommes & les animaux, comme il en tire les plantes, & de faire couler de son sein un lait bour-

beux, capable de nourrir tant d'espéces si variées ! Comment la terre, après la retraite des eaux qui l'enséveliſſoient, eſt-elle tout-à-coup devenue mere, au ſeul aſpect du Soleil ? Vous ne prétendrez pas que féconde par eſſence, elle eut la vertu de produire tant d'êtres organiſés, ſans en avoir reçû les germes : ils réſidoient dans ſon ſein, puiſqu'ils en ſortirent. Mais quelle en fut l'origine ? Etoit-ce une émanation de la ſubſtance du Soleil ? Cet aſtre ayant conçu l'idée de tant d'êtres ſi parfaits, a-t'il fait prendre à différens amas de ſable humide, une forme qui les rendit propres à recevoir ces germes, à les conſerver, à les développer ? Le Soleil eſt donc un Dieu : c'eſt l'Apollon des Grecs, le pere de Phaëton, l'hôte de Thétis. Direz-vous que ces principes de tant de productions diverſes étoient d'avance renfermés dans la terre, & que la chaleur du Soleil n'a ſervi qu'à les faire éclore ? Voilà préciſément la mere des Dieux, l'amante d'Atys, Cybéle elle-même, cette Déeſſe qu'un char attelé de Lions promenoit ſur les montagnes de Phrygie.

Mais cette terre qui contient des germes ſans nombre, ne les a pas produits. Dites-moi donc, ſi vous le ſçavez, quel eſt le créateur de ceux que vous ſupoſez en dépôt dans ce vaſe immenſe ? Autre difficulté que votre ſyſtême ne réſout pas mieux : à qui tant d'eſpéces ſubitement écloſes durent-elles ces fleuves de lait, qui les nourrirent ſi à propos ? N'eſt-il pas évident qu'ils coulérent par les ordres d'une Intelligence attentive ? Sans une telle nourriture, la plûpart des animaux périſſoient preſqu'en naiſſant. Ils ne pouvoient ni ſuccer le limon qui leur ſervoit de lit, ni ſe repaître d'herbes, ni vivre d'air ; la lumiére du Soleil étoit une ſubſtance trop dure & trop ſubtile pour des corps groſſiers. A quels excès de folie l'impiété ne porte-t'elle pas un

Philosophe ? Epicure proscrit la Divinité suprême, & lui substitue le hazard. Mais que ce hazard est éclairé, bienfaisant, libéral ! Quelle mere eut pour ses enfans des soins plus tendres, plus étendus, que ceux qu'il montre pour la conservation de tous les êtres ? On n'a pas besoin de recourir à la Divinité, quand on admet un tel hazard : ou plutôt, c'est ne l'admettre que de nom : c'est malgré soi reconnoître un Dieu. Cette opinion, toute absurde qu'elle est, suposé nécessairement une Intelligence.

Enfin si nos premiers ayeux, si ceux des animaux furent enfans de la terre & du soleil, pourquoi les générations suivantes n'ont-elles pas eu la même origine ? Pourquoi cette masse autrefois si féconde, ne peut-elle à present concourir qu'à la production des plantes ou des fossilles ? Quelle cause a transporté depuis aux animaux mêmes, le droit de se perpétuer, & les a dans cette vue, distingués en deux sexes ? Si tous les êtres doivent leur naissance au hazard ; si ce sont des assemblages d'élémens dispersés dans le vuide, la terre renferme aujourd'hui autant de ces atômes propres à former des corps de toute espéce, qu'elle en contenoit au premier instant de la retraite des eaux. Elle paroit néanmoins épuisée. Rien d'animé ne sort de son sein, ni dans ces froides contrées dont la nuit céde pendant six mois l'empire à l'astre du jour, ni sous cette zône brûlante où le soleil embrase les campagnes. On trouve dans l'une ou dans l'autre région des lacs, des fleuves, des étangs ; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, on ne vit jamais la terre engendrer l'animal.

Les disciples d'Aristote croyent expliquer la nature de chaque corps en prononçant que c'est un composé de matiére & de forme : définition vague, & qui ne presente à l'esprit aucune idée nette sur la production & le renouvellement des

êtres organisés. Ce Philosophe imagine une matiére premiére, qui par elle-même n'a point de forme propre, est indifférente à telle ou telle, mais portée vers toutes par une tendance indestructible. Selon lui, la forme est une qualité qui spécifie la matiére, & détermine chaque portion de ce tout indéterminé. Arbitre de chaque être particulier, elle seule le constitue ce qu'il est: mais née de la matiére, sans la matiére elle ne peut subsister. Elle ne survit pas à la dissolution du corps qu'elle modifie; on ne l'en sépare jamais sans la détruire, tant est grande l'union que met entre ces principes ce qui manque à chacun d'eux. C'est à cette forme qu'Aristote soumet la matiére premiére, c'est elle qui disposant à son gré de toutes les parties de cette argile commune, en fabrique des corps, les façonne, les meut; & préside à leur arrangement, avec toute la sagesse du plus sage des génies. Telle fut la célébre doctrine de l'ancien Lycée; si toutefois on doit apeler doctrine un système, qui loin d'éclairer l'esprit, le repait de termes obscurs, & jette de nouveaux nuages sur la question qu'il se propose d'expliquer. En vain prétend-t'on la faire revivre, en nous rapelant la forme sous le nom de nature plastique. Cette hypothèse, en attribuant aux modifications de la matiére des propriétés qu'elles n'ont point, change le physique en moral, donne à des êtres insensibles la connoissance & l'amour, & ne nous explique ni pourquoi, ni comment une forme qui ne sçait pas ce qu'elle doit faire, agit néanmoins avec un art inimitable.

Un principe aveugle pourroit-il enfanter tant de merveilles? Philosophes inconséquens, attribuez à cette forme une intelligence supérieure à celle qui nous anime, puisque ses productions l'emportent sur les nôtres. L'homme mesure la vaste étendue des Cieux, & trace avec le compas

la route des Planétes ; il éleve de ſolides monumens, il conſtruit des ponts ; avec quelques grains de poudre il imite le Tonnerre, briſe les rochers, renverſe les murailles, & fait voler mille feux ſur des remparts ennemis. Je le vois ſur un fragile tiſſu de planches affronter les tempêtes, & découvrir au-delà des mers un nouveau monde. Mais tout ce que l'homme entreprend, tout ce qu'il exécute, n'eſt pas comparable à la ſtructure d'une graine imperceptible. Cette forme qui ſçait étendre dans une campagne les racines d'un légume, en revêtir les branches de feuilles, & renfermer ſes fruits avec ordre ſous une ſeule envelope, l'emporte à mon gré ſur Athènes entiére : ſeule elle eſt plus ſage que le Portique & le Lycée, plus ſage que tous les Mortels enſemble. Toutefois nous devons quelques ménagemens aux diſciples d'Ariſtote. Regarder ces admirables productions comme l'ouvrage d'une forme induſtrieuſe, c'eſt y reconnoître au moins un art réel, un deſſein réfléchi.

Epicure ne mérite pas la même indulgence. C'eſt un aveugle volontaire, qui ſemble n'avoir entrevu la vérité que pour la fuir. En condamnant à l'oiſiveté des Dieux dont il reconnoît l'éxiſtence, il charge le hazard ſeul d'une foule d'opérations, qu'il auroit pu partager entr'eux. De ſes profondes méditations ſur la nature de chaque corps, il conclut qu'un principe aveugle a produit l'univers, que tout ce qui varie ſucceſſivement cette vaſte ſcène eſt le réſultat du concours fortuit de certains atômes, & qu'ainſi la ſeule force du mouvement fait, ſans l'action d'une intelligence, éclore tous les êtres de germes formés par un mêlange accidentel. La principale différence que je trouve entre le ſyſtême d'Ariſtote & celui de votre Maître, c'eſt que le premier en attribuant à ce qu'il apelle *Forme*,

le droit d'organiser la matière & d'en régler les combinaisons, érige en cause toute-puissante un simple effet, & que le second ne veut pas même donner de cause à tant de merveilles.

Philosophe présomptueux qui débitez ce paradoxe, Poëte téméraire qui le parez des plus brillantes couleurs, ne voyez-vous pas que la manière dont agissent les hommes suffiroit seule pour le détruire? Quoi! les merveilles de la Nature, s'opérent d'elles-mêmes, sans dessein, sans réfléxion, sans art; & quand je parle, quand je lis, quand je marche, c'est en conséquence d'un dessein formé, c'est avec réfléxion, avec art? Malgré le nuage épais dont notre ame est ici-bas offusquée, les moindres détails de la vie la plus commune sont ou des preuves de raisonnemens ou des actes de volonté. Que sera-ce, si je vous opose les chefs-d'œuvres des Zeuxis & des Apelles, les loix de Numa, les exploits d'Alexandre?

Nous sommes saisis d'étonnement à l'aspect d'un vaisseau, qui semble, en voguant sur les flots, leur donner la loi. Le port majestueux de cette masse, en quelque sorte organisée, dont les mouvemens dépendent du concert d'une infinité de parties, frapent tout Spectateur assez instruit pour voir & pour admirer. Il contemple avec surprise la figure, la position, l'usage de chacune de ses parties, l'arrangement des voiles, la distribution des cordages, la force & la hauteur des mats; enfin la liaison de tant de piéces différentes, dont l'art a sçu former un vaste corps, capable de se défendre contre les caprices de la mer & la fureur des aquilons. Je l'ai déja dit, il faudroit avoir perdu la raison, pour ne pas reconnoître un auteur de ce bâtiment, pour le regarder comme l'ouvrage du hazard, comme l'effet d'un concours fortuit. Voyez par cette comparaison quelle est l'absurdité de l'athéisme

Mais afin de tirer de nouveaux avantages d'un exemple si frapant, qu'il me soit permis de faire une supposition.

Si ce navire produisoit un petit vaisseau, tel que nous en voyons quelquefois suspendus aux voutes des temples, ou semblables à ces modèles dont se servent les constructeurs, Epicure oseroit-il attribuer au hazard cette merveilleuse fécondité ? Non, sans doute : elle auroit pour cause une intelligence également sage & puissante. Or la structure d'un vaisseau, quelqu'admirable qu'elle soit, n'égale pas aux yeux d'un Philosophe, celle du plus petit de tous les germes. Oui, Quintius, ces villes flottantes, qui chargées de provisions immenses renferment mille habitans, ces redoutables bâtimens, qui portent la foudre & la terreur sur les côtes ennemies ; ce navire même auquel la Grece mensongére attribua le don de la parole, & qui transporta des demi-dieux en Colchide, tous ces chefs-d'œuvres de l'art ne sont rien au prix d'une graine que vous mépriſez. Cette graine est un dépôt inépuisable où résident non-seulement les plantes qui doivent éclore les premiéres, mais leurs rejettons, & tout ce que ces rejettons doivent produire dans la suite des siécles.

L'opinion des Epicuriens sur la nature & l'origine de ces germes merveilleux est une erreur grossiére. Si nous les en croyons, moins ancienne que la plante, cette semence qui doit en perpétuer l'espéce, ne naît que dans un tems marqué. C'est une portion du suc végétal, une masse composée des extraits de toutes les parties, qui mêlées ensemble, produisent insensiblement un nouveau corps. Ainsi les branches sont formées par les branches, les fibres le sont par les fibres ; & ce mécanisme, ils l'étendent à la propagation des animaux mêmes. C'est par-là qu'ils expliquent cette ressemblance, qui fait

quelquefois revivre les peres dans leurs enfans ; cette conformité qui se trouve en eux, non-seulement pour les traits & la taille, mais pour le caractére & les mœurs. De-là vient, disent-ils, que si quelques objets font une vive impression sur le cerveau d'une femme enceinte, ils pénétrent jusqu'au fruit qu'elle porte dans son sein, & le blessent, maigré tous les remparts dont cet azyle est environné. La peau tendre de l'enfant reçoitl'empreinte des frayeurs de la mere,ou des desirs qu'alluma le feu d'une imagination trop forte. Souvent même tous ses traits s'altérent, & l'homme à peine ébauché devient un monstre.

D'autres Physiciens soutiennent que les seules loix du mouvement préſident à la formation d'un nouvel être, & qu'il résulte du concours de deux principes de nature différente, comme certaines drogues sont un composé de deux simples ; comme le pain est un mêlange de levain & de farine ; comme enfin deux métaux fondus ensemble en forment dans le creuset un troisiéme. Cette masse animée par l'action vivifiante d'un esprit qui la pénétre, s'agite intérieurement. Une douce chaleur la dévelope : elle se façonne, s'organise, & prend la forme de toutes les parties de la plante, de tous les membres de l'animal. Ainsi d'un composé de mercure & d'argent dissous dans l'esprit de nitre, l'ingénieuse Chymie fait éclore cet arbre artificiel, qu'elle nomme l'arbre de Diane. La fermentation qui s'excite dans ce mêlange, en souleve les parties, & donne aux unes la figure du sol terrestre, aux autres celles d'une tige dont les branches sont chargées de feuilles. Un lingot d'or s'allonge, à mesure qu'il passe par les différens trous de la filiére ; nous l'en voyons sortir en fils plus déliés que des cheveux. Telle est, selon ces Auteurs, la propriété de la semence. Pour s'organiser, elle n'a besoin que de trouver dans le

corps de la plante des canaux d'une certaine forme. En se filtrant au travers, elle prend la figure de toutes les parties.

Mais quelle différence entre des corps organisés & des corps qui ne le sont pas! Cet arbre métallique que produit une composition de mercure & d'argent, n'est que l'aparence d'un arbre. En vain y chercheroit-on l'économie intérieure qu'on admire dans les végétaux. Il n'a ni racines, ni fibres, ni moelle; il n'est point revêtu d'écorce: ses branches ne se courbent point sous le poids des fruits; enfin ces fruits eux-mêmes ne renfermeroient pas de graines. La Nature, en se jouant, a semé dans nos campagnes des pierres dont le dehors a la forme d'une prune, d'une pêche ou d'une poire, & dont le dedans ressemble même quelquefois à l'intérieur de ces fruits. On ramasse sur le Carmel des melons de la même espéce. A la vue d'un fil d'or, je conclus qu'une main industrieuse a fait passer un lingot de ce métal par les différens tuyaux de la filiére. La forme d'un corps que l'art a façonné, m'indique celle du moule dans lequel il l'a reçue; comme la simple inspection de ce moule me fait connoître la maniére dont les corps, qui doivent y passer, perdront leur premiére figure, & me represente celle qu'ils seront forcés d'y prendre. Mais un pareil changement n'influe point sur l'essence de ces corps, dont le tissu reste toujours le même. Ces éxemples ne sont donc pas aplicables à la fécondité des espéces organisées. Il s'agit de fabriquer des êtres semblables à d'autres, & qui soient une émanation des premiers. Pour un ouvrage si difficile, ce n'est pas assez qu'il y ait des corps de même espéce prééxistans. Capables tout au plus de figurer les dehors, ils ne peuvent ni former les organes intérieurs, ni produire entre les individus d'un même genre cette ressemblance

que nous y trouvons. Quelle sera la cause de ces admirables effets ? Vous direz avec Epicure que les racines du rejetton émanent de celles de la plante ; que les yeux d'un fils sont formés par ceux de son pere ; que chaque partie du corps déja subsistant, fournit à celui qui doit en naître un extrait d'elle-même. Mais en ce cas, comment un pere aveugle pourra-t'il avoir un fils qui ne le soit point ? Comment des hommes perclus de leurs bras, en donneront-ils à leurs enfans ? Enfin, qui disposera les différentes parties du corps dans le sein de la mere ? Qui leur donnera cet ordre, sans lequel l'animal ne seroit qu'une masse informe ou monstrueuse ?

La structure de tous les corps qui ne sont pas organisés est essentiellement la même. Malgré leur différence aparente, l'or, le diamant, l'eau, la cire ne différent que par la densité plus ou moins grande des molécules qui le composent. Egalement inanimés, également incapables de se reproduire, ces corps sont tous plongés dans une semblable inertie. Le mouvement peut donc avoir la principale part à leur production. Ils se forment, suivant ses loix, par le concours de parties homogénes, qui se raprochent dès que rien ne s'opose à leur union, s'arrangent selon leur figure, & parviennent enfin à se placer dans un ordre naturel. J'avoue que si la structure des plantes ou des animaux ressembloit à celle de ces masses diverses ; si c'étoit comme elles, de simples amas de parties entassées, leur formation pourroit être la même. Mais cette structure est trop différente, pour ne pas annoncer une cause & des combinaisons d'un autre genre.

III. Chaque animal a des organes particuliers à son espéce ; & les avoit, lors même qu'il résidoit encore dans un germe imperceptible

tible. En effet, s'il ne les a reçus que dans le sein de sa mere, il faut donc qu'un qu'un habile ouvrier y fabrique cette machine si compliquée, si sçavante ; que supérieur aux Phidias, à Minerve elle-même, l'Auteur du corps humain ne se contente pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur, mais qu'il construise au-dedans ce qui doit lui donner le mouvement, la vie & la fécondité : ce qui doit le ranger dans une espéce particuliére ; tous les ressorts enfin qui doivent produire en lui les sensations, & faire naître tant de pensées diverses dans l'ame qui sera jointe à ce corps. Des parties les plus grossiéres il composera les os, dont il fera le fondement & comme la charpente de l'édifice. Ils seront de plusieurs piéces, afin de se prêter aux mouvemens de la machine, assez forts néanmoins & d'une consistence assez ferme pour être en état de soutenir les chairs ; enfin tellement liés ensemble, que les extrémités convexes des uns s'emboitent dans la concavité des autres, & puissent y tourner librement. L'intérieur des os servira de canal à la moelle ; la force & la grandeur de chaque partie seront proportionnées à celles du tout. Enfin, pour empêcher qu'un côté ne soit plus pesant que l'autre, pour les mettre en équilibre, & leur ménager des points d'apui, quelle connoissance de la statique ne doit pas avoir cet artisan ! Il faudra qu'il fabrique la cheville & la plante du pied, où s'articuleront les deux os de la jambe ; qu'il attache à ceux-ci celui de la cuisse, qui soutiendra les os du bassin & toute la masse du corps. Tout ce qui sera dans une partie doit se retrouver dans la partie correspondante. Il formera le dos des vertébres, qui commenceront au haut du col : elles seront remplies d'une substance humide, qui doit être une continuation de la moelle allongée ; à chaque côté des vertébres seront attachées des côtes re-

courbées & mobiles, afin de laisser assez d'espace aux organes de la respiration. Les épaules placées au-dessus s'étendront à droite & à gauche ; aux épaules tiendront les bras. Plus élevée que tout le reste, la tête sera comme la citadelle du corps : boëte osseuse qu'il composera de plusieurs piéces, formées d'une double table, jointes ensemble par différentes sutures. Dans cette boëte, il établira le siége du cerveau, de ce laboratoire merveilleux où se travaillent les esprits animaux. Des glandes délicates les y séparent du sang, & c'est de là qu'ils se distribuent dans les nerfs ; comme on voit se diviser en étoiles cette fusée brillante qui s'éleve en pétillant, & trace dans l'air des sillons enflamés. Sur le devant de la tête, un os percé comme un crible donner passage aux fibrilles des nerfs destinés à l'organe de l'odorat : les narines communiqueront au gosier, par un conduit où l'air pourra passer & retenir. Les cavités où résideront les yeux, rondes par les bords, seront terminées en forme de cône, pour leur donner la facilité de se mouvoir en tout sens. Que d'adresse, que de science ne doit pas éclater dans le seul organe de l'oüie ! Il y faut offrir à l'impulsion de l'air un tympan tendu & vibratile, le placer au fond d'un conduit propre à ramasser les rayons sonores, & faire passer ce rayon dans un labyrinthe qu'ils puissent ébranler par leur trémoussement. Je ne parle ni de cette double articulation, lien des deux machoires, & pivot sur lequel se meut la machoire inférieure, ni des gencives, ni de ces dents dont elles cachent les racines : espéces de plantes qui croissent, tombent & se reproduisent d'elles-mêmes.

Vous le voyez, Quintius, le seul assemblage de nos os offre des preuves trop manifestes de dessein & de génie, pour ne pas annoncer dans son auteur une science profonde. Si ce tout ad-

mirable ne fut d'abord qu'une masse informe dans le sein de la mere, son organisation est le chef-d'œuvre de l'art. Vulcain faisoit des statues mouvantes & capables d'éxécuter les ordres des Dieux. Mais quelqu'habile qu'Homere le supose, il l'étoit moins que l'artisan de notre machine. A combien de fonctions, à combien d'usages cet ouvrier incomparable a-t'il rendu propres tant de membres divers! en combien de maniéres a-t'il sçu les varier! Quelle solidité n'ont pas ces os qu'il leur a donné pour apui! Ceux qu'il destinoit aux parties doubles, il les a fait doubles & semblables; il les a distribués des deux côtés, ceux des parties simples occupent le milieu du corps. Voyez les uns saillir au-dehors, les autres rentrer en dedans: comparez à la rudesse de certains d'entr'eux le poli de la plûpart. Tous sont percés d'une multitude de cavités imperceptibles, pour ne pas rendre par un excès de pesanteur la machine trop lourde & moins propre au mouvement. Enfin ce qui doit mettre le comble à votre admiration, cet ouvrage entier est un tissu de piéces de raport. Aucune des portions qui le composent ne tient par elle-même à la portion voisine: mais toutes sont unies ou par des jointures, ou par des charniéres, ou par des ligamens; & ces liens communs sont toujours arrosés par une liqueur huileuse qui en conserve la soupleſſe. Admirable mécanisme dont nous voyons une foible imitation dans ces statues mobiles & pliantes, que posent devant eux les Eleves d'Apelles & de Lysipe, afin de pouvoir, en copiant des attitudes prises d'après nature, rendre toutes celles du corps humain.

Un tel assemblage ne peut donc être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des corps formés selon ces loix sont toujours d'une seule piéce. La force du mouvement pourra, si l'on veut, produire une branche d'arbre; mais elle n'en fera

pas ce fléau champêtre, composé de deux morceaux dont l'un est entre les mains du laboureur, tandis que l'autre, en voltigeant, fait sortir les grains de leurs épics. Comment, à plus forte raison, une machine aussi compliquée que la nôtre seroit-elle l'ouvrage d'une force aveugle ? Une intelligence en est l'unique cause ; mais cette intelligence est-ce celle de la mere ? Non, sans doute ; la mere ne sçait pas toujours qu'elle a conçu : elle ignore comment cet hôte si délicat croit dans les ténébres de son sein. Est-ce celle de l'enfant même ? Il est encore plus ignorant que sa mere. C'est donc l'intelligence suprême. Oui, Quintius, reconnoissez ici cette sagesse toute-puissante, dont la nature entiére offre l'empreinte à vos yeux : l'Auteur de l'univers est celui de notre corps. Quand l'a-t'il créé ? je vous en instruirai bien-tôt. Mais continuez d'en contempler avec moi la merveilleuse structure, afin de voir ce qu'auroit encore à faire cette cause, à laquelle vos Philosophes attribuent l'organisation du *Fœtus*, dans le sein de la mere.

Il faut envelopper chaque os d'une membrane qui le couvre entiérement : y attacher des muscles formés de plusieurs faisceaux de fibres charnues, & capables de s'allonger & de se racourcir ; terminer par des tendons l'extrémité de ces muscles, les recouvrir d'envelopes membraneuses, & par-dessus étendre un suc huileux. Une peau douce & polie revêtira le tout ; robe brillante & sans couture, destinée a donner au corps un extérieur plein de graces & de beauté. Elle aura des pores sans nombre : des filets nerveux seront semés dans son tissu, comme ces filamens qui serpentent dans celui d'une feuille d'arbre. Cette peau ne sera pas seulement un voile, une tunique, un rempart contre les injures de l'air, ou des autres agens extérieurs. Ses

pores ſont autant d'iſſues par leſquelles doivent s'exhaler les particules du ſang & des autres liquides que la chaleur porte ſans ceſſe vers les extrémités capillaires des vaiſſeaux cutanés ; & cette décharge inſenſible, mais continuelle, rendra ces fluides plus purs. Enfin des ongles deſtinés à la défenſe & à la parure des doigts, végéteront comme des plantes. Ainſi ſe conſtruit une maiſon. D'abord on en creuſe les fondemens, les murs s'élevent enſuite, compoſés de pluſieurs rangs de pierres aſſiſes les unes ſur les autres : de poutres forment les étages ; une couche de matiére blanche & fine revêt l'intérieur & les dehors : on y laiſſe les ouvertures néceſſaires, & le bâtiment eſt ſurmonté d'un toît, dont la charpente ſe recouvre de tuiles. La ſtructure de votre corps, telle que je viens de la décrire, vous remplit d'étonnement. Toutefois, quelqu'admirable que ſoit cette machine, elle eſt ſans force, ſans action, ſans vie. Ce n'eſt encore qu'un édifice immobile, incapable de s'agrandir & de ſe perfectionner. Comment pourra-t'elle croître inſenſiblement, ſe mouvoir, ſe conſerver, ſe reproduire ? Pour lui donner tant de propriétés différentes, l'ouvrier qui l'a conſtruite doit aux premiers organes en ajouter une infinité de nouveaux.

Le corps ne pourra croître ſans le mêlange d'une matiére étrangere ; & cette matiére ne contribuera pas à ſon accroiſſement, ſi pluſieurs digeſtions ne la mettent en état de pénétrer dans tous les conduits, & de s'inſinuer dans toutes les fibres. Il faut donc former des parties qui reçoivent les corps dont le nôtre tirera ſa nourriture, qui les attenuent, les broyent, les rendent, par une coction ſuffiſante, propres à fortifier, à développer même les membres délicats de ce corps naiſſant, à réparer les pertes inſenſibles que l'évaporation lui fera faire. Au milieu

du visage sera placée la bouche ceinte d'une double lèvre, & capable de s'ouvrir pour introduire les alimens. La langue, muscle agile & souple, sçaura les retourner & les mêler avec la salive. Plus bas doit être le pharinx, organe de la déglutition, terminé par une espéce de sphincter d'où descend l'œsophage. Ce canal tissu d'une membrane très-ferme, se dilatera dans une partie de sa longueur, pour former l'estomac, dans lequel tous les alimens se précipiteront, comme dans un vase commun. Brisés par le mouvement continuel des fibres de ce viscére, ils y seront broyés, divisés, & changés en un liquide épais. Au-dessus de l'estomac, ce même canal se rétrécira tout-à-coup & s'allongera. D'abord grêle, ensuite plus gros, il doit en serpentant former une infinité de plis & de replis, dans lesquels passeront les alimens, pour acquérir le degré de perfection, qui peut les convertir en chyle. Enfin, après tant de circonvolutions, reprenant la forme d'un tuyau droit, ce canal sera l'issue de toutes les parties grossiéres, dont le chyle se sera déchargé; il ne cessera de les chasser vers le bas, où un second sphincter le terminera comme dans la partie supérieure.

Considérez encore avec quelle attention cet habile artisan doit poser en travers dans la longueur de ce conduit plusieurs valvules, qui mobiles sur des attaches fixes, laissent un passage libre aux alimens, & s'opposent à leur retour. Ce travail seul annonce un grand ouvrier. Loin d'ici le hazard; ne me parlez point des loix du mouvement. De quelque façon en effet que se meuve cette matiére aveugle & sans intelligence, qui dans votre supposition forme le long canal des intestins, pourquoi se détourne-t'elle dans son cours, afin de construire ces espéces de portes, qu'elle ouvre à propos du côté par lequel les alimens se précipitent, & qu'elle empêche

pêche de s'ouvrir par l'autre ? Le hazard fut-il jamais capable d'une telle précaution ? Jettez auſſi les yeux ſur cette multitude de petites glandes, ſemées dans la longueur du même canal. De ces glandes découlent ſans ceſſe une humeur propre à rendre les alimens plus liquides, à les travailler à meſure qu'ils le parcourent. Ils s'y purifient, comme la laine s'émonde, en paſſant par les pointes d'un peigne de fer. Des fibres muſculeuſes diſpoſées en cercle, par leur contraction vermiculaire, donnent aux inteſtins la force de déprimer les alimens. Que dirai-je du peu d'eſpace qu'occupe un ſi long viſcére, replié ſur lui-même par de nombreuſes ſinuoſités, & de la maniére dont ces différens replis ſont attachés enſemble. Aſſez forts pour les retenir, leurs liens ſont aſſez lâches pour le faire ſans les preſſer, ſans y former le moindre nœud. Enfin une envelope commune, en renfermant tous les inteſtins, empêche qu'aucun deux ne gliſſe ou ne s'échape.

Cependant pour la conſervation de l'animal, ce n'eſt pas aſſez du vaſe propre à recevoir la nourriture, & des organes capables de la digérer. Tous les alimens ſont changés en chyle par la digeſtion ; mais comment cette liqueur douce & lactée pourra-t'elle s'incorporer avec les membres, en devenir le ſoutien, & prendre à la fois tant de formes ſi différentes ? Qu'il eſt difficile de convertir en la ſubſtance propre d'un animal, une matiére étrangére ! Une pareille tranſmutation ſupoſe encore dans notre machine de nouveaux organes travaillés avec art. Le méſentére doit ſe replier pluſieurs fois ſur lui-même. Entre ſes membranes doivent ramper un grand nombre de veines, qui puiſſent porter le chyle dans un réſervoir commun. Le chyle rendu plus liquide dans ce réſervoir, doit entrer de là dans le canal thorachique, par lequel il montera

dans la veine soufclaviére chargée de le mêler avec le sang. C'est ce fluide précieux, qui porté par une circulation perpétuelle dans toutes les parties du corps, en arrosera les membres différens, & fera sans cesse couler un suc nourrissier jusqu'aux extrémités les plus déliées. Mais que ne faut-il pas encore pour donner au sang les qualités qui lui sont propres, pour en rendre la fluidité continuelle ? A peine l'Auteur de notre machine a-t'il commencé l'organisation, & cependant que de merveilles dans un ouvrage encore imparfait ?

Il faudra qu'il fabrique d'abord les parties qui doivent être placées dans la région du bas ventre ; que chacune couverte de sa tunique particuliére, occupant un lieu distinct, tienne en même-tems par des liens réciproques à la partie voisine ; qu'il pose d'un côté la rate, que de l'autre il suspende au-dessus de l'estomac le foïe, dans une sciffure duquel il attachera la véficule du fiel ; que le pancréas se trouve en travers dans le milieu. En effet, le sang formé de l'assemblage d'une infinité de corps hétérogénes, doit se décharger d'un grand nombre de parties qui rendroient sa masse excessive, ou sa qualité vicieuse, comme la bile & les particules de la lymphe trop chargées de sels. Ces liqueurs portées après leur filtration dans le premier intestin pourront contribuer à la perfection du chyle, de cette pâte liquide, composée du mêlange d'alimens de toute espéce. Pour nétoyer les grains qu'il a recueillis, le Laboureur se sert de cribles différemment percés, qui perméables aux grains d'une certaine grosseur, arrêtent tous les autres. En se filtrant au travers du sable l'eau s'y décharge de tout ce qui la rendoit trouble ; elle en sort plus claire & plus limpide. Ainsi le sang obligé de passer par des glandes qui sont autant de cribles, & de traverser différentes sinuo-

sités qu'il rencontre sur sa route, dépose dans l'une des parties trop salines, se dépouille dans les autres des corpuscules qui sont trop acides ou trop amers. Avec quelle attention cet artisan incomparable ne formera-t'il pas le tissu de tant d'organes si nécessaires? Quelle diversité ne mettra-t'il point entre tant de replis destinés à des usages si différens? Il attachera de part & d'autre aux régions lombaires les reins destinés à séparer l'urine de la masse du sang, & à la faire couler par deux canaux dans la vessie. La vessie sera capable de s'enfler en se remplissant, & de s'affaisser à mesure que cette liqueur en sortira. Un troisiéme sphincter placé vers l'extrémité du col de ce viscére, mettra l'animal en état d'y retenir, ou d'en chasser le liquide.

Le sang ne peut réparer ses pertes sans le secours continuel d'une substance toujours étrangére, & sans cesse renouvelée. Mais si les alimens qu'il tire de la terre & de l'eau le rendent propre à nourrir le corps, ils ne lui fournissent pas ces esprits subtils, seuls capables d'animer les membres & de leur donner de la vigueur. Il ne peut les puiser que dans l'air; & c'est de là que dépend la perfection de notre machine. Que doit donc faire encore l'ouvrier qui la construit? Séparer d'abord la poitrine du bas ventre par la diaphragme; placer ensuite dans la poitrine deux soufflets formés des membranes repliées plusieurs fois sur elles-mêmes & pleines d'une infinité de cellules, qui puissent en se dilatant se remplir d'air, & le chasser en se contractant. Leur effet sera comparable à celui de ces instrumens énormes, qui versent dans les forges des torrens d'air. Les poumons communiquérent au gosier par la trachée artére, dont l'intérieur tapissé d'une membrane propre à former des sons. Ce canal est en quelque sorte une flute naturelle; à sa partie supérieure se trou-

vent attachés de petits filets membraneux capables de se tendre, de tressaillir, & par-là de rendre tous les tons possibles. La trachée-artére & l'œsophage aboutissent à la voute du palais : une simple cloison les y sépare. Il seroit donc à craindre que les alimens ne tombassent dans le canal de la respiration, si l'ouverture n'en étoit éxactement fermée par un petit cartilage, qui placé sur le bord antérieur, s'abaisse pour en défendre l'entrée.

Entre les deux lobes du poumon, doit être attaché le cœur, la plus noble de toutes les parties du corps. Environné d'une membrane fort déliée, qu'humecte sans cesse une espéce de lymphe, cet organe est le centre & comme le palais du sang. Distributeur de ce fluide précieux, il est suspendu au milieu de la machine, comme le soleil l'est au milieu de notre tourbillon, pour en éclairer la vaste circonférence. Il faut que le cœur soit d'un tissu ferme, que ses fibres ayent une grande force, beaucoup de ressort, un mouvement considérable, sur-tout à sa pointe, qu'il se contracte & se dilate par des intervalles courts & réglés ; enfin que le sang s'y rende de toutes parts, & puisse en sortir avec impétuosité. C'est par cette circulation que subsiste l'animal : en elle consiste tout le secret de la vie. Deux ventricules creusés dans le tissu du cœur produiront ce merveilleux effet. Le ventricule droit recevra le sang que la veine cave doit y reporter de toutes les parties du corps ; & par une vibration rapide le fera passer au travers des poumons, pour se charger de toutes les particules vivifiantes qui s'y seront séparées de la masse de l'air. Au sortir des poumons, le sang rentrera dans le ventricule gauche, d'où chassé avec une force égale, il sera distribué par l'aorte à tous les membres. Quel art, quelle science admirable dans un tel mouvement ! Machines en même-tems hydrauli-

ques & pneumatiques, nos corps ne vivent que par ce mécanisme. L'enfant, dès qu'il vient de naître, a besoin du secours de la respiration, jusqu'alors inutile. En effet, tant qu'il a vécu renfermé dans l'obscure prison du sein maternel, & qu'il a tiré sa substance du sang de sa mere, il n'étoit pas nécessaire que ses poumons communiquassent avec le cœur. Le souffle de l'air ne pouvoit pas les enfler : privés de mouvement, ils étoient flasques & comprimés. Le sang couloit donc alors par deux canaux détournés, & se rendoit dans l'aorte, sans avoir passé par les poumons. Mais l'enfant a-t'il vû le jour ; commence-t'il à se nourrir d'air, le sang aussi-tôt porté vers les poumons par un nouveau conduit, oublie naturellement la route qu'il avoit suivie jusqu'alors.

Mais comment les globules rouges, dont sa masse est composée, pourront-ils s'insinuer dans toutes les parties du corps, si l'ouvrier qui le fabrique ne fait plusieurs canaux, qui soient comme les branches d'un grand fleuve, & qui subdivisés eux-mêmes en une infinité d'autres, distribuent de toutes parts ce fluide renouvelé par le chyle qui s'y mêle fréquemment ? En portant à tous les membres les sucs qui les nourrissent, le sang ne doit pas y séjourner lui-même. Il doit en charier sans cesse de nouveaux, & par la continuité de son cours rendre au corps ce qui lui dérobe une évaporation insensible, en conserver la chaleur & le mouvement. Mais le pourra-t'il ; si des extrémité du corps, il n'est par une circulation perpétuelle reporté vers le cœur ; & si chaque fois qu'il y repasse, il n'éprouve une pression qui le force de rentrer dans les poumons, afin d'y puiser un nombre d'esprits capables de remplacer ceux qu'il a perdus sur la route ?

Pour établir cette circulation qui peut seule,

en le renouvellant, donner de la vigueur aux membres, l'auteur de la machine placera dans le cœur même l'orifice & l'embouchure de tous les canaux distribués aux différentes parties du corps. Il fera partir la principale artére du ventricule gauche, aboutir au ventricule droit la principale veine. Le sang sortira par l'une, subtilisé, roulant une foule de particules aëriennes: il rentrera par l'autre, dépouillé de toutes ses richesses. La tige d'un arbrisseau se partage en plusieurs branches, dont chacune produit de moindres rameaux, divisés eux-mêmes en rameaux plus petits: sa racine pousse autour d'elle dans le même ordre des fibres sans nombre, pour puiser dans une plus grande étendue de terrain des sucs plus abondans. Telle est la division des canaux où coule le sang. De toutes parts ils s'étendent, ils poussent une infinité de tuyaux qui parcourent en serpentant tous les membres du corps humain. Il n'est point de partie si petite, à laquelle ne réponde un vaisseau capillaire. On trouve de ces vaisseaux dans les membranes les plus déliées, dans la tunique des moindres alvéoles, dans les os mêmes, dont il percent le tissu, dont ils pénétrent la moelle: tant est grande leur multitude & leur finesse. Par-tout ils se glissent, par-tout on voit une artére rampante sous une veine. Les artéres frémissent, ébranlées par le mouvement du cœur, & battent en se dilatant, chaque fois qu'il se contracte. Aussi leur tissu est-il beaucoup plus fort que celui des veines, parce qu'elles ont à soutenir la violence du fluide qui les parcourt avec rapidité. Mais pour les veines qui le raportent plus tranquille au cœur, elles n'ont point de mouvement sensible.

Jettez aussi les yeux sur les valvules posées à différentes distances dans l'intérieur des veines, comme ces nœuds, qu'on observe le long du

tuyau d'un épic. Elles s'ouvrent du côté par lequel le ſang avance vers le cœur, & ſe ferment pour empêcher ſon retour. Mais comment ce fluide précieux, détourné de ſon cours par tant de canaux, pourra-t'il ſe raſſembler tout entier dans le cœur. Si quelque part il s'extravaſe, il perd ſon mouvement, il ſéjourne; & bien-tôt altéré par le repos, c'eſt une humeur infecte qui donne la mort, au lieu d'entretenir la vie. Pour prévenir ce funeſte accident, l'habile ouvrier ſçaura diſpoſer l'embouchure des vaiſſeaux qui portent & qui raportent le ſang, de maniére que leurs extrémités s'uniſſent. La même force, qui par les artéres le pouſſe vers toutes les parties du corps, ſuffit pour le ramener au cœur par les veines. Par conſéquent ſi les artéres ſe joignent aux veines, il ne pourra ſortir des unes ſans entrer dans les autres. Et comme les petites veines qui le reçoivent, ſe rendent enſemble dans de plus grandes, il coulera naturellement des premiéres dans les ſecondes, qui le porteront à leur tour dans les veines principales auſquelles elles aboutiſſent. Ainſi le fleuve fameux, dont les eaux ſe perdent dans le Golfe de Veniſe, eſt groſſi dans ſon cours par une multitude de riviéres que verſent les Alpes & l'Appennin: ces riviéres ſont produites par des ruiſſeaux, formés eux-mêmes de ſources plus petites. Tant de canaux font la richeſſe du pays qu'ils arroſent: ces fertiles plaines offrent à la fois d'abondantes moiſſons, des vergers, de riantes prairies, des pâturages peuplés de troupeaux.

Mais de toutes les fonctions du ſang, la plus noble eſt d'arroſer la tête. C'eſt-là que réſident les principaux reſſorts dont la vie dépend: dans la tête eſt enfermé le cerveau; elle contient tous les organes des ſens; ou du moins les organes les plus diſtingués. C'eſt en effet de la ſubſtance de la moelle allongée, revêtue de deux mem-

branes qui envelopent le cerveau, que sont formés les nerfs; ces filets merveilleux qui donnent aux membres la force & la vie; qui mettent l'ame en état de mouvoir le corps, d'exprimer ses pensées par la parole, de connoître la figure, la couleur, le goût, & les autres qualités des objets extérieurs. Quelle science, quelle sagesse n'éclate pas dans la structure, dans l'arrangement de ces nerfs? Par eux les esprits animaux, ces corpuscules aussi rapides que l'éther, que la lumiére même, peuvent en un clin d'œil changer de direction, voler d'une extrémité à l'autre, & par-là donner à nos membres cette souplesse qui les plie en un instant, ou les roidit à notre gré; peuvent enfin s'arrêter toutes les fois que le sommeil délasse nos corps, & fait par une alternative nécessaire succéder le repos au travail. De combien de filets ne sont pas composés ces nerfs! avec quel art sont-ils distribués les uns seuls, les autres deux à deux dans tout le corps! que de force & de délicatesse dans leur tissu! quel feu, quelle vertu dans les esprits qui les parcourent!

IV. Concevez-vous à present, Quintius, combien est magnifique la structure de notre corps! La beauté de cette machine vous semble au-dessus de tous les termes: mais son organisation n'est pas la seule que vous deviez admirer. Contemplez d'un regard cette multitude d'animaux qui vous environnent. Dignes objets de vos études, les plus petits d'entr'eux vous offrent des merveilles sans nombre. L'œuf de ce ver à soye qui doit changer de forme trois fois en un an, renferme plus d'art & de travail que les murs & les jardins de Babylone, que le Temple d'Ephèse, & le Tombeau de Mausole, que les monstrueuses Pyramides. Quelle que fût la difficulté de ces ouvrages, les hommes par d'opiniâtres

efforts, par des soins assidus, par d'énormes dépenses, ont pû parvenir à la vaincre. Mais toute la science du Lycée, toute la force du plus puissant des peuples, tout le pouvoir du plus absolu des Rois échoueroit dans la formation de cet œuf, en aparence si mépriſable.

Il faut que cet œuf ait renfermé dans l'origine, non-seulement le vermisseau qui doit en sortir, mais le germe distinct des trois formes différentes, dont il se revêtira dans des tems marqués par une loi immuable. D'abord reptile, puis chrysalide, il doit devenir enfin papillon, & mourir en laissant une nombreuse postérité, sujette aux mêmes métamorphoses. C'est de cette maniére en effet que l'espéce des Vers à soye détruite avant le mois de Novembre renaît avec le Printems: tel est l'ordre dans lequel se reproduit, telles sont les révolutions qu'éprouve cette nouvelle génération. A peine le vermisseau a-t'il passé deux mois, qu'il commence à s'ennuyer de son état. Ces feuilles tendres, dont il se nourrissoit, le dégoûtent, on le voit tirer de son estomac une liqueur qui se séche à mesure qu'elle s'étend, la filer, l'attacher à une branche, & s'en faire un tombeau. Dans le milieu, il construit une cellule ovale dont le tissu, malgré sa délicatesse, a beaucoup de force, & qu'envelopent différentes couches de duvet. Immobile au centre de cette solitude, il s'y plonge dans un engourdissement léthargique: on ne sçait si le repos dont il paroît jouir est un sommeil ou la mort. Alors il se défait de sa peau blanchâtre, pour en prendre une qui tire sur le noir. On n'aperçoit plus ni sa tête, ni ses pattes, ni le moindre trait qui rapelle sa premiére figure. Tous ses membres repliés à la fois rentrent dans son corps, qui prend la forme d'une olive. Il devient un nouvel être. Enfin lorsque les feux de la canicule ont fait place à la douce chaleur de l'Au-

tomne, il se ranime : sa peau se colore & rassemble les nuances des plus belles fleurs. De petites cornes arment son front : des aîles se déploient sur ses côtés : le bas de son corps s'étend & s'allonge. Il perce sa coque, y laisse les débris de son ancienne forme ; & détruisant cette cellule qu'il s'étoit construite avec tant d'art, il prend l'essor & voltige dans les airs. Mais bientôt sous cette forme nouvelle, il ressent les blessures de l'amour. Prêt à finir ses jours, il songe à perpétuer son espéce, & devenu la tige d'une postérité nombreuse, il laisse ses œufs attachés sur des muriers. Ayant alors rempli sa destinée, las de tant de vicissitudes, & désormais inutile à l'univers, il expire enfin pour ne plus revivre, & paye à la mort son dernier tribut.

La vie d'une mouche, ordinairement plus longue, est sujette à de semblables métamorphoses. Sous des formes différentes, elle voit deux fois le jour. Ainsi change d'état, ce volage insecte, dont le corps brillant des plus vives couleurs est, pour ainsi dire, une fleur aîlée. Ainsi se transforme cet autre Papillon, qui crédule amant de la lumiére, cherche la mort au sein d'une flamme, dont l'éclat a pour lui des attraits. Avant que de presenter aux Zéphirs des aîles legéres, ces insectes ont tous été vermisseaux, & chacun d'eux dans le passage d'un état à l'autre ; offre à des yeux attentifs un spectacle digne d'admiration. Enséveli dans une retraite inaccessible au jour, il n'est plus Ver, & n'est pas encore volatile, il est mort sans cesser de vivre. Nous voyons la Grenouille habiter une forêt de roseaux, marcher sur terre par sauts & par bonds, ramper avec lenteur, s'agiter en nageant, comme feroit un animal terrestre : nous l'entendons pendant les nuits d'Eté troubler par ses cris le silence des marais. Croirions-nous qu'elle est née parmi les poissons,

qu'elle a passé son enfance au sein des ondes? C'étoit un Têtard. Il avoit des nageoires fort minces, un corps oblong, arrondi, noirâtre. Une queue longue & transparente formoit un aviron, qu'il dirigeoit à son gré sur les eaux. Ces métamorphoses qui nous étonnent ne sont ni des effets du hazard, ni des singularités qui n'arrivent que rarement. Une régle immuable renouvelle sans cesse ces jeux de la Nature dans toutes les contrées de l'univers.

Elle n'est pas moins constante à l'égard des autres espéces d'animaux. Examinez-en la forme, le caractére, les mœurs; considérez la maniére dont ils élévent leurs petits: sur aucun de ces points vous ne verrez cette loi se démentir. Fixés au séjour des bois & des montagnes, les Ours, les Lions, les Tigres sont toujours carnaciers, point de Crocodile qui ne le soit, & qui n'ait sa retraite dans les eaux. L'Epervier est l'irréconciliable ennemi de la Colombe; le Loup dresse toujours des embûches aux timides Brebis; le Taureau ne cherche qu'un fertile pâturage. Tous les ans le Rossignol quitte nos climats aux aproches de l'hyver, & tous les ans nous devons à ses amours les mélodieux accords dont il charme nos oreilles. Exilée comme lui pendant six mois des contrées qui l'ont vû naître, l'Hyrondelle est ramenée, comme lui par la chaleur. Nommerai-je ici tant d'autres animaux répandus sur la face de la terre, & dans les abîmes de la mer? Peuple innombrable, à qui la vieillesse du monde n'a fait éprouver aucune révolution, comme elle n'a pû changer ni la feuille d'un laurier, ni la tige d'un roseau, ni l'odeur d'une violette. Si quelquefois des animaux ou des plantes dégénérent par le vice de l'air ou du terrain; si nous voyons des alimens plus convenables, une meilleure culture en rectifier quelques autres, n'en concluons

pas que l'essence de leur germe soit altéré. Qu'on abandonne ces espéces à elles-mêmes ; bien-tôt elles retourneront à leur premier état. La Nature triomphe toujours des efforts de l'art.

V. Quelle peut être la cause d'une si constante uniformité ? En vain la chercherons-nous, si nous ne remontons à des principes primitifs, dont soient formés les individus de chaque espéce ; & qui puissent, invariables par essence, en produire toujours de pareils. Mais quels sont ces principes ? Des atômes réunis par le hazard ? Non, Quintius. Les atômes composant indifféremment toutes sortes de corps. Aveugles & confus, ils n'ont point de loix ; ils ne gardent aucun ordre dans leurs combinaisons. Ne recourons pas à des sources étrangéres. C'est dans le germe même de chaque rejetton que ces principes résidoient. La tige qui le produisit en étoit dépositaire, & les devoit elle-même au germe qui l'a formée. Les animaux se perpétuent de la même maniére. Les principes qui les produisent ont passé des peres aux enfans, & ceux-ci les ont transmis à leur postérité qui les conserve inaltérables. Je dis inaltérables, puisque les enfans sont en tout les images fidèles & les imitateurs des peres. Mais un être qui doit sa naissance à un autre, ne peut pas, créateur de nouveaux principes, devenir la tige d'une espéce particuliére. Tels qu'il les a reçus ; il est obligé même sans les connoître, de les communiquer à ses descendans. C'est donc au chef primitif de la race entiére que nous devons remonter. De lui dérivent tous ceux qui la composent ; ils ont tous été formés en lui dès l'origine. Mais ce chef lui-même, à qui doit-il ces principes si féconds ? Seroit-il l'auteur de son espéce ? Vous ne le croyez pas, sans doute : vos maîtres soutiennent le contraire aussi-bien que moi. Direz-vous que le hazard a formé les germes de tant d'êtres divers :

Mais le hazard eſt quelque choſe, ou n'eſt rien : ſi vous en faites un être réel, par ce mot vous déſignez les atômes: s'il n'eſt rien à vos yeux, vous attribuez donc au néant la création de l'univers.

Je ſçais que l'état des choſes, tel que nous le voyons, ne ſort pas de l'ordre des combinaiſons poſſibles: mais en conclure que c'eſt l'ouvrage du hazard, ce ſeroit avancer une abſurdité. Que penſeriez-vous d'un homme qui vous ſoutiendroit de ſang froid que les ſeules loix du mouvement ont, à l'inſçû d'Homére, produit la fameuſe Iliade, ou que le Poëme de Lucrece eſt un aſſemblage fortuit de vers, formés chacun par un arrangement fortuit des caractéres de l'alphabet ? Cependant quoique ces célébres ouvrages annoncent une plume ſçavante, un génie ſublime, il n'eſt pas métaphyſiquement impoſſible qu'ils ayent été le réſultat de l'une de ces liaiſons ſans nombre, dont les lettres ſont ſuſceptibles. Apliquons ce raiſonnement à notre corps. La ſituation de ſes membres divers n'a rien que de naturel: la place occupée par chacun d'eux eſt une de celles que le hazard auroit abſolument pû leur donner. Toutefois la raiſon ne nous permet pas de croire qu'ils ſoient ainſi diſpoſés, ſans avoir été deſtinés par une intention ſpéciale à l'eſpéce de fonction qu'ils rempliſſent ſi parfaitement. Dans l'origine des êtres inanimés, dans celle des végétaux; elle découvre des traits éclatans d'une Intelligence.

Si les hommes ne peuvent pas, ſans un but quelconque, ſe ſervir de leurs membres, à plus forte raiſon ces membres ne leur ont-ils pas été donnés ſans deſſein. L'ouvrier qui les a fabriqués en a le premier connu l'uſage. Il faut plus d'adreſſe pour faire une charrue, que pour la conduire; pour créer des ſemences dont chacune en renferme une infinité d'autres, que pour les répandre dans les ſillons. Il eſt plus difficile de

former une langue assez souple pour se plier en tout sens, que de la plier; d'ajuster des doigts aux mains, des bras aux épaules, que de saisir des corps avec la main. Les germes portent donc l'empreinte du travail admirable; c'est l'ouvrage d'une Intelligence toute-Puissante. Dans l'intérieur de corpuscules imperceptibles, elle a sçû renfermer d'inépuisables tresors.

C'est donc une folie de prétendre tirer des entrailles de la terre les animaux qui peuplent sa surface, former les oiseaux de particules d'air condensés, faire éclore les poissons du sein des ondes. Pour la propagation des différentes espéces, il suffit d'un seul couple. Non que les deux branches, qui composent cette tige de chaque espéce soient éternelles: il faudroit être insensé, pour le croire. Elles éxisteroient encore, si elles avoient éxisté de tout tems: ce qui n'a point commencé, ne peut finir. Le sort du chef d'une race est le même que celui de ses descendans. Nous mourons: ainsi le premier de nos ancêtres a dû mourir: il est né, puisque nous naissons. Le seul Etre éternel, c'est le créateur, quel qu'il soit, de ce premier de nos ayeux. Et ne vous formez pas une fausse idée d'un Etre éternel. L'éternité n'est pas plus formée de momens successifs qui se détruisent, que l'immensité ne l'est d'étendues bornées qui se touchent. Tout ce que nous concevons sans limites, & sans mesure ne peut être l'assemblage de parties enchaînées les unes aux autres.

Mais puisque le hazard a sçu par le seul mêlange de corpuscules homogénes, donner, selon vous, naissance à tous les êtres, pourquoi jusqu'alors actif, jusqu'alors fécond, s'est-il tout-à-coup plongé dans une inaction profonde? Pourquoi forcé de suivre éternellement la route qu'une aveugle impétuosité lui fit prendre d'abord, n'enfante-t'il plus à nos yeux rien de nouveau? Le hazard

doit être le pere de la nouveauté. Se fait-il violence à lui-même ? Eſt-il captivé par un frein étranger ? Quel obſtacle l'empêche de produire de nouvelles eſpéces ? Les germes ne lui manquent point ; il n'a pas perdu ſa force ; il peut s'exercer ſur une multitude de combinaiſons auſſi diverſifiées que nombreuſes. Répondez, Quintius ! quelle main a coupé les aîles à cette capricieuſe Divinité ? Le hazard n'eſt, à parler éxactement, qu'un nom impropre, donné dans le langage commun à toute cauſe extraordinaire, & qui ſe propoſe en agiſſant une fin que nous ignorons. Mais quand ce terme devroit ſe prendre dans le ſens du vulgaire, pourroit-on regarder le monde, comme l'ouvrage du hazard ? Les effets que nous attribuons à ce chimérique principe, n'arrivent que rarement, ne ſont point uniformes, n'ont entr'eux aucune liaiſon. Tous les êtres au contraire, qui s'offrent à nos regards nous les voyons aſſujettis à des loix invariables, marcher d'un pas égal, & former une chaîne continuée ſans interruption d'âge en âge. Ajoutez enfin que nous avons reconnu en eux l'empreinte de l'art & de l'intelligence.

Veut-on repreſenter la tête d'un Prince ſur des Médailles, le Graveur commence par frabriquer un coin d'acier, auquel il aplique toutes les piéces qui doivent recevoir cette image. Au ſortir du balancier, il n'en eſt pas une ſeule qui ne l'ait reçue parfaitement. Les mêmes traits ſe répétent ſans altération ſur chacune ; & la premiére empreinte gravée ſur un modèle commun, ſe multiplie dans des copies ſans nombre, & ſubſiſte ineffaçable. Telle eſt l'uniformité qui régne dans cette foule d'objets dont nous ſommes environnés. Un hazard imaginaire, une aveugle combinaiſon n'eſt donc pas la ſource des principes qui conſtituent le germe & la nature de chaque corps ; ſur-tout des corps animés, ou

de ceux qui végétent. La cause qui les a produits, quelque nom que vous lui donniez, doit nécessairement être prévoyante, unique & commune à tous, toute-puissante, éternelle.

Je dis prévoyante. Pour créer des êtres capables de se reproduire sans altération; des êtres qui pussent, en s'éloignant de leur tige, ne s'en détacher jamais, & former d'âge en âge une chaîne indissoluble, il faut qu'elle en ait d'abord conçu l'idée; que d'un coup d'œil elle ait contemplé toute la longueur d'un fil, qui devoit s'étendre dans la suite des siécles. Sans cette prévision elle n'auroit pas pû les assujettir à des loix immuables, & sans de telles loix toutes les espéces eussent été bien-tôt défigurées, les germes confondus & détruits par toutes sortes de mêlanges, l'univers ne seroit plus qu'un cahos.

Cette cause doit être unique & commune à tous, puisque malgré la différence des espéces, tout se fait dans toutes sur un même plan. Nous voyons les arbres, les plantes, les animaux naître tous d'un germe qui leur est propre, se former par des accroissemens semblables, mourir ensuite en laissant une postérité qui ne change jamais; tous enfin parcourir une carriére commune. Quelques sujets que traite un Peintre, il n'est pas difficile de reconnoître sa maniére. Elle est la même dans la peinture d'un combat & d'un assaut, que dans celle d'une fête des Bacchantes. Qu'il nous transporte dans les délicieuses campagnes de Thessalie, sur les rives du Penée, ou qu'il presente à nos regards un vaisseau brisé par les rochers, un rivage semé d'écueils, & battu par les vagues; ces deux tableaux si différens porteront l'empreinte du même auteur. L'ordonnance, le dessein, le ton des couleurs, la façon de les distribuer & de les marier ensemble, de placer les ombres & les jours, tout en un mot offre un certain caractére particulier à cha-

que Maître, & qui le découvre à des yeux habiles. Ainsi le grand spectacle de la Nature, uniforme, malgré la variété des objets, annonce visiblement l'unité du Créateur.

La Toute-puissance est encore un attribut de cette cause. Souple entre les mains du Potier, l'argile prend la forme d'un vase ou d'une statue : il faut de même que toute la matière soumise au Maître de l'univers, ait pû se modifier à son gré. De cette masse informe, il a fabriqué notre globe, & tout ce qui le peuple, le soleil, la Lune & ces astres sans nombre qui brillent dans le Ciel. Par sa volonté suprême il les a tirés du néant : il les empêche d'y retomber.

Enfin l'Auteur de la Nature est éternel. Dans quelle source auroit puisé l'être ; le pere de tous les êtres, celui dont la puissance les conserve ou les renouvelle sans cesse? En effet, la durée de tant de corps n'est pas la même ; elle dépend de leur composition. Les uns plus grossiers, plus forts, ont un tissu plus solide. Aussi durables que l'univers, ils en sont comme les fondemens. Le travail des autres est supérieur. Ils sont polis avec soin, organisés avec un art merveilleux ; mais hélas! ils ne doivent subsister qu'un petit nombre d'années. N'en soyons pas surpris. A proportion de la délicatesse d'un corps, les parties dont il est l'assemblage sont mobiles, & capables d'être altérées par l'impression de causes étrangéres. Par conséquent, plus un corps est parfait, moins il doit résister aux atteintes des corps environnans. Tant on achete cher un rang distingué dans l'univers! Tant il en coûte pour goûter le plaisir de vivre! Ainsi le Créateur, en accordant aux êtres vivans, comme à la plûpart de ceux qui végétent, une durée si courte, devoit dans leur création même pourvoir à leur renouvellement, afin que la succession rapide d'êtres mortels, pût former un tout

immortel. Dieu l'a fait, lorſque dans un ſeul germe, il a renfermé tous ceux d'un même genre.

VI. Ainsi le premier être de chaque eſpéce en contenoit dans l'origine tous les individus; l'eſpéce humaine a réſidé toute entiére dans le premier homme. Mais je veux porter vos vûes beaucoup plus loin : un ſpectacle plus merveilleux mille fois va ſe dévoiler. Aprenez que la main du Créateur n'avoit pas ſeulement réuni dans le pere commun des hommes ceux qui ont vécu, ou qui vivront dans la ſuite. Elle en a joint d'autres en plus grand nombre, qui ne doivent jamais parvenir à la lumiére; quoiqu'ayant tout ce qu'il faut pour vivre. Tous les hommes en effet, à qui pouvoient donner le jour ceux qui l'ont reçû, tous ceux qu'euſſent produits ces hommes, ſi le Ciel les eût fait naître, tous ont été dans l'origine créés à la fois : un ſeul inſtant les a tous organiſés : dès-lors ils végétoient : il ne leur manquoit qu'une ame. Je ne vous laiſſerai pas ignorer une découverte importante. C'eſt que ce dépôt précieux réſide dans les males, & que les germes de leur poſtérité ont eu un commencement de vie, avant leur union avec les femelles. Vous en ſerez convaincu, ſi vous renouvellez ſur les animaux l'expérience célébre, faite avec ſuccès par d'attentifs Obſervateurs, & décrite dans leurs ouvrages. J'en ſuprime ici le détail que le microſcope offrira pleinement à vos regards.

Ce merveilleux inſtrument, perfectionné par Leuwenhoek, diſſipe l'obſcurité de la nature. Ce n'eſt qu'une lentille de verre, enfermé entre deux larmes de métal, dont l'ouverture répond à ſa groſſeur. Preſentez à cette lentille le plus petit objet, il croit auſſi-tôt, & les parties les plus cachées de ſon tiſſu ſe dévoilent. Jamais ſecours ſi puiſſant n'a ſecondé nos foibles orga-

nes. Le microscope est la clef d'un nouveau monde : en développant l'intérieur des mixtes, il nous présente la matière sous une face nouvelle, & l'expose sans voile à notre admiration, sans lui nous sommes presqu'aveugles ; il est l'œil de notre œil. Borné auparavant à la surface des objets que nous effleurions à peine, nous avons à présent le droit de pénétrer dans le fond même des êtres. Le sanctuaire de la Nature n'est plus inaccessible : ce palais dont nous n'apercevions que les dehors, est ouvert. Nos yeux y contemplent les sources intarissables de la reproduction, qui conserve tant d'espéces mortelles. Spectacle vrayement digne de fixer les regards d'un sage : il leur offre des traces d'une sagesse toute-puissante. La matière y devient le miroir de l'Intelligence.

La singularité des merveilles que le microscope vous fait apercevoir, ne doit pas être pour vous une raison de les révoquer en doute. Songez qu'une crainte aveugle de l'erreur y précipite; & ne le regardez pas comme un instrument trompeur dont les prestiges vous fassent illusion. Les objets sont tels qu'il vous le montre. Nous lui devons plusieurs découvertes : mais combien n'en reste-t'il pas qui se refuseront toujours à notre curiosité ? Quand on donneroit à la lentille dix fois plus de force : quand de nouvelles méthodes la rendroient aussi supérieure à elle-même, qu'elle est au-dessus de l'œil des mortels toujours insuffisante, toujours inférieure à ce fond inépuisable d'objets, elle ne pourroit les atteindre tous. Ils échaperoient en foule à sa puissance : c'est beaucoup qu'elle en puisse découvrir une partie.

Le spectacle que vous donnera l'expérience dont je vous parle, est donc un spectacle réel. Toutes les plantes, tous les animaux peuvent également vous l'offrir. De quelle admiration

une telle uniformité dans des espéces si nombreuses & si variées ne doit-elle pas fraper votre esprit ? Elle prouve que tant d'espéces sont l'ouvrage d'un Auteur commun, dont la Providence s'étend sur toutes. Si vous avez peine à concevoir l'organisation de corps si petits, c'est que vous n'êtes pas attentifs aux exemples de semblables merveilles qui vous environnent. Voyez quelle est la petitesse de la Fourmi, du Ciron, de cette populace nombreuse qui ronge les germes des fleurs, de celle qui blanchit la peau violette des prunes, de celle enfin qui couvre les corps prêts à tomber en poussiére. Ajoutez encore cette espéce de Serpens que nous trouvons dans le vinaigre. Imaginez-vous rien de plus petit que ces imperceptibles animaux ? Cependant on ne peut refuser de reconnoître en eux des parties infiniment plus petites ; & c'est le nombre, l'ordre, l'usage de ces parties qui les rend ce qu'ils sont, qui en fait de véritables animaux. Ils ont des pattes, un cerveau, une poitrine, un estomac, un cœur dans lequel passe & repasse sans cesse un fluide vital, & chacun de ces organes est lui-même un assemblage de particules. Ils ont des fibres, des glandes, des veines, ces esprits animaux qui leur donnent le mouvement. Que dis-je ? Ils renferment des petits : ces petits ont des organes, & leurs membres proportionnés à la grosseur du tout, sont en aussi grand nombre que ceux d'une Baleine, que ceux d'un Elephant. Les différentes parties réellement séparées gardent entr'elles un ordre qui les distingue. Quoique chaque germe en contienne une infinité d'autres subdivisés eux-mêmes en germes plus petits, qui diminuent dans une juste proportion, cette multitude dont il est l'assemblage n'ajoûte rien à sa grosseur. Combien de cercles concentriques, un cercle ne peut-il pas renfermer, sans devenir plus grand ? La pé-

ſanteur d'une once n'augmente pas, parce qu'elle contient des poids plus legers, & plus legers à l'infini. Ne ſoyez donc point arrêté par la petiteſſe des objets que je vous preſente : ſongez quelle eſt la fécondité de la matiére.

Enfin un moyen fort ſimple de vérifier l'expérience que je vous propoſe, c'eſt de la réïtérer ſur des animaux qui naiſſent contre l'ordre naturel, comme le Mulet, le Léopard, & pluſieurs autres de différentes eſpéces. Ces animaux ſont ſtériles : quelle en eſt la raiſon ? L'Antiquité peu inſtruite, croyoit l'expliquer en donnant aux productions de ce genre le nom de monſtres, & en prononçant que les monſtres ne pouvoient engendrer. C'étoit ſubſtituer, ſelon ſa méthode, des noms à des cauſes : mais nous devons l'excuſer. L'ingénieuſe imagination des Philoſophes n'étoit point encore éclairée dans les ténébres de la Phyſique par le flambeau qui depuis a guidé nos pas : ils ne formoient preſque alors que des conjectures incertaines. L'aurore a diſſipé cette nuit profonde, & la cauſe de la ſtérilité de ces animaux, ainſi que beaucoup d'autres myſtéres, eſt aujourd'hui connuë. Le microſcope la dévoile par la différence eſſentielle & frapante qu'il fait voir entre les objets que nous offre cette ſeconde expérience & ceux que preſente la premiére. En nous montrant pourquoi des animaux, dont l'Etre ſuprême n'a pas créé l'eſpéce, ſont incapables de ſe reproduire, il nous convainc de plus en plus, qu'il n'eſt point de hazard qui puiſſe ſubitement faire éclore des êtres qui n'ayent pas été formés dès la naiſſance du monde. En effet, quelle cauſe rivale de la Toute-puiſſance pourroit donner la vie à ce qui ne l'a pas reçûë de l'Auteur de la Nature, & partager avec le Souverain de l'univers la gloire de la création.

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'objection

que semble fournir contre ce principe évident la naissance même de ces animaux dont nous parlons. Quoiqu'ils ne paroissent pas en effet avoir été créés dès l'origine du monde, ils l'étoient cependant, non pas à la vérité, tels qu'ils se montrent à nos yeux, mais semblables à leur pere. C'est à l'alliance que ce pere a contractée dans une espéce différente, qu'ils doivent la forme étrangere sous laquelle nous les voyons. Pour peu qu'on réfléchisse sur de tels mêlanges, il n'est pas difficile de concevoir combien est grande l'altération qu'ils produisent; & quelles en devoient être les suites. Elle influent non-seulement sur la forme primitive de ces animaux, dont ils ne conservent plus que quelques trais, mais encore sur leur fécondité. La substance qu'ils puisent dans le sein d'une mere que la nature ne leur avoit pas destinée, n'étant nullement propre aux petits qu'ils renferment, ce peuple nombreux se détruit, & l'art seul peut dans la suite renouveller leur espéce, comme l'art seul a pû la produire. Ils naissent sans espoir de postérité, ainsi que naissent dans nos contrées ces plantes que l'Asie, l'Afrique & le nouveau Monde nous envoyent renfermées dans leurs graines. Elles croissent d'abord, s'élévent, fleurissent même aisément; mais leur fleur est stérile, parce qu'elles trouvent dans la différence du climat, ou dans celle du terrain, des obstacles insurmontables à leurs efforts.

La terre en effet, cette mere commune de tous les végétaux, ne contribuë à leur accroissement que par les sucs nourriſiers qu'elle fournit aux graines qu'on lui confie. C'est aux plantes elles-mêmes à verser dans son sein ces graines qui doivent en perpétuer l'espéce, & dont chacune d'elles renferme toujours une multitude nombreuse. On retrouve chez les animaux la même distribution, comme le prouvent en particulier les œufs de

Poule. Nous y remarquons un corps jaunâtre placé dans le centre. Envelopé d'une membrane déliée, il nage dans une ſubſtance blanche & molle, au milieu de laquelle il eſt ſuſpendu de part & d'autre par des ligamens. Ces ligamens, que le vulgaire prend pour le germe, ſont attachés à la membrane qui tapiſſe immédiatement la coque. C'eſt de ce jaune que ſe nourrira le petit qui doit éclore, lorſque l'union du Coq avec la poule l'aura rendu féconde. Cet aliment qui le fera croître, étoit avant cette alliance renfermé dans l'œuf de la mere : mais ſans cette alliance l'œuf eût été ſtérile. En vain l'eût-elle couvé ſans ceſſe ; jamais il n'auroit rien produit de vivant. Vous ne pouviez donc trop admirer la Sageſſe divine dans ce partage qu'elle a fait entre les deux ſexes. Elle a renfermé dans l'un ce qui doit renouveller chaque eſpéce, pendant que l'autre poſſéde ſeul ce qui peut nourrir les petits, & leur donner l'accroiſſement néceſſaire.

Auſſi voyons-nous en eux un deſir égal de s'unir pour la propagation de leur eſpéce : deſir naturel, qui met à mes yeux dans le plus beau jour la Providence toute-puiſſante de l'Etre ſuprême. En l'inſpirant aux animaux, il aſſuroit à la terre pour une longue ſuite de ſiécles la conſervation de cette multitude innombrable dont elle eſt peuplée. Cette paſſion ſi vive ſe fait ſentir en même-tems aux deux ſexes ; mais la ſaiſon en eſt différente, ſelon la différence des eſpéces, à l'exception d'un petit nombre, qui n'ont point de tems marqué. Quelques-uns s'accouplent pendant ſix mois de l'année : d'autres n'en ont qu'un pour s'unir : la ſaiſon de l'hymen pour la plûpart eſt le Printems. Ce n'eſt que vers ſa fin que les Poiſſons commencent à reſſentir cette ardeur féconde, lorſque l'air a communiqué ſa chaleur aux fontaines, aux fleuves, aux mers. L'humide

empire est alors embrasé : alors, pour parler le langage de votre Poëte, Vénus rentre au sein des eaux : on voit nager la troupe des Amours. Dans l'Automne, cette violente passion trouble le repos des Cerfs timides ; & les cris dont ils font pour lors retentir nos forêts, annoncent leurs transports. Ainsi la Nature, en plaçant dans les saisons différentes la multiplication des différentes espéces, soumet l'année presqu'entiére aux loix de l'Amour. L'Hiver seul est oisif ; & le froid qu'il ramene semble replonger les animaux dans un stérile engourdissement. Telle est aussi la régle qu'elle s'est prescrite dans la production des plantes. Une succession rapide remplace les unes par les autres, & varie sans cesse la scène de l'univers. Les fleurs embellissent le Printems ; les moissons & les fruits leur succédent dans les saisons suivantes ; & la terre fatiguée se repose pendant l'Hyver.

Mais de ce que les feüilles ne paroissent que dans une certaine saison : de ce qu'un arbre ne produit la plûpart de ses branches qu'au bout de quelques années, vous concluez que ces parties naissent en effet, quand elles se montrent, & que destinées à l'ornement de l'arbre plutôt qu'essentielles à sa nature, elles sont moins anciennes que lui. De cette conséquence je vous vois inférer que les plantes ne fournissant des semences que dans un certain tems, les graines sont dans le même cas que les feüilles & que les branches, & doivent être regardées comme des productions nouvelles. Mais ce raisonnement, Quintius, est détruit par tout ce qui précéde. Ces parties que vous croyez en quelque sorte étrangéres à la plante, ont réellement la même origine qu'elle. Les feüilles, quoiqu'elles ne s'épanoüissent que dans un certain tems, étoient néanmoins renfermées dans le corps de la plante, sont nées avec elle, avoient dès l'instant de

ſa naiſſance & leur principe, & leur forme particuliére. A combien plus forte raiſon le germe lui-même, où réſide la plante entiére, devoit-il éxiſter alors ? Pourquoi donc ne ſe montre-t'il que plus tard ? Cette lenteur a ſes cauſes, & vous les découvrirez en étudiant l'organiſation des plantes. Vous verrez que la ſéve qui les arroſe, eſt obligée de meſurer ſon action à la foibleſſe des canaux qu'elle parcourt ; que les orifices de quelques-uns d'entr'eux ſont d'abord trop étroits pour lui donner un libre paſſage, & que ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs circulations, qu'elle peut ſe faire jour au travers, pénétrer juſqu'au lieu où réſident les graines, les développer & les rendre fécondes.

Lorſque le terrible Aquilon uſurpant l'empire des airs, a ramené les noirs frimats, & défiguré la face de l'Univers, tout gémit, tout eſt plongé dans les ténébres. Les Oiſeaux ſont muets ; la Terre dépouillée n'offre qu'un ſpectacle hideux ; quelques rayons foibles & décolorés percent à peine les nuages, & répandent au lieu de jour un ſombre crépuſcule. Les troupeaux languiſſent dans leurs étables ; les bêtes ſauvages dorment au fond de leurs retraites ; oiſif dans ſa chaumiére, le Berger s'y défend contre le froid ; les ruiſſeaux ceſſent de couler ; les arbres n'ont plus de feuilles, la campagne a perdu ſes charmes. Il régne dans toute la Nature un morne ſilence : enchaînée ſous des monceaux de neige, elle eſt dans une léthargie peu différente de la mort. Mais à peine le Soleil plus radieux a fait croître les jours & revivre le Printems, que les chaudes haleines des Zéphirs fondent l'écorce des eaux, & rompent les glaces qui couvrent la terre. Une douce chaleur s'inſinuë dans le ſein des corps ; les liens qui retenoient la Nature captive ſe relâchent, & l'année renaiſſante lui rend toute ſa beauté.

Ainſi dorment enſévelis dans les plantes & dans les animaux les germes qui doivent les reproduire, juſqu'à ce que la force de l'âge les tire de l'aſſoupiſſement ; mais leur éxiſtence n'en eſt pas moins réelle. Tout ce que la nouvelle ſaiſon fait éclore pour revêtir un arbre dépouillé par les hyvers, doit, il eſt vrai, ſon accroiſſement à la douce chaleur du Printems, à l'abondance des roſées, aux favorables influences d'un Ciel pur ; mais l'accroiſſement excepté, de tant de parties diverſes, il n'en eſt aucune qui n'éxiſtât pendant la rigueur des frimats. Leur petiteſſe les rendoit alors imperceptibles : immobiles & ſans action, elles étoient reſſerrées au centre du germe qui les renfermoit. Dévelopées par la fermentation, elles ſont maintenant viſibles à nos yeux. C'étoit autrefois des ébauches ; ce ſont aujourd'hui des corps. Voyez cet Eléphant, dont le dos énorme porte des tours remplies de ſoldats, ce monſtrueux animal, que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui dont les vaſtes flancs renfermoient les deſtructeurs d'Ilium. Il étoit petit en naiſſant, plus petit encore dans le ſein de ſa mere : mais combien l'étoit-il davantage, renfermé dans le premier de ſon eſpéce ? Ce Chêne dont la tête eſt voiſine du Ciel, dont les profondes racines touchent à l'empire des Morts, dont les branches touffuës étendent au loin leur ombre ; tel en un mot, que celui dont un ſonge offrit l'image au Monarque de Babylone ; ce Chêne étoit autrefois un Gland. Que dis-je ? Il n'en étoit pas la milliéme partie. Renfermé avec une foule d'autres dans l'arbre qui produiſit ce Gland, il formoit dèslors un arbriſſeau diſtinct & parfaitement organiſé. Pour devenir ce qu'il eſt, il ne lui manquoit, comme nous l'avons dit, que le dévelopement. Ainſi cette Nation, *plus nombreuſe que les Etoiles du Ciel*, qui jadis libre &

souveraine habitoit la Paleſtine, & dont nous voyons aujourd'hui les reſtes eſclaves & diſperſés dans toutes les régions de la Terre, le Peuple Hébreu a ſubſiſté tout entier dans Abraham. Réunis dans ce pere commun, lors même qu'il étoit encore à la mammelle, ſes innombrables deſcendans ont repoſé dans le même berceau que lui.

VII. Mais, me direz-vous, rien n'eſt ſi délicat, ſi ſujet à des viciſſitudes ſans nombre, que les particules dont les germes ſont compoſés. L'ordre qu'elles gardent peut être renverſé : leur qualité même s'altére facilement. Les germes tirent leur ſubſiſtance d'une multitude de corps étrangers dont la nature eſt toujours différente & ſouvent contraire. Comment eſt-il poſſible qu'ils ſe maintiennent, comme ils font, pendant tant d'années, & que malgré tant d'atteintes, ils conſervent leur forme & leur propriété? Cette durée, Quintius, eſt l'effet de leur état de compreſſion, & du grand nombre de tuniques qui les envelopent. D'ailleurs, ne croyez pas qu'ils doivent tous éclore. Sur cent mille, à peine un ſeul voit-il le jour. La plus grande partie du peuple immenſe qu'ils renferment, meurt avant que de naître. Après s'être tirés avec peine d'un labyrinte de détours, prêts à ſe montrer enfin, & parvenus à cet inſtant qui doit manifeſter leur éxiſtence, ils périſſent comme ce vaiſſeau qui fait naufrage dans le port; ils perdent à l'entrée de la vie, l'eſpérance de vivre jamais. Malheur irréparable que cauſe ou la deſtruction du corps qui renfermoit les germes, ou celle des germes eux-mêmes. Le coup qu'ils reçoivent, frape en même-tems l'innombrable multitude que renfermoit chacun d'eux. Ainſi lorſqu'un Navire eſt englouti par les abîmes de la mer, tout ce qu'il porte diſparoît avec lui, ſubmergé par la même tempête.

Que dirai-je de l'impreſſion funeſte, & preſque toujours mortelle, que fait la vieilleſſe ſur ce peuple fragile, du ravage qu'y cauſent les maladies : celle principalement, qui portée du fond de l'Amérique en Europe, venge le nouveau Monde de la perte de ſes richeſſes, & punit l'avarice de leurs injuſtes raviſſeurs, en infectant la ſource même de la vie : affreuſe contagion, dont le venin empoiſonne les traits de l'Amour, déja ſi redoutables par eux-mêmes. Conſidérez de plus, tout ce qui périt à chaque inſtant dans la vaſte étenduë de l'Univers. Que de routes frayées vers le trépas ; que de précipices, que d'abimes creuſés de toutes parts ; que de ſanglantes guerres entre les infortunés Mortels ; combien d'animaux ſauvages & voraces répandus ſur la terre ! Voyez preſque tout ce qu'elle produit, ſe conſumer ſans eſpoir de renaître. Ce Bœuf, lorſqu'il broute dans une prairie l'herbe naiſſante, n'en épargne pas les germes : il s'en repaît prêt à ſervir lui-même de pâture à d'autres. La Colombe vit de grains, l'Epervier dévore la Colombe Les troupeaux naiſſent, & les blés s'élévent pour la nourriture de l'homme. La Terre eſt peuplée de corps, dont les uns ſe renouvellent par la deſtruction des autres. Tout être mortel ne vit que de rapine, & doit à ſon tour ſervir de proye.

C'eſt préciſément à cauſe de cette fragilité, que l'Auteur de l'Univers a renfermé dans une ſeule graine des ſemences ſi nombreuſes. Il ſçavoit que la plus grande partie périroit de mille morts différentes. Ainſi, pour empêcher que des eſpéces peu durables ne fuſſent bien-tôt détruites, il a voulu que chacun des germes primitifs ſortît de ſes mains, rempli d'une multitude de germes, dont quelques-uns deſtinés à ſurvivre aux autres, & comme échapés au naufrage univerſel, puſſent conſerver les eſpéces. Cette multitude s'a-

perçoit ſenſiblement chez pluſieurs animaux ; & quoique moins viſible dans la plûpart, elle eſt réelle dans tous. Autant ou voit d'épics ſur la Terre, la veille d'une abondante moiſſon, de feuilles dans les Forêts, de ſable ſur les bords de la Mer, autant vous devez croire de germes raſſemblés dans un corps quel qu'il ſoit. C'eſt dans la création des corpuſcules imperceptibles que la puiſſance ſuprême éclate avec le plus de magnificence. Dieu s'y montre plus grand à mes regards que dans le vaſte Temple des Cieux, qu'au milieu du brillant cortége des Aſtres.

Que votre imagination, je le répéte, ne ſe rebute pas à la vûe de cette foule d'êtres vivans concentrés dans l'intérieur d'un corps ſi petit. Connoiſſez-vous les bornes de la matiére ? Ses dehors vous paroiſſent infinis, lorſque votre œil parcourt la prodigieuſe étenduë des eſpaces céleſtes, lorſqu'il s'égare dans leur immenſe profondeur. Quelle que ſoit la diſtance des Aſtres les plus reculés, vous concevez toujours de la matiére au-delà d'eux. Mais l'intérieur de la matiére ne vous paroitra pas moins infini, ſi vous eſſayez de la décompoſer, ſi vous prétendez trouver un point, où elle ſoit ſans parties. Qu'on la multiplie, qu'on la diviſe, en vain ſe flâte-t'on d'en atteindre les extrémités.

Puis donc que chaque partie de la matiére eſt matiére, eſt un corps étendu & figuré parmi ce grand nombre de particules, que l'intérieur des plantes & des animaux dérobe à nos regards, pourquoi n'en pas concevoir pluſieurs, non-ſeulement diviſibles, & petites à proportion de leur nombre, mais organiſées, travaillées avec art, par la main ſçavante du Créateur : & qui contenuës les unes dans les autres, ſoient le principe de la réproduction de ces êtres ? Ce n'eſt pas une ſupoſition arbitraire ; l'expérience la confirme. Au retour du Printems, nous voyons l'écorce de

ces arbuſtes, qui ſont l'ornement de nos parterres, ſe couvrir de boutons. A peine cette pourpre brillante, dont le vif éclat commence à ſe diſtinguer au milieu des feuilles, à peine a-t'elle la force de percer la délicate & legére envelope qui la couvre. Cueillez ce bouton : ce n'eſt pas encore une fleur ; c'eſt l'ébauche d'une fleur naiſſante : il n'a pas ce qu'auroient pû lui donner les ſucs de la Terre & la chaleur du Soleil. Ouvrez-le, & conſidérez-en d'un œil attentif les replis intérieurs. Vous y trouverez cent couches de feuilles, & tout ce que cette roſe, en s'épanouiſſant, auroit offert au ſouffle empreſſé des Zéphirs, ſi votre main n'eût abregé ſes jours.

Elle renferme auſſi dès-lors au fond de ſon calice les ſemences qui devoient être le gage d'une poſtérité nombreuſe : il ne manque à ces germes féconds que la maturité. Examinez-les avec un microſcope ; vos yeux découvriront une merveille digne de toute votre admiration. Au ſommet d'une graine imperceptible, vous apercevrez dans leur ordre naturel toutes les parties de l'arbriſſeau qui devoit en ſortir ; vous verrez la racine diſtinguée des branches. Que dis-je ? ſi vos yeux pouvoient pénétrer juſqu'au fond de ces inacceſſibles retraites, vous verriez de ſecondes graines contenuës dans les premiéres, des germes enfans les uns des autres. Mais l'eſprit va plus loin que les ſens, & s'ouvre l'intérieur des objets les plus cachés. Vous concevez enfin de ſi grands myſtéres. Un ordre merveilleux offre à vos regards cette foule innombrable d'hommes créés à la fois, que le Créateur a renfermés dans un germe unique. Source intariſſable, où les différens âges puiſent ſucceſſivement les générations : chaîne immenſe que les ſiécles étendent & dévelopent, à meſure qu'une révolution rapide les renouvelle. Vous la

voyez, cette multitude infinie renfermée dans un seul : de ce seul homme vous voyez naître un peuple, d'où sortiront des peuples à l'infini.

Mais tout ceci n'est pas particulier à l'homme : il convient également à tout corps organisé, qui naît pour mourir. Ce que j'ai dit de la rose, doit s'entendre aussi des autres fleurs, de toutes les herbes dont la verdure embellit nos campagnes, de ces graines que la Terre n'accorde qu'aux travaux opiniâtres du Laboureur. Vous devez enfin l'apliquer à tous les arbres, à ceux qui se courbent sous le poids de leurs fruits, comme à ceux dont la tête touffue ombrage le sommet des Montagnes. Dans un seul raisin sont renfermées des vignes entiéres, & le sep de ces vignes est chargé de grapes. Un grain de froment contient plusieurs récoltes : ainsi des autres plantes. Tout ce que le vulgaire regarde comme une production nouvelle, éxistoit avant que d'éclore : il étoit alors caché, il se montre aujourd'hui.

VIII. Toutes sortes de terrains ne sont pas également propres à produire toutes espéces de fruits ; la fécondité n'est pas par-tout la même. Voyez les plaines de la fertile Mésie : voyez les champs qu'arrosent les inondations réguliéres du Nil. D'heureuses moissons y répondent à l'excellence du terroir : des forêts de chalumeaux flottans au gré des Zéphirs peuvent soutenir à peine leur tête apesantie : la terre porte avec joye ce riche fardeau, & l'abondance verse dans ces climats d'inépuisables tresors. D'un autre côté, combien de tristes campagnes ne sont-elles pas désolées par une soif affreuse, ou par une excessive humidité ? Des tiges avortées, maigres, sans consistances, s'affaissent & se flétrissent : la terre languissante leur refuse la nourriture nécessaire, & des épics clair semés ne dérobent point

la vûe des sillons. Près de là on aperçoit une vile chaumiére, c'est le séjour de l'indigence; une livide pâleur, une voix plaintive, des yeux toujours mouillés de larmes, des vêtemens sales & déchirés l'annoncent au premier regard.

Cependant la moisson la plus abondante, aussi-bien que la plus stérile, peut être produite par la même semence. Ce n'est donc pas aux graines, c'est à la Terre qu'il faut attribuer la raison d'une différence si marquée. Elle vient de ce que la Terre ne renferme pas assez de sels, ou de ce que ceux qui résident dans son sein sont trop ou trop peu dissous. En effet, le développement des graines est une suite de leurs propres efforts, secondés par l'action des sels, & sur-tout par celle du nitre. Sans le nitre, tant de parties mille fois entrelassées les unes dans les autres ne peuvent s'étendre insensiblement, se dégager du centre de ce germe qui les contient, & s'élever à une juste hauteur. Ainsi privées de ce secours, à peine quelques-unes de ces plantes ont-elles pû rompre leurs liens, vaincre les obstacles qui s'opposoient à leur accroissement, & parvenir à voir le jour. Leur tête à commencé, mais en vain, à se montrer. Leurs progrès ont cessé dans l'instant. Un sommeil léthargique s'est apesanti sur elles, parce qu'elles se sont abreuvées de sucs mal digérés, ou qu'une chaleur excessive a porté le feu dans leur tige, altérée déja par la sécheresse. De là vient la stérilité d'un fond, & le mauvais état de ce qu'il produit.

Qu'un champ soit au contraire éclairé par un soleil tempéré; qu'une pluye douce en étanche souvent la soif; qu'à l'avantage de cette heureuse exposition, il joigne celui de renfermer un grand nombre de parties salines & sulphureuses, ce champ vous comblera de richesses, & sçaura vous rendre avec usure les grains que vous lui

confierez. L'eau qui dissout ces sels & ces soufres, mise en mouvement par la chaleur, les fait bien-tôt fermenter, & les porte dans les canaux de la plante. A l'aide de ce véhicule ils dénouent le germe, ouvrent ce trefor précieux, agitent tous les corpuscules qu'il renferme, & les poussent au-dehors. En les dégageant de leurs liens, ils nourrissent l'intérieur de la plante, & la mettent en état d'étendre au loin ses racines, & de pouſſer une tige chargée d'épics. Ainsi croissent toutes les plantes, tous les arbres, & généralement tous les végétaux.

De ce qui précéde, il suit évidemment que plus les sels agitent l'intérieur du germe, & développent ce point imperceptible où sont concentrées tant de richesses, plus les épics doivent être nombreux, & les moissons fertiles. Mais elles trompent l'espérance du Laboureur, lorsque ces plantes ébauchées que renferme la semence, languissent dans le sein du repos, & que du fond stérile d'une terre oisive, il ne sort rien qui les ébranle, qui par des secours réïtérés les arrache au sommeil. A ce sommeil profond succéde bien-tôt une mort funeste. On voit périr une famille naissante, qui dans la suite eût pû former un peuple nombreux, si elle eût rencontré dans une terre propre à la faire éclore, des sucs dont l'abondance & l'activité l'eussent secondée.

Ne vous reposez donc pas entiérement sur la Nature : elle ne dédaigne pas le secours de l'art. Prête à couronner nos efforts, elle aime à nous montrer toute l'étendue de ses propres forces. Avant que de semer vos grains, trempez-les dans une eau que le fumier, le nitre, & les cendres de plusieurs plantes auront remplie de sels volatils Bien-tôt vous verrez ces grains, quoique confiés à un fond de médiocre valeur, se multiplier par une fécondité qui tiendra du prodige.

Il en sortira d'un seul jusqu'à deux, trois & quatre mille, tant est grande la vertu de ce sel. Plusieurs tiges s'élevant à la fois sur un seul pied, comme ces rejettons que pousse un saule dont on a coupé le sommet, formeront une petite forêt, qui portera son ombre à quelque distance.

Mais le sel de nitre ne peut ni produire le froment, ni donner à chaque grain le principe de sa fécondité. Cette multitude que nous voyons éclore ne doit pas sa naissance aux rayons du Soleil, au souffle des Zéphirs, à la pureté de l'air, aux pluyes, aux rosées, à la qualité du terrein. Toutes ces causes contribuent sans distinction à l'accroissement de tous les végétaux; elles sont communes à toutes les plantes. Si les productions de la terre sont si variées, souvent même si contraires, cette diversité vient de la différente nature des corps qui lui sont confiés. Ne voyons-nous pas en effet d'utiles spécifiques croître à côté de poisons dangereux, l'aconit auprès du dictamme, la ciguë mêlée avec des parfums? le même jardin porte des plantes de toute espéce, qui sont arrosées par les mêmes pluyes, exposées aux mêmes rayons du Soleil. C'est ainsi que la proye qui nourrit un Lion pouvoit servir à la pâture d'un Aigle. Cette substance étrangére ne les fait pas ce qu'ils sont: elle les entretient & leur donne l'accroissement. Disons la même chose des alimens qui renouvellent les muscles, les nerfs, les membranes, les os, les fluides mêmes de notre corps. Ils prennent la figure de chaque partie, loin de la lui donner. A plus forte raison ne fabriquent-ils pas les organes intérieurs; ils ne font que s'incorporer avec eux.

Des causes étrangéres ne peuvent donc créer aucune semence; elles ne sont capables de former ni des espéces, ni des individus. Ainsi lors-

que vous voyez un grain de blé rendu fécond par une legére saumure, se multiplier à ce point, concluez qu'au fond de chaque germe résident des germes innombrables, & qu'ils en sortent toutes les fois qu'une force suffisante leur donne la vie & le mouvement. Au reste, la plante qui porte le froment & les autres herbes que le court espace d'une année voit naître & mourir, ne fourniſſent pas les seuls exemples d'une si prodigieuse fécondité. Vous ferez avec un égal succès la même épreuve sur la vigne, sur cet autre ornement de la campagne, les délices de l'homme, comme le blé est sa nourriture. Arrosez-en la racine avec une semblable liqueur, elle vous produira des raisins en abondance & d'un goût merveilleux. Vous croirez voir les fertiles côteaux du Tmole transportés dans vos jardins. Des grapes aussi grosses que celles des vignes de la Palestine pendront à vos treilles, & vous boirez un vin incomparable à celui de Tokai, supérieur aux vins si vantés de Falerne & de Capouë. Quelle est la cause de ce prodige? La vigne depuis long-tems avare des trefors qu'elle renfermoit, & jusques-là cultivée d'une maniére trop simple, laisse alors échaper à la fois de son sein une multitude de germes, qui mis en réserve pour d'autres années ne se seroient dévelopés que successivement, ou plutôt eussent été détruits par l'âge. Ce qui la force à cette libéralité, c'est l'impulsion du nitre, & l'humide influence des esprits volatils dont elle tire une abondante nourriture. Ne croyez pas qu'un si grand effort tarisse cette source, & lui fasse perdre sa fertilité naturelle. Il ne l'affoiblit en rien. Cette vigne, sans s'épuiser, payera tous les ans le même tribut. Longtems jeune, rendue plus riche par ses profusions mêmes, elle entretient sa vigueur par le secours de l'agent qui la fertilise; & ce n'est que fort

tard, qu'elle reſſentira les triſtes atteintes de l'âge.

J'ai prouvé que dans chaque individu réſide toujours le principe de ſon renouvellement. Mais ſi les plantes fourniſſent des ſemences, les ſemences renferment auſſi des plantes. Une branche auroit-elle des feuilles, le fruit ſuccéderoit-il à la fleur, ſi les parties qui doivent former & ces feuilles & ce fruit, n'étoient depuis long-tems tracées & diſtinguées dans la graine? Vous m'objecterez en vain que quelques arbres, au lieu d'être produits par la ſemence, le ſont par une branche ſéparée de la tige, ou qu'ils renaiſſent de la racine même. Dans les branches, dans les racines, coule le même fluide dont l'intérieur du tronc eſt arroſé. Ce fluide roule dans ſon ſein des germes ſans nombre. Il s'éléve inſenſiblement par les fibres juſqu'au ſommet des branches, s'y raſſemble dans une eſpéce de réſervoir, s'y perfectionne & s'y mûrit par la chaleur. Ne peut-il pénétrer juſques-là, il ſe fait jour au-dehors ſur la route : il perce l'écorce à laquelle il s'attache comme une gomme tranſparente, & forme ces boutons luiſans que nous nommons des yeux. Ce ſuc remplit tous les rejettons, il inonde toutes les racines & le corps entier de l'arbriſſeau. C'eſt une liqueur fertile qui s'accroit en même-tems que lui. Augmentée ſans ceſſe par les alimens continuels que lui fournit la terre, elle aime à ſe répandre dans un plus grand eſpace. Ses parties long-tems reſſerrées ſe dégagent inſenſiblement, s'étendent, deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe dévelopent & s'inſinuant dans toute la capacité du tronc, elles portent des germes dans tout ce qu'elles arroſent.

Telle eſt l'unique cauſe du ſuccès dont l'homme s'eſt vû récompenſé, lorſque plein d'une noble hardieſſe il entreprit de donner des loix à la Nature, de corriger le vice d'une plante, & de

faire adopter aux arbres des fruits d'une autre espéce. Si la nouvelle branche qu'on insére, soit en fente, soit en écusson, ne renfermoit dès-lors le principe & l'ébauche de tout ce qui doit en sortir, si elle ne les avoit pas reçûs de l'arbre dont elle fut originairement partie, conserveroit-elle sur un fond étranger les qualités qui lui sont propres? Y formeroit-elle, si je l'ose dire, un établissement durable pour sa postérité? Le pied sur lequel vous l'avez entée ne lui fournit que la nourriture. Comment pourroit-elle donc produire tous les ans les feuilles, les fleurs, les fruits de son espéce, & devenir même la tige d'autres branches propres à être entées comme elle? Comment un tronc d'arbre sauvage auroit-il une tête si belle? Etoit-il destiné par lui-même à se courber sous le poids des fruits? Ces branches renfermoient donc avant la greffe tout ce que vous voyez en éclore. Elles ont des nœuds; & c'est-là que résident leurs productions ébauchées. La tumeur de ces nœuds annonce un grand nombre de rejettons.

Je dis la même chose de ces plantes qui croissent dans un fond marécageux, ou dans les eaux, de celles que vous voyez naître d'elle-mêmes dans les campagnes ou dans les lieux incultes, comme les ronces, les épines, & tant d'herbes nuisibles à l'homme. On ne les a point semés; personne ne les cultive: cependant ne croyez pas que la terre, en les produisant, rende ce qu'elle n'a pas reçû. Quelque part qu'elles s'élévent, leurs germes y ont été portés ou par les vents, ou par la pluye, ou par les oiseaux. Tout a sa graine, jusqu'à la mousse. Le Gui naissant sur l'écorce d'un vieux Chêne, cette plante parasite à laquelle le bois d'un arbre étranger sert de terre, & dont la vie est un larcin, le Gui même a sa semence. Le Champignon, la Fougére, ont la leur, quoiqu'elle échape aux yeux les

plus perçans. C'eſt une pouſſiére imperceptible qui ſe cache dans les plis des feuilles, & juſques dans leurs rides. N'attendez donc aucune production ſans germe. Une expérience facile vous convaincra de cette vérité. Placez dans un lieu découvert un vaſe rempli d'une terre vierge, étendez deſſus un gaze dont le tiſſu ſoit aſſez lâche pour donner un libre paſſage à l'air & aux rayons du Soleil, mais aſſez ſerré pour être impénétrable aux graines que le vent pourroit y porter. Vous arroſeriez en vain cette terre pendant toute une année : elle demeureroit éternellement ſtérile.

Aveugles Philoſophes, qui ſouteniez autrefois que la corruption de la matiére engendroit des inſectes, vous n'avez pas connu l'ordre invariable établi dans la génération de tous les êtres. Eſt-ce ainſi que vous avez pû croire la Nature inconſtante, capricieuſe, capable de s'écarter du plan qu'elle s'eſt preſcrit, & ſur cette fauſſe idée bâtir un ſyſtême monſtrueux ? Apprenez que les loix primitives ſont immuables, que rien ne ſe ſouſtrait à leur pouvoir, que les mouvemens une fois imprimés à la machine de l'Univers par la main de ſon Auteur ne peuvent s'altérer, que le hazard ne peut ni leur ſupléer, ni les détruire. La Nature ne varie point : elle n'eſt pas inconſéquente. Toujours d'accord avec elle-même, toujours ſimple malgré la prodigieuſe diverſité de ſes opérations, elle marche d'un pas égal à l'éxécution de ſes projets. Tous les animaux, tous les végétaux naiſſent & ſe reproduiſent d'une maniére uniforme. Pourquoi trouvons-nous un navire rempli de ces animaux dont nos maiſons ſont infectées ? C'eſt qu'il s'en eſt gliſſé quelques-uns dans ce vaſte édifice, pendant qu'on le bâtiſſoit ſur le rivage. Ils s'y multiplient, & bien-tôt cette ville flottante en eſt toute peuplée. Les vermiſſeaux, dont nous voyons

couverte la peau d'un fruit qui se corrompt, ne naissent pas de sa corruption. Ils y étoient renfermés auparavant, quoique leur petitesse les rendit invisibles. Toutes les parties de ce fruit venant ensuite à se dissoudre, à fermenter, ils croissent, ou sortent de leurs œufs : ce qui se fait promptement ; car les animaux dont la vie sera courte, sont bien-tôt tout ce qu'ils doivent être : l'accroissement des autres est plus tardif. Des observations éxactes ont aussi détrompé sur l'origine d'un oiseau de mer, connu sous le nom de *Bernacle*. Sa forme aproche de celle d'un Canard. On le trouve le long des côtes des Isles Britanniques, auprès des débris des vaisseaux minés par la vieillesse & par les flots de la mer, ou sur des tas d'algue marine. Le vulgaire ignorant & grossier a long-tems crû qu'il se formoit de la pourriture du bois ; mais enfin on a reconnu que cet oiseau sortoit comme tous les autres, d'œufs propres à son espéce : déposés sur le bois, sur des monceaux d'algue marine, ou dans des coquillages. La pourriture n'est donc pas la semence de ces animaux, mais simplement leur berceau.

S'il étoit vrai, comme le raconte un grand Poëte, que les entrailles putrefiées d'un Taureau meurtri de coups engendrassent des essains d'Abeilles, il faudroit donner à ce fait la même explication. Elles ne sortiroient du corps de ce Taureau, que parce qu'il auroit, en paissant dans les prairies, avalé les œufs qui les renfermoient. Un humide fossé rempli d'une fange impure produit des animaux : on trouve dans un étang des poissons qui lui sont étrangers. C'est que les œufs de ces animaux ont été déposés dans ce fossé, que ceux de ces poissons l'ont été sur l'eau de cet étang. De ce que la cause d'un effet vous paroît difficile à comprendre, de ce qu'elle se refuse à toutes vos recherches, ne concluez pas

que cet effet n'a point de cauſe. Ayez recours à celles qui ſont connues, & ſuivez ſans balancer la Nature par la voye qu'elle vous trace. Des conjectures plus ſolides vous conduiront enfin par cette route à la découverte des myſtéres que vous ignorez, & les éxemples mêmes vous feront tirer de juſtes conſéquences.

Jettez les yeux ſur toutes les eſpéces de quadrupédes ; ces bêtes féroces qui ſont la terreur des forêts, ſur celles que la frayeur dérobe à notre aproche, ſur ces paiſibles animaux accoutumés à nos demeures. Parcourez les oiſeaux, les inſectes, les reptiles ; faites le dénombrement de tout ce qui peuple la mer ; conſidérez & les coquillages & les amphibies. De tant d'êtres divers, il n'en eſt aucun qui ne ſoit le fruit de l'union des deux ſexes. C'eſt ſans fondement que les Anciens donnoient à ce Ver aveugle, qui ſe creuſe une retraite dans la terre, le privilége de ne devoir qu'à lui ſeul la propagation de ſon eſpéce. On a crû que réuniſſant à la fois les deux ſexes, ce Ver ſe fécondoit lui-méme, & l'on a dit la même choſe du limaçon, de ce coquillage qui tranſporte en rampant ſa demeure, & dont l'écume trace les pas ſur la terre. Quoiqu'androgynes, ces animaux, s'ils ne s'accouplent, demeurent ſtériles, & leur poſtérité périt avant d'éclore. Peut-être d'autres Vers ont-ils auſſi reçû cette double faculté ; mais aucun d'eux, aucun des êtres vivans ne voit le jour, ſans le devoir à un pere. Tous ont des ayeux, des biſayeux, un longue ſuite d'ancêtres, ſi dans chaque eſpéce vous en exceptez un ſeul, que la main toute-puiſſante du Créateur a formé ſans germe, lui confiant tous ceux qui devoient, en ſe développant, peupler la terre dans la ſuite des ſiécles.

SOMMAIRE
DU LIVRE HUITIÉME.

LE Poëte ayant pour but de recueillir & de développer les preuves les plus frapantes de l'éxiſtence de Dieu, il ne pouvoit manquer d'ouvrir les yeux de ſon Lecteur ſur le grand ſpectacle de l'Univers, dont la ſtructure, la forme, les loix portent l'empreinte viſible d'une cauſe ſouverainement intelligente. Tel eſt l'objet du huitiéme Livre : on doit le regarder comme un Traité d'Aſtronomie.

I. *L'Auteur reléve d'abord l'utilité de cette ſcience : il en fait l'hiſtoire abregée ; compare aux grands hommes qui ſe ſont le plus diſtingués dans cette brillante carriére, les Philoſophes Epicuriens : opoſe aux découvertes des premiers, les erreurs groſſiéres des ſeconds. Après cette introduction, il donne le précis des trois principaux Syſtêmes, qui portent les noms de Ptolemée, de Copernic & de Tychobrahé.*

II. *Quoique l'objet principol de ſon ouvrage ne l'oblige pas à prendre de parti entra ces opinions, il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet Aſtronome place le Soleil au centre, ne lui donne d'autre mouvement qu'une continuelle rotation ſur ſon axe, & fait décrire autour de lui des vaſtes orbites à la terre & à toutes les planétes, qu'il ſupoſe tourner en même-tems ſur elles-mêmes. Le Poëte joint à l'expoſition détaillée de ce Syſtême les additions que Deſcartes y fit en l'adoptant ; c'eſt-à-dire, la célébre hypothèſe des tourbillons qu'il preſente en peu*

de mots dans cet article, pour la développer ensuite avec plus d'étenduë.

III. *Le troisiéme article renferme les preuves indirectes du Systéme de Copernic. Ce sont les objections que l'Auteur propose contre celui de Ptolemée : objections sans réponse, dont l'une est le peu d'accord des révolutions célestes dans cette hypothèse, avec la loi découverte par Kepler.*

IV. *L'opinion de Copernic est au contraire parfaitement conforme à cette loi, regardée par les Astronomes comme un principe certain, depuis que le célébre Cassini l'a vérifiée. L'Auteur dévelope ici cette preuve directe, qui n'est pas la seule. Il avoit déja fait valoir la simplicité de ce Systéme, & la maniére nette & facile dont on y explique les stations & les rétrogradations des planétes, ainsi que quelques autres aparences, inexplicables dans celui de Ptolemée. Le reste de cet article donne la raison physique :*

Du mouvement des Planétes, dont les Cartésiens attribuent la cause à celui du Soleil même sur son axe ;

De la différence qui se trouve entre la vitesse de ces corps, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre ;

Enfin, de leur Aphelie & de leur Périhélie.

V. *L'Auteur entreprend d'expliquer ensuite la cause du mouvement diurne de la terre, & celle de cette période de 26000 ans que nous attribuons aux Etoiles fixes. Il répond aux objections des Newtoniens contre l'éxistence de la matiére subtile, & propose à ce sujet diverses conjectures sur les Cométes.*

VI. *La différence des tems que les Planétes employent à tourner sur elles-mêmes, l'inclination de*

l'axe terreſtre par raport à l'écliptique, le paralleliſme de ſes poſitions, le retour des Equinoxes, des Solſtices, des Saiſons de l'année, ſont autant de problêmes, que l'Auteur réſout avec la plus grande clarté, ſelon les principes de Deſcartes & de Copernic.

VII. *Enfin dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre eſt le centre, des mouvemens de la Lune, qui placée dans ce tourbillon, eſt le ſatellite de notre globe, & les éclipſes, ſoit de Lune, ſoit de Soleil. De courtes réfléxions ſur la ſageſſe & la toute-puiſſance du Créateur de tant de merveilles, terminent ce Livre.*

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE HUITIÉME.

JE passe, Quintius, à l'exposition du Systême de l'Univers, de sa forme, des loix suivant lesquelles il se meut, & je vais offrir à vos yeux le plus magnifique de tous les spectacles; je vais leur dévoiler la Divinité. Du creux d'une profonde vallée, prenant son essor vers le Ciel, l'Aigle agite fortement ses ailes, pour se mettre en équilibre avec l'air. A l'aide des vents, que dans le sein même du calme excite la violence de ses mouvemens, il s'éléve, & d'un œil fixe contemplant le Soleil, il semble se repaître de la lumiére. Suivons la route qu'il nous trace. En rampant au milieu des êtres mortels, nous avons pénétré jusqu'aux sources de la vie. Osons franchir les plus hautes régions, & portés par un vol rapide, parcourir les sphéres céleſtes.

Considérez ces astres errans dans la vaste étenduë de l'espace; ces Etoiles fixes, qui d'un centre brillant de la plus vive lumiére, lancent des traits de flamme aux extrémités du Ciel: le Soleil enfin, ce pere du jour & des saisons, ce flambeau de l'univers, dont la chaleur féconde

répand l'ame & la vie sur toute la Nature. Ces admirables ouvrages ont-ils un Dieu pour Auteur, ou les attribuerons-nous, comme Lucrece, au hazard ? Une succession rapide & constante ramene à nos yeux les jours & les nuits, les mois & les années : nous jouissons des douces influences de l'air, des productions d'une terre inépuisable, du renouvellement des forêts, du cours des fleuves, de la lumiére des astres. Qui de nous songe à rechercher la cause des Phénoménes si frapans, à s'occuper même du détail de ces opérations merveilleuses ? La plûpart craignent une étude qui les forceroit à reconnoitre l'Auteur de tant de bienfaits. Epris des charmes de la vérité, vous n'avez plus cette coupable indifférence. Examinez ce que les découvertes des Modernes ajoutent sans cesse à celles des Anciens, & sçachez vous aproprier le fruit de tant de travaux. Ouvrez les yeux, Quintius, de telles connoissances en éclairant votre ame, la préparerent aux leçons de la Sageſſe. Déja les nuages se dissipent ; je vois le jour éclore : ne vous dérobez pas à ses rayons. La lueur foible de l'Aurore naissante fera bien-tôt place aux traits lumineux du Soleil.

Nous devons infiniment aux siécles anciens. Nos ancêtres oférent aborder la Nature encore sauvage, & percer le voile épais qui la déroboit aux regards des Mortels. Génies créateurs, en se chargeant de faire les premiers pas dans cette difficile carriére, ils se sont par leur sagacité, par leur courage, acquis un droit sur la gloire des plus brillans succès. Nous ne faisons que mettre en valeur des terres déja préparées ; mais nous les cultivons avec soin. Si nos Sçavans marchent quelquefois dans les routes tracées par les anciens, ils s'en frayent quelquefois de nouvelles. Héritiers & des tresors & de la noble curiosité de nos peres, nous augmentons

par notre propre industrie les richesses qu'ils nous ont laissées.

Le véritable système de l'univers, imaginé d'abord par Aristarque & par Philolaüs, étoit depuis plusieurs siécles enséveli dans les ténébres de l'oubli, lorsque sa beauté, long-tems méconnuë, fit une vive impression sur l'esprit d'un célébre Polonois. Il le fit revivre, & sous ses auspices, cette hypothèse reparut avec le plus grand éclat. Bien-tôt le fameux Galilée lui donna par son suffrage un nouveau lustre : Galilée, la gloire de l'Etrurie, qui le premier, à l'aide du Téleſcope a raproché les cieux, a découvert de nouveaux astres & les satellites de Jupiter inconnus jusqu'alors. Kepler augmenta nos connoissances en déterminant la route des Planétes. De quel nom apellerai-je ce génie de la Nature, l'honneur de sa patrie & de son siécle, Descartes, à qui la France se fera gloire à jamais d'avoir donné le jour ? Elle a vu sortir de son sein une foule de Héros : leurs noms lui sont précieux ; mais elle en perdroit plutôt le souvenir, que d'oublier ce guide excellent, cet esprit sublime, qui le premier a conduit nos pas jusqu'au sanctuaire de la Vérité. C'est à lui qu'elle doit l'honneur d'égaler la sçavante Gréce, quoique la patrie d'Aristote, de Platon, de Pythagore, quoique mere de Socrates. Après eux je vois marcher d'un pas égal deux Sçavans, dont la gloire immortelle rejaillit sur l'illustre Académie qui les adopta, Huyghens & Cassini. L'anneau de Saturne & l'un de ses satellites se sont rendus visibles au premier ; les regards pénétrans du second ont aperçu les quatre autres. Tous ces grands hommes ont mesuré le Ciel & la Terre ; leurs découvertes sont si nombreuses qu'elles ont répandu la clarté sur la structure de l'univers.

Vous ne leur comparez, sans doute, ni

vos Philosophes Epicuriens, ni Lucrece. Dans quelle profonde ignorance étoit-il plongé, ce Poëte que vous regardiez comme un oracle? Abusant de l'exemple du flambeau vu de loin, il prononce que les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils le paroissent. Il croit que le Soleil, amas informe de particules de feu réunies par le hazard, s'éteint toutes les nuits; que tous les matins il reparoît rallumé derriére de hautes montagnes. S'agit-il de donner la cause d'une éclipse de Lune ou de Soleil, il ne sçait si ce phénoméne est produit par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces astres, ou plutôt si ces astres ne s'enfoncent pas alors dans quelque caverne, ou ne se couvrent point d'un sombre voile. Je m'étonne qu'il ne croit pas, comme les stupides habitans de l'inde, qu'un horrible Dragon déploye alors contr'eux toute sa fureur. Tels sont les défenseurs que l'orgueilleuse Impiété nous opose: je rougis pour Lucrece de ses ridicules fictions.

Les Systêmes les plus connus sur la structure du Monde se réduisent à trois. Le premier qui porte le nom de Ptolemée, place la Terre au centre, la supose immobile, & fait tourner autour d'elle toutes les Planétes & le Soleil même. Ce qui meut les astres & les emporte d'orient en occident, c'est un Ciel que Ptolemée nomme le premier mobile, & qui tourne en vingt-quatre heures sur son axe avec une prodigieuse vitesse vers l'Equateur, avec une lenteur infinie vers les deux pôles. Outre ce mouvement commun, les Etoiles tant fixes qu'errantes, ont un mouvement propre, mais beaucoup moins rapide, qui tendent d'occident en orient selon l'ordre des Signes. C'est cette direction que les Planétes suivent dans leurs périodes annuelles, qui ne sont pas également longues. La Lune est celle de toutes qui par sa propre force résiste le plus à

l'action du premier mobile. Dans un seul jour, elle fait autant de chemin d'occident en orient, que le Soleil en fait en douze jours. Placées à différentes distances, les autres Planètes décrivent les orbites dans le même sens autour de la terre. Leur mouvement est tantôt direct, tantôt rétrograde; quelquefois elles sont stationnaires.

Copernic ne peut adopter cet arrangement des corps célestes. Malgre le préjugé, le témoignage des sens, & l'empire que cette opinion éxerçoit de tous tems chez tous les hommes, il la proscrivit sans balancer. Heureux novateur, il osa renverser l'ordre etabli depuis tant de siécles, & replacer l'astre du jour au centre de l'Univers. La terre fut remise au rang des Planètes : la Lune en devint le satellite. Sujet aux mêmes loix que les autres, notre globe tourne en même-tems autour du Soleil & sur son axe : cette double révolution se dirige vers l'orient, & le Ciel des Etoiles fixes, est immobile. Dans ce Systême, il est aisé de concevoir pourquoi nous sommes trompés par des aparences, qui nous font croire en mouvement un corps qui ne se déplace jamais, & regarder comme en repos des corps mus sans interruption. Qu'un Pilote mette à la voile, les rivages s'éloignent, les villes disparoissent à ses yeux. Ne s'apercevant pas lui-même qu'il avance, il croit que tout se meut autour de lui. Ce navire voisin, quoique retenu par l'ancre, lui paroit voguer avec rapidité. La même illusion nous rend insensible le mouvement de la terre.

Mais l'homme trompé par ses yeux & plus encore par son orgueil, embrasse sans réfléxion une erreur qui le flâte, & se croit dégradé, si le globe qu'il habite n'est qu'une planète. Ces astres qu'il voit à peine, roulent, à l'entendre, pour lui seul; & le centre du monde est dans le

le point qu'il occupe. Toutes les fois que la terre en s'abaiſſant lui découvre une portion du Ciel qu'il ne voyoit pas, il penſe que les Etoiles qu'il aperçoit ſe levent; qu'elles ſe couchent & tombent au-deſſous de lui, dès que l'horiſon en s'élevant les cache à ſes yeux. Pourquoi la ſphére entiére eſt-elle emportée par un mouvement univerſel? C'eſt afin que l'homme, éternellement immobile, voye toutes les parties du Ciel lui rendre hommage, comme à leur Souverain. Qui ſommes-nous, foibles mortels, pour porter ſi loin nos prétentions?

Du mêlange de ces deux Syſtême, Tychobrahé voulut en former un troiſiéme. D'un côté cédant à la prévention populaire, frapé de l'autre par une vive idée du vrai, cet illuſtre Danois, fit avec les Anciens, mouvoir le Soleil & les Cieux; il rendit à la terre le repos qu'ils attribuoient à ce globe: mais il fit tourner les Planettes autour du Soleil, ne leur laiſſant autour de la terre que le mouvement qu'il leur ſupoſoit commun avec le reſte du Ciel. C'étoit un habile Obſervateur: par ſes ſoins le Danemarck vit s'élever la premiére Tour conſacrée dans l'Europe à l'étude des Aſtres. Mais ce ſyſtême prouve qu'il avoit peu de connoiſſance de la Phyſique céleſte.

II. Je n'aurois pas beſoin de prononcer entre de tels différends. En effet, que la terre tourne, ou qu'elle jouiſſe d'un repos abſolu; que le Soleil reſte fixe dans le centre du monde, ou qu'il roule emporté par l'Ecliptique; qu'un Ciel ſolide ſoit le mobile univerſel, ou qu'on admette un fluide pur & délié, dans lequel nagent d'innombrables Soleils, accompagnés chacun de leurs planétes, on ne verra pas moins éclater dans la Nature, la ſageſſe toute-puiſſante d'une Divinité, dont l'univers eſt l'ouvrage & l'empire. Mais

l'amour de la vérité m'entraîne. Je me livre sans réserve au sentiment qui me paroît le plus clair, & qui dévoile à mes yeux d'une maniére plus parfaite l'art incomparable du Créateur.

L'opinion de Ptolemée peut être, je l'avoue, conforme aux idées communes. Les calculs faits en supposant son sistême ne seront pas moins vrais que dans l'hypothèse contraire. Le succès pourra vérifier les prédictions de ses Disciples: les éclipses de Soleil & de Lune arriveront aux tems marqués, & la même succession ramenera les jours, les mois, les saisons. Mais quoiqu'il rende parfaitement raison de tout ce qui concerne la terre, parce que dans le fond les aparences sont les mêmes, soit que l'objet, soit que le spectateur se meuve, cependant le systême de Copernic résout avec une clarté merveilleuse des difficultés sans nombre que Ptolemée ne peut lever à chaque nouveau phénoméne, l'Astronome Grec est forcé d'ajuster de nouvelles causes presque toujours contraires les unes aux autres. Dans son hypothèse rien n'est clair, rien n'est simple, rien ne s'accorde avec les loix & les principes de la mécanique. Il ne prouve rien de ce qu'il avance; il supose tout. En un mot, ce n'est pas le mouvement des astres, ce n'est ni leur ordre, ni leur situation véritable qu'il nous expose; il se borne aux seules aparences, aux seuls dehors. Que dis-je? à la vue de cette multitude embarrassante d'épicycles, de détours, de cercles entrelassés les uns dans les autres, que les corps célestes décrivent autour de la terre, je me represente le Labyrinthe de Créte, cet ouvrage monstrueux de l'art & du génie de Dédale. Quelle loi du mouvement peut d'ailleurs fonder la marche irréguliére des Planétes, tantôt rétrogrades, & tantôt stationnaires? Dans cet arrangement confus, qui jadis excita l'impatience du Roi de Castille,

ne reconnoîtroit-on pas les traces de l'ancien cahos ? La nature eſt plus ſimple ; conſtante, uniforme, elle ſuit un ordre invariable. Cette ſimplicité, je la retrouve dans la doctrine de Copernic. Il n'en eſt point qui donne à tous les phénoménes des explications plus heureuſes, ni dont les différentes parties forment un tout plus parfait. Je vais vous l'expoſer, comme la copie du véritable Syſtême de l'Univers, comme une preuve éclatante de la Divinité.

Toutes les Etoiles ſont autant de Soleils ſemblables au nôtre ; immobiles comme lui ; environnés, comme lui, de corps opaques, auſquels ils communique la chaleur & le jour. L'eſpace où ſont diſperſés tant d'aſtres divers, eſpaces dont nous ignorons les bornes, eſt rempli dans toute ſon étendue par une matiére agitée, ſubtile, infiniment liquide, homogéne, que l'on nomme éther. Comme la terre ſe diviſe en Royaumes ſubdiviſés en Provinces, cet amas immenſe de matiére eſt compoſé de tourbillons ſans nombre, dont chacun en renferme pluſieurs autres beaucoup plus petits. Tous ont à leur centre, ou près de leur centre un corps ſphérique. Dans les petits tourbillons cette maſſe eſt opaque, & jouit d'une lumiére empruntée, que reçoivent tour à tour ſes deux hémiſphéres. Elle a quelquefois des ſatellites. Ce ſont des maſſes ſemblables qui roulent autour d'elle, & contribuent à l'éclairer en réfléchiſſant les rayons de lumiére. Mais chaque tourbillon général dont ces tourbillons particuliers ne ſont que des portions, a pour centre un aſtre tout de feu, qui ſans s'écarter jamais du point fixe qu'il occupe, tourne ſans ceſſe ſur ſon axe. La violence de cette rotation ébranle l'éther environnant. L'impreſſion ſe tranſmet aux corps qui nagent dans le fluide : il en réſulte un mouvement compoſé, qui leur fait preſenter ſucceſſivement tous leurs

points aux rayons épars dans ce vaſte océan. Ces aſtres tout de feu, ce ſont les Etoiles fixes. Elles brillent par un éclat qui leur eſt propre, & quoiqu'elles communiquent un mouvement circulaire aux planétes qui leur ſont attachées, elles régnent immobiles au centre de leurs tourbillons. Telle eſt la conſtellation du Chien, la Lyre, le Pegaſe: telles ſont les Pleyades, la grande Ourſe, Andromède. La nuit nous découvre dans un ciel pur & ſans nuage, une foule innombrable de Soleils.

Les Planétes qui les accompagnent, ſe refuſent à la foibleſſe de nos yeux; & la diſtance de ces Etoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais ſi l'on conſidére que la forme du Ciel eſt la même dans toute ſon étendue, que les rayons de ces aſtres ſont ſemblables à ceux du Soleil, & que le Soleil lui-même, vu dans une diſtance égale, nous paroîtroit tel que nous voyons les Etoiles, pourra-t'on ſe perſuader que le Soleil & les Etoiles ſoient d'une eſpéce différente, & que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement? La Divinité ne ſe borne pas à créer un ſeul être de même eſpéce: elle verſe à la fois de ſes inépuiſables treſors une moiſſon d'êtres pareils. Des cauſes ſemblables doivent produire de ſemblables effets.

Ce Soleil qui nous éclaire occupe donc le centre de notre tourbillon. Il en eſt l'ame: il eſt la ſource intariſſable de la lumiére & du mouvement répandu dans cette portion de l'univers. Aux yeux d'un Obſervateur éxact, ce corps immenſe égale en groſſeur un million de terres comme la nôtre, & ſon diamétre eſt cent fois auſſi grand que celui du globe terreſtre. Sans ſortir du centre, il tourne ſans ceſſe ſur ſon axe; cette révolution dure vingt-cinq jours. Ses planétes, toutes ſemblables pour la forme, mais différentes pour la groſſeur, ébranlées par la vive

impreſſion que ſon mouvement communique au fluide éthere, l'environnent & roule autour de lui dans les intervalles fort grands, mais inégaux. En même-tems elles tournent ſur elles-mêmes, & par-là preſentent ſucceſſivement au Soleil tous les points de leur ſurface. Dès que cette révolution de leur globe ſur ſon axe eſt achevée, leur jour eſt fini. Leur cercle autour du Soleil eſt-il entiérement décrit, elles ont parcouru leur carriére annuelle.

Ainſi tourne avec rapidité Mercure, la plus petite des Planétes & la plus voiſine du Soleil. Après lui la brillante Etoile de Vénus trace ſon cercle dans les cieux. La terre ſuit avec la Lune ſa compagne. Plus loin, on voit le ſombre Mars répandre une lueur obſcure & rougeâtre. Les Aſtronomes ne lui ont point encore découvert de ſatellites: peut-être ſont-ils trop petits pour ſe rendre viſibles. Au-deſſus de Mars paroît avec un vif éclat Jupiter accompagné de quatre Lunes, flambeaux auxiliaires qui diminuent l'obſcurité de ſes nuits fréquentes, & le conſolent de l'abſence du jour. Saturne occupe l'extrémité du tourbillon, & décrit d'un pas lent le dernier cercle. Auſſi voyons-nous cinq ſatellites répandre ſur ſa ſurface pâle quelques traits de lumiére. Il eſt même environné d'un anneau qui coupe ſon globe en quatre parties égales. Tant une ſageſſe prévoyante a ſçu proportionner à la diſtance de cette maſſe les ſecours qu'elle lui donnoit! Par une multitude de réfléxions, cet anneau, ces ſatellites augmentent & raniment la lueur preſqu'éteinte des rayons du Soleil. Tel un pere courbé ſous le faix de la vieilleſſe eſt environné d'enfans, & compte autour de lui une poſtérité nombreuſe. Un bâton ſoutient ce corps chancelant; un verre ſoulage la foibleſſe de ſes yeux. Apuyé ſur un bras étranger, il leve avec peine une main apeſantie & tremblante.

Tandis qu'obéïſſante à la loi commune, notre Planéte nage au milieu des autres, & ſe tourne ſans ceſſe vers le Soleil, nous apercevons la nuit dans une autre partie du Ciel, des corps qui ſe meuvent à peu près dans le même plan. Mais comme nous ne voyons qu'obliquement l'ellipſe que ces corps décrivent, elle doit nous paroître inclinée, & preſque ſous la forme d'un fuſeau : forme ſous laquelle ſe preſentent à nos yeux les bords d'un baſſin ou d'une table ronde, conſidérés dans une grande diſtance. Au lieu d'un cercle on aperçoit deux lignes preſque parallèles, qui s'étendent l'une en-deçà, l'autre au-delà, & dont les deux extrémités de chaque côté ſe réuniſſent & ſe confondent. Quoique les Planétes ſuivent ſans écart un orbite déterminée avec préciſion, nos yeux jugent leur marche irréguliére. Suivant la différence de leurs aſpects, tantôt elles nous paroiſſent avancer dans leur courſe, tantôt elles ſont rétrogrades, quelquefois ſtationnaires, & la même aparence ſe remontre conſtamment aux mêmes points du Ciel. Prenons en effet Mars, Jupiter & Saturne. Ces trois Planétes ſéparées de nous par d'immenſes intervalles, décrivent autour du Soleil des cercles dont la circonférence embraſſe l'orbite de la terre. Sont-elles en conjonction avec le Soleil, leur mouvement nous ſemble direct : ſont-elles en opoſition, nous les voyons retourner ſur leurs pas : dans leurs quadratures elles paroiſſent s'arrêter. L'illuſion que Vénus & Mercure font à nos yeux, quoique différente, eſt un effet de la même cauſe. C'eſt la terre, qui par ſon mouvement circulaire prête ces aparences aux uns & aux autres. Elle tourne autour du Soleil, avec plus de lenteur, que les Planétes placées entr'elles & cet aſtre ; mais ſa viteſſe ſurpaſſe celles des Planétes plus éloignées qu'elle du centre commun ; & c'eſt par cette inégalité

que l'erreur eſt produite. La marche d'un courſier, qui ſans s'arrêter ni revenir ſur ſes pas, parcourt les bords recourbés d'un baſſin, quoiqu'uniforme & ſuivie, paroîtra de même irréguliére à tout ſpectateur qui décriroit au loin le même cercle plus vîte ou plus lentement. Pour contempler le cours des Planétes tel qu'il eſt, il faudroit être placé dans le point qu'occupe le Soleil. Comme cet aſtre eſt le centre immobile de leur mouvement & de celui de la terre, en les conſidérant de là, vous n'en verriez aucune retrograde, aucune ſtationnaire.

III. Que penſez-vous, Quintius, de cette hypothèſe? elle eſt ſimple; c'eſt en ſa faveur un grand préjugé. Un ſiſtême ſi clair, ſi parfaitement d'accord avec les obſervations les plus certaines, n'eſt-il pas préférable aux fictions de Ptolemée, à ces embarraſſantes chiméres qui révoltent l'imagination la plus hardie? Ne vous rendez pas néanmoins encore. J'ai pour vous convaincre une foule d'argumens qui décident la queſtion.

Les partiſans de Ptolemée croyent que le Soleil eſt emporté par cette révolution des cieux, qu'ils imaginent ſans la concevoir; ils lui donnent à la fois deux mouvemens qui ſe combattent. Le premier l'entraîne avec une prodigieuſe rapidité vers l'occident; le ſecond lui fait décrire obliquement une courbe en ſens contraire. Supoſition abſurde, & qui n'eſt fondée que ſur le raport infidèle des ſens. C'eſt charger l'aſtre du jour de courſes inutiles; c'eſt attribuer à notre globe un repos incompatible avec les loix de la Phyſique. Si les Etoiles ſe meuvent avec le Ciel; ſi la même force entraîne autour de la terre le Soleil & les Planétes, comment eſt-il poſſible que la terre placée dans le centre d'un tourbillon ſi vaſte & d'une ſi forte agitation, ne

tourne pas elle-même sur son axe ? Dans ce tourbillon le mouvement décroît, ou comme dans les solides, en s'aprochant du centre, ou comme dans les liquides, à mesure qu'il gagne la circonférence. Dans le premier cas, la terre mue, il est vrai, avec moins de rapidité que les cieux, tourneroit lentement sur elle-même, sans sortir de sa place, comme une roue tourne sur son essieu. Nous apercevrions toujours le même côté du Ciel : par-tout le jour ou la nuit seroient continuels. Dans le second cas, le mouvement du globe terrestre sur son axe seroit infini. Les astres passeroient devant nos yeux comme des éclairs ; les jours & les nuits se succéderoient en un instant. Que le souffle impétueux des aquilons, ou la violence d'un courant fasse tourner un vaisseau sur lui-même, la mer & ses rivages se confondront aux yeux des Nivigateurs.

Seconde difficulté. Si le Soleil est entraîné par la révolution des cieux, quelle force ou quelle bizarrerie l'écarte de l'Equateur, où le mouvement est plus rapide que dans le reste du tourbillon, & l'oblige à décliner tour à tour vers les deux pôles ? Ces effets ont nécessairement une cause. Attribueriez-vous aux pôles un magnétisme qui l'éloigne de sa route, & l'attire vers les tropiques ? Pourquoi donc tous les ans, dès qu'il a touché l'un ou l'autre, le voyons-nous retourner sur ses pas ? Trouve-t'il les chemins fermés ? La matiére qu'on supose si lente, si fort engourdie vers les extrémités du monde, est-elle déja trop condensée vers les tropiques, pour lui permettre de pénétrer au-delà ? Non : cet obstacle ne produiroit pas le retour du Soleil sur lui-même. Au lieu de reculer, comme une balle que réfléchit la surface d'un mur, il perdroit son mouvement par une dégradation insensible, en continuant de tendre vers le point où sa course étoit dirigée d'abord. Car c'est ainsi que l'opi-

nion commune fait décroître le mouvement du Ciel, à mesure qu'il s'avance vers l'extrémité de l'axe.

Mais j'accorde aux Disciples de Ptolemée, que le Soleil ne peut pas, en s'éloignant de l'Equateur, avancer au-delà des tropiques; que ces deux points sont les bornes fixées à son écart. De cette supposition même naît un nouvel embarras. En effet, ils sont obligés de convenir que le Soleil, dès qu'il a touché l'un des tropiques, n'est plus entraîné par un mouvement aussi fort que sous l'Equateur, que la ligne qu'il décrit se courbe alors sous la voute céleste, dont la hauteur n'est plus la même, que la circonférence de son orbite doit se resserrer. Il faut donc que cet astre diminue sa viteſſe, sans avoir de raison qui l'y force, ou que s'il ne la diminue pas, les vingt-quatre heures qui font le jour & la nuit soient alors plus courtes que dans les autres saisons. Diront-ils que la figure des cieux est cylindrique, & que la route du soleil forme un cylindre d'un tropique à l'autre? Ce seroit se tromper & se contredire. Car ce mouvement des Cieux, dont la force entraîne le Soleil, est un mouvement sphérique. Dès que cet astre entre dans le Capricorne, son diamétre s'accroît à nos yeux: c'est sa proximité de la terre, qui produit cette aparence. Si vôs Astronomes disoient vrai, il devroit alors nous paroître plus petit, parce qu'alors il seroit plus éloigné de nous.

Autre problême à résoudre dans l'hypothèse vulgaire. Le Ciel des Etoiles fixes tourne, dites-vous, en un seul jour d'orient en occident. Toutefois, malgré la rapidité de cette révolution, chaque étoile paroit chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel est dirigée sa course, & tendre vers le point opposé. Quelle est la cause de cet effet? Je conçois que celui qui vogue sur un fleuve rapide, peut, quoique emporté par

la violence des eaux, retarder par ses efforts la viteſſe de sa deſcente, & se voit bien-tôt précédé par des barques, qui voguent d'abord avec la sienne : il combat à force de rames le cours du fleuve. Mais comment les astres peuvent-ils lutter contre le fluide qui les entraîne, & malgré sa direction, reculer ainsi vers l'orient par un écart que la marche aparente du Soleil rend visible ? Au premier instant qui commence une année, le soleil est en conjonction avec une Etoile : ils paroissent marcher de concert ; mais insensiblement ils se quittent : ensuite ils se raprochent, suivant les loix différentes qui leur sont prescrites. Enfin après les douze mois révolus, le Soleil revient au point d'où il étoit parti. Observez alors, vous verrez qu'il n'est plus en conjonction avec la même Etoile, quoiqu'il en soit encore très-voisin : elle est éloignée de lui d'une minute, ou environ. C'est ainsi que le célébre Hipparque, grand Observateur, avoit vu de son tems une des cornes du Bélier céleste dans le cercle qui passe par le point où se réunissent l'Equateur & l'Ecliptique. Les anciens en conséquence ont fait commencer le Printems à cette constellation. Aujourd'hui le Bélier s'est par une marche insensible raproché vers l'orient de l'étendue d'un signe entier. Il a déplacé le Taureau : le Taureau s'est rejetté sur les Gemeaux, & les Gémeaux ont pris la place qu'occupoit le Cancer. Ainsi par une usurpation réciproque, les signes ont tous changé de situation dans les siécles passés, & continueront d'en changer à l'avenir.

Ce n'est pas l'Equateur qui paroît servir de régle à ce mouvement ; c'est l'Ecliptique : car les astres se meuvent sur des lignes toujours paralléles à ce dernier cercle. Aussi l'intervalle qui les en sépare est invariable, mais leur distance de l'Equateur varie sans cesse. Ceux qui en étoient voisins autrefois, en sont à present éloignés. La

petite Ourſe elle-même abandonnera quelque jour le pôle ; quelque jour, elle tracera dans les cieux un plus grand cercle ; & forcée de céder à d'autres Conſtellations la place diſtinguée qu'elle occupe, elle ceſſera de donner des loix à l'Hyver : elle ne ſera plus ce point fixe ſur lequel paroît rouler toute la ſphére céleſte, ce ſigne, qui guide nos courſes incertaines ſur le vaſte Océan. Vingt-ſix mille ans doivent s'écouler, avant que toutes les Etoiles ayent repris leur ancienne place, & que le Ciel ſe retrouve dans ſa premiére ſituation. L'ordre de l'univers ſera pour lors le même qu'il fut dans l'origine. Expliquez-nous, ingénieux Ptolemée, la cauſe d'une révolution ſi ſurprenante.

En effet ; ou les Etoiles que fait tourner, ſelon vous, le premier mobile, ſont attachées à ce Ciel, ou ces corps immenſes nagent libres & dégagés de toute eſpéce de liens. Dans l'une & dans l'autre ſupoſition, je vois d'inſurmontables difficultés. Si vous les croyez attachées à la voute céleſte, il en faut dire autant du Soleil. Cet aſtre ſera ſuſpendu dans un cercle ſolide, comme un diamant eſt enchaſſé dans de l'or. Chaque Planéte aura de même un cercle de criſtal. Ces cieux tourneront autour de la terre, & les globes qui leur ſont attachés, immobiles eux-mêmes au point qu'ils occupent, ne feront qu'en ſuivre le mouvement. Mais en ce cas, pourquoi Vénus & Mercure placés entre le Soleil & la terre, ſont-ils quelquefois portés au-delà du Soleil ? Par quelle route peuvent-ils s'élever au-deſſus ? Avouez-le donc ; vos lambris ſolides, vos cieux de criſtal étoient de brillantes chimére. Les Aſtronomes, mieux inſtruits, les ont briſés d'un ſouffle. Reviendrez-vous à dire que les Etoiles n'ont aucuns liens ; qu'elles roulent d'elles-mêmes dans un eſpace libre ? Je vous fais une autre queſtion, encore plus em-

barraſſante. De votre aveu, le mouvement diurne fait parcourir à tous les Aſtres des eſpaces différens dans un tems égal. La petite Ourſe en conſume autant à former un cercle étroit autour de l'axe, que les Etoiles placées au-deſſus de l'Equateur en mettent à décrire autour du centre une orbite immenſe; ſa lenteur eſt auſſi grande que leur viteſſe eſt prodigieuſe. Or malgré la direction opoſée du tourbillon céleſte, une force puiſſante ne ceſſe de raprocher les Aſtres de l'orient. Son action lente, mais continuelle, conduira par degrés la petite Ourſe dans une partie de la ſpére, où la viteſſe doit être ſans comparaiſon plus grande, parce que les eſpaces ſont infiniment plus vaſtes. Lorſque cet aſtre y ſera parvenu, quelle main lui donnera des ailes? Son mouvement, celui de toutes les conſtellations qui ſe raprochent avec elle de l'Equateur croît de ſiécle en ſiécle, de jour en jour. Quelle main ſçaura le maintenir dans une meſure aſſez juſte, pour qu'il atteigne les bornes qui lui ſont preſcrites, ſans jamais aller au-delà? pour que chaque Etoile ſoit conſervée dans ſon rang, & toute enſemble dans leur diſtance réciproque? Mais après un pareil eſpace de tems révolu, les Etoiles ſeront reportées à leurs anciennes habitations; l'Ourſe ira retrouver le pôle & reprendre ſa lenteur primitive. Quelle force alors pourra modérer ſa viteſſe, à meſure qu'elle s'en raprochera, & ralentir ſon mouvement diurne, pour empêcher que dans ſon retour il n'arrive le moindre déſordre? Enfin qui pourra gouverner, comme avec des rênes, & varier la marche de tant de corps ſuivant une gradation aſſez juſte, pour proportionner la promptitude de leur courſe à tant d'eſpaces, tous inégaux, mais qui tous doivent être parcourus dans le même-tems.

Les Aſtres, me répon[illegible].z-vous, roulent dans

un fluide : ils ſuivent le mouvement de la matiére qui coule autour de la terre, avec plus ou moins de rapidité, ſelon qu'elle eſt plus ou moins éloignée de l'axe terreſtre. Ainſi le Ciel ne vous paroît plus une maſſe ſolide ; mais vous perſiſtez à le croire en mouvement, à le regarder comme le moteur des Aſtres. Supoſez donc au moins les révolutions conformes à ce qu'exige la nature d'un fluide. Faites quadrer votre ſiſtême avec les découvertes des Obſervateurs.

Il eſt une proportion entre le mouvement des corps céleſtes, & le diamétre de leurs orbites. Les plus voiſins du centre ont plus de viteſſe ; les plus éloignés roulent avec plus de lenteur. Telle eſt la loi que ſuivent les Satellites de Jupiter & de Saturne. Ceux qui occupent l'extrémité du tourbillon de ces Planétes, décrivent d'un pas lent de grandes circonférences : ceux qui nagent plus près d'elles, tracent des cercles plus petits en moins de tems. Kepler découvrit cette loi des révolutions céleſtes. Par la fineſſe de ſes regards, il ſcut l'arracher au ſecret qu'elle avoit gardé juſqu'alors. Loi sûre & conſtante, dont le grand Caſſini a fait depuis avec ſuccès l'application aux Satellites de Saturne & de Jupiter. Voulez-vous donc connoître préciſément la poſition des deux Planétes, & ſçavoir combien elles ſont éloignées de leur centre commun, ou du corps de l'aſtre principal ? prenez le quarré du tems que chacune d'elles employe à faire ſa révolution. Les cubes des diſtances ſont entr'eux comme les quarrés des tems.

Si vous adoptez donc le Syſtême ancien ; ſi plaçant la terre au centre du monde, vous faites tourner autour d'elle toutes les conſtellations, la Lune avec les autres Planétes, & le Soleil même : en un mot, ſi vous faites mouvoir le corps entier de l'univers, réglez au moins le mouvement des aſtres, de façon que ceux qui

ſont plus proches de la terre, achévent leur révolution autour d'elle en moins de tems, que d'autres plus éloignés. C'eſt ce qu'éxige la régle de Kepler. Or la Lune que vous ſçavez peu diſtante de la terre, fait le tour de ſon orbite en vingt-cinq heures environ. Il n'en faut que vingt-quatre au Soleil, qui tourne au-delà de la Lune, dans un ſi prodigieux éloignement, que cette Planéte le cache quelquefois à nos yeux, quoique beaucoup plus grand qu'elle. Le Soleil s'écarte donc de la loi commune. Mais que dirons-nous des Etoiles, de celles ſur-tout qu'on n'aperçoit, à cauſe de leur diſtance, que comme de petites taches nébuleuſes que le Téleſcope ſaiſit à peine dans l'ombre de la nuit ? Ces Etoiles paroiſſent aller plus vîte que le Soleil, plus vîte que la Lune. Leur mouvement diurne ſurpaſſe celui de l'un & de l'autre. Donc aucun de ces aſtres n'obéït à la loi de Kepler.

IV. Voyons ſi leurs mouvemens s'accordent mieux avec ce principe, dans l'hypothèſe qui met la terre au rang des Planétes, & donne au Soleil la place la plus diſtinguée. Mercure, dont l'orbite eſt la plus voiſine du Soleil, employe trois mois à faire ſa révolution : Vénus en met huit. Prenez le quarré de chacun des tems : le plus long renferme le moindre un peu plus de ſept fois. En prenant donc le cube de la diſtance des Planétes, il faut que le moindre ſoit autant de fois contenu dans le plus grand, c'eſt-à-dire, que le cube de l'éloignement de Vénus contienne ſept fois le cube de celui de Mercure. La racine cubique de ſept donne à peu près deux. Auſſi trouvons-nous qu'il s'en faut peu que Vénus ne ſoit deux fois autant éloignée du Soleil, que l'eſt Mercure, preſque toujours caché dans l'océan des rayons ſolitaires. Après Vénus eſt placée la terre, elle acheve ſa route en un an. Si vous

comparez selon la même méthode le tems de sa révolution, avec ceux des révolutions de Mercure & de Vénus, vous trouverez que sa distance du Soleil est une fois & demi celle de Vénus, qu'elle est double & plus de celle de Mercure. Mars tourne autour du centre en deux ans: calculez; vous verrez que Mars est presqu'autant éloigné de nous, que nous le sommes du Soleil. Voulez-vous connoître quel est le diamétre de l'orbite de Jupiter? Il ne le parcourt qu'en douze ans: aussi sa distance passe-t'elle trois fois celle de Mars. Enfin Saturne employe trente ans à faire sa révolution; c'est une lenteur proportionnée à son prodigieux éloignement. La distance de cette Planéte la plus voisine des extrémités du tourbillon, est presqu'aussi grande que le diamétre de l'orbite tracée par Jupiter. Mais pour vous mettre devant les yeux le raport qu'ont entr'elles les distances des Planétes, en voici la table abrégée. Si de Mercure au Soleil on compte deux, Vénus a presque quatre, la Terre au moins cinq, Mars huit, Jupiter vingt-six, & Saturne cinquante.

Quoi de plus digne de notre admiration que la simplicité d'une loi qui régle tous les mouvemens céleſtes? Mais ce qui la rend plus merveilleuse encore, c'est que le seul principe des révolutions différentes de tant d'astres mûs à la fois est dans le Soleil même, dont le tourbillon les emporte. Peu de mots suffiront pour vous en faire comprendre la raison. Vous voyez souvent des corps solides & compactes tourner sur leur axe. Comme les couches de matiére qui forment leur tissu, sont stables & fortement unies les unes aux autres, l'extrémité de ces corps tourne avec plus de vîteſſe que les parties plus voisines du centre. En effet, elle est obligée de décrire dans un tems égal un centre plus grand. On voit régner dans les fluides une loi toute

contraire, parce que les particules qui les composent sont peu serrées, désunies, toujours prêtes par conséquent à se séparer, quelles sont rangées autour de leur axe, sans aucun lien qui les y retienne. Ainsi le mouvement dont le principe est au centre de ces corps ne se communique point avec la même force dans toute leur étendue, & n'arrive pas tout entier à leur extrémité. Il diminue par dégrés, à mesure qu'il s'en aproche. Jettez une pierre dans une eau dormante, il s'y forme des cercles concentriques: mais les derniers ne sont pas aussi marqués que les autres, parce que la force de l'impression diminue, en s'étendant au loin. Presqu'imperceptibles, à peine tracent-ils un foible sillon sur la superficie des eaux.

Comme toute espéce de mouvement est produite par l'impulsion, les corps qui sont mûs doivent tous, en quittant la place qu'ils occupoient, s'en éloigner par le chemin le plus court, pourvû que rien ne les empêche de le prendre; & ce chemin est la ligne droite. Principe certain, & dont une expérience continuelle nous prouve la vérité. Quoique les corps qui tournent autour d'un centre, paroissent suivre une loi contraire, ils ne se conforment pas moins que les autres à cette régle, autant qu'ils le peuvent. Il n'est aucun instant où ces corps ne tendent à s'éloigner en ligne droite du centre de leur révolution, en suivant la tengente, parce que la tengente est la ligne qu'ils ont commencée d'abord, & que d'eux-mêmes ils sont portés à continuer la ligne déja commencée. En effet, ils s'échapent par la tengente, quand rien ne s'opose à leur fuite. Mais comme une force contraire les rejette vers le point dont ils s'écartent, & que poussés d'une part, ils sont en même-tems repoussés de l'autre; de ces deux mouvemens naît un mouvement composé qui tient

de chacun. Au lieu de la ligne droite, ils sont forcés de décrire une courbe, en tournant autour du centre. Mais qu'est-ce qu'une courbe aux yeux d'un Géométre, sinon une multitude infinie de lignes droites, toutes placées obliquement, toujours commencées, jamais achevées, parce qu'une force opposée en empêche la continuation ?

Plus cette puissance repousse fortement les corps, plus les cercles qu'ils tracent autour de leur centre sont étroits, & plus leur vitesse croît nécessairement. Ainsi le cours des eaux devient plus rapide, lorsqu'elles passent sous un pont; un fleuve d'air, en traversant une ouverture étroite, acquiert une nouvelle impétuosité. Mais lorsque les forces centrifuges sont plus éloignées de l'origine du mouvement, & qu'elles ont donné plus d'étendue à l'orbite que décrit le corps, la courbe se raproche par degrés de la ligne droite : elles commencent à languir : elles s'affoiblissent parce qu'elles sont resserrées : parce qu'elles agissent dans un plus grand espace. Vous repliez une lame d'acier sur elle-même : qu'elle vienne à s'étendre par la violence de son ressort, elle perdra la plus grande partie de sa roideur; elle ne fera plus les mêmes efforts, contre les côtés de la boëte qui la renferme. C'est ainsi que l'amas de matiére subtile qui remplit l'immense étendue du tourbillon solaire, roule autour du Soleil, ébranlé par l'agitation même de cet astre. Comme cette matiére est un fluide très-délié, elle reçoit d'autant plus le mouvement, qu'elle est plus voisine de son moteur; elle en perd à proportion qu'elle s'en éloigne, & qu'elle touche de plus près les extrémités de ce vaste empire. Plus le nombre des particules entre lesquelles se partage l'action d'un moteur est grand, plus la force de cette action doit diminuer. C'est pour cela que la partie du grand tourbillon occupée par Saturne coule plus len-

tement, & presse la marche de cette planéte avec une activité cinq fois moins grande, que celle dont le courant rapide fait voler Mercure autour du Soleil.

Si cette matiére coule avec tant de vîtesse, lorsqu'elle est voisine du centre, quelle doit être dans le centre même du tourbillon la violence de son mouvement ? Il est si rapide, qu'elle s'échaperoit avec impétuosité, si la surface qui l'environne ne s'opposoit à sa fuite. Ce liquide enflammé réfléchi par un tel obstacle & resserré dans ses propres bornes, reflue sur lui-même, & parcourt en bouillonnant l'immense profondeur de l'antre brûlant qui le contient. La surface elle-même est ébranlée par une infinité de secousses, qu'elle communique au fluide extérieur. Frapée de toutes parts, elle lance des rayons sans nombre, & telle est la cause de la lumiére. Ce mouvement intérieur du Soleil, dont l'impression passe à l'Ether, affoiblit un peu la rapidité de sa rotation autour de son axe. Il en diminue la vîtesse, & la retarde jusques dans le centre même de ce vaste corps. De là vient que le Soleil met vingt-cinq jours à tourner sur lui-même ; ce qu'il feroit avec une promptitude infiniment plus grande, si son agitation intérieure ne le retardoit. Je n'avance rien qui ne soit prouvé par des signes certains. Considérez ces taches informes & noirâtres qui couvrent legérement & parcourent son disque. C'est une espéce d'écume que le Soleil rejette sur sa surface, & qui changeant plusieurs fois de figure, croissant & diminuant tour-à-tour, se dissipe enfin & disparoît.

J'ai dit que dans l'univers les forces centrifuges sont combattuës par des forces opposées. Rien n'est plus vrai. Les extrémités du tourbillon solaire sont de toutes parts comprimées par d'autres tourbillons, qui renferment aussi

leur Soleil & leurs planétes. Continuellement agités, comme le nôtre, ils ſe meuvent de la même maniére : ſans ceſſe ils pouſſent leurs voiſins qui les pouſſent réciproquement. Aucun d'eux ne peut céder ; mais aucun d'eux n'a droit de vaincre & de s'étendre au-delà de ſes bornes. C'eſt par cette réſiſtance égale, que ces maſſes énormes conſervent un parfait équilibre. Par une ſuite néceſſaire le fleuve de matiére qui termine notre tourbillon, ne trouve point d'iſſuë. Repouſſé de toutes parts, il eſt malgré les efforts qu'il fait pour couler en ligne droite, contraint de décrire une courbe, & force à ſe replier de même le fleuve qui coule au-deſſous de lui. C'eſt dans le milieu de ce fluide agité, que flottent les vaſtes corps des planétes. Je vous ai prouvé clairement que ces globes énormes ſont entraînés par le cours impétueux du fluide éthéré ; que tous enſemble ils roulent avec vîteſſe autour de l'aſtre du jour ; que dans leur marche enfin, tous ſuivent la route qu'il leur trace par ſa propre révolution d'occident en orient. Les mêmes principes vous aprennent auſſi qu'elle eſt la cauſe de cette éxacte proportion qui régne entre leur éloignement du centre & leur vîteſſe. Vous demandez pour quelle raiſon cette diſtance eſt différente : pourquoi les Planétes, outre cette période annuelle qui leur eſt commune à toutes dans le grand tourbillon, tournent encore ſur leur axe, emportées chacune par un tourbillon particulier qui donne un certain nombre d'heures à leur jour & à leur nuit. La cauſe de ces deux effets ne différe pas de celle que je viens d'expoſer.

La vive agitation dont le Soleil eſt le centre & le principe, ébranle juſqu'aux extrémités de ſon tourbillon la matiére dont il eſt environné ; matiére diviſée, comme je l'ai fait voir ailleurs, en pyramides qui ſe ſoutiennent toutes dans un

équilibre parfait. Quelques-unes de ces pyramides rencontrent-elles un corps denſe & capable de réſiſter par ſa maſſe elles le frapent, & prennent le deſſus, la pouſſent vers le centre. Elles le plongeroient dans le ſein du Soleil par la continuité de leur impulſion, qui croît dans tous les inſtans, ſelon la loi conſtamment obſervée dans la chûte des graves, ſi ce corps n'étoit arrêté par les rayons mêmes de cet aſtre, qui ſoutiennent la Planete, & s'opoſent à ſa deſcente. Ces deux mouvemens ſe combattent avec des forces égales : le corps ne peut ſuivre aucun des deux : il s'arrête, & doit enfin ſe fixer entre le centre & l'extrémité du tourbillon, dans le point où les forces de part & d'autre en équilibre entretiennent le combat & rendent inutiles les deux efforts opoſés.

Or ce lieu ne peut être le même pour tous ces corps. L'un offre plus de ſurface aux rayons ſolaires, quoi qu'il ſoit peut-être creux au-dedans, & compoſé de parties dont le tiſſu eſt moins ſerré. L'autre plus denſe, peut avoir une ſurface plus petite. Les coups qu'ils reçoivent des particules qui les frapent, agiſſent donc différemment ſur eux, ſelon la différence de leur maſſe & de leur ſurface ; & ſelon cette différence, ils ſont plus ou moins chaſſés d'un coté ou de l'autre. Ces eaux jailliſſantes que vous voyez dans vos jardins s'élancer du fond de leurs tuyaux & fendre l'air avec un agréable murmure, vous offrent un exemple frapant de ce que j'avance. Dans le moment même qu'elles s'échapent, preſentez à leur jet une boule legére : elles ſe replient ſur elles-mêmes ; la boule ſe ſoutient ſuſpenduë ſur cette colomne liquide, à une hauteur plus ou moins grande, ſelon qu'elle peſe plus ou moins : elle ne s'arrête pas toutefois dans un point fixe. L'eau qui la ſouleve en tremblant, lui communique ſon agitation : elle flotte,

& ſon balancement naît des deux forces oppoſées. Concevez par-là pourquoi les globes céleſtes ne ſont pas tous également éloignés du Soleil, leur centre commun, pourquoi Saturne & Jupiter roulent dans les parties les plus élevées du tourbillon, Mercure & Vénus dans les régions inférieures, Mars & la Terre au milieu de ce vaſte océan; pourquoi tous ces corps repaſſent dans les mêmes traces, par une révolution périodique, ſans pouvoir s'écarter jamais de leur orbite.

Mais il eſt difficile qu'un corps contraint d'obéïr en même-tems à deux forces diamétralement oppoſées, trouve un point fixe dans lequel il jouiſſe d'un repos abſolu. Le mouvement de cette boule dont je viens de parler en eſt une démonſtration ſenſible. Ce qui le prouve encore, c'eſt l'oſcillation d'une Pendule qui ſe balance & s'éleve pluſieurs fois au-deſſus de ſon point de repos, avant que de reſter immobile. C'eſt l'exemple enfin d'un arbre qui jetté dans l'eau, s'y plonge d'abord, ſe releve enſuite, retombe & reparoît, juſqu'à ce qu'il ſoit entraîné par le courant. De là vient que lorſqu'une des deux forces l'emporte ſur l'autre, les Planetes s'aprochent davantage du Soleil, & que quand l'autre eſt victorieuſe, elles s'en éloignent un peu plus. Cette premiére poſition ſe nomme leur périhélie; la ſeconde eſt leur aphélie. Le Soleil n'occupe donc pas le centre de leur mouvement: il n'eſt pas, à parler à la rigueur, au milieu du tourbillon: mais les orbites qui l'environnent paroiſſent être plutôt des ellipſes que des cercles. Or chaque année les points qui terminent la plus grande diſtance des Planetes changent inſenſiblement. Ils ſont reculés par la force du tourbillon; & de là doit enfin réſulter après une longue ſuite de ſiécles un cercle parfait, dont le Soleil occupera le centre.

J'ajoûte encore un raiſon à toutes celles qui précédent. La nature du fluide dans lequel nagent tous les corps, modifie leur peſanteur. L'eau ſoutient le bois qui ne peut être ſoutenu par l'air, & ce que le Mercure porte, eſt englouti par les ondes. Ainſi la matiére, qui plus près du centre, eſt prodigieuſement agitée, renduë plus déliée par cette agitation, eſt peut-être trop foible pour ſoutenir un poids que ſuportera facilement celle, qui plus éloignée du centre, eſt par conſéquent plus tranquille, & dèslors plus épaiſſe. Enfin, depuis que les ſatellites du Soleil tournent autour de cet aſtre, ils ont acquis une certaine force centrifuge, qui lutte ſans ceſſe contre le fleuve dans lequel ils ſont plongés, & qui, ſelon moi, doit être comptée parmi les cauſes de leur mouvement. Elle influë beaucoup dans l'ordre invariable qu'ils obſervent.

Vous êtes trop équitable pour éxiger de moi, que dans une matiére ſi difficile, je rende clairement raiſon de tous les détails. Si dans l'étenduë du ſyſtême de l'univers, il eſt quelques points démontrés, quelques découvertes certaines, on trouve auſſi des problêmes, ſur leſquels il faut ſe borner à propoſer des modeſtes conjectures. Mais une des plus vraiſemblables, c'eſt que les diſtances des planétes & la diverſité de leurs mouvemens dépendent de la réünion de toutes les cauſes que j'ai raportées.

V. DIVINE Sageſſe, éclairez mon eſprit d'une nouvelle lumiére : échauffez mon cœur d'une céleſte flamme. Vous êtes la véritable Uranie. Favoriſez les vœux d'un mortel qui contemple les merveilleux ouvrages de vos mains, & qui brûlant de cet amour pur que vous inſpirez, oſe aprofondir les plus ſecrets myſtéres des mouvemens céleſtes. Il ne cherche vos traces, que

pour arriver jusqu'à vous. Guidez ses pas ; ne permettez point que dans l'immensité d'une espace sans bornes, il s'égare de la route qui conduit à votre Sanctuaire.

On doit distinguer deux couches dans la portion du fluide éthéré dont notre globe est environné. Celle qui s'étend depuis le centre de la terre jusqu'à la circonférence du tourbillon, contient plus de matiére, parce qu'elle occupe un espace plus grand ; mais elle coule avec lenteur. Celle qui remplit l'intervalle du centre de la terre au Soleil est moins abondante, parce que l'arc qui la renferme a moins d'étenduë : mais le cours en est plus rapide. C'est une vérité que démontre tout ce qui précéde. De ces forces différentes, éxactement compofées, naît un mouvement qui tient de l'une & de l'autre, & satisfait à toutes deux : mouvement par lequel le corps entier du globe ébranlé dans tous ses points, obéït à l'impression du fluide entier. En effet, comme les parties d'un solide sont fortement unies ensemble, elle se suivent toujours, quoique frapées différemment. L'axe d'un tel corps ne se courbe jamais. C'est ce mouvement périodique, vous le sçavez, qui forme la révolution annuelle.

La même cause produit le retour successif des jours & des nuits. Comme la terre nage avec plus de viteſſe que les ruisseaux qui coulent audessus d'elle, plus lentement que ceux qui frapent son hémisphére inférieur, elle retarde par sa pesanteur le cours rapide de ces derniers, résiste à l'impétuosité de leur choc, & les arrête. Or qu'arrive-t'il lorsqu'une forte digue opose un front insurmontable au passage des eaux ? Le fleuve s'enfle en mugissant, les flots s'amoncelent, franchissent cette barriére, & couvrent la plaine. Ainsi les flots de la matiére subtile battent avec violence le globe terrestre. Mais com-

me ils ne peuvent pénétrer un corps si dense, ni hâter le pas lent avec lequel il marche, l'excès de leur viteſſe eſt la meſure de la réſiſtance qu'ils éprouvent. Ils ne refluent pas ſur eux-mêmes ; ceux dont ils ſont ſuivis les en empêchent : ils ne trouvent point d'iſſuë en gagnant le fond ; la matiére qui coule au-deſſous d'eux avec une rapidité plus grande encore, s'oposeroit à leur fuite. D'ailleurs leur force centrifuge les repouſſe & les éloigne du Soleil. Ces flots ſont donc obligés de remonter en s'élevant vers les parties ſupérieures de la terre. Ils y trouvent un fleuve de matiére, qui coule avec moins de viteſſe, & qui céde facilement à leurs efforts. Ils ſaiſiſſent donc avec force ce vaſte globe par le haut, l'embraſſent, en frapent le ſommet, paſſent au-deſſus & l'inclinent. Le ſommet, en ſe baiſſant peſe ſur la partie du fluide qui le touche, & la chaſſe vers le bas. Cette portion de l'éther frape le globe à ſon tour, & l'ébranlant par-deſſous, en éléve les parties inférieures. C'eſt ce qui fait par une continuelle alternative changer de place aux deux hémiſphéres.

Une plus grande quantité de matiére donne donc à la partie du fluide qui coule au-deſſus de la terre, l'avantage ſur celle qui coule au-deſſous, quoique celle-ci par la force de ſon mouvement parût devoir l'emporter ſur l'autre, & faire tourner ſans interruption le globe terreſtre vers l'occident. Auſſi parviendroit-elle à lui donner cette direction, ſans des obſtacles invincibles. Mais elle ne leur céde qu'en combattant : elle déploye contr'eux toutes ſes forces ; & comme ſa rapidité ſurpaſſe d'un vingt-ſept milliéme environ celle du fleuve ſupérieur, elle retarde en effet d'un vingt-ſept milliéme le mouvement de la terre vers l'orient. Voilà pourquoi cette Planéte, lorſqu'elle revient au commencement de ſon orbite, après l'avoir parcouruë toute entiére, ne retrouve plus les Etoiles au même point du Ciel.

Son

Son axe n'a plus alors la même direction que l'année précédente. Comme ses habitans ignorent ce qui cause un tel effet, ils attribuent aux Etoiles cette déclinaison annuelle de la Terre vers l'Occident.

Ce troisiéme mouvement devoit être contraire aux deux autres, afin qu'elle pût conserver la même position dans le fluide, dont le cours produit ses révolutions annuelle & diurne. En effet, comme le centre de gravité n'est pas le même dans le globe terrestre que le centre de masse, les deux parties de ce globe, dont l'une est plus legére & l'autre plus lourde, feroient entr'elles un partage inégal du mouvement. L'axe de la Terre décriroit par une de ses moitiés un cône plus petit que par l'autre. Le retard causé par le fluide inférieur suprime donc ce qu'a d'excédent la viteſſe de la portion plus legére, rétablit l'égalité entre le mouvement de l'une & de l'autre, & par-là redresse l'axe. Cet axe coupe perpendiculairement l'Equateur, avec lequel l'écliptique fait, comme nous l'avons dit, un angle de vingt-trois degrés & demi. Sa distance de l'écliptique est donc de soixante-six degrés & demi: situation qu'il conserve dans toutes les révolutions de la Terre, dans sa rotation diurne, dans sa période annuelle, enfin dans cette période de vingt-six mille ans, après laquelle la Terre revenant au même point d'où elle étoit partie d'abord, croira que les Astres sont rentrés dans leurs anciennes demeures, parce qu'elle les y verra pous lors.

Vous voyez avec quelle aisance un mouvement unique & simple fait sans cesse tourner les vastes corps des Planétes sur eux-mêmes, & dans une immense orbite. Ne soyez pas étonné d'une difficulté qui peut se résoudre au premier effort, quoique la main du célébre Newton en ait formé les nœuds. En vain il objecte qu'un fluide

eſt capable d'arrêter dans leur route des corps denſes ; qu'il réſiſte à leur mouvement, le diminuë, le détruit même enfin. Rien ne ſeroit plus vrai, ſi ce fluide étoit une maſſe immobile, un vaſte étang dont les eaux fuſſent dormantes, ou ſi mû dans un ſens contraire à la direction des aſtres, il luttoit contr'eux avec force. Mais ces deux ſupoſitions ſeroient également fauſſes. L'éther coule avec rapidité dans le même ſens que les globes céleſtes. Et ces corps, & l'Océan dans lequel ils nagent, tout eſt à la fois emporté d'une maniére uniforme par la ſeule action du Soleil ; tout eſt ébranlé par une ſeule & même impulſion. Il n'eſt donc pas poſſible que la matiére ſubtile leur réſiſte par ſa maſſe. Les Newtoniens ne ſe bornent pas à cette objection, je le ſçais. Ils inſiſtent auſſi ſur la nature de la ligne que les Cométes décrivent dans les Cieux, ſur leur direction peu d'accord avec celle des Planétes dont elle coupe les orbites.

Mais connoiſſons-nous la route d'une Cométe & la région qu'elle occupe ? La ligne qu'elle décrit ſe dérobe aux obſervations ; on la devine à peine : nous ne découvrons qu'une petite partie de ſon orbite immenſe. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt arrivée dans un point du Ciel où nos yeux peuvent atteindre, qu'ils diſtinguent ſa lueur obſcure & pâle. Cette chévelure qui l'environne, cette queuë lumineuſe qu'elle traîne après ſoi, ne ſont que des aparences, qui dépendent du point de vûe ſous lequel nous l'apercevons. Il faut donc éxaminer d'abord ſi la ligne qu'une Cométe ſemble décrire n'eſt pas un arc, & quelle eſt la quantité de la courbe dont cet arc fait partie. Une ligne peut nous paroître droite, quoiqu'en effet elle ſoit circulaire, & qu'elle tourne autour du Soleil. Ne vous ai-je pas fait obſerver que les Planétes nous paroiſſent quelquefois rétrogrades ? Leur marche eſt cependant

toujours directe. Si la partie qu'habitent les Cométes dans le tourbillon ſolaire eſt au-delà de Saturne, elles roulent dans des eſpaces ſi prodigieuſement éloignés du Soleil & de notre globe, que leur périhélie ſe confond preſqu'avec leur périgée, & qu'elles ne peuvent facilement ſe rencontrer dans le plan que nous parcourons. Leur orbite ſe perd preſque toute dans l'immenſité des Cieux. Ce que nous en découvrons n'eſt qu'un arc très-petit, que nous prenons pour une ligne droite, ou preſque droite, & qui quoique dirigée vers l'Orient, nous paroît tendre vers le Nord ou vers le Midi. D'où naît cette illuſion? C'eſt que par la poſition de la Terre, nous jugeons de celle de cet aſtre, dont la véritable ſituation doit échaper à nos regards, ſi dans le tems qu'il ſe rend viſible, l'inclinaiſon de notre orbite par raport à lui, eſt auſſi grande qu'elle le peut être.

Il eſt donc poſſible qu'une Cométe ſoit abſolument ſemblable aux Planétes, quoique la diverſité qui s'obſerve dans ſon cours, dans ſa figure, dans toutes ſes aparences : & la promptitude avec laquelle on la voit diſparoître, pour ne ſe remontrer qu'après une abſence conſidérable, faſſent juger qu'elle eſt d'une eſpéce différente, & qu'elle ſuit d'autres loix. Mais que répondriez-vous, ſi je vous diſois que les Cométes ſont des aſtres étrangers, habitans d'une autre Patrie, députés d'une Cour voiſine, dans laquelle ils occupent le premier ou le ſecond rang; que ce ſont les Saturnes des Tourbillons où régnent Syrius & la Lyre? Dans cette hypothèſe ſera-t'il étonnant que les Cométes envahiſſent quelquefois les frontiéres de notre empire, que leur courbe en effleure obliquement les bords, & que leur direction opoſée à celle du tourbillon ſolaire, les empêche d'en ſuivre les loix?

VI. Regardez donc comme démontré que les Planétes nagent dans un liquide qui les entraîne par la rapidité de son cours. De là vient que ceux de ces corps dont le diamétre est plus grand, & qui opposent au fleuve éthéré un front plus vaste, une masse plus solide, sont visiblement plus prompts que les autres à tourner sur leur axe. Ils passent plutôt de la nuit au jour, quoiqu'ils ne parcourent le Zodiaque, que dans un plus long espace de tems. Ceux au contraire, dont la grosseur & la masse sont moindres, achévent leur jour plus lentement, & finissent leur année avec plus de viteſſe. Cette Planéte, qui résultant au-dessus de toutes dans la plus haute région, est la seule dont le front soit orné d'un brillant diadême, Saturne passe trente mois entiers dans le Bélier. Cependant, si le témoignage du célébre Huyghens est digne de foi, à peine met-il onze heures à tourner sur lui-même. Jupiter, la plus élevée des Planétes après Saturne, & la plus grande de toutes, s'arrête avec ses satellites une année entiére dans chaque signe; mais en dix heures il achéve sa révolution autour de son axe. Mars est un peu plus petit que la Terre; Vénus plus grande que notre globe, est une heure de moins à tourner sur elle-même: Mars met une heure de plus. Les Astronomes sont partagés, j'en conviens, sur la rotation de Vénus; mais le sentiment de Cassini me paroît le mieux fondé. Mercure est presque toujours plongé dans les rayons solaires. S'il se montroit plus long-tems & plus souvent, on le verroit sans doute mettre plus de tems que les autres Planétes à tourner sur son axe, puisque c'est la moindre de toutes, & que son globe ne presente qu'une petite surface aux coups du fluide éthéré. Peut-être cette découverte est-elle réservée aux siécles à venir.

Par cette révolution des corps célestes sur eux-

mêmes les jours & les nuits doivent se succéder dans un ordre invariable & renaître alternativement. Un globe ne peut tourner en effet, que toutes les parties de sa surface ne se présentent l'une après l'autre au Soleil, pour rentrer ensuite dans le sein de la nuit. Chacune d'elles à son tour ensévelie dans les ombres, se replonge à son tour dans les rayons du Soleil. A peine une portion de la Terre sort-elle des ténébres, qu'elle voit naître le crépuscule, le Ciel se blanchir, la lueur éclatante des Etoiles pâlir & s'éteindre. Elle aperçoit ensuite l'humide Aurore peignant la nature des plus belles couleurs, puis le bord supérieur du Soleil qui lui paroît se lever pour elle; enfin son disque entier, dont la lumiére commence à devenir plus forte & la chaleur à se faire sentir. Bien-tôt, comme elle continuë à descendre, les traits de cet astre tombent plus perpendiculairement : elle arrive au point qui fait le milieu du jour, parce qu'alors elle voit le Soleil placé vis-à-vis d'elle, au milieu même des Cieux. Depuis cet instant elle commence à tourner vers le haut, & monte pendant le même nombre d'heures qu'elle avoit descenduë. Les traits brillans du jour cessent de lui être perpendiculaires. Cette partie du globe laissant de plus en plus en deçà le Soleil qui lui paroît alors se coucher au-dessous d'elle, s'en éloigne par degrés, & rentre enfin dans l'ombre qu'elle produit.

C'est ainsi que la rotation de chaque globe raméne le jour & la nuit sur tous ses points. Voyez des troupes nombreuses se mettre sous les armes au son de la trompette, & défiler dans une plaine pour y passer en revûë. Les escadrons s'avancent en bon ordre, les bataillons gardent leurs rangs. Chacun s'empresse à se faire voir, & nul n'échape aux regards du Général. Spectateur & juge de leurs évolutions, il les examine & sem-

ble les compter des yeux. Le soldat rentre sous ses tentes après avoir passé devant lui. Ainsi le Soleil, du centre qu'il occupe, éclaire les différentes Planétes, & leurs différentes parties. Il éclaire au milieu d'elles le globe terrestre, qui tournant sur lui-même dans un tourbillon particulier, employe vingt-quatre heures à faire sa révolution diurne, révolution de neuf mille lieuës.

Mais d'où vient cette longueur des nuits d'hyver & des jours d'été ? Pourquoi l'inégalité des jours & des nuits disparoît-elle à l'instant où commencent l'automne & le printems? Pourquoi voyons-nous l'année se partager en saisons, qui se succédent dans un ordre si régulier ? Enfin quelle cause a pû fixer d'une maniére presque immuable les points des solstices, & borner aux tropiques la carriére que semble parcourir le Soleil ? Je vais tâcher de répondre à toutes ces questions. Ayez quelqu'indulgence pour mes vers : songez que cette matiére ne fut jamais soumise aux loix de la Poësie.

L'Equateur est également éloigné des deux Pôles, & coupe la Terre en deux parties égales. Il résulte de là que son axe est celui du globe, & que le mouvement diurne de la Terre, n'est que la révolution de ce grand cercle sur lui-même. Or, c'est l'écliptique qu'elle suit dans sa période annuelle. Si donc le plan de l'Equateur se trouvoit dans le cercle de l'écliptique, vous verriez le jour & la nuit par-tout égaux. La chaleur seroit continuelle dans les Contrées immédiatement placées sous le Soleil : un froid éternel se feroit sentir aux régions voisines des pôles : dans les lieux dont le climat est doux & tempéré, on cueilleroit sans cesse les fleurs du printems, mais sans avoir part aux fruits que fait éclore la chaleur. Cependant cette chaleur bienfaisante est la source de toutes le produc-

tions de la nature. Il falloit qu'elle se répandît, ainsi que la lumiére, sur toutes les parties de notre demeure : que le repos de l'hyver pût délasser par-tout des travaux de l'été : qu'un loisir suffisant rendît à la terre épuisée de nouvelles forces. Pour produire ces effets, l'axe de la Terre devoit nager obliquement au sein du fluide qui l'environne, & faire avec l'écliptique un angle de vingt-trois degrés & demi, situation dans laquelle il est en effet, & qu'il conserve constamment, toujours parallèle à lui-même, dans quelque partie de son orbite qu'il se trouve.

Cette situation qui seule pouvoit obvier à tant d'inconvéniens, l'axe terrestre ne l'auroit pas, si le centre de gravité étoit le même que le centre de masse. La direction de l'Equateur se confondroit alors avec celle de l'écliptique; ils auroient tous deux pour aspect la même portion du Ciel, & tous deux prolongés passeroient par le centre du Soleil. Ainsi chaque Contrée de la terre n'auroit jamais qu'une saison : par-tout une éxacte mesure partageroit le tems entre le jour & la nuit. Le seul moyen d'empêcher cette uniformité, c'étoit que l'arrangement & le tissu des parties de la Terre fût tel que nous le voyons. Par une suite de ce mêlange des particules solides avec les liquides, une portion de la masse est plus pesante que l'autre; & cette différence de poids donne à la masse entiére l'inclinaison qu'elle a dans le fluide éthéré. Vous verrez avec étonnement combien de problêmes difficiles, cette supposition seule doit résoudre.

Supposons que nous sommes placés sur le plan de l'Equateur, dans sa partie occidentale, d'où nous serons portés vers l'Orient par le double mouvement de la Terre. Il est minuit : nous touchons au vingt-deuxiéme jour de Mars. Au-dessus de nous le Ciel est tout brillant d'étoiles.

Sous nos pieds est le Soleil que l'opacité de la terre dérobe à nos yeux. A ma droite j'ai le pôle que les anciens n'ont pas connu. Je vois l'autre à ma gauche, & tous deux terminent l'horison. Dans un silence profond je mesure des yeux ce grand espace ; & contemplant l'immense profondeur du Ciel, j'y découvre les régions placées entre les cercles de l'Equateur & de l'écliptique. Car toutes les divisions imaginées sur la Terre se trouvent aussi dans les Cieux, & les grands cercles de la sphére céleste répondent éxactement aux petits, qui partagent notre globe. Instruit que l'Equateur & l'écliptique doivent se réünir en deux points diamétralement oposés, je cherche quel est le point où ils se rencontrent, & je trouve que celui même où nous sommes actuellement est le nœud commun des deux cercles ; que c'est le lieu dans lequel aboutissent les deux routes : que le point qui lui répond dans le Ciel est à mon *Zénith* ; que mes Antipodes ont par conséquent le Soleil sur leur tête, & qu'au bout de douze heures nous l'aurons à notre tour, ainsi que tous les habitans de l'Equateur, quand il passera par leur méridien. L'équinoxe est donc alors universel sur la surface de notre globe. Les rayons solaires font en effet un angle droit avec l'axe terrestre, & l'astre du jour partage également sa lumiére aux deux pôles également éloignés de lui. Si vous habitiez une région située sous l'un ou sous l'autre, le Soleil vous sembleroit joint à l'horison. Il vous paroîtroit même pendant vingt-quatre heures, tel qu'il se montre à vos yeux, lorsqu'il se léve ou qu'il se couche. Vous le verriez, effleurant la surface de la Terre, tracer autour de ses bords une brillante couronne.

Mais la Terre emportée par le fluide qui l'environne, a fait ce jour-là même quelque progrès dans l'écliptique. L'espace qu'elle a décrit est la

trois cens soixante-cinquiéme partie de son cercle annuel. Quelquefois en pleine mer, de rapides courans détournent un vaisseau de sa route, quoique poussé par les douces haleines des zéphirs, ils ne paroissent pas faire le moindre écart. Le Pilote qui ne s'aperçoit pas de l'erreur, laisse les matelots tranquilles, jouir sans inquiétude de la faveur des vents, & trompé, comme eux, il compte des lieuës qu'il n'a pas réellement parcourues. Ainsi le cours du fluide éthéré, en nous portant dès le lendemain au-delà du point où l'Equateur & l'Ecliptique se réuniſſent, nous écarte de la route, qui la veille à midi nous amenoit dans le plan même du Soleil. Notre globe commence pour lors à laisser cet astre un peu à sa gauche. Ce n'est plus l'Equateur qui passe à midi dans le plan du Soleil : c'est le cercle le plus voisin de l'Equateur, puis un troisiéme ; enfin tous les suivans, selon l'ordre dans lequel ils sont placés. Et comme la terre par son mouvement de rotation, continue à tourner sur son axe, qui ne cesse d'être parallèle à lui-même, elle s'éloigne de plus en plus de ce point d'intersection. A gauche les nuits diminuent ; cette partie de la terre voit plutôt l'astre du jour & le perd de vûe plus tard. Elles augmentent à droite ; car le Soleil ne se montre que tard aux pays qui l'occupent, & leur est bien-tôt enlevé. D'un côté la lumiére plus forte & suivie d'une plus grande chaleur fait sortir les feuilles de leurs tiges, fait éclore les herbes, & couvre les campagnes de fleurs naissantes. Elle s'affoiblit de l'autre : les sucs végétaux commencent à s'y tarir ; la couleur dont s'y peignent les fruits, annonce leur maturité ; les arbres sont prêts à s'y dépouiller de leurs feuilles déja flétries par la vieillesse. L'automne regne sous le Capricorne, les régions placées sous le Cancer jouissent du printems.

Ainsi pendant trois mois, la terre en tournant

chaque jour sur son axe, s'est avancée vers l'Orient. Au bout de quatre-vingt-onze jours & vingt heures environ, le tropique du Cancer, ainsi nommé, parce qu'il répond au signe, qui dans le Ciel porte ce nom, est arrivé sous le Soleil. Quiconque est placé sur ce cercle, aperçoit à midi l'astre du jour au-dessus de sa tête; car il passe à cette heure par le plan du Soleil. Les ombres disparoissent alors dans ces contrées: les montagnes mêmes les plus élevées n'en font aucune, & la lumiére se plonge toute entiére au fond des puits de Syené. C'est-là le solstice d'été. Ce jour est le plus long de l'année pour toute la partie gauche du globe qui se termine aux deux Ourses. Elle est alors en effet la plus voisine qu'elle puisse être du plan du Soleil. Le diamétre de ces différens cercles décroit à mesure qu'ils aprochent du pole, & cette diminution est telle que le dernier ne forme qu'un seul point. Elle se trouve donc plongée dans un océan de rayons, qui répandus de toutes parts, laissent à peine un petit intervalle à la nuit. Le pole même jouit alors d'un jour continuel.

Cependant la partie méridionale du globe éprouve des aparences toutes contraires. Elle est dans la plus grande distance où elle puisse être du Soleil. Dans l'hémisphére septentrional les jours se sont augmentés, & la chaleur s'est accrue à proportion. Dans l'autre la nuit & le froid ont reçû par degrés les mêmes accroissemens. Pendant six mois le pôle austral est enséveli dans d'épaisses ténébres. En deçà du pole, une lueur foible éclaire l'horison; née à peine, on la voit s'éteindre. Cette nuit est la plus longue de l'année pour toutes les parties de cet hémisphére, sa durée sous le tropique du Capricorne égale celle du jour dont jouit alors l'autre tropique. C'est le solstice d'hyver pour les contrées situées sous ce cercle & au-delà.

Toujours placés dans le plan de l'Equateur, continuons notre route : le quart en eſt achevé, puiſque nous touchons au point ſolſticial. Mais en ſuivant le tourbillon, dont le cours entraîne la terre, ce point va s'éloigner inſenſiblement du Soleil. Nous avancerons encore trois mois vers l'Orient, pour arriver au point oposé à celui d'où nous ſommes partis d'abord : point dans lequel la nuit eſt une ſeconde fois égale au jour. Pendant que la terre trace ſon orbite autour du Soleil, ſon axe conſerve toujours la même poſition. Vous voyez ce qui doit réſulter de la figure d'un cercle ainſi parcouru par un globe dont l'axe eſt incliné. Comme l'Equateur terreſtre s'étoit écarté peu à peu du plan du Soleil, il s'en raproche auſſi par degrés. Par un progrès que cauſe la marche de la terre, & la continuité de ſa révolution, il devient de jour en jour plus voiſin de cet aſtre. Tous les cercles, entre le tropique & l'équateur, retournent donc vers le Soleil ; il les voit tous paſſer au-deſſous de lui, & s'offrir à ſes rayons qui les frapent perpendiculairement. Par-tout où les jours avoient crû juſqu'alors, ils commencent à diminuer ; lui augmentent par-tout où ils diminuoient. Toute la partie Septentrionale eſt brûlée par la chaleur : un froid rigoureux couvre de glace les pays méridionaux, juſqu'à ce que le tourbillon qui fait marcher la terre, ait conduit l'Equateur au point que ce cercle occupoit ſix mois auparavant. Dès qu'il a touché ce point, l'égalité ſe rétablit entre le jour & la nuit. Les campagnes long-tems embraſées par les feux de l'été, ſont rafraîchies par ces zéphirs que raméne l'automne : aux moiſſons ſuccédent les vendanges. Dans l'hémiſphére oposé, les régions où l'hyver faiſoit régner les pluyes, la nége & les frimats, ſe ranimen & ſemblent renaître avec le printems.

Nous ſommes parvenus à la moitié de notre

carriére, il nous reſte à parcourir la partie inférieure de l'orbite que la terre décrit autour du Soleil. Mais comme l'inclinaiſon de l'axe eſt invariable, tout ce qui s'eſt paſſé dans la portion opoſée de ce vaſte cercle va ſe remontrer à nos yeux. Notre Equateur abandonne une ſeconde fois le plan du Soleil : il laiſſe à droite cet aſtre, qu'il avoit paru pendant ſix mois avoir à ſa gauche. Six mois entiers ſe paſſeront de même dans ſa nouvelle poſition. La durée reſpective des jours & des nuits change alors partout, ainſi que les différentes ſaiſons, & ce changement univerſel eſt produit par la révolution qui raméne vers le Soleil tous les cercles méridionaux plus petits que l'Equateur. Chacun d'eux, forcé de paſſer à ſon tour au-deſſous de cet aſtre, & frapé des rayons qui tombent à plomb ſur lui, & que l'autre moitié du globe ne reçoit alors qu'obliquement. Au bout de trois mois le tropique du Capricorne paſſe ſous le Soleil. Les régions ſituées au midi ont alors leur ſolſtice d'été, leur plus grand jour, & la plus forte chaleur qu'elles puiſſent reſſentir. En même-tems le ſolſtice d'hyver arrive dans les contrées ſeptentrionales, & leur raméne avec les longues nuits un froid à peine ſuportable.

Enfin la terre remonte des parties inférieures de ſon orbite. Voyez pour-lors l'Equateur s'élever par la ſeule force du tourbillon, & ſon axe conſervant toujours & ſon parallèliſme, & ſon inclinaiſon ſur l'écliptique rentrer dans le plan immobile du Soleil. C'eſt alors qu'ayant achevé ſa révolution, il rétablit l'équinoxe : & que, ſans s'arrêter il recommence une route, qui nouvelle chaque année, ſera toujours la même pendant la durée des ſiécles.

Reſſerrons en deux mots ce que nous venons de développer, peut-être avec trop d'étendue. Supoſez que notre Equateur ne ſorte jamais du

plan du Soleil, & que l'Ecliptique coupe toujours perpendiculairement l'axe terreſtre, la nuit ſera pour lors égale au jour : chaque contrée n'aura qu'une ſaiſon. Voulez-vous varier les aparences ? inclinez l'axe de la terre : vous verrez naître pluſieurs changemens. Ajoutez à cette inclinaiſon le mouvement d'un fluide qui emporte la terre autour du Soleil ; ces changemens ſeront plus nombreux : que ce fluide la faſſe en même-tems tourner autour de ſon centre ; vous aurez toutes les variations qu'éprouve notre globe. Peut-on douter que les autres Planétes ne ſoient aſſujetties aux mêmes viciſſitudes.

VII. Lorsqu'un fleuve en franchiſſant ſes bords inonde les plaines voiſines, on voit ſouvent ſe former des tourbillons d'eau, qui ſans ceſſe agités, entraînent & font tourner avec eux des branches d'arbres & de buiſſons. Quoique chacun de ces tourbillons ne ſuive pas le cours du fleuve, & conſerve ſon mouvement propre qui l'agite dans un ſens différent, il tire néanmoins du fleuve cette force avec laquelle il tourne ſur lui-même, & fait ſi rapidement pirouetter ſa proïe. Ainſi la terre eſt le centre d'une révolution particuliére ; & dans le tems même qu'obéïſſant au fluide céleſte, elle décrit autour du Soleil une vaſte circonférence, elle ébranle cette partie du fluide qui l'environne de plus près, & l'oblige à rouler continuellement autour d'elle: ce qui forme un petit tourbillon dans le ſein du grand. Tout ce qui nage diſperſé dans cette région de matiére, quoique ſéparé de notre globe, quoique placé même à l'extrémité de ſon empire, doit en ſuivre l'impreſſion. La terre ſe ſaiſit de ce corps, l'entraîne, & le fait tourner avec plus ou moins de viteſſe, ſelon qu'il eſt plus ou moins éloigné d'elle. Or ſa diſtance eſt proportionnée à ſa peſanteur, & ſa peſanteur l'eſt à

ſa maſſe. Nous avons vû que ſes trois raports ſe tiennent par des liens mutuels, & que le mouvement des corps céleſtes n'a point d'autre loi. Par la peſanteur d'un corps, j'entens, vous le ſçavez, l'effort que fait contre lui la matiére ſubtile, en fuyant le centre.

L'Intervalle qui nous ſépare de la Lune n'étant que d'environ cent mille lieuës, elle ſe trouve dans ce tourbillon particulier. Aſſujettie par cette ſituation aux loix que lui donne la terre, elle eſt forcée de la ſuivre par une conſéquence néceſſaire, elle doit marcher avec plus de rapidité. Car ſon cercle a d'autant plus de diamétre, qu'elle eſt plus éloignée du globe que nous habitons. Il faut que ſa diſtance du Soleil ſoit quelquefois plus grande, quelquefois moindre que la nôtre. Elle eſt plus grande, lorſque nous voyons tout ſon diſque éclairé : elle eſt moindre, lorſque nous le découvrons à peine. La Lune doit auſſi ſe trouver à la même hauteur que la Terre, tantôt à ſa droite, tantôt à ſa gauche ; & telle eſt ſa poſition, lorſqu'une partie de ſa ſurface brille à nos yeux, & que l'autre nage dans l'ombre. Elle eſt alors, ſelon le langage ordinaire, dans ſon croiſſant ou dans ſon déclin.

Cette Planéte ne nous preſente jamais que la même hémiſphére. Nous apercevons toujours les mêmes contrées connues par différens noms : entre les taches qui la couvrent, nous diſtinguons toujours les mêmes parties lumineuſes. Ce qui vient, ſans doute, de ce que cet hémiſphére eſt plus leger que l'autre, & qu'il eſt par-là forcé de regarder continuellement le centre. Mais ſans tourner ſur ſon axe, elle ne laiſſe pas de preſenter à l'aſtre du jour toutes les parties de ſon globe. C'eſt une ſuite de ce mouvement qui l'aproche ou l'éloigne par degrés du Soleil, en lui faiſant décrire un cercle autour de la terre. Auſſi voyons-nous la lumiére s'étendre par une

progreſſion plus lente que le diſque entier de la Lune, & les ténébres le couvrir plus long-tems, que ſi le globe tournoit ſur lui-même, comme fait le globe terreſtre. Une ſeule révolution fait ſon jour & ſon année. Tandis que d'un vol rapide elle parcourt tous les ſignes du Zodiaque, & qu'en vingt-ſept ou vingt-huit jours elle achéve ſon cercle autour de la terre, chacune de ſes parties jouit de la lumiére pendant la moitié d'un mois, & pendant l'autre moitié reſte plongée dans les ténébres.

Mais pourquoi la Lune ne tourne-t'elle pas auſſi ſur ſon axe ? La raiſon en eſt ſimple : ſon diamétre n'a pas le tiers de celui de la terre : ſa maſſe en eſt à peine la cinquantiéme partie. La place qu'elle occupe dans notre tourbillon, n'eſt donc pas conſidérable. Ainſi les différentes couches de matiére éthérée dont le cours l'entraîne, ont un mouvement à peu près égal. Leur impulſion ayant preſque la même force, ce globe ne peut pas être beaucoup plus preſſé d'une part, que d'une autre ; tout au plus, il chancelle ; mais il n'eſt pas ébranlé de la place où l'a fixé ſa peſanteur. La Lune doit par conſéquent voguer dans le tourbillon terreſtre, comme une chaloupe ſans rames, ſans voiles, dirigée par le ſeul gouvernail, vogueroit entre les bords d'un fleuve qui ſerpente, & qui, calme & tranquille, lui feroit décrire ſans effort le cercle que trace ſon lit.

La Lune en parcourant le ſien, coupe deux fois tous les mois le plan de l'orbite terreſtre : les points où elle traverſe ce plan, ſe nomment la tête & la queuë du Dragon. La ſituation de ce nœud varie. Mûs en ſens contraire à la ſuite des ſignes, ils s'avancent vers l'Occident, toutes les fois qu'ils ſe renouvellent. Cette marche eſt opoſée à celle des autres Planétes, qui toutes raprochent les nœuds d'Occident en Orient

Ce qui cauſe cette aparence, c'eſt qu'en même-tems que la Lune tourne autour de nous à l'extrémité de notre tourbillon, la terre eſt, ſelon l'ordre des ſignes, portée vers l'orient par ſa révolution annuelle. Son inſéparable ſatellite ſuit donc à la fois deux mouvemens opoſés. Ils s'accordent & ſe confondent pour quelque-tems, lorſque la Lune eſt dans ſon aphélie. Elle nage pour lors avec peine dans cette partie du fluide, qui coule avec lenteur, parce qu'elle occupe l'extrémité du tourbillon. La terre la devance donc, parce que la terre alors plus voiſine du Soleil, eſt emportée par un courant plus rapide. Mais lorſque placée dans le point diamétralement opoſé, la Lune ſe trouve entre cet aſtre & la terre, elle eſt dans la région où le fluide a le plus de force. Elle avance donc avec plus de viteſſe que notre globe & dans un ſens contraire : ce qui fait paroitre ſes nœuds rétrogrades. C'eſt toujours dans ces points d'interſection des deux orbites, que doivent arriver les éclipſes de Lune & de Soleil. En effet, ſi la Lune en traverſant l'orbite terreſtre, paſſe directement entre le Soleil & la terre, elle intercepte les rayons de cet aſtre : elle doit perdre à ſon tour la lumiére empruntée dont elle jouit, lorſque la terre ſe trouve placée entr'elle & le Soleil. L'une de ces Planétes tombe pour lors dans l'ombre de l'autre. Par la même raiſon, nous ne voyons point tous les mois des éclipſes de Lune ou du Soleil. Car il n'arrive pas toujours dans le tems du paſſage de la Lune, entre notre globe & l'aſtre du jour, que ces trois corps ſoient placés dans la même ligne.

Vaſte univers que ton auteur eſt digne d'admiration ! Qui peut à la vuë de ces beautés ſans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des Philoſophes leur donnent le hazard pour pere ; qu'ils ne rougiſſent point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle

matiére, tandis qu'on ne peut sans intelligence, sans art, offrir une simple image de tant de merveilles ? Ces anciens Astronomes, dont les yeux pénétrans ont parcouru les sphéres célestes : ces Observateurs éclairés qu'ont produit les siécles modernes, nous paroissent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont osé décrire la figure des astres, en déterminer les distances, les masses, les orbites. Et par un excès d'ingratitude, nous refusons nos hommages à l'Etre suprême, qui seul a pû créer tant d'astres divers, & les assujettir à des loix certaines. Ces cartes où sont tracés les plans du ciel & de la terre ; ces globes qui les representent ; ces machines dont le mouvement imite celui des corps célestes, sont des chef-d'œuvres de génie ; & le monde lui-même ne sera pas l'ouvrage d'une intelligence ! Monstrueuse opinion ! Déplorable aveuglement d'une Secte insensée !

SOMMAIRE DU LIVRE NEUVIÉME.

L'Examen des Minéraux, des Foſſiles, des Plantes marines, & généralement de tout ce que renferment les entrailles de la terre & le ſein de la mer, entroit dans le plan de l'Anti-Lucrece. Ce n'eſt pas la partie du Spectacle de la Nature la moins curieuſe, ni la moins propre à faire reconnoître un Créateur intelligent. Le neuviéme Livre devoit avoir cet objet : mais il n'eſt pas achevé ; nous n'en avons que le début. Ce qui ſuit ſert de concluſion à l'Ouvrage. C'eſt une eſpéce de précis, où l'Auteur nous remet devant les yeux les queſtions diſcutées dans le cours du Poëme, & traite au long quelques points importans qu'il n'avoit qu'effleurés.

I. *Il y rapelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les Epicuriens, au ſujet du vuide & des atômes : que le vuide eſt une chimére ; que la matiére n'eſt pas éternelle : qu'elle eſt diviſible à l'infini ; que ſorti du néant, elle peut y rentrer ; qu'incapable de ſe donner une modification plutôt qu'une autre, elle doit le mouvement à l'impreſſion d'une cauſe étrangére ; que la Nature eſt un terme vuide de ſens, ſi par ce terme on n'entend une intelligence ſuprême. La régularité des révolutions céleſtes, le cours intariſſable des fleuves, le retour des ſaiſons, l'accord qui régne entre toutes les parties de l'univers, le mécaniſme de la viſion lui fourniſſent de nouvelles preuves que tout ce tout ſi parfait n'eſt pas l'ouvrage du hazard.*

II. *Il traite enſuite l'importante queſtion qui ſert de baſe à toute la Morale, celle de la nature du*

juſte & de l'injuſte. *Il fait voir que cette diſtinction n'a pas l'homme pour auteur; que* le juſte *eſt fondé, comme le vrai, ſur des régles éternelles, immuables, infaillibles; que le flambeau de la raiſon nous éclaire à la fois ſur les principes de nos connoiſſances, & ſur ceux de notre conduite, que l'homme porte gravé dans ſon cœur une loi primitive, qui n'eſt autre que la voix de Dieu même. Quelques raiſonnemens ſimples, mais déciſifs contre l'opinion qui ſubſtitue la fatalité au hazard, terminent ce ſecond article.*

III. *Le troiſiéme preſente une foule d'objections contre l'éxiſtence & les attributs de Dieu. L'Auteur qui ne les avoit pas encore réfutées, ſe les fait à lui-même & les accumule pour y répondre enſuite. Elles roulent ſur trois points. 1°. L'éternité du monde, que les athées veulent établir par diverſes raiſons. 2°. Le mal Moral. 3°. Le mal Phyſique. De ces deux chefs, ils prétendent tirer de fortes inductions contre la Toute-puiſſance ou la bonté infinie du Créateur.*

IV. *La réfutation de ces Sophiſmes fait la matiére des deux articles ſuivans. Dans le quatriéme le Poëte montre, 1°. que le monde n'eſt pas éternel; que Dieu l'a créé pour ſoi-même, dans le tems déterminé par ſes decrets immuables. 2°. Que Dieu n'eſt pas l'auteur du mal Moral, c'eſt-à-dire, de cette foule de vices & de déſordres qui ravagent la ſociété; qu'ils ont leur ſource dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté; que la Juſtice ſuprême doit tôt ou tard punir le vice & récompenſer la vertu. Il annonce en même-tems le deſſein qu'il a formé de compoſer ſur la certitude de la révélation, un ouvrage du même genre que celui-ci.*

V. *Par le mal Phyſique qui fait le ſujet du cin-*

quiéme article, on attend que les défauts que les Athées croyent découvrir dans la structure de l'univers. Le Poëte montre que ces imperfections auſquels le Matérialiſme s'arrête, ſans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la compoſition du monde, ne ſont que des irrégularités apparentes; que pour bien juger de ce vaſte tout, il faut en conſidérer l'enſemble, & qu'alors on voit diſparoître ces prétendus défauts qu'on n'y remarquoit qu'en ſéparant des objets néceſſairement liés entr'eux.

VI. *Ces diſcuſſions conduiſent l'Auteur à rechercher quelle eſt l'origine de la Religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte ni la politique, mais une idée de l'Etre ſuprême, que l'homme aporte en naiſſant, & que fortifie la vuë de tous les objets ſenſibles. Enſuite il rapelle en peu de mots les différentes ſources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une héréſie née dans le ſein de la Religion naturelle; & qui même en s'écartant de cette Religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connoiſſons le fini que par l'idée de l'infini. De l'union de l'ame avec le corps, & de toutes les ſuites de cette union, il conclut l'éxiſtence d'un Dieu, qui n'eſt ni l'ame du monde, ni l'aſſemblage de toutes les ames particuliéres, mais un Etre infini, parfait, tout-puiſſant, immuable, Auteur & ſuprême Arbitre de l'univers. Il finit en exhortant Quintius à la pratique des vertus, & à l'Etude de la Religion révélée, dont la Loi naturelle eſt la baſe & le fondement.*

L'ANTI-LUCRECE.

LIVRE NEUVIÉME.

PLus heureux que ne fut Icare, nous avons enfin achevé de parcourir la vaſte étenduë des eſpaces céleſtes. Jettons à preſent les yeux ſur la terre & ſur les profonds abymes de la mer, non pour conſidérer ce qui ſe paſſe aujourd'hui ſur cette double Scène, ou pour ſuivre les traces de tous les événemens qui l'ont variée depuis la naiſſance de l'univers. Quel ſpectacle nous offriroit l'Hiſtoire. Des guerres, des combats, des villes détruites, des trônes renverſés, des peuples anéantis; affreux tiſſus de crimes & de malheurs; fruits ſanglans de l'ambition, de l'avarice & de l'envie, dont le poiſon infecte tous les ſiécles. Brillans déſordres, tant qu'ils durent, ils éblouiſſent nos yeux, le tems les a-t'il fait diſparoître, ils ne ſont plus que néant, & nous montrent quel eſt le vuide de ce qui occupe les hommes. En vain pour s'immortaliſer, les Héros, laiſſent-ils des monumens de leurs frivoles exploits. Chaque jour détruit ces digues que leur orgueil opoſoit au torrent des années, & quelques pierres chargées de leurs noms ſubſiſtent à peine.

Les ruines mêmes de ces édifices ſemblent inſulter à la vanité de leurs auteurs : ils rougiroient de ſe voir défigurés ſur des marbres que le tems dévore. Des objets périſſables doivent-ils toucher une ame immortelle ?

Occupons-nous d'une étude plus digne de l'homme. Contemplons des êtres dont la durée triomphe des ſiécles, dont la ſubſtance eſt inaltérable. Ouvrages de l'Eternel, ils portent d'une maniére plus viſible l'empreinte de ſes perfections . . . . . , ...
. . . . . .

Le reſte manque.

CONCLUSION ET PRECIS
DE L'OUVRAGE.

A La vuë des richeſſes que vos yeux découvrent au ſein de la mer & dans les entrailles de la Terre, reconnoiſſez, Quintius, l'inépuiſable fécondité d'un Créateur tout-puiſſant. Quelle eſt la ſource de ces immenſes treſors, la cauſe de tant de merveilles? Seroit-ce la Nature? Mais qu'entendez-vous par ce terme? Eſt-ce un Etre primitif, une intelligence ſouveraine, dont les ſoins prévoyans s'étendent à toutes les parties de l'univers? En ce cas nous ſommes d'accord; la nature eſt le Dieu même à qui je rends hommage. Eſt-ce la matiére? Mais la matiére eſt une ſubſtance impuiſſante, paſſive, privée de ſentiment & de raiſon. Eſclave des loix immuables, qu'elle ſuit ſans les connoître, elle obéït aux impreſſions d'une force étrangére. Comment de ſi ſçavantes productions ſeront-elles l'effet d'un principe aveugle, qui ne peut ni ſe propoſer un but, ni faire choix des moyens: incapables en un mot de réfléxion, de raiſonnement, de volonté?

Je vous ai fait voir dès le commencement de cet ouvrage, que les plus minces corpuſcules pouvoient ſe rompre à l'infini, ſans que jamais aucun de leurs fragmens ceſſât d'être diviſible; parce que chacun d'eux eſt un corps, & que dans le moindre ſont renfermées des parties plus petites. L'éther même n'a point de parcelle ſi déliée, qui ne vous offre des parties inférieures &

ſupérieures, une droite & une gauche ſéparées par un intervalle réel ; qui n'ait des faces différentes, enfin qui ne ſoit impénétrable. Autrement il ne ſe formeroit aucun corps, nulle maſſe ne pourroit réſulter de la réunion de pluſieurs molécules, & toute la matiére ſeroit réduite à un ſeul point. Mais quoique diviſible en parties ſans nombre, elle ne ſera jamais diviſée, s'il ne ſe trouve une main qui opére cette diviſion.

Ce n'eſt pas que j'ignore ce que dans un aſſemblage immenſe de corpuſcules doit produire une multitude infinie de figures. Je ſçais combien le ciſeau d'un Sculpteur eſt capable d'opérer des chefs-d'œuvres qui raviſſent notre admiration. Que ne peut cet inſtrument ſur le marbre ! il en détache de lourdes maſſes, il y forme des plis naturels, des draperies fines & jettées avec grace ; il imite la délicateſſe de la peau ; il donne la vie à une figure immobile, en fait parler tous les traits, & par un menſonge heureux répand ſur un viſage inanimé le ſentiment & la paſſion. Mais ſi l'art en façonnant ce fer ne l'eût pas rendu propre à ſeconder la main qui l'employe ; ſi cette main ne l'eût point fait agir ſur le marbre, cette ſtatuë qui charme nos yeux ſeroit encore un bloc muet & ſans beauté. Diſons la même choſe de la matiére. Si quelqu'Intelligence n'en met en œuvre toutes les parties, & ne les arrange avec diſcernement, ce ne ſera jamais qu'un cahos, qu'une maſſe informe & ſans ordre. Ces coquilles que vous foulez aux pieds, ont-elles quelquefois attiré vos regards ? Plus magnifique que le parquet d'un riche palais, la terre étale ſous vos pas des treſors ſans nombre. Daignez en ramaſſer une : quoi de mieux tourné que ſes dehors ? quelle grace, quelle délicateſſe dans ſon contour ! Que de ſpirales réguliérement décrites par ces plis & ces replis, qui reviennent ſur eux-mêmes !

Voyez

Voyez ce labyrinthe d'anneaux qui s'élevent sur la surface ; ces legers sillons qui les séparent & leur donnent du relief. Le ciseau de Praxitele fit-il des ouvrages si parfaits ? Considérez le dedans ; c'est la demeure d'un vil animal, mais quelle porcelaine est plus luisante, est polie avec plus d'art ! Quelle variété, quelle harmonie dans ses nuances ! L'or, le feu, l'azur éclatent entremêlés de pourpre. Malgré cette variété de teintes, on reconnoît sans peine le genre auquel elle apartient : tant elle ressemble & pour les couleurs & pour les taches & pour la forme à toutes celles de la même classe. Avouez-le, Quintius, ce Coloris est supérieur à celui d'Apelles. Vous voyez quel travail dans une production si méprisable en aparence. Une coquille n'est donc pas l'ouvrage du hazard: seroit-il Auteur de l'univers?

Sur quels fondemens est apuyé le systême qui substitue le hazard à l'intelligence ? Sur la double supposition du vuide & des atômes. J'ai prouvé que le vuide est une chimére ; j'ai démontré que les atômes n'ont aucune des propriétés qu'on leur attribue ; qu'ils n'éxistent point par leur propre force, que les figures qui les distinguent ne leur sont pas essentielles ; qu'ils ne sont par eux-mêmes en état ni de s'unir, ni de se séparer, ni de subsister à jamais : enfin que le principe du mouvement ne réside point en eux. Mais l'univers lui-même n'annonce-t'il pas au premier regard un Auteur intelligent, qui l'a créé tel qu'il a voulu ? Direz-vous en effet que la forme de tout ce qui compose ce vaste assemblage est tellement nécessaire, qu'il ne pouvoit éxister d'autres êtres, que les êtres actuellement subsistans ? Dites donc aussi que la matiére n'étoit susceptile que d'une seule espéce de mouvement, & que ce mouvement n'a pû avoir qu'un seul degré, qu'une seule direction. Mais vous sçavez trop bien qu'elle n'est pas dé-

terminée par sa nature à se mouvoir d'une façon plutôt que d'une autre, & que son mouvement peut se diversifier & s'accélérer à l'infini.

L'univers auroit donc pû n'être pas ce qu'il est. Vous en faut-il de nouvelles preuves ? Ces animaux qui naissent du mélange de différentes espéces, pouvoient eux-mêmes former des genres créés dès l'origine du monde, & sortir, comme tant d'autres, d'un germe qui leur fût propre. Le nombre des Planétes n'étoit pas nécessairement fixé : leurs révolutions pouvoient être tout autres. La supposition de deux Soleils, d'une seconde Lune n'a rien d'absurde. Le Ciel pouvoit n'offrir à nos regards aucun corps lumineux : il pouvoit en offrir mille, sans que la Terre eût un seul habitant capable de distinguer le jour des ténébres. Pourquoi donc l'Univers est-il tel que nous le voyons ? Pourquoi nous presente-t'il, au lieu du cahos, un spectacle si magnifique & si varié ? Un pareil arrangement est l'ouvrage d'une Intelligence, ou du hazard : point de milieu. Mais le hazard n'est qu'un nom : reconnoissez donc que tant de merveilles ont pour Auteur un Etre intelligent, dont la science profonde n'éclate pas moins dans l'organisation de cet insecte qu'un même jour voit naître & mourir, que dans celle de notre corps.

La Lune brille à mes yeux ; mais sa lumiére est un voile qui me dérobe ce qu'elle est : inconnue, quoique visible, elle se montre sans découvrir sa nature. J'ignore si c'est un globe semblable à celui que j'habite ; si ce globe a, comme la terre un océan, des montagnes, des plaines, des forêts : s'il a des habitans, & de quelle espéce ils sont. Mais je sçais que la Lune est un satellite de la Terre, plus petit qu'elle, & qui trace autour d'elle un cercle, dont il ne s'écarte jamais. Je sçais que par un autre mouvement qui se combine avec le pre-

mier, elle presente tour à tour aux traits du Soleil tous les points de sa surface, & qu'elle ne luit, qu'en les réfléchissant. Je vois son disque après s'être plongé dans les ténébres, reparoître sous la forme d'un croissant, dont la lueur laisse entrevoir la portion qui n'est pas encore éclairée, s'arrondir ensuite de plus en plus, & se montrer enfin tout entier. Une succession invariable raméne ces diverses aparences avec tant de régularité, qu'il est aisé de les prédire. On sçait en quel moment chaque horison doit perdre la Lune de vue; en quel moment il doit la revoir: l'heure & le point de son lever se déterminent avec justesse; toutes ses phases en un mot, le progrès même de la lumiére sur son disque, & sa dégradation se soumettent à des calculs éxacts.

Tous les mois vous offrent ce magnifique spectacle; mais vous ne daignez pas éxaminer quel est l'agent qui le produit & le renouvelle; vous craignez d'en connoître la cause; séduit par les charmes d'un systême, qui livre l'univers au caprice du hazard. Faut-il que les fictions dont il repaît votre esprit vous rendent insensible à de véritables merveilles! Si cependant ce globe créé pour l'usage du nôtre, eût été plus petit ou plus grand qu'il n'est: si le hazard l'avoit plus élevé dans le Ciel, ou placé plus près de la terre, il nous nuiroit au lieu de nous servir. Ce fidèle satellite, ou seroit un ennemi redoutable, acharné sans relâche à nous poursuivre, ou seroit un poids inutile. En effet, la Lune plus voisine de la Terre, ou plus grande, feroit souvent de nos jours des nuits obscures, en interceptant la lumiére du Soleil. Sa masse pesante resserreroit l'atmosphére, & comprimeroit avec trop de violence les eaux de l'océan. Ces eaux trop abaissées au-dessous d'elle, s'éléveroient de part & d'autre à une trop grande

hauteur, on les verroit franchir leurs rivages, rompre leurs digues, & couvrir les plus hautes montagnes. Après leur retraite, la terre ne seroit qu'un marais immense; & bien-tôt elle redeviendroit une vaste mer, sur-tout lorsque la Lune est nouvelle, & que ses bords commencent à se revêtir d'une lueur naissante; ou lorsque nous renvoyant tout ce qu'elle reçoit de rayons solaires, elle nous montre son disque entiérement éclairé, car c'est alors qu'elle pese sur la terre avec le plus de force. Plus élevée dans les cieux, ou plus petite, elle ne répandroit qu'une lueur trop foible; elle effleureroit à peine la superficie des flots. L'air n'étant point comprimé, ou n'éprouvant qu'une pression legére, formeroit une masse lourde & sans ressort. La mer immobile ne pourroit se répandre dans les canaux sans nombre dont l'intérieur de la terre est semé de toutes parts. C'est néanmoins au mouvement périodique de la mer; c'est à la force avec laquelle ces canaux souterrains pompent les flots qu'y porte un flux régulier, que doivent leur naissance tant de riviéres, dont le cours perpétuel nous étonne, & dont les eaux devenues douces en se filtrant au travers des sables, sortent du sein de la terre, dans des lieux souvent fort éloignés de leur véritable source.

En effet, je ne puis me persuader que les riviéres soient toutes formées par les pluyes. Telle est peut-être l'origine de quelques fontaines que les chaleurs tarissent, dans cette saison brûlante, où les feux de l'astre du jour embrasent les campagnes. Mais quelle différence entre des réservoirs passagers & ces fleuves inépuisables, que ni les ardeurs de la Zone torride, ni les vents les plus violens ne peuvent consumer! D'ailleurs dans cette partie de la terre que le Soleil échauffe de plus près, ne connoissons-nous pas quelques Isles qui ne sont presque jamais arrosées

par les eaux du Ciel ; où cependant on voit des ruiſſeaux intariſſables embellir ſans interruption de fertiles campagnes.

Le ſeul mouvement du cœur pouſſe le ſang dans toutes les parties de notre corps, & lui fait parcourir avec une viteſſe réguliére une foule de vaiſſeaux imperceptibles, ainſi ſe diſtribuent dans les entrailles de la terre les eaux de l'océan. Le flux les pouſſe avec violence dans ce nombre infini de canaux, qui ſont les artéres du corps terreſtre : reportées enſuite par les fleuves, comme par autant de veines, elles ſe replongent avec la même impétuoſité dans le lit de la mer qui les repompe, lorſque le reflux la fait rentrer dans ces bornes. Sans cette circulation à peine ſortiroit-il quelques ſources du ſein de la terre aride : nos prairies ne ſeroient point arroſées : nos jardins ſeroient privés de ces agréables ruiſſeaux qui les fertiliſent : on ne verroit point de larges riviéres par d'heureux échanges enrichir différentes contrées, ni ſe diviſer en une multitude de canaux pour rendre les campagnes fécondes : les animaux périroient conſumés par une ſoif qu'ils ne pourroient étancher, & l'unique reſſource des hommes ſe réduiroit aux eaux qui tombent du Ciel.

Ces pluyes, qui du haut des nues ſe précipitent ſur la terre ont auſſi leur cauſe & leur utilité. Où tant d'eſpéces ſi nombreuſes trouveront-elles leur ſubſiſtance, ſi les campagnes ne ſe couvrent d'herbes & de moiſſons ? & comment la terre produira-t'elle des herbes & des moiſſons, ſi elle ne s'abreuve par des eaux que portent les nuages ? Mais ces nuages mêmes nous les devons à la mer. Ce ſont des amas de particules humides que le Soleil attire & volatiliſe. Réduites en vapeurs, elles s'élévent à la plus haute région, où le froid les raſſemble ; elles s'y condenſent, & forment des maſſes qui reſtent ſuſpendues dans

l'atmosphére, jusqu'à ce que le souffle rapide du vent les disperse, & que divisées par les rayons du Soleil, directs ou réfléchis, elles se résolvent en pluyes. La terre échauffée s'humecte de ces eaux fécondes, les charges des sucs qu'elle renferme & les transmet aux racines des plantes. La nature de tout ce qui respire demandoit donc cette harmonie de tant d'Etres divers. Le Soleil, l'air, les nuages, & les vents qui les transportent, la Terre, la Lune & la mer sont par leur accord les organes de la vie ; & cét admirable concert annonce un Etre bienfaisant, dont les soins paternels s'étendent à tous les objets, & semble s'épuiser sur chacun en particulier.

Que de merveilles offrent encore à mon esprit les deux mouvemens de la terre ! Je vois ce globe, en tournant sur lui-même, tour-à-tour presenter à la lumiére, & replonger dans les ténébres tous les points de sa surface : je le vois décrire en même-tems un cercle autour du Soleil : j'admire avec quelle régularité cette révolution ramene chaque année les saisons dans un ordre toujours le même, & fait succéder les chaleurs aux frimats. Peut-on croire en effet que la terre soit le centre immobile d'un mouvement universel ! Quoi donc, toute la machine de l'univers seroit ébranlée pour nous ? Pour éclairer notre demeure, le Soleil auroit à parcourir une orbite immense ? La voute céleste tourneroit autour d'un point avec cette multitude innombrable d'Etoiles ; & tous les astres ne seroient que les satellites de la terre ? Mortels, connoissons mieux ce que nous sommes. S'il est de nous quelque chose de grand ; c'est la partie de nous-mêmes dont ce monde n'est pas le véritable séjour. Notre ame doit vivre éternellement ; le ciel est sa patrie : voilà ce qui fait notre gloire. Mais pour ce corps périssable, ce corps qui n'est qu'un atôme dans l'univers, c'est assez qu'il ait part

aux bienfaits de l'aſtre du jour, tant que durent ce peu d'inſtans qui lui ſont accordés.

Quelle ſageſſe, quelle ſcience n'a pas fait éclater ce hazard que vous croyez auteur de l'univers! Son ouvrage ſeroit le chef-d'œuvre d'une Intelligence. Il falloit éclairer le monde par un flambeau dont la lueur pût ſe répandre partout. Que fait le hazard? il forme un amas prodigieux de matiére extrêmement déliée : il imprime à cet amas un mouvement rapide ; il en dérive une infinité de ruiſſeaux, qui s'inſinuent au travers de tous les globules de l'Ether. Ces traits lumineux frapent des organes fabriqués fortuitement, mais comme ils le doivent être pour recevoir leur impreſſion & l'image des objets. Ils rencontrent le criſtallin, qui porte la lumiére à point nommé ſur la retine, toute prête à l'admettre. A la retine tient un nerf dont l'autre extrémité répond au cerveau ; & dans le cerveau préſide une intelligence. Elle eſt avertie de l'ébranlement ; elle ſent ce qui frape le dehors de ſa demeure, & reconnoît à l'inſtant la lumiére, dont elle n'a point encore eu d'idée. De tant de conditions toutes eſſentielles, qu'une ſeule manque : point de lumiére, ou c'eſt en vain qu'elle brille. O hazard clair-voyant! ô fortune pleine de vues profondes & digne de nos hommages! La ſageſſe inſpira ton premier adorateur, Divine fortune, cauſe toute-puiſſante de toutes les cauſes, ſource féconde de tous les Etres.

II. AJOUTONS une importante réfléxion. Il eſt une vérité que notre ame ſaiſit dès qu'elle l'aperçoit & dont la connoiſſance la ſatisfait intérieurement. Reconnoiſſez donc entre notre ame & la vérité une liaiſon naturelle, comme vous en reconnoiſſez une entre la lumiére & nos yeux. Si ce raport eſt l'ouvrage du hazard, c'eſt donc

par un effet du hazard que notre ame peut saisir le vrai : par conséquent l'ame & la vérité, comme la lumiére & les yeux, doivent leur naissance au concours fortuit des atômes. C'est donc par hazard que le tout est plus grand que sa partie ; que la ligne droite est la plus courte qui puisse se tirer d'un point à un autre ; qu'une même chose ne peut pas être & n'être point. Selon vous, le contraire seroit possible : la vérité n'a point de régle éternelle : ce qui dans l'état actuel est clair & évident, eût été faux, si les corpuscules, dont nos ames & les objets qui agissent sur elles sont des assemblages, eussent été différemment combinés ; puis-je entendre de sang froid de pareils discours ? Ce qui est vrai l'étoit avant l'éxistence d'aucun corps, d'aucun atôme. Ce raport admirable qui se trouve entre l'œil & la lumiére étoit connu d'une intelligence avant leur création.

Le hazard n'est donc pas l'auteur du vrai, ni par conséquent du *Juste*. Qu'est-ce que le *Juste* en effet, sinon le vrai Moral? n'est-il point de régle sûre pour connoître l'un ; dès-lors point de marque infaillible pour distinguer l'autre. Si la premiére de ces régles est une invention nouvelle, & dont l'origine ne remonte qu'à l'homme, la seconde est aussi son ouvrage : si l'homme n'est pas leur auteur, elles sont donc établies par l'Être suprême. Pour vous aider à concevoir de tels principes, il faut reprendre les choses de plus haut, & vous dévoiler l'intérieur de votre ame.

La raison est naturelle à l'ame, comme les sens le sont au corps. Nous n'avons fabriqué ni les organes qui nous lient aux objets extérieurs, ni ces objets. Aussi-tôt qu'il s'en presente quelqu'un, celui des sens auquel il a raport le saisit, & dans l'instant même en fait passer l'impression jusqu'à l'ame ; étroite correspondance dont l'hom-

me n'eſt pas l'auteur. Il ne l'eſt pas plus de la raiſon, ni du vrai, qu'une harmonie ſi parfaite unit à la raiſon, qu'elle le faiſit avec ardeur dès qu'il ſe montre. Auſſi tout ce qu'elle voit eſt-il toujours tel qu'il lui paroit, & ce qui eſt évident pour elle, l'étoit avant que de s'offrir à ſes regards. Sans cette réalité du vrai, ſans cette infaillibilité de la raiſon nous ſerions éternellement le jouet du menſonge : nos idées n'auroient nul objet ſolide. Il ne nous arrive que trop, je l'avoue, de tomber dans l'erreur ; mais n'en concluez rien contre la raiſon ; ce n'eſt pas elle qui nous abuſe. L'homme ne s'égare jamais que pour avoir précipité ſon jugement, ſans conſulter l'oracle qui réſide en lui.

Cette lumiére naturelle en éclairant l'intellect, dirige auſſi la volonté. En effet, ſi les germes du vrai ſont dans l'eſprit, le cœur porte intérieurement gravée la loi qu'il doit ſuivre. Il ne ſuffit pas d'apercevoir les objets tels qu'ils ſont : c'eſt par les actions que l'homme eſt vraiment homme. Le même rayon fait donc luire à nos yeux les régles de notre conduite & les principes de nos connoiſſances, le juſte comme le vrai. Si la raiſon pouvoit nous égarer dans l'une de ces deux routes, elle nous guideroit mal dans l'autre : mais la raiſon ne trompe jamais. Voyez s'élever un bâtiment régulier : l'équerre fait de toutes les pierres qui doivent entrer dans ſa compoſition, des quarrés éxacts : le niveau guide la main qui les aſſemble, il indique la perpendiculaire. L'Architecte conduit des yeux l'ouvrage entier : d'un regard il parcourt, il juge les différentes parties, & veille à ce qu'il en réſulte un tout, dont l'ordonnance réponde à ſes idées. Mais cet arbitre de tant d'opérations eſt aſſujetti lui-même à des loix ; ſon art ſe fonde ſur des régles invariables, & qui ſubſiſtoient avant lui. Telle eſt la nature des principes, ſoit

de nos actions, soit de nos connoissances. Eternels, immuables, ils sont indépendans de notre ame. L'homme ne seroit jamais ni sujet à l'erreur, ni criminel, s'il n'avoit ni vérités à croire, ni devoirs à pratiquer; ou si, faute de lumiére il ne pouvoit les connoître.

La raison a donc devant les yeux une loi fixe, un archetype invariable, lorsqu'elle guide ou le cœur dans ses affections, ou l'esprit dans ses jugemens. J'en conclus qu'antérieurement à tout système humain, il y a des choses dont l'essence est de devoir être faites; & ce sont celles qui portent le nom de *Justes*; il en est d'autres qui doivent être crues, & c'est ce que nous apelons *Vérités*. Deux espéces de principes dont l'origine est la même: l'une & l'autre dépendent de l'homme, ou toutes deux en sont indépendantes. Il est donc une justice, s'il est une vérité.

Balanceriez-vous à traiter d'insensé quelqu'un qui vous soutiendroit que deux & deux ne font pas quatre? Non, sans doute; mais pourquoi? parce que la raison vous instruit que ce qu'il nie, est de la plus grande évidence. Nous sommes donc intérieurement éclairés par une lumiére naturelle, qui nous conduit aux vérités de ce genre. Si le même homme, pour arriver au détroit de Gibraltar, prenoit la route d'Egypte; ou, si pressé par une soif ardente, il vouloit puiser de l'eau dans des filets, vous le taxeriez encore de folie: pourquoi? Parce qu'il agiroit ouvertement contre la loi de la raison, qui veut que l'on tende à son but par la route convenable, & non par des moyens opposés. Reconnoissez donc au-dedans de vous-même une loi qui vous dicte de tels principes.

Je l'entens, me direz-vous, lorsqu'il est question de l'utile: elle parle alors, quoique d'une voix foible & confuse: mais je l'interroge en vain sur la distinction de l'honnête & de ce qui

ne l'eſt pas. Vous convenez qu'elle nous inſtruit de l'utile. C'eſt au moins reconnoître ſon éxiſtence : c'eſt avouer que ſi chacun de nous porte cette loi dans ſon cœur, il ne la tient pas du hazard ; qu'il la doit à l'Auteur de la nature. Mais la Juſtice ſeroit-elle donc une invention de l'homme, recommandable uniquement par les avantages qu'elle produit ? Non, Quintius : ce n'eſt pas de ſa ſeule autorité qu'elle tire ſon prix ; ſon origine remonte à Dieu même. Je ſçais que bien des réglemens ſont le fruit de la ſageſſe humaine : mais il eſt une ſageſſe ſupérieure, une loi primitive placée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'elle ne fût pas également dans tous, elle a mis entr'eux un accord ſi parfait, qu'en faiſant parler les uns, elle a rendu les autres dociles à leur voix. C'eſt cette Loi ſuprême qui régne dans le ſanctuaire de notre ame : c'eſt elle, qui condamnant le mal, nous inſpire l'amour de l'honnête.

On propoſe une récompenſe au guerrier qui le premier aſſaillira l'ennemi, vous volez le premier ; & vous forcez les retranchemens ; un fuyard obtient le prix qui vous eſt dû. Votre frere gémit dans les chaines : vous le rachetez à vos dépens ; & l'ingrat abuſe de ſa liberté pour vous rendre eſclave. Ces procédés vous révoltent ; ils vous arrachent de juſtes plaintes : mais vous y livrer, comme vous faites, c'eſt prononcer que vous ne devez pas traiter ainſi vos ſemblables. Un Hôte attire un voyageur par des paroles engageantes, & le poignarde dans les bras du ſommeil. Cet homme pour épargner ſes troupeaux dans les horreurs d'une cruelle famine, égorge ſa mere & dévore ſes propres enfans. Quels monſtres, vous écriez-vous en frémiſſant ! Mais pourquoi ? S'il n'eſt pas une raiſon ſouveraine qui les condamne ; quel droit avez-vous de les condamner ? Si cette raiſon éxiſte, vous

portez donc au-dedans de vous-même une loi qui proscrit de tels forfaits. Mais quelle est cette loi ? C'est la même qui vous instruit que deux fois deux ne font pas cinq.

Vous me répondrez peut-être qu'en se livrant à tout ce qui flâte ses desirs, l'homme ne fait rien que vous ne croyez juste, qui ne vous paroisse autorisé par la raison ; parce qu'il suit alors un panchant naturel qui le porte à certains objets, & l'éloigne des objets contraires. Mais ne vous ai-je pas ouvert les yeux, sur les suites horribles du système, qui confond l'utile avec l'agréable, & l'agréable avec l'honnête ; affreuse doctrine trop capable de redoubler le feu de nos passions. Si c'est la lumiére de la raison qui nous conduit à de tels principes ; la raison est donc l'unique cause de tous les maux qu'enfante l'amour du plaisir. Mais la regarder comme la source de l'erreur & du crime, c'est imputer au niveau les fautes de l'Architecte.

Nous devons donc à la nature & les principes du vrai & ceux de l'équité. Dans cette source ont été puisés tous les réglemens qu'a depuis établi la sageſſe humaine toujours attentive à consulter la raison. Je sçais qu'il est des loix contraires à la Nature, des coutumes qui font horreur à l'humanité, que les anciens Lestrygons égorgeoient leurs semblables, & souvent même leurs peres, pour se nourrir de leurs membres sanglans, & que ces barbares repas sont à peine abolis de nos jours chez les Sauvages habitans du Brézil. Mais que prouvent ces éxemples ? De ce que quelques insensés s'écartent en tout de la route du vrai, conclurez-vous que le vrai n'est qu'une chimére ? Les sémences de l'équité, comme celles du vrai, résidoient dans le cœur de tous les hommes : mais ensévelis dans la nuit obscure, dont l'ignorance & les passions couvroient la face de la terre, ces germes précieux

feroient encore étouffés presque par-tout, si de sages loix ne les eussent fait revivre. Or la cause qui nous a donné la raison, doit-être la Raison souveraine : celle qui nous inspire la justice doit être juste par essence : on ne peut en effet communiquer que ce qu'on possède. Donc la Loi primitive est Dieu ; c'est son intelligence, sa volonté. Ecouter cette loi, c'est entendre la voix de l'Etre suprême. Il en est l'Auteur, & ni la vérité ni la justice ne sont l'ouvrage du hazard.

Banniſſez donc le hazard ; mais que ce ne soit pas pour lui substituer l'inévitable fatalité. Je crois avoir prouvé que l'arrangement actuel de toutes les parties du monde n'a rien de nécessaire. Le Soleil pouvoit remplir une autre place dans l'univers ; sa masse pouvoit être plus grosse qu'elle n'est. De tant d'Etoiles qui brillent comme lui dans les cieux, il n'en est aucune qui n'ait ses Planétes ; qui ne régne dans sa propre sphére, & ne soit, en tournant sur son axe, le mobile du tourbillon qui l'environne. Tous ces astres, au lieu d'êtres emportés par l'espace du mouvement dont chacun d'eux a conservé la premiére impression, seroient immobiles, si une cause étrangére ne les avoit ébranlés : ils seroient mûs différemment de ce qu'ils sont, si elle les avoit ébranlés d'une maniére différente, enfin si le mouvement étoit naturel à tous ces corps, il seroit uniforme dans tous. La terre est forcée de décrire une vaste orbite autour du Soleil : pourquoi faut-il qu'elle tourne en tel sens, avec tel degré de viteſſe, tantôt devançant les astres qui roulent dans le même tourbillon, tantôt marchant après eux ? Pourquoi ne jouit-elle pas du repos que lui donne Ptolemée ? Tirerez-vous des loix du mouvement la raison qui fixe le Soleil dans la partie de l'univers où nous le voyons ? Ces loix peuvent-elles vous expliquer ce qui l'o-

blige à tourner sur lui-même d'un côté, plutôt que de l'autre ? Si le Ciel tourne d'orient en occident, comme vous le pensiez, pourquoi sa révolution ne se fait-elle pas dans le sens contraire ? L'univers a deux pôles immuables : les centres du Ciel, de l'atmosphére & de la terre se répondent avec tant de justesse, que ces trois corps ont le même axe ; tandis que les autres Planétes ont toutes des axes différens ; que le Soleil lui-même a le sien, autour duquel il se meut d'une maniére sensible. Trouverons-nous dans les propriétés de la matiére la cause de ces effets ?

Cessez donc de croire que les corps célestes, & les merveilles qu'ils vous offrent, ne sont pas l'ouvrage d'un Créateur intelligent. Tous les êtres publient sa gloire. Ces Planétes, dont le Soleil est le centre & le flambeau, ces Etoiles sans nombre que la nuit découvre à vos regards ; tout ce qui vit ou végéte sur la terre, tout ce que ses entrailles renferment de sucs & de minéraux ; les cailloux mêmes, ces corps brutes où réside un feu semblable à celui du Soleil ; ce sont, Quintius, ce sont autant de voix éclatantes, dont le concert unanime rendit hommage à la Divinité dès la naissance du monde. Elles l'annoncérent alors, & ne cesseront de l'annoncer aux siécles à venir ; quoique sourd à leur langage, l'homme insensé n'ouvre ses oreilles qu'à des discours séducteurs, & prétend se soustraire à l'empire d'un Dieu dont il redoute la Justice.

III. C'est assez combattre les sophismes de Lucrece. Essayons de répondre à des difficultés qui vous paroissent insolubles. „ Rien ne sort „ du néant, rien n'y rentre, principe incontes„ table, s'écrient tout d'une voix les partisans „ d'Epicure. L'univers est donc éternel. Les dif„ férens corps se détruisent ; mais la matiére

» dont ils ſont formés a toujours été, eſt, &
» ſera toujours. Si la matiére avoit un auteur,
» d'où l'auroit-il tirée ? Quand l'auroit-il fait
» naître : Si c'eſt de toute éternité, elle n'a donc
» pas eu de commencement. Si Dieu ne l'a créée
» que dans le tems, par quel motif cet Etre im-
» muable a-t'il changé de deſſein ? En effet, ſi
» la naiſſance de l'univers n'entroit pas d'abord
» dans ſon plan, pourquoi ſa main prodigue
» a-t'elle multiplié les mondes ? Si l'univers de-
» voit être, que ne l'a-t'il créé plutôt ? Quelle
» fin ſe propoſoit-il en le créant ? D'acquérir de
» la gloire, de ſe faire élever des temples ? Mais
» il ſe ſuffit; il eſt à lui-même ſa propre fin; il
» n'a pas beſoin des mortels ; pourroit-il am-
» bitionner leurs hommages, & ſe repaître d'un
» encens frivole ? Pourquoi ſe laiſſer plutôt de-
» viner qu'apercevoir ? Quelle raiſon le déter-
» minoit à conſentir d'être adoré ſous les for-
» mes bizarres d'une foule de divinités monſ-
» trueuſes, d'être quelquefois nié, ſouvent igno-
» ré, de ſe voir un problême ? N'a-t'il dicté des
» loix que pour faire des rebelles ? Si l'hom-
» me eſt ſon image, devoit-il ſouffrir que
» l'homme fût le jouet infortuné de tous les
» vices ?

» Quelques corps épars dans la vaſte étendue
» de l'univers portent, il eſt vrai, l'empreinte
» d'un Ouvrier intelligent; mais cette intelli-
» gence n'eſt ni ſouverainement ſage, ni toute-
» puiſſante. Combien d'autres corps en effet,
» dont la forme eſt vicieuſe & la conſtruction
» pleine de défauts. Direz-vous qu'il en réſulte
» un tout parfait : il pouvoit l'être davantage :
» nos regards y découvrent une épargne ſordi-
» de ; & nous cherchons dans le bien même un
» mieux dont nous avons l'idée. Si la terre eſt
» couverte d'arbres fruitiers & de campagnes fer-
» tiles, ne l'eſt-elle pas auſſi de rochers, de
» montagnes arides ? n'a-t'elle pas des contrées

» inhabitables ; de vaſtes plaines où roulent des
» flots de ſables brûlans ? Pourquoi faut-il que le
» Soleil ſoit des mois entiers ſans ſe coucher
» pour le pôle, & que durant tout l'été il en
» défende l'abord à la nuit ; pendant que ces
» froides régions enſévelies ſous les glaces, ſont
» condamnées dans les autres ſaiſons aux plus
» rigoureux frimats, & que la terre éternelle-
» ment couverte de neige n'y peut ſouffrir d'ha-
» bitans ? Que de pertes cauſées par les traits
» mortels d'une chaleur exceſſive, ou par la
» violence d'un froid imprévu ! Que de riches
» moiſſons prêtes à récompenſer le laboureur
» de ſes travaux, ſont ravagées par la fureur des
» vents, par des inondations ſubites, par des
» pluyes hors de ſaiſon, par des grêles, par des
» ouragans ! Combien la peſte dépeuple-t'elle de
» contrées ! Que de meres périſſent en donnant
» le jour à leurs enfans ! Que de piéges dreſſés
» de toutes parts à la vie ! Chaque être a ſon
» ennemi. Mortels infortunés, nous ne vivons
» qu'un inſtant, & cet inſtant eſt un orage.

» Si Dieu eſt bon ; s'il peut tout ; ſi ſon em-
» pire s'étend ſur la Nature entiére, pourquoi
» ne bannit-il pas de l'univers cette foule de
» maux ? s'il a ſemé ſur la terre quelques remé-
» des à nos maladies ; inconnus preſque tous,
» inviſibles à nos yeux, pour qui ſont-ils donc
» réſervés ? Si le blé croît pour notre ſubſiſtan-
» ce, les poiſons naiſſent-ils donc pour ſervir
» nos fureurs ? Si ce globe eſt l'habitation des
» hommes, pourquoi la mer en occupe-t'elle la
» plus grande partie ? Pourquoi ſes vagues en
» courroux rompent-elles les digues que nos
» mains leur opoſent ? Pourquoi tant de Villes
» ſubmergées par ſes flots ? Pourquoi voyons-
» nous la terre ébranlée par de violentes ſe-
» couſſes, trembler quelquefois juſques dans ſes
» fondemens, & du ſein des neiges qui couvrent
» ſes montagnes, vomir par cent bouches énor-

„ mes des tourbillons de flamme & de fumée ?
„ Pourquoi ces ruines effroyables qu'annonce un
„ bruit affreux, ces gouffres profonds qui se
„ creusent subitement dans ses entrailles ; ces
„ lacs, qui formés tout-d'un-coup, ensévelissent
„ sous les eaux de vastes terrains ? Il pleut sur
„ la mer, & la sécheresse rend les campagnes
„ stériles. Des pluyes dont l'Afrique étancheroit
„ sa soif, innondent le Caucase, qui les échan-
„ geroit contre une partie de la chaleur que
„ l'Afrique ne peut suporter. Ce feu créé pour
„ notre usage consume nos richesses. La foudre
„ aveugle frape les hommes vertueux, & laisse
„ vivre les coupables. Pourquoi tant de deſor-
„ dres ? Pourquoi l'Etre souverainement bon
„ souffre-t'il nos injustices, & nous laisse-t'il pé-
„ cher à ses yeux ! S'il a tant d'horreur pour le
„ crime, qu'il l'empêche ; ou puisqu'il le tolére,
„ qu'il ne s'irrite pas contre le criminel. S'il
„ peut l'empêcher, & qu'il ne le veuille pas, il
„ n'est donc point ami de la vertu. S'il le veut
„ sans le pouvoir, il n'a pour elle qu'un amour
„ inutile, & sa puissance n'est pas infinie. Enfin,
„ si nos ames doivent vivre à jamais : si Dieu
„ destine aux justes un bonheur éternel ; pour-
„ quoi loin d'attirer les hommes, en leur don-
„ nant d'avance le goût d'une félicité si par-
„ faite, les a-t'il remplis d'attache pour des ob-
„ jets dont le mépris est un devoir & l'amour
„ un crime ! Que ne les a-t'il créés tous inno-
„ cens, tous immortels ! Que ne leur a-t'il inſ-
„ piré pour lui-même cet amour si vif qu'ils
„ puisent dans la nature pour une vie passagére,
„ & des plaisirs frivoles ! »

IV. Nous touchons, Quintius, aux écueils qui bordent le rivage. Jusqu'ici, voguant en pleine mer, nous avons lutté contre les courans, les aquilons, les tempêtes ; faudra-t'il échouer à la vue même du port ! Ranimons no-

tre courage, & par un dernier effort triomphons des dangers qui terminent notre route. Ce Philosophe qui prononçoit que rien ne peut être fait de rien, a mal interprété nos idées. Nous ne prétendons pas que le néant soit la matiére commune de tous les êtres, comme le bois est au gré de l'ouvrier celle d'une roue, d'un vase, d'une statue; ou qu'il soit leur germe, comme une graine imperceptible est celui de l'Orme le plus élevé. Dans ce sens Lucrece a raison de décider que rien ne peut être créé de rien. En effet pour former les corps dont j'ai cité l'exemple, je ne vois rien de créé : des corps préexistans n'ont fait que changer de volume, de figure, ou de situation. Mais ce n'est pas-là l'objet de notre dispute. Nous examinons si ces êtres qui nous environnent sont des êtres nécessaires. Si telle est leur nature, ils ne sont point l'ouvrage d'un Créateur, s'ils n'éxistent pas par eux-mêmes, il s'ensuit qu'ils ont commencé. Voilà le point de la question. C'est donc à ce point qu'il faut uniquement se fixer.

Mais ce n'est plus une question : j'ai prouvé qu'il n'y a point d'atômes ; que la matiére est un assemblage de parties, toutes divisibles à l'infini ; qu'elle n'a point de figure qui lui soit essentielle ; qu'elle n'est capable ni de se mouvoir, ni de choisir une situation. J'ai démontré que ce qui pense est incorporel, qu'un principe de cette nature peut seul produire le mouvement, peut seul l'imprimer à la matiére par elle-même oisive & sans action. De là j'ai conclu la nécessité d'une Intelligence suprême, infinie, toute-puissante, dont la volonté meut tous les êtres, les a tous créés, tous tirés du néant. Non que le néant, je le répéte, soit le principe de ces êtres. Lorsque la lumiére se rend visible dans un espace où elle ne l'étoit pas, nous disons qu'elle est sortie du sein des ténébres, en inférerez-vous que nous regardons les ténébres comme l'ori-

gine de a lumiére ? Non, Quintius, il n'eſt pas permis à la raiſon de douter que le monde ne ſoit l'ouvrage d'un Créateur. En effet, s'il étoit poſſible qu'un ſubſtance infinie ne fût pas néceſſaire, elle ne pourroit ſortir du néant par ſa propre vertu: à plus forte raiſon des êtres finis, comme ceux qui compoſent l'univers, ne le peuvent-ils pas. Direz-vous que ces êtres, quoique finis, éxiſtent néceſſairement ? Mais rien n'eſt ſi parfait, ſi excellent, ſi propre à l'infini, que d'éxiſter par eſſence. Comment un être néceſſaire ſeroit-il privé de quelques attributs ? Par où ſera-t'il borné, s'il ne l'eſt pas par ſon origine ? Ceſſez donc de faire illuſion, frivoles raiſonnemens de Lucrece ; fantômes qui n'avez qu'une aparence tro npeuſe. Pourquoi ſe releve-t'il encore, & prétend-t'il opoſer à nos traits, un bouclier déja percé de mille coups ? Philoſophe ſans principe, il ſéme dans le néant ſes atômes imaginaires ; il fait entrer le néant dans la compoſition des corps ; il forme dans le ſein du néant ces combinaiſons d'où réſultent leurs différentes figures ; tout ce que penſe notre ame eſt ſelon lui l'ouvrage du néant : & contraire à lui-même, il oſe nier que le monde ait pu ſortir du néant ! Il aime mieux croire que de minces corpuſcules ſans force, ſans vertu, dont les propriétés ſont un amas de contradiction, ſubſiſtent par eux-mêmes, ont tout produit, que de reconnoître un Dieu Créateur de l'univers !

Poſons donc une bonne fois pour principe, que la matiére eſt l'effet d'une cauſe toute-puiſſante ; bien-tôt le reſte s'éclaircira. Certe cauſe n'a pas créé le monde de toute éternité, mais quand elle l'a voulu. Non qu'elle ait changé de volonté ; ſa volonté toujours la même, étoit que le monde éxiſtât dans un tems marqué. Quel fut ſon motif ? nous l'ignorons ; mais ce n'étoit pas le deſir de la gloire. Nous ſçavons ſeulement, & c'eſt aſſez, qu'elle a créé l'univers pour elle-mê-

me ſans y être forcée par un être ſupérieur, qui fût l'arbitre de ſes opérations, ſans obéïr, comme font ſouvent les hommes, à des impreſſions étrangéres. Dieu eſt la raiſon même. Auteur de toutes les loix, il n'a pû être lié par aucune. Mais quelles furent ſes vuës dans la création des êtres particuliers, quel eſt le plan qu'il a ſuivi, l'objet qu'il s'eſt propoſé ? ſes œuvres mêmes nous en inſtruiſent. Les faits parlent à nos yeux; faits plus éloquens que les téméraires diſcours d'Epicure.

Peut-être aurez-vous le bonheur de contempler enfin ces vérités dans tout leur jour, lorſque plus capable de goûter le vrai, vous l'aurez puiſé dans les ſources ſacrées de la révélation. C'eſt alors que cédant à l'éclat d'une lumiére qui n'a point encore éclairé vos yeux, vous admirerez avec moi l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes. Il ne ſuffit pas en effet de vous avoir forcé par la vuë de tant de merveilles, à reconnoître que l'univers eſt l'ouvrage d'une Intelligence ſouveraine: j'entreprendrai bien-tôt, & cette entrepriſe aura des charmes pour moi, de vous ouvrir les Livres ſaints, dictés par l'Eſprit de Dieu même, de vous aprendre quel eſt le culte qu'il éxige de nous; d'expoſer à vos regards le Myſtére du Meſſie promis à l'homme dès la naiſſance du monde; de ce guide divin dont les pas nous ont frayé la ſeule route qui conduiſe à l'éternelle félicité; de ce Médiateur adorable, qui ſeul donne du prix aux hommages que nous rendons à l'Etre ſuprême. Aujourd'hui, je ne vous demande que d'écouter la voix de la Nature. Elle annonce un Créateur : la main qui forma l'univers, a laiſſé par-tout des traces de ſa puiſſance. Notre ame captive dans la priſon du corps, n'aperçoit maintenant que l'édifice : degagée de ſes liens, elle contemplera bien-tôt l'Architecte lui-même. Faut-il s'étonner que juſqu'à ce moment les corps forment devant elle un

nuage ; qu'ils l'offusquent, & que la détournant du seul objet digne de l'attacher, ils l'asservissent à de frivoles plaisirs, quoique née pour une félicité sans bornes, elle s'élance vers l'infini par un desir ardent, que rien de ce qui se passe ne peut satisfaire ? L'homme guidé par l'erreur porte successivement ce desir sur mille objets incapables de le fixer ; il se repait de biens chimériques, qui semblent conspirer avec ses maux réels contre le bonheur de ses jours : déplorable aveuglement ; mais qu'il doit s'imputer. Il est libre, & c'est par l'abus de sa liberté qu'il a dégradé sa nature. Maître d'agir, capable de choix, en réglant mal ses affections, il les a lui-même avilies. Son cœur a quitté le bien pour en saisir l'ombre : ses regards incapables de soutenir l'éclat de le vérité, se sont bornés à tout ce qui sembloit en porter l'image. C'est ainsi qu'aimant le jour & plein d'horreur pour les ténébres, il ne peut contempler le Soleil : ses yeux ébloüis se ferment à l'aspect de cet astre, se couvrent de nuages ; & trop foibles pour envisager le centre même de la lumiére, ils la recuëillent éparse dans les cieux ; ils la cherchent sur sur la terre qui la réfléchit ; ils aiment à la voir dans les différentes couleurs dont ses traits adoucis par la réfraction embellissent l'univers. Rompus alors & privés d'une partie de leur force, les rayons ne les blessent plus, & leur foiblesse rend leur impression agréable.

Inquiet, irrésolu, l'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne trouve jamais. C'est un avare opiniâtre, qui courbé vers la terre, ne respirant qu'à peine, s'épuise à chercher une mine d'or loin du lieu qui la renferme. Mortels infortunés, dont l'ame est plongée dans l'ombre des corps ! Du moins s'ils s'attachoient à dissiper les nuages qui leur dérobent la vérité ! Mais ils augmentent ces ténébres, par les efforts qu'ils font pour ne pas voir. Indécis pour le plaisir de l'ê-

tre, errans à dessein dans le sombre cahos de mille idées confuses, ils sont, si je l'ose dire, à l'affût des doutes, & cherchent la nuit dans le jour même. Un voile épais couvre enfin leurs yeux. Fiers alors, & comme éclairés par les ténébres; comme affermis par l'agitation des flots qui les portent, ils levent une tête altiére vers le ciel. Ce qu'ils refusent de voir, ils le nient avec assurance; ils imputent aux objets mêmes l'obscurité dans laquelle ils se sont volontairement plongés. Vains efforts! les plaisirs qu'ils veulent par-là se procurer ne sont ni durables ni purs. A peine ces feux sombres lancent-ils quelqu'étincelle du sein d'une noire fumée. Cependant ils ne cessent de jetter leurs filets dans toutes les mers, dans les étangs, dans les lacs, pour tirer enfin du fond de ces eaux une proye qui leur échape sans cesse. Le filet remonte, soulevé avec peine, mais il remonte vuide. Honteux de leur indigence, forcés de se reconnoître le joüet de l'erreur, ils renoncent à d'inutiles recherches; mais c'est pour tomber dans une espéce de folie plus dangereuse: ils ne veulent pas se repentir. Leur ame fatiguée se jette dans les bras du sommeil, & cherche dans cet assoupissement létargique une fausse tranquillité, un azile contre les remords inséparables du crime. Sortez, Quintius, sortez d'un repos si funeste; que l'inquiétude rentre enfin dans ce cœur insensible. C'est à de salutaires allarmes qu'il devra les douceurs de la paix.

De tous les objets qu'embrasse la cupidité des hommes, en est-il un seul qui puisse faire son bonheur? Ce tresor que l'avare contemple d'un œil avide, passe ses espérances, sans épuiser ses desirs. L'amour des richesses s'accroit avec elle & consume leur triste possesseur. L'ambitieux peu flâté de ses propres succès, trouve son malheur dans l'élévation d'autrui. Le guerrier pour se faire un nom, affronte une mort que la gloire

déguise à ses yeux. Il périt à l'entrée de la carriére : ou si la victoire couronne sa valeur ; insatiable, il s'empresse de cueillir de nouveaux lauriers : fier de ses exploits, il croit la récompense au-dessous des services. Le voluptueux cherche les plaisirs au fond d'une retraite champêtre, & n'y trouve que l'ennui : ce séjour qu'il chérissoit, le dégoûte bien-tôt ; ses jardins ont perdu tous leurs charmes. Mortels, n'espérons pas d'être heureux, tant que nos cœurs insensés s'attacheront à la poursuite des biens périssables, dont la perte est aussi cuisante, que le desir de les posséder est vif, que nous ne possédons même qu'aux dépens de notre repos. On ne peut joüir en effet, sans apréhender de perdre. Nul plaisir sans amour ; mais l'amour est accompagné de la crainte, & suivi de la douleur.

Cependant l'homme ne se suffit pas : il ne trouve en soi qu'un vuide affreux ; c'est hors de lui-même qu'il doit chercher son bonheur. Mais la nature ne nous fait pas vouloir l'impossible. Où trouver donc cette fécilité, l'objet éternel de nos desirs ? Cet amour insatiable, qui peut le rassasier, que Dieu même, le bien par essence & la source de tous les biens ? Il y a donc un Dieu, quoique votre cœur le méconnoisse, & s'égare en poursuivant de vaines chiméres, quoique vous perdiez à des jeux frivoles les instans qui nous sont donnés pour penser & pour agir.

Dieu qui vous a donné l'être n'est pas l'auteur de ce desordre. Quelle en est donc la cause ? Un pere coupable qui vous a dégradé. La révélation vous l'aprendra ; elle vous fera connoître en même-tems ce Médiateur, cet HOMME-DIEU, qui seul pouvoit nous purifier, nous rétablir dans nos droits, & nous rendre le goût de la vertu. Direz-vous qu'il valoit mieux que l'homme fût impeccable ? vous direz donc aussi

qu'il valoit mieux que l'homme ne fût pas libre. S'il est libre, on conçoit qu'il agira bien ou mal. S'il est entraîné par une force irrésistible, il n'agira ni bien ni mal; quoique ses actions par elles-mêmes soient bonnes ou mauvaises. S'il ne peut y avoir de vice, il ne peut y avoir de vertu. Du haut de son trône l'Arbitre suprême jette les yeux sur chacun de nous, & ses regards ne nous ôtent point la liberté. Il veut bien seconder nos démarches : fidèle aux loix qu'il s'est imposé lui-même, une unissant l'ame & le corps, il prête son secours à toutes nos déterminations, & remet à faire justice dans les momens qu'il s'est reservé.

De là vient que les scélerats ne sont pas toujours frapés de la foudre, & que le délai du suplice inspire au crime une sécurité qui en comble la mesure. Ces fortunés coupables s'aplaudissant de leurs forfaits, joüissent de la colére du ciel : mais leur triomphe ne dure qu'un instant. Dieu va les livrer à sa justice, & le fil qui suspend sur leur tête un glaive vengeur, est prêt à se rompre. Au reste, cette vengeance, soit qu'elle éclate par un coup de tonnerre, soit que d'un pas tardif elle atteigne enfin le criminel ; cette vengeance n'a pour principe ni la haine, ni la colére. Dieu est l'ordre même ; irréconciliable ennemi du vice, comme la vérité l'est du mensonge, régle inflexible, il réprouve nécessairement tout ce qui n'est pas droit. Il n'est affecté ni des crimes, ni des vertus : il punit, il récompense ; sans que nos actions augmentent ou diminuent son bonheur.

V. Passons aux conséquences que vous tirez de cette foule de défauts dont la nature vous paroit défigurée. Censeur de l'univers, croyez-vous donc qu'il soit fait pour vous ; qu'il n'ait que vous pour objet ? Aprenez, vil mortel, à réprimer cet orgueil qui vous enfle. Qu'est-ce

que

que notre tourbillon dans l'Univers ? qu'eſt-ce que la Terre dans notre tourbillon ? & qu'eſt-ce que l'homme en comparaiſon de la Terre ? Un grand nombre d'êtres ſont créés pour notre uſage ; mais pluſieurs le ſont pour d'autres que pour nous : & tous enſemble dépendent de Dieu ſeul. Vous affrontez les caprices de la Mer : ſi troublés par des vents furieux, ſes flots ne s'aplaniſſent pas devant vous, s'ils menacent votre vaiſſeau de l'engloutir, vous vous plaignez ; que vous doit la Mer ? que vous doit ſon Créateur ? Le feu conſume votre maiſon, un malheur imprévu vous enleve tous vos biens ; votre ſanté ſe détruit ; une funeſte contagion porte la mort autour de vous & des vôtres ; que devez-vous en conclure ? que vous n'êtes pas né pour cette vie. Ces maux qui rempliſſent le peu de jours que l'homme traîne en ſoupirant ſur la Terre, le rapellent à ſon origine, & lui font ſentir que ce lieu dans lequel il ne fait que paſſer eſt un lieu d'éxil. Les biens qui l'environnent l'avertiſſent en même-tems qu'il a un Pere plein de bonté, ſeul immuable, ſeul éternel, pendant que tout le reſte change & s'évanouit. L'homme compoſé d'un corps périſſable & d'une ame immortelle, aprend de ce mêlange de biens & de maux, qu'il ne doit ni s'attacher à ſon corps par un amour qui le dégrade, ni s'enfler de la nobleſſe de ſes fonctions ſpirituelles, en oubliant ſon auteur. Vous m'objectez que la pluye tombe ſur la Mer ou ſur des ſolitudes, au lieu d'arroſer des campagnes conſumées pas la ſéchereſſe ; mais ces plaintes ſont-elles fondées ? Ce ſont-là de ces effets particuliers des loix générales établies pour le gouvernement de l'Univers. Quelque choſe que vous prétendiez en conclure, vous ne pouvez diſconvenir que les chaleurs ne rendent la Terre féconde ; que les pluyes ne faſſent murir les grains dont elle eſt couverte, que ces grains ne ſoient propres à la nourriture de ſes

habitans. Je ne rapelle point ici tant d'autres vérités de même genre déja raportées dans ce Poëme.

Mais de quel droit oſez-vous citer à votre tribunal l'Auteur de tant de merveilles, le Maître de l'Univers ? Vous ne poſſédez rien que vous n'ayez reçu de lui : ſans lui, vous ne pourriez rouler dans votre eſprit les penſées mêmes qui vous occupent en ce moment, & vous prétendez avoir une ſageſſe ſupérieure à la ſienne ? Croirai-je que l'Univers fût ſorti plus parfait des mains d'un mortel qui ne peut rien, que de celles du Tout-Puiſſant ? Foible raiſon, que ton aveuglement eſt orgueilleux ! Si votre ame, Quintius, rompant les liens qui l'attachent à ce corps, pouvoit contempler l'Univers dans les idées du Créateur ; & plaiſe au Ciel qu'un jour elle le puiſſe ! quelle juſteſſe, quelle perfection n'apercevriez-vous pas dans un ouvrage que vous condamnez aujourd'hui, parce que vous le connoiſſez mal ! N'avez-vous jamais vû des figures bizarres & ſans deſſein repreſentées ſur un carton ? Le hazard paroît les avoir tracées : nul ordre entr'elles, nul raport entre leurs parties ; ce ſont par-tout des arcs qui ſe croiſent ; on n'aperçoit ni ſuite, ni liaiſon. Placez au centre de ce cahos un miroir cylindrique ; vous le voyez avec ſurpriſe raſſembler ces lignes que l'art a ſemées confuſément, en former un tout régulier ; & des traits groſſiers, entremêlés avec un deſordre aparent, ſe changent en objets agréables.

Vous remarquez avec ſoin le tort que fait aux campagnes la chute de la grêle, ou la violence d'un vent furieux : mais vous ne daignez point obſerver quelle eſt la régularité des ſaiſons ; avec quelle éxactitude l'année revient ſur ſes pas, & fidèle à ſes engagemens nous enrichit ſans ceſſe des mêmes dons. Vos yeux ne ſont frapés ni de ces fleurs que le printems fait

éclore, ni des abondantes moissons dont l'été couvre la Terre, ni de ces ruisseaux de vin qui coulent à grands flots dans l'automne. Ce n'est pas, selon vous, en vertu d'une loi constante, que le mouvement des astres se concerte pour assurer la subsistance de tout ce qui peuple la Terre, & renouveller ses productions. Cependant la forme de tant de corps devoit être différente de ce qu'elle est; ou supposés tels qu'ils sont, ils ne pouvoient avoir d'autre nourriture que celle qui leur est distribuée dans l'état actuel. Les pluyes ne tombent donc pas fortuitement du sein des nuages : les nuages ne s'élevent point au hazard de la surface des eaux; & ce n'est point au hazard que le souffle des vents les disperse. C'est pour recevoir le suc végétal, que les arbres, les fleurs, les herbes ont des racines qui s'étendent au loin dans la terre : l'écorce revêt les fibres de la plante & les canaux par lesquels la séve se filtre & circule : elle l'empêche de s'échaper au-dehors. Ainsi chaque plante a des organes qui lui sont propres, afin qu'elle puisse s'aproprier des liqueurs puisées dans un vase commun, & leur faire prendre la forme convenable à son espéce. Ces organes sont variés entr'eux, afin qu'une même nourriture différemment travaillée serve à la subsistance de différentes parties. C'est ainsi que toutes les plantes ont reçu des graines qui perpétuent leur race; que ces graines sont enfermées dans des tuniques qui les conservent; que la force du tronc, que celle des branches est toujours proportionnée, soit à la grosseur de l'arbre, soit à la hauteur de sa tige.

Vous ne conviendrez pas davantage que le but de ce mouvement circulaire qui emporte les Planétes autour du Soleil, soit de lui presenter par ordre les différentes portions de leur surface; que la lumiére de cet astre, foyer commun de tant de globes opaques, soit destinée à leur

communiquer la chaleur & le jour. Ce ne sera pas, si l'on vous en croit, pour diminuer l'obscurité des nuits de Jupiter & de Saturne, en réfléchissant les rayons du Soleil, que des satellites nagent dans leurs tourbillons, comme la Lune dans celui de la Terre. Chaque Etoile fixe est un Soleil environné de ses Planétes, dont les plus grandes en ont de moindres attachées constamment à leurs pas. Cette uniformité dans toutes les parties de l'Univers n'est point, selon vous, l'effet d'une loi simple & générale. Oserez-vous donc encore me nommer le Hazard ou le Destin? Donnerez-vous à de si grandes merveilles des causes qui ne sont pas suffisantes pour de viles chaumiéres?

VI. PHILOSOPHE insensé! vous fuyez en vain les traces de la Divinité; par-tout elles s'offrent à vos regards. Tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez porte son empreinte: le dessein qui brille dans le grand édifice du monde en dévoile l'Auteur: Dieu lui-même, Dieu s'y montre avec éclat. Ce n'est donc pas la crainte qui donna des Dieux à l'Univers, & le bruit menaçant de la foudre n'est pas la seule cause des hommages rendus à l'Etre suprême. Mais le cri de nos besoins, la voix de tant de merveilles, qui ne sont pas notre ouvrage, publiérent hautement notre Créateur & celui de l'Univers. Les hommes accoutumés à remonter au principe de ce qui les frape, se sont tournés d'eux-mêmes & sans effort vers le souverain Auteur de leur être. Bien-tôt la connoissane de nous-mêmes, quoiqu'imparfaite, la vûe de notre grandeur, jointe à tant de foiblesse, l'amour invincible d'une félicité que nous ne pouvons trouver sur la Terre, telle que notre esprit la conçoit, que notre cœur la desire; tant de motifs nous firent lever les yeux vers le Créateur. La Nature nous instruisit que sans cesse occupé de la conserva-

tion de tous les êtres, daignant les animer par son souffle, & prêt à recevoir nos hommages, ce Pere bienfaisant vouloit & pouvoit nous rendre heureux. A ces raisons se joignit la crainte. Qui peut en effet desirer le bien avec ardeur, sans apréhender le mal? L'ame flotte entre ces deux sentimens: ce sont deux ressorts opposés; mais qui se réunissent pour agir sur elle.

Il est vrai que les maîtres de la Terre tirent un grand avantage de la loi qui soumet les Mortels au pouvoir de la Divinité. Cette loi par la terreur qu'elle inspire au crime, & les espérances qu'elle donne à la vertu, éxerce sur les esprits un empire qui les prépare à respecter les loix humaines. Mais n'en concluez pas que la Religion soit l'ouvrage de la Politique; que les Rois l'ayent inventée pour assurer leur puissance & le repos de leurs Etats; pour défendre les hommes contre leurs propres fureurs; pour retenir enfin dans de justes bornes ce desir de l'indépendance, si souvent capable des derniers excès. Quoique de sages réglemens empruntent leur principale force de la Religion, qu'elle soit l'apui du trône, & la garde la plus sûre des Rois, elle subsistoit avant que des hommes eussent le droit de porter une couronne; elle est plus ancienne que l'institution de la royauté. Ainsi l'amour-propre, germe de tous les vices, & l'amour de l'ordre, principe de toutes les vertus, résidoient dans les hommes, avant que la sagesse des Souverains fit également servir au bien de la société des dispositions si différentes. Celui qui le premier osa se frayer une route sur les plaines liquides, & ne mettre entre la mort & lui qu'une planche legére, n'a pas fait souffler les Zéphirs, pour enfler ses voiles, mais presenté ses voiles au souffle des Zéphirs. L'art ne tire rien du néant: il ne sçait que faire usage de ce qui subsiste.

Si Dieu n'étoit pas, s'il ne s'offroit pas de nou-

tes parts aux yeux des Mortels, comment auroit-il pû s'en former l'idée? Une intelligence pure n'affecte point les sens: aucune image corporelle ne la represente. Ce n'est pas à la cupidité qu'il doit ses Autels: elle ne voit en lui qu'un censeur sévére, dont elle abhorre le joug. La raison seule a donc soumis l'homme à la Divinité: s'il a connu la lumiére souveraine, c'est qu'il étoit éclairé par ses rayons mêmes.

Mais à mesure qu'il s'éloigna de son origine, les passions, maîtresses de son cœur, altérérent dans son esprit la véritable idée de Dieu. Les peuples craignant toujours un Maître, mais oubliant quelle étoit sa nature, cessérent de l'adorer comme un Etre simple, unique, éternel. Ils oférent le décomposer, le diviser, ou plutôt lui substituer une multitude de bizarres Déïtés, enfans de l'ignorance protégés par le vice, & soutenus par le préjugé. Bien-tôt la basse & trompeuse flatterie peupla le Ciel de héros. Les mystéres d'une Philosophie profane, les prestiges de l'éloquence, la voix infidèle de l'histoire, les ingénieuses fictions de la Peinture & de la Poësie, tout se réunit pour multiplier les objets d'un culte sacrilége. Les hommes qui jusqu'alors avoient contemplé la Divinité dans les créatures, offrirent leur encens aux créatures elles-mêmes. Le sang des victimes couloitàgrands flots sur les autels d'un homme, d'une pierre, d'un monstre. La sage Egypte plaça dans ses Temples les animaux les plus mépriſables; elle ne rougit pas d'adresser ses vœux aux plantes, aux légumes de ses jardins, & le fléau du Nil fut un des Dieux adoré sur ses bords. Avec quelle rapidité des ruisseaux sortis d'une source impure ne répandent-ils pas le poison qui roule dans leurs eaux? Avec quelle violence la fureur des flammes s'augmente-t'elle, à mesure que l'incendie s'étend! Plus rapide que les torrens, que les flammes, la superstition couvrit la face de

l'Univers abusé par le mensonge. C'étoit elle, Epicure, qu'il falloit combattre, qu'il falloit arracher de nos cœurs. C'est sur ce monstre que vous deviez lancer tous vos traits, ingénieux Lucrece. Cette victoire eût été le prélude du triomphe de la Vérité. Mais quelle est votre fureur, de prétendre, en renversant les autels de tant d'impures Divinités, enveloper dans leur ruine le sanctuaire du Dieu véritable!

Est-ce parce que vous ne pouvez atteindre à l'idée d'un Etre infini? Mais la matiére est infinie dans votre système; & d'ailleurs pourriez-vous concevoir rien de fini, si l'idée de l'infini ne vous étoit naturelle, si toujours presente à votre esprit, elle ne l'éclairoit sans cesse? Non, sans doute, comme vous ne connoîtriez pas les ténébres, si la lumiére vous étoit inconnue. Qu'est-ce que ces bornes dont les êtres finis sont environnés, si ce n'est la privation de l'infini? Elles montrent moins ce qu'un être posséde, qu'elles ne désignent ce qui lui manque; comme les ténébres ne sont que l'absence de la lumiére. Est-ce l'immensité qui vous paroît inconcevable? Mais ne supposez-vous pas une quantité de matiére immense? C'est peut-être la Toute-puissance: mais le pouvoir de la matiére est-il limité, selon vous: ses forces n'ont point de bornes. Sera-ce l'éternité? Vos atômes sont éternels. J'entrevois enfin quel est votre motif: Dieu vous est un objet odieux: vous le craignez, parce qu'il est pour vous un Témoin, un Maitre, un Juge inéxorable. Voilà pourquoi prodiguant toutes les qualités possibles à ce tout que forme la réunion des êtres, vous lui refusez l'intelligence. Mais quel droit avez-vous d'exclure de l'Univers l'Intelligence souveraine, pendant que vous-même avez une ame douée d'une volonté libre, que tous les hommes ont comme vous, le privilége de vouloir & de connoître? Une propriété que posséde un être foible & bor-

né, vous ne l'attribuerez pas à une substance nécessaire, éternelle, & dont l'étendue, de votre aveu, ne connoît point de bornes ? Quel sophisme ! quelle inconséquence !

Ne me dites point que tout infini est un composé de parties dont chacune a des bornes, & qu'ainsi celui que vous admettez n'est pas un être supérieur à l'Univers & qui le gouverne, mais l'Univers même, assemblage immense d'êtres sans nombre. J'ai prouvé la fausseté de cette opinion, en examinant les atômes & la divisibilité de la matiére. Je fis voir alors que l'infini est un, simple, indivisible, qu'il n'est point un amas d'unités. Une multitude innombrable de momens qui se suivent ne forment pas non plus l'éternité. Ne la regardez point comme la réunion du passé, du present & de l'avenir : elle est un present perpétuel. C'est le sort des êtres créés & périssables de se succéder & de parcourir en détail un tems qui s'écoule. Vous ne pouvez concevoir de tels principes ; je le crois. Les limites de notre esprit ne nous permettent que d'embrasser des êtres dont la grandeur ou la durée soient finies. Mais ces êtres ne lui paroissent bornés, que parce qu'il a l'idée d'une substance sans bornes. Cette idée qu'il aporte en naissant est un archetype auquel il compare même sans réfléxion tous les objets qui le frapent : il juge par-là de ce qui leur manque : par l'idée d'un parfait, il connoît leur imperfection.

Si l'infini ne nous étoit pas toujours present, nous pourrions, au moins à force de méditer, concevoir un Etre dont la durée fût si longue, le volume si prodigieux, la perfection si grande, l'espéce si nombreuse, qu'il fût impossible d'imaginer rien de plus durable, de plus grand, de plus parfait, de plus nombreux ; rien en un mot de plus accompli dans tous les genres. Mais cet Etre, nous le cherchons en vain parmi les corps. Quelle que soit l'étendue de ces objets,

notre imagination y ajoute sans cesse. Nous concevons une durée plus longue, un nombre plus considérable, un corps plus grand que la durée, le nombre, le corps qui se presentent. L'infini seul peut suffire à notre intellect, à notre volonté. Si ce n'étoit qu'une chimére, l'idée n'en seroit pas originairement imprimée dans notre ame. Rien ne represente le néant. Il existe donc dans l'ordre immatériel un être infini, dont nous avons à present l'idée que nous contemplerons un jour, mais que nous ne comprendrons jamais. Unique objet de nos vœux les plus ardens, de nos plus profondes spéculations, il est le bien de notre cœur; il est le centre où tend notre esprit, lors même qu'il semble s'en écarter le plus. La possession de cet Etre peut seule épuiser & fixer nos desirs, quoique des biens finis & périssables usurpent ici-bas nos hommages; quoique soupirans après la Vérité, nous soyons le jouet du mensonge.

Et vous-même, Quintius, vous, réformateur de l'univers, qui cherchez dans le bien un mieux que vous croyez possible, vous portez profondément gravée dans votre esprit une idée de la perfection. Cette idée, ce desir, que rien de borné n'arrête, où les avez-vous puisés? Une telle perception ne tire pas son origine du néant; c'est l'image d'un être. Mais cet Etre parfait, ce n'est pas vous: ce n'est, selon vous, aucun des corps: c'est donc une substance immatérielle, supérieure aux corps, supérieure même à notre ame.

Les objets qui agissent sur nous, ne sont pas tous des objets sensibles; notre esprit s'éleve quelquefois au-delà des bornes du monde matériel; il contemple l'Etre simple, éternel, immense, infini. Comment pourrions-nous concevoir ce que nos sens ne peuvent atteindre, ce qui se refuse à toute leur sagacité, si une Intelligence suprême ne nous en imprimoit l'idée, si du mê-

lange de couleurs immatérielles, elle ne formoit ces espéces d'images que l'ame seule aperçoit? Mais je me borne aux images corporelles. Ces corps que vous offrent vos sens, comment se peignent-ils à votre esprit, pour qu'il puisse les connoître? La connoissance n'est ni le voisinage, ni le mouvement, ni la forme d'un corps; elle n'est le résultat d'aucune de ces modifications de la matiére. C'est un mode d'une espéce toute différente. Il faut donc que vous remontiez à cet Etre principe qui peut seul, Auteur de votre ame & de tous les êtres, porter leur image au-dedans de vous-même. Enfin l'ame par sa nature n'est capable ni d'agir sur le corps qui lui est associé, ni d'en recevoir la moindre impression. D'où vient donc cette correspondance mutuelle? Pourquoi certains mouvemens excités dans le corps font-ils naître dans l'ame telle connoissance, tel desir? Pourquoi de cette connoissance, de ce desir de l'ame, résulte-t'il dans le corps un certain mouvement? Quelle chaîne peut unir des êtres dont la nature est directement opposée? Tout ce qui joint deux parties quelconques, doit tenir à l'une & à l'autre. Mais ce lien des deux parties de nous-mêmes, s'il est corporel, comment pourra-t'il saisir notre ame? S'il ne l'est pas, quelle prise aura-t'il sur le corps! C'est donc à la volonté d'un Etre infini, qu'il faut attribuer leur union.

Cette opposition entre la nature d'une substance intelligente & celle d'un être matériel, suffiroit pour démontrer que Dieu n'est point l'ame du monde; que l'univers n'est pas, comme l'ont crû quelques Philosophes, un homme immense formé de l'union de l'intelligence & de la matiére. En effet, si vous embrassiez ce systême, ou ce seroit en supposant que cette Intelligence est matérielle, ou ce seroit en reconnoissant sa spiritualité. Ces deux opinions ne peuvent se soutenir. Partisan de la premiére,

vous auriez à combattre les preuves invincibles sur lesquelles est fondée la distinction de l'ame & du corps. D'ailleurs cette Intelligence que vous attacheriez à la matiére ne seroit pas unique. Il y en auroit autant que le monde a de parties. Ce peuple d'ames toujours divisé, n'ayant pas de Souverain qui pût en bannir la discorde, n'agiroit jamais de concert; & de leurs dissentions naîtroit dans les mouvemens de la matiére une irrégularité qui la replongeroit dans le cahos. La seconde hypothèse n'a pas un fondement plus solide. Qu'entendriez-vous par cette ame spirituelle jointe à l'univers? Seroit-ce une Intelligence formée par la réunion des ames particuliéres? Mais quelle chimére qu'un tout composé de parties dont chacune seroit une substance indépendante! Il n'est point d'assemblage qui puisse de plusieurs ames n'en faire qu'une seule; & la concorde ne régnera jamais entre deux ames différentes. Chacune d'elles libre, & connoissant l'étendue de ses droits, agira, pensera, séparément selon sa volonté propre, ignorera ce que pensent, ce que veulent toutes les autres. Non, Quintius, ce ne sont ni les decrets du Sénat, ni les ordonnances d'un peuple assemblé qui gouvernent la Nature: & l'univers n'est point une République.

Vous réduirez-vous à dire que l'ame du monde est un être simple, comme l'ame jointe au corps humain? C'est le dernier parti qui vous reste; mais il n'est pas meilleur. Par quels liens cette Intelligence auroit-elle pû s'attacher un corps incapable de s'allier avec elle? Il n'est point ici question d'une puissance supérieure dont les ordres souverains ayent dompté l'antipathie de ces deux êtres, premiére raison: j'en ajoûte une seconde. Ou cette ame de l'univers ne présidera point à tous les mouvemens qui s'exécutent dans ce corps immense; comme celle dont notre corps est animé n'en dirige pas, n'en connoît pas

même toutes les opérations ; & dès-lors Dieu sera dépendant d'une autre Divinité ; il partagera le pouvoir suprême avec la matière : ou cette Intelligence est le principe de tout ce qui se fait dans le monde. Alors nouvelle alternative. A-t'elle créé le monde ? en ce cas elle est le Dieu qu'adore l'univers : nous ne la regarderons plus comme ne faisant qu'un même Etre avec son ouvrage : elle en est l'arbitre ; elle le gouverne à son gré. Croyez-vous au contraire que le monde subsiste de toute éternité parlui-même? Vous admettez donc deux substances éternelles. Mais quoi ! de deux êtres nécessaires l'un dépendroit de l'autre ? Un être nécessaire peut-il dépendre en rien ? Si Dieu ne connoissoit l'intérieur de la matière, comment pourroit-il en faire jouer les ressorts, en régler les mouvemens avec tant d'art & de justesse ? Nous n'avons pas cet empire sur notre corps dont la structure nous est cachée, dont les organes échapent à notre pénétration. Mais connoîtroit-il à fond la matière, s'il ne l'avoit pas créée ? Il est donc tel que nous le croyons, ce Dieu supérieur à nos hommages. Seul il éxiste essentiellement : de lui seul dérivent tous les êtres ; par lui seul ils subsistent, prêts à rentrer dans le néant, s'il ne les conserve par un effet de sa volonté. Cause universelle & toute-puissante, il est le principe du mouvement des corps, il est l'archetype & l'auteur de toutes nos idées.

Quel sera votre bonheur, si le charme qui vous aveugle se dissipe enfin ; si vous connoissez ce qui peut vous rendre heureux ! Entrez, Quintius, entrez avec ardeur dans cette nouvelle carrière : c'est la route de l'éternelle félicité. Si l'univers est l'ouvrage d'un Dieu ; si toute la Nature célébre son Auteur, ses hommes ne doivent-ils pas à ce Pere bienfaisant un culte, une reconnoissance, un amour sans bornes ? Est-il rien de plus aimable que la perfection ? Quels

attraits pourront faire impreſſion ſur nous, ſi nous ſommes inſenſibles à la beauté ſouveraine; ſi la vertu, le bien par eſſence, ſi le ſeul Etre véritable ne peut nous attacher? Je dis le ſeul Etre: les autres ne méritent pas ce nom. Ils ſont à peine hors du néant; ils tiennent au néant de toutes parts, leurs qualités ſont moins des attributs que des privations. Ce qui paſſe, ce qui ne jouit que d'une éxiſtence empruntée, aura pour vous des charmes; & celui qui eſt; celui dont la nature eſt d'être, qui ſeul éternel, ſeul immuable, peut ſeul combler vos deſirs, ne ſera pas un objet digne de votre cœur? Vous contemplez un ruiſſeau, & votre admiration ſe refuſeroit à l'océan? Mais ce n'eſt pas aſſez d'admirer notre Créateur. Nous devons croire tout ce qu'il nous révéle; il eſt la Vérité même, & s'il pouvoit nous tromper, il ne ſeroit pas Dieu: nous devons faire tout ce qu'il nous commande; un Souverain a droit à l'obéiſſance de ſes ſujets. Voilà le fondement de la Religion ſainte que Lucrece veut abolir par un ouvrage profane, pour faire régner la volupté ſur le Trône d'un Dieu ennemi du crime & des paſſions.

Si nous conſidérons enfin la confuſion qui régne dans l'état des hommes; de ce cahos affreux ſort une nouvelle lumiére. Dieu eſt juſte; les hommes ſont libres: par conſéquent chacun d'eux mérite un ſalaire quelconque, & tôt ou tard il doit le recevoir. Or que les coupables ſoient heureux; que les amis de la vertu gémiſſent dans l'adverſité; c'eſt un déſordre contraire à la Loi ſuprême de l'Auteur de la Nature, & que proſcrit ſa juſtice immuable. Il eſt donc certain que les actions vertueuſes ſont récompenſées, que les crimes ſont punis. Mais cette équitable diſtribution a rarement lieu tant que les hommes habitent la région ſoumiſe à l'empire de la mort. Ces récompenſes, ces peines ſont donc réſervées pour un autre tems. En

effet, notre corps même ne s'anéantit pas : la matiére dont il eſt formé ſubſiſte après ſa diſſolution. Dieu qui la conſerve, replongeroit-il dans le néant une ame immortelle par ſa nature, & qui ſe ſent née pour vivre à jamais ? Pourroit-il, oubliant le paſſé, la détruire & la fruſtrer du prix de ſes actions ? Non, non, la connoiſſance innée d'une Juſtice ſuprême ne permet pas à l'impie d'eſpérer que ſes crimes éternellement impunis ſoient effacés par la mort, & que ſa deſtinée ſoit un jour la même que celle de l'homme vertueux.

Ainſi notre Religion a pour baſe l'exiſtence d'un Dieu ſouverainement juſte, & l'immortalité de l'ame : colomnes inébranlables, que n'ont élevées ni la crainte, ni la cupidité. C'eſt l'ouvrage de la Nature : ſa main prudente les a miſes devant nos yeux, pour régler toutes nos démarches. Mais tant de peuples diſperſés ſur la terre ne pouvoient conſerver long-tems ces connoiſſances puiſées dans une origine commune. L'erreur ſortie d'une ſource impure, défigura de toutes parts l'idée du vrai gravée dans les eſprits. La nature parloit donc en vain, & ſa Loi méconnue par-tout alloit s'effacer de nos cœurs. Pour la rétablir, il a fallu que Dieu nous fit entendre ſa voix ; que rompant le voile qui le déroboit à nos regards, il ne dédaignât pas d'être le Légiſlateur des Mortels. Rallumé par la Divinité même, le flambeau de la Nature peut déſormais diſſiper les plus profondes ténébres. Je m'arrête ici, Quintius : vous ne faites que de naître ; encore au berceau, vous ne ſeriez pas aſſez fort pour des alimens ſi ſolides. En attendant qu'une pratique conſtante de la vertu vous ait mis en état de les ſoutenir, contentez-vous de cette nourriture légere que ma main vous offre aujourd'hui.

FIN.

TABLE

Des Matiéres contenuës dans ce Poëme.

A

ABEILLES. Leur industrie, 237

Adversité. L'Epicurien ne peut les soutenir, 34 & *suiv.* La Religion seule aprend à les suporter, 38

Aiman. Ses propriétés expofées & expliquées, 164. 251. 253.

Air. Il eſt peſant ou leger, à proportion de la peſanteur ou de la légereté des corps qui le touchent, 153

Alexandre le Grand. Son ardeur pour les conquêtes, 15 *& ſuiv.*

Ame. Combien il eſt important de ne pas ſe faire illuſion ſur la nature de l'ame, 42. *& ſuiv.* Opérations de l'ame, 186. Tableau des connoiſſances humaines, & détail de ce que l'homme eſt capable d'inventer & d'éxécuter, 87. L'ame eſt eſſentiellement diſtinguée de la matiére, 192. Les différentes modifications de la matiére ne peuvent produire l'ame, ni la moindre de ſes opérations, 193. Autres preuves de la ſpiritualité de l'ame, 201. La connoiſſance de l'ame conduit à celle de la divinité, 206. Réponſes aux objections des Epicuriens contre la diſtinction qui ſe trouve entre la nature de l'ame & la nature du corps, 206. Union de l'ame & du corps, 207. Fonctions diſtinctes de l'ame & du corps, 208. *& ſuiv.* Fonctions mixtes auſquelles le corps & l'ame participent, 210. L'ame eſt un être ſimple, 211. Suites de l'union qui ſe trouve entre l'ame & le corps, 221. *& ſuiv.* Réfutation d'une objection de Locke, qui prétend que nous ne connoiſſons pas aſſez la nature de la matiére, pour avoir droit de prononcer quelle eſt incapable de penſer, 216. *& ſuiv.* La liberté de l'homme fournit une nouvelle preuve de la ſpiritualité de l'ame, 221. L'union de l'ame & du corps prouve l'éxiſtence d'un Etre ſuprême Auteur & Souverain de l'univers, 225, *& ſuiv.* Différens noms que l'ame reçoit ſelon ſes différentes opérations, 240. *& ſuiv.* L'immortalité de l'ame & l'éxiſtence de Dieu ſont les deux colomnes qui ſervent de baſe à la Religion, 246

Ame des bêtes. Voyez *Betes.*

Amour de la vertu & crainte de la peine : différence de ces deux diſpoſitions, 13

Amour-propre. Son caractére, 19

Anaxagore. Parallele de ſon hypothèſe avec celle d'Epicure, 217

Animaux. Voyez *Bêtes.*

Ariſtarque & Philoaüs, premiers auteurs du Syſtême renouvellé par Copernic, 358

Ariſtippe. Sa doctrine eſt la même au fond que celle d'Epicure, 9

Ariſtote. Abſurdité de ſes formes ſubſtantielles, 300. Parallele de cette opinion avec celle

d'Epicure, 300.
Astronomie. Utilité de cette science, 356. *& suiv.* Histoire abrégée de ses commencemens & de ses progrès, 357. *& suiv.* Parallele des plus habiles Astronômes avec Lucrece & les autres Philosophes Epicuriens, 359. *& suiv.* Si ceux qui possédent la science des Astres sont dignes d'admiration & de louange, combien plus celui qui a créé les Astres, 401
Athées. C'est contr'eux que le Poëte s'éléve, 3. *& suiv.* Combien il leur importe d'éxaminer s'il est vrai qu'il n'y ait point de Dieu, 40. & *suiv.* Ce sont eux que le Poëte combat en renversant les fondemens de la Secte d'Epicure : sçavoir, le vuide, 48. *& suiv.* les atômes, 91. *& suiv.* & leur mouvement, 129. *& suiv.* en établissant la spiritualité de l'ame, 183. en éxaminant la question de l'ame des bêtes, 233. en expliquant le principe du renouvellement des êtres, 294. *& suiv.* en exposant le système de l'univers, 356. Il raporte leurs objections, & il y répond, 422
Atômes. Exposition du système d'Epicure touchant le Vuide & les atômes, 49. *& suiv.* Réfutation du système d'Epicure sur les atômes, 93. Les atômes n'éxistent point par eux-mêmes, 94. Ils ne sont pas innombrables, 95. Les supposer innombrables, & les distribuer en différentes classes, dont le nombre est limité, c'est se contredire grossiérement, 100. *& suiv.* Les atômes ne sont point indivisibles, 106. Les atômes pouvant se diviser sont destructibles comme tous les corps, 111. Ils ne peuvent avoir cette solidité qu'Epicure leur attribue, 136 *& suiv.* Leur composition ne peut être l'ouvrage que d'une cause étrangére, 117. leur déclinaison est chimérique, 133. *& suiv.* incomparable avec la pesanteur, 134. contraire au but qu'Epicure s'est proposé, 135. La liberté de l'homme n'a rien de commun avec cette prétendue déclinaison des atômes, 138 *& suiv.* L'inégalité de vitesse que Gassendi attribue aux atômes ne peut rectifier le système Epicurien, 141. *& suiv.* Quand le mouvement des atômes seroit tel qu'Epicure le suppose, cela ne suffiroit pas encore pour former le monde tel qu'il est, 143. La pesanteur qu'Epicure attribue aux atômes ne peut agir dans le vuide 144. Elle n'est point une propriété qui puisse leur être inhérente, 345. Précis des erreurs d'Epicure touchant les atômes, 167. Réfutation des conséquences qu'Epicure tire du mouvement qu'il leur attribue, 168. Distinction absurde de Démocrite, qui attribue à quelques atômes la faculté de penser & la refuse à d'autres, 192. *& suiv.*
Attraction, hypothèse Newtonienne réfutée, 80 & 160. On doit regarder comme des effets de l'impulsion tous les phénoménes attribués à l'attraction, 165. *& suiv.*
Avenir. Quel que soit l'avenir qui nous attend, l'état de celui qui secoue le joug de la Religion, est plus triste que l'état de celui qui obéit aux loix que la Religion nous impose, 40. Quand cet avenir seroit incertain, la raison nous dicte qu'il faudroit prendre le parti le plus sûr, 42. *& suiv.* La seule confusion qui régne dans

l'état present des hommes pourroit suffire pour nous convaincre qu'il est un avenir où le vice sera puni & la vertu récompensée, 446

B.

Babaques, sorte de Renards qu'on voit en Ukraine, leur industrie, 240. *& suiv.*

Bernacle. Oiseau de mer, qui se trouve le long des côtes des Isles Britanniques, 351. *& suiv.*

Bêtes. Le Poëte entreprend de répondre à l'argument que les Incrédules prétendent tirer de l'opinion qui attribue aux bêtes une ame, 233. *& suiv.* Cette opinion n'est apuyée que sur des indices incertains, 244. *& suiv.* S'il étoit vrai que les bêtes eussent une ame, il faudroit la reconnoître immatérielle, 245. Nous connoissons les actions des bêtes : mais nous n'en connoissons pas le principe, 246. *& suiv.* Si elles ont une ame, on doit en attribuer une aux plantes, 428. *& suiv.* à l'aiman, 251. à presque tous les êtres, 252. *& suiv.* Leurs actions peuvent s'expliquer par le seul jeu de leurs organes, sans admettre l'opération d'une ame qui leur soit attachée, 255. *& suiv.* Leurs Opérations, quoique purement mécaniques, ont pour cause une intelligence ; mais cette intelligence est celle-là même, dont la puissance assujettit les mouvemens de notre corps aux ordres de notre ame, 260. Différentes preuves qui montrent que le principe qui fait agir les bêtes, leur est étranger, 263. Uniformité de conduite dans les bêtes, 264. Stupidité des bêtes, 266. On ne peut attribuer aux bêtes les sensations, sans leur attribuer une ame immortelle comme celle de l'homme, 268. Traits singuliers d'art & de génie, qu'on remarque dans les bêtes, 270. Tout cela est l'effet d'une intelligence, mais qui leur est étrangére, 74. L'instinct qu'on attribue aux bêtes, est un mot vuide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence ; mais cette intelligence leur est étrangére, 275. Si les bêtes ont une ame, elles ont à l'immortalité le même droit que nous, 277. Le système de Descartes sur les bêtes est, sinon démontré, au moins très-vraisemblable, & très-conforme à l'idée que le raisonnement & la vue des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu, 279. Les actions des bêtes rendent hommage à la Divinité, 280. Les organes des sens sont dans les bêtes, précisément ce qu'ils sont en nous avant que notre ame ait découvert par eux les objets extérieurs, 270. La nature des bêtes ne nous étant point évidemment connue, on ne peut en tirer aucune induction sur celle de l'homme, 281. Les bêtes nous offrent en elles des preuves éclatantes de la sagesse & de la puissance du Créateur, 281. *& suiv.* Leur structure seule renferme les traces d'une souveraine Intelligence, 283. Structure des Oiseaux, 284. *& suiv.* des Poissons, 285. des animaux terrestres, 286. Ridicule opinion d'Epicure touchant l'origine des animaux, 295. *& suiv.* Les germes d'où sortent les animaux ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiére, ni des loix du mouvement, 303. L'organisation des animaux est l'ouvrage d'une intelligence souveraine, 306 *&* 321. *& suiv.*

L'uniformité constante qui régne dans chacune de leurs espéces, prouve que leur reproduction est sujette à des loix immuables, 334. Pourquoi les animaux qui naissent contre l'ordre naturel, sont stériles, 333

Bien. Le principe du bien général dont Hobbes fait la base de ses supositions, suffit pour les détruire, 26. placer le souverain bien dans la volupté, c'est ouvrir la porte à tous les vices, 8. *& suiv.* Il peut être vrai de dire que le souverain bien est le plaisir, mais le plaisir puisé dans sa véritable source, 38. Dieu seul est le bien par essence, & la source de tous les biens, il est seul capable de satisfaire le cœur de l'homme, 431

Blé. Moyen de multiplier ses productions, 345. *& suiv.*

Bonheur. L'homme le cherche en vain dans la volupté, 34. Le bonheur est le terme commun auquel tous les hommes tendent par mille routes contraires, 38. C'est en Dieu qu'il faut chercher le vrai bonheur, 39. L'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne peut trouver qu'en Dieu, 429

C

CASSINI, célébre Astronôme, découvre quatre Satellites de Saturne, 358. aplique aux Satellites de Saturne & de Jupiter la loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler, 373

César. Effet de son ambition, 15

Chinois. Réponse à l'objection tirée de la conduite des lettrés de la Chine, 18. Parallele de ces Philosophes avec les Epicuriens, *ibid.*

Ciel. Disposition des corps céleſtes, selon le sistême de Copernic, 363. Cause de la diversité de leurs mouvemens, selon le même systême, 373. *& suiv.*

Cométes. Diverses conjectures sur leur nature & leur mouvement, 386

Copernic. fait revivre le systême astronomique imaginé d'abord par Aristarque & par Philoaüs, 358. Précis de ce systême, 359. *& suiv.* Parallele de ce sistême avec celui de Ptolemée, 361. *& suiv.* Le Poëte se détermine pour le sistême de Copernic, 362. Exposition détaillée de ce systême, 363 *& suiv.* Preuves indirectes de ce sistême, ou objections contre le sistême de Ptolemée, 367. *& suiv.* Preuves directes du sistême de Copernic, 373. *& suiv.*

Corps. Leur fluidité, leur transparence, leur molesse, & autres qualités de ce genre: ne sont point des effets du vuide, 84. *& suiv.* Le vulgaire donne aux corps comme des attributs essentiels, des qualités qui ne sont que de simples accidens, 158

Corps humain. Voyez *Homme*,

Corruption de matiére n'engendra jamais d'insectes, 350 *& suiv.*

Crainte des suplices. Peut-elle suprimer les passions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu? 10. *& suiv.* Quelle différence entre l'amour de la vertu & la crainte des suplices ou de l'infamie, 12

Cupidité. De tous les objets qu'elle embrasse, nul ne peut la satisfaire, 431

D.

DEISTES. Le Poëte avoit dessein de les combattre dans un autre ouvrage, 429

Démocrite. Sa doctrine n'est pas moins dangereuse que celle d'Aristippe, 9. Son hypothèse

sur le mouvement, comparée avec celle d'Epicure, 132. Distinction qu'il fait des atômes qui pensent & des atômes qui ne pensent pas, 193

Descartes. Son éloge, parallele de sa doctrine avec celle de Newton, 105. *& suiv.* Son système touchant le principe des actions des bêtes, 248. *& suiv.* Son habileté dans la connoissance du système de l'univers, 358. Son hypothèse des tourbillons adoptée par le Poëte, à quelques changemens près, 148. présentée d'abord en peu de mots, 363. *& suiv.* développée ensuite avec plus d'étendue, 375. *& suiv.*

Dieu. Quel grand projet, que celui de parler de Dieu. 3. Contrariété de sentiment qui partagent les hommes sur la Divinité, *ibid. & suiv.* Epicure en dépouillant Dieu de son pouvoir, livre la terre à tous les vices, 7. Si Dieu n'existe pas, les mœurs n'ont plus de régle, 8. *& suiv.* Rien alors ne peut plus réprimer les passions, *ibid. & suiv.* Bannir Dieu de l'univers, c'est anéantir toute idée de justice, 22. *& suiv.* C'est en Dieu seul qu'il faut chercher le vrai bonheur, 39. A quoi s'expose celui qui refuse de reconnoître un Dieu, 40. *& suiv.* Combien il est important de ne pas se faire illusion sur l'existence de Dieu, 39. *& suiv.* Quels sont les Dieux qu'admet Epicure, 53. Mauvaise foi d'Epicure à l'égard des Dieux qu'il reconnoît, 54. L'essence des corps, qui nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt que l'autre, fournit une preuve invincible de la création de la matiére, & de l'existence d'une Divinité, 123. Le corps indifférent par lui-même au mouvement ou au repos, a besoin d'être déterminé par l'action d'un Etre supérieur, 124. *& suiv.* La connoissance de l'ame conduit à celle de la Divinité, dont elle est l'image, 205. L'union de l'ame & du corps prouve l'existence d'un Etre suprême, Auteur & souverain de l'univers, 225. Les actions des animaux rendent hommage à la Divinité, 280. La structure seule des animaux renferme une preuve éclatante de la sagesse & de la puissance du Créateur, 283. *& suiv.* La structure du corps humain annonce l'intelligence suprême, de qui seul elle peut être l'ouvrage, 307. l'art de cette intelligence ne brille pas moins dans la structure de tous les animaux: il est sur-tout visible dans la formation de l'œuf des Vers à soye, & autres insectes semblables, 320. *& suiv.* Le premier germe dépositaire de tous ceux de son espéce, a pour cause une intelligence suprême, 324. un Etre prévoyant, unique, tout-puissant, éternel, 327. *& suiv.* C'est dans la création des corpuscules imperceptibles, que la Puissance suprême éclate avec plus de magnificence, 341. Le grand spectacle de l'univers porte l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente, 356. *& suiv.* Sagesse & toute-puissance du Créateur de l'univers, 400. L'univers ne peut être que l'ouvrage d'une intelligence suprême, 407. *& suiv.* L'homme porte gravée dans son cœur une loi primitive, qui n'est autre que la voix de Dieu, 418. Réponses aux objections que les Athées forment contre l'existence & les

attributs de Dieu, 421. *& suiv.* Le monde n'eſt pas éternel: Dieu ſeul en eſt l'Auteur, 426. *& ſuiv.* Le mal moral ne peut point être imputé à Dieu, 429. *& ſuiv.* Le mal phiſique que l'Athée lui reproche n'a rien de réel, 432. *& ſuiv.* Ce n'eſt ni la crainte, ni la politique, qui a donné des Dieux à l'univers, 436. *& ſuiv.* L'homme porte en lui-même l'idée de la Divinité, 438. C'eſt l'altération de cette idée qui a donné naiſſance à l'idolâtrie. 439. *& ſuiv.* Pourquoi l'Epicurien refuſe de reconnoître une intelligence ſuprême, 440. L'homme porte en lui-même pluſieurs preuves de l'exiſtence de Dieu, 442. *& ſuiv.* Dieu n'eſt point l'ame du monde, 444. Seul il exiſte eſſentiellement: de lui ſeul dérivent tous les Etres. 445. Il mérite notre culte. *ibid. & ſuiv.* L'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, ſont les deux colomnes qui ſervent de baſe à la Religion, 446

Diviſibilité de la matiére à l'infini, prouvée par tous les argumens qui peuvent l'établir. 107. *& ſuiv.* Réponſes aux objections des Epicuriens. 111

E.

EAUX. Explication de la maniére dont elles s'élévent dans l'atmoſphére, 157. *& ſuiv.*

Eclipſes. de Soleil & de Lune expliquées, 100

Elaſticité. Ses effets expliqués, 171

Epicure. Quel fut le but qu'il ſe propoſa, lorſqu'il inventa ſon ſiſtême, 6. *& ſuiv.* Voulant rendre les hommes indépendans, il affecta néanmoins, en aparence, de ne pas ôter aux paſſions de toute eſpéce de frein, 7. En dépouillant l'Etre ſuprême de ſon pouvoir, il a livré la terre à tous les vices, 7. Selon lui le plaiſir eſt le bonheur ſuprême; & la douleur, le plus grand des maux. 15. Eſt-il vrai que le plaiſir qu'il regarde comme le bien ſouverain, ſoit celui qui naît de la vertu? 20. *& ſuiv.* S'il avoit tant de zéle pour la vertu, pourquoi a-t'il attaqué la Religion? 22. Dans le ſiſtême d'Epicure, il n'y a ni vertu ni vérité, 23. *& ſuiv.* Le Pyrrhoniſme eſt une branche de ſa doctrine. 25. Nul avantage réel n'eſt le fruit de la doctrine d'Epicure; ce Philoſophe eſt l'ennemi de la ſociété, 28. Portrait du Sage d'Epicure, 29. *& ſuiv.* Parallele de ce faux Sage avec le vrai Philoſophe qui chérit la Religion, 30. *& ſuiv.* Rien de plus dangereux pour l'homme que la doctrine d'Epicure, 31. Expoſition de ſon ſiſtême, 39. *& ſuiv.* Conſéquences qui réſultent du jugement qu'on doit porter de la doctrine d'Epicure, 51. Quels ſont les Dieux qu'il reconnoît, 54. *& ſuiv.* Sa mauvaiſe foi à leur égard. *ibid.* Réfutation du ſiſtême d'Epicure ſur le Vuide. 55. *& ſuiv.* Epicure n'a ſoutenu le Vuide, que pour éviter de reconnoître le Créateur, 69. Réfutation du ſiſtême d'Epicure ſur les atômes, 93. *& ſuiv.* Parallele de l'hypothèſe d'Epicure avec celle d'Anaxagore, 122. *& ſuiv.* Réfutation du ſiſtême d'Epicure ſur le mouvement des atômes, 131. *& ſuiv.* Parallele de l'hypothèſe d'Epicure avec celle de Démocrite, 131. *& ſuiv.* Réfutation du ſiſtême Epicurien touchant la nature de l'ame, 194. *& ſuiv.* Réfutation du ſiſtême Epicurien touchant l'ame attribuée aux bêtes, 214. Réfutation du ſiſtême d'Epicure ſur la propagation des Etres, 295. *& ſuiv.*

Parallèle de l'hipothèse d'Epicure avec celle des formes substancielles d'Aristote, 299. *& suiv.* Absurdité de l'hipothèse Epicurienne touchant le système de l'univers, 359. *& suiv.* Fausseté de l'hypothèse Epicurienne touchant l'origine de la Religion. 436

Epicuriens. C'est contr'eux que le Poëte s'éleve. 4. Le premier Livre de ce Poëme combat leur Morale, 1. *& suiv.* Les Livres suivans combattent leur physique. 45. *& suiv.* Dès cette vie même l'homme fidèle aux loix de la Religion est plus heureux que l'Epicurien qui les méprise, 39. *& suiv.* Quel sera après cette vie le triste sort de l'Epicurien, si ce qu'il refuse de croire se trouve véritable, 40. *& suiv.* L'Epicurien en donnant une ame aux bêtes se met au-dessous d'elles, 276. *& suiv.*

Equinoxe. Leur retour expliqué. 391

Espace n'a point une existence nécessaire 5. C'est un mode, de même que le nombre & le tems 5. *& suiv.* Si la matière est divisible à l'infini, l'espace a la même propriété. 62. *& suiv.* L'espace est la matière même en tant que mesurable, 64. La matière ne peut subsister sans espace. 65. L'espace n'est qu'un pur raport. 66. Réfutation du système de quelques Physiciens, qui supose l'espace distingué de la matière, quoiqu'ils reconnoissent Dieu pour Auteur de l'un & de l'autre. 66

Ether. Ses propriétés font connoître le mécanisme du mouvement. 69. *& suiv.* Nature de ce fluide. 72. *& suiv.* Ses effets. 147. *& suiv.* Réponse aux objections des Newtoniens contre l'existence de l'éther. 386. *& suiv.*

Etoiles, fixes. Mouvement que Ptolemée leur attribue. 359. Le Ciel des étoiles fixes est immobile, selon Copernic. 360. Le Poëte se détermine pour le système de ce dernier, 36. *& suiv.* Idées des étoiles selon ce système, 363. *& suiv.* objections contre le mouvement que Ptolemée leur attribue. 370. *& suiv.* Le Poëte entreprend d'expliquer la cause de cette période de 26000. ans attribué aux étoiles fixes, 385. *& suiv.*

Etre. Tout être nécessaire, ou existant par soi-même, doit réunir toutes les perfections. 55. *& suiv.* 94. *& suiv.* Tous les êtres forment deux classes distinctes : êtres simples, êtres étendus. 114

F

FATALITE'. Le système Epicurien, en paroissant abandonner l'univers au hazard, le soumet à la fatalité. 139. *& suiv.* Réfutation de l'opinion qui substitue la fatalité au hazard. 431

Fécondité. des terres. Quelle en est la cause. 344. *& suiv.*

Feu. Sa Nature & ses effets, expliqués. 198. *& suiv.*

Fluidité. de la matière n'est point un effet du vuide. 84. *& suiv.*

Formes. substancielles d'Aristote. Leur absurdité. 300

G

GALILE'E, habile Astronôme, donne un nouveau lustre au Système de Copernic. 358. découvre les Satellites de Jupiter. *ibid.*

Gassendi & quelques Modernes après lui, séduits par le Système d'Epicure se sont vainement attachés à le justifier sur la Volupté. 20. *& suiv.* sur le

Vuide. 68. *& suiv.* sur le mouvement des atômes. 141

Genies que les Anciens attribuoient aux différentes parties de l'univers ; à quoi ils doivent leur origine. 258. *& suiv.*

Germes, voyez *Propagation*.

Grandeur & petitesse : qualités relatives. 65. *& suiv.*

Gravitation réciproque ; hypothèse Newtonienne réfutée. 160. *& suiv.*

H

HAZARD. Le système Epicurien, en paroissant abandonner l'univers au hazard, le soumet à la fatalité, 139. *& suiv.* Les germes d'où sortent les animaux, & les semences qui produisent les plantes, ne peuvent être l'effet du hazard. 301. *& suiv.* Ce que c'est que le hazard. 326 L'univers ne peut être son ouvrage. 407. *& suiv.* Le hazard ne peut être l'auteur ni du vrai. 416. *& suiv.* ni du juste. *ibid.*

Héros. La Religion a ses Héros. 30

Hobbes. Son système réfuté sommairement, 25. *& suiv.* Ce système qui ne tend qu'à renverser la Religion & à détruire la Justice, en démontre la nécessité. 26

Homœomerie d'Anaxagore, parallèle de cette hypothèse avec celle d'Epicure, 217. *& suiv.*

Homme. Tableau des connoissances humaines, & détail de ce que l'homme est capable d'inventer & d'exécuter, 187. *& suiv.* Fonctions distinctes de l'ame & du corps, 208. *& suiv.* Fonctions mixtes auxquelles le corps & l'ame participent, 209. *& suiv.* Actions qui paroissent émaner de l'homme seul, & dont l'homme n'est pas toutefois le seul auteur, 261. *& suiv.* Ridicule opinion d'Epicure touchant l'origine des hommes, 295. *& suiv.* La structure du corps humain est l'ouvrage d'une intelligence souveraine, 307. *& suiv.* Description des parties de cette sçavante machine ; leurs fonctions, leur ordre, leur rapport mutuel, 307. L'espéce humaine a résidé toute entiere dans le premier homme. 310. Source des erreurs & des vices de l'homme, 430

Honte. Suffit-elle pour arrêter les passions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu ? 8. *& suiv.*

Hugens, célébre Astronôme, découvre l'anneau de Saturne & l'un de ses satellites. 358

I.

IDOLATRIE. Son origine, 439. *& suiv.*

Immense. Voyez *infini*.

Impénétrabilité, est la même dans le vuide & dans les corps, 64

Impiété. Elle est seule le principe de tous nos maux, 33. La raison suffit pour la détruire, 169. L'impiété & la superstition adoptent également des fables ridicules, 297

Impulsion. On doit lui attribuer tous les Phénomènes attribués à l'attraction, 153

Infini. est un, simple, incapable d'accroissement & de diminution, 99. *& suiv.* L'infini & l'immense ne different que de nom, 113. Nous ne connoissons le fini que par l'idée de l'infini, le néant que par l'être, 439. *& suiv.*

Insectes. Leur structure admirable, 320. *& suiv.* Aucun insecte ne fut jamais engendré de la corruption de la matiére, 350

Instinct. qu'on attribue aux bêtes, est un mot vuide de

sens, s'il ne signifie pas une Intelligence; mais cette Intelligence leur est étrangere, 274. *& suiv.*

Intelligence. Il existe des intelligences, 186. *& suiv.* L'intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps, 191. *& suiv.* Les êtres intelligens sont immatériels, 192. *& suiv.* Réfutation de ceux qui prétendent que l'intelligence peut être une propriété des corps, de même que l'étendue, 218. L'union de l'ame & du corps prouve l'existence d'une Intelligence suprême, aux loix de laquelle nous sommes tous assujettis, 223. Une intelligence étrangere aux animaux conduit leurs actions, 250. *& suiv.* Les traits singuliers d'art & de génie qu'on remarque dans les bêtes sont l'effet d'une Intelligence, mais qui leur est étrangere, 274

Intérêt. ne suffit pas pour réprimer les passions, 15

Iphigénie. Ce ne fut point la religion qui l'immola; ce fut la superstition, la volupté, 15. *& suiv.*

Juste. La distinction du Juste & de l'injuste n'est point un établissement humain, 25. *& suiv.* Le Juste, qui n'est autre que le vrai moral, est fondé sur des régles éternelles, immuables, infaillibles, 416

K.

KEPLER, célébre Astronôme, détermine la route des Planétes 358. La loi des révolutions célestes découverte par cet Astronôme se tourne en preuve contre le systême de Ptolemée, 374. Le systême de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi, 371

-L.

LEUVVENHOEK. Avantages du Microscope perfectionné par lui, 330. *& suiv.*

Liberté. de l'homme, Epicure prétend en vain l'aporter en preuve du mouvement chimérique qu'il attribue aux atômes, 131. Elle fournit une preuve de la spiritualité de l'ame, 121. C'est par l'abus de sa liberté, que l'homme a dégradé sa nature, 429. *& suiv.* Liberté nécessaire à l'homme, 432.

Lieu, n'est autre chose que la distance des corps, 61. Voyez *Espace.*

Locke. Réfutation d'une objection de ce Philosophe touchant le Vuide, 69. *& suiv.* touchant la spiritualité de l'ame, 217.

Lucrece. Parallèle que l'Auteur de ce Poëme fait de son Ouvrage avec celui de Lucrece, 5. *& suiv.* Charmes séduisans de la Poësie de Lucrece: combien ils sont redoutables, *ibid.* Le systême impie de ce Poëte ouvre la porte aux plus noirs forfaits, 27. Ce Poëte tombe dans des contradictions grossieres, 56. *& suiv.* Vain triomphe de ce poëte, 129. *& suiv.* Précis des erreurs adoptées par Lucrece, 167. *& suiv.* Il se montre aussi peu Philosophe lorsqu'il entreprend de mettre en jeu les principes des corps, que lorsqu'il entreprit de leur donner l'Etre, 172. Sa Philosophie est aussi fausse, que sa Poesie est éloquente, 184. *& suiv.* En se donnant pour le libérateur du genre humain, il n'est que le panégyriste de la Volupté, 185. Par l'impuissance de ses efforts, il rend hommage à la Religion qu'il vouloit anéantir, 186. Grossiere contradiction dans laquelle

il tombe en supposant notre ame en même-tems libre & matérielle, 124. *& suiv.* Témérité de ce Poëte, qui suppose avec Epicure, qu'un principe aveugle a produit l'univers 302. *& suiv.* Profonde ignorance & ridicule fictions de ce Poëte sur le système de l'univers, 359

Lune. Sa position selon Ptolemée, 369. & selon Copernic, 390. Explication de ses mouvemens, 398. *& suiv.* & de ses Eclipses, 399. *& suiv.* sa position, le raport de sa masse avec sa distance, & la régularité de ses mouvemens, prouvent que l'univers n'est pas l'ouvrage du hazard, 410. *& suiv.*

M

MAL. La distinction du bien & du mal éxiste avant la naissance des Loix, 25. *& suiv.* Dieu n'est point l'Auteur du mal moral, 428. *& suiv.* Le mal physique que l'impie prétend trouver dans l'univers n'a rien de réel. 432. *& suiv.*

Matiere n'est pas éternelle, 94. *& suiv.* Elle est essentiellement divisible, même à l'infini, 109. *& suiv.* Elle est un amas d'êtres susceptibles d'une division sans bornes, & dont chacun pris séparément, a ses limites, 113. Son essence même fournit une preuve invincible de sa création, 124. *& suiv.* mobile par sa nature, elle ne peut se donner elle-même le mouvement, 146. *& suiv.* Elle ne peut le recevoir que d'une Intelligence 161. *& suiv.* & cette Intelligence est Dieu même, 167. Le mouvement & le repos sont de simples modifications qui ne changent rien à la nature de la matiére 176. *& suiv.* la matiére n'offre que des parties, privées de raison, & dont les propriétés se reduisent à l'étendue, la situation & la figure, 192 *& suiv.* Les différentes modifications de la matiére peuvent bien varier la forme des corps: mais ne peuvent pas produire l'ame ni la moindre de ses opérations, 194. *& suiv.* Réfutation d'une objection de Locke, qui prétend que nous ne connoissons pas assez la nature de la matiére pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser, 216. *& suiv.* Voyez *Atômes* & *mouvemens.*

Matiére subtile ou étherée. Voyez *Ether.*

Mer. Le Poëte avoit dessein de parler de la mer & de ce qu'elle renferme, 405

Mercure. Sa suspension dans le tube, expliquée, 53. Ses variations expliquées, 155. *& suiv.*

Mesure. Il n'est point de mesures fixes, 66. *& suiv.*

Métempsycose. L'Epicurien ne peut convaincre d'erreur le Pythagoricien touchant la Métempsycose, 245. *& suiv.* L'opinion de la Métempsycose est moins absurde que le système Epicurien, 277

Microscope. Avantages de cet instrument, 331

Milan. Fable du Milan & de l'Aigle 238. *& suiv.*

Modes, ou modifications, ne font point partie de l'essence des Etres, 320. *& suiv.* L'esprit ne peut les concevoir sans concevoir en même-tems l'Etre auquel elles appartiennent, 197 L'idée de l'Etre est indépendante de celles des modifications; mais jamais on ne conçoit les modifications, sans concevoir l'Etre, 218

Mœurs. Elles n'ont plus de régles, si Dieu n'éxiste pas, 7. *& suiv.*

Molleſſe.

Moleſſe des corps, n'eſt point un effet du Vuide, 84

Monde. Voyez *Univers.*

Mort. Points de vuë différens ſous leſquels elle eſt conſidérée par le diſciple d'Epicure, & par celui qui aime la Religion, 40. Fureur qui porte les diſciples d'Epicure à deſirer de mourir tous entiers, L'homme ſouhaite inutilement de périr tout entier : ſa deſtinée eſt de vivre. 40

Mouvement des corps. Le vuide ne lui eſt point eſſentiel, 68. *& ſuiv.* Réfutation du ſiſtême Epicurien ſur le mouvement des atômes, 131, *& ſuiv.* Le mouvement des corps annonce une cauſe motrice, 147 *& ſuiv.* La matiére eſt par elle-même ſans mouvement, 160 *& ſuiv.* Dieu ſeul peut imprimer le mouvement à la matiére, 67. Quand les atômes auroient le mouvement qu'Epicure leur attribue, ce mouvement ne produiroit pas ce qu'il en attend, 168. Réfutation du ſyſtême de Spinoſa ſur le mouvement, 172. Point de mouvement qui n'ait un Auteur, 173 *& ſuiv.* Le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiére, 176 *& ſuiv.* L'intelligence ſuprême eſt le ſeul principe du mouvement des corps, 191. Elle a néceſſairement précédé la matiére qui reçoit d'elle le mouvement, 205

Mulets. Cauſe de leur ſtérilité, 333

Muſicien. Raport qui ſe trouve entre l'ame & le corps, comparé à celui qui ſe trouve entre le muſicien & l'inſtrument, 208

N

NATURE. Le Poëte reléve l'étude des merveilles de la nature, 9 *& ſuiv.* Il entreprend de conduire ſon diſciple dans cette étude, 91. *& ſuiv.* Le mot de Nature eſt un terme vuide de ſens, s'il ne ſignifie une Intelligence ſuprême qui a créé l'univers & qui le conduit, 407

Néant. En quel ſens il peut être vrai que rien ne peut être créé de rien, 42 *& ſuiv.* En quel ſens il eſt vrai que l'univers a été tiré du néant, *ibid.*

Newton. Son éloge, 77. Réfutation de ſon ſiſtême ſur le Vuide, 177 *& ſuiv.* & ſur l'attraction, 150. 160. Parallele de ſon ſyſtême avec celui de Deſcartes, 165 *& ſuiv.* Réponſes aux objections des Newtoniens contre l'éxiſtence de la matiére ſubtile, 485 *& ſuiv.*

Nombre. Ce que c'eſt, 59. Nul nombre ne peut être infini, 99

O

OCEAN. Circulation de ſes eaux, 413

Oiſeaux. Mécaniſme admirable de leur ſtructure, 284

Ombre. Ce que c'eſt, 165

P

PASSIONS. Rien ne ſera capable de les réprimer, ſi l'on peut ſe perſuader que Dieu n'éxiſte pas, 8 *& ſuiv.* Le ſacrifice des paſſions éxigé par la Religion n'eſt pas un véritable ſacrifice, 41

Peſanteur, n'eſt point une propriété de la matiére, 143. Elle eſt produite par l'action de la matiére étherée, 148 *& ſuiv.* Peſanteur ſpécifique de corps expliquée ſelon cette hypothéſe, 131 *& ſuiv.* Aucun corps ne péſe par lui-même, 155

Philoaus & Ariſtarque ont imaginé les premiers le ſiſtême Aſtronomique que Copernic a fait revivre, 358

Plaisir. Eſt-il vrai que le plaiſir regardé par Epicure comme le bien ſuprême, ſoit celui qui naît de la vertu ? 20. Le ſouverain bien eſt le plaiſir, mais le plaiſir puiſé dans ſa véritable ſource, 38. Il eſt dès cette vie même des plaiſirs préférables à ceux que l'Epicurien recherche, 39

Planétes. Leurs diſpoſitions ſelon Ptolemée, 359. ſelon Copernic, 360. ſelon Tycobrahé, 351. Le Poëte ſe détermine pour le ſiſtême de Copernic, *ibid & ſuiv.* Il décrit leurs révolutions, 365 *& ſuiv.* Objection contre le ſiſtême de Ptolemée, priſe de la loi des révolutions céleſtes découvertes par Kepler, 374 *& ſuiv.* L'opinion de Copernic eſt parfaitement conforme à cette loi, 374. *& ſuiv.* Diſtance des Planétes, 375. Raiſon phyſique de leur mouvement, 376. *& ſuiv.* de la différence qui ſe trouve entre leur viteſſe, la durée de leurs révolutions annuelles, & leur éloignement du centre, 377 *& ſuiv.* de leur aphélie & de leur périhelie, 381 *& ſuiv.* Explication de la différence du tems qu'elles employent à tourner ſur elles-mêmes, 388. Mécaniſme admirable de leurs révolutions, 157

Plantes. Propriétés ſinguliéres de pluſieurs plantes, 249 *& ſuiv.* Les ſemences qui produiſent les plantes ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiére, ni des loix du mouvement, 301 *& ſuiv.* La terre, la chaleur, les pluyes, les roſées contribuent à l'accroiſſement des plantes, mais ne peuvent les produire, 343 *& ſuiv.* Il n'eſt aucune plante ſans ſemence, 349 *& ſuiv.*

Plaſon. Son éloge, 92

Plein. Tout eſt plein dans l'univers, 69 *& ſuiv.* Le plein, au lieu de nuire au mouvement, eſt ſeul capable de le tranſmettre & de le perpétuer, 75 *& ſuiv.* Exiſtence du plein, prouvée par diverſes expériences, 81 *& ſuiv.*

Pluyes. Leur cauſe & leur utilité, 413 *& ſuiv.*

Poiſſons. Mécaniſme admirable de leur ſtructure, 285 *& ſuiv.*

Propagation de chaque eſpéce d'animaux & de végétaux eſt le dévelopement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermoit tous les individus, 295 *& ſuiv.* Ridicule opinion d'Epicure ſur l'origine de l'eſpéce humaine & de toutes celles qui peuplent l'univers, 296. Abſurdité du ſyſtême d'Ariſtote touchant l'origine des corps, 300 *& ſuiv.* Parallele de ces deux hypothéſes, 301 *& ſuiv.* Les germes & les ſemences ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiére, ni des loix du mouvement, 302 *& ſuiv.* Il ne faut pas juger de la formation d'un corps organiſé par celle d'un corps qui ne l'eſt point, 305 *& ſuiv.* L'uniformité qui régne dans chaque eſpéce d'animaux & de végétaux, prouve que la réproduction de tout ce qui reſpire ou végéte eſt ſoumiſe à des loix immuables, 324 *& ſuiv.* Les individus de chaque eſpéce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire ſans ceſſe de pareils, 324. Ces principes primitifs ſont des germes invariables renfermés originairement dans un ſeul, 324. Ce premier germe dépoſitaire de tous ceux de ſon eſpéce, a pour cauſe une intelligence ſuprême, 324. Un être

prévoyant, unique, tout-puissant, éternel, 328. *& suiv.* Le premier Etre de chaque espéce en contenoit dans l'origine tous les individus, 330. *& suiv.* Réponses à l'objection prise de l'organisation de corps si petits, 331. *& suiv.* à l'objection prise de la naissance des animaux produits contre l'ordre naturel, 334. à l'objection prise de l'accroissement des plantes & des arbres, 336. *& suiv.* à l'objection prise de la fragilité de ces germes, 339. *& suiv.* à l'objection prise de la difficulté de concevoir tant d'Etres concentrés dans un corps si petit, 340. *& suiv.* Comment se fait la propagation des végétaux, 343. *& suiv.* La corruption de la matiére n'engendra jamais d'insectes, 350. *& suiv.*

Propriétés. Toute qualité propre à l'essence d'un Etre lui appartient si intimement, que sans elle il ne peut éxister, ni même s'offrir à l'esprit, 219. Sans connoître toutes les propriétés d'un Etre, on peut sçavoir quels sont les attributs dont il est essentiellement privé, 221. *& suiv.*

Protée. La matiére est le véritable Protée dont celui de la Fable n'étoit que l'emblême, 104.

Ptolemée l'Astronome. Réfutation de son systême sur la structure du monde, 359. Parallèle de son systême avec celui de Copernic, 361. *& suiv.* Objections contre son systême, 357. *& suiv.* La loi des révolutions célestes découverte par Kepler détruit le systême de Ptolemée, 373. *& suiv.*

Pyrrhonisme, est une branche de la doctrine d'Epicure, 25

Pythagore. Son éloge. 92

Q

QUADRATURE du cercle. Ce qui peut la rendre impossible. 110

Quadrupedes. Mécanisme admirable de leur structure, 286

R

RAISONS. Sa voix est celle de la Vérité, 5. Dans l'hypothèse Epicurienne, elle n'est qu'une chimére, 8. *& suiv.* Elle est incompatible avec le systême Epicurien, 19. *& suiv.* Son caractére & ses avantages, 24. Elle suffit pour confondre l'impiété, 168. Loin de s'asservir aux sens, elle a droit de les juger, 247. Elle nous éclaire & sur les principes de nos connoissances, & sur ceux de notre conduite, 417. *& suiv.* Elle a devant les yeux une loi fixe & invariable, une raison souveraine qui est Dieu même, 418

Religion. Epicure, en renversant la Religion, ouvre la porte à tous les crimes. 6. *& suiv.* Si dans le systême Epicurien, c'est quelquefois un bien de s'abstenir, combien plus est heureux celui qui s'abstient par un motif de Religion! 11. *& suiv.* Sévére aux yeux du vice, la Religion est pleine de consolation pour ceux qui aiment la vertu, 21. *& suiv.* Sans elle on tenteroit vainement de rendre l'homme sociable, 25. *& suiv.* Portrait du vrai Philosophe qui la chérit, 30. *& suiv.* Elle a ses Héros: Rien de plus utile qu'elle, 31. Ce n'est point à elle qu'il faut imputer le malheur des hommes, 33. *& suiv.* Sous son joug l'homme est plus heureux que sous l'empire de la Volupté, 40. Le sacrifice des passions qu'elle éxige, n'est pas un véritable sacrifice, 42. Elle n'a pour principe ni la crainte, ni la politique, 437. *& suiv.*

Mais une idée de l'Etre suprême que l'homme aporte en naissant, 438. Elle est fondée sur l'obligation de croire & d'obéïr à l'Etre suprême, que tout l'Univers nous annonce, & donc nous portons en nous-mêmes l'idée, 445. Elle a pour base l'éxistence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, 446

Remords. Peuvent-ils arrêter les passions d'un homme qui ne reconnoît point de Dieu ? 9. *& suiv.*

Révélation. Sa nécessité, 447

Rivières. Leur cours intarissable contribuë à prouver que l'univers n'est pas l'ouvrage du hazard, 412. *& suiv.*

S

SAISONS. Leur retour expliqué. 391

Sardanapale. Sa fin tragique, 37

Semences, ne sont l'effet ni du hazard, ni des combinaisons de la matiére, ni des loix du mouvement, 301. *& suiv.* Pour en trouver l'origine, il faut remonter aux principes primitifs sortis de la main du Créateur, 324. *& suiv.* Il n'est aucune plante sans semence, 349

Sensations, ne peuvent être séparées de l'ame, 268

Sensitive. Propriété de cette plante, 248

Société. Elle ne peut subsister sans la Religion & la justice, 25. *& suiv.* Elle a des droits plus étendus que ceux de chaque particulier, 33

Soleil tourne autour de la terre selon Ptolemée, 359. est placé au centre de l'univers selon Copernic, 360. est remis au mouvement autour de la terre par Tycobrahé, 361. Le Poëte se détermine en faveur du systême de Copernic, *ibid. & suiv.* Description du Soleil selon le systême de Copernic, 414. Objections contre le mouvement rapide que Ptolemée lui attribue, 367. *& suiv.* Mouvement intérieur du Soleil sur son axe, 377. *& suiv.* Explication de ses éclipses, 399

Solstices. Leur retour expliqué, 392

Spinosa. Son systême exposé & réfuté, 115. Réfutation de son hypothèse sur le mouvement, 171. & sur l'essence de la matiére, 216

Stérilité des terres. Quelle en est la cause, 343

Superstition & impiété, ont toutes deux recours à des fables ridicules, 297

Syphon. L'élévation des liqueurs dans le Syphon, expliquée, 153

T

TEMS. Ce que c'est, 59. *& suiv.*

Terre. Placée au centre de l'univers par Ptolemée, 359. mise au rang des Planétes par Copernic, 360. rendue à son repos par Tycobrahé, 361. Le Poëte se détermine en faveur du systême de Copernic, *ibid. & suiv.* Il expose plus au long le systême de Copernic touchant la position de la terre, 367. *& suiv.* Il forme plusieurs objections contre la position que Ptolemée lui donne, 368. *& suiv.* Il entreprend d'expliquer la cause du mouvement diurne de la terre, 383. Il décrit les effets de cette révolution, 388. *& suiv.* Il explique l'inclination de l'axe terrestre par raport à l'écliptique, 390. *& suiv.* Cette hypothèse lui donne la solution de plusieurs Problêmes, 392. *& suiv.* Il explique ce qui regarde le tourbillon dont la terre est le centre, 397.

397. *& suiv.* Par le double mouvement de la terre, il prouve que l'univers n'eſt pas l'ouvrage du hazard, 414

Tourbillons. Syſtême des tourbillons, adopté par le Poëte à quelques changemens près, 148. *& suiv.* Expoſition abregée de cette hypothèſe, 363. *& suiv.* Expoſition plus détaillée, 378. *& ſuiv.*

Tranſparence n'eſt point un effet du Vuide, 84

Tycobrahé, précis de ſon ſyſtême, 361

V

VAPEURS. Leur élévation dans l'air, expliquée, 154. *& suiv.*

Végétaux. Elévation de la ſéve dans les végétaux, décrite & expliquée, 155. *& suiv.* Les ſemences qui les produiſent ne ſont l'effet ni du hazard, ni des combinaiſons de la matiére, ni des loix du mouvement, 303. *& ſuiv.* La conſtante uniformité qui régne dans chaque eſpéce de végétaux prouve que la reproduction de tout ce qui végéte eſt ſoumiſe à des loix immuables, 324. *& ſuiv.* Comment ſe fait leur propagation, 343. *& ſuiv.*

Vers à ſoye. Art admirable dans la formation de l'œuf de cet inſecte, 320. Deſcription des trois formes différentes par leſquelles cet inſecte paſſe, 321. *& ſuiv.*

Vérité. Le ſyſtême d'Epicure anéantit la vérité, 23. *& ſuiv.* Point de vérité, s'il n'y a point de juſtice, 24. Liaiſon naturelle entre notre ame & la vérité. Ce rapott n'eſt point l'effet du hazard, *ibid.* Il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être crues, & c'eſt ce que nous apelons vérité, 418. Les ſemences du vrai réſident dans le cœur de tous les hommes, 420. *& ſuiv.* Dieu ſeul en eſt l'Auteur, 421

Vertu. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté, 22. La Religion eſt pleine de conſolations pour ceux qui aiment la vertu, 21. *& ſuiv.* Le ſyſtême d'Epicure anéantit la vertu, 22. *& ſuiv.* La vertu eſt fauſſe & mépriſable, ſi elle doit ſa naiſſance à l'intérêt, 25. Tôt ou tard la vertu ſera récompenſée, 433. Exaltation de la vertu, 445

Vice. Tôt ou tard il ſera puni, 432. 446

Vigne. Moyen de multiplier ſes productions, 347

Unité de Spinoſa réfutée, 115 *& ſuiv.*

Univers. Expoſition du ſyſtême de l'univers, 356. *& ſuiv.* Ce grand ſpectacle porte l'empreinte viſible de la Divinité. *ibid.* Découvertes des Anciens & des Modernes touchant le ſyſtême de l'univers, 357. *& ſuiv.* Erreurs groſſiéres des Epicuriens, ſur le ſyſtême de l'univers, 359. *& ſuiv.* Précis des trois principaux ſyſtêmes ſur la ſtructure de l'univers, 359. *& ſuiv.* Syſtême de Ptolemée, 315. de Copernic, 302. de Tycobrahé, 361. Le Poëte ſe détermine pour le ſyſtême de Copernic, 362. Expoſition détaillée de ce ſyſtême, 363. *& ſuiv.* Objections contre le ſyſtême de Ptolemée, 308. *& ſuiv.* La loi des révolutions céleſtes découverte par Kepler ſe tourne en preuve contre le ſyſtême de Ptolemée, 296. *& ſuiv.* Le ſyſtême de Copernic s'accorde parfaitement avec cette loi, 374. *& ſuiv.* Expoſition détaillée du ſyſtême des tourbillons de Deſcartes, 376. *& ſuiv.* Le Poëte entreprend d'expli-

quer la cause du mouvement diurne de la terre, 382. *& suiv.* & celle de cette période de 26000. ans attribuée aux etoiles fixes, 384 *& suiv.* Réponse aux objections des Newtoniens contre l'éxistence de la matiére subtile répandue dans l'univers 385 *& suiv.* Diverses conjectures sur les Cométes, 386 *& suiv.* Explication de la différence du tems que les Planettes employent à tourner sur elles-mêmes, 387 *& suiv.* de l'inclinaison de l'axe terrestre, par raport à l'Ecliptipte, 390 *& suiv.* du tourbillon particulier dont la terre est le centre, 397 *& suiv.* des mouvemens de la Lune, 398 *& suiv.* des Eclipses de Lune & de Soleil, 400 *& suiv.* Sagesse & toute-puissance du Créateur de tant de merveilles, 401 *& suiv.* L'univers ne peut être l'ouvrage du hazard, 407 *& suiv.* Il n'est pas éternel, 426 *& suiv.* Dieu l'a créé pour lui-même dans le tems déterminé par ses decrets immuables, 427 *& suiv.* Les défauts que l'Athée croit y trouver ne sont que des irrégularités aparentes, qui disparoissent dès que l'on considére l'ensemble de ce vaste tout, 433.

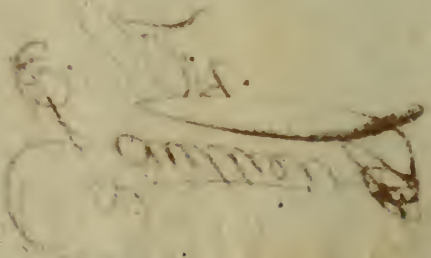
Volupté. Placer le souverain bien dans la volupté, c'est ouvrir la porte à tous les désordres, 9 *& suiv.* S'il faut immoler la volupté, c'est à Dieu 11. Epicure ne place pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté, 21. La volupté est la cause & de tous nos crimes. & de tous nos malheurs, 27. L'homme cherche en vain son bonheur dans la volupté, 34 *& suiv.* Image des desirs inquiets de celui qui obéit à la volupte, 41. La volupté par un chemin de fleurs nous conduit au precipice, 42

Utilité publique preférable au bien particulier, 52

Vuide. Selon le sistême d'Epicure, les Atômes & le Vuide ont produit tous les Etres, 49 *& suiv.* Réfutation du sistême d'Epicure sur le Vuide, 55 *& suiv.* Si le Vuide étoit réel, & qu'il eût toutes les proprietés que les Epicuriens lui donnent, il seroit Dieu, *ibid.* C'est une contradiction grossiére, de le croire immense, & d'y supposer des points d'où partent les atômes, & des points vers lesquels ils tendent, 56 *& suiv.* Si le Vuide éxistoit, il seroit corps; mais au fond ce n'est qu'une chimére, 37 *& suiv.* Cette chimére doit son éxistence à l'imagination qui confondant le Vuide avec l'espace se represente l'espace comme détaché de la matiére, quoiqu'il en soit inséparable, 58 *& suiv.* L'impénétrabilité est la même dans le Vuide & dans les corps, 64. Le Vuide n'est que l'absence de tout corps considérée comme quelque chose de réel, 64. *& suiv.* Réponse aux objections de ceux qui supposent l'éxistence du Vuide en lui donnant Dieu pour Auteur, 66 *& suiv.* Le Vuide n'est pas essentiel au mouvement des corps, 69 *& suiv.* Réfutation du Vuide par des preuves tirées de la Physique, 77 *& suiv.* Existence du Plein prouvée par diverses expériences, 82 *& suiv.* La fluidité des corps, leur transparence, leur mollesse, ne sont point des effets du Vuide, 84 *& suiv.*

Fin de la Table.

BIBLIOTHECA



au milieu d'un peuple d'Egaux fol 16

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Da